



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

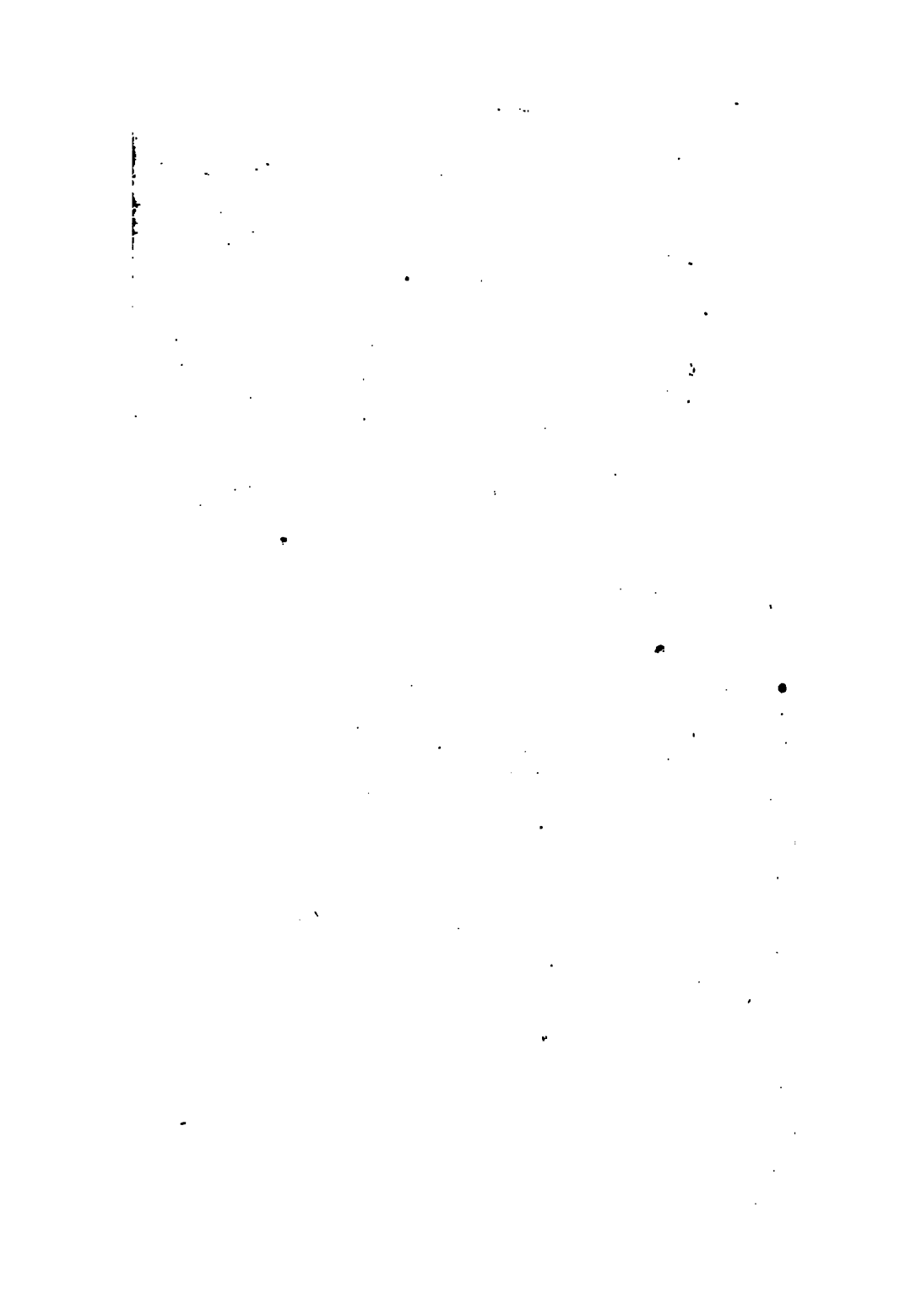
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

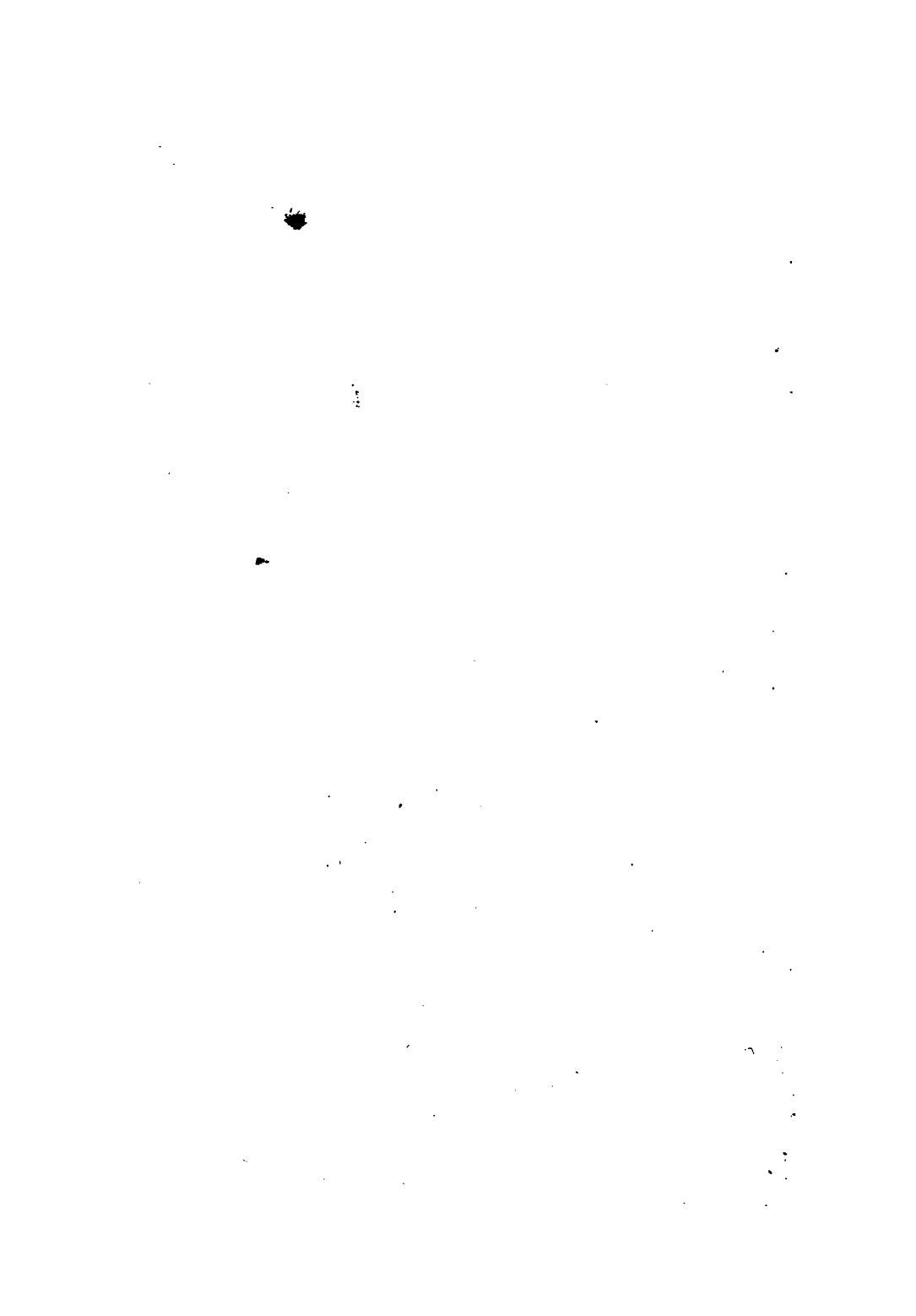
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

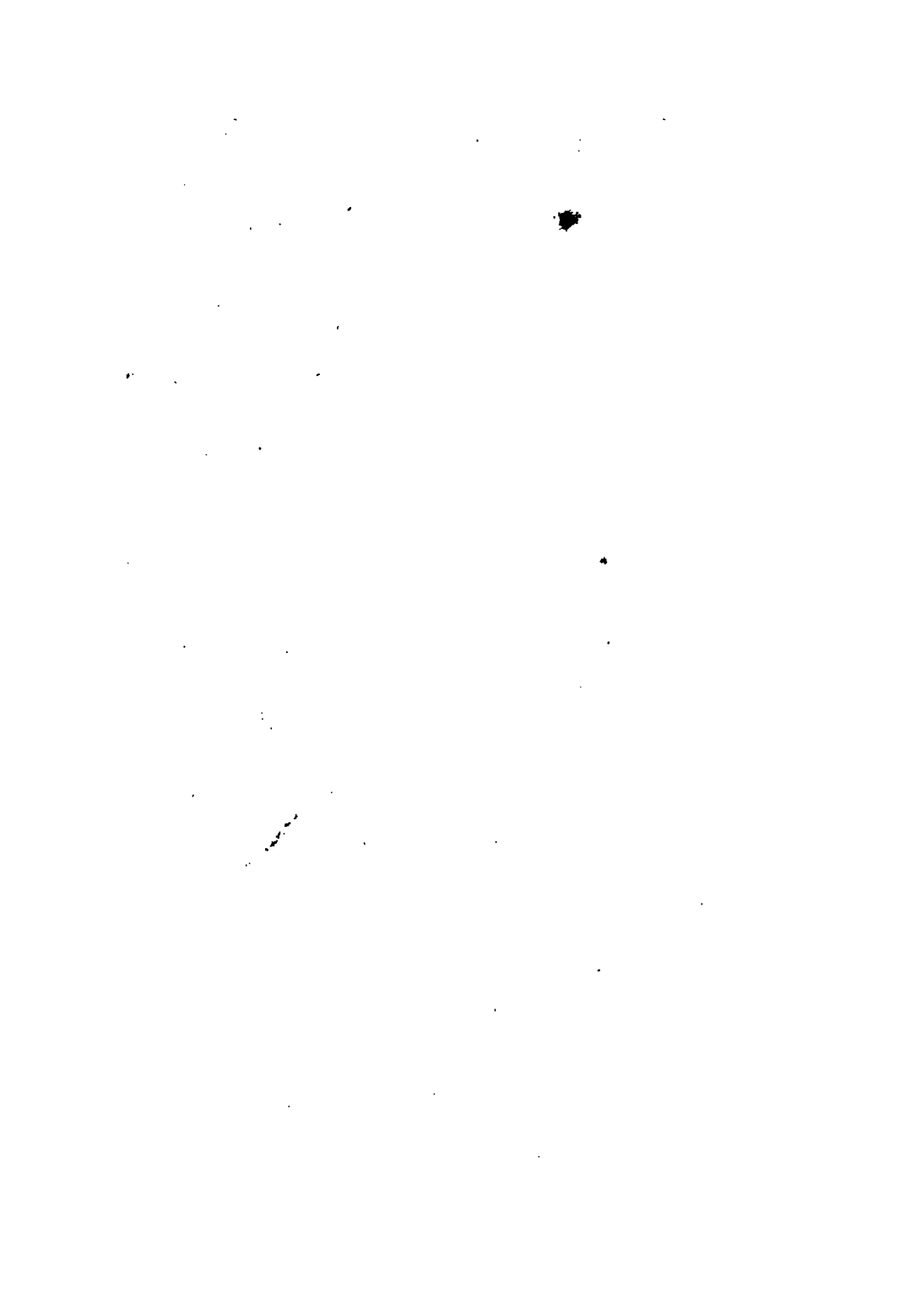


EX LIBRIS
Stephani Girard-de-st-Gerand,
Cabillonensis canonici.









LES
LETTRES
DE S. AUGUSTIN.

TRADUITES EN FRANÇOIS
SUR L'ÉDITION NOUVELLE

des Peres Benedictins de la Congregation de S. Maur,

QU'ELLES SONT

RANGÉES SELON L'ORDRE DES TEMPS,

REVUES ET CORRIGÉES SUR LES ANCIENS MANUSCRITS,

Et augmentées de quelques Lettres qui n'avoient point encore paru :

AVEC DES NOTES SUR LES POINTS D'HISTOIRE,
de Chronologie, & autres qui peuvent avoir besoin d'éclaircissement.

Par M. DU BOIS, de l'Académie Française, Gouverneur
de M. le Duc de Guise.

TOME III.



A PARIS,

Chez ANDRÉ PRALARD, rue Saint Jacques,
à l'Occasion.

MDCLXXXVII.

AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DE SA MAJESTÉ

110 . i . 574.

1875





TABLE

DES LETTRES

contenuës en ce Volume.

CIX.	S evere à <i>saint Augustin</i> , page 1
CX.	Saint Augustin à Severe , 8
CXI.	Saint Augustin à Victorin , 16
CXII.	Saint Augustin à Donat , 35
CXIII.	S. Augustin à Cresconius , 40
CXIV.	S. Augustin à Florentin , 42
CXV.	Saint Augustin à Fortunat , 43
CXVI.	S. Augustin à Generosus , 47
CXVII.	<i>Dioscore</i> à <i>saint Augustin</i> , 48
CXVIII.	Saint Augustin à Dioscore , 51

T A B L E

CXIX.	<i>Consentius à saint Augustin,</i> 120
CXX.	S. Augustin à Consentius, 132
CXXI.	<i>S. Paulin à S. Augustin,</i> 169
CXXII.	Saint Augustin au Clergé d'Hippone, 198
CXXIII.	S. Jérôme à saint Augustin, 203
CXXIV.	Saint Augustin à Pinien, Albine, & Melanie, 205
CXXV.	S. Augustin à Alipe, 210
CXXVI.	Saint Augustin à Albine, 221
CXXVII.	S. Augustin à Armentaire & Pauline, 245
CXXVIII.	<i>Aurele & Silvain à Mar-</i> <i>cellin,</i> 273
CXXIX.	<i>Aurele & Silvain à Mar-</i> <i>cellin,</i> 283
CXXX.	Saint Augustin à la veuve Proba, 295
CXXXI.	Saint Augustin à la veuve Proba, 346
CXXXII.	Saint Augustin à Volusien, 349
CXXXIII.	S. Augustin à Marcellin, 352
CXXXIV.	S. Augustin à Apringius, 357

DES LETTRES.

CXXXV. *Volusien à saint Augustin,*

365

CXXXVI. *Marcellin à saint Augustin,*

370

CXXXVII. *Saint Augustin à Volusien,*

375

CXXXVIII. *S. Augustin à Marcellin,*

413

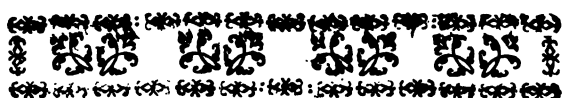
CXXXIX. *S. Augustin à Marcellin,*

449

CXL. *Saint Augustin à Honoré,*

484





T A B L E

DES MEMES LETTRES

selon l'ordre de l'Alphabet.

A

CXXIV. **S**aint Augustin à Albine,
Pinien, & Melanie,

205

CXXVI. Saint Augustin à Albine ,

221

CXXV. S. Augustin à Alipe , 210

CXXXIV. S. Augustin à Apringius ,

357

CXXVII. S. Augustin à Armentaire ,

245

CXIX. *Consentius à saint Augustin ,*

120

CXVII. *Dioscore à saint Augustin , 48*

CXXIII. *Saint Ierôme à S. Augustin ,*

203

CXXXVI. *Marcellin à saint Augustin ,*

370

CXXI. *S. Paulin à saint Augustin ,*

169

TABLE DES LETTRES.

CIX. *Severe à saint Augustin,* 1

CXXXV. *Volusien à saint Augustin,*

365

C

CXX. **S**aint Augustin à Con-
sentius, 132

CXIII. S. Augustin à Cresconius,

40

D

CXVIII. **S**aint Augustin à Dios-
core, 51

CXII. Saint Augustin à Donat,

35

F

CXIV. **S**aint Augustin à Floren-
tin, 42

CXV. Saint Augustin à Fortunat,

43

G

CXVI. **S**aint Augustin à Gene-
rosus, 47

T A B L E

H

- CXXII. **S**aint Augustin au Cler-
gé d'Hippone, 198
CXL. Saint Augustin à Honoré ,
484

M

- CXXXIII. **S**aint Augustin à Mar-
cellin , 352
CXXXVIII. S. Augustin à Marcellin ,
413
CXXXIX. S. Augustin à Marcellin ,
449
CXXVIII. *Aurele & Silvain à Mar-
cellin , 273*
CXXIX. *Aurele & Silvain à Mar-
cellin , 283*
CXXIV. Saint Augustin à Melanie ,
Pinien & Albine , 205

P

- CXXVII. **S**aint Augustin à Pauli-
ne & à Armentaire ,
245
CXXIV. Saint Augustin à Pinien ,
Albine & Melanie , 205

DES LETTRES.

- CXXX. Saint Augustin à la veuve
Proba, 295
CXXXI. Saint Augustin à la veuve
Proba, 346

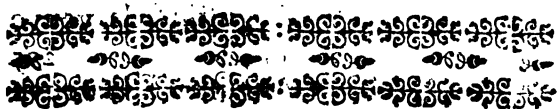
S

- CX. **S**aint Augustin à Severe,
8

V

- CXI. **S**aint Augustin à Victorien, 16
CXXXII. Saint Augustin à Volusien,
349
CXXXVII. Saint Augustin à Volusien,
375





T A B L E
D E S P A S S A G E S
de l'Écriture , qui sont expliquez
dans les Lettres de saint Augustin ,
contenuës dans ce Volume.

- J**OB. 25. 5. Combien plus l'homme
qui n'est que pourriture, & le fils de
l'homme qui n'est qu'un ver , p. 516
PSEAU. 15. 4. Ce ne sera point pour
répandre du sang que je les assem-
bleray , &c. page 422
18. 10. La crainte du Seigneur est chas-
te & demeure éternellement , 568
21. 2. & 3. &c. Mon Dieu regardez
moy , &c. & les autres versets du
même Pseume , 505. 510. & suiv.
29. 10. A quoy servira-t-il que je ré-
pande mon sang , si je tombe dans
la corruption , &c. 546
35. 7. Votre justice est comme les
montagnes de Dieu , 602
ibid. 7. 8. Vous sauverez Seigneur &
les hommes & les bêtes , &c. 518.
& suiv.

TABLE DES PASSAGES.

76. 3. Au jour de mon affliction j'ay
cherché Dieu, &c. 332
125. 4. Seigneur faites cesser nôtre
captivité, &c. 572
140. 5. Que le juste me reprenne avec
charité, 609
- CANTIQ. 4. 16. Retirez vous Aquil-
lon & venez douces Haleines du
vent de midy, 571
- EZECH. 14. 14. Quand il y auroit au
milieu d'elle trois hommes com-
me Noé, Daniel, & Job, &c. 23
- MATH. 5. 14. Vous êtes la lumière du
monde, 493
- ibid.* 39. Si quelqu'un vous frappe sur
une joue, &c. 428. & *suiv.*
6. 9. Nôtre Pere qui êtes dans le
Ciel, &c. 156
8. 22. Laissez les morts ensevelir leurs
morts, 164
22. 21. Rendez à Cæsar ce qui est à
Cæsar, &c. 257
25. 9. Allez plutôt à ceux qui en ven-
dent, & achetez-en, 609
- ibid.* 23. Entrez dans la joye de Vôtre
Seigneur, 575
- LUC. 11. 11. Qui de vous ayant deman-
dé du pain à son Pere en reçoit une
pierre au lieu de pain? &c. 319

T A B L E

- JEAN. I. 5.** Et les tenebres ne l'ont point
comprise , 491
ibid. 8. Celuy-là n'étoit pas la lumie-
re , 493
ibid. 10. Le monde ne l'a point connu ,
495
ibid. 11. Il est venu & les siens ne l'ont
point reçu , 495
ibid. 14. Le Verbe a été fait chair ,
499
5. 35. Il étoit une lampe ardente &
luisante , 493
20. 17. Ne me touchez pas , car je ne
suis pas encore monté à mon Pere ,
158
- R O M. 8. 26.** Car nous ne sçavons ce
qu'il faut demander dans nos prie-
res , pour prier comme il faut , mais
l'esprit prie luy-même pour nous ,
&c. 333. 338. & *suiv.*
12. 16. N'aspirez point à ce qui est éle-
vé , & accommodez-vous à ce qu'il
y a de plus bas & de plus humble ,
567
1. **C O R. I. 30.** Jesus-Christ nous a été
donné de Dieu pour être nôtre Sa-
geffe & nôtre justice , 165
2. **C O R. 5. 21.** Celuy qui ne connoissoit
point le peché , &c. 606

DES PASSAGES.

- GALAT. 4. 4.** Dieu a envoyé son fils
formé d'une femme , & assujetty à
la Loy , 497
- EPHES. 3. 14. &c.** C'est ce qui fait que
je flechis les genoux, &c. 585. & *suiv.*
- PHILIP. 4. 6.** Que vos demandes se
manifestent devant Dieu , 323
- 1. THESS. 5. 17.** Priez sans cesse , 322
- JACQ. 5. 11.** Vous avez oüy parler de
la patience de Job , & vous avez vû
quelle a été la fin du Seigneur , 524.
& *suiv.*
- 1. JEAN. 4. 18.** La parfaite charité chasse
la crainte , 567



Extrait du Privilège du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy, données à Paris, le 22. d'Octobre 1682. Signées par le Roy en son Conseil P A R A Y R E , & scellées du grand Sceau en cire jaune : Il est permis au Sieur *** de faire imprimer, vendre & débiter *Les Lettres de saint Augustin par luy traduites en François, sur l'Edition nouvelle des Religieux Bénédictins de la Congrégation de saint Maur, &c.* par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, en tel volume, marges & caractères, qu'il jugera à propos, & ce pendant l'espace de VINGT ANNEES consecutives, à compter du jour que lesdites Lettres seront achevées d'imprimer pour la première fois : pendant lequel temps Sa Majesté défend à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & débiter lesdites *Lettres de saint Augustin en François*, sous prétexte de changement, correction, augmentation, & même de traduction nouvelle, en quelque sorte & maniere que ce soit, sans la permission dudit Sieur *** ou de ceux qui auront droit de luy à peine de 6000. livres d'amende, applicables un tiers à Sa Majesté, un tiers à l'Hôpital General de Paris, & l'autre tiers audit Sieur *** , confiscation des Exemplaires contrefaits, & des caractères, presses & ustanciles qui auront servi à les imprimer, & de tous dépens, dommages & intérêts envers ledit Sieur *** , ainsi qu'il est plus au long porté par lesdites Lettres, à l'Extrait desquelles, mis au commencement ou à la fin de ladite impression, Sa Majesté veut qu'il soit adjouté foy comme à l'Original, & qu'elles soient tenues pour bien & dûement significées à tous ceux qu'il appar-
tiendra.

Registrées sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris. Signé, A N G O T Syndic.

Achevé d'imprimer pour la première fois, le 1. jour de Juillet 1684.

Et ledit Sieur *** a permis à JEAN BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, d'imprimer, vendre & débiter lesdites *Lettres de S. Augustin*, suivant l'accord fait entr'eux.

LES LETTRES



I

LES LETTRES DE S. AUGUSTIN.

II.
CLASSE.
AN. 409.

LETTRE CIX. *

Severe Evêque de Mileve s'explique à saint Augustin sur le plaisir qu'il trouve dans la lecture de ses ouvrages & sur le profit qu'il en retire ; ensuite il s'étend sur les loüanges de ce saint Homme, & le presse de luy faire réponse. On voit dans cette lettre combien les plus grands personnages du temps même de saint Augustin avoient de veneration pour luy.

* Ecrite l'an 409. C'étoit auparavant la 37. & celle qui étoit la 109. est présentement la 211.

SEVERE * au venerable Evêque AUGUSTIN, son tres-cher, tres-aimable, & tres-desirable frere : Salut.

* Voyez la note sur le titre de la lettre 62.

I. **J**'AvoûE que je me trouve admirablement bien quand je suis avec vous, Augustin mon cher frere, & j'en rends graces

Tome III.

A

2 *Severe à S. Augustin,*

II.
CLASSE.
AN. 409.

à Dieu dont tout ce que nous avons de saints plaisirs est un don. Je lis incessamment vos ouvrages , & par-là je jouïs bien mieux de vous , quoique vous soyez absent , que quand je suis auprès de vous. Car il n'y a point presentement d'affaires qui viennent me separer de vous , & se mettre pour ainsi dire entre vous & moy. Je jouïs donc de vous autant que j'en suis capable , quoique ce ne soit pas autant que je le voudrois ; car vous sçavez jusques où va mon avidité sur ce sujet. Mais enfin je ne me plains pas de n'aller pas sur cela aussi loin que je le voudrois , parceque je remplis au moins toute ma capacité. Que Dieu soit donc beni à jamais , mon cher frere , de ce que je me trouve si bien quand je suis avec vous.

Je suis transporté de joye de me voir uni si étroitement à vous , & collé, pour ainsi dire, à vos mammelles , pour recevoir ce qui sort de leur plénitude. Je tâche de me fortifier par cette excellente nourriture , & de me rendre capable de presser ces mammelles délicieuses , & d'exprimer tout ce qu'elles enferment de plus intime & de plus caché. Car au lieu qu'elles ne me presentent, pour ainsi

dire, qu'une petite ouverture à sucer, comme à un enfant au berceau, je voudrois qu'elles s'ouvrissent entierement, s'il étoit possible, & que tout ce qu'elles contiennent se répandît tout d'un coup. Ouy, je voudrois qu'elles se vidaient toutes entieres pour moy, ces mammelles pleines d'un suc tout divin, & de toutes sortes de douceurs spirituelles; ces mammelles si pures & si éloignées de toute duplicité; quoiqu'elles soient d'ailleurs ornées de la double couronne de la charité de Dieu & du prochain; ces mammelles enfin abreuvées du suc de la verité, & qui ne répandent que verité. Je me tiens donc sous ces divines mammelles pour recevoir ce qui en distille, & qui en regorge; afin qu'étant nourri & fortifié par ce que j'en reçois, je puisse marcher avec vous dans la voye de la verité. O sainte & industrieuse abeille, qui sçait bâtir des ruches pleines d'un nectar tout celeste, & d'où il ne distille que misericorde & verité! C'est-là où mon ame fait son séjour, & trouve toutes ses delices, & d'où elle tire dequoy remplir son vuide, & soutenir sa foiblesse.

2. Ainsi en prêtant à Dieu votre voix & votre ministère, vous faites qu'on

benit son nom, & que chacun joint sa voix à la vôtre, pour prendre part aux Cantiques de loüanges que vous chantez à sa gloire. Ce qui se répand jusques sur nous de la plénitude de Jesus-Christ nous devient plus doux en passant par un si digne canal, & s'enrichit en quelque maniere lorsqu'il nous est présenté par un Ministre si pur & si fidelle, & qui relève tellement les choses par le tour qu'il leur donne, & par l'ordre où les met son esprit & son industrie, que la beauté de cet esprit nous ébloüiroit & arrêteroît nos yeux sur luy, s'il n'étoit aussi appliqué qu'il est à ne faire regarder que le Seigneur, & à nous faire rapporter à luy tout ce que nous admirons en vous, afin que nous reconnoissions qu'il vient de Dieu, & que tout ce qu'il y a de bon, de pur, & de beau en vous, n'y est que par participation de sa bonté, de sa pureté, & de sa beauté. Nous espérons donc que luy rendant grâces, comme nous faisons, de tout le bien que sa grace a mis en vous, il daignera nous joindre à vous, ou nous mettre au moins en état de vous suivre de loin, afin que nous voyant plus pleinement soumis à ce divin Maître, que nous remercions de vous avoir rendu tel que vous êtes,

Lettre CIX.

5

par le soin si particulier qu'il a pris de vous conduire & de vous gouverner, vous ayez sujet de le remercier aussi de ce qu'il aura fait en nous. C'est ce que j'espère, si vous voulez bien achever par le secours de vos prières, ce que votre seul exemple a déjà fait en moy, en m'inspirant le desir d'être tel que vous êtes.

II.
CLASSF.
AN. 409.

Vous voyez ce que produit le bien qui est en vous; & combien il nous est utile que vous soyez si bon: combien vous nous portez à l'amour du prochain, qui est le degré par où on s'élève à l'amour de Dieu, en sorte que quand on est parvenu à l'un, il n'y a plus qu'un pas à faire pour arriver à l'autre. Car l'un & l'autre se tiennent: on est, pour ainsi dire, sur le bord de l'amour de Dieu quand on aime le prochain, & l'on en est si près, qu'on ressent déjà les ardeurs de l'un aussi bien que de l'autre; & à mesure que nous sommes plus embrasés & plus purifiés par l'amour du prochain, nous désirons d'autant plus d'être embrasés du feu encore plus pur & plus noble de l'amour de Dieu, dans lequel nous n'avons point de mesure marquée comme dans celui du prochain; LA MESURE de celuy-là étant d'aimer sans mesure. Ainsi bien

loin de craindre de trop aimer nôtre divin Sauveur , nous n'avons à craindre que de ne le pas assez aimer.

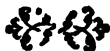
3. Ce que vous venez de lire vous marquera la joye qu'a produite en moy l'heureux loisir que j'ay goûté dans cette maison des champs où je suis , & qui m'ayant donné moyen de jouir de vous tout à mon aise , a dissipé tous mes chagrins par les charmes d'une occupation si douce. J'en étois-là de cette lettre, quand j'ay vû finir cette même joye par l'arrivée de ce vénérable Evêque , qui a bien voulu me venir visiter ; & ce qu'il y a de plus admirable , c'est qu'il arriva le même jour que je l'avois écrite.

D'où vient donc , ô mon ame, qu'une telle joye se dissipe si aisément ? C'est sans doute que ce qui la cause , quelque bon & quelque honnête qu'il soit , n'est qu'un bien particulier , & n'est point d'une utilité assez étendue , puisqu'il se termine à moy-seul. Songeons donc à nous unir au bien general & universel ; & pour cela travaillons à devenir de jour en jour plus purs, & plus capables de cette union , autant que nos pechez nous permettront de nous rendre maîtres de cette partie de matiere à quoy nous som-

mes attachez , & qui fait une portion de nous-mêmes.

II.
CLASSE.
AN. 409.

Voila une grande lettre , non par rapport à votre grandeur , mais par rapport à ma petitesse. Je voudrois bien néanmoins qu'elle pût m'en attirer une de vous qui fût proportionnée , non à ma petitesse , mais à votre Grandeur. Quelque longue qu'elle puisse être , elle sera courte pour moy , qui trouve court tout le temps que je mets à lire ce qui vient de vous. Marquez-moy le lieu & le temps où je vous iray trouver pour l'affaire pour laquelle vous m'avez témoigné le désirer. Je ne manqueray pas de m'y rendre , si l'affaire est encore en même état , & que vous n'ayez point changé d'avis. Mais quand les choses auroient changé , ne m'empêchez point de suivre l'ébranlement où m'a mis la proposition de vous aller trouver ; car c'est la seule chose qui m'ait paru préférable au bonheur que je goûtois. Je saluë en Jesus-Christ tous les freres qui servent ce divin Sauveur avec vous , & je desire fort de les voir.



II.
CLASSE.

A N. 409.

* Ecrite
l'an 409.
C'étoit au-
paravant la
135 & celle
qui étoit la
110. est pre-
sentement la
213.

LETTRE CX. *

Saint Augustin se plaint à Severe , mais d'une maniere douce & obligeante , des grandes loüanges que Severe luy avoit données dans la lettre precedente , & le prie de trouver bon qu'il achevât les ouvrages à quoy il travailloit actuellement, plutôt que de les interrompre pour faire ce que Severe souhaitoit de luy.

AUGUSTIN, & les freres qui sont avec luy, saluë en JESUS-CHRIST son tres-cher, & tres-aimable frere & Colleague, le tres-vénérable Seigneur SEVERE, * & les freres qui sont avec luy.

* On a vu
qui étoit ce
Severe par
une note sur
le titre de la
lettre 62.

* C'est ap-
paremment
ce même Ti-
mothée sur le
sujet duquel
il y avoit eu
quelque sorte
de dispute
entre saint
Augustin &
Severe com-
me il paroît
par les lettres
62. & 63.

I. **L**A lettre que vous a portée de moy mon tres-cher fils & Colleague dans le Diaconat Timothée, * étoit déjà entre ses mains, & luy prêt à partir, lors que nos chers enfans Quodvultdeus & Gaudence arriverent icy avec des lettres pour moy de vôtre part; & si Timothée ne vous en a pas porté la réponse, c'est parce qu'il n'a resté que tres-peu de temps avec nous depuis l'arrivée des autres, & qu'il n'y a été que comme devant partir de mo-

ment en moment. Mais quand je vous aurois fait reponse par luy, je serois encore vôtre redevable, puisque je le seray même encore après que je me seray acquité de cette réponse que je vous fais. Et ce qui fait que je le seray, ce n'est pas seulement la charité qui est une sorte de dette dont nous sommes d'autant plus tenus que nous avons plus de soin de nous en acquiter ; en sorte que nous ne cessons jamais d'en être redevables les uns aux autres, comme l'Apôtre nous l'apprend lorsqu'il dit, *Ne demeurez redevables envers personne que de la charité que vous vous devez reciproquement* ; mais c'est cette lettre même à quoy je fais réponse. Car quand pourrois-je être quitte envers vous sur tout ce que vous y dites de doux pour moy, & sur l'ardeur qu'elle fait voir que vous avez pour tout ce qui vient de moy. Elle m'étoit déjà connue, & vôtre lettre ne m'apprend rien de nouveau sur ce sujet, mais elle exige encore de moy de nouveaux écrits.

2. Ce que je vous dis que cette lettre me charge envers vous de dettes dont je me trouve hors d'état de m'acquitter, vous surprendra peut-être, & d'autant plus que vous avez meilleure

II.
CLASSE.
AN. 409.

Rom. 13. 8.

II.
CLASSE.
AN. 409.

opinion de moy , & que vous croyez me connoître comme je me connois moy-même. Mais c'est cela même qui fait la difficulté où je me trouve de répondre à vôtre lettre. Car d'un côté l'envie que j'ay d'épargner vôtre modestie m'empêche de vous dire tout ce que je pense de vous ; mais aussi si j'en dis moins, après toutes les loüanges que vous m'avez données , je demeure en reste avec vous. Je ne m'en mettrois pas en peine si ce que vous m'avez dit de moy venoit d'un principe de flaterie, qui est ce qu'il y a de plus contraire à l'amitié, au lieu que je sçay qu'il part d'une charité tres-sincere. Si c'étoit donc la flaterie qui vous eût fait parler de la sorte, je ne serois point vôtre debiteur : car **A DIEU** ne plaise que nous nous croyions obligez de payer les flateries en même monoye ; mais je vous dois d'autant plus que je connois mieux la fidelité & la sincerité avec laquelle vous me parlez.

3. Mais que fais-je ? Et n'est-ce pas me louer moy-même, en quelque sorte, que de dire que vous me parlez avec fidelité & sincerité, quand vous me louiez ? il est vray ; mais je n'ay sçû faire autrement, ny m'empêcher de parler de vous

comme j'ay déjà fait à la personne que vous sçavez. Cependant je viens de me jeter encore par-là dans une difficulté nouvelle que vous ne m'aviez point faite, & dont vous attendez sans doute que je vous donne la solution. Ainsi je m'endette de nouveau envers vous, comme si je ne vous devois pas déjà assez. Mais il me sera aisé de vous montrer (& vous le verriez bien de vous-même quand je ne vous le montrerois pas) que l'on peut dire vray en ne parlant pas fidèlement ny sincèrement, & qu'on peut parler fidèlement & sincèrement en ne disant pas vray. Car celuy qui dit ce qu'il pense parle sincèrement, quoique ce qu'il dit ne soit pas vray, & celuy qui dit le contraire de ce qu'il pense ne parle pas sincèrement quoique ce qu'il dit soit vray. Or je ne puis douter que vous ne pensiez ce que vous dites de moy : mais comme je ne me reconnois point dans le portrait que vous m'en faites, il se peut faire que vous ne disiez pas vray, quoique vous parliez fort sincèrement.

4. Je ne veux donc pas que vous soyez trompé, quoique ce qui vous trompe ne soit que cette même amitié à qui je dois tant. Le même principe d'amitié & de sincérité me pourroit faire dire tout le

II.
CLASSE.
A N. 409.

bien que je connois de vous, si je ne vou-
lois, comme j'ay déjà dit, épargner vôtre
modestie. Pour moy , quand je me vois
loué par un amy intime, il me semble que
c'est comme si je me louois moy-même; &
vous voyez si cela se peut soutenir, quand
on diroit le plus vray du monde : bien
moins donc le peut-on quand ce qui se
dit à nôtre avantage n'est pas vray. Or
quoique vous soyiez un autre moy-même,
ou plutôt que nos deux ames n'en fassent
qu'une , vous pouvez vous tromper en
croyant voir en moy ce que je n'ay pas ,
comme chacun se trompe en croyant voir
en soy ce qui n'y est point ; & c'est ce que
je ne veux pas , non seulement parce
qu'on ne doit pas vouloir que personne
se trompe , & encore moins ceux qu'on
aime ; mais encore parce qu'en croyant
que je suis ce que je ne suis pas , vous
en auriez d'autant moins de soin de
prier Dieu de me rendre tel que je dois
être.

Aussi ne prétends-je pas que la bien-
veillance , dont je vous suis redevable ,
doive aller à croire & à dire de vous
ce qui n'est pas , & à vous louer de cho-
ses que vous sçavez bien qui vous man-
quent encore ; & quoique je vous doive
aimer autant que vous m'aimez , cette

amitié ne me doit faire compter au nombre de vos biens que les dons que je suis certain que vous avez reçus de Dieu. Or ce qui fait que je m'en tiens-là, ce n'est pas tant pour ne me pas tromper, que de peur qu'en vous voyant lotté par un homme qui vous aime autant que je fais, vous ne fussiez embarrassé comme si vous vous loüiez vous-même, & pour garder en cela avec vous la même règle que je desire que l'on garde avec moy. Si l'on croit que je doive faire sur cela ce que je suis persuadé qu'on ne doit pas faire, j'aime mieux demeurer vôtre debiteur, jusqu'à ce que l'on m'ait convaincu. Si au contraire j'ay raison de croire que cela ne se doit pas, dés-là je ne suis plus vôtre debiteur.

5. Vous direz peut-être, que je parle comme si vous me croyiez redevable envers vous, & que vous desirassiez de moy une grande lettre sur vos loüanges. Dieu me garde de croire cela de vous : mais comme vôtre lettre est pleine de loüanges de moy, vrayes ou fausses, c'est ce que je n'examine point, dés-là elle demande de moy que je vous fasse une correction sur ce sujet. Ce n'est peut-être pas ce que vous avez prétendu ; mais c'est proprement ce que je vous

II.
CLASSE.
AN. 409.

dois ; & de vouloir que je vous écrive autre chose , c'est me demander autre chose que ce que je vous dois , & non pas vouloir que je m'acquie. Or l'ordre & la justice veulent que nous commençons par nous acquiter : après cela nous pouvons aller jusqu'à donner , quoyqu'à regarder de plus près les règles que Jésus-Christ nous a laissées , quand on dispense des choses de la nature de celles que vous souhaiteriez que je vous écrivisse , ce n'est pas donner c'est s'acquiter , puisqu'elles sont de celles que la charité fait qu'on se doit les uns aux autres. Or la charité a droit d'exiger ces sortes de choses , & nous sommes obligés d'aider en ce que nous pouvons celui qui demande de l'être pour arriver au vray bien. Mais vous sçavez , mon cher frere , à combien d'ouvrages je travaille , & que ce seroit manquer à mon devoir que d'employer à autre chose les momens de loisir que me peuvent laisser les soins & les assujettissemens de mon ministère.

6. Vous me demandez une longue lettre , & j'avouë que le moins que je doive à une amitié aussi tendre , aussi douce , & aussi sincère que la vôtre , c'est de vous satisfaire en cela : mais

comme je sçay que vous aimez la justice sur toutes choses , je vous prie d'écouter ce que j'ay à vous dire de là part. Vous convenez sans doute que ce que je dois & à vous & à d'autres est preferable à ce que je ne dois qu'à vous-seul : or j'ay si peu le temps de fournir à l'un & à l'autre , que je n'en ay pas même assez pour celle de ces deux choses qui doit aller devant. Ainsi il est du devoir de tous mes chers amis , au premier rang desquels je vous mets au nom de J. C. non seulement de ne me point charger de faire d'autres écrits , mais même d'empêcher , par tout ce que l'autorité & la charité leur donnent de credit sur les autres , qu'on n'exige rien de moy dans l'état où je suis ; autrement on m'accusera de dureté , de ne pas satisfaire chacun sur ce qu'il peut desirer ; quoique rien ne m'en empêche que l'envie que j'ay de m'acquiter de ce que je dois à tout le monde. Lors que vous viendrez icy , comme je l'espere , & comme vous me l'avez promis , vous verrez à combien d'ouvrages je travaille au milieu de toutes mes occupations , & je croy qu'après cela , vous aurez encore plus de soin que je ne vous en demande , de détourner ceux qui voudroient me

16 *S. Augustin à Victorien,*

II.
CLASSE.
A N. 409.

charger d'autre chose. Que le Seigneur nôtre Dieu qui a rendu vôtre cœur si capable & si avide de sa verité, daigne luy-même remplir cette capacité & cette avidité si sainte.

* Ecrite
au mois de
Novembre
409.

C'étoit au-
paravant la
122. & celle
qui étoit la
111. est pré-
sentement la
148.

LETTRE CXI.*

Le Prêtre Victorien avoit donné avis à saint Augustin des maux que les Barbares, dont l'Espagne & l'Italie étoient inondées, faisoient souffrir à un grand nombre de saints Personnages, & de Vierges consacrées à Dieu. Saint Augustin le console sur ce sujet par tout ce qu'il trouve dans les saintes Ecritures de plus propre à soutenir la patience de ceux qui étoient exposés à ces calamitez.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST
son tres-cher & tres-aimable frere &
Collegue dans le Sacerdoce le Sei-
gneur VICTORIEN.

I. J'AY le cœur percé de douleur depuis que j'ay lû vôtre lettre. Vous voulez que je vous y fasse une réponse fort étendue : mais ces sortes de maux demandent une abondance de larmes, plutôt qu'une abondance de paroles. On voit de toutes parts de si grandes calamitez

mitez ^a qu'il n'y a presqu'aucune partie du monde où l'on ne soit dans la douleur & dans les larmes, pour des maux pareils à ceux dont vous nous avez écrit. Il n'y a pas bien long-temps qu'il y a eû de nos freres mis à mort par les Barbares, jusques dans ces Monasteres qui sont situez dans des solitudes si reculées, qu'elles sembloient devoir être à couvert de semblables accidens. Je croy que vous aurez aussi entendu parler de toutes les desolations arrivées dans les Gaules & en Italie: nous venons même d'en apprendre de semblables de plusieurs Provinces d'Espagne, qui en avoient été exemptes jusqu'icy. Mais sans aller si loin, quoique nôtre territoire d'Hippone n'ait pas encore été attaqué par les Barbares, les Clercs Donatistes, & les Circoncillions exercent contre nous de si terribles brigandages, & ravagent les Eglises avec tant de fureur, que je ne

a. Il parle de la desolation generale dont presque aucune partie du monde n'étoit alors exempt. Les Gots ravageoient l'Italie, assiegerent Rome par deux fois, & la prirent. Les Gaules étoient en proie aux Barbares; & l'Espagne, qui avoit été jusques là en sùreté, fut envahie par les Vvandales, les Alains, les Sueves, & autres Barbares, qui passerent les Pyrénées. Cassiodore, Prosper, Idace en font foy dans leurs chroniques. Cassien dans sa sixième Conférence parle de la mort de ces Moines d'Egypte, dont saint Augustin fait mention en cet endroit.

II.
CLASSE.
AN. 409.

*Cruauté
des Circon-
cellions.*

ſçay ſ'il ne vaudroit pas mieux avoir affaire à des Barbares. Car au moins, la cruauté des Barbares n'a pas encore été juſqu'à mettre dans les yeux de la chaux vive & du vinaigre, comme ceux-cy font à nos Clercs, qu'ils déchirent de coups dans tout le reſte de leur corps. Ils pillent les maiſons, ils les brûlent, ils enlèvent les grains, ils répandent les vins, & par la crainte de pareilles violences, ils reduiſent un grand nombre de Catholiques à ſe faire rebaptiſer; en forte que le jour devant que je vous écriviffe cette lettre, j'appriſ que juſqu'à quarante-huit perſonnes du même lieu avoient été rebaptiſées.

2. Tim. 1. 9.

*De quels
yeux les
Chrétiens
doivent re-
garder les
calamitez
publiques.*

2. Cependant quelque déplorable que ſoient ces maux il n'y a pas lieu de ſ'en étonner. Prions Dieu qu'il nous en délivre, non en conſideration d'aucun mérite qui ſoit en nous, mais par la grandeur de ſa miſericorde. Car du reſte que pouvons-nous attendre autre choſe après ce que les Prophetes & l'Evangile même nous ont prédit ? NE SOYONS PAS ſi peu d'accord avec nous-mêmes, que de nous plaindre quand nous voyons accomplir ce que nous faiſons profeſſion de croire quand nous le liſons. L'effet que cela doit faire eſt que ceux qui de-

meuroient dans l'incrédulité , quand on ne faisoit que voir dans les livres saints les prediçtions de ces calamitez , cessent au moins d'être incredules presentement qu'ils les voyent arriver devant leurs yeux. Car LE GENRE HUMAIN est dans ces desolations comme les olives sous le pressoir , & comme on en voit sortir l'écume & la lie , c'est à dire les blasphememes des infideles & des impies qui murmurent contre la providence de Dieu , on en voit aussi couler l'huile pure , c'est à dire les prieres humbles & ferventes des fidelles & des Saints qui adorent sa justice , & implorent sa misericorde.

Pour ce qui est de ceux que ces maux font murmurer avec impieté contre la Religion Chrétienne , & qui disent qu'avant qu'on eût entendu parler de cette doctrine , on ne voyoit point de tels malheurs , l'Evangile nous fournit dequoy leur répondre ; & il n'y a qu'à leur dire avec Jesus-Christ , que le serviteur qui aura fait des choses dignes de châçtiment , mais sans avoir scû la volonté de son maître , sera bien moins châçté que celui qui après avoir connu cette volonté adorable , n'aura pas laissé de faire le mal. Faut-il donc s'étonner que le monde ,

II.
CLASSE.
AN. 409.

*Les Payens
se prenoient
aux Chré-
tiens de tous
les maux
qu'on voyoit
arriver.*

Luc. 12. 47.
G. 48.

*Pourquoy
les calami-
tez ont été
plus frequen-*

II.
CLASSE.

AN. 409.

*res depuis la
publication
de l'Evan-
gile.*

qui depuis que la Doctrine de Jesus-Christ luy a été prêchée est comme un serviteur instruit de la volonté de son maître, & qui continuë à faire le mal, soit châtié plus durement ? on ne compte que le progres de la Doctrine Evangelique, mais on ne compte point le mépris que l'on en fait.

Pour les Saints qui servent Dieu avec humilité, & qui souffrent doublement, puisqu'outre ce qu'ils souffrent avec les impies, ils souffrent encore de voir les impies tels qu'ils sont, ils trouvent leur consolation dans l'esperance du siecle avenir, qui leur fait dire avec l'Apôtre : *Les souffrances de ce temps icy n'ont point de proportion avec cette gloire que Dieu doit faire un jour éclater en nous.*

3. Lors donc, mon tres-cher frere, que ces gens dont vous dites que vous ne sçauriez souffrir les murmures, vous diront, à la bonne heure que nous soyons exposez à ces calamitez, nous qui les avons meritées par nos pechez : mais qu'ont fait les Saints mêmes & les serviteurs de Dieu pour être mis à mort par les Barbares, & les Vierges qui luy sont consacrées, pour être emmenées en captivité ? repondez-leur dans un sentiment de pieté & d'humilité sincere &

veritable, que quelques œuvres de justice que nous pratiquions, quelque obeïssance que nous rendions à Dieu, nous ne sommes pas meilleurs que ces trois saints Personnages, que leur fidelité à garder la loy de Dieu fit jetter dans une fournaïse ardente. Cependant voyez ce qu'Azarias, un des trois, disoit au milieu des flames.

II.
CLASSE.
AN. 409.

Qu'on vous benisse, ô Seigneur Dieu de nos peres, disoit ce saint Homme, qu'on rende honneur & gloire à vôtre nom dans tous les siecles; parce que vous êtes juste dans tout ce que vous nous avez fait souffrir; que toutes vos œuvres sont selon la verité; que toutes vos voyes sont droites, & vos jugemens équitables. Vous avez exercé un juste jugement dans tout ce que vous avez permis qui nous arrivât, & à la sainte ville de nos peres, la ville de Jerusalem. C'est par un effet de vôtre verité & de vôtre justice que vous avez fait tomber tous ces maux sur nous en punition de nos pechez. Car nous avons peché: nous n'avons point gardé vôtre loy: nous n'avons point obeï à vos preceptes, ny par consequent meritè d'être bien traitez. C'est donc par un juste jugement que vous nous avez envoyé tous ces maux; "

" Dan. 3.
" 26. Or.

22 *S. Augustin à Victorien,*

II.
CLASSE.
AN. 409.

» que vous nous avez livrez à la méchan-
» ceté & à la haine d'un peuple étranger ;
» à un Roy injuste & méchant , qui nous
» à transportez hors de nôtre terre : ainsi
» nous n'avons rien à dire dans l'état où
» nous sommes. Nous sommes devenus
» un objet de mépris à ceux qui vous ser-
» vent & qui vous adorent , & nous som-
» mes couverts de confusion. Mais Sei-
» gneur ne nous y laissez pas pour toujours ,
» tirez - nous - en pour l'amour de vôtre
» nom : ne détournez point vôtre mise-
» ricorde de dessus nous : daignez vous
» souvenir de l'alliance que vous avez
» faite avec nos peres , en consideration
» d'Abraham que vous avez aimé , d'Isaac
» qui vous a servi , & d'Israël qui a été
» saint devant vos yeux. Car vous leur
» avez promis de multiplier leur posterité ,
» en sorte qu'elle seroit aussi nombreuse
» que les étoiles du Ciel , & les grains de
» sable du bord de la mer ; & aujourd'huy
» nous sommes le moindre de tous les
» peuples , & toute la terre nous voit dans
» l'humiliation où nous sommes tombez à
» cause de nos pechez.

Vous voyez donc , mon cher frere , de
quelle maniere ces Personnages si saints ,
& si courageux dans la persecution, con-
fessoient leurs pechez jusques au mi-

lieu des flâmes qui les épargnoient , & dont Dieu suspendoit l'activité en leur faveur. Vous voyez que non seulement ils reconnoissoient que c'étoit justement que Dieu avoit permis qu'ils tombassent dans l'humiliation , mais qu'ils le publioient hautement.

II.
CLASSE.
A N. 409.

4. Sommes-nous donc meilleurs que Daniel même qui rapporte ce que nous venons de dire , & dont Dieu a dit par la bouche du Prophete Ezechiel parlant au Prince de Tyr , *Etes-vous plus sage que Daniel ?* Ce saint homme étoit si juste ; que Dieu le met avec Job & Noé ^a au nombre de ceux qu'il délivrera , proposant ces trois saints Personnages comme autant de modeles de justice & de sainteté : mais d'une sainteté qui ne peut operer la délivrance que de ceux-mêmes qui en seront revêtus ; & qui n'ira pas jusqu'à obtenir grace pour leurs propres enfans. Cependant voyez la priere de ce même Daniel , & vous trouverez que dans sa captivité

Ezech. 28 3.

Ibid. 14. 14.

a

a Noë , dit saint Augustin au Livre de *urbis excidio* chapitre 1. est la figure des bons Pasteurs qui gouvernent l'Eglise , comme Noë gouvernoit l'Arche pendant le deluge. Daniel est celle de tous les saints qui vivent en continence , & Job celle des personnes mariées qui mènent une vie juste & sainte. Voyez saint Bernard au sixième sermon sur la veille de Noël , & au troisième Sermon sur l'Assomption de la sainte Vierge.

24 *S. Augustin à Victorien ,*

II.
CLASSE.
AN. 409.

il confesse non seulement les pechez de son peuple , mais les siens propres ; & qu'il reconnoît qu'ils luy ont justement attiré les calamitez & l'opprobre de cette captivité. Voicy comment il en parle.

Dan. 9. » Je me suis tourné vers le Seigneur
3. Ec. » mon Dieu , & j'ay cherché à le fléchir
 » par des prieres, dans les jeûnes, le sac &
 » la cendre. J'ay donc prié le Seigneur
 » mon Dieu , je luy ay confessé mes pe-
 » chez , & luy ay dit : Mon Seigneur &
 » mon Dieu , vous êtes grand & admi-
 » rable ; vous ne manquez point à vos
 » promesses , & vous conservez des sen-
 » timens de misericorde pour ceux qui
 » aiment & qui gardent vos commande-
 » mens. Mais nous avons violé vôtre
 » Loy , & nous sommes tombez dans l'im-
 » pieté : nous nous sommes écartez de
 » vos Preceptes & de vos Ordonnances :
 » nous n'avons point écouté vos servi-
 » teurs les Prophetes qui parloient en vô-
 » tre nom à nos Rois & à tout le Peuple.
 » Ainsi il n'y a que justice de vôtre part ,
 » ô Seigneur ; & il n'y a pour nous que
 » honte & confusion. Ce temps, où nous
 » sommes , est veritablement un temps
 » de confusion pour tous ceux de Juda ,
 » pour tous les habitans de Jerusalem ,

& pour tout le peuple d'Israël , tant
ceux qui sont icy & aux environs ,
que ceux qui sont dispersez dans les
diverses parties de cette terre où vous
les avez releguez en punition de leur
dureté & de leur rebellion, par laquel-
le ils ont deshonoré vôtre saint Nom.
Mais l'opprobre & la confusion nous
sont justement dûs , à nous qui avons
peché , à nos Rois , à nos Chefs , & à
nos peres. C'est à vous , Seigneur , à
nous pardonner , & à nous faire miséri-
corde, comme nous vous la demandons,
parce que nous nous sommes retirés de
vous , & que nous n'avons pas écouté
la voix du Seigneur nôtre Dieu , &
que nous ne sommes pas demeurez fi-
delles à l'observation des preceptes de
cette Loy qu'il nous avoit donnée par
les mains de ses serviteurs les Prophe-
tes. Tout Israël a péché contre vôtre
Loy : ils se sont tous détournés pour ne
pas entendre vôtre voix , & c'est pour
cela que nous avons vû fondre sur nous
ce qui est porté dans les maledictions
prononcées avec serment , & couchées
dans la Loy de vôtre serviteur Moysé.
Car nous avons péché , & nous avons
vû ensuite l'effet des menaces qu'il
nous avoit faites , & aux Juges qui

II.
CLASSE.
AN. 409.

II.
CLASSE.

AN 409.

„ nous gouvernoient, de faire tomber
 „ sur nous des maux dont il n'y a point
 „ d'exemple sous le Ciel, & qui sont
 „ proportionnez aux crimes qui ont été
 „ commis à Jerusaleem, selon ce qui est
 „ écrit dans la Loy de Moÿse. Tous ces
 „ châtimens sont venus fondre sur nos
 „ têtes, & nous n'avons point eu recours
 „ au Seigneur nôtre Dieu, pour le prier
 „ de détourner nos iniquitez de dessus
 „ nous, & de nous faire connoître sa ve-
 „ rité dans toute son étenduë ; & Dieu
 „ qui veille sur tous ses Saints nous a fait
 „ tomber dans des maux qui sont l'effet
 „ de sa justice. Car le Seigneur nôtre
 „ Dieu est juste en tout ce qu'il a fait dans
 „ tout le monde, qui est l'ouvrage de ses
 „ mains : mais nous n'avons point écou-
 „ té sa voix. Maintenant donc, mon Sei-
 „ gneur & mon Dieu, qui avez tiré vô-
 „ tre peuple d'Egypte par la force de
 „ votre bras, & qui avez fait éclater
 „ la gloire de votre Nom dans un temps
 „ comme celuy-cy, détournez par la
 „ grandeur de votre miséricorde les coups
 „ de votre colere de dessus votre ville
 „ de Jerusaleem, & votre sainte montagne;
 „ quoique nous ayons peché contre vô-
 „ tre Loy. Car c'est en punition de nos
 „ pechez, & des iniquitez de nos peres,

que Jerusalem & tout vôtre peuple sont
 tombez dans la confusion , & sont de-
 venus un objet de mépris pour tous nos
 voisins. Exaucez donc , ô mon Dieu, la
 priere de vôtre serviteur : monstrez nous
 vôtre visage, afin que vôtre nom soit
 sanctifié, au lieu qu'il a été méprisé &
 vôtre Loy abandonnée. Prestez l'oreille à
 nôtre voix pour l'amour de vous-seul,
 ô mon Seigneur & mon Dieu, & nous
 exaucez. Ouvrez vos yeux, & voyez
 nôtre aneantissement, & celui de vô-
 tre ville de Jerusalem, sur laquelle vô-
 tre saint Nom a été invoqué. Car ce
 n'est pas en nous appuyant sur vôtre
 justice, mais sur vôtre misericorde,
 dont la grandeur nous est connuë, que
 nous osons vous adresser nos prieres.
 Exaucez nous, Seigneur : appeaisez-vous
 Seigneur : écoutez nous, Seigneur, sans
 differer davantage, & pour la seule gloi-
 re de vôtre nom, ô mon Dieu. Car vô-
 tre Nom a été invoqué dans vôtre vil-
 le : il l'a été sur cette ville & sur vôtre
 peuple. Après quoy ce saint Prophete
 ajoute. Comme je parlois encore en
 continuant ma priere, & que je confes-
 sois mes pechez & ceux de mon peu-
 ple, &c.

Vous voyez qu'il fait mention de ses

II.
 CLASSE,
 AN. 409.

II.
CLASSE,
AN. 409.

pechez, avant de parler de ceux de son peuple ; qu'il exalte la gloire & la justice de Dieu ; & qu'il la fait consister en ce que ce n'est pas sans sujet qu'il châtie même ses Saints ; mais en punition de leurs pechez. Si donc des personnages d'une sainteté si éminente qu'elle a été respectée par les lions & les flammes , ont parlé de la sorte , que pouvons-nous dire dans les maux dont il plaît à Dieu de nous affliger , nous qui sommes si loin de ce degré de sainteté, quelque soin que nous paroissions avoir de vivre dans la justice ?

*Daniel 3.
94. & chap.
6. 22.*

*Desseins
de Dieu
dans les mi-
racles qu'il
a faits en
faveur de
quelques-
uns de ses
Saints ,*

& dans ce

5. Mais afin qu'on ne dise pas qu'il falloit donc que ces serviteurs de Dieu qui ont été mis à mort par les Barbares , à ce que vous nous apprenez , fussent preservés miraculeusement de leurs mains , comme les trois Enfans le furent des flammes de la fournaise, & Daniel des dents des lions ; il faut sçavoir que ces miracles n'ont été faits que pour amener au culte du vray Dieu les Princes qui avoient condamné ces saints Personnages à ces sortes de supplices, & en execution de ce que Dieu avoit resolu dans les dispositions secretes de ses jugemens & de sa misericorde pour le salut de ces mêmes Princes. Il a plu

à Dieu de faire cette grace à ceux-là, & non pas à Antiochus qui fit mourir les Machabées avec des cruautéz inouïes. Mais en permettant que ces saints Martyrs fussent exposez à ces tourmens, qui leur ont acquis tant de gloire, il punit d'autant plus severement le cœur endurcy de ce malheureux Prince : & c'est ce que luy declara celuy qui fut mis à mort le sixième, voicy ce qu'en dit l'Ecriture. *Après cela on vint au sixième, & comme il étoit prest d'expirer dans les tourmens, il dit à Antiochus, que ce que Dieu permet qui nous arrive ne vous seduise pas. Nous souffrons parce que nous avons peché contre nôtre Dieu, & nous ne recevons que ce que nous avons mérité. Mais ne vous flattez pas pour cela de demeurer impuni, vous qui par vos loix impies vous êtes élevé contre Dieu & contre sa Loy.*

Vous voyez donc combien il y avoit d'humilité & de verité dans les sentimens de ces grands Saints, qui reconnoissent que c'étoit pour leurs pechez que Dieu les châtoit. Aussi est-il dit de luy, qu'il châtie ceux qu'il aime, & qu'il fait passer sous sa verge tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfans : ce qui a fait dire à l'Apôtre, que

II.
CLASSE.
AN. 409.
qu'il a permis que les mechans fissent souffrir à d'autres.

2. Macab.
7. 18. & 19.

Prov. 3. 12.
& Heb. 12.
5.

1. Cor. 11.
31.

II.
CLASSE.
AN. 409.
Ibid. v. 32.
6.

si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugez, & que quand Dieu nous juge c'est pour nous corriger, & afin que nous ne soyons pas condamnés avec ce monde.

6. Ayez soin de lire pour vous-mêmes, & de prêcher aux autres ces saintes instructions que l'Ecriture nous donne. Veillez sur vous-mêmes avec tout le soin qu'il vous sera possible, afin qu'il ne vous arrive pas de murmurer contre Dieu dans ces tentations & ces calamitez qui nous arrivent, & avertissez les autres d'y prendre-garde. Ce sont, dites-vous, de tres-gens de bien, des fidelles, des serviteurs de Dieu, des Saints qui ont été mis à mort par les Barbares : mais qu'importe que ce soit le fer ou la fièvre qui les ait délivrés de la prison de leur corps ? CE QUE DIEU regarde dans la mort de ses serviteurs n'est pas ce qui les fait mourir, mais quels ils sont quand ils meurent. Une fin prompte, & qui survient tout d'un coup, est même moins fâcheuse qu'une longue maladie. Cependant nous voyons combien furent longs & horribles les maux du saint homme Job, à la justice duquel, Dieu-même, qui ne sçauroit se tromper, rend un témoignage si avantageux.

*Ce que
Dieu regarde
dans la
mort des
justes.*

Job. I. 8.

7. C'est quelque chose sans doute de bien cruel & de bien déplorable que la captivité de ces femmes si chastes & si saintes : mais leur Dieu n'est point captif, & il ne les abandonnera point dans leur captivité, s'il les reconnoît pour être à luy. Car ces Saints dont j'ay rapporté les souffrances, & qui confessoient si humblement leurs pechez, ne nous ont laissé leurs histoires par écrit qu'à fin de nous apprendre que Dieu n'abandonne point ses serviteurs, quoiqu'ils soient en captivité. Et que savons-nous si Dieu ne veut point que ces femmes, que les barbares ont emmenées, deviennent dans leurs pays des instrumens de ses merveilles ? De vôtre part ce que vous avez à faire, c'est de prier & de gémir incessamment devant Dieu pour elles ; de tâcher d'en apprendre des nouvelles tant que vous pourrez ; & de leur procurer tous les secours & toutes les consolations qui dépendront de vous.

Il n'y a pas long-temps que dans la contrée de Steffe une Vierge consacrée à Dieu, niépce de l'Evêque Severe, ayant été prise & emmenée par les Barbares, Dieu par une disposition admirable de sa miséricorde, fit qu'elle en

sortit tres-honorablement , & qu'elle fut remise entre les mains de ses parens, & voicy comment la chose se passa. Elle ne fut pas si-tôt arrivée dans la maison de ces Barbares , où elle fut menée comme esclave , que ses maîtres furent frappez soudainement d'une maladie tres-dangereuse. Ils étoient trois , si je ne me trompe , & tous trois freres ; & leur mere voyant que cette fille servoit Dieu, & croyant que les prieres d'une personne si sainte pourroient tirer ses enfans du peril évident où ils étoient, la conjura de prier pour eux , & luy promit que s'ils guerissoient on la rendroit à ses parens. Elle jeûna donc , elle pria , & fut promptement exaucée ; & c'étoit pour cela sans doute , autant que l'evenement nous donne lieu de le presumer , que Dieu avoit permis qu'elle tombât entre leurs mains. Ainsi ces Barbares ayant recouvert leur santé, par un effet si prompt & si sensible de la misericorde de Dieu , conceurent de grands sentimens d'admiration & de respect pour leur esclave , & executerent ce que leur mere luy avoit promis.

8. Priez donc pour celles qui sont tombées dans un semblable accident, afin que Dieu leur mette dans le cœur &
dans

dans la bouche ce que le saint homme Azarias, dont j'ay déjà parlé, disoit dans la suite de cette priere qu'il adressoit à Dieu, & dans laquelle il confessoit si humblement ses pechez. Car elles sont presentement dans le país de leur captivité, comme les enfans d'Israël étoient alors dans cette terre étrangere, où ils ne pouvoient, non plus que ces femmes-cy, offrir des sacrifices à Dieu, comme ils avoient accoustumé, ny porter leurs offrandes à l'Autel; & où il n'y avoit point de Prêtres par les mains de qui ils pussent les presenter. Que Dieu leur fasse donc la grace de dire comme faisoit Azarias dans la suite de sa priere : Nous n'avons plus presentement ny Prince, ny Prophete, ny Chef, ny holocauste, ny offrande, ny prieres publiques, ny aucun lieu où nous puissions vous offrir des sacrifices capables d'attirer vôtre misericorde sur nous; mais recevez celui d'un cœur contrit & humilié. Que ce sacrifice que nous vous offrons tienne lieu des holocaustes de taureaux, de beliers, & d'agneaux, & qu'il soit capable de perfectionner ceux qui vous suivent; car ceux qui se confient en vous ne sçauroient être confondus. Or nous vous suivons de tout nô-

II.
CLASSE.
AN. 409.

“*Dan. 3.*
38. &c.

34 *S. Augustin à Victorien,*

IL
CLASSE.

AN 409.

» tre cœur : nous sommes pénétrés de
» votre crainte : nous cherchons, ô mon
» Dieu, la lumière de votre visage : ne
» permettez donc pas que nous soyons
» confondus : traitez-nous selon la gran-
» deur de votre miséricorde : délivrez-
» nous par un effet miraculeux de votre
» puissance : glorifiez votre saint Nom,
» & remplissez de terreur ceux qui font du
» mal à vos serviteurs. Que votre toute-
» puissance les confonde ; qu'elle aneantis-
» se toutes leurs forces ; & qu'ils sçachent
» que vous êtes le seul Seigneur & le seul
» Dieu, dont la gloire éclate dans toute
» la terre.

9. Si elles parlent à Dieu de cette
sorte, & qu'elles gémissent sincèrement
en sa présence, il les assistera sans dou-
te, comme il a accoutumé d'assister les
siens ; & il ne permettra pas que ces Bar-
bares entreprennent rien contre la chas-
teté de ces Vierges ; ou s'il le permet, il ne
leur en fera rien imputé. Car QUAND LE
CŒUR demeure pur, & qu'il ne consent
point au crime, il ne se peut rien passer
dans le corps de criminel ; & quoi que
puisse entreprendre un impudique sur
une personne chaste, qui n'y donne point
de lieu, & qui n'y prend point de part, le
crime n'est que pour luy-seul. A l'égard

de l'autre c'est une violence qu'elle souffre; mais non pas une tache qui la souille. Car LA PURETE' du cœur est d'une si grande vertu, que tant qu'elle demeure en son entier, tout ce que la violence peut sur le corps ne donne point d'atteinte à la chasteté. Vous trouverez peut-être cette lettre courte, à en juger par rapport à ce que vous desiriez de moy, mais elle est fort longue par rapport à mes occupations, & au peu de loisir que m'a donné celui qui la doit porter. Que vôtre charité s'en contente donc: le Seigneur vous fera trouver dans ses Ecritures des consolations plus abondantes, si vous les lisez avec tout le soin & toute l'application qu'on y doit apporter.

II.
CLASSE.
AN. 409.

L E T T R E C X I I . *

Saint Augustin exhorte Donat, qui sortoit de la charge de Proconsul, à renoncer à tout le faste du siècle pour suivre Jesus-Christ; & à ramener à la communion de l'Eglise Catholique ceux qui dépendoient de luy.

AUGUSTIN salué en JESUS-CHRIST son tres-cher & tres-honoré frere, le tres-illustre Seigneur DONAT.

C ij

* Ecrite sur la fin de l'année 409. ou sur le commencement de la suivante.

C'étoit auparavant la 118. & celle qui étoit la 112. est présentement la 147.

II.
CLASSE.
AN. 409.

I. **Q**UELQUE desir que j'eusse de vous voir, pendant que vous étiez en charge, je n'ay pû y parvenir non pas même dans le temps que vous vinstes à Tibily, & je croy que Dieu l'a permis; afin que je pûsse jouïr de vous plus à mon aise lorsque vousauriez l'esprit débarrassé des soins des affaires publiques. Car dans le temps que j'avois dessein de vous rendre cette visite, j'étois de mon côté assez de loisir, mais vous étiez si occupé que nous n'aurions pû jouïr l'un de l'autre comme nous desirions. Pour moy quand je rappelle le souvenir de ce qu'on a vû en vous, dès vôtre premiere jeunesse, d'honnêteté, de pureté & de droiture, je croy que vôtre cœur est de ceux qui sont propres à recevoir une effusion abondante de l'esprit de Jesus-Christ; qui vous fera rapporter des fruits encore plus capables de vous produire dans le Ciel une gloire immortelle, que de vous attirer sur la terre des loüanges & des acclamations passageres.

2. Car de tous ceux que j'ay entendu parler sur la maniere dont vous vous êtes conduit dans les fonctions de vôtre charge, ou à qui j'en ay demandé des nouvelles, il n'y en a pas un qui n'en ait parlé avec éloge, comme de ce

qu'on a jamais vû de plus ferme & de plus pur en ce genre-là. J'ay trouvé tout le monde parfaitement d'accord sur cela; & j'ay eu d'autant plus sujet de faire fond sur ce qu'on m'en a dit, que l'amitié qui est entre nous n'étoit point connue de ceux qui me parloient si avantageusement de vous, & qu'ils ne sçavoient pas même que je vous connus le moins du monde. Ainsi je ne puis douter que ce ne soit la vérité qui les ait fait parler, & non pas la complaisance. Car LES LOÜANGES ne sont jamais moins suspectes que lorsqu'on pourroit blâmer les personnes qu'on louë, sans craindre de déplaire à ceux à qui l'on parle.

Mais vous sçavez, mon tres-cher & tres-honoré frere, & il ne faut tout au plus que vous en faire souvenir, que si QUELQUE chose nous donne de la joye dans cette approbation des hommes, ce ne doit pas être de voir qu'ils approuvent ce que nous avons fait, mais d'avoir sujet de croire que nous avons fait ce qu'il falloit faire. Car LE PRIX des bonnes actions vient d'elles-mêmes, & non pas de ce qu'en peuvent dire les hommes, dont l'esprit n'est que tenebres; & QUAND il leur arrive d'improuver ce

Belles règles pour bien juger de l'approbation ou improbation des hommes.

qui est bien, ce sont eux qui sont dignes de compassion, & non pas celui qui est condamné pour avoir bien fait ; & par la même raison, L O R S Q U E ce que nous faisons de bien est approuvé, & nous attire les louanges des hommes, le prix de nos bonnes actions n'augmente pas pour cela ; puisqu'il dépend uniquement du fond de la vérité ; & qu'il ne subsiste que sur le témoignage de la bonne conscience. Ainsi quand les hommes jugent bien, c'est à eux-mêmes, plutôt qu'à celui dont ils jugent, que leur jugement est avantageux.

3. Comme il n'y a rien dans ce que je viens de vous dire qui ne vous soit parfaitement connu, il ne me reste, mon cher frere, qu'à vous conjurer de tourner tous vos regards sur Jesus-Christ, comme vous avez commencé, & de les tenir fortement & uniquement arrêtez sur luy. Dépouillez-vous de tout le faîte de la vanité humaine, pour vous élever vers ce divin Sauveur qui porte, non à une grandeur trompeuse & apparente, mais au faîte d'une grandeur toute angelique & toute celeste, ceux qui se convertissent à luy, & qui les y fait arriver par les démarches seures. &

solides d'une veritable foy. Je vous conjure par ce même Jesus-Christ de me faire réponse, & de travailler dans un esprit de douceur & de charité, à faire rentrer dans la communion de l'Eglise Catholique tous ceux qui dépendent de vous dans le territoire de Sinit & d'Hippone. Je sçay que vous y avez fait revenir vôtre pere, & qu'en cela vous êtes devenu le sien. Permettez-moy de le saluer icy, & de luy rendre ce que je dois à un homme de sa consideration & de son merite. Venez nous voir, je vous en conjure: je ne le souhaite qu'afin de vous pouvoir donner lieu de mettre tout ce que vous avez icy en meilleur état par rapport à Dieu; & cela doit excuser la liberté que je prends de vous faire cette priere. Que la misericorde de Dieu vous tienne sous ses ailes, & qu'elle vous préserve de tout ce qui luy peut déplaire.



II.
CLASSE.
AN. 410.

LETTRE CXIII.*

* Ecrite
environ l'an
410.

C'étoit au-
paravant la
229. & celle
qui étoit la
113. est pré-
sentement
la 15.

Saint Augustin prie Cresconius de luy faire obtenir ce qu'il demandoit pour Faventius, qui ayant eu recours à l'azile de l'Eglise, pour se garantir des poursuites d'un homme de qui il avoit pris une forêt à ferme, avoit été enlevé lorsqu'il y pensoit le moins.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST
son tres-cher frere, le tres-hono-
ré Seigneur CRESCONIUS. ^a

I. **S**I je demeuroidis sans rien dire sur l'affaire dont je vous écris pour la seconde fois, vous m'en blâmeriez, & avec raison; & celui qui a fait enlever Faventius m'en blâmeroit luy-même, & auroit raison de croire que s'il luy étoit arrivé, comme à Faventius, d'être enlevé de la sorte, après avoir eu recours à la protection de l'Eglise, je ne me mettrois pas davantage en peine de le secourir dans son malheur & dans son

*Azile des
Eglises.*

a. On croit que ce Cresconius, à qui saint Augustin témoigne en cette lettre avoir écrit une autre fois sur l'affaire de Faventius, étoit ce même Tribun commis à la garde des côtes, auquel il avoit envoyé un Prêtre dès qu'il eut ouï dire qu'on venoit d'enlever Faventius, comme il le dit ensuite dans la 113. lettre.

besoin. Mais quand je compterois pour rien les jugemens des hommes, que répondrois-je au Seigneur nôtre Dieu, & par où m'excuserois-je envers luy, si je manquois de faire tout ce qui dépend de moy pour celuy qui s'estoit mis sous la protection de l'Eglise que je sers? Comme il n'est donc pas possible, mon tres-cher fils & tres-honoré Seigneur, que vous n'entendiez, ou que vous n'ayez même déjà entendu parler de l'affaire qui a donné lieu à cet emprisonnement de Faventius, je vous conjure de vous joindre à moy, pour obtenir de l'archer qui le garde, qu'il fasse ce qui est porté par les loix de l'Empereur^a; c'est à dire qu'il le fasse interroger devant le Juge des lieux, pour savoir s'il veut qu'on luy donne un délai de trente jours, pendant lesquels, sans sortir de la même ville où on le tient arrêté, mais sans être aussi gardé de trop près, il puisse mettre ordre à ses affaires, & faire de l'argent. Si pendant ce délai nous pouvons terminer son affaire à l'amiable avec le secours de vôtre charité, ce nous fera une gran-

II.
CLASSE.
AN. 410.

a
Délai accordé par les loix à ceux que l'on emprisonnoit pour dettes.

a. Il y a sur ce sujet une loy de Theodose du 30. Decembre 380. & une autre d'Honorius du 21. Janvier 409. qui est dans le Code de Theodose Liv. 9. tit. 2. & dont nôtre Saint rapporte icy presque les propres termes.

II.
CLASSE.
AN. 410.

42 *S. Augustin à Florentin,*

de joye ; sinon elle aura l'issuë que Dieu ordonnera selon le merite de l'affaire , ou selon les ordres de sa volonté toute-puissante.

* Ecrite
après la pre-
cedente.

C'étoit au-
paravant la
228. & celle
qui étoit la
114. est pre-
sentement
la 5.

LETTRE CXIV. *

A Florentin sur la même affaire.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST
son tres-cher fils le Seigneur FLO-
RENTIN.

C'EST à vous à voir par l'ordre de quel Magistrat vous avez enlevé Faventius : ce que je sçay, c'est qu'il n'y en a aucun dans l'Empire qui ne regle sa conduite par les loix des Empereurs. Or je vous ay déjà envoyé par mon cher frere & Colleague dans le Sacerdoce Celestin, une loy de l'Empereur qui devoit vous être connue, quand je ne vous l'aurois pas envoyée, & qui permet à ceux que quelque Officier que ce soit fait comparoître en jugement, de demander d'être interrogé devant le Juge des lieux, pour sçavoir s'ils veulent qu'on leur accorde un délai de trente jours, pendant lesquels, sans sortir de la même ville dans laquelle on les tient arrêtez, mais sans être

aussi gardez de trop près, ils puissent donner ordre à leurs affaires, & ramasser leurs effets. Quoique ce Prêtre m'ait rapporté qu'on vous avoit lû cette loy, je vous l'envoie encore avec cette Lettre. Ce n'est pas pour vous menacer avec hauteur, mais pour vous prier avec les sentimens que l'humanité donne pour ceux qui souffrent, & afin de satisfaire à l'obligation que la compassion & la charité impose aux Evêques d'interceder pour les misérables. Accordez donc cette grace à ma priere, mon cher fils, & à vôtre propre réputation; & quoique ce que je vous demande ne soit que l'exécution des ordres de l'Empereur sous qui vous servez, comptez mon entremise pour quelque chose, & ne faites pas de difficulté de vous rendre à une priere si juste.

II.
CLASSE.
AN. 410.

LETTRE CXV. *

A Fortunat Evêque de Cirte sur la même affaire.

AUGUSTIN salué en JESUS-CHRIST
son tres-cher frere & Collegue, le
tres-saint & tres-venerable Seigneur

* Ecrite
peu de temps
après la pre-
cedente.

C'étoit au-
paravant la
230. & celle
qui étoit la
115 fait pre-
sentement la
9. & la 14.

44 *S. Augustin à Fortunat,*

II.
CLASSE.
AN. 410.

FORTUNAT ^a & les Freres qui sont avec luy.

VOSTRE Sainteté connoît Faventius, qui avoit pris à ferme la forêt de Panaty. Comme il craignoit quelque chose de fâcheux de celuy à qui elle appartient, il avoit eu recours à l'Eglise d'Hippone, & s'y étant réfugié, il s'y tenoit, comme ont accoûtumé ceux qui ont recours à la protection des Eglises, attendant que son affaire pût être réglée par nôtre entremise. Mais, comme il arrive d'ordinaire, les precautions diminuoient de jour en jour, & le silence de sa partie luy faisoit croire qu'il étoit en seureté, lorsqu'un soir sortant de chez un de ses amis où il avoit soupé, il fut enlevé tout d'un coup par un certain Florentin, Officier du Comte, ^b as-

a. FORTUNAT étoit Evêque de Cirte ou Constantine Metropole de Numidie où il avoit succédé à Profuturus. Saint Augustin assista à son ordination, comme on a vû par la note sur le nombre 1. de la lettre 44. Il assista à la conférence de Carthage, & fut un des interlocuteurs Catholiques, qui furent choisis pour défendre la cause de l'Eglise. Il est nommé avant Possidius, qui par conséquent étoit plus jeune que luy dans l'Episcopat : il souscrivit aussi au Concile de Numidie contre les Pelagiens l'an 416.

b. Ce Comte d'Afrique n'étoit pas proprement le gouverneur, mais le general des troupes de la Province. Heraclien qui avoit tué Stilicon avoit cette charge en 410. Il se revolta peu après, & fut défait par le Comte Marin, voyez la note sur l'argument de la lettre 200.

fisté d'autant de gens armez qu'il avoit crû qu'il luy en falloit pour une telle execution. Dès que j'en eus la nouvelle, ne sçachant encore qui l'avoit pris, ny où on l'avoit mené, quoique je me doutasse bien que cela venoit de celuy contre les poursuites duquel il avoit eu recours à l'Eglise, j'envoïay vers le Tribun preposé à la garde des costes, qui mit incontinent ses gens en campagne sans en pouvoir apprendre aucune nouvelle. Mais le lendemain au matin nous sçûmes qu'on l'avoit mené dans une certaine maison, d'où on l'avoit ensuite transporté ailleurs. J'envoïay aussi-tôt au lieu où l'on m'avoit dit qu'on l'avoit conduit, & l'on y trouva celuy qui l'avoit pris : mais il ne voulut pas seulement laisser voir le prisonnier au Prêtre que j'avois envoyé. Le lendemain j'écrivis à celuy entre les mains de qui il étoit, pour demander qu'on luy accordât ce que les loix de l'Empereur veulent que l'on fasse en pareil cas ; qui est, que ceux contre qui il y a ordre de les faire représenter en justice, soient interrogez devant les Juges des lieux, pour sçavoir s'ils veulent un délai de trente jours, pendant lesquels, sans sortir de la ville où ils seront, mais aussi sans être gardez de

trop près, ils puissent faire de l'argent, & mettre ordre à leurs affaires.

J'espérois que dans ces trente jours nous pourrions terminer à l'amiable celle de Faventius ; mais j'apprens presentement qu'on l'a emmené de-là , & je crains que ce ne soit devant le Gouverneur, & qu'il ne luy arrive quelque chose de fâcheux ; car celuy à qui il a affaire est un homme fort pecunieux, le Juge passe neanmoins pour un homme d'une grande intégrité. Mais enfin pour aller au devant des mauvais effets que pourroit faire à ce tribunal l'argent de la partie de Faventius, je vous conjure, mon trescher & tres-honoré Seigneur & frere, de vouloir bien rendre au Gouverneur la lettre que je luy écris, & de luy lire celle-cy, parce que j'ay crû qu'il seroit inutile de repeter le fait dans la sienne. Faites en sorte qu'il differe le jugement de l'affaire de Faventius, car je ne sçay pas encore s'il a bon ou mauvais droit : ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'a pas suivi à son égard les loix de l'Empereur, puis qu'après l'avoir enlevé de cette sorte, on n'a pas voulu le mener devant le Juge ordinaire, pour luy faire faire sa declaration, s'il vouloit qu'on luy accordât le délai qui se donne en

Lettre CXVI. 47

pareil cas ; & c'est une obmission que le Gouverneur ne doit pas compter pour peu de chose. S'il nous donne du temps, nous pourrons peut-être terminer l'affaire avec la partie.

II.
CLASSE.
AN. 410.

LETTRE CXVI. *

*A Generosus Gouverneur de Numidie, pour
luy recommander l'affaire de Faventius.*

* Ecrite
avec la précédente.
C'étoit auparavant la
231. & celle
qui étoit la
116. est présentement la
10.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST
son tres-cher & tres-honoré fils, le
tres-illustre Seigneur GENEROSUS.

VOUS aimant au point que je fais,
& comme j'y suis obligé par vôtre
merite, & par la reconnoissance que je
dois à l'amitié que vous avez pour moy,
j'ay toujours été fort touché de tout le
bien que l'on dit de vous, & de la ma-
niere dont vous faites vôtre charge. Il
ne m'est pas encore arrivé néanmoins,
mon tres-cher fils & tres-honoré Sei-
gneur, de vous demander aucune gra-
ce jusques icy. Mais quand vous aurez
vû par la lettre que j'écris à mon vene-
rable frere & Collegue Fortunat, ce
quis'est passé dans la ville où je sers l'E-
glise de Jesus-Christ; vous connoîtrez

48 *Dioscore à S. Augustin,*

II.
CLASSE.
AN. 410.

la necessité où je me trouve de recourir à vous, malgré la foule des affaires dont vous êtes chargé; & je ne doute point que vous ne fassiez en cette rencontre ce que nous avons sujet d'attendre, non seulement d'un bon Juge, mais d'un Juge Chrétien; & qui est pour nous tel que la charité de Jesus-Christ nous donne lieu de presumer que vous êtes.

* Ecrite
au commen-
cement de
l'année 410.
C'étoit au-
paravant la
55. & celle
qui étoit la
117. est pre-
sentement
la 4.

LETTRE CXVII. *

*Dioscore^a envoie à saint Augustin plu-
sieurs questions tirées des Dialogues de
Ciceron, & le prie d'y répondre au plû-
tôt.*

TOUTE Preface seroit non seu-
lement inutile, mais ennuyeuse,
quand on parle à un homme comme
vous, qui veut des choses, & non pas

a. DIOSCORE étoit un jeune homme Grec de nais-
sance, & de bon esprit. Il avoit voyagé en Italie &
en Affrique pour y apprendre les langues & les sciences,
& avoit connu saint Augustin par le moyen de son frere
Zenobe. Quoiqu'il fût convaincu que la Religion Chré-
tienne étoit preferable à toutes les autres, il ne laissa
pas de vieillir dans le Paganisme, d'où il ne sortit en-
fin que comme forcé par plusieurs miracles que Dieu fit
en sa faveur, & qu'on voit fort au long dans la lettre
227. car il n'y a pas à douter que ce ne soit le même de
qui nôtre Saint parle dans cette lettre, & qui luy écri-
vit celle-cy.

des

des paroles. Voicy donc tout nuëment & tout simplement ce que j'ay à vous proposer. J'avois prié le saint vieillard Alipe de se joindre à vous pour répondre ensemble à quelques questions tirées des dialogues de Ciceron, & il me l'avoit promis plusieurs fois. Mais comme on dit qu'il est encore presentement dans la Mauritanie, je vous conjure, le plus instamment qu'il m'est possible, d'y répondre vous seul, & de faire sans vôtre amy ce que vous n'auriez pas manqué de faire s'il avoit été present. Ce n'est ny de l'or, ny de l'argent que je vous demande, quoique je suis asséuré que si vous en aviez, vous en donneriez à quiconque vous en demanderoit. Je ne vous demande que des paroles, & des paroles qui ne vous coûtent rien. J'aurois pû vous les faire demander par de vos meilleurs amis, mais je connois vôtre cœur; & je sçay que vous ne cherchez pas à vous faire prier, & que vous êtes prest à donner à tout le monde, pourvû qu'il n'y ait rien dans ce que l'on vous demande qui ne convienne à un homme comme vous. Or ce que je vous prie de vouloir faire pour moy est de cette nature, mais enfin, quel qu'il soit, ne me le refusez pas sur le point de mon départ.

II.
CLASSE.
AN. 410.

Vous sçavez combien je craindrois d'être à charge à qui que ce fût, & à vous encore plus qu'à personne, mais Dieu sçait bien, & il n'y a que luy-seul qui le sçache, que c'est par une nécessité indispensable que je vous fais cette priere. Je suis sur le point de m'embarquer : plaîse à Dieu de benir mon voyage, & de vous conserver en santé. Du reste vous sçavez comment les hommes sont faits, combien ils ont de pente à mal parler, & à juger desavantageusement ; & qu'un homme à qui on demande raison de quelque chose, & qui ne la sçait pas rendre, passe pour ignorant & pour stupide. Je vous conjure donc de m'éclaircir, sans hesiter & sans différer, sur toutes les questions que je vous envoie, si vous voulez que je parte content. Ainsi puiffay-je avoir la joye de voir mes parens. J'envoie Cerdon pour cela seul ; & je n'attens que son retour pour m'embarquer. Mon frere Zenobe, à qui l'Empereur a donné la charge de Maître de Memoire^a, m'a envoyé les ordres nécessaires pour estre reçu

a. Le *Maître de memoire* étoit celui qui avoit soin de recueillir les réponses du Prince aux Placets, Requetes, & suppliques, & de les envoyer par les Courriers publics.

Lettre CXVIII. 51

dans le vaisseau où je m'embarque, & ce qu'il me falloit de provisions pour mon voyage. Si je ne merite pas que vous vous pressiez de répondre à mes questions, craignez au moins que mes provisions ne se gâtent. * Je prie Dieu de vous conserver longues années dans une parfaite santé. Papas vous saluë avec beaucoup d'affection.

II.
CLASSE.
AN. 410.

* On a lû icy, *timeatur annona*, au datif, & le sens le demande visiblement au lieu de *timeatur annone*, au nominatif pluriel, ce qui n'a point de sens du tout.

* Ecrite fort peu après la précédente. C'étoit auparavant la 56. & celle qui étoit la 118. est présentement la 54.

L E T T R E C X V I I I. *

Saint Augustin fait voir à Dioscore que c'est un amusement indigne d'un Evêque que de répondre à des questions de la nature de celles que Dioscore luy proposoit, & que dans tout ce qu'on pourroit dire sur de tels sujets, il n'y auroit rien que d'inutile à un Chrétien. Il traite ensuite de la fin qu'on se doit proposer dans ses études, & du souverain bien, exhortant Dioscore à s'addonner à la Philosophie Chrétienne, qui est la seule qui ait pu persuader la vérité aux hommes, & qui l'a fait en leur proposant l'exemple d'un Dieu humilié: il établit, par les plus beaux principes du monde, que Dieu seul est le bien de l'homme. Ensuite il explique quelques endroits de Cicéron où cet Auteur improuve divers sentimens que

les anciens Philosophes ont eus de la nature de Dieu. Enfin il fait voir les raisons que les Platoniciens avoient eues de cacher leur doctrine ; combien elle est conforme à celle de Iesus-Christ, & combien celle d'Epicure & de Democrite est extravagante.

AUGUSTIN A DIOSCORE.

CHAP. I. I. **Q**UAND vous m'auriez crû sans affaires, & dans le plus grand loisir du monde, comment avez-vous eu le courage de me charger, ou plutôt de m'accabler d'un aussi grand nombre de questions, & quelque loisir que j'eusse, comment pourrois-je vous les résoudre toutes dans le peu de temps que peut avoir un homme aussi pressé de s'embarquer que vous l'êtes ? Le seul nombre des questions ne me le permettroit pas, quand elles seroient faciles à résoudre ; & elles sont avec cela si difficiles & si embarrassées, que quelque peu qu'il y en eût, ce seroit assez pour lasser l'esprit, & consumer le loisir de l'homme du monde qui auroit le plus de l'un & de l'autre. O combien souhaiterois-je de vous retirer de toutes ces curiositez inutiles, & qui ne vont qu'au plaisir ; & de vous plonger dans la multi-

tude des soins qui m'accablent , pour vous apprendre à renoncer à toutes ces vaines recherches , ou du moins à ne pas charger du soin de repaître vôtre curiosité ceux dont un des principaux soins est d'éteindre & de reprimer la curiosité!

Car s'il faut consumer quelques heures à vous écrire , combien vaut-il mieux les employer à combattre , & à faire mourir en vous une cupidité vaine & trompeuse , qui est d'autant plus capable de vous séduire , qu'elle est couverte du prétexte spécieux de faire du progrès dans des connoissances qui paroissent louables & dignes d'un honnête homme ? Ne dois-je pas prendre ce party-là , plutôt que celui de me rendre le ministre , ou , si j'ose parler ainsi , le satellite de cette malheureuse cupidité qui vous domine , & de contribuer à luy asservir de plus en plus un aussi bon esprit que le vôtre ?

2. Car enfin dites-moy à quoy vous sert d'avoir lû tous ces Dialogues , puisqu'ils ne vous ont été d'aucun secours pour vous faire découvrir ce qui doit être le but de toutes vos actions , & qu'ils ne vous ont point appris à les dresser toutes vers cette unique fin ? C'est ce qui ne paroît que trop par vô-

54 *S. Augustin à Dioscore,*

II.
CLASSE.
AN 410.

tre lettre , qui fait voir clairement quel-
le fin vous vous proposez dans vos étu-
des , où vous vous portez avec une ar-
deur si inutile pour vous , & si chargean-
te pour moy. Car voicy ce que vous me
dites pour m'obliger à vous répondre à
vos questions : J'aurois pû vous en fai-
re prier par de vos meilleurs amis : mais
je connois vôtre cœur , & je sçay que
vous ne cherchez pas à vous faire prier ,
& que vous êtes prest à donner à tout le
monde , pourvû qu'il n'y ait rien dans
ce que l'on vous demande qui ne con-
vienne à un homme comme vous. Or
ce que je vous prie de vouloir faire pour
moy est de cette nature. Mais enfin quel
qu'il soit , ne me le refusez pas sur le
point de mon départ. C'est une opinion
avantageuse que vous avez de moy ,
quand vous dites , que je suis prest de
donner à tout le monde ; pourvû que
dans ce qu'on me demande il n'y ait
rien qui ne convienne à un homme
comme moy , mais je ne trouve pas que
dans ce que vous me demandez , il n'y
ait rien qui ne me convienne.

Car quand je me représente un Evê-
que qui , tout accablé qu'il est des soins
de son ministere , oublie tous ses devoirs
& toutes ses affaires pour expliquer à un

homme de belles lettres , de certaines difficultez des dialogues de Cicéron , je ne voy pas que ce soit une chose qui convienne ; & quoique l'ardeur que vous avez pour ce qui fait le sujet de vos études vous empêche de vouloir voir combien cela convient peu , vous ne laissez pas de le sentir ; & vous le marquez assez , lors qu'après avoir dit que dans ce que vous me priez de faire pour vous , il n'y a rien qui ne me convienne , vous ajoutez , mais enfin quel qu'il soit , ne me le refusez pas sur le point de mon départ. Car cela veut dire proprement que selon vous il n'y a rien dans ce que vous demandez qui ne me convienne , mais qu'enfin quoi qu'il y pût avoir qui ne me convint pas , vous me priez de ne vous le pas refuser sur le point de votre départ. Mais quoy , de ce que vous êtes prêt de vous embarquer , est-ce une raison pour m'obliger de faire en votre faveur ce qui ne conviendrait pas ? Croyez-vous que l'eau de la mer ait la vertu d'effacer une telle faute ? quand cela seroit , elle ne m'en laveroit pas , moy qui ne dois point m'embarquer.

3. Vous ajoutez , que je sçay combien vous craignez d'être à charge à qui que ce soit , & vous prenez Dieu à témoin

de la necessité indispensable où vous vous trouvez de recourir à moy, & qui n'est connue que de luy-seul : sur cela j'ay ouvert tous mes yeux pour voir quelle étoit donc cette necessité, & voicy à quoy j'ay trouvé que cela se réduit. Vous sçavez, dites-vous, comment
 » les hommes sont faits, combien ils ont
 » de pente à juger désavantageusement
 » les uns des autres, & qu'un homme à
 » qui on demande raison de quelque chose, & qui ne la sçait pas rendre, passe
 » pour stupide & pour ignorant. J'avoué qu'en cet endroit je me suis trouvé pressé & indispensablement obligé à vous faire réponse, car la misere où je vous voy m'a percé le cœur de douleur. Elle écarte, & me fait en quelque sorte oublier tous mes soins & toutes mes affaires ; & je ne puis me dispenser de me mettre en devoir de vous secourir, autant qu'il plaira à Dieu de m'en faire la grace. Ne vous attendez pas à recevoir de moy la solution de vos questions: ce n'est pas à quoy je songe, mais à vous rendre capable de ne plus faire dependre vôtre bonheur de quelque chose d'aussi vain & d'aussi chancelant que les discours & les jugemens des hommes, & de le mettre tout entier dans ce qui n'est point sujet à changer.

*Quelle étoit
la charité
de saint
Augustin.*

Lettre CXVIII. 57

Quoy, mon cher Dioscore, avez-vous oublié ce trait moqueur, mais salutaire, du Satirique.

II.
CLASSE.
AN. 410.

*N'est-ce donc rien que le sçavoir ,
Qu'autant qu'il est connu des autres ?*

Perse, Sa-
tire I.

C'est un coup à se faire bien sentir , & bien capable de redresser & de faire revenir à soy une tête où il y aura du sens. Quoy, dans tout ce que vous avez lû & médité de dialogues & de discours des Philosophes, avez-vous trouvé que jamais aucun d'eux ait fait des jugemens populaires , ny même de ceux des plus sages & des plus gens de bien, le but & la fin de ses actions ? Et vous, vous trouvez, & ce qui est encore plus honteux, vous declarez sans hesiter sur le point de partir d'Affrique, que c'est y avoir assez profité que d'être arrivé au point de connoître combien les hommes sont portez à se moquer les uns des autres, & de craindre *de passer pour stupide & pour ignorant*, si vous ne pouviez répondre aux questions que l'on vous peut faire. Cela vous paroît même si important, que quelque crainte que vous ayez d'être à charge, vous croyez qu'un tel besoin vous met en droit de souhaiter qu'un Evêque chargé de mille occupations tres-

importantes, & infiniment éloignées de ces sortes d'amusemens, se mette à vous expliquer Cicéron. O le digne sujet des soins & de l'application d'un Evêque !

4. Il me paroît donc que vous ne songez nuit & jour qu'à vous attirer les loüanges des hommes ; & que c'est tout l'avantage que vous prétendez tirer de vos études. Or quoique j'aye vû de tout temps combien cela étoit pernicieux, & capable de nous empêcher d'arriver au bien véritable & solide, vous me le faites voir encore plus clairement que jamais. Ce pernicieux sentiment vous a même empêché de voir par où je pouvois être porté à vous accorder ce que vous me demandez ; & le même égarement qui fait que vous ne desirez avec tant d'ardeur de sçavoir les choses sur quoy vous me consultez, qu'afin de vous attirer les loüanges, ou d'éviter le mépris des hommes, vous a fait croire que pour me toucher il ne falloit que me dire comment vous êtes là-dessus. Et plût à Dieu que pour vous mettre au point de n'être plus touché d'une chose aussi vaine & aussi trompeuse que les loüanges des hommes, il n'y eût aussi qu'à vous dire comment je suis à l'égard de la priere que vous m'avez fai-

Lettre CXVIII. 59

te, & combien elle me donne d'envie, non de vous accorder ce que vous me demandez, mais de vous tirer de l'erreur où vous êtes.

II.
CLASSE.
AN. 410.

Les hommes, dites-vous, sont fort «
sujets à mal parler les uns des autres. «
Qu'arrive-t'il de-là ? C'est, ajoutez- «
vous, que si on demande raison à un «
homme de quelque chose, & qu'il ne la «
sçache pas rendre, on le prendra pour «
un ignorant & un stupide. Je veux donc «
vous demander raison, non de quelques «
endroits des livres de Cicéron, dont «
ceux-mêmes qui l'étudient avec le plus «
de soin ne sçauroient peut-être pénétrer «
le sens, mais de vôtre propre lettre ; «
& de ce que vous y avez voulu dire. «
D'où vient que dans l'endroit que je «
viens de rapporter, au lieu de dire que «
celuy à qui on demandera raison de «
quelque chose, & qui ne la sçaura pas «
rendre, fera voir par là qu'il est un *igno-* «
rant & un *stupide*, vous dites qu'on le «
prendra pour tel ? C'est sans doute que «
vous avez très-bien vu que l'on n'est «
ny *stupide* ny *ignorant* pour ne sçavoir «
pas répondre sur de pareilles choses, «
& qu'on ne l'est pour cela que dans la «
pensée des autres. Or je vous avertis «
que dès-là que l'on craint les jugemens

de ceux qui jugent de la sorte , non seulement on passe pour *ignorant* & pour *stupide* , mais on l'est véritablement.

5. Mais , direz-vous , comme je ne suis pas tout-à-fait stupide, & que je travaille même de toute ma force à ne le pas être, je ne veux pas passer pour tel ; à la bonne heure : mais je vous demande qu'est-ce
 » qui fait que vous ne le voulez pas ? Vous
 » dites que ce qui vous a fait résoudre à me
 » charger de vous expliquer ces difficultés,
 » c'est la crainte que vous avez que les
 » hommes étant aussi portés qu'ils le sont
 » à mal penser , ne vous prissent pour un
 » *ignorant* & un *stupide* , s'il arrivoit qu'on
 vous en proposât quelque-une , & que
 vous ne pussiez pas en rendre raison.
 Voilà ce qui a fait que vous n'avez point
 appréhendé de m'être à charge ; & qui
 vous a paru si pressant & si important ,
 que c'est , dites-vous , par une nécessité
 indispensable que vous avez eû recours
 à moy. Je vous demande donc , si c'est
 la seule crainte de passer pour *ignorant*
 & pour *stupide* qui vous tient , & qui
 vous ait fait désirer cela de moy , ou si
 c'est par rapport à quelque autre chose
 que vous craignez de passer pour tel ?
 Car si ce n'est que cette seule crainte
 qui vous tient , vous voyez donc quel est

l'unique motif de cette ardeur , & de cet empressement qui va jusqu'à vous faire passer par-dessus la crainte de m'être à charge , comme vous aviez vous-même. Mais qu'est-ce qui me pourroit être à charge de tout ce qui vient de Dioscore , que ce qui est pour Dioscore même une charge & un fardeau qui l'accable sans qu'il s'en apperçoive , & qu'il ne sentira que lors qu'il voudra s'en décharger ? Et plaise à Dieu que ce fardeau ne s'attache pas à luy de telle sorte qu'il ne puisse s'en deffaire quand il le voudra : ce qui ne viendra pas précisément de s'être appliqué à ces sortes de questions , mais de s'y être appliqué dans une telle vûë , & pour une telle fin : Car vous voyez assez combien elle est vaine & puerile ; mais toute vaine qu'elle est , elle forme & entretient une enflûre sous laquelle il s'engendre un pus qui noye les yeux de l'ame , & la rend incapable de voir la beauté de la verité. Cela est ainsi , mon cher Dioscore : croyez-m'en , je vous en conjure , ainsi puissions-nous jouir l'un de l'autre dans l'amour de cette même verité si noble & si excellente , dont une ombre & une vaine ressemblance vous seduit. Je n'ay point d'autre moyen de vous faire ajouter foy

II.
CLASSE.
AN. 409.

*Envie de
plaire aux
hommes
source d'a-
veuglement.*

à ce que je vous dis , que de vous prier de m'en croire : car vous ne le voyez point ; & vous ne le sçauriez voir tant que vous vous repaîtrez de la fausse joye que vous peuvent donner les discours & les jugemens des hommes.

6. Que si la crainte de passer pour *ignorant* & pour *stupid*e n'est pas la seule chose qui vous fait agir , & qu'elle ne vous touche que par rapport à quelque autre chose , je demande quelle est cette autre chose ? Si c'est que cette opinion qu'on auroit de vous , pourroit nuire à votre fortune , ou vous empêcher de vous marier avantageusement , ou pour d'autres pareilles considerations, qui ne regardent que les choses que le torrent du temps emporte avec tant de rapidité , & qui entraînent avec elles dans l'abîme ceux qui s'y attachent ; il ne me convient pas de contribuer à vous porter à cette fin non plus qu'à l'autre ; & il est même de mon devoir de travailler à vous en détourner. Car quand je veux vous empêcher de faire le but & la fin de vos actions , d'une chose aussi vaine que l'estime des hommes , mon dessein n'est pas de faire passer votre barque de ce malheureux fleuve dans un autre de pareille nature , qui pourroit vous jeter dans

le même gouffre que le premier. C'est ce qui arrive tous les jours à bien des gens, qui voyant que l'approbation des hommes est une viande creuse, qui ne contente point leur appetit, se portent vers d'autres objets qui leur paroissent plus réels & plus solides : mais si ce sont encore de ces choses que le cours des siècles entraîne, c'est comme si leur barque passoit d'un fleuve orageux dans un autre qui ne le seroit pas moins ; & I L N'Y A JAMAIS de fin à nos maux, tant que nous nous proposons pour fin & pour but de nos actions & de nos desseins, quoi que ce puisse être de tout ce qui est sujet à changer. Je voudrois donc que vous tournassiez toutes vos pensées & toutes vos vûes vers le bien solide & immuable, & que vous les y fixassiez pour jamais, comme dans le seul où vous trouverez un veritable repos lors que vous y rapporterez toutes vos actions, & que vous aurez soin de les rendre dignes d'une telle fin.

Vous direz peut-être que si le vent favorable de l'estime des hommes, & le soin que vous aurez de luy présenter vos voiles, vous peuvent faire parvenir à cette felicité passagere à quoy vous tendez, vous êtes en dessein de ne vous en

II.
CLASSE.
A N. 410.

*Source de
toutes les
agitations
des hommes,*

servir que pour arriver au bien solide & veritable. Mais la verité est si près de nous, qu'il ne faut point prendre tous ces grands détours pour y arriver : elle ne se laisse point approcher par de telles voyes, & sans nous mettre en si grands frais, elle est prête à se donner gratuitement à nous.

7. Peut-être aussi que vous regardez l'approbation des hommes comme un moyen pour aller à leur cœur, & pour être plus en état de leur persuader la verité ; & que ce qui fait que vous ne voulez pas passer pour *stupid*e & pour *ignorant*, c'est que vous craignez que si on avoit cette opinion de vous, on ne vous écoutât moins volontiers, quand vous voudrez ou exhorter les uns à la vertu, ou retirer les autres du vice, & leur en faire voir la laideur. Si c'est-là ce que vous avez eû en vûe quand vous m'avez demandé l'éclaircissement de vos questions, pourquoy ne vous êtes-vous pas expliqué par votre lettre d'une chose si capable de me porter à vous satisfaire, & qui auroit fait, tout au moins, que si quelque chose m'en avoit empêché, toujours n'auroit-ce pas été la honte de devenir l'instrument d'une vanité & d'une cupidité que je ne puis
me

me dispenser de combattre, bien loin de
devoir la contenter ? Mais quand ce-
la seroit, n'est-il pas infiniment meilleur
& plus salutaire d'aller droit aux regles
mêmes de la verité, qui vous mettront
en état de renverser toutes sortes de
faussetez ; & n'est-ce pas une voye bien
plus courte & plus assurée, que de vous
amuser à vous remplir des rêveries des
Anciens, que l'on recherche toujours
plûtôt par vanité que par aucune vûe
digne d'un homme sage, & qui ne fer-
viroient qu'à vous flatter d'une fausse &
honteuse opinion de suffisance, quoique
ce ne soit pas là ce qui peut faire dire
qu'un homme est sçavant ? Je croy que
vous en convenez presentement ; car ce
n'est pas en vain que je vous ay mis tant
de veritez devant les yeux dans toute la
suite de cette lettre.

8. POSONS DONC que vous con-
venez que ce qui devoit vous faire ac-
cuser par vous-même de stupidité & d'i-
gnorance, c'est de ne pas connoître la
verité, & non pas d'ignorer les choses de
la nature de celles surquoy vous m'avez
consulté, en sorte que dés-là qu'on est
instruit de la verité, on est assuré que l'on
possede ce que ces sortes d'Auteurs ont
écrit, s'ils ont écrit selon la verité ; ou que

CHAP. II.

CLASSE.
AN. 410.

si ce qu'ils ont dit n'y est pas conforme, on l'ignore volontiers. Si vous en êtes là, & que vous ne soyez plus tourmenté du vain desir de vous remplir de toutes les diverses opinions des autres, & que pour les ignorer vous ne vous en trouviez pas moins habile & moins sçavant, il ne vous reste plus qu'à voir si vous devez encore compter pour quelque chose les faux jugemens des hommes, qui ont, comme vous dites, beaucoup de pente à juger desavantageusement les uns des autres, & qui quelque mal fondez qu'ils soient à vous traiter *d'ignorant* & de *stupid*, pour ne pas sçavoir ces sortes de choses, ne s'en empêcheront pas s'ils s'apperçoivent que vous les ignoriez. Voyons donc si ces faux jugemens vous doivent toucher jusqu'au point de vous mettre en droit de vouloir qu'un Evêque vous explique ces choses-là, suppose même que ce qui vous le fait desirer soit l'envie d'être utile aux hommes, & en état de leur persuader la vérité, & de les ramener à une meilleure vie; & que vous ne craigniez d'être traité *d'ignorant* & de *stupid* par ceux qui s'appercevront que vous êtes peu versé dans ces livres de Cicéron, que parce que vous êtes persuadé que dès qu'ils

feront ce jugement de vous, ils dédaigneront de vous écouter, & vous regarderont comme incapable de leur rien apprendre de bon & de salutaire. Or c'est surquoy je puis vous répondre que vous n'avez rien à craindre.

9. Car en premier lieu, comment est-ce que dans le pays où vous allez, & où vous apprehendez de ne paroître pas assez habile, vous trouveriez des gens qui vous questionnent sur ces sortes de choses, puisque & à Rome, & icy, où vous étiez venu pour les apprendre, vous voyez qu'on les neglige jusqu'au point qu'on ne voit personne qui s'y applique, ny qui les enseigne; & que dans toute l'Afrique, bien loin de trouver quelqu'un qui vous demande rien sur ce sujet, vous ne trouvez pas même à qui vous en puissiez rien demander, & que vous avez été réduit à vous adresser à un Evêque pour vous en faire instruire? Mais quoique cet Evêque ait été dans sa jeunesse emporté de la même ardeur, ou plutôt de la même erreur qui vous possède presentement, & qu'il ait compté pour beaucoup de sçavoir ces sortes de choses, croyez-vous qu'il les ait portées jusques sur la chaire Episcopale; & qu'elles se conservent encore dans

II.
CLASSE.
AN. 410.

une tête que les soins de son ministère ont blanchie ? Croyez-vous que quand il auroit voulu les y conserver , une infinité d'occupations plus importantes ne les en auroient pas effacées malgré qu'il en eût ? & quand même la force des premières impressions , & de la longue habitude en auroit conservé quelque chose , ne doit-il pas ensevelir dans un éternel oubli , ce qu'il luy en pourroit rester , plutôt que de l'employer à répondre à des questions frivoles & inutiles , puisque dans la poudre même des Colleges , & dans les chaires des Retheurs , il en est si peu de mention , que pour vous les faire expliquer , vous avez été obligé d'envoyer de Carthage à Hippone , c'est à dire , dans un lieu où elles sont si peu connues , que si pour vous répondre j'avois voulu voir ce qui precede ou ce qui suit les endroits sur quoy vous me consultez , & quel rapport ils ont à toute la suite du discours ; je n'aurois pas pû trouver un seul exemplaire des œuvres de Cicéron ?

Quand je dis que ces Retheurs de Carthage vous ont manqué au besoin , je ne les blâme pas ; au contraire je les en louë , si le peu de cas qu'ils font de ces choses-là vient de ce qu'il n'en est

pas même question à Rome, & qu'elles sont tombées en partage aux écoles des Grecs. Cependant après avoir trouvé que dans celles même de Carthage il n'en est plus de mention, car je presuppose que vous avez commencé par songer à vous pourvoir de ce côté-là,) vous avez crû pouvoir recourir dans ce besoin à l'Eglise d'Hippone, dont vous sçavez que le siege est presentement rempli par un Evêque qui faisoit autrefois commerce de ces sortes de choses, & qui les vendoit à des enfans. Mais je serois bien fâché que vous demeurassiez encore enfant; & il ne me convient pas presentement de donner même gratuitement, non plus que de vendre; ce qui n'est que pour des enfans.

Puis donc que dans deux villes aussi grandes, & aussi celebres par les exercices des lettres latines, que Rome & Carthage, vous n'avez trouvé personne qui songeât à vous rien demander sur ces choses-là, ny même qui fit cas de répondre à vos questions, je ne sçaurois assez m'étonner qu'un homme d'un aussi bon esprit que le vôtre puisse craindre qu'en Orient & dans les villes de la Grece, il se trouve personne qui vous fasse de la peine là-dessus, & qui vous

en demande rien ; car d'en entendre parler en ce pays-là, ce seroit une plus grande merveille, que d'entendre des Corneilles en Affrique.

10. Mais quand dans ces quartiers-là il se trouveroit des gens assez ridicules pour vous questionner là-dessus, vous avez encore bien plus de sujet de craindre d'y en trouver qui étant pleins des lettres Grecques, vous voyant en Grece, & sçachant que la langue Grecque est vôtre langue naturelle, vous questionneront sur les livres des Philosophes dont Ciceron n'a rien mis dans les siens ; & si cela arrive, par où vous tirerez-vous d'affaire? sera-ce en leur disant que vous avez mieux aimé apprendre ces choses-là dans les ouvrages des latins que dans ceux des Grecs ? Mais premierement une telle réponse seroit injurieuse aux Grecs, & vous sçavez combien ils s'offensent aisément de pareilles choses, & par là vous tombez encore dans ce que vous apprehendez si fort. Car des gens piquez d'un tel mépris de leurs Auteurs, ne manqueront pas de vous traiter de *stupid*, d'avoir mieux aimé apprendre des lambeaux des Auteurs Grecs répandus par-cy par-là dans quelques dialogues des latins, que d'en voir toute la suite

dans les originaux : & d'ignorant, pour vous être amusé à chercher dans une langue étrangere des morceaux de ce que vous deviez avoir appris dans la vôtre. Vous deffendrez-vous sur cela en leur disant que vous êtes bien éloigné d'avoir méprisé ce que les Grecs ont écrit sur ces choses-là, mais que vous avez voulu commencer par les Latins, & que presentement que vous les sçavez vous voulez vous appliquer aux Grecs ? Mais si un Grec, comme vous, n'a point de honte d'avoir passé ses premières années à étudier les Latins, & de ne commencer à s'appliquer aux Grecs que dans la maturité de son âge, en peut-il avoir de ne pas sçavoir de certaines choses des Autheurs latins qui sont si peu sçûs de la plupart de ceux-même qui sont les plus versez dans les lettres latines, que de Carthage, où vous êtes environné de tant de gens qui les sçavent, vous vous êtes trouvé forcé de recourir à moy pour vous faire expliquer ces endroits de Cicéron ?

rr. Mais enfin posons qu'on vous ait questionné sur cela, & que vous ayez pleinement satisfait à toutes les demandes qu'on vous aura pu faire ; que vous passiez pour habile, & pour un homme

de grand esprit parmi les Grecs , & qu'ils vous élevent jusques au Ciel par leurs louanges ; il n'en faut pas demeurer là , ny oublier le poids & l'importance de la fin pour laquelle vous souhaitez cette approbation. Car vous ne voulez pas qu'on s'arrête à des choses si petites ; & tout l'avantage que vous pretendez tirer de l'honneur qu'elles vous peuvent faire , & de la bonne opinion qu'elles auront fait concevoir de vous , c'est que cela vous fasse écouter avec plaisir & avec empressement , & vous mette en état d'inspirer aux autres des choses grandes , importantes & salutaires. Voyons donc si vous en êtes plein de ces grandes choses , & si vous sçavez comment il se faut prendre à les enseigner & à les faire bien recevoir. Car il est ridicule de s'être chargé de beaucoup de choses superflues , ou qui ne sont bonnes , tout au plus , qu'à vous faire donner audience , & d'être dépourvû de celles qu'il faut insinuer , & que l'on attend de vous après une telle preparation. Il est ridicule de ne vouloir apprendre que ce qui peut concilier l'attention , & de negliger ce qu'il faudroit dire à des gens que vous aurez mis en disposition d'écouter.

Que si vous dites que vous les sçavez déjà, ces grandes choses, & que c'est la doctrine de Jesus-Christ, que je sçay que vous mettez au dessus de tout, & sur laquelle seule vous fondez l'esperance du salut éternel, elle n'a pas besoin que pour vous concilier l'attention des auditeurs, vous soyez versé dans les dialogues de Cicéron, & que vous leur débitiez un amas confus de dogmes étrangers qui se détruisent les uns les autres. C'est par la pureté & la sainteté de vos mœurs qu'il faut songer à donner de l'attention à ceux à qui vous voudrez inspirer cette sainte doctrine, & je serois bien fâché que vous commençassiez par leur enseigner des choses qu'il faudroit qu'ils oubliassent pour être capables de la vérité.

12.
C L A S S E.
A N. 410.

*Ce qui fait
écouter ceux
qui pres-
chent la ve-
rité.*

12. Car tout l'avantage qu'un homme qui a pour but d'insinuer la vérité de Jesus-Christ, peut tirer de la connoissance de tous ces dogmes étrangers, qui s'entrecombattent, & se détruisent les uns les autres, c'est qu'elle les met en état de les battre en ruine, & de mettre sur la defensive ceux qui les suivent, & qui, s'ils avoient affaire à des gens qui n'en fussent pas instruits, les cacheroient avec soin, pour n'avoir qu'à combattre ce

74 *S. Augustin à Dioscore,*

qu'on voudroit établir. Car du reste la seule connoissance de la verité met en état de bien démêler toutes sortes de faussetez, & de les renverser toutes, même celles dont on n'auroit jamais oüy parler.

De sçavoir maintenant si pour pouvoir non seulement ruiner celles qui sont connües, mais même tirer au grand jour celles que l'on cache, il est besoin d'être instruit de toutes les rêveries de celui-cy & de celui-là, c'est ce que je vous prie de vouloir examiner attentivement. Se trouve-t'il quelqu'un presentement qui se fasse des armes contre nous de la doctrine d'Anaximene ou d'Anaxagore? Ne voyons-nous pas même que celle des Stoïciens & des Epicuriens, qui sont venus longtemps depuis les autres, & qui faisoient bien plus de bruit, est presentement tellement éteinte, & ses cendres tellement mortes, que nous n'en voyons pas sortir la moindre étincelle qui ose attaquer la verité de nôtre foy, au lieu que tout retentit des malheureux dogmes d'une infinité de sectes d'heretiques, dont les unes se cachent, & les autres vont la tête levée?

*Toute la
Philosophie
payenne
aneantie
par Evan-
gile.*

Nous avons de ces côtez icy les Donatistes, les Maximianistes, les Mani-

chécens ,^a & vous allez dans un pays où vous trouverez des Arriens^b des Eunomiens^c, des Macedoniens^d, des Ca-

II.
CLASS 2.
A N. 410.

a
b
c
d

a. Les MANICHEÏENS ont été les plus impies & les plus extravagans de tous les heretiques. Ils disoient que Mané leur Patriarche étoit le saint Esprit promis par Jesus-Christ ; que Jesus-Christ n'avoit eu qu'un corps phantastique ; qu'il y avoit un mauvais Dieu aussi bien qu'un bon ; que l'un & l'autre étoient perpétuellement en guerre, & mille autres pareilles extravagances. On en voit quelques unes dans la lettre 55. nombre 6. & dans la lettre 236. nombre 2. & dans la lettre 237. nombre 2. sans compter ce que saint Augustin en dit dans le Livre des mœurs des Manicheens, dans celui des heresies, & dans plusieurs endroits de ses Confessions: cette secte avoit commencé dès le 3. siecle.

b. Les ARRIENS étoient ces fameux heretiques qui nioient la divinité du Fils de Dieu, & qui soutenoient qu'encore que tout eût été fait par luy, il n'étoit luy-même qu'une pure creature. Ces heretiques tiroient leur nom & leur doctrine d'Arrius, Prêtre d'Alexandrie, qui commença à semer ses erreurs dès le commencement du 4. siecle. Jamais heresie n'a tant fait de progres que celle là, & la protection des Empereurs, que les Arriens avoient surpris, la porta si loin que presque toute la terre en étoit infectée. Elle se divisa, comme il arrive à toutes les heresies, en plusieurs sectes différentes, dont la principale étoit celle des semi-Arriens, qui reconnoissoient quelque sorte d'égalité entre le Fils & le Pere ; mais une égalité de grace & non pas de nature.

c. Les EUNOMIENS eurent pour Patriarche Eunomius fils d'un Païsan d'un village de Cappadoce. Il porta les armes quelque temps, & devint Evêque de Cyzique par le credit d'Eudoxe Arrien, Evêque de Constantinople. Il étoit si ennemy de la Trinité qu'il rebaptisoit ceux qui avoient été baptisez au nom du Pere, du Fils, & du saint Esprit. Il défendoit par la même raison la triple immersion au baptême, & ajouta diverses autres erreurs à celles des Arriens : on les peut voir dans les vies de saint Athanasé & de saint Basile, faites par Monsieur Hermant.

d. Les MACEDONIENS eurent pour Patriarche

II.
CLASSE.
AN. 410.

taphriges^a, & un nombre innombrable d'autres pestes.

Si donc nous ne daignons pas prendre la peine de nous instruire des erreurs de ces gens-là, à quoy songeons-nous de vouloir, sous prétexte de l'intérêt de la Religion Chrétienne, chercher qu'elles ont été autrefois les opinions d'Anaximene, & réveiller, par une vaine curiosité, de vieilles disputes dont il n'est plus de mention, non plus que des dogmes de plusieurs herétiques même qui se font parer du nom de Chrétiens, comme les Sabelliens^b, les Marcionistes, & plusieurs autres? Mais enfin s'il est besoin, comme j'ay dit, de sçavoir les sentimens de quelques-uns de ceux qui se sont écartez de la vérité, nous devrions plû-

Macedonius premier de ce nom, Evêque de Constantinople, qui s'étant joint aux demi-Arriens attaqua la Divinité du saint Esprit, soutenant que ce n'étoit qu'une Creature, à peu près de même nature que les Anges: cette herésie s'éleva vers le milieu du quatrième siècle.

a. Les CATAPHRIGES sont les mêmes que les Montanistes. Ils avoient commencé sous Marc Aurele environ l'an 171. Montan leur Patriarche se disoit le saint Esprit, aussi bien que celui des Manichéens. Le nom de *Cataphriges* avoit été donné à ces herétiques parce que leur secte avoit pris naissance en Phrigie.

b. L'Erreur des Sabelliens consistoit en ce qu'ils ne vouloient point de distinction entre les personnes Divines. Sabellius leur Patriarche étoit de Ptolemaïde ville de Lidie, & commença à semer ses erreurs vers l'an 260.

tôt songer à nous informer de ceux des heretiques, qui après tout se disent Chrétiens, que de ceux d'Anaxagore & de Democrite.

II.
CLASSE.
AN. 420.

13. QUE si quelqu'un s'avise de vous questionner sur les choses surquoy vous m'avez consulté; faites-luy connoître que vous êtes trop sage & trop habile pour les sçavoir. Car puisque Themistocle ne craignit pas de passer pour malhabile, lors que dans un festin il s'excusa de jouer de quelque instrument; declarant qu'il n'en sçavoit pas jouer; & que comme on luy eut demandé, ce qu'il sçavoit donc, il répondit, *je sçay faire une grande Republique d'une petite*; aurez-vous honte de dire que vous ne sçavez pas ces sortes de choses surquoy vous m'avez consulté; puisque si l'on vous demande ce que vous sçavez donc, vous pouvez répondre que vous sçavez comment on peut être heureux sans les sçavoir. Que si vous ne sçavez pas comment cela se peut faire, il est d'aussi mauvais sens de vous amuser à ces autres choses, qu'il le seroit, si vous étiez atteint de quelque dangereuse maladie, de songer à vous habiller proprement au lieu de songer à vous guerir. Car il ne faut pas différer d'un moment de

CH. III.

II.
CLASSE.
AN. 410.

vous instruire d'une science si importante, & il n'y en a aucune que vous deviez, je ne dis pas préférer à celle-là, mais même apprendre avant celle-là, sur tout dans l'âge où vous êtes.

Or voyez combien il vous seroit aisé de l'apprendre si vous le vouliez : car celui qui cherche par où on peut arriver à la vie heureuse, ne cherche autre chose sinon quelle est la fin & le bien de l'homme, je veux dire quel est nôtre souverain bien, selon la certitude immuable de la vérité, & non pas selon les fausses & teméraires opinions des hommes. Il faut nécessairement le mettre ou dans le corps, ou dans l'esprit, ou en Dieu, ou en deux de ces trois choses, ou en toutes. Or dès que vous aurez compris que le souverain bien ne se peut trouver dans le corps, ny en tout, ny en partie, il ne restera plus que deux de ces trois choses, l'esprit, & Dieu; & il faudra qu'il se trouve, ou dans une seule de ces deux choses, ou dans les deux; & si vous venez jusqu'à voir que le souverain bien ne se trouve non plus dans l'esprit que dans le corps, il ne restera plus que Dieu, qui puisse être le souverain bien de l'homme : non que les autres choses ne soient des

*En quoy
consiste le
souverain
bien de
l'homme.*

biens, mais parce qu'il n'y a de bien souverain que celui à quoy tous les autres se rapportent. Car nous ne sçaurions être heureux que par la jouissance de ce qui est la fin pour laquelle nous voulons avoir toutes les autres choses que nous désirons, puisque c'est-là ce que nous aimons pour luy-même, & non pas pour autre chose. C'est même ce qui fait qu'on l'appelle *fin*, parce que l'on s'arrête-là, & qu'on ne va pas plus loin. C'est-là que se terminent tous nos desirs; c'est dequoy nous jouissons en repos; c'est où une volonté pure & droite trouve une joye pure & inalterable.

14. Donnez-moy donc un homme qui voye tout d'un coup que le corps n'est pas le bien de l'esprit, & que c'est l'esprit au contraire qui est le bien du corps; dès-là ce ne sera plus une question si le souverain bien se peut trouver dans le corps, ou en tout, ou en partie, puis qu'on ne sçauroit nier sans folie que l'esprit ne soit plus excellent que le corps; & que ce qui donne la vie heureuse, ou en tout, ou en partie, ne soit plus excellent que ce qui la reçoit. Ce n'est donc pas dans le corps que l'esprit peut trouver le souverain bien, ny en tout, ny en partie.

II.
CLASSE.
A N. 410.

Par où on
est heureux.

Que ce n'est
pas dans le
corps qu'on
trouve le
souverain
bien.

II.
CLASSE.
AN. 410.

*D'où vient
que les cho-
ses sensibles
nous font
plaisir.*

Que s'il y en a qui ne voyent pas ce que je viens de dire, c'est qu'ils sont enchanterez & aveuglez par les plaisirs des sens, & qu'ils ne sçavent pas que CE QUI flatte nos sens ne nous est un plaisir que parce que c'est un soulagement à l'état de langueur où nous sommes icy bas. Car il manque toujours quelque chose dans cette vie à la santé de nos corps; qui ne sera parfaite que dans l'état d'immortalité que nous espérons; mais alors elle le fera. Car la vertu que Dieu a imprimée à la nature de l'ame est si grande, que de cette beatitude parfaite dont elle jouira dans l'état qui est promis aux saints à la fin des siècles, il rejallira sur la nature inférieure à quoy elle est jointe, c'est à dire sur le corps, une santé parfaite, & une vigueur d'incorruptibilité, qu'on ne sçauroit néanmoins appeller beatitude, puisque RIEN N'EST capable de beatitude que ce qui est capable d'intelligence, & qui connoît le bien dont il jouit. Ce n'est, encore une fois, que faire de voir ce que je viens de dire, que tant de diverses sectes, entre lesquelles celle des Epicuriens a eu le plus de vogue parmy le vulgaire, ont mis le souverain bien de l'homme dans le corps,

le corps , mais chacun a sa maniere ; & c'est cette difference qui a soulevé & acharné , comme nous voyons , ces hommes de chair & de sang les uns contre les autres.

15. Donnez - moy donc un homme qui non seulement voye ce que je viens de vous dire , mais qui voye encore , dès qu'on l'en fera appercevoir , que quand l'esprit même est heureux , il ne l'est pas par un bien qui vienne de son propre fonds , puisque si cela étoit il ne seroit jamais malheureux ; avec cela on ne mettra plus en question si le bien souverain & beatifiant , pour ainsi dire , est dans l'esprit , ou en tout , ou en partie. C'est ce que l'on peut d'autant moins pretendre , qu'il est clair que l' A M E de l'homme ne peut sans orgueil trouver sa joye dans elle-même , comme si elle étoit elle-même son propre bien ; au lieu que quand elle voit qu'elle est sujette au changement , comme elle n'en sçauroit douter , quand elle n'en auroit d'autre marque que de pouvoir passer de l'erreur & de l'égarement à la verité & à la sagesse , elle voit en même temps que la sagesse est quelque chose d'immuable , & par consequent que c'est une chose d'une nature bien au dessus de la sienne ;

Que le souverain bien ne consiste non plus dans l'esprit que dans le corps , & pourquoi.

Pourquoy il y a de l'orgueil à trouver son plaisir en soi-même.

II.
CLASSE.
AN. 410.

*Que le
vrai bon-
heur est
dans la sa-
gesse & la
vérité, &
pourquoy.*

& que d'y participer & d'en être éclairé, c'est posséder un bonheur bien plus parfait, que celui qu'elle peut trouver dans la jouissance d'elle-même. Par-là son enflûre s'abbat, & rejetant cette satisfaction qu'elle trouvoit en elle-même, elle travaille à s'unir à Dieu pour être renouvelée & rétablie dans la perfection de son être, par cet être immuable, d'où elle conçoit que derive non seulement ce dernier degré d'être, par où les choses qui ne sont visibles qu'à l'esprit, aussi bien que celles qu'on apperçoit par les sens, arrivent à la perfection qui leur convient, & qui fait que chacune est ce qu'elle doit être selon sa nature, mais même ce premier degré d'être qui précède la perfection, & qui ne fait que mettre les choses dans cet état, où on les appelle informes & imparfaites, par rapport au complément & à la perfection à quoy elles peuvent arriver.

*L'homme
n'a d'être
& de con-
sistance,
qu'autant
qu'il est uni
à Dieu, &
pourquoy.*

Ainsi l'homme conçoit qu'il a d'autant moins d'être & de consistance, qu'il est moins uni à ce qui est souverainement, c'est à dire, à Dieu; & que ce qui fait que Dieu possède le souverain degré de l'être, pour ainsi parler, c'est qu'il n'est capable d'aucun changement qui puisse ny le porte à une perfection plus grande

que celle où il est, ny l'en faire tant soit peu déchoir ; au lieu que l'homme est capable de changer non seulement en bien , ce qui luy est avantageux , mais aussi en mal , ce qui est un deffaut de sa nature. Il conçoit aussi que tout changement en mal tend à la destruction , & qu'encore que l'on ne voye pas clairement si tout ce qui change en mal se détruit & s'aneantit absolument , au moins voit-on tres-clairement, que ce qu'on appelle destruction mene les choses au point de n'être plus ce qu'elles étoient. Et de-là il conclut, que ce qui fait que les choses défailent , c'est qu'elles ont été tirées du neant ; en sorte que si elles sont , si elles subsistent , & si leur défailance même fait partie de l'ordre de l'univers, c'est par un effet de la bonté & de la toute-puissance de celuy qui est souverainement , & qui est capable de tirer du neant non seulement quelque chose , mais quelque chose de grand.

Il en conclut enfin que LE PREMIER peché, c'est à dire, la premiere défailance volontaire de la creature, c'est de se plaire dans sa propre puissance , puisque c'est se plaire dans quelque chose d'inférieur à celle de Dieu qui est au dessus de la sienne. C'est faute d'ayoir

II.
CLASSE.
AN. 410.

*Ce que c'est
que destruction.*

*Premiere
source de pe-
ché.*

II.
CLASSF.
A.N. 410.

*Quel est le
souverain
bien de
l'homme, se-
lon les Stoi-
ciens,*

vû ce que je dis que quelques Philo-
sophes, ébloüis de ce que peut l'esprit de
l'homme, & de la beauté de ce qu'il a été
capable de faire, de dire, & de penser, ont
mis le souverain bien de l'homme dans
son esprit ; & quoique ceux qui ont été
de ce sentiment méritent qu'on leur sça-
che quelque gré, d'avoir vû combien il
est honteux de mettre le souverain bien
de l'homme dans le corps, toujours
l'ont-ils mis plus bas qu'une raison bien
pure & bien éclairée ne veut qu'on le
mette.

Voilà quelle a été la doctrine des
Stoïciens, qui par leur nombre & par
la subtilité de leurs raisonnemens l'ont
emporté sur tout ce qu'il y a eu d'autres
Philosophes parmy les Grecs. Mais com-
me ils n'ont pû rien concevoir que de
corporel dans la nature, tout ce qu'on
peut dire d'eux, c'est que c'est au dessus
de la chair, plutôt qu'au dessus du corps,
qu'ils ont été capables de s'élever.

*& selon les
Platoni-
ciens.*

16. Il y en a d'autres qui enseignent
que le souverain bien, ou plutôt le seul
bien de l'homme, c'est de jouir de Dieu,
& les premiers d'entre ceux-là sont les
Platoniciens, qui ont crû, & avec raison,
que ce qu'ils avoient à faire étoit de
combattre les Stoïciens & les Epicu-

riens, & de ne combattre proprement que ceux-là. Car les Academiciens & les Platoniciens ne sont que la même chose, ce qu'il est aisé de voir par la seule succession de ceux de cette école; puisque Archéfilas, qui a commencé le premier à cacher ses sentimens, & à ne faire que refuter ceux des autres, avoit succédé à Polemon, & Polemon à Xenocrate, disciple & successeur de Platon, qui luy avoit laissé son école, c'est à dire l'Academie. A regarder donc la question du souverain bien de l'homme en elle-même, sans s'arrêter à ceux qui ont formé divers partis sur ce sujet; on trouve deux erreurs directement opposées, & qui se détruisent l'une l'autre; puisque l'une met le souverain bien de l'homme dans le corps, & l'autre dans l'esprit. La raison & la vérité, qui nous font voir que nôtre souverain bien n'est autre chose que Dieu, sont également contraires à ces deux erreurs; mais il est de la raison même de ruiner la fausseté avant que d'établir la vérité.

Considerons maintenant non seulement la dispute en soy, mais entre ceux qui ont pris les differens partis que j'ay marquez: nous trouverons les Epicuriens & les Stoïciens aux mains les uns

II.
CLASSE.
AN. 410.

Platoniciens & Academiciens ne sont que la même chose.

Succession de l'Ecole de Platon.

Plan de la dispute des anciens Philosophes sur le souverain bien.

II.
CLASSE.
A N. 410.

contre les autres , avec le dernier acharnement , & les Platoniciens qui veulent terminer les differends de ces deux Sectes, mais sans s'ouvrir sur le party que la verité veut que l'on prenne , & se contentant de reprimer & de confondre la fausse confiance avec laquelle chacun des autres se flatoit d'avoir trouvé la verité.

*Ce qui
manquoit
aux Plato-
niciens pour
établir la
verité.*

17. Mais il n'étoit pas aussi facile aux Platoniciens de soutenir leur personnage , qui étoit proprement celui de la verité , qu'aux autres de s'acquiescer du leur , qui n'étoit que le personnage de l'erreur & du mensonge ; & il leur manquoit à tous d'avoir un Dieu humilié à proposer aux hommes. C'est ce que Jesus-Christ Nôtre Seigneur a fait dans le temps qu'il étoit à propos ; & c'est contre quoy il n'y a point d'orgueil qui puisse tenir. Que pouvoient donc faire les Platoniciens , qui d'un côté ne se trouvoient pas en état d'élever , par voye d'autorité , à la foy des choses invisibles , la multitude aveuglée de l'amour des choses de la terre , & portée par les raisons des Epicuriens non seulement à jouir des plaisirs du corps , à quoy ils avoient assez de pente par eux-mêmes , mais à en prendre le party , & à faire

consister en cela le souverain bien de l'homme ; & qui de l'autre voyoient que ceux-mêmes qui touchez de l'éclat de la vertu, en prenoient le party contre le plaisir, auroient eu peine d'en appercevoir la beauté ailleurs que dans l'ame de l'homme, qui est le principe de toutes les bonnes actions dont ils étoient capables de connoître le prix & le mérite ?

Car ces Philosophes voyoient tout à la fois, que s'ils se mettoient en devoir d'insinuer à ceux-mêmes qui prenoient le party de la vertu, quelque chose de divin & d'immuable, qui ne pût être connu par les sens, mais par la seule intelligence, & qui fût néanmoins d'une nature au dessus de celle de l'intelligence même ; en un mot s'ils vouloient leur faire comprendre que c'est à la jouissance de Dieu que l'esprit de l'homme doit aspirer, mais sans y pouvoir arriver qu'en se dégageant de toute l'impureté des cupiditez qui offusquent les hommes ; que ce n'est qu'en luy que tout le desir que nous avons d'être heureux peut trouver dequoy se remplir, & qu'il est pour nous la fin & l'assemblage de tous les biens, ils voyoient, dis-je, qu'une doctrine si pure ne seroit point entendue ; & que les hommes se rangeroient plus volon-

II.
CLASSE.
AN. 410.

*Ce qui
obligeoit les
Academi-
ciens à ca-
cher leurs
sentimens.*

*Condition
nécessaire
pour arriver
à la jouis-
sance de
Dieu.*

tiers du côté des Epicuriens & des Stoïciens, dont elle renverse également les principes ; & qu'ainsi la seule vraie & salutaire doctrine ne trouvant pas d'entrée dans des âmes aussi grossières que celles du commun des hommes, tomberoit dans le mépris, qui est ce qui peut arriver au genre humain de plus pernicieux. Voilà quant à la morale.

18. Quant à la Physique ; si les Platoniciens avoient enseigné ouvertement que c'est la sagesse incorporelle & immatérielle qui a donné l'être à toutes les natures des choses, il est clair que la multitude, qui ne conçoit rien que de corporel, & qui ne sçauroit s'élever au dessus des corps, ne les auroit point écoutés, & qu'elle se seroit bien plutôt rangée du côté des autres, qui sans s'élever au dessus de la nature corporelle, mettent les principes des choses les uns dans les atômes, les autres dans les quatre éléments, entre lesquels ils veulent que le feu soit ce qui a le plus de part à la production des choses.

*Morale ,
Physique ,
Logique .*

19. Il ne reste que cette partie de la Philosophie qui regarde le raisonnement ; car vous sçavez que toutes les connoissances par où on croit pouvoir acquérir la sagesse, consistent dans ce qui regarde

ou les mœurs, ou la nature, ou le raisonnement. Comme donc les Epicuriens soutenoient que les sens ne se trompoient jamais, & que les Stoïciens-mêmes, quoiqu'ils avoüassent que les sens se trompent quelquefois, soutenoient néanmoins que ce n'étoit que par leur entremise que nous pouvions arriver à comprendre la vérité, comment est-ce que les Platoniciens, ayant ces deux Sectes pour contraires, auroient pû se faire écouter? Qui est-ce qui les auroit mis, je ne dis pas au nombre des sages, mais des hommes, s'ils avoient dit ouvertement, non seulement qu'il y a quelque chose de très-réel que nous ne sçaurions appercevoir ny par le toucher, ny par l'odorat, ny par le goût, ny par les oreilles, ny par les yeux, ny même nous représenter par les images qui nous restent de tout ce que nous avons connu par les sens; mais même que cette chose-là est la seule qui soit véritablement; & que comme elle est immuable & éternelle, elle est la seule que l'on puisse véritablement concevoir, c'est à dire atteindre par la pure intelligence, qui seule peut atteindre la vérité, autant que l'homme en est capable?

20. Les sentimens des Platoniciens

étant donc au dessus de la portée des hommes, engagez dans la chair & dans le sang, & ces Philosophes n'ayant pas assez d'autorité pour persuader ces choses-là par voye de soumission & de foy, tout ce qu'ils avoient à faire, en attendant que les esprits fussent dans la disposition qui rend capable de comprendre ces sortes de choses, étoit de cacher leurs sentimens, & de pousser les Sectes qui sans connoître d'autre voye que celle des sens pour arriver à la vérité, osoient se vanter de l'avoir trouvée.

Mais pourquoy nous arrester plus long-temps à chercher quelles ont été leurs veuës, puisque nous sçavons qu'elles n'ont été soutenues d'aucune autorité divine, & que ce n'étoit point par là que Dieu vouloit éclairer le monde? Remarquez néanmoins que Cicéron nous declare nettement en plusieurs manieres, que Platon établissoit, & la fin, & le souverain bien de l'homme, & le principe des choses, & la certitude du raisonnement, non dans la sagesse des hommes, mais dans une Sagesse divine dont celle des hommes emprunte tout ce qu'elle a de lumiere, c'est à dire dans la Sagesse immuable, & dans la vérité permanente & toujours égale à elle-même. Que les

*Doctrine
de Platon
aussi appro-
chante du
Christianis-
me...*

Platoniciens ont toujours combattu comme des Epicuriens & des Stoïciens ceux qui mettoient dans la nature du corps, ou même celle de l'esprit, la fin & le souverain bien de l'homme, ou le principe des choses, ou la certitude du raisonnement; & qu'enfin, dans la suite des temps, & lorsque la Religion Chrétienne commençoit à paroître, & que par des miracles visibles la foy salutaire des choses invisibles & éternelles s'établissoit parmy les hommes qui n'étoient pas capables de concevoir, non plus que de voir autre chose que des corps, l'Apôtre S. Paul, qui prêchoit cette foy aux Gentils, eut pour contradicteurs les Stoïciens & les Epicuriens, comme nous voyons dans les Actes des Apôtres.

21. Cette seule histoire suffit, si je ne me trompe, pour faire voir que jusqu'à l'établissement de la Religion Chrétienne, toutes les erreurs des Gentils, soit sur les mœurs, soit sur la nature, soit sur la manière de trouver la vérité, qui toutes, quelque différentes qu'elles fussent, venoient principalement sur les principes de ces deux Sectes, ont toujours subsisté, quoiqu'elles fussent battues en ruine par des gens si habiles, & si subtils dans leur manière de raison-

11.
CLASSE.
AN. 410.

... que celle des Epicuriens & des Stoïciens, luy est contraire.

Act. 17. 18.

II.
CLASSE.

A N. 410.

*Ancienne**Philosophie**aneantie.**par l'établis-**sement du**Christianis-**me.**Preuve
sensible de
la divinité
de Jésus-
Christ.*

ner. Cependant nous les voyons aujourd'hui tellement éteintes, qu'il n'y a plus de disputes sur ce sujet, non pas même dans les écoles des plus grands discoureurs, c'est à dire dans celles des Grecs, & qu'à peine se trouve-t'il quelque Rheteur qui prenne encore la peine de marquer quels ont été les dogmes de ces Sectes: de sorte que de toutes celles qui s'élevent presentement contre l'Eglise de Jesus-Christ, il n'y en a pas une qui ose se presenter au combat qu'en se couvrant du nom même de Jesus-Christ. Comme donc les Platoniciens voyoient les deux Sectes, qu'ils ont perpetuellement combattues sans aucun succez, aneanties par la seule manifestation du nom de Jesus-Christ; il faut qu'ils comprennent que celui qui n'a eu qu'à commander pour faire croire ce qu'ils n'osoient seulement proposer, ne peut être que le Verbe de Dieu, revêtu d'une chair mortelle; & qu'une humble piété les fasse plier eux-mêmes sous le joug de cet unique Vainqueur: & c'est ce qui leur doit être d'autant plus facile, que pour cela ils n'ont à changer dans leur doctrine qu'un tres-petit nombre d'articles, que la Religion Chrétienne n'approuve pas.

22. C'est à ce divin Maître, mon cher Dioscore, que je voudrois que vous vous soumissiez de toute la pieté de vôtre cœur, sans songer à prendre d'autres voyes pour arriver à la verité, & pour vous en asseurer la possession, que celles qui nous ont esté marquées par ce même Jesus-Christ, qui étant Dieu, a mieux connu que personne ce qui convenoit à nôtre foiblesse. Que si vous me demandez quelles sont ces voyes, je vous diray que la premiere est l'humilité; & si vous me demandez quelle est la seconde, je vous diray que c'est l'humilité; & si vous me demandez quelle est la troisieme, je vous diray encore que c'est l'humilité, sans me lasser de vous répondre toujours la même chose; non qu'il n'y ait encore d'autres preceptes à donner, mais parce que si l'humilité ne precede, qu'elle n'accompagne, & qu'elle ne suive, tout ce que nous faisons de bien, si nous ne commençons par nous la proposer, si nous ne l'avons en veüe en agissant, & si après l'action nous ne nous y tenons pour reprimer la satisfaction & la joye que nous voulons toujours trouver dans le bien que nous avons fait, nous en perdrons le fruit; & l'orgueil nous l'en-

II.
CLASSE.
A N. 410.

*Humilité
seule voye
pour arriver
à la verité.*

*Ce qui
rend l'hum-
ilité si neces-
saire.*

II.
CLASSE.

AN. 410.

*Orgueil
ruine le bien
que nous
faisons.*

levera infailliblement. Car il s'en mêle toujours dans cette sorte de joye, & AU LIEU que les autres vices ne nous nuisent que lorsque nous faisons le mal, l'orgueil est à craindre dans le bien même que nous faisons; & LE DESIR de l'approbation & de la gloire aneantit tout ce que nous pouvons faire de plus digne de gloire & d'approbation.

Ainsi de la même maniere que lorsqu'on demanda à Demosthene ce qu'il y avoit de plus important à observer dans l'éloquence, il répondit que c'étoit la prononciation, & ne répondit jamais autre chose, quoiqu'on luy fit la même question jusqu'à trois fois; de même, si vous me consultiez sur ce qu'il y a de plus important à observer dans la Religion Chrétienne, je vous répondrois que c'est l'humilité, & vous auriez beau revenir à la charge sur ce sujet, je ne vous ferois jamais par mon choix d'autre réponse que celle-là, quoique je me trouvasse peut-être obligé de vous dire encore d'autres choses.

CHAP. IV.

23. OR ce qu'il y a de plus opposé à cette humilité, dont l'importance est si grande, que Jesus-Christ même a voulu s'humilier pour nous en faire des leçons, c'est une certaine fausse science, qui fait

*Sciences
humaines*

que nous nous sçavons bongré de pouvoir dire quels ont été les sentimens d'Anaximene, d'Anaxagore, de Pitagore, de Democrite, & que nous sommes bien aises de passer pour sçavans à la faveur de ces sortes de connoissances, quelque éloignées qu'elles soient de ce qu'on peut veritablement appeller science & erudition.

Car dès que nous sçavons que Dieu n'est point une substance étendue, & qui remplisse quelque espace finy ou infiny, comme s'il y avoit moins de la substance de Dieu dans un petit espace, & davantage dans un plus grand; mais qu'il est par tout, & tout entier par tout, parce qu'il est la verité, & qu'on ne sçau- roit dire sans folie qu'une partie de la verité soit dans un lieu, & une autre partie dans un autre, qu'avons-nous affaire de l'imagination de celuy * qui a crû que Dieu étoit un air répandu dans un espace infini.

Que nous importe de sçavoir quelle idée ces Philosophes ont eüe de ce qui fait la beauté du corps, & que ce n'est autre chose, selon eux, que la terminaison de toutes les parties? Que nous importe de sçavoir ce qui faisoit parler Cicéron*, lorsqu'il pousse Anaximene par cette

II.
CLASSE
AN. 410.

*contraires à
l'humilité.*

* Anaximene.

*Ce que
c'est que la
beauté, selon
les anciens
Philosophes.*

* De la
nature des
Dieux, liv. 1.

definition même de la beauté, d'où il fait voir qu'il s'ensuit que Dieu, qui doit être quelque chose de fort beau, n'a néanmoins ny forme ny beauté, s'il est vray qu'il ne soit qu'un air infiny, puisqu'il n'y a point de terminaison de parties dans ce qui est infiny : où l'on voit que Cicéron ne parle que de la beauté corporelle, comme ayant affaire à un homme qui faisoit Dieu corporel, puisque l'air n'est autre chose qu'un corps ? Que nous importe, dis-je, de sçavoir si en cela Cicéron n'a songé qu'à faire le personnage d'Academicien, & à refuter Anaximene, ou si en effet il a connu la beauté incorporelle de la vérité, qui fait toute celle de nos ames, & qui nous sert de regle, pour juger de ce qu'il y a de beau dans les actions des sages, en sorte que ce ne soit pas seulement pour refuter Anaximene que Cicéron dit qu'il faut que Dieu soit quelque chose de souverainement beau, mais tout de bon, & par connoissance ; & pour avoir vû que DIEU EST VERITE', & qu'il n'y a rien de si beau que cette vérité immuable, quoiqu'elle ne soit visible qu'aux yeux de l'esprit ? Que nous importe qu'Anaximene ait dit que l'air s'engendre, & se produit, quoiqu'il crût

*Quelle est
la beauté de
Dieu.*

crût que l'air étoit Dieu ; & quelle impression est-ce que cela peut faire sur ceux qui comprennent que la génération de l'air , c'est à dire l'action de la cause qui est capable de produire cette sorte de corps que nous appellons de l'air , & qui dès-là qu'il est produit n'est rien moins que Dieu , n'a rien d'approchant de la generation éternelle par laquelle le Verbe de Dieu est engendré dans le sein de son Pere, qui luy communique sa nature , en sorte que le Verbe engendré est Dieu, aussi bien que le Pere qui l'engendre. Quelle impression donc peut faire cette reverie d'Anaximene sur ceux qui sçavent que cette generation ineffable est d'un ordre tout différent, & s'accomplit d'une maniere qui n'est connue que de ceux à qui il plaît à Dieu de la faire connoître ?

Du reste il n'y a personne qui ne voye que cette doctrine d'Anaximene est extravagante , même par rapport à la nature des corps , puisqu'il n'y a point de plus grande extravagance que de vouloir d'un côté que l'air soit engendré, & qu'il soit Dieu, & de l'autre que ce qui l'engendre ne soit pas Dieu ? car il n'est pas possible que ce qui l'engendre ne soit quelque chose. Ce qu'il dit que l'air est

II.
CLASSE.
AN. 410.

*Generation
du Verbe ,
bien au de-
sus de toutes
les autres
generations.*

toûjours en mouvement , & surquoy il se fonde pour croire que l'air est Dieu, n'est non plus capable que le reste , de faire impression sur ceux qui sçavent que le mouvement de quelque corps que ce puisse être, est d'un ordre bien inferieur à celui de l'esprit , qui est neanmoins bien pesant luy-même , & bien lent , au prix de celui de la Sageffe souveraine & immuable.

*Sageffe
éternelle
principe de
toutes choses.*

24. Que nous importe tout de même qu'Anaxagore , ou qui l'on voudra , ait donné le nom d'*intelligence* à la verité ou à la sageffe , & qu'ay - je affaire de disputer des mots avec l'Auteur de cette opinion , puisqu'il est clair que cette verité & cette sageffe , quelque nom qu'on luy donne , est ce qui a établi l'ordre, la nature , & la proportion des choses, telle que nous la voyons, & qu'on a raison de dire que c'est quelque chose d'infini, non par rapport à l'espace , & à l'étendue corporelle , mais par sa force & sa puissance, qui surpasse tout ce que l'homme est capable de comprendre ?

Car de ce que la sageffe & la verité éternelle n'a point d'étendue , ny par conséquent de terminaison de parties, on n'en peut pas conclure que ce soit quelque chose d'informe , puisque ce

n'est que d'un être matériel & corporel que l'on pourroit dire, que dés-là qu'il seroit infini, il n'auroit ny forme ny beauté, parce que l'un & l'autre consiste dans la terminaïson des parties, & qu'il n'y a point de terminaïson de parties dans ce qui est infini. Aussi est-ce, autant que j'en puis juger, pour refuter Anaxagore & ses Sectateurs, qui ne concevoient rien que de corporel, que Cicéron soutient qu'on ne peut rien ajoûter à l'infini ; car en matiere de corps, il faut pour ajoûter qu'on ait trouvé la fin de la partie à quoy l'on ajoûte.

C'est encore pour cela que Cicéron * reproche à ce Philosophe de n'avoir pas vû, qu'il est impossible que dans une chose infinie il se fasse un mouvement qui porte du sentiment par tout, par le moyen de la continuité des parties ; car en cet endroit Cicéron parle toujours comme n'étant question que de quelque chose de corporel, à quoy l'on ne peut rien ajoûter, qu'on n'ait trouvé la fin de l'espace qu'il occupe. Cependant, continuë Cicéron, il n'est pas possible non plus, si la nature a du sentiment, qu'il s'en excite dans un endroit sans qu'il s'étende par tout, ce qu'il dit comme ayant affaire à un homme persuadé que

II.
CLASSE.
AN. 410.

* Dans le
1. Livre de
la nature des
Dieux.

*Extrava-
gance d'A-
naxagore
relevée par
Cicéron.*

II.
CLASSE.
AN. 410.

cette intelligence qui ordonne & gouverne toutes choses, a du sentiment, comme l'ame en a par le moyen de son corps. Car il est clair que toute l'ame sent ce qu'elle sent par le corps, où il ne se passe rien de sensible que toute l'ame ne s'en apperçoive, d'où Cicéron conclut, qu'il faudroit donc que toute la nature sentît ce qui se passe en elle, si elle est capable de sentiment; or cela renverse la pretention de ce Philosophe, qui suppose infinie cette nature qu'il appelle du nom *d'intelligence*; mais qu'il ne conçoit néanmoins que comme quelque chose de corporel, Car comment sentiroit-elle toute entière, si elle est infinie, puisque ce qui se passe dans le corps nous fait voir qu'il faut que le sentiment commence par un endroit; & que l'on ne peut pas dire qu'il ait été porté par tout, jusqu'à ce qu'il ait été jusqu'au bout? or l'infini n'a point de bout. Celuy que Cicéron refute n'avoit rien dit néanmoins du sentiment corporel: mais enfin on ne tombe point dans tous ces embarras quand on parle de la totalité de ce qui est incorporel, & qui par conséquent ne suppose point d'espace ny de terme; ainsi, & la totalité, & l'infinité luy conviennent: la totalité,

*Substance
de Dieu de
quelle na-
ture.*

parce qu'une chose de cette nature n'est point capable de division ; & l'infinité , parce qu'il n'y a point de lieu ny d'espace qui la renferme.

II.
CLASSE.
AN. 410.

25. Que si, continuë Ciceron, ce qu'Anaxagore appelle *intelligence* est un animal, comme ce Philosophe le pretend, il faut que cette intelligence soit interieurement animée de quelque chose, sans quoy on ne pourroit pas dire que c'est un animal, en sorte qu'elle soit comme le corps, & qu'elle ait une ame au dedans d'elle-même, à raison de quoy l'on puisse dire que c'est un animal. Vous voyez qu'il parle toujours selon les impressions que le commerce des choses corporelles fait en nous ; & selon l'idée d'*animal* que la veüe de ce que nous connoissons d'animaux nous peut donner ; & il ne parle de cette sorte, autant que j'en puis juger, que parce qu'il avoit affaire à des gens qui ne concevoient rien que de grossier & de corporel. Cependant il leur dit une chose bien propre à dissiper leur engourdissement, s'ils avoient été capables de s'en tirer, & à leur faire comprendre que quand l'esprit se represente une chose sous l'idée d'un corps vivant, il doit plutôt la concevoir comme un animal,

c'est à dire comme un corps qui reçoit la vie par un principe interieur qui l'anime, que comme une ame & une intelligence.

Car c'est ce que Cicéron veut faire entendre, lorsqu'il dit que si ce qu'Anaxagore appelloit *intelligence* est un animal, il faut qu'il soit animé interieurement de quelque chose à raison dequoy on puisse dire que c'en est un : mais, ajoute Cicéron, qu'y a-t'il de plus interieur que l'Intelligence ? Il faudroit donc, pour en faire un animal, lui donner, non une ame dont elle fût le corps, mais un corps dont elle fût l'ame : * *Revêtissez-la donc d'un corps*, dit Cicéron, comme si Anaxagore soutenoit qu'il ne pût y avoir d'ame qui ne fût ame de quelque animal. Car, selon les principes d'Anaxagore, c'est ce qu'il faudroit dire même de cette souveraine Sagesse, qui n'étant autre que la vérité, & étant par consequent présente & commune à tous les esprits qui sont capables de la concevoir & d'en jouir, ne sçauroit sans extravagance être regardée comme l'ame de quelque animal particulier. C'est ce qui fait que Cicéron conclut tres-finement & tres-habilement, que comme Anaxagore ne recevoit pas cette consequence, & ne

* Il y a dans Cicéron *cingatur* au lieu de *cingitur*, qui se trouve dans le texte de S. Augustin

lemeureroit pas d'accord que pour faire un animal de cette intelligence qu'il appelle Dieu, il faudroit luy donner un corps; mais qu'il ne laisse pas néanmoins le la concevoir comme un animal, il semble donc qu'une pure intelligence, sans union à aucun corps par l'entremise duquel elle pût sentir, est une chose dont nous n'avons point de notion, & qui est au dessus de nôtre portée.

26. En effet il est certain que cela est au dessus des notions & de l'intelligence des Stoiciens & des Epicuriens, qui ne pouvoient rien concevoir que de corporel; & quand Cicéron dit *nôtre portée*, il entend la portée ordinaire des hommes. Il ne dit pas même absolument que cette notion surpasse nôtre portée, mais qu'*il semble qu'elle la surpasse*, comme en effet il semble à ces gens-là que personne ne sçauroit concevoir une chose comme celle-là, & que par consequent elle n'est point. Il y a néanmoins des esprits dont la portée va jusques-là, & qui conçoivent, autant qu'il est donné à l'homme, qu'il y a une Sagesse & une vérité toute pure & toute simple, qui n'est l'ame d'aucun animal, & qui est au contraire le principe commun qui imprime la sagesse & la vérité à toute

II.
CLASSE.
AN. 410.

Pure intelligence inconcevable au commun des hommes, & même aux anciens Philosophes hors les Platoniciens.

Quelle idée on doit avoir de Dieu.

ame capable de l'un & de l'autre.

Que si Anaxagore a vû qu'une telle nature existoit, & qu'elle étoit Dieu, & que ce soit ce qu'il appelle du nom d'*intelligence*, à la bonne heure; mais enfân ce qui nous rend sages & sçavans ce n'est ny de sçavoir le nom d'Anaxagore, que tous les sçavantassés, pour user de ce mot, aiment à faire sonner bien haut, comme si cela leur donnoit un grand air d'érudition, & de connoissance de l'antiquité sçavante, ny de sçavoir même qu'il a compris cette vérité. Car CE N'EST PAS parce qu'Anaxagore a connu la vérité, qu'elle me doit être chere, mais parce qu'elle est vérité; & quand aucun de ces gens-là ne l'auroit connue je ne l'en aimerois pas moins.

27. Si nous ne devons donc pas nous en faire accroire, ny nous enfler d'une grande opinion de suffisance, pour sçavoir qui sont ceux qui ont pû connoître la vérité, ny même pour être parvenus à ce qu'il y a de plus solide, c'est à dire à la connoissance même de la vérité, en quoy consiste ce qu'on peut véritablement appeller *science*, combien moins le devons-nous pour sçavoir les noms & les dogmes-mêmes de ceux qui n'ont eu sur cela que de fausses opinions,

& de quel secours nous peut être une telle connoissance pour nous rendre véritablement sçavans, & nous faire découvrir ce qu'il y a d'obscur & de caché ? Ne nous convient-il pas mieux, si nous avons les sentimens que la seule humanité doit inspirer, de regretter l'égarément de tant de grands hommes si celebres, lorsqu'il arrivera que nous entendrons parler de leurs erreurs, que d'en faire le sujet de nos études, pour nous en parer, & en tirer vanité parmy ceux qui les ignorent ?

Ne serois-je pas plus heureux de n'avoir jamais ouï parler de Democrite, que d'avoir la douleur de voir que ce Philosophe, qui a passé en son temps pour un grand homme, a été assez aveugle pour croire que les Dieux étoient de certaines images qui échappoient des corps solides, mais qui n'avoient aucune solidité, & que ces images voltigeant çà & là, & s'insinuant dans l'esprit des hommes, étoient ce qui nous donne l'idée d'une puissance divine ?

Car comment n'a-t'il pas vû que dès-là que les corps dont ces images auroient été des émanations, avoient plus de consistance & de solidité, ils étoient d'autant plus excellens que ces images-mê-

II.
CLASSE.
AN. 410.

Qu'il est plus raisonnable de déplorer l'aveuglement de ces Philosophes, que de s'instruire de leurs opinions.

Extravagance de Democrite, sur la nature des Dieux.

II.
CLASSE.
AN. 410.

mes ? Il l'a vû néanmoins en quelque sorte ; & c'est ce qui a fait qu'il n'a jamais eu de sentiment bien arrêté sur ce sujet , à ce que disent ceux qui s'occupent de ces choses-là , & qu'il étoit quelquefois plus porté à croire que Dieu étoit une certaine nature d'où les images échappoient , mais dont nous ne pouvions avoir d'idée que par ces images-mêmes , qui sortent du sein de cette nature que ce Philosophe concevoit comme quelque chose de corporel , mais néanmoins d'éternel , & par conséquent de divin ; que ces images , sortant de cette nature par une émanation continuelle , comme une espèce de vapeur , se portent çà & là , & entrent dans les âmes des hommes , où elles forment ce qu'ils ont d'idée de Dieu , ou des Dieux.

Car les Sectateurs de Democrite n'imaginent point d'autre principe de nos pensées , que les images que les corps envoient dans nos âmes , comme s'il n'y avoit pas une infinité de choses que nous concevons par la pure action de l'intelligence , & sans que les corps y aient contribué , comme la sagesse même & la vérité , qui sont choses très-connuës de ceux qui savent penser & concevoir , comme je viens de dire.

Choses connues sans le secours de rien de corporel.

Que si ces gens-là n'ont point d'idée de la vérité, comment en peuvent-ils parler? & s'ils en ont quelque idée, qu'ils nous disent quelle image la leur a fait concevoir, & de quel corps cette image est échappée?

28. On dit néanmoins qu'il y a cette différence entre les sentimens de Democrite & ceux d'Epicure sur les choses naturelles, que Democrite croit que les atômes, outre leur mouvement & leur rencontre, ont une certaine vertu vitale & animée, qui est celle-là même, si je ne me trompe, qu'il attribue, non à toutes sortes d'images, mais à celles qui ont quelque chose de divin, c'est à dire à celles qui échappent des Dieux, & que dans toutes les choses où il admet quelque sorte de divinité, il se trouve des principes d'intelligence; & que c'est de ces choses-là que coulent ces images animées, qui nous font du bien ou du mal. Epicure au contraire n'admet rien dans les principes des choses que les seuls atômes; c'est à dire de petits corps si minces & si déliés qu'ils ne sont plus capables de division, & que les yeux ny le toucher ne scauroient les appercevoir, & pretend que la rencontre fortuite de ces atômes a produit

II.
CLASSE.
AN. 410.

*Difference
entre Demo-
crite & Epi-
cure, sur les
atômes.*

*Atômes
principes de
toutes cho-*

II.
CLASSE.
AN. 410.
ses, & même des Dieux selon Epicure.

Comment Epicure s'imaginait que la vision se fait.

un nombre innombrable de mondes, que c'est aussi ce qui produit les animaux, & même les âmes, & les Dieux, qui ont forme humaine selon luy, & qu'il place non dans aucun de ces mondes, mais hors de leur enceinte, & dans l'espace qui est entre les uns & les autres. Car il ne veut rien concevoir que des corps, quoiqu'il croye qu'on ne les conçoit que par l'entremise de certaines images qui échappent de ces mêmes corps formez d'atômes, & qui étant plus subtiles & plus déliées que celles qui touchent les yeux, s'insinuent jusques dans l'esprit. Il croit aussi que la vision se fait par le moyen de certaines grandes images qui embrassent par dehors le monde tout entier. Vous voyez presentement, si je ne me trompe, quelles sortes d'images ces Philosophes se sont figurées.

Sentiment de Democrite sur les perceptions, refusé.

29. Mais j'admire que Democrite n'ait pas relevé Epicure sur cela, & qu'il ne l'ait pas fait appercevoir, qu'il ne faut pas d'autre preuve de la fausseté de tout ce qu'il dit sur ce sujet, que l'impossibilité qu'il y a que l'esprit, qui est corporel selon eux, & qui a si peu d'étendue, puisqu'il est enfermé dans un aussi petit espace que celui de nos

corps , atteigne de si grandes images , & qu'il les touche & les embrasse toutes entieres. Car il n'est pas possible qu'un petit corps en touche un plus grand dans toutes ses parties tout à la fois. Comment se peut-il donc faire que cet esprit corporel conçoive tout à la fois tout ce que ces grandes images représentent , s'il est vray que les choses ne se conçoivent qu'autant que ces images insinuent dans l'esprit , & qu'elles en sont atteintes , puisqu'il est également impossible , & qu'elles entrent toutes entieres dans un aussi petit espace que celui qui renferme l'esprit , & que l'esprit lui-même , qui a si peu d'étendue , les atteigne toutes entieres. Vous voyez bien que je parle selon leurs principes : car je suis d'ailleurs bien éloigné de croire que l'esprit soit tel qu'ils se l'imaginent.

Que si Democrite a crû que l'esprit étoit quelque chose d'incorporel , le raisonnement que je viens de faire ne se peut employer que contre Epicure. Mais enfin Democrite même comment l'a-t'il pas vû que pour qu'un esprit & une substance incorporelle pense & conçoive , non seulement il ne faut point avoir recours à l'insinuation & au contact d'aucune image corporelle , mais

FR.
CLASSE.
AN. 410.

*Imagina-
tion d'Epi-
cure tou-
chant la vi-
sion, refusée.*

qu'il est même impossible que cela se fasse par cette voye ? Quant à la vision, ce que j'ay dit combat également Epicure & Democrite, puisqu'il n'est pas possible que d'aussi petits yeux que les nôtres, contiennent & atteignent tout à la fois d'aussi grandes images que celles qu'ils supposent.

30. Lorsqu'on leur demande pourquoy on ne voit qu'une seule image de chaque corps, s'il est vray qu'il en sorte une infinité de chacun, ils répondent que le flux & l'irruption continuelle de toutes ces images, qui se pressent & s'entassent dans l'œil, fait que de tout ce grand nombre, il ne s'en fait qu'une. Cicéron refuse * l'extravagance de ce flux d'images, en faisant voir que dés-là que Democrite veut que Dieu ne se conçoive que par des images qui coulent sans cesse, il est impossible de le concevoir éternel. Et sur ce que ces Philosophes disent que c'est l'affluence perpetuelle des atômes qui entretient la substance de leurs Dieux, & qui fait qu'ils subsistent éternellement, en sorte qu'à mesure qu'il s'écoule des atômes du corps de ces Dieux, il en succede de nouveaux, & que cette succession perpetuelle est ce qui fait que ces natures ne

* Dans le 1.
Livre de la
nature des
Dieux.

*Dieux, for-
mez d'atô-
mes, comme
tout le reste,
selon Epi-
cure, &
Democrite.*

Lettre CXVIII. III

se détruisent point; Cicéron infere qu'il faut donc aussi que tous les autres êtres soient éternels, puisqu'il n'y en a aucun qui ne soit réparé sans cesse par le flux de nouveaux atômes qui remplacent ce qui se perd de sa substance. N'y a-t'il pas même sujet de craindre, dit Cicéron, qu'un Dieu tel que vous l'imaginez ne perisse à la fin, puisqu'il est sans cesse & battu au dehors d'une grêle perpétuelle d'atômes, & agité au dedans par le mouvement de ces petits corps, qui le penetrent? Car être battu des atômes, & en être agité sont choses différentes selon eux: l'un se fait par la chute des atômes sur les corps, & l'autre par le mouvement des mêmes atômes quand ils les penetrent. Enfin puisque de leur Dieu, comme de toute autre chose, il s'écoule * perpétuellement de ces images dont nous avons tant parlé, comment peut-il se promettre de subsister éternellement?

31. Ce qui fait le plus de pitié, c'est qu'on ne se contente pas d'exposer ces rêveries, & qu'au lieu de les traiter comme des choses qui n'ont pas besoin d'être réfutées, nous voyons des hommes de grand esprit qui s'amuse à les combattre, & qui s'en font une affaire,

II.
CLASSE.
A N. 410.

* Le sens
demande vi-
siblement
qu'on lise icy,
semper effluant
au lieu de *semi-*
per affluant.

II.
CLASSE.
AN. 410.

quoiqu'il n'y ait point d'esprit quelque mediocre qu'il soit qui n'en doive voir tout d'un coup la fausseté & l'extravagance.

*Que les
atomes,
quand il y
en auroit, ne
sçauroient
rien pro-
duire.*

Car quand on conviendrait qu'il y a des atômes, & que par un cours & un mouvement fortuit, ils se choquent & s'agitent les uns les autres, peut-on jamais demeurer d'accord que cette rencontre fortuite des atômes puisse produire quelque chose, & donner à chacun ce qui fait le mode & le caractère propre de sa nature, en déterminer la figure, en polir la surface, la revêtir de couleur, la remplir du principe qui l'anime, & qui la fait vivre ? **QUI-CONQUE** fait plus de cas de voir des yeux de l'esprit que de ceux du corps, & qui demande sans cesse à celui qu'il reconnoît pour son createur, de l'en rendre capable, voit clairement que tout cela ne se fait que par l'art & les dispositions ineffables de la Providence divine.

*Contre
l'existence
des atomes
selon Epicu-
re & Demo-
crite.*

Mais il ne faut pas même demeurer d'accord avec eux de l'existence des atômes, & vous allez voir combien il est aisé de renverser cette supposition, sans entrer même dans les difficultez qui exercent les Philosophes sur la divisibilité des corps. Car Epicure & Democrite

mocrite ne connoissent autre chose dans la nature que les corps & le vuide, & ce qui peut arriver de-là, c'est à dire le mouvement des petits corps dans le vuide, & ce qui se forme de leur rencontre. Qu'ils nous disent donc de quel genre sont ces images qui échappent des corps solides, mais qui n'ont aucune solidité, en sorte qu'elles ne se peuvent appercevoir que par le toucher de l'esprit, ce qui fait la pensée selon eux, ou par celui des yeux, ce qui fait la vision ? Ce sont des corps, sans doute, que ces images qui échappent des corps, & qui viennent toucher les yeux, & l'esprit-même, qu'ils prétendent corporel, aussi bien que les yeux. Vient-il donc des images des atômes-mêmes, aussi bien que des autres corps ? S'il en vient, les atômes ne sont plus atômes *, puisqu'il y a d'autres corps qui en sortent & qui s'en separent. Que s'il n'en vient point d'images, il s'enfuit, ou que l'on peut concevoir quelque chose sans images, ce qui est la chose du monde, dont ils veulent le moins demeurer d'accord, ou qu'ils ne savent pas même s'il y a des atômes, puisque faute d'images ils ne sauraient en avoir d'idée. J'ay honte de m'arrêter à refuter de telles extravagances,

II.
CLASSE.
AN. 410.

* Car le mot d'atômes signifie ce qui ne souffre point de division.

II.
CLASSE.
AN. 410.

quoiqu'ils n'ayent pas eu honte d'y tomber : mais quand je songe qu'ils ont bien osé les soutenir, ce ne sont plus ces extravagances qui me font honte, c'est la patience, ou plutôt la stupidité des hommes, qui ont été capables de les écouter.

CHAP. V.

*Egarement
des Philo-
sophes, effet du
péché.*

32. PUISQUE l'accablement du péché, & l'amour des choses sensibles a donc aveuglé les hommes jusqu'au point que les sçavans-mêmes ont été capables de s'arrêter à ces monstres d'opinions, & d'y consumer leur loisir, pouvez-vous, mon cher Dioscore, ny tous ceux qui ont tant soit peu de lumière & de discernement, pouvez-vous, dis-je, ne pas voir qu'il n'y avoit point de meilleure voye pour insinuer la vérité aux hommes, que l'autorité de cet homme auquel la vérité-même s'est unie d'une manière merveilleuse & ineffable, & qui faisant sur la terre l'office de la vérité, & gagnant la créance des hommes par la beauté de ses préceptes, & par l'éclat de ses miracles, & de ses œuvres toutes divines, leur persuaderoit, par une foy salutaire, ce que leur intelligence n'étoit pas encore capable de concevoir? C'est pour la gloire de cet homme Dieu que nous travaillons, & c'est pour ce qu'il nous a enseigné que je vous ex-

*Autorité
de Jesus-
Christ seule
voye pour
amener les
hommes à
la vérité.*

Lettre CXVIII. 117

II.
CLASSE.
AN. 410.

horte d'avoir une foy constante & inbranlable, puisque vous voyez qu'il a scû faire que non seulement quelques esprits plus élevez que les autres, mais les peuples entiers, dont la raison n'est pas assez éclairée pour concevoir ces choses-là, les croient d'une foy ferme, en attendant que purifiez par l'observation des préceptes salutaires de Jésus-Christ, ils passent des obscuritez de cette vie au grand jour de la vérité, qui se montrera à eux sans voiles & sans nuages.

Ne devons-nous pas nous rendre d'autant plus volontiers à son autorité, que nous voyons que nulle erreur n'ose plus se produire, ny entreprendre de faire des partis, & de chercher des Sectateurs, même parmy les simples & les ignorans, qu'en se couvrant du nom de Jésus-Christ; & que les Juifs, qui sont de toutes les anciennes sectes les seuls qui subsistent encore, & dont nous voyons des conventicules sous un autre nom que celui de Jésus-Christ, portent les Ecritures qui annoncent ce même Jésus-Christ, quoiqu'ils ne l'y veuillent pas voir?

Belle marque de l'autorité que Jésus-Christ s'est acquise parmy les hommes.

Que si nous en voyons qui se disent Chrétiens, quoiqu'ils ne soient pas dans la communion Catholique *, ont pris

* Les Manichéens.

II.
CLASSE.
AN. 410.

*Vaines
promesses des
Manichéens.*

le party d'insulter à ceux qui croient, & de seduire les ignorans en leur promettant de les mener par la voye de la raison, au lieu que la foy est celle que Jesus-Christ nous montre, l'obligation de croire étant comme le remede que ce divin Medecin a apporté du Ciel pour nous guerir, ils n'ont pris ce party-là que parce qu'ils ont bien vû qu'ils tomberoient dans le mépris, s'ils vouloient entreprendre de mener les hommes par autorité; & que tout ce qu'ils en peuvent avoir, est la chose du monde la plus méprisable, en comparaison de celle de l'Eglise Catholique. C'est pour cela qu'ils s'efforcent de balancer l'autorité inébranlable de l'Eglise, par les promesses magnifiques de conduire les hommes à la verité par la raison; & c'est une temerité qui est ordinaire à tous les heretiques. Mais Jesus-Christ ce divin Chef, qui nous tient enrôlez dans la douce milice de la foy, ne s'est pas contenté de mettre son Eglise à couvert sous la forteresse de l'autorité, dont les Sieges Apostoliques, & le consentement de tant de peuples, & de nations tres-celebres, sont comme autant de remparts; il l'a encore munie, par le ministère de quelques personages, également

*Foy de l'E-
glise forifiée
par tout ce
que la rai-
son peut
fournir.*

pieux, sçavans, & spirituels, de tout ce que la raison peut fournir de plus invincible. Cependant, LA CONDUITE la plus reguliere est que les foibles se tiennent à couvert sous le boulevard de la foy ; & que pendant qu'ils y sont en secreté, on combatte pour eux avec toutes les forces de la raison.

33. Mais pour revenir aux Platoniciens ; le bruit des faux Philosophes qui aboyoient après eux, & les erreurs que ces autres sectes avoient repandues de toutes parts les reduisoient, avant la venue de Jesus-Christ, à laisser le monde dans la peine de penetrer leurs sentimens, plutôt que de les exposer à être méprisez & rebutez ; & c'étoit le seul party qu'ils eussent à prendre, puisqu'ils n'avoient pas l'autorité necessaire pour obliger les hommes à croire, cela n'appartenant qu'à un homme-Dieu. Mais si-tôt que ce nom de Jesus-Christ, qui n'a pas moins causé de trouble que d'admiration par toute la terre, eut commencé de se répandre, ils commencèrent aussi à se produire, & à développer la doctrine de Platon. Ce fut alors qu'on vit fleurir à Rome l'école de Platon, & de plusieurs autres disciples de Platon tres-ingenieux & tres-éclairez. Il

II.
CLASSE.
AN. 410.

Platoniciens encouragés par la publication de la doctrine de Jesus-Christ.

11.
CLASSE.
A N. 410.

y en eut néanmoins qui se laisserent corrompre par les curiositez damnables de la magie : mais d'autres aussi reconnoissant que Jesus-Christ étoit cet Homme Dieu, en qui la verité & la sagesse immuable s'étoit incarnée, & par la bouche de qui elle avoit parlé aux hommes, se rangerent sous ses étendarts. Ainsi tout ce qu'il y a & d'autorité, & de raison, se trouve réuni en cet Homme-Dieu, & dans le seul corps de son Eglise, pour la réparation & le renouvellement du genre humain.

34. Je me suis beaucoup étendu dans cette lettre, & je ne m'en repens pas, quoique ce soit sur un sujet bien différent de celui que vous auriez peut-être mieux aimé que j'eusse traité. Car à mesure que vous avancerez dans la connoissance de la verité, vous goûterez de plus en plus ce que je viens de vous dire, & le dessein que j'ay pris sur la réponse que j'avois à vous faire, quoique peut-être il vous paroisse presently moins utile pour vos études.

Je n'ay pas laissé néanmoins de répondre à ce que vous demandiez non seulement, par ce que j'ay dit dans cette lettre sur quelques-unes des questions que vous me faites, mais par les petites

notes que vous trouverez sur presque toutes, à la marge des memoires que vous m'aviez envoyez. Que si vous trouvez que je n'ay pas satisfait à ce que vous desiriez, & que je vous donne une chose pour l'autre, vous ne songez pas, mon cher Dioscore, à qui vous vous êtes adressé. Quant aux questions que vous me proposiez sur les livres de l'Orateur, je les ay toutes laissées-là : car il m'a semblé que ce seroit une espece de badinage & d'amusement d'enfant que de martêter à les resoudre. Les autres sont d'une nature à me pouvoir être proposées, au moins à les regarder en elles-mêmes, & non pas comme tirées des livres de Cicéron. Mais pour celles-là elles sont indignes d'occuper un homme de ma profession.

Je n'aurois même sçû faire ce que j'ay fait si je n'avois été obligé par l'indisposition où votre homme me trouva, de me retirer hors d'Hippone pour quelque temps, pendant lequel ma santé s'est encore altérée, & la fièvre m'a repris ; c'est ce qui a fait que je n'ay pû vous envoyer cette lettre si-tôt que j'aurois voulu. Faites-moy sçavoir comment vous l'aurez reçûë.

II.
CLASSE.
A N. 410.

II.
CLASSE.
A N. 410.

* Ecrite
l'an 410.
C'étoit au-
paravant la
221. & celle
qui étoit la
119. est pré-
sentement la
55.

LETTRE CXIX. *

Consentius propose à saint Augustin diverses questions sur la Trinité.

CONSENTIUS saluë son tres-honoré
Seigneur, le tres-Saint Pape Au-
GUSTIN.

I. J'AVOIS déjà fait entendre en
peu de mots à vôtre saint frere,
le tres-venerable Evêque Alipe ce
que je desire de vous, esperant qu'il se
rendroit mon intercesseur, & qu'il ap-
puyeroit la priere que j'avois à vous faire.
Mais comme je me suis trouvé obligé d'al-
ler à la campagne, & que je me voy privé
par-là de l'esperance que j'avois de vous
voir, j'ay mieux aimé vous exposer par
cette lettre ce que j'ay à vous demander,
que de demeurer plus long-temps en
suspens sur ce que je puis attendre de
vous; & j'ay pris ce parti-là d'autant
plus volontiers, que j'ay crû que si vous
jugiez à propos de m'accorder ce que je

a. Ce CONSENTIUS doit sans doute être le même que
celuy à qui la lettre 205. est adressée: c'étoit vray-
semblablement un Laïque qui s'appliquoit à l'étude
dans la retraite, & composoit même quelques ouvra-
ges, dont saint Augustin fait cas, aussi bien que de sa
maniere d'écrire, qui est assurément plus polie & plus
raisonnable que celle que nous voyons d'ordinaire dans

vous demande , le repos de la solitude où vous êtes presentement, rendroit vôtre esprit encore plus capable de pénétrer la profondeur des mysteres sur lesquels je desire que vous m'instruisiez.

II.
CLASSE.
AN. 410.

J'ay toujours crû , comme une maxime constante , que c'est par la foy , plutôt que par la raison , que nous devons atteindre la verité des choses de Dieu ; car si l'on ne parvenoit à la foy de l'Eglise que par les discussions & les raisonnemens , & non pas par une humble & pieuse credulité , le bonheur éternel ne seroit que pour les Orateurs & les Philosophes. Mais puisque celuy qui a choisi ce qu'il y a de plus foible dans le monde pour confondre tout ce qu'il y a de plus fort , a jugé à propos de faire de la folie de la predication l'instrument du salut de ceux qui croiroient ; il vaut mieux suivre avec soumission l'autorité des Saints , que de s'attacher à demander raison des choses de Dieu.

I. Cor. I. 27.

Ibid. v. 21.

En effet , les Arriens qui veulent

les Auteurs du siecle & du païs où il vivoit. Car il y a grande apparence qu'il étoit de quelqu'une des Isles Baleares qu'on nomme aujourd'huy Majorque & Minorque , à ce qu'on en peut juger par ce qu'il en dit luy-même dans cette lettre. C'est à luy que saint Augustin adresse le Livre contre le mensonge. Ce Livre est traduit & imprimé à Paris chez Pralard, avec quelques autres traités du même Saint.

122. *Consentius à S. Augustin,*

II.
CLASSE.
A.N. 410.

que le Fils soit moindre que le Pere, de qui nous croyons qu'il est engendré, n'auroient jamais persisté dans cette impiété, ny les Macedoniens dans celle qui leur fait nier la divinité du saint Esprit, que nous croyons qui n'est ny de luy-même, ny engendré, si les uns & les autres avoient voulu en croire les Ecritures plutôt que leurs raisonnemens.

Apoc. 3. 7.

*Quelle
opinion on
avoit de la
suffisance de
saint Augu-
stin dès son
vivant.*

2. Neanmoins puisque nôtre Pere celeste, qui seul possède le secret des mysteres, & qui tient la clef de David en sa puissance, vous a rendu capable de penetrer, par la pureté de vôtre œil interieur, jusques dans le sanctuaire du Ciel, & d'y voir à découvert la gloire du Seigneur, ne laissez pas, ô homme admirable, de nous expliquer, autant que cela se peut par des paroles, & que celui qui vous a éclairé interieurement vous donnera moyen de nous communiquer des choses si élevées, ne laissez pas, dis-je, de nous donner quelque idée de la nature ineffable de Dieu, & de cette image vivante du pere qui l'exprime si parfaitement. Car à moins de vous avoir pour guide dans cette recherche, nos esprits n'oseroient s'élever jusques-là; & nos yeux sont trop foibles

pour soutenir l'éclat d'une si vive lumière. Entrez donc dans cette nuée obscure des mystères, que nos yeux ne sauraient percer : redressez-moy sur ce que j'ay dit de mal dans la resolution des questions que je vous envoie, & corrigez même ce que j'en ay écrit. Car j'aime bien mieux suivre avec soumission & avec foy l'autorité de vôtre sainteté, que de m'égarter en suivant la fausse lueur de mes pensées.

II.
CLASSE.
AN. 410.

3. J'ay toujours écouté & crû, avec toute la simplicité & la circonspection que la foy demande, ce que l'Ecriture dit du Fils de Dieu, dans ces paroles du Pseaume, *Annoncez celui par lequel Dieu vous salue, & qui est comme un jour produit par un autre jour* ; & dans ces autres de la Sagesse, *Il est la splendeur de la lumière éternelle* ; & sur cela je croyois, sans pouvoir néanmoins élever ma foy à rien de proportionné à la grandeur & à l'excellence de son objet, que Dieu étoit une certaine lumière incompréhensible d'une étendue infinie, & dont l'esprit humain, quelque haut qu'il pût élever ses pensées, n'étoit pas capable ny de concevoir l'excellence, ny de mesurer la grandeur, ny de se figurer la beauté ; mais qu'enfin quoy que ce pût

Psal. 95. 2.

Sap. 7. 26.

II.
CLASSE.
AN. 410.

124 *Consentius à S. Augustin,*

être que cette lumière, c'étoit une chose d'une beauté & d'un éclat incompréhensible, & qui étoit visible aux yeux même du corps, sinon à ceux de tous les Saints, au moins à ceux de Jesus-Christ.

Je dis vers la fin du premier livre, comme je croy que vous vous en souvenez, qu'encore que nôtre Seigneur Jesus-Christ, c'est à dire l'homme auquel Dieu s'est uni, soit entré par sa resurrection en possession de la toute-puissance de Dieu, ce qu'il y a eu de materiel dans le corps qu'il a pris, subsiste encore, sans que dans les entrailles de la terre, où il a été trois jours, il en ait perdu autre chose que ce qu'il avoit d'infirme, de passible & de mortel; & sur cela, on m'a fait cette objection. Si cet homme auquel le Fils de Dieu s'est uni est changé en Dieu, il n'est plus de nature à être contenu dans un lieu particulier. D'où vient donc que Jesus-Christ n'a pas laissé de dire à la Madeleine après sa resurrection, *Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté à mon Pere ?*

4. Pour tâcher donc de prouver que Jesus-Christ est par tout par sa puissance, & selon sa divinité, quoiqu'elle n'opere

pas par tout , & non pas selon son humanité , voici ce que j'ay écrit de l'unité de Dieu , & de la Trinité des personnes. Dieu est un , mais il y a trois Personnes divines : sa nature est une & indivisible , mais les Personnes sont distinctes. Dieu est en toutes choses , & au delà de toutes choses : non seulement il remplit tout , mais il passe les extrémités de l'univers , & l'enferme de toutes parts ; il est au dessus de ce qu'il y a de plus élevé , il est répandu par tout , & au delà de tout.

Quant aux Personnes elles subsistent l'une dans l'autre , quoiqu'elles soient tres-réellement distinctes , & que chacune ait sa propriété singulière , qui la distingue des autres , & qui fait qu'on ne les sçauroit confondre.

Il n'y a donc qu'un Dieu ; & ce Dieu est par tout , parce qu'il est le seul Dieu , & qu'il ne laisse aucun lieu vuide où il y en puisse avoir un autre. Tout est plein de Dieu , & il n'y a rien au delà de Dieu. Le même Dieu est dans le Pere , dans le Fils , & dans le Saint Esprit : ainsi ce ne sont pas trois Dieux , mais un seul Dieu , quoique le Pere ne soit pas le Fils , ny le Fils le Saint Esprit. Le Pere est dans le Fils , & le Fils dans le Pere , & le saint

II.
CLASSE.
AN 410.

„ Esprit dans tous les deux ; car il n'y a
 „ qu'un seul & même Dieu résidant indi-
 „ visiblement dans les trois Personnes ,
 „ qui ne sont pas distinguées par aucune
 „ inégalité de rang ny de puissance , mais
 „ seulement par le nombre & la différence
 „ des personnes.

„ Tout ce qui est au Pere est au Fils , &
 „ tout ce qui est au Fils est au Pere , com-
 „ me tout ce qui est à tous les deux est au
 „ saint Esprit , parce que la substance divi-
 „ ne est dans les trois , non seulement dans
 „ une parfaite égalité , mais dans une
 „ identité , une unité , & une indivisibilité
 „ parfaite : ainsi l'un n'a sur l'autre aucune
 „ prééminence d'âge ny de Majesté. Car
 „ ce qui est nécessairement plein ne se
 „ peut diviser ny affoiblir , & la plénitu-
 „ de ne reçoit point de supplément d'une
 „ autre plénitude , & ne peut être moind-
 „ re ny plus grande d'un côté que de
 „ l'autre. Mais il n'en est pas ainsi des
 „ Personnes : car celle du Pere n'est pas
 „ celle du Fils , ny celle du Fils celle du
 „ saint Esprit , quoiqu'il n'y ait qu'une
 „ même Puissance commune à trois égale-
 „ ment puissants , & une même substance
 „ dans trois différentes substances. Ainsi
 „ le Pere , le Fils , & le saint Esprit sont
 „ par tout quant à la Majesté de leur sub-

ce, parce qu'ils ne sont qu'un à cet
 ord; mais quant aux personnes, cha-
 cun n'est qu'en soy, parce qu'elles sont
 is. Voilà ce que je dis sur ce mystere,
 que je pousse encore plus loin, ayant
 pour but d'établir que les Personnes ne
 sont par tout que par cette Majesté qui
 est au dessus des Cieux, par delà les
 cieux, & au-delà des Enfers, est tou-
 jours & par tout la même; d'où je pré-
 tends qu'on doit conclure que cet hom-
 me auquel le Fils de Dieu s'est uni, est
 la vérité changé en Dieu; mais sans
 avoir perdu la nature que le Verbe a
 prise en luy, & sans qu'on le puisse
 regarder comme une quatrième Per-
 sonne.

5. Mais je voy que vous dites qu'il
 faut pas se figurer Dieu comme un
 corps, vous à qui je croy qu'il a été
 donné de penetrer le Ciel même par la
 pureté & la sublimité de vos pensées,
 vous s'élevant au dessus des Astres, sont
 mises à la contemplation de la Ma-
 jesté de Dieu selon l'immobilité des pro-
 phéties de celui qui a dit: *Bien-heureux*
ceux qui ont le cœur pur, car ils ver-
ront Dieu. La raison que vous en appor-
 tez est qu'encore qu'on se figurât une
 manière mille & mille fois plus subtile

II.
 CLASSE.
 AN 410.

Math. 5.8.

& plus penetrante que celle du Soleil , cela ne sçauroit rien faire concevoir de semblable à Dieu , parce que tout ce qui est visible aux yeux du corps est corporel ; & que comme on ne sçauroit concevoir la justice & la pieté comme quelque chose de corporel , sans tomber dans les vaines imaginations des Payens, qui se representent les vertus sous une forme humaine, & qui les peignent comme des femmes , cela nous oblige de tâcher, autant qu'il est possible, de concevoir Dieu , sans rien emprunter de tout ce que l'imagination nous peut fournir.

Pour moy , comme la tiedeur de mon cœur fait que je ne puis atteindre la sublimité de vos discours , je ne conçois pas que la justice puisse être une substance vivante , & ainsi je ne puis concevoir Dieu , qui est une substance vivante , comme je conçois la justice. Car si la justice est vivante , ce n'est pas en elle-même , mais en nous ; ou plutôt , c'est nous qui vivons selon la justice quand nous sommes justes : mais pour elle , elle n'est nullement vivante en elle-même. Peut-être direz-vous que ce que nous pouvons avoir de justice n'est point la justice , & qu'il n'y en a point d'autre que

que Dieu ; & que cette justice qui est Dieu, est la véritable justice.

II
CLASSE.
AN. 410.

6. Je voudrois donc que vous me tirassiez des doutes où je suis sur tout cela ; & que sans attendre que je sois avec vous, vous le füssiez dès à présent par une lettre qui traitât cette matiere à fonds. Car il n'est pas raisonnable que je sois le seul que vous tiriez d'une erreur qui m'est commune avec tant d'autres ; & quand un grand nombre de ceux qui habitent les Isles où nous sommes, & qui cherchent le bon chemin, se seront égarés, où trouveront-ils un Augustin qui puisse les assujettir par le poids de son autorité, les instruire par la profondeur de son sçavoir, & les convaincre par la force de son esprit ?

Quel respect on avoit pour l'autorité de saint Augustin dès son vivant.

Pour-étre que cette affection toute paternelle que vous avez pour moy, fait que vous aimiez mieux me redresser en secret, que de me reprendre publiquement, comme un homme qui s'égare luy-même, & qui fait égarer les autres. Mais comme c'est le salut de mon ame que je me propose dans ma course, plutôt que l'estime & les loüanges des hommes, dès-là que vos corrections n'auront pour moy rien que de salutaire, elles n'auront aussi rien que de doux ; puisqu'elles se-

Caractere des amateurs de la verité.

ront & pour moy , & pour d'autres , une source de vie , & même d'estime & de loüanges. Car je croy qu'il ne se trouvera personne assez injuste pour aimer mieux me taxer de folie sur ce que j'auray été quelque temps dans l'erreur, que de me loüer d'avoir pris le party d'en sortir , & de m'instruire de la verité.

Auroit-on pû taxer de folie ceux que saint Paul avertissoit de prendre-garde à ne pas courir en vain , & de courir de telle sorte qu'ils remportassent le prix ? C'est ce que vous ferez à nôtre égard en nous tirant de cette voye où nous courons , & même en nous la fermant pour jamais , par des écrits qui soient connus de tout le monde , sans quoy les autres seroient en danger d'être frustrés de la verité , par les égards que vôtre amitié vous pourroit faire avoir pour moy.

Aussi n'ay-je pas eû recours à vous comme à un Approbateur , ou un simple Lecteur ; mais comme à un Censeur des livres que j'ay publiez jusqu'icy. Car dans la lettre que j'ay mise à la tête , & qui tient lieu de Preface , je déclare que
 „ c'est par le poids des sentimens du saint
 „ Evêque Augustin , que je prétends ar-
 „ rêter la nacelle flottante & chancel-
 „ te de ma foy. Comme donc vos deci-

sions sont comme une ancre qui nous tiendra d'autant plus ferme qu'elle entrera plus profondément dans la terre, pourquoy feriez-vous difficulté, vous en qui la Doctrine de Jesus-Christ reside dans toute sa plenitude, de reprendre publiquement un fils aussi soumis que je le suis, & qu'il faut toujours que vous redressiez ? Car il ne s'agit pas d'une question peu importante, & nous ne sommes pas seulement en danger de ne pas avancer, mais, comme vous dites si bien & si fortement, nôtre aveuglement ne va pas à moins qu'à nous rendre coupables d'idolâtrie. Dissipez-le donc avec tout ce que vous avez d'adresse & de prudence ; écarter par la lumiere de vôtre sçavoir & de vôtre esprit les nuages qui nous offusquent, afin qu'à la faveur de cette lumiere les yeux, de nôtre cœur deviennent capables de voir ce qui leur a été impenetrable jusques à present. Je prie Dieu, mon tres-Saint Pape, & tres-honoré Seigneur, qu'il vous conserve, qu'il vous fasse toujours souvenir de moy, & qu'il vous fasse jouir à jamais de la gloire de son Royaume.

II.
CLASSE.
A N. 410.

*Combien
il est dange-
reux d'a-
voir de faus-
ses idées de
la nature de
Dieu.*

II.
CLASSE.

A N.º 410.

* Ecrite un
peu après la
precedente.

C'étoit au-
paravant la
212. & celle
qui étoit la
110. est pre-
sentement
la 140.

LETTRE CXX. *

*Saint Augustin répond à Consentius sur les
questions qu'il luy avoit proposées sou-
chant la Trinité, qui luy donnent lieu de
traitter admirablement de la foy & de
l'intelligence.*

AUGUSTIN à son très-cher & très-
honoré frere en JESUS-CHRIST,
CONSENTIUS: salut dans le même
JESUS-CHRIST.

CHAP. I. 1. **L'**ESPRIT qui reluit dans vos
livres m'a fait un fort grand
plaisir, & c'est ce qui m'avoit obligé de
vous prier de nous venir voir. Car quoi-
que vous ne soyez pas éloigné de nous,
j'aurois été bien aise que vous eussiez
là icy, plutôt qu'ailleurs, quelques uns de
mes ouvrages, que j'ay crû nécessaires à
votre instruction; afin que s'il se trou-
voit quelque chose qui vous fit de la pei-
ne à entendre, vous pussiez m'en de-
mander l'explication, & qu'avec le se-
cours de ce qu'il plairoit à Dieu de me
rendre capable de vous dire, & qu'il
vous feroit la grace de concevoir dans
les entretiens que nous aurions ensem-
ble, vous corrigassiez vous-même dans

vos livres ce qui vous paroîtroit en avoir besoin. Car vous avez une facilité à vous exprimer, qui vous rend tres-capable de bien faire entendre vos sentimens, & vous meritez par ce que vous avez de vertu & d'humilité, de n'en avoir que de justes, & de conformes à la verité. Je persiste donc dans le même avis que je vous ay déjà donné, & auquel il me semble que vous ne devez point faire de difficulté de vous rendre, qui est, qu'en lisant où vous êtes ce que vous avez de mes ouvrages, vous marquez les endroits qui vous font de la peine, & que vous me les apportiez icy, pour vous éclaircir sur ce que vous aurez marqué. Ainsi je ne fais que vous exhorter à faire ce que vous n'avez point encore fait, & à quoy vous pourriez avoir quelque repugnance si vous vous étiez mis en devoir de le faire, & que vous y eussiez trouvé quelque difficulté de ma part; mais c'est ce que vous ne sçauriez dire. Je vous avois encore mandé, sur ce que vous vous plaigniez que dans les copies que vous avez de quelques-uns de mes livres, il y a une infinité de fautes qui vous lassent & qui vous troublent, que vous n'aviez qu'à recourir à celles que j'ay icy, que vous trouveriez plus correctes.

2. Quant à ce que vous souhaitez que j'emploie tout ce que je puis avoir d'esprit & d'adresse pour développer la matiere de la Trinité, c'est à dire de l'unité de Dieu & de la distinction des

» Personnes, afin que les nuages de vô-

» tre esprit étant dissipés par la lumière

» du mien, pour user de vos termes, vous

» puissiez voir, à la faveur de cette lumière,

» ce que vous n'avez pû comprendre jus-

» qu'icy, voyez si ce que vous me deman-

» dez là s'accorde avec ce que vous éta-

» blissez dans la même lettre, comme une

» maxime constante, que c'est par la foy,

» plutôt que par le raisonnement, qu'on

» peut atteindre la vérité ? Car, dites-

» vous, si l'on ne parvenoit à la foy de

» l'Eglise que par les raisonnemens & les

» discussions, & non pas par une humble

» & pieuse credulité, le bon-heur éternel

» ne seroit que pour les Orateurs & les

» Philosophes. Mais comme celui qui a

» choisi ce qu'il y a de plus foible dans le

» monde, pour confondre tout ce qu'il y

» a de plus fort, a jugé à propos de faire

» de la folie de la predication l'instrument

» du salut de ceux qui croiroient, il vaut

» mieux suivre avec soumission l'autorité

» des Saints, que de s'attacher à deman-

» der raison des choses de Dieu. Jugez-

donc par ce principe, si dans une matière comme celle-cy, qui fait le principal point de nôtre foy, il ne vaut pas mieux se contenter de suivre l'autorité des Saints, que de vouloir que je tâche à force de raisons de vous en donner l'intelligence. Car quand je me mettray en devoir de vous élever en quelque sorte jusques à l'intelligence de ce mystère (ce que je ne sçauois jamais faire à moins que Dieu ne vous éclaire intérieurement) que feray-je autre chose que vous rendre raison de ce que la foy nous enseigne sur ce sujet ? Si donc vous vous croyez bien fondé à recourir à moy, ou à quelque autre capable de vous en instruire, & à vouloir entendre ce que vous croyez, corrigez vôtre principe ; non jusques à rejeter la voye de la foy, mais au moins jusqu'à reconnoître que ce que la foy nous fait croire, peut être compris par la lumière de la raison.

3. Car Dieu nous garde de penser qu'il haïsse en nous cette prerogative par laquelle il nous a élevez au dessus des autres animaux. A DIEU ne plaise que la soumission où nous sommes sur tout ce qui fait partie de la foy, nous empêche de chercher & de demander raison de ce que nous croyons, puisque

II.
CLASSE.
A N. 410.

nous ne pourrions pas même croire si nous n'étions capables de raison. Que si en de certaines choses, qui sont partie de la doctrine du salut, & que nous ne sommes pas encore capables de concevoir par raison, quoique nous le puissions devenir un jour, nous disons qu'il faut que la foy precede, afin qu'elle purifie le cœur, & le rende capable de soutenir le grand jour de la raison; c'est la raison même qui le dit. Aussi est-ce la raison même qui parle par la bouche du Prophete, quand il dit, *Si vous ne croyez, vous ne comprendrez pas*, par où il distingue ces deux choses, nous conseillant de commencer par croire, afin de pouvoir comprendre ce que nous croirons. Ainsi c'est la raison qui veut que la foy marche devant; & si ce que dit le Prophete n'étoit pas selon la raison, il faudroit qu'il fût contre la raison, ce que Dieu nous garde de penser.

*Foy, fondée
sur la rai-
son, & com-
ment.*

Que si c'est la raison même qui veut que sur des choses aussi claires que celles que la Religion nous propose, & que nous ne sommes pas encore capables de concevoir, la foy precede la raison, sans doute que la raison même qui nous le persuade precede la foy: ainsi il y a toujours quelque raison qui marche devant.

I. Pier :

4. C'est pour cela que l'Apôtre saint Pierre veut que nous soyons toujours prêts à répondre de nôtre foy & de nôtre esperance, à quiconque nous en demandera raison : ainsi si un infidelle me demande raison de ma foy & de mon esperance, & que je voye qu'il est incapable de comprendre jusqu'à ce qu'il croye, ce sera en luy disant cela même que je luy rendray raison, afin de luy faire entendre, s'il est possible, qu'il est contre la raison & contre l'ordre, de demander raison de ce qu'on ne sçauroit comprendre qu'on ne le croye.

Que si c'est un Fidele qui demande raison de ce qu'il croit déjà, & qui voudroit le comprendre, il faut voir quelle est sa capacité, & y proportionner les raisons que l'on luy rendra de ce qu'il croit, & par où on tâchera de luy ouvrir l'intelligence, ce que l'on fera plus ou moins selon que sa capacité est plus ou moins grande : mais il faut qu'il se tienne toujours dans la voye de la foy, en attendant qu'il puisse atteindre la perfection & la plenitude de la connoissance. C'est ce que l'Apôtre recommande, quand il dit, *Si vous avez quelque sentiment qui ne soit pas tel qu'il doit être, Dieu vous éclairera, & vous fera connoître la verité, pourvû que*

II.
CLASSE.
AN. 410.

*Comment
on rend rai-
son des cho-
ses de la Foy
à ceux qui
ne sont pas
encore ca-
pables de les
comprendre.*

Phil. 3. 15.

& 16.

138 *S. Augustin à Consentius,*

II.
CLASSE.

AN. 410.

Condition
nécessaire
pour arriver
à l'intelli-
gence.

1. Cor. 13.
12.

Jean. 14. 6.
1. Cor. 23.

nous nous tenions fermes dans les choses où nous sommes déjà parvenus. Or nous sommes déjà parvenus à la voye de la foy, si nous sommes fidelles ; & pourvû que nous ne nous en écartions point , non seulement nous arriverons au plus. haut degré de l'intelligence des choses incorporelles & immuables , autant qu'on la peut avoir en cette vie , mais nous parviendrons infailliblement à les contempler , & à les voir *face à face* , comme dit le grand Apôtre. Car IL Y EN A , & des moins éclairez , qui marchant avec perséverance dans la voye de la foy, s'élevent jusques à cette contemplation beatifique ; & il y en a d'autres d'un genie bien plus élevé que ceux-là , & qui conçoivent déjà en quelque sorte ce que c'est qu'une nature invisible , immuable & incorporelle , mais qui ne voulant pas se tenir dans le chemin qui mène à cette infinie beatitude , parce que JESUS-CHRIST crucifié qui en est la voye , leur paroît une folie , ne sçauroient élever leur intelligence jusques à ce divin Sanctuaire de la paix , quoique leur esprit apperçoive quelques-uns des rayons qui en échappent , & qui donnent jusques sur les cœurs qui en sont le plus éloignez.

5. Or il y a des choses que nous ne croyons point quand on nous les dit, & que nous ne laissons pas de trouver vraies quand on nous en rend raison, quoiqu'auparavant elles nous parussent incroyables. Aussi les infidelles ne refusent-ils de croire les miracles de la toute-puissance de Dieu, que parce qu'ils n'en voyent point les causes & les raisons. Car IL Y A DES CH O S E S dont on ne scauroit rendre raison, mais qui ne laissent pas d'avoir leur raison, puisqu'il n'y a rien dans la nature que Dieu n'ait fait avec raison. Mais IL EST A PROPOS que les raisons de quelques-unes de ses merveilles ne se voyent pas aisément; autrement la facilité d'en avoir la raison leur feroit perdre de leur prix à l'égard de certains esprits dégoutés sur qui les choses ne font impression qu'autant que l'admiration les picque. Car il y en a, & beaucoup, qui sont plus touchés des moindres choses qui leur donnent de l'admiration, que des plus grandes merveilles dont ils connoitroient la cause. De là vient que dans les theatres un danseur de corde attire plus d'attention que la musique, quoiqu'on ne voye dans l'un que quelque chose de difficile & d'étonnant, au lieu que l'autre don-

II.
CLASSE.
A N. 410.

*Pourquoi
Dieu a voulu
que les
raisons de
quelques-
unes de ses
merveilles
ne se vissent
pas aisément.*

ne par elle-même un plaisir qui charme & qui attache. Il faut donc à ces sortes d'esprits des miracles visibles pour les porter à la foy des choses invisibles, & pour les mettre au point qu'étant peu à peu purifiez par le feu de la charité, & familiarisez, pour ainsi dire, avec la vérité, ils cessent d'admirer ce qu'ils admiroient auparavant.

6. Ce que je viens de dire ne tend qu'à vous faire désirer d'arriver à l'intelligence, dont l'ame devient capable par la foy, & à quoy la vraie raison conduit. Je dis la vraie raison, parce qu'il y a de fausses raisons, comme celles qui ont fait croire à quelques-uns que dans la Trinité, qui est le Dieu que nous adorons, le Fils n'est pas coéternel au Pere, ou qu'il est d'une autre substance, ou que le saint Esprit est dissemblable en quelque chose, & par consequent inférieur au Pere, ou que le Pere & le Fils sont bien d'une même substance, mais non pas le saint Esprit. C'est par des raisons qu'on persuade ces erreurs; mais des raisons qu'il faut rejeter & detester, non parce qu'elles sont raisons, mais parce qu'elles sont fausses; car si elles étoient vraies elles ne conduiroient pas à l'erreur. De la même manière donc que de

ce qu'il y a de faux discours il ne s'ensuit pas qu'il faille rejeter toutes sortes de discours, ainsi de-ce qu'il y a de fausses raisons il ne s'ensuit pas que nous devions rejeter toutes sortes de raisons.

On en peut dire autant de la sagesse; & il ne faut pas rejeter la véritable sous prétexte qu'il y en a une fausse, qui est celle qui regarde comme une folie Jesus-Christ crucifié, quoiqu'il soit la puissance & la sagesse de Dieu, & à laquelle Dieu a opposé la folie de la predication, qui est le moyen par où il luy a plu de sauver ceux qui croiroient: *Car ce qui vient de Dieu, & qui paroît une folie, est plus sage que toute la sagesse des hommes.*

Voilà ce qu'on n'a pu persuader à quelques-uns d'entre les Philosophes & les Orateurs, parce qu'ils suivoient une voye qui n'avoit que l'apparence de la vérité, & qui ne faisoit que les tromper & leur donner moyen de tromper les autres. Mais il y en a eû aussi à qui on l'a persuadé, & Jesus-Christ crucifié n'est pour ceux-là ny un scandale, ny une folie, parce qu'ils sont de ce nombre appelé d'entre les Juifs & les Gentils, pour qui Jesus-Christ est la force & la sagesse de Dieu. Or une sainte humilité a fait avouer à tout ce qu'il y a eû d'Orateurs

11.
CLASS. 2.
AN. 410.

1. Cor. 1. 23.
G. 24.

1bid. v. 21.

1bid. v. 25.

II.
CLASSE.
A.N. 410.

1. Cor. I. 23.
¶ 24.

1. Cor. I. 26.
¶ 27.

*Humilité,
principe
d'intelligen-
ce dans les
plus grands
esprits, com-
me dans les
autres.*

Ibid. v. 25.

CH. II.
*Fausse idée
de la nature
de Dieu, en-*

même & de Philosophes, parmy ceux que la grace a fait entrer dans cette voye, qui n'est autre que Jesus-Christ crucifié, & qu'elle a rendus capables d'en connoître la droiture & la verité, que des pêcheurs qui les y ont precedez y ont marché d'un pas bien plus ferme qu'eux, & les ont surpassez non seulement par la force de leur foy, mais par la clarté & la hauteur de leur intelligence. Car ayant vû que Dieu avoit choisi à dessein ce qu'il y a dans le monde de plus foible & de moins sage en apparence, pour confondre tout ce qu'il y a de fort & de sage parmy les hommes, & que toute leur sagesse n'étoit qu'erreur & illusion, & toute leur force que foiblesse, une confusion salutaire leur a fait reconnoître leur foiblesse & leur folie, & par-là ils se sont trouvez au rang de ce qu'il a plu à Dieu de choisir de depourvû de force & de sagesse, & sont devenus véritablement sages & solidement forts, par la vertu de ce qui ne paroît que folie & foiblesse, mais qui venant de Dieu, est plus fort & plus sage que toute la force & toute la sagesse des hommes.

7. LORSQUE nôtre foy & nôtre piété commencent à nous faire rougir d'une certaine Idolatrie que la foiblesse de

nos pensées appesanties par le commerce & les impressions des choses visibles, tâche d'établir dans nôtre cœur, ce n'est qu'à la faveur des lumieres d'une raison étroite & épurée, que nous nous défaisons de toutes ces fausses imaginations, que j'appelle une idolatrie. Car n'est-ce pas une espece d'idolatrie, qu'au lieu de concevoir comme quelque chose d'invisible, d'incorporel, & d'immuable, cette Trinité que nous adorons, nous nous la representations comme trois masses vivantes, qui avec tout ce que nous leur sçaurions donner de grandeur & de beauté, seroient toujours bornées à un certain espace, & ne pourroient être que chacune dans le sien, quoique voisines & contigües, soit que l'on suppose qu'elles soient, pour ainsi dire, posées sur une même ligne, en sorte qu'il y en ait une au milieu, & les deux autres à chaque côté de celle-là, ou qu'elles soient placées en forme de triangle, en sorte que chacune des trois touche les deux autres, & qu'ainsi il n'y en ait aucune que l'on puisse dire séparée d'aucune des autres ? N'est-ce pas une espece d'idolatrie, encore une fois, que de se figurer ainsi les trois personnes divines, puisque quelque grandes & quelque excellentes

II.
CLASSE.
AN. 410.

retiennent
en nous une
espece d'ido-
latrie.

En quelles
absurditez
on tombe sur
la nature de
Dieu, quand
on n'est pas
capable de
concevoir

II.
CLASSE.
AN. 410.

autre chose
que des
corps.

qu'on puisse les imaginer, il est clair que si elles sont quelque chose d'étendu, il faut qu'elles aient leurs bornes & leurs circonscriptions :

N'est-ce pas une espèce d'idolâtrie que de se figurer la divinité commune aux trois Personnes, non comme quelque chose de semblable à quelqu'une des trois, mais comme une quatrième substance, qui soit comme l'ame commune de toutes les trois, & toute entière en chacune, & de croire que c'est par-là que l'on peut dire que ces trois Personnes ne sont qu'un seul Dieu : de vouloir que les Personnes ne soient que dans le Ciel, mais que cette divinité soit par tout, & que ce soit à raison de cette divinité commune aux trois, qu'il est vrai de dire que Dieu est & dans le Ciel & dans la terre, quoiqu'on ne puisse pas dire que le Père, le Fils, & le saint Esprit soient dans la terre, parce que la Trinité n'a point d'autre demeure que le Ciel. * Dès qu'une droite raison a commencé d'ébranler ce vain phantôme, que des pensées toutes charnelles nous composent de ce que les impressions des sens laissent en nous, le secours & la lumière de celui qui ne veut point habiter dans nos cœurs avec de telles idoles, achève bien-

* C'étoit icy où commençoit autrefois la lettre 85.

bien-tôt de nous les faire briser & de purifier si bien nôtre foy de toutes ces fausses imaginations, qu'il n'y en reste pas la moindre trace.

8. Il est vray que si la foy ne venoit la premiere dans nôtre cœur, pour y former des sentimens de pieté, qui nous preparent à bien recevoir les raisons que l'on nous presente, & qui par le secours des lumieres de la verité, dont Dieu nous éclaire interieurement, nous font voir la fausseté de ces sortes d'imaginations, toutes ces raisons, quelque vrayes qu'elles soient, ne feroient point leur effet. Mais quand la foy a precedé, & qu'elle a fait son office, la raison venant ensuite nous fait decouvrir quelque chose de ce que nous cherchions. Ainsi il est sans doute que non seulement la vraye raison qui nous donne l'intelligence de ce que nous croyons, mais la foy même qui nous attache fermement à ce que nous ne concevons pas encore, est preferable à la fausse raison, puisqu'IL VAUT MIEUX croire ce qui est vray, quoiqu'on ne le voye pas encore, que de prendre pour vrayes des faussetez & des chimeres que l'on croit voir. Car LA FOY a ses yeux, qui luy font voir en quelque sorte la verité de

II.
CLASSE.
AN. 410.

*La raison
n'éclaire
point sur les
choses de la
foy, à moins
qu'on ne
croye.*

*Yeux de
la Foy.*

II.
CLASSE.
AN. 410.

*On doit dis-
siper de com-
prendre ce
que l'on
croit.*

ce qu'elle ne voit pas encore, comme ils luy font voir tres-clairement qu'elle ne voit pas encore ce qu'elle croit ; mais enfin celuy qui est parvenu au point que la vraye raison luy donne l'intelligence de ce qu'il croyoit auparavant sans l'entendre, est dans une meilleure condition que celuy qui en est encore à desirer d'entendre ce qu'il croit : que s'il n'avoit pas ce desir-là même, & qu'il s'imaginât qu'il faut s'en tenir à la foy, au lieu que nous devons aspirer à l'intelligence, ce seroit ne pas sçavoir quelle est la fin, & l'utilité de la foy. Car COMME la Foy sainte & salutaire ne subsiste point sans Esperance & sans Charité, il faut que l'homme fidelle non seulement croye ce qu'il ne voit pas encore, mais qu'il aime à le voir, qu'il y travaille, & qu'il espere d'y parvenir.

*Quelles
sont entre
les choses
que nous
croyons, celles
que nous
pouvons
esperer de
voir.*

I. Pier. 3. 18.

Rom. 6. 9.

9. Il y a des choses visibles de leur nature, où nous ne devons néanmoins pretendre d'atteindre que par la foy, parce qu'elles sont passées, & que nous croyons simplement qu'elles ont été, sans esperer de les voir. C'est ainsi que nous croyons que Jesus-Christ est mort une fois pour nos pechez, qu'il est resuscité pour ne plus mourir, & sans que la mort puisse jamais avoir d'empire sur luy. Il y en a

d'autres qui sont encore à venir , & que non seulement nous croyons , mais que nous espérons de voir , quoiqu'on ne puisse les démontrer présentement , comme la résurrection de nos corps. Enfin il y en a d'autres qui ne passent point , & qui ne sont point à venir , mais qui subsistent éternellement , & de celles-là les unes sont invisibles , comme la justice & la sagesse , & les autres visibles , comme le corps glorieux & immortel de Jésus-Christ. Pour celles qui sont invisibles , c'est les voir que de les comprendre ; & ainsi celles-là mêmes se voyent de la manière qui convient à leur nature ; & quand on les voit de cette sorte , on les voit beaucoup plus sûrement que celles qui sont de la portée de nos sens ; & si on les appelle invisibles , ce n'est que parce que les yeux du corps n'y sçauroient atteindre. Mais pour celles qui sont visibles de leur nature , & qui doivent subsister éternellement , comme le corps de Jésus-Christ , nous pourrions les voir même des yeux du corps , si elles nous étoient présentes ; & c'est ainsi que Jésus-Christ se fit voir après sa résurrection à ses Disciples , & même après son Ascension à S. Paul & à S. Estienne.

10. A l'égard de ce qu'il y a de visi-

II.
CLASSE.
A N. 415.

*Les choses
même in-
visibles se
voyent en
un certain
sens.*

Act. 1. 3.
Mat. 28. 9.
Mar. 16. 9.
Luc. 24. 15.
Joan. 20.
14.
Act. 9. 4.
Act. 7. 55.

ble parmy les objets de nôtre foy , & qui doit subsister éternellement , non seulement nous le croyons , mais nous espérons même de le voir quelque jour , quoiqu'il ne nous paroisse point présentement , sans néanmoins nous efforcer de le concevoir par la raison & par l'intelligence , qu'autant qu'il est nécessaire pour le mieux distinguer de ce qu'il y a d'invisible. Or dès-là que nous en sommes encore à nous former des idées qui puissent nous représenter ces objets visibles de nôtre foy , nous voyons assez qu'ils ne nous sont pas encore connus comme ils le doivent être. Car nôtre esprit sçait se représenter les choses qu'il ne connoît point , aussi bien que celles qui luy sont connues , mais d'une manière différente. C'est ainsi qu'encore que je n'aye jamais vû Antioche , je ne laisse pas de me la représenter , mais d'une manière bien différente de celle dont je me représente Carthage que j'ay vûë. Car à l'égard de l'une , l'idée que j'en ay n'est qu'une production de mon imagination , au lieu que celle que j'ay de l'autre est un souvenir , & une image de la chose telle qu'elle est. Cependant je ne doute non plus de ce que je sçay de l'une , sur la foy de plusieurs témoins,

*Nous sommes aussi
assurés de
certaines
choses que
nous n'a-
vons jamais
vues , que
de celles que
nous voyons.*

que de ce que je sçay de l'autre, sur celle de mes propres yeux.

Mais à l'égard de la sagesse, de la justice, & de toutes les autres choses de pareille nature, il ne faut pas croire que l'imagination y puisse atteindre aussi bien que l'esprit. Ce n'est que par une action tres-simple de la raison & de l'intelligence que les choses invisibles se voyent, & elles ne nous présentent ny masse, ny figure, ny lineamens, ny distinction de membres ou de parties, ny lieu, ny terme, ny espace fini ou infini.

C'est ainsi que nous voyons cette lumière même qui nous fait faire toutes ces différences, & à la faveur de laquelle nous distinguons sans peine ce que nous croyons quoique nôtre intelligence n'y puisse atteindre, d'avec ce qui luy est clairement connu; les idées de ce que nous avons vû, d'avec celles de ce que nous nous imaginons sans l'avoir vû; ce qui se fait connoître à nous par les sens, d'avec ce que nôtre imagination nous représente de semblable aux natures corporelles; & ces productions mêmes de nôtre imagination, d'avec ce que la pure intelligence nous fait voir, & qui ne tient rien de la matiere, mais que nous ne voyons pas pour cela moins clai-

II.
CLASSE.

AN. 410.

Quelles
sont les choses où l'imagination ne peut atteindre.

Lumière
interieure.

Ses effets...

II.
CLASSE.
A N. 410.

... combien
elle nous est
clairement
connue.

Trois
genres de
choses visi-
bles.

rement. Car cette lumière intérieure qui nous fait discerner tout ce que je viens de dire, n'est pas une lumière étendue dans l'espace, comme celle du Soleil & des autres corps lumineux, & ce n'est pas par des rayons visibles & sensibles qu'elle éclaire notre intelligence, mais d'une manière invisible & ineffable. Cependant elle luit très-certainement dans notre intelligence, & elle ne nous est pas moins clairement connue, que toutes les choses qu'elle nous fait voir.

II. Il y a donc trois genres de choses visibles. Le premier comprend les corps, comme le Ciel & la terre avec tout ce qu'ils enferment, & à quoy les sens peuvent atteindre. Le second comprend les images des corps qui se forment ou se conservent dans notre esprit, & par le moyen desquelles nous nous représentons les choses dont nous nous souvenons, & même celles que nous avons oubliées, & de ce genre est encore tout ce qui nous paroît dans les songes, ou dans de certaines extases de l'âme, & qui nous présente toujours quelque sorte d'étendue. Le troisième, qui ne tient rien des deux premiers, comprend ce qui non seulement n'est point corps, mais qui n'a nul rapport aux

corps, comme la sagesse qui ne se voit que par la pure intelligence, & dont la lumiere nous fait seule bien juger de tout le reste.

II.
CLASSE.
AN. 410.

Cela supposé, dans lequel de ces trois genres devons-nous mettre cette Trinité que nous voudrions connoître ? car il faut nécessairement qu'elle soit de quelqu'un des trois, ou qu'elle ne soit d'aucun.

*Duquel
de ces trois
genres est la
Trinité.*

Si elle est de quelqu'un de ces genres, sans doute que c'est de celui qui est plus excellent que les deux autres, & auquel appartient la sagesse. Que s'il y a en nous quelque rayon de sagesse, souvenons-nous que comme il n'y peut être que dans un degré inférieur à cette souveraine & immuable lumiere que nous appellons la sagesse de Dieu, il ne faut pas que l'idée que nous formerons de la source, soit inférieure à celle que nous avons du ruisseau. Si cette lumiere ineffable nous éclaire donc de quelque rayon, qui fait sans doute tout ce qu'il y a en nous de sagesse, & qui n'y est qu'autant que l'état présent, où nous ne voyons les choses qu'en énigme & comme dans un miroir obscur, nous permet d'y participer, nous ne devons laisser rien entrer dans l'idée que nous

*Qu'elle ne
peut être du
premier.*

1. Cor. 13.
12.

152 *S. Augustin à Consentius,*

II.
CLASSE,
A N. 410.

en avons, de tout ce qui tient du corps
& qui a rapport au corps,

12. Et quand la Trinité ne se pour-
roit mettre dans aucun de ces trois gen-
res, & qu'elle seroit invisible à l'intel-
ligence-même, d'autant moins devrions-
nous croire qu'elle eût rien de sembla-
ble aux corps; ny aux images des corps
qui se conservent dans nôtre esprit.

*Par où la
substance de
Dieu est au
dessus de la
substance
corporelle.*

Car si elle est au dessus des corps, ce
n'est pas par la beauté extérieure, ny
par la grandeur de la masse ou de l'é-
tendue, mais par l'excellence de sa na-
ture, entièrement différente de celle des
corps. Si elle est donc d'un autre gen-
re que les biens même de nôtre esprit,
tels que sont la sagesse, la justice, la cha-
rité, la chasteté, & les autres de mê-
me nature, en sorte qu'elle ne puisse
être comparée à ces biens invisibles, que
nous ne mesurons point par une étendue
semblable à celle des corps, & que
nous ne nous figurons point comme
des beautés corporelles, mais que tous
ceux qui les conçoivent comme il faut,
voient dans la pure lumière de l'intel-
ligence, sans y rien imaginer de cor-
porel ny de semblable à ce qui nous re-
présente les corps, combien moins peut-
elle être comparée à tout ce qui tient

de l'étendue & des qualitez des corps ?

Il ne faut pas croire néanmoins que la sainte Trinité soit tellement hors de la portée de nôtre intelligence que nous n'y puissions atteindre, & c'est l'Apôtre qui nous en assure quand il dit ; que *les grandeurs invisibles de Dieu , & même sa puissance éternelle & sa divinité sont devenues comme visibles par la creation du monde, & se font connoître par ses ouvrages.* Cette Trinité ayant donc créé les ames aussi bien que les corps, sans doute que c'est quelque chose de plus excellent que ny l'une ny l'autre de ces deux natures. Néanmoins si nous sommes capables de connoître l'ame, & d'en considérer la nature , & sur tout celle de l'ame intellectuelle & raisonnable , c'est à dire de l'ame de l'homme, que Dieu a faite à son image & semblance ; si ce qu'elle a de plus excellent, c'est à dire, son intelligence-même, n'est pas au dessus de nos pensées , & que nous la puissions concevoir, pourquoy ne songerions-nous pas à nous élever, avec le secours du Createur, jusqu'à le pouvoir concevoir luy-même ? Que si nous ne pouvons pas seulement nous élever jusqu'à concevoir nôtre ame, & si elle demeure court sur elle-même, contentons-

II.
CLASSE.
AN. 410.

La Trinité n'est pas absolument au dessus de nôtre intelligence.

Rom. I. 21

Gen. I. 27.

Pour concevoir Dieu il faut au moins être capable de concevoir l'ame.

154 *S. Augustin à Consentius,*

11.
CLASSE.

AN. 410.

2. Cor. f. 6.

Eph. 3. 20.

* Ce qui
suit jusqu'à
environ les 2.
tiers du nom-
bre 17. n'étoit
point autre-
fois dans la
lettre 85. qui
commençoit
vers la fin du
nombre 7. de
celle-cy.

*Ce qu'il
faut croire
de la Trini-
té.*

nous d'une foy humble & pieuse, pendant que nous sommes dans cet exil, qui nous tient éloignez du Seigneur; & attendons en paix que Dieu, qui peut faire en nous au delà de tout ce que nous pouvons demander ny comprendre, y fasse ce qu'il a promis.

13. * Cela supposé, je voudrois que vous commençassiez par lire plusieurs ouvrages que j'ay déjà faits sur cette matiere, & même ceux à quoy je travaille encore presentement, & que la vaste étendue d'un sujet si difficile à traiter ne m'a pas encore permis d'achever. Cependant vous DEVEZ croire d'une foy inébranlable que le Pere, le Fils, & le saint Esprit sont ce que nous appellons la sainte & adorable Trinité, quoiqu'ils ne soient qu'un seul Dieu, & vous ne devez pas croire que la divinité soit comme une quatrième chose qui soit commune à tous les trois, mais qu'elle n'est autre chose que cette même Trinité indivisible & ineffable: que le Pere seul engendre le Fils: que le seul Fils est engendré du Pere: & que le saint Esprit est l'esprit du Pere & du Fils. Et quand vous élevez vos pensées jusqu'à ce mystere, tout ce qui se presentera à vous de semblable aux corps, chas-

tez-le, defavoüez-le, écarterez-le, rejetez-le. Car EN ATTENDANT que nous soyons capables de connoître ce que Dieu est, ce n'est pas être peu avancé sans cette connoissance que de sçavoir au moins ce qu'il n'est pas. AIMEZ A ENTENDRE & à concevoir, puisque ces mêmes Ecritures qui nous conseillent la foy, & qui veulent qu'avant que de comprendre les grandes choses, & pour en être capables, nous commençons par les croire; ne vous sçauroient être utiles si vous ne les entendez comme il faut. Car si nous ne les entendons bien, il arrive fort souvent, que croyant suivre l'Ecriture, nous ne suivons en effet que nos erreurs & nos pensées particulieres; & c'est ce que nous voyons dans tous les heretiques, qui font profession comme nous de suivre l'Ecriture, & d'en reconnoître l'autorité, & qui par consequent ne sont pas heretiques faute de la respecter, mais faute de la bien entendre.

14. Pour vous, mon cher fils, demandez à Dieu, par des prieres ardentes & fides, qu'il vous ouvre l'intelligence, afin que par là les leçons & les instructions qu'on vous donnera exterieurement vous puissent profiter. Car *celuy*

II.
CLASSE.
AN. 410.

Rien de ce qui tient du corps, ne doit entrer dans l'idée de la Trinité.

Qu'il faut desirer d'entendre & de concevoir, & pourquoy.

2. Tim. 2.
7.

II.
CLASSE.
AN. 410.

*qui plante, ny celui qui arrose ne font rien;
& c'est Dieu seul qui donne l'accroissement.*

Or quand nous disons à ce Dieu adorable, *Nostre Pere qui êtes dans le Ciel*, cela ne veut pas dire qu'il soit-là sans être icy, puisque par une presence qui ne tient rien de celle des corps, il est tout entier par tout : mais ce que nous voulons dire par ces paroles, c'est qu'il habite en ceux dont il anime & soutient la pieté, & que ceux-là sont proprement dans le Ciel, où il est vray de dire que nous vivons & que nous conversons dès-à-present, si notre bouche est sincere, quand dans la celebration des saints Mysteres, nous répondons au Ministre que *notre cœur se tient élevé vers le Ciel*. Et quand nous prendrions dans un sens grossier & charnel cette parole d'Isaïe, *le Ciel est mon Trône, & la terre l'escabeau de mes pieds*, nous ne devrions pas laisser de croire que Dieu est là & icy, quoique selon cette imagination il ne fût ny tout entier icy, puisqu'il n'y auroit que ses pieds, ny tout entier au Ciel, puisqu'il n'y auroit que le haut de son corps. Mais ces autres paroles du même Prophete, *sa main étendue est la mesure du Ciel, & la terre tient dans le creux de sa main*, doivent chasser

*Math. 6. 9.
Comme
Dieu est
dans le Ciel.*

Philp. 1. 20

*Preface du
Canon de la
Meffe.*

Isaïe lib. 1.

*Qu'il faut
écarter les
idées grossie-
res de Dieu,
à quoy quel-*

de nos esprits cette imagination grossière. Car comment être assis sur la grandeur de sa main étendue, & comment poser son pied sur ce qu'on enfermeroit dans le creux de la main ? Pour s'arrêter donc encore après cela à une telle absurdité, il faudroit que la vanité d'une imagination toute charnelle allât non seulement jusqu'à donner à Dieu des membres, & une figure humaine, mais une figure monstrueuse, en supposant que sa main étendue fût plus large que ses reins, & que ses deux pieds le fussent moins que ce qui tiendrait dans le creux de sa main. La contradiction qu'enferment ces passages de l'Ecriture, à les prendre charnellement, nous avertit donc qu'il faut concevoir les choses spirituelles d'une manière toute spirituelle.

15. Ainsi quoique nous nous représentions sous une forme humaine, & avec des membres comme les nôtres, le corps adorable de Jesus-Christ, qu'il a élevé dans le Ciel, après l'avoir fait sortir glorieux du tombeau, nous ne devons pas croire pour cela, que ce qui est dit dans le symbole, qu'il est assis à la droite du Pere, signifie qu'il ait le Pere assis à sa gauche. Car dans cet état de la souveraine beatitude qui sur-

II.
CLASSE.
AN 410.
ques expressions de l'Ecriture semblent donner lieu.

Comment se doit entendre l'article du Symbole qui dit, que Jesus-Christ est assis à la droite de Dieu,

II.
CLASSE,
A N. 410.

*Ioan. 20.
17.*

↪ les pa-
roles de Je-
sus-Christ,
résuscité à
la Made-
leine.

passé tout ce que les hommes en peu-
vent concevoir , il n'y a point de gau-
che : tout est *la droite* ; & ce mot ne
signifie autre chose que le bonheur mê-
me de cet état. Il ne faut pas non plus
que ces paroles de J. C. résuscité à la
Magdelaine , *Ne me touchez pas , car je
ne suis pas encore monté à mon Pere* , nous
fissent tomber dans une imagination
aussi absurde que de croire que Jesus-
Christ n'ait voulu avant son Ascension
être touché que par des hommes , &
qu'il ait réservé après son Ascension à
se laisser toucher par des femmes. Mais
par ces paroles adressées à la Magde-
laine , qui figuroit toute l'Eglise , Jesus-
Christ a voulu faire entendre qu'il ne
seroit véritablement monté à son Pere
qu'à l'égard de ceux qui comprendroient
qu'il luy est égal. C'est par cette foy
salutaire qu'on le touche comme il de-
sire d'être touché : car ce ne seroit pas
le bien toucher que de croire qu'il n'est
que ce qu'il a paru dans sa chair mor-
telle , lorsqu'il s'est montré aux hom-
mes ; & c'est ainsi qu'il a été touché
par l'heretique Photin ^a qui a crû que
Jesus-Christ n'étoit qu'homme.

a. PHOTIN Evêque de Sinmich nioit la divinité de
Jesus-Christ, & soutenoit même qu'il n'avoit comen-

16. Peut-être qu'on pourroit encore donner à ces paroles de Jesus-Christ quelque meilleur sens, & qui leur conviendrait mieux; mais toujours est-il certain que c'est une erreur qu'il faut rejeter sans hesiter, que de croire que la substance du Pere n'est dans le Ciel qu'entant que le Pere est une des personnes de la Trinité; mais que pour la Divinité, elle est non seulement dans le Ciel, mais par tout, comme si autre chose étoit le Pere, & autre chose sa divinité, qui luy est commune avec le Fils & le saint Esprit. Il ne faut pas s'imaginer non plus que la Trinité soit contenuë dans un lieu comme quelque chose de corporel, qu'il n'y ait d'incorporel dans la Trinité que la Divinité commune aux trois Personnes, & enfin qu'il n'y ait que cette Divinité qui soit par tout, & toute entiere par tout. Car quand cette divinité seroit une qualité des personnes, ce que nous devons bien nous garder de croire, puisqu'en Dieu, substance & qualité ne sont point choses differentes, quand, dis-je, il seroit possible que cette divinité fût une
 cé d'être le Christ, que lors que le saint Esprit descendit sur luy après son baptême. Cette Doctrine faisoit horreur aux Ariens-mêmes, qui condamnerent Photin dans un Sinode tenu à Sirmich l'an 357.

II.
 CLASSE.
 AN. 410.

*Fausse imagination
 sur la Trinité refutées.*

II.
CLASSE.
AN. 410.

qualité des personnes, elle ne pourroit être ailleurs que dans la substance qui lui serviroit de soutien, & pour être ailleurs il faudroit qu'elle fût elle-même substance, & substance différente de celle des trois personnes, ce qu'on ne sçauroit croire sans erreur.

*D'où vient
que les trois
personnes ne
sont pas
trois Dieux.*

17. Que si vous ne concevez pas bien la différence qu'il y a entre *substance* & *qualité*, vous concevrez au moins bien aisément que cette divinité de la Trinité, que l'on suppose différente de la Trinité même, mais commune aux trois Personnes, est ce qui fait que les trois personnes ne sont qu'un seul Dieu & non pas trois Dieux, vous concevrez, dis-je, bien aisément qu'il faut ou que cette divinité soit une substance, ou que ce n'en soit pas une. Si c'est une substance, comme elle est d'ailleurs quelque chose de différent du Pere, du Fils, & du saint Esprit pris ensemble ou séparément, c'est donc une substance différente de celle des trois. Or c'est ce que la vérité rejette & condamne.

Que si ce n'est pas une substance comme d'ailleurs elle est Dieu, puisqu'on suppose que c'est elle qui est par tout, & toute entière par tout, & non pas la Trinité,
Dieu

Dieu n'est donc pas une substance. Or c'est ce qu'un Catholique n'oseroit dire. De plus comme dans votre hypothese ce n'est que par cette divinité commune aux trois personnes, que la Trinité n'est qu'un seul Dieu, on ne pourroit pas dire, si ce n'étoit pas une substance, que le Pere, le Fils & le saint Esprit sont d'une même substance, mais qu'ils ont seulement une même divinité qui n'est point une substance.

Or vous sçavez que c'est une verité constante de la foy Catholique que ce qui fait que le Pere, & le Fils, & le saint Esprit ne sont qu'un seul Dieu, quoique ce soient trois personnes distinctes, c'est qu'ils sont d'une même & indivisible substance, ou essence, si vous aimez mieux user de ce mot. Car quelques-uns de nos docteurs, & principalement des Grecs, en parlant de la Trinité qui est le Dieu que nous adorons, employent plus volontiers le mot d'*essence*, que celui de *substance*, faisant ou trouvant quelque difference entre ces deux termes. Mais sans examiner cette difference, quand on donneroit à cette divinité, que l'on suppose comme quelque chose de different des trois Personnes, le nom d'*essence*, au lieu de

II.
CLASSE.
AN. 410.

*Comment
le Pere, le
Fils, & le s.
Esprit, ne
sont qu'un
seul Dieu.*

II.
CLASSE.
AN. 410.

celuy de *substance*, la même fausseté s'ensuivra toujours de cette supposition. Car si cette divinité est quelque chose de différent des trois Personnes, & qu'elle soit une essence, ce sera une essence différente de la Trinité, & c'est ce qu'un Catholique se doit bien garder de penser. Nous ne pouvons donc croire autre chose sur ce sujet si non que la Trinité est tellement d'une même substance, que son essence n'est autre chose que la Trinité-même.

Mais enfin quelques progrès que nous puissions faire en cette vie dans la connoissance de cette Trinité adorable, nous n'en verrons rien icy bas qu'en énigme & comme dans un miroir obscur. Et lors même qu'après la Résurrection, qui selon les promesses de l'Ecriture, rendra nos corps tout spirituels, chacun de nous verra la Trinité, autant qu'il en sera capable, il est certain que soit que nous la voyions par la seule intelligence, ou que, par une merveille incompréhensible, le don ineffable de l'immortalité dont nos corps seront revêtus, nous rende capables de la voir de nos yeux même corporels, nous ne la verrons point dans un espace, en sorte qu'il en paroisse

2. Cor. 13.
12.

1. Cor. 15.
44.

II.
CLASSE.
AN. 410.
Par où les
ames peu-
vent mou-
rir.

Mat. 8. 22.

Justice, vie
de l'ame.

peu quelles sont les ames que l'Ecriture appelle mortes, & vous trouverez que ce sont les ames injustes, impies, & infidelles. Cependant les ames mêmes impies ont, toujours quelque sorte de vie, puisqu'elles font vivre des corps. Ainsi les ames de ceux-mêmes dont il est dit ; *Laissez les morts ensevelir leurs morts*, sont vivantes d'une vie qu'elles ne sçauroient perdre ; & c'est celle qui fait qu'on appelle les ames immortelles, & sans laquelle elles ne pourroient communiquer la vie aux corps, mais qui n'empêche pas qu'il ne soit vray de dire que les ames sont mortes, quand elles ont perdu la justice qui est leur veritable vie, & pour ainsi dire, la vie de la vie de ces substances d'ailleurs immortelles, & incapables de perdre cette autre sorte de vie qu'elles communiquent à leurs corps, qui ne sçauroient vivre par eux-mêmes. Comme donc de ce que le corps n'est vivant que par l'ame, en sorte qu'il meurt dès qu'elle l'abandonne, il s'ensuit que l'ame ne sçauroit être sans avoir toujours en elle-même quelque sorte de vie ; ainsi, de ce que les ames elles-mêmes tirent leur veritable vie de la justice, en sorte que l'on traite de mortes, celles qui l'ont per-

duë, quoiqu'elles ne cessent pas pour cela de vivre d'une autre sorte de vie, il s'ensuit, & à bien plus forte raison, que cette justice qui fait vivre les ames, est en elle-même quelque chose de vivant.

II.
CLASSE.
A N. 410.

19. Or cette justice qui est vivante en elle-même, & d'une vie immuable & inalterable, n'est autre chose que Dieu. Et de la même manière que ce Dieu, qui est vie par luy-même devient nôtre vie, lorsque nous participons en quelque sorte à son essence. Ainsi CE MESME Dieu, qui est justice par luy-même, devient nôtre justice, lorsqu'étant unis à luy nous menons une vie juste & sainte; & nous sommes plus ou moins justes, selon que nous luy sommes plus ou moins unis. Aussi est-il dit du Fils unique de Dieu, qui est la justice & la sagesse du Pere toujours subsistante en elle-même, qu'il nous a été donné de Dieu pour être nôtre justice & nôtre sagesse, nôtre sanctification & nôtre Redemption, afin que, comme il est écrit, Celuy qui se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur.

Dieu, justice & vie.

Comment il devient nôtre vie, & nôtre justice.

1. Cor. I. 30.
& 31.

Et c'est ce que vous avez vous-même entrevû, lors qu'après ce que je viens de rapporter de vôtre lettre, vous ajoû-

II.
CLASSE. » tez : Mais peut-être que ce qu'il peut
AN. 410. » y avoir de justice dans les hommes n'est
» point justice, & que Dieu est la seule
» véritable justice. C'est sans doute ce
Dieu souverain qui est la véritable justice, ou ce qui est la même chose, c'est ce vrai Dieu qui est la souveraine justice ; & COMME nôtre justice dans ce pelerinage, où elle n'est que commencée, est d'avoir faim & soif de cette souveraine justice, la consommation de nôtre justice dans l'éternité fera d'en être rassasié. Ne concevons donc pas Dieu comme quelque chose de semblable à nôtre justice, mais concevons plutôt que nous SERONS d'autant plus semblables à Dieu, que nous serons plus justes, par une plus grande participation de cette souveraine justice.

*Justice
commencée,
justice consommée,*

*Dieu, quai-
que, justice
bien au des-
sus de nôtre
justice.*

20. Que si nous devons bien nous garder de concevoir Dieu comme quelque chose de semblable à nôtre justice, puisque la lumière primitive, dont toutes les autres empruntent tout ce qu'elles ont de clarté, doit être sans comparaison plus excellente que tout ce qui en est éclairé, combien plus nous devons-nous garder de concevoir Dieu, comme quelque chose de moins

noble & de moins excellent que nôtre justice ? Quand cette justice est en nous , ou quelque autre vertu que ce soit , qui nous fait vivre selon les regles de sa sagesse , n'est-ce pas ce qui fait la beauté de l'homme interieur , selon laquelle il est vray de dire, plutôt que selon la beauté extérieure du corps, que nous avons été faits à l'image de Dieu, comme l'Apôtre nous le fait entendre par ces paroles , *Ne vous conformez point au siècle présent ; mais qu'il se fasse en vous une transformation par le renouvellement de votre esprit, afin que vous reconnoissiez ce que Dieu demande, ce qu'il y a de bon, d'agréable à ses yeux, & de parfait.*

Si nous faisons donc consister tout ce que nous appellons beauté de l'ame , & tout ce que nous en pouvons concevoir & desirer pour nous-mêmes, non dans une masse de parties étendues & séparées les unes des autres , comme sont celles des corps que nous voyons ou que nous imaginons, mais dans une certaine excellence à quoy la seule intelligence peut atteindre , & si c'est en revenant à cette sorte de beauté que nous sommes transformez & renouvellez ; & que l'image de Dieu se retrace en nous,

II.
CLASSE.
A N. 410.

Beauté intérieure, ce que c'est...

par où nous avons été faits à l'image de Dieu.

Rom. 12. 2.

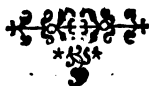
Beauté de Dieu, en quoy elle consiste.

ibid.

II.
CLASSE.
AN. 410.
Col. 3. 10.

* La lettre
85. finissoit
autrefois icy.

fans doute que la beauté de ce Dieu qui nous a faits, & qui nous refait sur son image, ne consiste pas non plus dans rien de massif ny de corporel, & si cette beauté est incomparablement plus grande que celle de l'ame des justes, il faut croire que ce n'est qu'en ce qu'il est incomparablement plus juste que tout ce qui l'est le plus. * En voila assez, & peut-être plus que vous n'en attendiez, & plus que la mesure ordinaire des lettres n'en souffre, quoique ce soit bien peu pour le merite, & l'étendue de la matiere. Je ne prétends pas que cela suffise pour votre instruction: mais je croy qu'en y joignant ce que vous pourrez lire & apprendre d'ailleurs, vous serez en état de corriger vous-même, ce que vous avez écrit de contraire à cette doctrine. C'est ce que vous ferez d'une maniere d'autant plus parfaite, que vous y apporterez plus d'humilité & de foy.



LETTRE CXXI. *

Saint Paulin Evêque de Nole propose à saint Augustin quelques questions sur de certains endroits des Pseaumes, des Epîtres de S. Paul, & de l'Evangile.

S. PAULIN A S. AUGUSTIN:

I. J'AY quelques questions à vous proposer : elles me sont venuës dans l'esprit sur le point que le porteur de cette lettre s'alloit embarquer, & le peu de loisir qu'il me donne me fait hâter de vous en mettre icy une partie, afin que les resolutions que vous me donnerez soient comme autant d'ornemens surajoutez à la réponse que j'attens de vous. S'il n'y a point de difficulté dans ce que je vous propose, quoique j'y en trouve, j'espere que ce qu'il y aura d'effans de lumiere autour de vous lorsque vous lirez cette lettre, bien loin de rire de mon ignorance, se sentiront portez par un mouvement de charité fraternelle à contribuer à mon instruction, afin que je puisse être admis au nombre des voyants, dont l'esprit éclairé des lumieres de vôtre doctrine contemple les merveilles de la loy du Seigneur.

II.
CLASSE.
AN. 410.

* Ecrite
l'an 410.
C'étoit auparavant la
58. & celle
qui étoit la
121. est présentement la
130.

CHAP. I.

Ps. 118: 18:

170 S. Paulin à S. Augustin ,

II.
CLASSE.
A N. 410.
Premiere
question.

Pf. 15. 3. 4.

Rom. 9. 7.

Phil. 3. 19.

Rom. 7. 6.

2. Cor. 5. 17.

2. Dites-moy donc , ô Docteur d'Israël , dont le nom est en benediction , ce que veulent dire ces paroles du Pſeaulme 15. *C'est à ces Saints qui sont sur la terre qu'il a rendu toutes ses volontez admirables : leurs infirmittez se sont multipliées , & après cela ils se sont hâtez de courir ?* Quels sont ces Saints qui sont sur la terre ? sont-ce ces Juifs nés d'Abraham selon la chair , mais qui n'étant point enfans de la promesse , n'appartiennent point à cette race qui a été appelée en Isaac ? Et ce qui fait qu'ils ne sont pas absolument appelez *Saints* , mais *Saints qui sont sur la terre* , ne seroit-ce point qu'ils ne sont Saints qu'eu égard à la race toute sainte dont ils descendent selon la chair , mais que d'ailleurs ils ne sont que terre par leur vie & par leurs sentimens , puisqu'ils ne goûtent que les choses de la terre , & que n'observant la loy que charnellement , ils croupissent dans la vieillesse de la lettre , & ne renaissent point de cette seconde naissance qui met au jour les nouvelles creatures , parce qu'ils ne reçoivent point celuy qui a aboli tout ce qu'il y avoit de vieux , & par qui toutes choses ont été renouvelées ?

Car peut-être que David ne les appelle

Sâmes, que dans le même sens que Jesus-Christ les appelle *Justes*, lorsqu'il dit, *je suis venu appeller des pécheurs & non pas des justes*, c'est à dire de ces sortes de justes qui tirent leur gloire de la sainteté de leur origine, & de la lettre de la loy, & à qui il a été dit, *Ne vous glorifiez point d'avoir Abraham pour pere : car Dieu peut de ces pierres que vous voyez faire naître des enfans à Abraham*. Nous voyons un juste de cette espèce dans ce Pharisien de l'Evangile, qui étaloit aux yeux de Dieu tout ce qu'il y avoit de justice en luy, comme si Dieu n'en eût rien sçu, & qui le publioit à haute voix dans le temple, non comme un homme qui prie pour être exaucé, mais qui exige le paiement qu'il pretendoit qui fût dû à ses œuvres, bonnes en elles-mêmes, à la vérité, mais desagrecables à Dieu par l'orgueil qui ruinoit en luy tout ce que la justice y pouvoit édifier. Aussi ne se contentoit-il pas de parler ainsi en luy-même, il élevoit sa voix ; mais il avoit beau l'élever, elle ne se portoit point à Dieu dès-là qu'il vouloit être entendu des hommes. Ainsi voulant leur plaire, & se plaire à luy-même, il n'avoit garde de plaire à Dieu, puisque *Dieu brise les os de ceux qui se plaisent à eux-mêmes*, ils

II.
CLASSE.
AN. 410.
Math. 9. 13.

Math. 3. 9.

LUC 18. 11.
6c.

Ps. 52. 6.

172 *S. Paulin à S. Augustin,*

II.
CLASSE.

A N. 410.

Pf. 50. 29.

Luc 18. 10.

*Ce qui fait
que nous
sommes
exaucez ou
rejettez.*

Jac. 4. 6.

Luc. 18. 14.

Isaïe 66. 2.

sont tombez dans la confusion, ajoute l'Ecriture, parce qu'ils ont été méprisez de celui aux yeux de qui il n'y a qu'un cœur contrit & humilié qui ne soit point méprisable.

3. Par cette même Parabole de l'Evangile, où nous voyons le parallèle du Pharisien & du Publicain, Jesus-Christ nous fait voir clairement ce qui fait qu'il nous tend la main, ou qu'il nous rejette; ce qui n'est autre chose que ce que l'Ecriture nous apprend ailleurs, quand elle dit que *Dieu résiste aux orgueilleux, & qu'il donne sa grace aux humbles.* C'est pour cela que le Fils de Dieu nous declare que le Publicain sortit du Temple justifié par la confession de ses pechez, & non pas le Pharisien, qui s'imputoit ses œuvres de justice: Et ce fut tres-justement que Dieu rejetta de devant luy cet orgueilleux qui se loüoit luy-même, puisqu'encore qu'il dût sçavoir la loy, comme la profession même de Pharisien l'y engageoit, il ne se souvenoit pas de ces paroles de Dieu même, dans un Prophete: *Sur qui est-ce que reposera mon esprit? ce ne sera que sur celui qui est humble & paisible, & qui tremble de respect à la moindre de mes paroles.* L'autre au contraire s'ac-

int luy-même , par le mouvement
 i cœur contrit, est reçu de Dieu , &
 humilité luy obtient le pardon des
 hez qu'il confesse , pendant que le
 risien , tout saint qu'il étoit de cette
 teté Judaïque , s'en retourna chargé
 poids de ses pechez , en punition
 s'être vanté de cette sainteté pre-
 duë.

Aussi nous représente-t'il ces Juifs
 it l'Apôtre dit que voulant établir
 r propre justice , c'est à dire celle qui
 nt de la loy , ils ne sont point soumis
 Dieu pour en recevoir la justice dont
 st l'auteur , c'est à dire celle qui
 siste dans cette foy qui fut imputée
 justice à Abraham , non en considéra-
 n de ses œuvres , mais de ce qu'il
 t en Dieu , & qu'il se confia dans
 oute-puissance de ce Dieu devant qui
 y a de véritables justes que ceux qui
 ent de la foy , ny de saints que ceux
 i ne sont plus sur la terre , mais
 ns le Ciel (car c'est être dans le Ciel
 e de marcher selon l'esprit , & non
 is selon la chair) & qui ne tirent
 int leur gloire de la circoncision exte-
 ure , mais de celle du cœur qui s'o-
 re invisiblement par l'esprit , & non
 la lettre , & produit une gloire qui

II.
 CLASSE.
 AN. 410.

Rom. 10. 3.

Rom. 4. 2.
 & 3.

ibid. v. 20.
 & 21.

Quels sont
 les verita-
 bles justes.

Rom. 1. 17.

Rom. 2. 1.

Rom. 2. 28.
 & 29.

II,
CLASSE,
A N. 410.

ne vient pas des hommes , mais de Dieu.

4. Quant à ce qui est dit dans le même verset, que *c'est parmi eux qu'il a rendu toutes ses volontez admirables*, je croy que ce qui a fait parler le Psalmiste de la sorte, c'est que c'est parmi les Juifs que Dieu a commencé d'allumer le flambeau de la loy, & qu'ils sont les premiers à qui il a prescrit comment il falloit vivre ; car *il a fait connoître ses voyes à Moïse*, dit un autre Pseaume, & *ses volontez aux enfans d'Israël*, & que c'est parmi eux qu'il a accompli le mystere de sa misericorde ; que c'est dans cette nation qu'un Dieu est né d'une Vierge, révéru de chair : que c'est par une chair prise de la leur qu'il s'est fait homme, puisqu'il est sorti de la race de David : que c'est parmi eux, & sur eux-mêmes qu'il a fait des guerisons miraculeuses, quoiqu'avec tout cela, bien loin de croire en luy, ils l'ayent calomnié en disant, *si cet homme étoit un homme Dieu il ne prendroit pas le jour de Sabat pour guerir les malades*, & dans une autre rencontre, *il ne chasse les demons qu'au nom & par le pouvoir de Beelzebub*. C'est donc par cet aveuglement & cet endurcissement de leur volonté impie

Psaum. 115. 3.

Pf. 102. 7.

Rom. 1. 3.

Jean. 9. 16.

Math. 12. 24.

que leurs infirmités se sont multipliées.

5. Mais que veut dire ce que le Prophète ajoute, qu'après cela ils se sont hâtés de courir ? Est-ce à dire qu'ils ont couru à la pénitence, comme ceux dont il est parlé dans les Actes, & qui touchés de la prédication de saint Pierre crurent en celui qu'ils avoient crucifié, & se hâtant d'expier un si grand péché, coururent au don de la grâce ? Ou ne seroit-ce point que comme la force de l'âme consiste dans la foy & l'amour de Dieu, ces impies se trouvant depourvus de l'une & de l'autre, leur foiblesse & leur infirmité s'est augmentée par le grand nombre des playes mortelles qu'ils ont faites à leurs âmes par leurs crimes & par leur impiété ? Car Jésus-Christ est la lumière & la vie de ceux qui croient ; & il n'y a de saints que ceux qui se tiennent sous ses ailes. Ainsi il ne faut pas s'étonner que les ténèbres & les infirmités de ceux qui n'ont point reçu la lumière & la vie, & qui n'ont point voulu se tenir sous les ailes de Jésus-Christ, se soient multipliées jusqu'à leur causer l'aveuglement & la mort. C'est ce qu'il déplore lui-même dans l'Evangile, lors qu'il proteste qu'il a voulu les rassembler sous ses

II.
CLASSE.
AN. 410.
Ps. 15. 4.
ibid.

AB. 2. 37.
C 38.

Mat. 23. 37.

II.
CLASSE.
A N. 410.

aîles, comme une poule fait ses poulins, mais qu'ils n'ont pas voulu s'y ranger.

Mais où est-ce donc qu'ils se sont
Pf. 15. 4. hâtés de courir après que leurs maux se
sont multipliés ? n'est-ce point de courir vers Pilate pour luy arracher malgré luy, par leurs clameurs impies, la condamnation de Jesus-Christ, par où ils ont comblé la mesure de leurs peres ?
Luc. 23. 23. Aussi convenoit-il que ceux-là missent à mort le Maître des Prophetes, de qui les peres avoient fait mourir ces Herauts qui n'avoient paru dans le monde que pour annoncer la venue de ce divin Sauveur ? S'ils se sont donc hâtés de courir, c'est que, comme dit un autre Pseaume, ils ont les pieds legers quand il s'agit de répandre le sang, ils ne tendent qu'à opprimer leurs semblables, & ils n'ont point connu la voye de la paix, c'est à dire, ils n'ont point connu celuy qui a dit : *Je suis la voye.*

Ioan. 14. 6.

Deuxième
question.

Psal. 16. 14.

6. Je voudrois que vous m'expliquassiez encore ce verset du Pseaume suivant, *leur ventre est rempli de vos biens cachez, ils se sont rassasiés de chair de pourceau*, ou comme j'apprends que portent quelques exemplaires : *Ils ont eû des enfans en abondance, & ils ont laissé leurs biens à leurs descendans.*

7. Il y a

7. Il y a encore un endroit d'un autre Pſeume qui me fait de la peine : c'est le 58. où il me semble que le Fils parle au Pere éternel , & où après avoir dit de ses ennemis , c'est à dire des Juifs , *Les voila qui murmurent ensemble : ils ont des épées tranchantes sur les levres , il ajoute un peu plus bas , ne les exterminiez pas , de peur qu'on ne vienne à oublier votre loy : mais dispersez-les par votre puissance , détruisez-les , ô mon Seigneur.* C'est ce que nous voyons tous les jours accompli en eux : car tout ce qui faisoit autrefois leur gloire , est détruit : ils sont sans Temple ; sans Sacrifices , sans Prophetes , & vivent dispersez dans toutes les nations.

Et il ne faut pas s'étonner que Jesus-Christ, parlant par son Prophete , prie son Pere de ne les pas exterminer , puisqu'à sa Passion , & dans le temps qu'ils le menoient au supplice , il prioit pour eux , & disoit : *Mon Pere , pardonnez-leur , car ils ne savent pas ce qu'ils font.* Mais la raison qu'il en rend icy quand il ajoute , *de peur qu'on ne vienne à oublier votre loy* , me paroît quelque chose de fort obscur. Car est-il donc necessaire pour cela qu'il y ait des Juifs qui vivent & qui subsistent sans la foy de l'Evangile ; & que leur sert pour le salut , dont la foy

II.
CLASSE.
A N. 410.

Troisième
question.

Pſ. 58. 8.

ibid. v. 14.

LUC 23. 34.

Pſ. 58. 12.

II.
CLASSE.
AN. 410.

Gen. 22. 17

Rom. 10. 4.

Apoc. 7. 5.
6c.

Ap. 14. 4.

Quatrié-
me quest.

est la seule voye , de s'occuper du souve-
nir & de la meditation de la loy ? Seroit-
ce qu'il est de l'honneur de la loy même ,
& de la race d'Abraham , que la lettre
de cette loy se conserve même dans la
portion charnelle de cette race aussi
nombreuse que les grains de sable du
bord de la mer , parce qu'il s'en pourra
trouver qui étant éclairés par la lecture
de cette loy , ouvriront les yeux à la foy
de Jésus-Christ qui étant la fin de la loy
& des Prophetes , est perpétuellement
annoncé & figuré dans tous les livres
de l'ancien Testament ? Ou ne seroit-ce
point que de ces impies il doit sortir
une race choisie , tirée des douze tribus ,
prédite par saint Jean dans son Apoca-
lypse , & designée par ces douze mille de
chaque tribu , qui par le privilege de
leur pureté exempte de toute souillure ,
approcheront de plus près & plus fami-
lièrement le Roy du Ciel ? Car c'est de
ceux-là qu'il est dit , qu'ils suivront l'A-
gneau , quelque part qu'il aille , parce
qu'ils ne se sont point souilleés avec des
femmes , & qu'ils se sont conservez
vierges.

8. Je trouve une grande obscurité en
plusieurs endroits du 67. Pseaume , mais
particulièrement dans ces paroles , *Dieu*

*brisera * la tête de ses ennemis qui promènent dans leurs pechez le sommet de leurs cheveux. Qu'est-ce donc que promener dans ses pechez le sommet de ses cheveux ? Car il ne dit pas le sommet de leurs têtes, mais le sommet de leurs cheveux. Or les cheveux n'ont point de sentiment. Le Prophete nous auroit-il voulu exprimer par-là un homme plein de pechez ? ou comme on dit, couvert de pechez depuis les pieds jusques à la tête, ce qui est une façon de parler dont l'Ecriture se sert encore ailleurs, il est dans la douleur, dit un Prophete, depuis les pieds jusques à la tête.*

Voicy encore d'autres paroles tres-obscurés du même Pseaume : *que la langue de vos chiens rougisse du sang de vos ennemis par luy-même. Que veut dire par luy-même ? ces chiens de Dieu sont-ce les Gentils que Jesus-Christ appelle de ce nom dans l'Evangile ? ou ne seroit-ce point plutôt ceux qui n'étant Chrétiens que de nom, menent une vie toute payenne, & qui n'auront que le partage des infidèles, parce qu'ils renoncent par leurs actions le Dieu qu'ils honorent du bout des levres ?*

9. VOILA tout ce que je vous proposeray sur les Pseaumes quant à present:

M ij

II.
CLASSE.
AN. 410.
Pf. 67. 22.

* On a lû icy dans le latin, *conquassabit*, au lieu de *conquassavit*, & c'est ainsi que portent les deux manuscrits de la Bibliothèque de Monsieur Bigot.

Isaïe 1. 6.

Cinquième
question;

Pf. 67. 24.
Mat. 15. 26.

Luc. 12. 46.

Tit. 1. 16.

CHAP. II.

¹¹
C I A S S E.
A N. 410.

Sixieme
question.

Epô. 4. 11.

1 Cor. 12.
28.

Epô. 4. 11.

Ab. 11. 28.

mais j'ay encore des questions à vous faire sur les Epîtres de saint Paul.

Il repete dans l'Epître aux Ephesiens ce qu'il avoit déjà dit dans une autre, des grades & des ordres que Dieu a établis dans son Eglise, & qui répondent aux diverses sortes de graces que le saint Esprit opere dans chacun. *Il a établi*, dit-il, *les uns Apôtres, les autres Prophetes, les autres Evangelistes, les autres Pasteurs & Docteurs, pour travailler à la perfection des Saints, & le reste.* Faites-moy donc, s'il vous plait, la difference de ce qui est designé par ces divers noms, & marquez moy quel est l'office de chacun, & la grace particuliere qui y répond. Car je voy qu'ils se rapportent tous à peu près à la même fonction, qui est celle d'enseigner & d'instruire. Je croy que par ces *Prophetes*, dont il parle, & qu'il ne nomme qu'après les Apôtres, on ne doit pas entendre ceux qui ont precedé les Apôtres dans l'ordre des temps, mais plutôt ceux qui vivoient sous les Apôtres, & qui avoient reçu, par la grace du saint Esprit, le don d'interpreter l'Ecriture, ou de penetrer les cœurs, ou de voir l'avenir, comme le voyoit cet Agabus qui predict une famine prochaine, & même ce que saint Paul devoit

endurer à Jerusalem, qu'il n'exprima pas seulement par ses paroles, mais qu'il représenta en se liant luy-même les pieds & les mains, avec la ceinture du même saint Paul. Je voudrois particulièrement sçavoir quelle difference on doit faire entre *Pasteur* & *Docteur*; car je voy que ces deux noms se donnent indifferemment à ceux qui sont en charge dans l'Eglise.

II.
CLASSE.
A N. 410.
Ibid. 12. 11.

10. Expliquez-moy encore, je vous prie, ces paroles de saint Paul à Timothée; *Je vous conjure donc, avant toutes choses, que l'on fasse des supplications, des prières, des demandes, des actions de grâces pour tous les hommes.* Quelle difference faut-il faire entre ce qui est exprimé par ces differens noms? car il me semble que celui de *prière* convient à tout ce que l'Apôtre demande en cet endroit.

Septième
question.
1. Tim. 2. 1

11. En voicy un autre de l'Epître aux Romains, que je vous conjure de me développer; car j'avouë qu'il est d'une grande obscurité pour moy. C'est ce que saint Paul dit des Juifs, que quant à l'Evangile ils sont ennemis à cause des Gentils, mais que quant à l'élection ils sont chers à cause de leurs peres. Comment les mêmes peuvent-ils être & *charris* à cause de leurs peres, & *ennemis* à

Huitième
question.

Rom. 11. 28

182 S. Paulin à S. Augustin,

II.
CLASSE:
A N. 410:

1. Tim. 2. 4.

Pf. 138. 21.
G 22.

Ibid. 17.

cause de nous, qui avons passé de la Gentilité à la foy, comme si les Gentils n'avoient pû croire à moins que les Juifs fussent incredules, ou que le Createur commun des uns & des autres, qui veut que tous les hommes soient sauvez, & viennent à la connoissance de la verité, n'eût pû s'acquérir en même temps les uns & les autres., & les posséder tous à la fois ? S'ils sont *cheris*, d'où vient qu'ils ne croient point, & qu'ils demeurent ennemis de Dieu ? N'entendons-nous pas la voix du pere qui dit à son fils, *Je hay tous ceux qui vous haïssent : vos ennemis me font secher de douleur, & je les hay d'une haine parfaite ?* Car c'est le pere, à mon avis, qui parle en cet endroit, & c'est des incredules qu'il parle, comme il parle des fideles quand il dit un peu plus haut à Dieu, *Vos amis sont en honneur devant moy, & leur grandeur me paroît puissamment affermie.*

Que sert-il aux Juifs pour le salut d'être *cheris* à cause de la foy de leurs peres, puisqu'eux-mêmes n'ont point de foy, & que l'on n'est sauvé que par la foy, & la grace de Jesus-Christ ? Que leur sert d'être *cheris*, puisqu'ils seront infailliblement damnez, pour n'avoir pas imité la foy des Patriarches & des

Prophetes, dont ils descendent, & pour être tombez dans l'incrédulité, qui les rend ennemis de l'Evangile de J. C. S'ils sont chers de Dieu, comment peuvent-ils perir, & s'ils ne croient pas, comment peuvent-ils ne pas perir? Si sans aucun mérite de leur part, ils sont *cheris* en consideration de leurs peres, pourquoy ne seront-ils pas sauvez par la même consideration; & pourquoy Dieu nous dit-il donc par la bouche d'un Prophete que quand ils auroient parmy eux un Noé, un Job, & un Daniel, ces justes seroient sauvez tous seuls, & ne sauveroient pas leur posterité impie?

II.
CLASSB.
AM. 410.

Ezech. 14.
14.

12. Mais il y a encore dans l'Épître aux Colossiens quelque chose de plus obscur pour moy, & que je n'entends point du tout. Eclaircissez le moy je vous prie, & tirez-le au grand jour, du fond des tenebres qui me le cachent. Ce sont ces paroles de l'Apôtre, *Que personne ne vous seduise, en affectant de marcher dans l'humilité & dans le culte des Anges, se mêlant de parler de ce qu'il ne sait point, vainement enflé par des imaginations toutes charnelles, & ne se tenant point attaché à celuy qui est le chef.* De quels Anges parle l'Apôtre? Si c'est des mauvais Anges & de ceux que nous

Neuvième
question.

Col. 2. 18.

ibid. v. 19.

II.
CLASSE.
AN. 410.

avons pour ennemis, quelle sorte d'humilité peut engager à les honorer d'un culte religieux; & qui sont les maîtres trompeurs qui, sous prétexte de je ne sçay quel culte des Anges, donnent pour leur & pour constant ce qu'ils ne sçavent point? Ce sont sans doute les hérétiques, qui suivent & débitent des dogmes diaboliques, & des imaginations inspirées par le démon, & qui sur des phantômes qu'ils prennent pour quelque chose de réel, & qui ne sont que l'ouvrage de l'esprit d'erreur, sement leurs discours empestez dans les cœurs qu'une pernicieuse credulité leur ouvre. Ce sont ceux-là qui ne se tiennent point *attachez à celui qui est le chef*: c'est à dire à la source de la vérité, en un mot à Jesus-Christ, à la doctrine duquel on ne sçauroit rien opposer que d'insensé.

Mat. 15. 14. Ce sont-là ces aveugles qui conduisent d'autres aveugles, & c'est de ceux-là que je croy qu'il a été dit: *Ils m'ont abandonné, moy qui suis la fontaine d'eau vive, pour se faire des citernes crevassées; qui ne sçauroient tenir l'eau.*

13. Après les paroles que je viens de rapporter, l'Apôtre ajoute un peu plus bas, *Gardez-vous bien de manger & de*

Col. 21. 21.
6 23.

goûter de cecy & de cela, & même d'y goûter : ce sont toutes choses dont l'usage donne la mort, parce qu'elles sont selon les preceptes & la doctrine des hommes, quoique, toutes superstitieuses qu'elles sont, il y paroisse de la sagesse, & de l'humilité, en ce qu'elles vont à ne point épargner le corps : mais elles n'apportent point d'honneur en rassasiant la chair : Quelles sont ces observations où le Docteur de la vérité nous assure qu'il paroît de la sagesse, & qu'il declare pourtant contraires à la véritable Religion ? Ne parle-t'il point de gens à peu près semblables à ceux dont il dit, dans la seconde à Timothée, qu'ils ont quelque apparence de piété, mais qu'ils en ruinent la vérité & l'esprit ?

II.
CLASSE.
AN. 410.

2. Tim. 3. 5.

Je vous conjure donc de m'expliquer mot à mot ces deux endroits de l'Épître aux Collossiens, où saint Paul me paroît avoir confondu les choses loüables, avec les damnables, d'une manière que je ne sçauois démêler. Car qu'y a-t'il de plus loüable que ce qui tient de la sagesse, & de plus damnable que la superstition & l'erreur ? Et non seulement il reconnoît de la sagesse dans des gens dont il veut que nous ayons la doctrine en horreur, en sorte que nous la regardions comme une

II.
CLASSE.

A N. 410.

Rom. 14. 25.

viande empoisonnée, qu'il ne faut ny goûter ny toucher, parce qu'elle ne vient point de Dieu, & que tout ce qui ne vient point de la foy est péché; mais il y reconnoît-même de l'humilité, qui est ce qu'il y a de plus agreable à Dieu, & de plus excellent dans la vraie Religion. Cependant il est écrit,

Pf. 32. 10. Dieu renverse les desseins des sages au monde, qui sont des insensez devant

Rom. 8. 7. Dieu, parce qu'ils n'ont que la prudence de la chair, qui ne sçauroit être soumise à la Loy de Dieu. Car il con-

Pf. 93. 11. noît les pensées des hommes, & il sçait qu'elles sont vaines. Je demande donc quelle humilité & quelle sagesse l'Apôtre peut reconnoître dans des superstitions qui ne sont que l'effet de l'imagination des hommes; & comment on doit entendre ce qu'il dit de ces observations, qu'elles vont à ne point épargner le corps: mais qu'elles n'apportent

Col. 2. 23. point d'honneur en rassasiant la chair: Je n'ay que des vœux fort troubles sur tout cela: il me paroît seulement qu'il faut distinguer bien soigneusement tout ce qui est énoncé dans ce passage. Car je croy qu'il met ces observations au rang de ces fausses & steriles abstinences que les heretiques affectent, quand

il dit qu'elles vont à ne point épargner le corps. Et s'il dit qu'elles n'apportent point d'honneur, je croy que c'est que tout ce que pratiquent de bon en apparence ces Ministres de Sathan, qui se transforment en Ministres de Justice, leur est inutile, parce qu'il ne part point de la véritable foy, & qu'il n'a au contraire pour principe qu'une erreur & une dépravation condamnable. Mais ces paroles qu'il ajoute me paroissent contraires à ce qu'il avoit dit que ces observations vont à ne point épargner le corps. Car qu'est-ce que ne point épargner son corps, sinon l'assujettir par le jeûne, comme faisoit saint Paul, qui dit de luy-même qu'il extenuoit son corps, & le reduisoit en servitude ? Or ceux qui traitent leur corps de la sorte, sont bien éloignez de rassasier leur chair.

Mais peut-être que quand l'Apôtre dit que ce soin de rassasier la chair, qui est une chose fort honteuse à quiconque fait une profession exacte de Religion, va à ne point épargner le corps, il veut dire qu'on viole par-là ce precepte d'honnêteté qu'il nous donne ailleurs quand il dit, qu'il faut que chacun sçache posséder saintement & honnêtement le vase de son corps,

II.
CLASSE.
AN. 410.

ibidem.

2. Cor. II.
14.

1. Cor. 9.
27.

Thef. 4. 4.

II.
CLASSE.

AN 410.

Rom. 12. 1.

*Soin du
corps, diffi-
cile à accor-
der avec la
temperance
& la chaste-
té.*

CH. III.

pour en faire une hostie vivante & agreable à Dieu, ce qui est directement opposé au soin de *raffasier la chair*. Car LE CORPS ne se peut engraisser qu'au dépens de la temperance, qui est une vertu de l'ame, & rien n'est si ennemy de la chasteté que l'embonpoint.

14. IL ne me reste plus qu'à proposer à V^{otre} Sainteté, mes difficultez sur quelques endroits de l'Evangile, c'est à dire celles qui me reviennent en dictant cette lettre; car je n'ay pas le temps de chercher dans le livre toutes celles qui me sont venues en lisant, ny même d'en rappeler la memoire. Si vous avez gardé parmy vos papiers la lettre courte, mais pleine des lumieres de la foy, que vous m'écrivîtes en réponse de celle par où je vous consultois pour la seconde fois, lorsque vous passiez l'hyver à Carthage, je vous prie de me l'envoyer, ou de m'en remettre la substance. Cela ne vous sera pas difficile: car quand vous ne l'auriez pas trouvée assez considerable pour la garder, & qu'étant écrite un peu à la hâte, vous ne l'auriez pas jugée digne d'être mise au rang de vos autres ouvrages, vous retrouverez dans le thresor de v^{otre} cœur tout ce qu'il

le contenoit. Renvoyez-là moy donc tout de nouveau, avec les autres réponses que j'attens de vous, & qui font entre vous & moy, par la grace de Jesus-Christ, un commerce de lumiere, qui me fait tirer un grand fruit de vôtre travail sur ces endroits de l'Ecriture, sur lesquels je vous consulte, vous qui voyez, ou plutôt Dieu-même par vous, comme on le consultoit autrefois par les Prophetes, afin que j'entende ce que Dieu dit en vous, ou qu'il dira par vous.

15. Faites-moy donc comprendre, je vous prie, comment il s'est pû faire que Jesus-Christ apparoissant après sa Resurrection, & aux femmes qui étoient allées au Sepulchre, & aux deux Disciples qui alloient à Emaüs, ils l'ayent d'abord méconnu, & ne l'ayent reconnu que quelque temps après. Car n'est-il pas resuscité, avec le même corps dans lequel il avoit souffert? N'étoient-ce pas les mêmes traits qu'avant sa mort? & si c'étoient les mêmes, comment le méconnurent-ils, eux qui le connoissoient si bien? Je croy que ce n'est pas sans mystere que ceux qui le méconnurent sur le chemin d'Emaüs le reconnurent en suite, lorsqu'il rompit le pain: mais j'aime mieux sur cela me tenir à ce que vous en

II.
CLASSE.
AN. 410.

*Quelle idée
S. Paulin
avoit de S.
Augustin.*

Dixième
question.

Mat. 28. 9.

Luc. 24. 15.

Luc. 24. 30.
& 13.

IL
CLASSE.

AN. 410.

Onzième
question.

Ioan. 20. 17.

pensez , qu'à ce que j'en pense.

16. Faites-moy encore entendre ces paroles du Sauveur à la Magdelaine, *Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté à mon Pere.* S'il ne luy étoit pas permis de le toucher, lorsqu'il étoit tout proche d'elle, comment l'auroit-elle pu toucher après son Ascension ? Ne seroit-ce point qu'on ne le touche que lors qu'on fait du progres dans la foy, & que l'ame s'élève par-là vers le Ciel, la mesure de la foy étant ce qui fait que Dieu est proche ou éloigné de nous, en sorte que Magdelaine ayant douté sur le sujet de Jesus-Christ, qu'elle prit pour un Jardinier, elle merita par là qu'il luy défendît de le toucher, n'étant pas digne de toucher de la main celuy que sa foy n'embrassoit pas encore, & qu'elle ne connoissoit pas pour un Dieu, puisqu'elle le prenoit pour un Jardinier, quoiqu'il n'y eût qu'un moment que les Anges luy avoient dit,

pourquoy cherchez-vous parmi les morts, celuy qui est vivant ? Ne me touchez donc point, luy dit Jesus-Christ, *parce que je ne suis pas encore monté à mon Pere,* c'est à dire, parce que je n'y suis pas encore monté à votre égard ; puisque vous ne me regardez que comme un hom-

Luc. 24. 5.

Ioan. 20.

17.

mat. Lorsque vous vous serez élevés par la foy jusqu'à bien connoître ce que je suis , ce sera alors que vous me toucherez.

II.
CLASSE.
AN. 410.

17. Dites-moy encore je vous prie , comment vous entendez ces paroles du saint vieillard Simeon , qui étant venu dans le Temple , par un mouvement de l'esprit de Dieu , pour y voir le Sauveur du monde , selon les promesses qui luy avoient été faites , prit l'Enfant Jesus entre ses bras , & ayant benì Dieu dit à Marie, *Voicy celuy qui a été établi en Israël, pour être la ruine & la Resurrection de plusieurs, & pour être en bute à la contradiction des hommes. Votre ame même sera comme transpercée par le fer, afin que les pensées de plusieurs cœurs soient manifestées.*

Douzième question.

Luc. 2. 27.

Ibid. v. 28.
& 34.

Ibid. v. 34.
& 35.

Dites-moy donc quel est vôtre sentiment sur ces paroles, afin que je le sache. Est-ce une prophétie de quelque passion que Marie ait soufferte , quoiqu'elle ne soit écrite nulle part , ou de ce que luy fit souffrir sa tendresse de Mere , lorsqu'étant au pied de la Croix , où celui qu'elle avoit mis au monde étoit attaché, ses entrailles furent percées de douleur, l'instrument du supplice du Fils devenant comme une épée qui transperça l'ame de la Mere ? Car

192 *S. Paulin à S. Augustin,*

II.
CLASSE.
AN. 410.

Pf. 104. 18.

Luc. 2. 34.

Gen. 37. 37.
& chap. 39.
20.

Iean 19. 25.

*En quelle
situation
d'esprit étoit
la Vierge au
pied de la
Croix, selon
S. Paulin.*

je voy dans les Pseaumes un expres-
sion semblable sur le sujet de Joseph.
On luy mit les fers aux pieds, dit le Pro-
phete, *& son ame fut transpercée par
le fer*, ce qui est précisément la même
façon de parler dont Simeon s'est servi
sur le sujet de Marie. Il ne dit pas que sa
chair sera transpercée, mais son *ame*, par-
ce que c'est dans l'ame que reside la ten-
dresse & la compassion ; & que c'est-là
que les pointes de la douleur se font sen-
tir comme une épée tranchante, lors-
qu'on est outragé dans son propre corps
comme Joseph, dont la vie ne fut point
attaquée, mais qui fut & vendu comme
un esclave, & emprisonné comme un
criminel, ou lors même que sans avoir
rien à souffrir dans sa propre chair, on
ressent au dedans les maux de quelqu'un
qu'on aime, comme il arriva à Marie.
Car un mouvement de Mere l'avoit
conduite au pied de la Croix du Sau-
veur, qu'elle ne regardoit alors que
comme le fruit de ses entrailles, & com-
me la chair de sa chair ; en sorte que le
voyant mort elle le pleura, par un mou-
vement de foiblesse humaine, cherchant
à le recueillir à la descente de la Croix,
& à luy rendre les honneurs de la se-
pulture, sans songer qu'il devoit resus-
citer ;

citer ; l'impression que le spectacle de son supplice avoit faite en elle, luy faisant perdre de veuë la foy de la Resurrection glorieuse qui le devoit faire triompher de la mort.

Cependant Jesus la voyant au pied de sa Croix luy avoit adressé des paroles de consolation, non par un effet de ces foiblesses ordinaires, où les approches & les terreurs de la mort jettent les mourans, mais avec toute la fermeté & l'intrepidité d'un Dieu homme, non seulement vivant, mais maître de la vie, & qui ne mouroit que parce qu'il vouloit mourir, & pour resusciter bien-tôt après. Il luy parle donc du haut de la Croix, & luy dit, en luy montrant l'Apôtre saint Jean, qui se tenoit près de la Croix aussi bien qu'elle, *Femme voilà vôtre Fils*, & à cet Apôtre, *Voilà vôtre Mere*. C'est ainsi que sur le point que la mort de la Croix l'alloit affranchir de l'infirmité dont il s'étoit revêtu en naissant d'une femme, & le faire rentrer dans la gloire de son Pere, & dans cet état d'immutabilité qui convient à la nature éternelle de Dieu, il transmet à un homme tout ce qu'il avoit d'affections & de liaisons humaines, & choisit pour cela le plus jeune d'entre ses

II.
CLASSE.
AN 410.
Joan. 10. 18.

Ican. 19. 26.

Dans quel
esprit Jesus-
Christ près
de mourir
recommen-
da sa mere
à S. Jean.

II.
CLASSE.
AN. 410

*Ce que
nous ap-
prend le soin
qu'eût nôtre
seigneur de
recommen-
der sa sainte
Mere à S.
Jean.*

Apôtres. Aussi convenoit-il de ne con-
fier cette Mere Vierge qu'à un Disciple
Vierge, & par-là il nous a fait tout à
la fois deux importantes leçons. L'une
regarde le soin que nous devons avoir
de ceux qui nous ont mis au monde; & il
nous a fait voir jusqu'où devoit aller ce
soin-là, par celui qu'il a eu de sa Mere, sur
le point de s'en separer par la mort; quoi-
que ce ne fût pas proprement s'en se-
parer, puisqu'elle devoit bien-tôt voir
resuscité, celui qu'elle voyoit mourant.
Mais il a voulu en même temps, par
un conseil de misericorde, & un secret
effet de sa bonté sur nous, que les paro-
les-mêmes, dont il s'est servi pour mar-
quer sa tendresse envers sa Mere; ren-
fermassent dequoy soutenir nôtre foy.

Car en donnant Marie pour mere à un
autre fils, & en substituant à celui qu'elle
alloit perdre, ce nouveau fils qu'il luy
faisoit naître, pour parler ainsi, & en
qui elle trouveroit les secours & les con-
solations qu'elle ne pouvoit plus atten-
dre du premier, il nous a fait voir que
Marie n'avoit ny ne devoit avoir aucun
autre fils que celui qu'elle avoit mis au
monde sans cesser d'être Vierge; puisque
s'il n'avoit été son seul fils, il n'auroit
pas eu tant de soin en la quittant de luy

en laisser un autre pour la consoler.

18. Mais revenons au discours de Simeon: car j'avouë que je ne comprends rien à ces paroles, par où il conclut, & *voître propre ame sera transpercée par le fer, afin que ce qui est caché dans le cœur de plusieurs se découvre*: je ne voy rien de plus obscur à le prendre à la lettre. Car pour entendre ces paroles, d'une épée matérielle, & d'une mort violente predite à la Vierge par ce saint homme, il faudroit qu'elle eût finy sa vie par le fer; & c'est ce que nous ne trouvons nulle part. Et pourquoy ajoûter, *afin que ce qui est caché dans le fond des cœurs de plusieurs se découvre*? David ne dit-il pas, que Dieu sonde les reins & les cœurs? Et l'Apôtre en parlant du Jugement, qu'alors Dieu tirera au grand jour ce qui est caché dans les tenebres, & découvrira le secret des cœurs? Et le même Apôtre n'appelle-t'il pas la parole de Dieu le glaive spirituel, & ne la met-il pas au rang de ces autres armes celestes dont nous devons être armez interieurement? Or il dit dans l'Epistre aux Hebreux, que cette parole est vive & efficace, & plus perçante qu'un glaive à deux trenchans; & qu'elle penetre jusques dans les replis de l'ame & de l'esprit. On

II.
CLASSE.
AN. 410.

Luc. 2. 35.

Ibid. v. 35.

Psf. 7. 10.

1. Cor. 4. 7.

Eph. 6. 17.

Heb. 4. 12.

II.
CLASSE.
AN. 410.

peut donc dire & penser que c'est-là le glaive dont parle Simeon , & il ne faut pas s'étonner que la force de cette parole toute de feu, & plus perçante qu'une épée à deux tranchans , ait transpercé l'ame de Marie aussi bien que celle de Joseph. Car du reste il n'est point dit que le corps de l'un ny de l'autre ait jamais passé par le fer.

- Et ce qui donne encore plus de sujet de croire que le Prophete, dans l'endroit où il dit que le fer transperça l'ame de Joseph, n'entend par ce *fer* que la parole de Dieu, c'est que dans le verset suivant il ajoute, *La parole de Dieu enflamma son cœur*. Car la parole de Dieu est & une épée, & un feu, comme cette même parole incarnée, qui n'est autre que Jesus-Christ, nous l'apprend en disant d'un côté, *Je suis venu mettre le feu dans le monde, & que desiray-je, sinon qu'il s'embrase*? Et de l'autre, *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée*; où vous voyez que par les differens noms de *feu* & d'*épée*, il ne designe qu'une même chose, c'est à dire la vertu & la force de sa doctrine. Il faut donc prendre spirituellement cette épée dont parle Simeon: autrement comment trouverions-nous que Marie ait été mise à mort

ny frappée par l'épée? Mais enfin je voudrois ſçavoir quel rapport peut avoir avec Marie cette manifestation des penſées les plus ſecrettes des cœurs, & par où l'on a vû que de ce qu'elle a été tranſpercée, ou par le fer materiel, ou par l'épée ſpirituelle de la parole de Dieu, il eſt arrivé que les penſées des cœurs de pluſieurs ayent été découvertes?

II.
CLASSE.
AN. 410.

Expliquez-moy donc particulièrement ces dernieres paroles du diſcours de Simeon; car je ne doute point qu'elles ne ſoient claires à un eſprit auſſi ſaint que le vôtre, & qui par la pureté de ſon œil interieur, a mérité une aſſez abondante communication des lumieres du ſaint Eſprit, pour être capable de voir & de penetrer ce qu'il y a de plus profond dans les merveilles de Dieu. Obtenez-moy ſes miſericordes par vos prieres; & faites qu'à la faveur de vos paroles, il faſſe luire ſur moy la lumiere de ſon viſage. C'eſt ce que je vous demande tres-inſtamment, mon tres-cher & tres-ſaint frere en Jeſus-Chriſt, mon tres honoré Maître dans la foy de la verité, & mon ſoutien dans la charité.

L'Eſprit
voit clair à
meſure que
le cœur eſt
pur.

1. Cor. 2. 10

Pl. 66. 2.

*La réponſe à cette Lettre eſt la
Lettre 149.*

II.
CLASSE.
AN. 410.

*. Ecrite
l'an 410.
C'étoit au-
paravant la
138. & celle
qui étoit la
122. est pre-
sentement la
111.

LETTRE CXXII. *

*Saint Augustin console le Clergé & le peu-
ple d'Hippone sur son absence, & leur
en dit les raisons : ensuite il les exhorte
à ne rien relâcher, pour leurs peines &
leurs afflictions temporelles, de ce qu'ils
avoient accoutumé de faire pour les pau-
vres.*

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST
ses tres-chers Freres du Clergé &
du Peuple d'Hippone.

*Soin de S.
Augustin
pour son
troupeau.
a*

1. JE vous prie avant toutes choses,
& vous conjure par Jesus-Christ de
ne vous point affliger de mon absence.^a
Car je croy que vous êtes bien persua-
dez que je ne puis jamais être éloigné de
vous d'esprit ny de cœur, quoique ma
foiblesse me rende incapable de suffire à
tous les soins que demandent de moy les

a. S. AUGUSTIN étoit pour lors au Concile de Car-
thage tenu cette année 410. contre les Donatistes, d'où
l'on deputa à l'Empereur les Evêques Florent, Possi-
dius, Præsidius & Benenat, tous quatre amis de nôtre
Saint. Comme il ne se faisoit rien de considerable sans
luy dans les affaires de l'Eglise, il se trouva diverses
fois obligé de résider quelque temps à Carthage, ou
ailleurs hors de son Diocèse : mais il ne se verra point
qu'il s'en soit jamais absenté sans nécessité ; & ç'a été
toujours avec autant de repugnance & de regret, que
son troupeau en avoit de le voir éloigné de luy.

membres de Jesus-Christ, au service desquels sa crainte & son amour m'attachent ; & c'est ce qui me fait une peine qui est peut-être plus grande que celle que vous avez de mon absence. Mais enfin vous sçavez que je ne me suis jamais donné la liberté de m'absenter pour me soustraire au travail ; & quand cela est arrivé , ç'a été par des necessitez inevitables, pour lesquelles quelques-uns de mes saints Freres & Collegues ont même été obligez de s'embarquer & de passer la mer , & qui m'y auroient obligé moy-même sans ma mauvaise santé. Car il n'y a que cela seul qui m'en ait empêché , & la bonne volonté ne m'a jamais manqué.

Comportez-vous donc de telle sorte, mes chers Freres, que soit que je revienne à vous & que je vous voye, soit que mon absence continuë, je trouve que vous vous tenez ferme dans un même esprit, pour user des termes de saint Paul, & que vous travaillez tous d'un même cœur pour la foy de l'Evangile. Si vous vous trouvez battus & agitez de quelques afflictions temporelles, que bien loin de vous faire oublier vôtre salut, elles reveillent en vous au contraire le souvenir de cette vie bienheu-

Phil. 1. 27.

reuse, où il n'y a ny travail ny douleur; & où vous ferez à couvert non seulement de quelques peines de peu de durée, comme sont celles d'icy-bas, mais même des feux éternels de l'enfer. Car si vous travaillez presentement avec tant d'application & de soin à éviter quelques peines passageres, que ne devez-vous point faire pour vous garantir du malheur éternel? Et si l'on craint si fort une mort qui met fin à nos miseres temporelles, combien plus doit-on craindre celle qui jette dans des maux éternels? Enfin si l'on aime si ardemment les plaisirs de cette vie, qui sont si courts & si impurs, avec combien plus d'amour & d'ardeur doit-on rechercher ceux de l'autre vie, qui sont infinis dans leur durée; & qui n'ont rien que de pur & de parfait? Que ces pensées vous encouragent, & vous portent à la pratique des bonnes œuvres, afin que vous moissonniez un jour ce que vous aurez semé presentement.

Gal. 6. 9.

*Sainte
coutume de
ceux d'Hip-
pone.*

2. Car j'ay appris que vous oubliez vôtre sainte coutume d'habiller les pauvres, à quoy je vous exhortois pendant que j'étois avec vous. Je vous y exhorte donc encore, & vous prie que les coups de la main de Dieu sur ce mon-

de*, à qui il n'arrive que ce que nôtre Sauveur & nôtre Redempteur, qui ne peut mentir nous a prédit de sa propre bouche, ne vous abbattent & ne vous découragent point. Les maux que vous voyez arriver vous doivent faire redoubler vos bonnes œuvres, bien loin de les diminuër. Car de la même manière que lorsqu'on se trouve dans une maison qui menace ruine, & dont les murs commencent à s'ébranler, on se hâte d'en sortir, & d'en tirer ce qu'on y a de plus précieux pour le mettre en sécurité ; ainsi à mesure que les tribulations que nous éprouvons, & qui deviennent tous les jours plus fréquentes, nous font voir que le monde menace ruine, les vrais Chrétiens doivent se hâter de mettre en sécurité, dans le trésors de Jésus-Christ, les biens qu'ils ne songeoient qu'à laisser en terre. Par là s'il nous arrive quelque accident, nous aurons la joye de nous être mis nous & nos biens en sécurité, & de ne les pas voir enveloppez dans les ruines du monde ; & quand il ne nous arriveroit rien de fâcheux, songeons que nous devons mourir tôt ou tard, & nous n'aurons pas regret d'avoir mis nos biens en dépôt entre les mains d'un Dieu immortel,

II.
CLASSE.
AN. 410.

* Il parle des
desolations
causées par
les Barbares.

*Motifs de
faire l'aumône.*

202 *S. Augustin au Clergé d'Hip.*

où nous espérons de les retrouver un jour.

*Remede
contre les
sollicitudes
de cette vie.
Phil. 4. 5.
6.*

Faites donc pour les pauvres, mes chers Freres, ce que vous aviez accoutumé, & que chacun de vous y contribue selon ses forces, qu'il connoît mieux que personne. Mais faites-le de meilleur cœur que jamais, & au milieu de tous les malheurs de ce siecle, souvenez-vous de ce mot de l'Apôtre, *le Seigneur est proche, ne vous inquietez de rien.* Faites en sorte que ce que j'apprendray de vous me fasse voir, que ce n'étoit pas parce que j'étois présent, mais pour obeir à Dieu, qui n'est jamais absent, que vous avez continué cette bonne œuvre durant tant d'années: aussi me suis-je trouvé quelquefois absent sans que vous y ayez manqué. Que le Seigneur vous conserve dans sa paix, mes tres-chers freres; & qu'il vous fasse souvenir de prier pour moy.



LETTRE CXXIII.*

*Saint Jérôme écrit quelques nouvelles à
Saint Augustin en termes énigmatiques.*

JÉRÔME à AUGUSTIN.

Il y a bien des gens qui vont clochant des deux côtez, & qui pour avoir le col cassé n'en marchent pas moins la tête haute. Car ils demeurent toujours également attachez à leurs premières ~~erreurs~~, quoiqu'ils ne puissent plus les débiter avec la même liberté. Les saints freres avec qui je vis, & sur tout nos saintes & venerables filles, vous saluent tres-respectueusement. Je vous conjure de saluër de ma part vos saints freres les seigneurs Alipe & Evode. Jerusalem est au pouvoir de Nabuchodonosor ^a qui s'en est rendu le maître; &

a. ERASME & MARIANUS dans l'impression qu'ils ont faite des œuvres de saint Jérôme entendent par ce mot de *Nabuchodonosor*, un Evêque de Jerusalem qui soustenoit en cachette des heresies condamnées. Mais dans l'impression des œuvres de saint Augustin le même Erasme, & les Theologiens de Louvain après luy veulent sur cette même lettre, qu'on entende par *jerusalem*, la ville de Rome, qui étant prise par les Gots ne reconnoissoit point la main de Dieu qui l'affligeoit, mais machinoit une revolte dans l'esperance des troubles qu'elle attendoit. Baronius croit aussi la même chose.

II.
CLASSE.
A N. 410.

* Ecrite sur la fin de l'année 410. C'étoit auparavant la 26. & celle qui étoit la 123. est presentement la 257.

III. au lieu d'écouter les conseils de Jere-
CLASSE. mie, elle ne soupire qu'après l'Egipte,
AN 411. où elle ne peut espérer que de mourir
Jerem. 43. 2. à Taphnés, & d'y perir miserablement
dans une éternelle servitude.



III. CLASSE

DES LETTRES DE SAINT AUGUSTIN,

Qui comprend celles qu'il a écrites depuis l'année de la conférence de Carthage, & de la decouverte de l'heresie Pelagienne en Affrique, jusques à la fin de sa vie, c'est à dire depuis l'an 411. jusqu'à l'an 430.

LETTRE CXXIV. *

Albine, Pinien, & Melanie, personnes de consideration d'Italie, ayant passé la mer pour voir saint Augustin, & ce Saint les sçachant déjà à Thagaste, leur écrit en ce lieu-là, & s'excuse de ce que l'état de l'Eglise d'Hippone, plutôt que la rigueur de l'hyver, l'empêche d'y aller au devant d'eux.

* Ecrire vers le commencement de l'année


411. C'étoit auparavant la 227. & celle qui étoit la 124. est presentement la 96.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST
son tres-cher & tres-saint frere, & ses
tres-cheres & tres-saintes sœurs dans
le même J. C. le tres-illustre Sei-

III.
CLASSE.
AN. 411.

* C'étoit
le mary de
Melanie dont
Albine étoit
la mere.
a

gneur PINIEN *, & les tres-illustres Dames ^b ALBINE, & MELANIE.

I. UELQUE insupportable que me soit le froid, ou par ma constitution naturelle, ou par ma mauvaise santé, les horribles froids de cet hyver ne m'ont pas tant fait souffrir que la peine que j'ay eu de vous sçavoir si près d'icy, & de n'avoir pû, je ne dis pas courir, mais voler pour vous aller trouver, vous qui êtes venus de si loin pour me voir, c'est à dire pour me procurer un bien que j'aurois été chercher au delà des mers.

a. Cette ALBINE étoit fille de Melanie l'ancienne, & Mere de la jeune Melanie, qui fut mariée à Pinien. Melanie la mere les avoit retirez de Rome avec Publicola son petit fils, quelque temps avant l'irruption des Gots, selon Pallade dans son Histoire *Lausique*, où il nomme ce Publicola *le jeune*, pour le distinguer de son Pere du même nom mary d'Albine. Voyez la note sur le titre de la lettre 46. Ruffin avoit suivi cette sainte troupe, & demouroit avec eux en Sicile l'an 410. dans le temps que les Gots ravageoient l'Italie, comme il le remoine luy-même dans son Prologue ou lettre à Ursice, qui est au commencement du commentaire d'Origene sur le Livre des nombres, & mise au jour par Monsieur Valois dans ses remarques sur Eusebe livre 6 chapitre 38. Après la mort de Ruffin les autres vinrent à Carthage, & s'établirent enfin à Thagaste, comme on voit par cette lettre de saint Augustin, & par ce qu'en dit Metaphrasse, dans la vie de la jeune Melanie au 31. Janvier.

Que vôt^{re} sainteté ne croye pas néanmoins que ce soit la rigueur de l'hyver qui m'en ait empêché. Car quelque fâcheuses & quelque dangereuses - mêmes que ces horribles pluies soient pour les voyageurs, je m'y ferois exposé sans hésiter, pour voir des personnes toutes brillantes des clartez lumineuses qui dérivent de la lumière primitive, & que leur sainteté a portées à un degré d'élevation & de gloire d'autant plus éminent, qu'elles ont eu plus de mépris pour la grandeur, & d'amour pour l'humilité; des personnes enfin en qui j'aurois trouvé une si grande consolation dans les maux que je souffre au milieu de cette race corrompue & dépravée. J'aurois encore eu celle de prendre part à la joye si pure & si sainte de la ville où je suis né *, qui a presentement le bonheur de vous posséder, & dont les Citoyens voyent de leurs propres yeux, ce qu'ils avoient peine à croire auparavant, lorsqu'on leur disoit, & le rang que vous teniez par vôt^{re} naissance, & celui où la grace de Jesus-Christ vous a réduits. Car à peine le pouvoient-ils croire; ou si la charité le leur rendoit croyable, ils n'osoient le dire à d'autres de peur de n'être pas crus.

* Thagaste.

III.
CLASSE.
A N. 411.

2. Je vous diray donc pourquoy je ne suis point allé vers vous, & quels sont les maux qui m'ont privé d'un si grand bien; & je vous le diray non seulement pour m'excuser envers vous, mais encore pour obtenir par vos prieres les misericordes de celuy qui par la vertu secrete de ce qu'il opere en vous, fait que vous ne vivez que pour luy.

* Par l'irruption des Barbares.

Le Peuple d'Hippone, au service duquel Dieu m'a attaché, & qui pour la pluspart est si foible que les plus legeres attaques de la tribulation le mettent en danger, en souffre presentement de si grandes, * que quand il ne seroit pas foible comme il est, à peine pourroit-il s'empêcher de tomber dans le dernier abbatement. Je l'ay même trouvé à mon retour dans un état qui me fait voir que mon absence luy a été une occasion de scandale tres-dangereuse. Or vous comprenez parfaitement, vous dont l'ame pleine d'une vigueur spirituelle, sent toute la force des paroles qui partent du mouvement de l'esprit de Dieu, vous comprenez, dis-je, parfaitement ce que c'est que ce sentiment qui a fait dire à l'Apôtre, *Qui peut être affoibly sans que je m'affoiblisse avec luy, & qui peut être scandalisé sans que je brûle?* Nous

2. Cor. II.
29.

Nous sommes d'autant plus obligez d'entrer dans cette disposition du grand Apôtre, qu'il y a icy bien des gens qui nous calomnient, & qui ne cherchent qu'à donner entrée au demon dans le cœur de ceux-mêmes qui paroissent nous aimer, car c'est ce qu'ils font, lorsqu'ils tâchent de les soulever contre nous. Or quand ceux-mêmes dont le salut est le principal objet de nos desirs & de nos soins, s'aigrissent & s'irritent contre nous, tous les maux qu'ils pourroient avoir dessein de nous faire, ne nous seroient pas à beaucoup près si sensibles que la mort invisible qu'ils se donnent à eux-mêmes, & qui se manifeste par la corruption du dedans, avant qu'on s'en aperçoive au dehors. Je croy que cette peine où je suis me servira d'excuse, & d'autant plus que quand vous me voudriez mal, & que vous seriez en disposition de vous venger, vous ne sçauriez me faire rien souffrir qui égalât la peine que j'ay de vous sçavoir à Thagaste, & de ne vous point voir. Mais j'espère que dès que ce qui m'arrête sera cessé, avec le secours de vos prieres, je vous iray voir en quelque part de l'Affrique que vous soyiez, si cette ville où je suis dans les travaux dont Dieu m'exerce, n'est pas

digne d'être honorée de votre présence.

LETTRE CXXV. *

* Ecrite
un peu après
la prece-
dente.

C'étoit au-
paravant la
124 & celle
qui étoit la
125, est pré-
sentement
la 129.

Pinien étoit venu à Hippone voir saint Augustin, & comme il assistoit à la célébration des saints Mystères, le peuple s'éleva tout d'un coup, demandant qu'il fût ordonné Prêtre, & ne voulut jamais le laisser aller qu'il n'eût juré de ne point sortir d'Hippone, & que s'il prenoit résolution d'entrer dans la Clericature, il ne se feroit point ordonner ailleurs que dans cette Eglise. Abbine & ses enfans se plaignirent de cette violence, à quoy ils crurent que ceux d'Hippone ne s'étoient portez, que dans la vue d'attacher à leur Eglise un homme aussi opulent que Pinien, prétendant au reste que le serment qu'on luy avoit fait faire par force n'étoit d'aucune considération. C'est sur cela que saint Augustin écrit à l'Eveque Alife, qui avoit été présent à tout ce qui s'étoit passé, & sur les moyens de faire cesser les plaintes & les soupçons que cette affaire avoit fait naître, après quoy il parle du serment de Pinien & de l'obligation qu'il pouvoit avoir de le garder, ce qui luy donne lieu d'établir les

plus beaux principes du monde sur la matière des sermens.

III.
CLASSE.
AN. 411.

AUGUSTIN & les freres qui sont avec luy, saluënt en JESUS - CHRIST son tres-cher & tres-saint frere & Collegue, le tres-venerable Seigneur ALIPE, & les freres qui sont auprès de luy.

1. **J**E ne puis que je ne sois touché de toutes ces clameurs du peuple d'Hippone si injurieuses à vôtre sainteté, & j'en ay une douleur extrême. Mais nous devons être encore plus touchés de ce qu'on peut avoir de nous de tels soupçons, que de ce qu'on se donne la liberté de les faire éclater. Car dès que l'on croit que c'est l'amour de l'argent plutôt que celui de la sainteté & de la justice, qui nous porte à vouloir retenir des serviteurs de Dieu parmy nous, ne vaut-il pas mieux que ceux qui le croient produisent au dehors ce qu'ils ont dans le cœur, & que par-là ils nous donnent moyen de mettre en usage tout ce que nous avons de plus fort pour les détromper, que s'ils gardoient au dedans le poison d'un soupçon injuste, qui seroit capable de leur donner la mort ? De sorte que comme nous disions, dès avant

*Disposition
des Saints
sur les injustices mêmes
qu'on leur
fait.*

III.
CLASSE.

A N. 411.

*Belle regle
pour les
Evêques.*

que tout ce bruit arrivât, L'OBLIGATION où nous sommes de servir d'exemple aux autres, nous doit faire plutôt songer à détromper les hommes, quand ils croient du mal de nous, qu'à les reprimer quand ils disent ce qu'ils en croient.

*Moderation
et d'inte-
ressement de
Saint Au-
gustin.*

2. Ma peine ne se tourne donc pas contre la sainte Dame Albine; & au lieu de luy faire la correction, je croy qu'il ne faut songer qu'à la guerir d'un tel soupçon. Car encore que dans la manière dont elle s'en est expliquée, il n'y ait rien qui aille contre moy personnellement, mais seulement contre ceux d'Hippone, qui ont fait voir dans cette occasion, à ce qu'elle pretend, que c'est la cupidité qui les pousse, & que s'ils ont voulu avoir Pinien parmy eux, c'est parce qu'il est riche, & qu'il répand volontiers, plutôt que pour le voir au nombre des Clercs de cette Eglise, il ne s'en est rien fallu qu'elle n'ait dit hautement qu'elle en pensoit autant de moy; & ce n'est pas elle seule, mais ses saints enfans qui en parlerent de cette sorte, dans l'enceinte-même de l'Abside, ^a dès le jour

a. C'est l'enceinte de l'Autel, que nous appelons presentement le Presbitere ou le Sanctuaire. C'étoit un lieu vouté en coquille, à peu près de la forme de ce-luy où est l'Autel de sainte Genevieve à Paris. Là

que le bruit arriva. Je croy donc , comme j'ay déjà dit , qu'il faut songer à les guerir de ces soupçons plutôt qu'à leur en faire des reproches. Car si des personnes aussi saintes , & qui nous sont aussi cheres que celles-là en peuvent concevoir contre nous de cette nature , auprès de qui pourrons-nous être hors de soupçon ?

Quant à vous ce n'est que la multitude qui a cette opinion de vous , au lieu que ceux qui l'ont de moy sont des plus grandes lumieres de l'Eglise ; & vous voyez bien lequel des deux est le plus fâcheux. Mais enfin & à vôtre égard , & au mien , il faut songer à faire cesser les soupçons plutôt qu'à nous en plaindre. Car après tout ce sont des hommes , & ceux qu'ils soupçonnent ne sont que des hommes non plus qu'eux. Ainsi quelque faux que soit ce qu'ils croient , il n'est ny impossible ny incroyable ; & comme ils ne sont pas d'assez mauvais sens pour croire que ce soit le peuple qui en veuille à leur argent , sur tout après avoir veu que celuy de Thagaste n'y a point touché , car cela les étoit le trône Episcopal , où l'on montoit par quelques degrez , & où il y avoit assez d'espace pour contenir à outre l'Evêque du lieu , ceux qui venoient de dehors pour celebrer avec luy.

III.
CLASSE.
AN. 4 II.

Moderation de saint Augustin.

doit mettre en repos sur celui d'Hippone, tous ces soupçons tombent sur le Clergé, & particulièrement sur les Evêques que l'on voit à la tête, & qui passent pour être les maîtres du bien de l'Eglise, & pour en disposer à leur gré. Qu'il ne soit donc pas dit, mon cher Alipe, que nous ayons contribué à inspirer aux foibles une cupidité si pernicieuse & si mortelle. Souvenez-vous de l'entretien que nous eûmes ensemble avant ce scandale arrivé, qui rend ce que nous disions encore plus nécessaire. Attachons-nous donc par dessus toutes choses à y mettre ordre, avec la grace du Seigneur; & voyons entre nous ce que nous avons à faire pour cela, sans nous contenter du témoignage de nôtre conscience, l'affaire étant d'une nature à ne devoir pas nous en tenir là. Car si nous ne sommes pas de ces mauvais serviteurs que Dieu rejette, & s'il y a dans nos cœurs quelque étincelle de cette charité qui ne cherche point ses propres intérêts, nous devons avoir soin que ce que nous faisons soit bon, non seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes; autrement nous ne pourrions nous garantir du reproche de ne nous être pas souciez de troubler l'eau de-

*Que ceux
qui sont en
charge dans
l'Eglise doi-
vent avoir
soin de leur
reputation.
Rom. 12.
17.*

ont les brebis de Jesus-Christ , pour-
à que nous la bûssions pure & claire
dans le fond de nôtre conscience.

III.
CLASSE.
AN. 41.

3. Car quant à ce que vous me propo-
z par vôtre lettre , d'examiner entre
vous ce que doit valoir un serment ex-
triqué par force , prenons garde, je vous
 prie, que nos discours n'embroüillent &
 ne rendent obscure la chose du monde
 plus claire. IL N'Y a point de servi-
 ur de Dieu, qui se voyant menacé d'une
 mort certaine , s'il ne jure de faire quel-
 que chose de deffendu & de criminel ,
 se dût se laisser tuer , plutôt que de faire
 un serment dont il ne pourroit s'acquit-
 ter que par un crime. Mais lors que l'on
 est trouvé obligé par les clameurs &
 les instances de tout un peuple , de pro-
 mettre avec serment , bien loin d'être
 criminel , est tres-permis & tres-legi-
 me , que tout le danger qu'on a cou-
 rt dans une telle rencontre a été que
 quelques méchans , comme il s'en glisse
 toujours parmy les plus gens de bien ,
 pretendant maltraitez & offensez , &
 se cherchant que quelque occasion de
 aller les riches , ne profitassent de cette
 meute populaire , & ne se portassent à
 quelque violence , & que ce danger là
 même n'a pas été fort pressant , qui osera

*Les choses
les plus
claires sem-
broüillent
par la ma-
niere dont
quelques-
uns les trait-
tent.*

*Maxime
certains sur
les sermens.*

III.
CLASSE.
A N. 411.

dire, que pour éviter, je ne dis pas des pertes incertaines, ny des outrages, & des coups, mais la mort même, on dût se parjurer certainement?

Regulus.

Ce Regulus de l'ancienne Rome ne sçavoit rien de ce que dit l'Ecriture de l'impiété des faux sermens, & n'avoit point entendu parler de cette *faulx* dont le Prophete Zacharie menace les parjures: il n'avoit juré que par les superstitions sacrileges des idolâtres, & non pas par les Sacremens de Jesus Christ. Cependant bien loin de se tenir quitte de son serment sous pretexte qu'il auroit pû dire qu'il s'étoit trouvé forcé à le faire

*Zach. 5. 3.
& 4.*

*Religieux à
garder son
serment.*

par la crainte des tourmens, & d'une sorte de mort dont la cruauté fait horreur, ce fut assez pour luy d'avoir juré, pour se livrer volontairement à ces tourmens & à cette mort, plutôt que de se parjurer. Les Censeurs de Rome chasserent même du Senat, non seulement ceux que la crainte des tourmens & de la mort fit resoudre à se parjurer ouvertement, plutôt que de retourner parmy des ennemis si cruels, mais même celuy qui pretendit avoir satisfait à son serment, en se donnant je ne sçay quelle affaire, qui le fit rentrer pour un moment chez les ennemis après en être sorti.

*Severité
des Censeurs
de Rome
contre les
Payens.*

*Fausse
subtilité en
matiere de
morale
odieuse*

Ces Censeurs ne s'arrêtant pas à l'intention qu'il avoit eüe en jurant , mais à ce que ceux à qui il avoit juré attendoient de luy.

Pourrions-nous donc compter au nombre des Saints , & juger dignes de la gloire du Ciel, ceux qui feroient coupables du même crime pour lequel ces Romains furent jugez indignes de demeurer au nombre des Senateurs ? Cependant ces Censeurs n'avoient point lû ce que nous chantons tous les jours, qu'il n'habitera dans les Tabernacles du Seigneur que ceux qui ayant fait un serment à leur prochain, ne sçavent ce que c'est que d'y manquer. Comment se peut-il donc faire qu'au même temps que nous admirons ceux qui ont été capables de ces grandes actions, quoiqu'ils ne connussent point le nom de Jesus-Christ , & qu'ils n'eussent aucune part à sa grace , nous en soyons encore à demander, s'il n'est point permis de se parjurer en quelques rencontres , & à consulter sur cela les Livres saints, c'est à dire ces mêmes livres, qui de peur qu'en jurant trop facilement nous ne tombions dans le parjure , vont même jusqu'à nous deffendre absolument de jurer ?

4. Pour moy je suis convaincu de la

III.
CLASSE.
AN. 411.

même aux
Payens.

Par où se
regle l'obli-
gation
qu'emporte
le serment.

Psa. 114. 5.

Math. 5. 34.

II.
CLASSE.
A-N. 451.

*Belle re-
gle sur l'obli-
gation des
sermens.*

*Décision
precise. con-
tre toutes les
subtilitez.
par où l'on
voudroit é-
luder la foy
des sermens.*

verité de cette maxime, que LA FOY du serment n'est gardée, que lors que l'on remplit non ce que signifient à la lettre les termes dans lesquels il a été conçu, mais l'attente de celui à qui l'on l'a fait, quand on l'a connuë en le faisant. Car IL EST fort difficile que les termes dont on se sert en jurant, & sur tout quand il y en a peu, renferment exactement tout ce que la religion du serment exige de celui qui a juré. Ainsi QUOY qu'on effectue tout ce que signifient à la lettre les termes du serment, on est parjure si l'on trompe l'attente de ceux à qui l'on l'a fait, & dès qu'on l'a rempli on n'est point parjure, quoique d'ailleurs on n'exécute pas à la lettre tout ce qu'emporte la signification des termes du serment. Aussi voyons-nous que comme ceux d'Hippone n'ont désiré d'avoir parmi eux le saint homme Pinnien, que comme un de leurs plus chers Citoyens, & non pas comme un homme à qui on auroit donné leur ville pour prison, aucun de ceux qui ont sçû qu'il étoit obligé de faire un voyage, & qu'il ne s'en alloit qu'avec dessein de revenir, n'a été scandalisé qu'il se soit absenté depuis son serment; parce qu'encore que par les termes du serment, on ne pût

pas trop bien dire ce que c'est qu'ils ont attendu de luy, cela est d'ailleurs certain & connu de tout le monde. Ainsi il ne sera, ny ne passera pour parjure qu'en cas qu'il trompe leur attente; & il ne la trompera point, à moins qu'il ne cesse de vouloir s'établir parmy eux, ou qu'il ne s'en aille pour ne plus revenir, ce que je ne croy pas qu'il y ait lieu de craindre d'un homme si saint, & d'un si religieux observateur de la foy qu'il doit à Jesus-Christ & à son Eglise.

Car sans parler de ce que vous sçavez aussi bien que moy, je veux dire de la severité des jugemens de Dieu dans la punition des parjures, il faut convenir que nous ne sçaurions plus trouver mauvais que l'on n'ajoute aucune foy à nos sermens, si nous prenions le party d'excuser, ou même de soutenir le parjure où feroit tombé un aussi saint homme que Pimen; & c'est dequoy je prie celui dont la misericorde tire de la tentation ceux qui mettent en luy toute leur esperance, de nous garantir aussi bien que luy. Tout ce qu'il a donc à faire c'est de suivre l'avis que vous luy donnez dans la réponse que vous luy avez faite, c'est à dire, de garder la promesse qu'il a faite de se tenir à Hippone, comme

112.
CLASSE.
A N. 411.

*A quoy
s'exposent
ceux qui
cherchent à
éluder l'obli-
gation des
sermens.*

III.
CLASSE.
AN. 4II.

nous nous y tenons , moy & tous les habitans de cette ville , à qui il est libre d'en sortir & d'y revenir , quoique d'ailleurs ceux qui ne sont point obligez par serment à s'y tenir , pourroient sans crime & sans parjure en sortir pour n'y rentrer plus.

5. Je ne sçay si l'on pourroit prouver qu'aucun de nos Clercs ou des Freres qui vivent dans nôtre Monastere ait été ou complice ou fauteur du crime de ceux qui ont parlé outrageusement de vous. Tout ce que j'ay pû decouvrir, m'en étant informé avec soin , c'est que la voix d'un de ceux de nôtre Monastere , natif de Carthage , a été entendue parmy celles du peuple lorsqu'ils demandoient Pinien pour Prêtre ; mais non pas qu'il leur soit échappé de parler de vous autrement qu'ils ne devoient. Vous trouverez avec cette lettre une copie de la promesse de Pinien , prise & corrigée devant moy sur celle qu'il a signée.



L E T T R E C X X V I . *

cette Lettre est sur le même sujet que la précédente ; & saint Augustin y déduit à Albine , belle-mere de Pinien , de quelle maniere les choses s'étoient passées à Hippone au sujet de son genere , & tâche de la satisfaire sur ses plaintes & ses soupçons.

AUGUSTIN à la sainte & venerable
servante de Dieu , la tres-illustre Da-
me ALBINE : Salut en JESUS-
CHRIST.

VOSTRE douleur étant , à ce que vous m'écrivez , au dessus de tout ce que vous en pourriez dire , il ne seroit pas julte d'y rien ajoûter : il faut au contraire l'adoucir , s'il est possible , en vous guerissant de vos soupçons , bien loin de nous en plaindre , comme nous pourrions faire si nôtre propre interêt nous faisoit agir , & de jeter encore davantage dans le trouble un cœur tout à Dieu comme le vôtre , & qui merite par-là qu'on l'épargne & qu'on le respecte.

Dans ce qui s'est passé à Hippone au sujet de nôtre cher frere Pinien , vôtre

III.
CLASSE.
A N. 411.

* Ecrite
l'an 411.
C'étoit au-
paravant la
225. & celle
qui étoit la
126. est pre-
sentement la
20.

saint fils , il n'y a rien eû qui allât à luy faire craindre pour sa vie , quoiqu'il l'ait peut-être crû en danger. Ce qu'il y avoit à craindre, & que je craignois moy-même , c'est que quelques gens perdus, comme il s'en glisse sous main , & de complot fait, dans une multitude émue, ne se servissent de cette occasion , qui sembloit leur donner sujet de plainte & de mécontentement , & ne s'en fissent un pretexte pour exciter une sedition , & se porter à quelque violence. Mais autant que j'ay pû sçavoir depuis , il ne se dit, ny ne se passa rien qui eût cet air-là. Ce ne fut que contre mon frere Alipe que le peuple s'emporta à des paroles injurieuses & outrageuses au dernier point. Plaise à Dieu que les prieres de ce saint homme leur obtiennent le pardon d'un si grand crime.

Pour moy, après leurs premieres clameurs , je leur déclaray que je n'ordonnerois point Pinien malgré luy , par où je me liois entierement les mains , & que si malgré moy , & contre l'assurance que je luy donnois de ne le point ordonner que de son consentement, ils trouvoient moyen de l'avoir pour Prêtre , ils ne m'auroient plus pour Evêque ; après cela je les quittay & retournay à ma place.

Ce mot les surprit & les déconcerta: mais comme une flamme resserrée quelque temps par le vent n'en devient que plus impetueuse, ils recommencerent leurs instances avec plus d'ardeur que jamais, ~~esperant~~ ou qu'ils me forceroient d'aller contre ma promesse, ou que si je demeurais ferme à la vouloir garder ils pourroient faire ordonner Pinien par un autre Evêque. Je disois cependant à ceux dont je pouvois me faire entendre, c'est à dire, à quelques-uns des plus considérables, qui étoient montez à la tribune auprès de moy, que je ne pouvois me départir de ce que j'avois promis; que Pinien ne pouvoit être ordonné par un autre Evêque dans mon Eglise, sans mon consentement; & que je n'y pouvois consentir sans manquer à ma promesse; à quoy j'ajoutay que de l'ordonner malgré luy, ce seroit le vray moyen de faire qu'il s'en allât dès qu'il seroit ordonné, ce qu'ils ne vouloient pas croire qui pût arriver.

Cependant la multitude qui étoit devant les degrez de la tribune, persistoit à demander toujours la même chose, avec un bruit & des clameurs horribles, ce qui me mettoit à ne sçavoir quelle resolution prendre. Ce fut dans ce temps-

là qu'il se dit tant de choses outrageuses contre mon frere Alipe , & que nous nous vîmes encore en danger de beaucoup pis.

2. Avec tout cela, quelque touché que je fusse d'une telle émeute , & de tout le desordre que je voyois dans l'Eglise, & quoique je n'eusse dit autre chose à ceux qui étoient autour de moy , sinon que je ne pouvois ordonner Pinien sans qu'il y consentît , & qu'ainsi s'il y eût consenti ce n'auroit plus été malgré luy qu'on l'auroit ordonné , je ne pus me résoudre à luy rien dire pour le porter à se laisser ordonner , parce que je m'étois encore lié les mains sur ce point-là. Je garday donc la foy de l'une & de l'autre promesse , c'est à dire , de celle dont je n'avois qu'un seul témoin parmy les hommes , aussi bien que de celle dont j'avois fait part au peuple. Ce n'étoient néanmoins que des promesses & non pas des sermens : cependant je les garday inviolablement malgré le danger où nous étions , & qui nous menaçoit tous également , quoique la fuite nous ait fait voir que nous n'avions rien à craindre. Mais enfin dans ce moment-là nous craignons tous aussi bien que Pinien, & comme ma grande crainte étoit que la sainteté

teté du lieu où nous étions ne fût prophannée par quelque crime, je songeois à me retirer. Mais il y avoit danger que le peuple qui s'échauffoit toujours de plus en plus, n'étant plus retenu par ma présence, ne se portât à quelque violence.

D'ailleurs, de me retirer au milieu de la presse avec mon frere Alipe, il étoit fort à craindre que quelqu'un ne fut assez osé pour mettre la main sur luy. Aussi de quel front me retirer sans luy; & si après cela il luy étoit arrivé quelque malheur, n'auroit-il pas semblé que je ne l'eusse laissé-là que pour le livrer à la fureur du peuple ?

3. Comme j'étois dans cette peine, sans qu'il se présentât à mon esprit accablé de douleur aucun expedient qui me pût faire respirer tant soit peu, voila un serviteur de Dieu qui m'aborde tout d'un coup de la part de Pinien, pour me dire qu'il vouloit declarer au peuple, & avec serment, que si on l'ordonnoit malgré luy il quitteroit l'Affrique, ce qu'il faisoit, autant que j'en puis juger, dans l'esperance que le peuple, qui sçavoit bien qu'il ne se parjuretoit pas, cesseroit d'insister sur une chose qui ne pouvoit avoir d'autre effet. que de chasser

entièrement d'Affrique un homme que sans cela nous aurions au moins pour voisin, si nous ne l'avions pas dans notre ville. Mais craignant que ce serment n'aigrît encore le peuple davantage, je ne fis pas semblant de ce que Pinien m'avoit mandé ; & comme il m'avoit fait dire qu'il me prioit d'aller vers luy, je m'y en allay sur le champ. Il me confirma ce qu'on m'avoit dit de sa part, & y ajouta ce qu'il m'avoit fait dire en chemin par un autre serviteur de Dieu, qu'il demeureroit à Hippone, pourvû qu'on ne le fit point entrer malgré luy dans la Clericature.

Ces paroles me faisant entrevoir le calme apres une si cruelle tempête, je repris courage, & m'en allant promptement vers mon frere Alipe, je luy dis ce que Pinien m'avoit dit ; surquoy Alipe ne voulant pas, autant que j'en puis juger, qu'on pût dire qu'il eût été d'avis d'une chose qui pourroit vous faire de la peine, il ne me répondit autre chose, sinon qu'on ne le consultât point là-dessus ; après quoy je retournay vers le peuple, qui étoit toujours dans une grande agitation ; & ayant fait faire silence, je leur dis ce que Pinien offroit, & qu'il étoit prêt de s'y obliger par serment.

Mais comme tout leur but étoit de l'avoir pour Prêtre, ils ne reçurent pas comme je pensois ces offres qu'il leur faisoit; & après avoir un peu consulté entre eux, ils demanderent que Pinien ajoutât à sa promesse, & au serment qu'il offroit de faire, que s'il se trouvoit jamais en disposition d'accepter la Clericature, ce ne seroit que dans l'Eglise d'Hippone. Je retourne à Pinien, il consent sans hesiter à ce qu'ils demandent; je le leur declare, les voila contens; & ils ne demandent plus que le serment qui leur avoit été promis.

4. Je revins à nôtre cher fils, que je trouvay en peine sur le choix des termes de la promesse qu'il alloit faire avec serment, voulant qu'elle fût conçûe d'une maniere qui luy laissât la liberté de sortir d'Hippone en cas de besoin, comme s'il arrivoit, disoit-il, quelque irruption d'ennemis, dont on ne peut éviter la fureur qu'en se retirant; à quoy la sainte Dame Melanie vouloit qu'on ajoutât les maladies qui pourroient venir de la corruption de l'air; mais il luy imposa silence sur ce point-là. Je luy dis que ce qu'il alleguoit seroit toujours un sujet tres-legitime de s'absenter, puisqu'il feroit desserter ceux du lieu même; mais que si

III.
CLASSE.
A N. 411.

nous propositions cela au peuple, il le prendroit pour un presage de quelque calamité qu'il croiroit que nous verrions venir de loin: qu'aussi d'excepter en general les besoins où l'on pourroit se trouver, ce seroit leur donner lieu de croire qu'on cherchoit des pretextes pour les tromper. Nous résolûmes néanmoins de voir comment le peuple le prendroit, & nous trouvâmes tout juste ce que nous avions pensé. Car quand le Diacre lût à haute voix les paroles de Pinien, le peuple en parut le plus content du monde: mais à ces mots, *si ce n'est en cas de besoin*, les clameurs recommencerent, on rejetta les promesses de Pinien, & le peuple persuadé qu'on ne songeoit qu'à le tromper, s'aigrissoit plus que jamais; surquoy nôtre saint fils ayant fait ôter cette restriction, la joye & le calme revinrent.

5. Il ne voulut pas néanmoins aller vers le peuple sans moy, quoique je m'excusasse d'y aller, fût la lassitude où j'étois; nous y allâmes donc ensemble, & il leur dit qu'il avoit chargé le Diacre de leur dire tout ce qu'ils avoient entendu; qu'il s'y étoit obligé par serment, & qu'il n'y manqueroit pas; ensuite il repeta publiquement tout ce qu'il avoit dicté: le peuple répondit, *Dieu soit benî*, & deman-

da qu'il signât ce qu'il venoit de prononcer : nous fîmes sortir les Cathecumenes, & Pinien signa son écrit. Ensuite le peuple demanda, non à haute voix, mais par l'entremise de quelques-uns des plus honnêtes gens d'entre les fidèles, que nous signassions aussi l'Evêque Alipe & moy ; & comme je commençois à signer la sainte Dame Melanie s'y opposa. J'admiray qu'elle s'en avisât si tard ; comme si en ne signant pas nous eussions pû relever Pinien de sa promesse & de son serment. Cependant je m'arrêtay, & mon seing demeura imparfait sans que personne insistât davantage pour nous faire signer.

6. Du reste je croy vous avoir assez fait entendre par le memoire que je vous ay envoyé, quels furent les discours & les mouvemens du peuple, lorsqu'on scût quelques jours après que Pinien s'en étoit allé. Qui que ce soit donc qui vous ait pû dire quelque chose de contraire à ce recit que je viens de vous faire, il se trompe, ou il vous trompe. Je voy bien que j'ay passé par dessus quelques circonstances qui ne m'ont pas paru essentielles ; mais au moins n'ay-je rien dit qui ne soit vray. Il est donc vray que le serment de vôtre cher fils Pinien s'est fait

a

en ma presence, & que je l'ay laissé faire; mais il est faux que je l'aye fait faire; personne ne le sçait mieux que luy-même, & les deux serviteurs de Dieu qu'il m'envoya, dont le premier fut Barnabé^a, & l'autre Timasé, qui fut celuy par lequel il me fit dire qu'il s'obligerait de ne point sortir d'Hippone. D'ailleurs le peuple n'insistoit par ses clameurs qu'à le faire ordonner Prêtre, & non pas à le faire jurer, quoique voyant que Pinien offroit son serment, on l'ait accepté dans l'esperance que demeurant à Hippone il pourroit consentir à se faire ordonner; au lieu que si on l'ordonnoit malgré

a. BARNABÉ étoit Moine de Profession aussi bien que Timasé : car c'est ce que signifie *serviteur de Dieu* dans le stile de ce temps-là. Comme Pinien se sert d'eux, peut-être qu'ils étoient tous deux de sa compagnie, & que Barnabé est ce même Prêtre de l'Eglise d'Hippone, qui fut présent à l'élection d'Eracilius successeur de saint Augustin lettre 213. & qui se donna peut-être alors à notre Saint. Pour Timasé c'est selon toutes les apparences celui que Pelage porta à quitter le siècle avec un nommé Jacques. Ils furent tous deux infectez des erreurs de Pelage; & en ayant été desabusez par saint Augustin, ils luy envoyèrent un Livre de cet heretique que ce saint refusa par celui de la Nature & de la Grace qui leur est adressé, & dont ils le remercient par la lettre 168. Il est du moins certain que Pelage avoit habitude dans la maison d'Albine & de Melanie dont Timasé étoit. Comme Pelage s'étoit trouvé dans la Palestine en même temps qu'Albine & Melanie, il falloit que ce fût de là que le Livre eut été envoyé par ces deux jeunes hommes.

luy, il sortiroit d'Afrique comme il en avoit juré.

III.
CLASSE.
AN. 411.

Toutes ces clameurs n'ont donc eû pour but que l'œuvre de Dieu : car on ne peut pas dire que la consecration d'un Prêtre ne soit pas une œuvre de Dieu. Et comme le peuple n'a été content de la promesse que faisoit Pinien de demeurer à Hippone, que lorsqu'il y a ajouté que s'il se trouvoit jamais en disposition de se laisser ordonner, il ne le feroit que dans l'Eglise d'Hippone, il est aisé de voir, quelle sorte davantage ils ont eû tirer de cette demeure de Pinien à Hippone, & qu'ils n'ont eû en vûe que cette œuvre de Dieu qu'ils ont désirée dès le commencement.

7. Pourquoi dites-vous donc que tout ce qu'ils ont fait n'a eû pour principe qu'une avarice infame, puisque tout ce que l'Eglise d'Hippone auroit pû tirer de Pinien ne regarde nullement le peuple, qui néanmoins a fait tout le bruit ? Car comme il n'est rien revenu au peuple de Thagaste du bien que vous avez fait à cette Eglise, sinon la joye de vous voir faire une bonne œuvre, il ne reviendrait pas autre chose au peuple d'Hippone, ny d'aucun autre lieu où vous puissiez accomplir les preceptes du Seigneur sur

*Saint Au-
gustin n'avoit
renoncé à
sous ses
biens.*

* Voyez la
lettre 157.
nombre 39.

l'usage que l'on doit faire de la *Mammone d'iniquité*.^a Lors donc que ceux d'Hip-pone ont désiré avec tant d'ardeur d'atta-cher un si saint Homme à leur Eglise, ce qui les a touchez n'est pas l'argent qu'ils auroient pû tirer de vous, mais le mépris que vous avez pour l'argent. Car si ce qui leur a plû en moy a été qu'ils sça-voient que pour me donner tout entier à cêluy dans le service duquel on trouve la veritable liberté, j'avois abandonné ce que mon pere m'avoit laissé, * qui ne consistoit qu'en quelques arpens de terre; & si sans envier à l'Eglise de Tha-gaste où je suis né, ce petit fonds que je luy avois laissé, ils n'ont songé qu'à me faire entrer dans la Clericature, dont elle ne m'avoit point chargé, & à m'at-tacher à leur Eglise, dès qu'ils se sont vûs en état de le faire; à combien plus forte raison doit-on presumer que ce qui les a touchez dans nôtre cher Pinien, c'est cette haute vertu qui luy a fait mépri-ser & fouler aux pieds tant de biens, de grandeurs, & d'esperances, pour se donner tout à Dieu?

a. *Mammone* est un mot Chaldaïque qui signifie les richesses. Il étoit paillé de cette langue dans la langue Punique, comme on voit par saint Augustin même *de verbis Domini Sermone* 35. & si l'Evangile appelle les richesses la *Mammone d'iniquité*, c'est parce qu'elles servent d'instrument au peché.

A mon égard , il semble à bien des gens qui ne jugent des choses que selon ce qu'ils trouvent en eux-mêmes , que bien loin d'avoir quitté les richesses , j'ay trouvé moyen d'y parvenir. Car ce que j'aurois pû avoir de patrimoine ne va pas à la vingtième partie du bien de l'Eglise dont on me regarde comme Seigneur. Pinien au contraire , quand il feroit , je ne dis pas Prêtre , mais Evêque de quelque Eglise que ce soit , & sur tout de celles d'Afrique , & qu'il en posséderoit le bien comme le sien propre , ne sçauroit être que pauvre , en comparaison du bien avec lequel il est né. C'est donc dans un homme comme celui-là , qui ne peut être soupçonné de songer à s'enrichir quand il se consacrerait au service de l'Eglise , que la pauvreté de Jesus-Christ paroît plus pure & plus aimable. Et voila ce qui a touché le peuple d'Hippone : voila la cause de ses clameurs si opiniâtres. Qu'on ne le soupçonne donc plus d'aucune souillure d'avarice : qu'il luy soit permis d'aimer dans les autres une vertu qu'il n'a pas , & qu'on ne luy en fasse pas un crime. Car encore que parmy cette multitude quidemandoit Pinien par ses clameurs , il y eût des pauvres mêlez , qui esperoient tirer

III.
CLASSE.
AN. 411.
2. Cor. 10.
12.

de vôtre abondance quelque secours à leur misère, je ne croy pas que cela se doive traiter d'infame cupidité.

8. Ce soupçon d'avarice ne peut donc plus subsister à moins qu'on ne le veuille faire retomber indirectement sur le Clergé, & particulièrement sur l'Evêque, sous prétexte qu'on nous regarde comme les maîtres du bien de l'Eglise, & que l'on croit que nous jouissons de tout ce qui luy appartient. En effet nous possédons encore tout ce que nous avons reçu pour elle, à la réserve de ce que nous en avons distribué comme nous avons jugé à propos, mais au Clergé seulement, & à ceux du monastere. Car hors quelques pauvres à qui on a donné quelque chose, le peuple n'y a eû nulle part. Ainsi quoique je ne puisse pas dire que c'étoit particulièrement contre nous que vous deviez parler, comme vous avez fait, au moins il est certain que ce qui s'est dit ne se pouvoit dire avec quelque sorte de ressemblance, que de nous. Que pouvons nous donc faire ? Et si nous ne pouvons nous laver de ce soupçon auprès de nos ennemis, comment est-ce que nous nous en laverons, au moins auprès de vous ? Il s'agit d'une chose qui est toute dans l'ame, & hors

de la portée des yeux , & qui n'est connue que de Dieu. Que nous reste-t'il donc , sinon d'en prendre à témoin celui à qui elle est connue ?

Ainsi par ces soupçons que vous avez eûs de nous , vous ne m'ordonnez pas à la vérité de jurer , comme vous me reprochez de l'avoir ordonné à Pinien , mais ce qui est bien pis vous m'y forcez , non en mettant ma vie en peril , comme on pretend que le peuple d'Hippone y ait mis celle de Pinien , mais en y mettant ma reputation , que l'interêt des foibles , à qui nous tachons de servir d'exemple dans la pratique des bonnes œuvres , nous fait preferer à nôtre propre vie.

9. Cependant quoique vous nous forciez ainsi de jurer , nous ne nous plaignons point de vous , comme vous vous plaignez de ceux d'Hippone ; parce qu'enfin vous avez jugé comme des hommes , & comme on peut juger de gens qui après tout ne sont que des hommes , & qu'encore que nous soyons innocens de ce que vous avez crû de nous , il ne seroit pas impossible que nous en fussions coupables. Il faut donc songer à vous guerir de ces soupçons , plutôt qu'à nous en plaindre ; & faire en sorte

III.
CLASSE.
AN. 411.

*Reputation
des Minis-
tres de l'E-
glise prefe-
rable à leur
propre vie
mais par
rapport aux
autres &
non pas à
eux.*

que nôtre reputation demeure pure à vôtre égard, comme nôtre conscience l'est à l'égard de Dieu. Peut-être que selon ce que nous disions mon frere Alipe & moy, dés-avant que ce scandale arrivât, Dieu nous donnera moyen de faire voir clairement, non seulement à vous, que nous regardons comme unis avec nous dans le corps de Jesus-Christ, mais à nos plus grands ennemis, que ce n'est point l'amour de l'argent qui nous fait agir dans les affaires Ecclesiastiques. Mais en attendant que Dieu nous fasse cette grace, faisons ce qu'on nous force de faire, & ne differons pas d'un moment de guerir vôtre cœur malade.

Je prends donc Dieu à témoin, que BIEN LOIN d'aimer cette administration^a des biens de l'Eglise dont on croit que nous sommes bien-aïses de disposer,

*Quelle
étoit la dis-
position de
S. Augustin
sur l'admini-
stration
du temporel
de son Egli-
se.*

a. Le sçavant & pieux Jesuite Comitole dit que jusques au 16. siecle jamais ny les anciens Peres, ny les Ecrivains modernes n'avoient mis en question, si les Beneficiers sont maîtres & propriétaires des revenus de l'Eglise, & attribué à Dominique Soto d'avoir le premier osé dire qu'ils le sont. Saint Augustin en parle icy exactement, & conformément à la Doctrine de saint Ambroise qui dit dans la lettre 2. à Valentinien que l'Eglise ne possède pour elle-même que sa foy, que ce sont là toutes ses rentes & ses revenus, & que ses autres biens sont pour les pauvres. Julien Pomere apporta d'Afrique en France cette doctrine de son maître saint Augustin; & les Conciles de France l'ont propo-

elle m'est à charge ; que je la regarde comme une servitude , à quoy la seule crainte de Dieu , & la charité que je dois à mes freres , m'obligent de me soumettre ; & dont je voudrois me pouvoir défaire , si mon devoir me le permettoit. Dieu m'est témoin encore que je croy que mon frere Alipe est dans les mêmes sentimens. Cependant le peuple , & ce qui est encore de plus fâcheux , le peuple d'Hippone , croyant de luy tout le contraire , s'est emporté jusqu'à en parler de la maniere du monde la plus outrageuse ; & vous-mêmes , ames saintes , & pleines de charité , vous avez fait le même jugement de moy , quoique vous n'ayez parlé que du peuple , puisq'ue c'est sur moy que ce soupçon retombe , & que l'interêt dont il s'agit ne regarde point le peuple ; mais vous avez pris ce détour pour épargner l'Evêque en luy

sée aux Evêques comme celle de l'Eglise ; en attribuant toutefois à saint Prosper de Guyenne les Livres de la vie contemplative , dont le véritable auteur est ce Julien , qui dans le 2. de ces Livres chapitre 9. établit fortement cette vérité. Saint Bernard la pousse encore plus loin , lorsqu'en expliquant ces paroles , *Ecce nos reliquimus omnia* , il dit entre autres choses , que de retenir quelque chose du bien de l'Eglise au delà de la nourriture & du vêtement simple , c'est un larcin , & un sacrilege. C'est à quoy revient ce qui est exprimé d'une autre maniere par le saint Concile de Trente , *sess. 25. de reform. chapitre 1.*

faisant la correction. Car je croy que c'est ce que vous avez eû en vûë, & je n'ay garde de penser que la haine vous ait fait agir. Ainsi bien loin de vous faire des reproches, j'ay sujet de vous rendre graces du temperament que vous avez sçû trouver pour me faire entendre, sans m'outrager, ce que vous pensiez de moy, & par lequel vous avez trouvé moyen d'accorder la discretion & la liberté Chrétienne.

10. N'ayez point de peine de ce que j'ay crû devoir jurer; & ne croyez pas qu'en cela j'aye eû dessein de vous en faire. Car l'Apôtre n'avoit pas dessein d'en faire à ceux de Theſſalonique, quand il a fait la même chose à leur égard; & il ne les en aimoit pas moins pour leur avoir dit, *nous n'avons point usé de flatterie parmy vous, vous le sçavez, & nous ne nous sommes point fait de nôtre ministere un instrument d'avarice, Dieu m'en est témoin.* Il les prend eux-mêmes à témoin de ce qui étoit visible: mais il ne pouvoit prendre que Dieu à témoin de ce qui étoit caché. Si ce grand Apôtre a donc eû raison de craindre que les hommes, qui ne voyent pas le fond des cœurs, ne le soupçonnassent d'avarice, quoique le soin qu'il avoit de tra-

vailier & de gagner sa vie de ses propres mains, fit voir à tout le monde que hors d'une extrême nécessité, il ne prenoit rien, pour ses besoins particuliers, de ceux à qui il dispensoit la grace de Jesus-Christ; combien plus devons-nous faire pour empêcher qu'on ne croye la même chose de nous, nous qui sommes si fort au dessous de la vertu & de la sainteté de cet Apôtre: nous qui ne saurions gagner notre vie du travail de nos mains; & à qui même les grandes occupations où nous sommes, & qui passent de beaucoup celles des Apôtres, autant que j'en puis juger, n'en laisseroient pas le temps, quand d'ailleurs nous le pourrions.

Qu'on ne fasse donc plus à un peuple Chrétien, qui est l'Eglise même de Jesus-Christ, un reproche aussi honteux que le seroit celui de n'avoir agi dans cette affaire que par un principe d'avarice. Il seroit plus pardonnable de nous le faire à nous-mêmes; & quoique nous soyons innocens de ce crime, on nous en pourroit soupçonner avec plus de vraisemblance que le peuple d'Hippone, qui n'en peut non plus être accusé que coupable.

II. Du reste pour peu que l'on ait de foy, je ne dis pas même de foy Chrétien-

*Si on est
obligé de
garder un
serment ex-
torqué par
force.*

ne, je dis de celle que les plus barbares se gardent les uns aux autres, bien loin de soutenir qu'on peut manquer à son serment, on ne sçauroit entrer sur cela dans le moindre doute. C'est surquoy je croy m'être suffisamment expliqué dans la lettre que j'ay écrite à mon frere Alipe. Cependant vôtre Sainteté me demande, si je croy, ou si ceux d'Hippone croyent qu'on soit obligé de tenir un serment extorqué par force? mais qu'en croyez-vous vous-même? Quoy, quand un Chrétien se verroit menacé d'une mort certaine, ce que Pinien n'avoit aucun sujet de craindre, seriez-vous d'avis qu'il fît servir à une tromperie le nom de son Seigneur & de son Dieu, & qu'il l'appellât à témoin d'une fausseté, luy qui, quand il ne seroit point question de serment, & qu'on ne le menaceroit de le faire mourir, que pour luy faire rendre un faux témoignage, devroit se laisser ôter la vie, plutôt que de la souiller par un tel crime?

Quand deux armées ennemies sont aux mains, il n'y va pas moins que de la mort de part & d'autre. Cependant lors qu'on est convenu de quelque chose dans la chaleur du combat, & qu'on se l'est promis avec serment, nous loüons

ceux

ceux qui le gardent, & nous detestons ceux qui le rompent; quoique ce n'ait été que la crainte de la captivité ou de la mort qui l'ait fait faire. Quoy donc on passe pour coupable de sacrilege & de parjure, quand on manque à un serment que la seule crainte de la captivité & de la mort a fait faire, & ceux-mêmes qui ne font point de difficulté de tuer, ne voudroient pas manquer à un tel serment, & nous mettrons en question si des serviteurs de Dieu d'une sainteté éminente, des Solitaires qui tendent à la perfection du Christianisme, en distribuant tout leur bien aux pauvres, doivent garder leur serment, & si la violence qu'on leur a faite ne leur seroit point un sujet de s'en dispenser?

12. Du reste pourquoy traiter ny de relegation, ny d'exil, l'habitation de Pinien à Hippone à quoy il s'est obligé par serment? Le Sacerdoce au moins n'est pas, un exil: pourquoy donc Pinien ne s'est-il pas laissé ordonner plutôt que de se laisser condamner à ce prétendu bannissement? A Dieu ne plaise que nous soyons réduits à dire pour la défense d'un homme aussi saint, & qui nous est aussi cher que celui-là, qu'il a préféré l'exil au Sacerdoce, ou le parjure à l'exil.

Voilà ce qu'on pourroit dire quand il feroit vray que le serment par lequel Pinien s'est obligé de demeurer à Hippone, seroit un serment extorqué par nous, ou par le peuple; au lieu que ce n'est qu'un serment accepté d'un homme qui l'offroit volontairement, & non pas arraché de luy contre son gré; & ce qui fit qu'on le reçût, c'est, comme j'ay déjà dit, l'esperance qu'on eut que demeurant à Hippone, il pourroit à la fin se laisser aller à l'envie qu'on avoit de le voir parmy les Clercs.

Mais enfin, quoy qu'on puisse penser & du peuple d'Hippone & de moy, la condition de ceux qui auroient forcé Pinien de jurer, seroit toujours moins odieuse, que celle de ceux qui l'obligeroient à se parjurer, quand ils n'useroient pour cela d'aucune violence, & qu'ils ne feroient que l'y porter par leurs conseils; & à l'égard de Pinien même, qu'il considere lequel est le pis, ou de jurer quand on y est réduit par quelque sorte de crainte que ce puisse être, ou de se parjurer de sang froid, & hors de tout sujet de crainte.

13. Encore sommes-nous bien-heureux de ce que ceux d'Hippone n'exigent autre chose de Pinien, en vertu de

omesse , sinon qu'il ait un dessein
able de demeurer parmy eux , sans
cela l'empêche d'aller où il aura af-
 , pourvû qu'il soit toujours en dis-
on de revenir. Car à prendre les
es de son serment à la lettre , il ne
eroit permis en nul cas de s'absen-
comme il ne luy est permis en nul
e se parjurer. Mais comme ce seroit
ime à eux , que de vouloir tenir dans
servitude , non un homme comme
en , mais qui que ce pût être , ils ont
fait voir qu'ils n'ont attendu de
que ce que je viens de dire , puis-
encore qu'il s'en soit allé , ils sont
ens sur ce que l'on les assure que
est que pour revenir. Aussi ne leur
il en vertu de son serment que ce
s'ont attendu de luy quand il l'a
Mais , dit-on , lorsqu'il dicta ce ser-
de sa propre bouche , il excepta
esoins où il pourroit se rencontrer.
vray : mais ce fut aussi de sa pro-
buche qu'il ordonna qu'on en ôtât
lot-là ; & quand il repeta luy-même
serment au peuple , il n'en fit nulle
tion. Aussi n'auroit-on point répon-
Dieu soit beni , s'il avoit encore par-
besoins de s'absenter ; & le peuple
encore recommencé à crier , com-

meil fit lorsque le Diacre lut le serment avec cette restriction. Mais enfin qu'importe que les affaires qui le peuvent obliger de sortir d'Hippone, aient été exceptées ou non, puisqu'on ne donne point d'autre étendue à sa promesse que celle que j'ay déjà marquée, & que comme c'est tout ce qu'on a attendu de luy, c'est aussi tout ce qu'il doit ? Mais il le doit : car *QUI CONQUE* trompe l'attente de ceux à qui il a promis quelque chose avec serment, est coupable de parjure.

*Ce que
c'est que d'être
parjure.*

14. Il faut donc se tenir à ce qui a été promis, & guerir sur cela l'esprit des foibles ; autrement un exemple d'un aussi grand poids que celui de Pinien deviendrait une leçon de parjure pour ceux qui approuveroient son action, & ceux qui ne l'approuveroient pas ne manqueroient pas de dire qu'il ne faut jamais nous croire tous tant que nous sommes, quelque promesse ou quelque serment que nous puissions faire. Fermons donc sur cela la bouche à nos ennemis, dont les langues deviennent en pareille rencontre comme autant de traits dans la main de nôtre ennemy invisible, qui s'en sert pour donner la mort aux foibles. Aussi sommes-nous

Lettre CXXVII. 245

rien éloignez d'attendre sur cela d'une
une aussi pure que celle de Pinien, que
se que la crainte de Dieu luy inspire,
& à quoy l'éminence de sa Sainteté le
convie.

Quant à ce que vous dites, que je
devois empêcher qu'il ne jurât, j'avouë
qu'il ne m'a jamais pû venir dans l'es-
prit, que dans un tumulte & un danger
de scandale, comme celui où je me suis
trouvê, je dûtse laisser bouleverser l'Eglise
que je sers, plutôt que d'accepter ce
qu'un si homme de bien nous offroit.

III.
CLASSE.
AN. 411.

LET TRE CXXVII. *

*Saint Augustin exhorte Armentaire &
Pauline sa femme, à l'observation du
vœu de continence qu'ils avoient fait
d'un commun consentement, ce qui luy
donne occasion de leur dire les plus belles
choses du monde sur le mépris de la vie
présente.*

* Ecrite
environ l'an
411.
C'étoit au-
paravant la
45. & celle
qui étoit la
127. est pré-
sentement
la 100.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST
ses chers enfans, le tres-illustre &
tres-honoré Seigneur ARMENTAIRE,
& la tres-illustre, & tres-honorée
Dame PAULINE. ^a

2

a. PAULINE à qui cette lettre est écrite, n'est pas la

Q iij

III.
CLASSE.
AN. 411.

I. **M**ON cher fils le Seigneur Rufferius vôtre allié, m'a appris le vœu que vous avez fait à Dieu. J'en ay senti une grande joye : mais comme il y a toujours sujet de craindre que ce tentateur, dont de si saintes œuvres excitent de tout temps l'envie, & irritent la malignité, ne vous détourne de l'observer, j'ay crû, mon tres-cher fils & tres-honoré Seigneur, qu'il étoit de mon devoir de vous dire quelque chose pour réveiller & soutenir vôtre charité. Souvenez-vous donc de cette parole de l'Ecriture, *Ne tardez point de vous convertir au Seigneur, & ne differez point de jour en jour* ; afin que cette pensée vous fortifie, & vous encourage à rendre ce que vous avez voüé à celui qui n'est pas moins jaloux de ce qui luy est dû, que fidelle dans ses promesses. Aussi l'Ecriture nous dit-elle, *Faites des vœux au Seigneur vôtre Dieu, mais accomplissez-les lors que vous les aurez faits*. Quand vous ne vous seriez pas consacré à Dieu par un vœu, que vous auroit-on pu conseiller autre chose, & qu'est-ce que l'homme peut faire de mieux que de se redonner à la celebre Pauline louée par saint Jérôme ; puis-que Pammaque fut mari de celle cy, & non pas Armentaire. Il paroît que c'étoient des personnes de grande qualité.

Ecclesi. 5. 8.

Ps. 75. 11.

ner tout entier à celui qui luy a donné l'être ; & sur tout après que Dieu a signalé l'amour qu'il nous porte, jusqu'à envoyer son fils unique, afin qu'il mourût pour nous ? Que reste-t'il donc sinon que puisque Jesus-Christ n'est mort, comme dit l'Apôtre, qu'afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort & résuscité pour eux, nous ne vivions plus que pour luy ? Et peut-on encore aimer le monde, défiguré comme il est, par ces calamitez publiques, qui luy ont ôté tous ces charmes trompeurs, par où il auroit pû nous éblouir & nous séduire ? Ainsi AUTANT que ceux qui ont vû le monde dans son état le plus florissant, sans avoir daigné prendre part à cette fausse félicité, ont acquis d'honneur & de gloire, autant y auroit-il de honte à s'y attacher presentement qu'il est sur son penchant, & qu'on ne sçauroit s'attendre qu'à tomber avec luy.

2. Si pour la conservation de cette vie passagere, qui doit necessairement finir tôt ou tard, on ne craint point dessuier tout ce qu'il s'y rencontre de peines, de dangers & de pertes, à combien plus forte raison devroit-on s'exposer à tout pour la vie éternelle,

III.
CLASSE.
AN. 411.

Jean 3. 16.

2. Cor. 5. 15.

248 *S. Augustin à Armentaire,*

III.
CLASSE.
AN. 411.

*Felicité de
la vie fu-
ture.*

Apoc. 21. 4.

où toutes les precautions que l'amour naturel de la vie fait prendre pour la conserver ne sont plus necessaires; où l'on est exempt de ces trances si honteuses que la crainte de la mort fait souffrir aux ames lâches; & où l'on n'a point besoin de la fermeté avec laquelle les plus sages la savent porter, parce que la mort n'ayant point d'entrée dans cette heureuse region, personne n'y fera sujet à mourir.

Soyez donc des amateurs de la vie éternelle, & voyez avec combien d'ardeur les amateurs de celle-cy, toute miserable qu'elle est, la cherissent & s'y attachent, quoique souvent cette ardeur-même les trouble si fort, qu'à force de la vouloir conserver ils la perdent; & que pensant éviter la mort, ils s'y jettent; comme quand un homme qui fuit devant des voleurs, ou devant une beste sauvage, tombe dans un torrent qui l'engloutit. Ne voyons-nous pas que dans la tempeste on jette en mer jusques aux provisions du vaisseau; & que pour se conserver la vie on se prive même de ce qui est necessaire pour la soutenir; tant on a de peur d'en voir la fin, lors même qu'elle est la plus miserable? Aussi toutes les peines qu'on

Lettre XXVII: 249

se donne pour éviter la mort ne vont-elles qu'à nous tenir plus long-temps dans les peines. Et *QUE FAISONS-NOUS*, lorsque nous voyant menacé de la mort, nous mettons tout en usage pour nous en défendre, sinon de nous livrer pour plus long-temps à cette crainte qui nous consume ? Car à combien de sortes de morts sommes-nous exposés par les divers accidens de la vie ? qu'une de celles-là nous emporte, nous sommes à couvert de la crainte de toutes les autres. Cependant nous fuyons toujours celle qui se présente, pour demeurer exposés à la crainte de toutes celles qui sont possibles.

Que ne souffrent point ceux que les Medecins font passer par le fer & par le feu ? & quel est l'effet de tant de douleurs ? Est-ce de ne point mourir ? non, mais de mourir un peu plus tard. Les douleurs sont certaines & la prolongation de la vie incertaine ; & souvent les malades meurent dans les douleurs à quoy ils s'exposent de peur de mourir ; & prenant le party de souffrir pour ne point mourir, au lieu de prendre celui de mourir pour ne plus souffrir, il arrive qu'ils trouvent la mort dans les souffrances-mêmes à quoy ils

III.
CLASSE.
A N. 411.

*Amour de
la vie,*

*ce qu'il
nous fait
essuyer ;*

se sont exposez pour l'éviter ; sans compter que quand ils l'auroient évitée dans ce moment , & qu'ils seroient revenus en santé , la vie qu'ils auroient achetée au prix de tant de douleurs n'auroit pas laissé de finir , parce qu'enfin c'est une vie mortelle , & qui ne sçauroit même beaucoup durer , puisque les plus longues sont tres-courtes ; & que n'ayant pas un seul jour d'assuré , nous ne sçaurions jouir qu'en tremblant de ce petit nombre de jours dont ce que nous appelons nôtre vie est composé.

*il va même
jusqu'à nous
jetter dans
le péché pour
la pralan-
ger,*

3. Mais le plus grand mal , & qui fait le plus d'horreur de tous ceux qui sont des suites de l'amour excessif que l'on a pour cette miserable vie , c'est que pour l'allonger tant soit peu on ne craint point de déplaire à Dieu , qui est la source de la véritable vie ; & qu'ainsi par une crainte vaine & inutile , d'une mort qu'il faut subir tôt ou tard , on se ferme l'entrée du bien-heureux séjour , où l'on possède une vie qui ne finit point.

Mais d'ailleurs quand une vie miserable , comme celle que nous menons icy bas , pourroit toujours durer , elle ne seroit nullement comparable à une vie heureuse , quelque courte qu'elle pût être. Cependant l'amour de cette vie ,

aussi courte que miserable, fait que l'on perd une vie, non seulement heureuse, mais éternelle, quoique dans celle-même que l'on aime malheureusement, on ne cherche que ce que l'on auroit sûrement dans l'autre, & que l'amour de celle-cy fait perdre. Car qu'aime-t-on, quand on aime cette vie si courte & si miserable? Ce n'est ny sa misere, puisqu'on veut être heureux, ny sa brieveté, puisqu'on craint de la voir finir. On ne l'aime donc que parce qu'elle est vie; & cela seul fait qu'on l'aime de telle sorte, toute courte & miserable qu'elle est, que cet amour fait perdre très-souvent celle où l'on seroit à jamais heureux.

4. Quiconque aura fait reflexion à ce que nous venons de dire, trouvera-t'il que ce soit trop, que la vie éternelle veuille être chérie de ses amateurs, comme celle-cy l'est des siens? N'est-ce pas la chose du monde la plus injuste & la plus visiblement contraire au bon sens, qu'au lieu que pour allonger tant soit peu cette vie, qui après tout ne scauroit toujours durer, on méprise tout ce qu'il y a d'agréable dans le monde, l'acquisition de la vie qui fait vivre éternellement dans celui qui a fait le

III.
CLASSE.
AN. 411.

*L'amour
de la vie
éternelle de-
vroit être
aussi vif
dans les
justes, que
celuy de cel-
le-cy l'est
dans les au-
tres.*

252 *S. Augustin à Armentaire,*

III.
CLASSE.
AN. 411.

* Sac de
Rome par les
Gots au 410.

monde, ne soit pas capable de nous faire mépriser le monde ?

Dans la desolation de cette grande ville * où le Siege de l'Empire est établi, & qui vient d'être saccagée par les Barbares, combien de ces amateurs de cette vie passagere, pour la pouvoir traîner un peu plus long-temps, & encore dans la misere & dans la pauvreté, ont été réduits à donner non seulement tout ce qui en faisoit l'aïssance & la dignité, mais même le fonds de la simple subsistance ? Les amans donnent à celles qu'ils aiment pour se les conserver : mais au moins ils les enrichissent par ce qu'il leur en coûte : ceux-cy au contraire auroient perdu la vie qu'ils aimoient s'ils ne l'auroient renduë pauvre, & bien loin de l'enrichir, il a fallu luy ôter tout, de peur que l'ennemy ne la leur ôtât. Et en cela je ne les blâme pas ; puisque s'ils n'avoient perdu tout ce qu'ils tenoient en reserve pour le soutien de leur vie, ils l'auroient perduë elle-même, quoique les Barbares après avoir commencé par ôter les biens à quelques-uns, leur ayent ensuite ôté la vie ; & qu'ils ayent même commencé par l'ôter à d'autres qui étoient prests de tout don-

ner pour la rachepter. Mais enfin cela nous doit faire voir jusqu'à quel point nous devons aimer la vie éternelle, & que ce n'est pas trop que de mépriser pour elle tout ce que nous avons de superflu, puisque l'amour de cette vie passagere va jusqu'à faire mépriser ce qui seroit nécessaire pour la soutenir.

5. C'est ce qui ne peut jamais arriver aux amateurs de la véritable vie, & l'envie de la conserver ne sçauroit nous réduire à perdre ce qui est nécessaire pour la soutenir. Mais comme celle-cy n'est qu'un moyen pour y arriver, nous la traitons comme une servante, d'autant plus en état de rendre service à sa maîtresse qu'elle est plus libre & plus débarrassée. C'est ce que nous faisons lorsque nous la dépêtrons de l'amour des superfluités, qui sont comme des parures inutiles & embarrassantes, & que nous la déchargeons des sollicitudes de ce siècle, qui sont comme des fardeaux accablans, & que nous écoutons la voix du Seigneur qui nous anime à la recherche de cette heureuse vie, pour gage de laquelle il nous donne la fidélité inviolable de ses promesses, lorsqu'il s'écrie comme ayant autour de luy tous les hommes assemblez, Ve-

Vie présente n'est qu'un moyen pour arriver à l'autre.

254 S. Augustin à Armentaire,

III:
CLASSE.
AN. 411.
Mat. II. 28.
& 29.

nez à moy vous tous qui êtes dans les travaux & dans les peines, & qui gémissez sous la faix des tribulations, & je vous soulageray. Mettez-vous à porter mon joug, & apprenez de moy que je suis doux & humble de cœur, & vous trouverez le repos de vos âmes; car mon joug est doux & mon fardeau est léger.

SOURCE
générale des
inquiétudes
de la vie.

Cette leçon de piété & d'humilité chasse de nos âmes, & éteint en nous cette cupidité turbulente & inquiète qui nous rend avides de tout ce qui n'est point en nôtre pouvoir. Car ON EST nécessairement dans la peine & dans le travail, lorsqu'on aime & qu'on recherche cette foule de choses qu'il ne suffit pas de désirer pour les avoir, parce que ce qui seroit nécessaire pour cela n'est point au pouvoir de la volonté. La justice & la bonne vie, ne sont pas de ce nombre-là : dès que nous la voulons, nous l'avons, puisque la vouloir d'une volonté pleine & entière, c'est être juste, & que pour accomplir la justice, il ne faut que cette plénitude de volonté. Or jugez ce que coûtent les choses où il n'y a qu'à vouloir ? C'est pour cela qu'il nous a été dit d'en haut, *paix aux hommes de bonne volonté*. Car IL N'Y A de repos, que

LUC. 2. 14.

lorsqu'avec la fin de ses desirs, on a trouvé celle de ses peines. Mais la volonté ne sçauroit être pleine & entière si elle n'est saine ; & pour être saine il faut qu'elle n'ait point d'éloignement du medecin, qui peut seul, par sa grace, la guérir de la maladie des desirs nuisibles & pernicieux ; & ce Medecin n'est autre que celui qui s'écrie, *Venez tous à moy*, & qui nous assure que son joug est doux & son fardeau léger. Car DE S QUE la charité sera répandue dans nos cœurs par le saint Esprit, nous aimerons tres-certainement, ce qui nous est commandé, & nous n'y trouverons rien de dur ny de chargeant, si nous ne portons plus d'autre joug que celui là, qui nous rend d'autant plus libres, que nous le portons plus volontiers, & que nous sommes moins pleins de nous-mêmes. Aussi est-ce le seul fardeau qui bien loin de peser sur ceux qui le portent, les soutient & les soulage. Si on aime donc les richesses, qu'on les mette en dépôt où elles ne sçauroient perir : si ce sont les honneurs que l'on aime, qu'on les cherche où personne n'est honoré qu'autant qu'il le merite : si c'est la santé, qu'on aspire à celle dont nous jouirons dans le Ciel, & que rien ne

III.
CLASSE.
AN. 411.

Où se
trouve le
repos.

Mat. 11. 28.

Rom. 5. 5.
Effet de la
charité que
le S. Esprit
répand dans
les cœurs.

Propriété
du fardeau
de Jesus-
Christ.

256 *S. Augustin à Armentaire,*

III.
CLASSE.
AN. 4II.

pourra jamais alterer : si c'est la vie, qu'on cherche celle qui doit durer à jamais, & surquoy la mort n'aura point d'empire.

6. Rendez donc à Dieu ce que vous luy avez voüé, puisque ce n'est autre chose que vous-même, & que vous ne ferez que vous rendre à celuy qui vous a donné l'être. Rendez-le luy, je vous conjure, puisque bien loin que vous en souffriez quelque perte ou quelque diminution en le luy rendant, ce sera le

*On gagne
en rendant
à Dieu ce
qu'on luy
doit.*

vray moyen de le conserver & de le faire croître. Car c'est par bonté, & non par indigence, que Dieu exige ce qu'on luy a promis : quoy que ce soit qu'on luy rende il n'en est pas plus riche : ce sont au contraire ceux qui luy rendent, qui deviennent plus riches en luy rendant. Ainsi bien loin que ce soit perdre une chose que de la luy rendre, c'est la gagner ; & c'est se mettre soy-même en dépost & en seureté entre ses mains ; parce que & celuy qui rend, & ce qu'il rend, ne sont qu'une même chose, comme la dette & le debiteur n'en étoient qu'une. Car l'HOMME se doit tout entier à Dieu ; & pour être heureux il faut qu'il se donne à celuy qui luy a donné l'être.

*Jusques où
va ce que
nous devons
à Dieu.*

C'est ce que Jésus-Christ nous a fait entendre

entendre dans l'Evangile, quand il dit, *Rendez à Cefar ce qui est à Cefar, & à Dieu ce qui est à Dieu.* C'est ce qu'il dit lorsque s'étant fait montrer une piece de monnoye, & ayant demandé de qui étoit l'image qu'il y voyoit empreinte, on luy répondit que c'étoit celle de Cefar; & par où il donna à entendre, que comme Cefar, en demandant le tribut, redemandoit son image, de même Dieu redemande la sienne, quand il nous redemande à nous-mêmes. Or si nous luy devons cette image fans que nous la luy ayons promise, combien plus sommes-nous obligez de la luy rendre, quand nous avons ajouté une promesse à l'obligation que nous en avons naturellement?

7. Je pourrois, mon tres-cher fils, m'étendre à louer, autant que j'en suis capable, la sainte resolution que vous avez prise, & le vœu que vous avez fait: je pourrois vous faire voir combien vous en retirerez d'avantage, & combien il y a de difference entre les Chrestiens amateurs du monde, & ceux qui ont le courage de le mépriser. On donne aux uns & aux autres le nom de *fideles*, mais quoique les uns & les autres ayent été lavez dans les eaux du Baptême, initiez & consacrez par la participation des mêmes mysteres,

III.
CLASSE.
AN. 411.

Mat. 22. 21.

Ibid. v. 19.
& 10.

Grande
différence de
Chrétien à
Chrétien,

III.
CLASSE.
AN. 411.

& qu'ils soient tous, non seulement auditeurs, mais si vous voulez predicateurs de l'Evangile, ils ne sont pas tous participans du Royaume de Dieu & de sa lumiere, ny coheritiers de Jesus-Christ, pour regner avec luy dans la vie éternelle, hors de laquelle il n'y a point de bonheur.

*Grande
différence de
Chrétien à
Chrétien,*

Car ce n'est pas la différence de ceux qui entendent la parole de l'Evangile, d'avec ceux qui ne l'entendent pas, mais celle d'entre ceux-mêmes qui l'entendent, que Jesus Christ nous a marquée quand il a dit, *Celui qui entend mes paroles, & qui les pratique est semblable à un homme sage, qui a basti sa maison sur le roc en sorte que quand la pluie est tombée, que les fleuves se sont débordés, & que les vents ont soufflé, & sont venus fondre sur cette maison, elle est demeurée ferme, parce qu'elle étoit fondée sur le roc. Mais celui qui entend mes paroles & ne les pratique point, est semblable à un insensé, qui a basti sa maison sur le sable mouvant; en sorte que quand la pluie est tombée, que les fleuves se sont débordés, que les vents ont soufflé, & sont venus fondre sur cette maison, elle a été renversée, & sa ruine a été grande. Ain-
si entendre les paroles de Jesus-Christ c'est bastir; en cela les uns & les autres*

sont égaux : mais en ce que les uns font ce qu'ils ont entendu, & les autres non, il y a entr'eux autant de différence, qu'entre un bâtiment appuyé sur le roc, & un autre qui n'ayant que du sable pour fondement, se renverse à la première secousse. Il ne faut pas néanmoins conclure de là que la condition de celui qui n'entend point la parole de Jesus-Christ, soit la meilleure, puisque celui qui ne bâtit rien du tout, & qui n'est point à couvert, en est d'autant plus facilement accablé par les pluies, & emporté par l'inondation & par le vent.

III.
CLASSE.
AN. 411.
*marquée
dans l'E-
vangile.*

*Math. 7.
24. &c.*

8. Je pourrois encore vous marquer les divers degrez des merites de ceux-mêmes qui seront à la droite de Jesus-Christ au jour du Jugement, & qui auront part à son Royaume; & vous montrer de combien la vie des personnes mariées, je dis même de celles qui pour avoir pris le party de mettre des enfans au monde, ne laissent pas de vivre dans la piété, est moins excellente que celle que vous avez vouée à Dieu, & c'est ce que je ferois, autant que j'en suis capable, s'il s'agissoit de vous y exhorter. Mais c'est une chose faite : vous êtes lié & engagé, & il ne vous est plus permis de vivre autrement. Avant votre vœu

*Mat. 25. 33.
& 34.*

260 *S. Augustin à Armentaire,*

III.
CLASSE.
AN. 4II.

il vous étoit libre de vous placer dans un plus bas rang ; c'est néanmoins une liberté peu à souhaiter que de n'être point chargé d'une dette dont le payement enrichit celui qui le fait.

*Quel pe-
ché c'est que
le violement
d'un vœu.*

Mais enfin comme votre vœu vous lie, il ne s'agit plus de vous porter à cette œuvre si excellente entre les œuvres de justice & de sainteté, puisque la démarche en est déjà faite ; il ne s'agit que de vous mettre en garde contre un aussi énorme péché que seroit celui de manquer à ce que vous avez promis. Car ce manquement ne vous remettroit pas dans l'état où vous seriez si vous n'aviez point fait de vœu ? Vous auriez eu en cas là moins de mérite, mais vous n'auriez pas été criminel ; au lieu que si vous veniez à rompre la foy que vous devez à Dieu, ce que je n'ay garde de presumer, vous seriez d'autant plus misérable que vous serez plus heureux si vous la lui gardez. Et que cela ne vous fasse pas repentir de ce que vous avez fait : réjouissez-vous au contraire de vous voir dépouillé d'une liberté qui ne pouvoit aller qu'à vous appauvrir. Tenez donc ferme ; accomplissez ce que vous avez promis ; celui qui l'exige de vous vous aidera à le lui rendre. HEU-

REUSE est la nécessité qui nous porte à ce qu'il y a de meilleur & de plus parfait.

III.
CLASSE.
A N. 411.

9. Une seule chose pourroit m'empêcher de vous exhorter à garder votre vœu, & m'obligeroit même de vous le défendre. Ce seroit que l'infirmité de votre femme se trouvât assez grande, de la part de l'esprit, ou de la part du corps, pour l'empêcher d'y consentir.

Car cette sorte de vœu ne se peut faire, par des personnes mariées, que d'un commun consentement ; & quand un des deux l'a fait mal à propos, il doit songer à se corriger de sa temerité, plutôt qu'à garder sa promesse, puisque Dieu défend de disposer de ce qui appartient à autrui, bien loin d'exiger ce qu'on n'a pû luy promettre qu'au prejudice de cette défense. Nous avons sur ce sujet un oracle du Saint Esprit, prononcé par la bouche de l'Apôtre, qui nous declare, que le corps de la femme n'est point en sa puissance, mais en celle du mary ; & que celui du mary n'est pas non plus dans la sienne, mais dans celle de sa femme ; ce que l'Apôtre n'entend que du devoir conjugal. Mais comme j'apprens que votre femme est tellement preste de faire la même chose de son côté, que rien

Vœu de
continence
entre per-
sonnes
mariées
comment se
doit faire.

1. Cor. 7. 4.

III.
CLASSE.
AN. 411.

ne la retient que la crainte que vous veüilliez user de vôtre droit, rendez l'un & l'autre ce que vous avez voué, l'un & l'autre, & faites un sacrifice à Dieu, de ce que vous ne vous demanderez plus reciproquement.

* Virtus à vi.
101

Si la continence est une vertu, comme c'en est une sans doute, d'où vient que le sexe le plus foible y est le plus disposé ? Car il semble selon l'étimologie latine du mot de vertu * que l'homme y devroit être plus porté. Soyez donc homme, & ne vous éloignez pas de la pratique d'une vertu à quoy vôtre femme est toute prête de s'engager. Vôtre consentement sur ce point sera une offrande à présenter au pied du Trône de Dieu, & deviendra même entre vous un lien d'affection & de charité d'autant plus fort qu'il sera plus saint, & que vous serez plus affranchis de tout ce qui tient de la cupidité. Ainsi nous aurons sujet de nous réjouir de l'abondance de la grace de Jesus-Christ en vous, mes tres-chers & tres-honorez enfans,



A V E R T I S S E M E N T

Sur la lettre suivante.

Comme la Lettre suivante parle de la celebre Conference de Carthage, & que plusieurs de celles qui viennent ensuite, ont du rapport à ce qui s'y passa, il est necessaire, pour l'instruction du Lecteur, de luy en donner icy l'histoire en peu de mots.

Les Evêques Catholiques avoient beaucoup travaillé, dès l'an 403. à ménager une Conference avec les Donatistes, pour examiner paisiblement les sujets que ceux-cy pretendoient avoir eus de se separer de l'Eglise, & leur faire voir l'obligation qu'ils avoient de s'y réunir. Les Evêques Donatistes avoient toujours refusé cette Conference, jusqu'en 406. qu'ils y donnerent les mains, ne pouvant résister à leurs peuples, qui la souhaitoient aussi bien que les Catholiques. Mais comme on sca-

voit bien qu'ils ne l'agreoient qu'en apparence, les Evêques Catholiques dèmanderent à l'Empereur un ordre exprès pour les y obliger. Honorius le fit expedier à Ravenne le 14. Octobre 410. on en trouve un Fragment au Code Theodosien, Livre 16. chapitre 11. Marcellin fut nommé pour presider à la Conference de la part de l'Empereur, avec charge d'y faire venir les Donatistes, & de prendre-garde qu'ils n'y excitassent point de trouble; & l'Empereur declara que s'ils refusoient de s'y rendre, toutes leurs Eglises seroient données aux Catholiques, & leurs peuples obligez de se réunir à l'Eglise. Marcellin en execution de cet ordre fit deux Ordonnances, l'une pour indiquer le jour & le lieu de la Conference, & l'autre pour en regler la maniere & les conditions, & pour obliger les Evêques de part & d'autre, de declarer par écrit s'ils les acceptoient. Ce fut pour y satisfaire que les Evêques Catholiques luy

écrivirent la Lettre suivante , où le stile
 & l'esprit de saint Augustin sont bien
 aisez à reconnoître. On promet une
 seureté entiere aux Evêques Dona-
 tistes qui viendroient à la Conference ,
 & on n'oublia rien de ce qui pouvoit
 leur faire surmonter la peinc qu'ils
 avoient à s'y résoudre. Les Evêques
 Catholiques offrirent même , comme on
 voit par la Lettre suivante nombre 2.
 que si les Donatistes prouvoient que leur
 communion fût la veritable Eglise, ils se
 soumettroient à eux , en renonçant à l'E-
 piscopat ; & qu'au contraire si les Evê-
 ques Catholiques prouvoient que ce fût
 la leur , ils ne laisseroient pas de conser-
 ver la dignité de l'E piscopat aux Evê-
 ques Donatistes , en sorte que dans les
 lieux , où il y en avoit un de chaque
 communion , ils gouverneroient ensen-
 ble jusqu'à la mort de l'un des deux , ou
 que tous deux se démettroient , & qu'on
 feroit une nouvelle élection.

III.
CLASSE.
A N. 411.

Les Donatistes ne pouvant donc plus

éviter la Conference , se rendirent à Carthage , où elle avoit été indiquée pour le premier Juin de l'an 411. Ils s'y trouverent au nombre de 278. Evêques , & les Catholiques au nombre de 286. Pour éviter la confusion , Marcellin ordonna qu'on nommeroit de chaque côté sept Evêques pour parler , dont les principaux du côté des Catholiques furent saint Augustin , & saint Alipe. Qu'outre ceux-là on en nommeroit encore sept autres de chaque côté pour servir de conseil , & quatre pour prendre garde que les Notaires , qui devoient écrire tout ce qu'on diroit , le fissent avec fidélité. Il ordonna aussi que chacun signeroit ce qu'il auroit dit , & que tout ce qui se feroit , seroit aussi-tôt communiqué à tout le peuple. Il vouloit que les trente-six Evêques députés entrassent seuls dans le lieu de la Conference ; mais les Donatistes ayant voulu y être tous , les Catholiques y consentirent , se contentant pour eux que leurs dix-

buit deputez seuls y entraissent.

III.
CLASSE.
AN. 4II.

La Conference commença le premier de Juin, au grand regret des Donatistes, qui tâcherent plusieurs fois de la rompre par diverses chicaneries. Ils contestèrent les signatures des Evêques Catholiques qui avoient nommé les Deputez, ce qui servit d'une part à verifiser la sincerité de celles des Catholiques, & la fausseté de plusieurs des leur, & de l'autre à consumer toute la journée à des formalitez inutiles, qui étoit ce qu'ils souhaitoient. Ainsi quoique les Evêques Catholiques prissent tous les soins possibles de retrancher tout ce qui pouvoit arrester, & que Marcellin accordât pour cela aux Donatistes tout ce qui ne bleffoit point la verité, on ne put jamais entrer en matiere ce jour-là.

On fit encore moins dans la seconde seance tenuë le troisieme de Juin : car les Donatistes y ayant demandé du delay pour examiner les actes de la premiere, saint Augustin avec sa bonté

ordinaire pria Marcellin de leur en accorder , & ainsi on convint de ne se rassembler que le huitième du mois. Ce qu'il y eut ce jour-là de plus remarquable fut que Marcellin ayant prié les Evêques de s'asseoir , les Donatistes pretendirent ridiculement que l'Ecriture le leur défendoit : les Catholiques ne voulurent pas demeurer assis pendant que les autres étoient debout ; & Marcellin , par respect pour les Evêques , fit aussi ôter son siege.

Le 8. Juin qui fut le jour de la troisième Seance , les Donatistes chicanerent longtemps sur la qualité de demandeurs & de deffendeurs : mais enfin S. Augustin les engagea à venir au fonds de la question , qui étoit de sçavoir où étoit l'Eglise Catholique. Les Donatistes avouèrent que c'étoit celle qui étoit répandue dans toute la terre : ainsi il ne restoit plus qu'à examiner laquelle des deux communions qui partageoient l'Affrique , étoit unie à tout ce qu'il y avoit de Chrétiens par tou-

te la terre; & c'est surquoy les Donatistes se trouverent visiblement confondus. Pour empêcher donc qu'on ne continuât cet examen, ils demanderent qu'on lût divers Actes qu'ils avoient en main, & par là ils s'engagerent eux-mêmes dans l'autre point de la question, qui étoit l'affaire de Cecilien. Ils se repentirent bientôt de s'y être engagez, & ne pûrent s'empêcher d'en témoigner leur regret, montrant ouvertement que ce qu'ils cherchoient étoit de ne rien faire du tout. On sortit néanmoins de ce point-là; & après diverses disputes, où les Donatistes attaquèrent S. Augustin, sans qu'il se défendît qu'avec sa modestie & son humilité ordinaire, ils presenterent un memoire par où ils pretendoient prouver que les fautes de chaque particulier infectoient tous ceux de la même communion, & qu'ainsi Cecilien étant coupable, les Catholiques avoient eû tort de demeurer unis de communion avec luy, & qu'eux avoient eû raison de s'en separer. C'étoit-là le

point capital de la dispute que l'Eglise avoit avec eux. Ainsi saint Augustin répondit amplement à ce mémoire, & montra par l'Ecriture, que l'Eglise sur la terre sera toujours mêlée de bons & de méchans, sans que les uns fassent tort aux autres. Il le montra par l'autorité de saint Cyprien, que les Donatistes faisoient profession de suivre, & par les Donatistes-mêmes, faisant voir qu'ils ne pouvoient avoir suivy d'autres principes dans la conduite qu'ils avoient tenue à l'égard des Maximianistes, & qui est expliquée en plusieurs endroits de ces lettres, & entr'autres dans la lettre 18. nombre 4. 5. & 6. dans la lettre 141. nombre 6. & dans la lettre 185. nombre 17. Ils se trouverent si pressés de cet exemple que sans se souvenir de la These qu'ils soutenoient, ils s'écrierent, nec causa causæ, nec persona personæ præjudicat : Une affaire n porte point de conséquence pour une autre affaire, & le crime de l'un ne rend

point l'autre coupable , par où ils établissoient eux-mêmes le principe que saint Augustin soutenoit. Ainsi il demeura pour constant que quand Cecilien auroit été coupable , cela n'auroit pû faire aucun tort à l'Eglise.

Marcellin voulut néanmoins , malgré les efforts des Donatistes , qu'on examinât s'il étoit véritablement coupable , & on verifia par les pieces originales , dont quelques-unes furent produites par les Donatistes mêmes , qu'on n'avoit jamais rien pû prouver contre luy , qu'il avoit été déclaré innocent par le Concile de Rome , par le Concile d'Arles , & par le jugement du grand Constantin. Les Donatistes pretendoient que Felix Evêque d'Aptunge qui l'avoit ordonné , avoit livré les saintes Ecritures aux Payens , & on montra que par un jugement solennel , ceux qui l'en avoient accusé avoient été convaincus d'imposture & de fausseté.

Tout étant ainsi terminé , & les

Evêques de part & d'autre s'étant retirés, Marcellin dressa sa Sentence, qu'il leur lut après les avoir fait rentrer, & par laquelle il déclara que les Catholiques avoient refuté les Donatistes par toutes sortes de preuves. Ainsi finit cette celebre Conference, dont Possidius dit, dans la vie de saint Augustin chapitre 13, que tout l'honneur luy étoit dû. Elle ne ruina pas absolument le Schisme; mais elle servit à convertir un grand nombre de Donatistes, par le soin qu'eurent les Evêques Catholiques de répandre de toutes parts les actes de ce qui s'y étoit passé. Ces actes se sont conservez en partie jusques à nous, & on y voit l'éminence de l'esprit de saint Augustin, & le respect que tous les autres avoient pour luy. Car quand il s'agit de formalitez, & d'autres choses moins considerables, saint Alipe & Possidius parlent d'ordinaire; mais quand il est question du fond de la verité, & de la cause de l'Eglise, tous les autres le laissent parler avec cette force,

Lettre CXXVIII. 273

force, cette douceur, cette clarté, cette beauté d'esprit, cette solidité, & cette justesse de raisonnement que la nature lui avoit donnée, & que la grace relevoit merveilleusement.

III:
CLASSE.
AN. 411.

LETTRE CXXVIII. *

Les Evêques Catholiques, sur le point de la Conférence de Carthage, déclarent à Marcellin, Commissaire nommé par l'Empereur pour y assister, qu'ils acceptent toutes les conditions portées par son Ordonnance, & même que pour le bien de la paix, ils consentent qu'encore que les Evêques Donatistes succombent dans la Conférence, & qu'ils demeurent convaincus de l'injustice de leur séparation, ils ne laissent pas d'être maintenus dans leurs dignitez, & que pour eux ils se soumettent à perdre la leur, si les Donatistes ont l'avantage de la dispute.

* Ecrite l'an 411.
Celle lettre n'étoit point autrefois dans le volume des lettres de S. Augustin, eile a été tirée du 7. tom: où sont ses ouvrages contre les Donatistes.
Celle qui étoit auparavant la 118. est présente-ment la 112.

AURELE*, SILVAIN^a, & tous les

^a. SILVAIN étoit Evêque de Zumme ou Somme, petite ville de la Numidie, où étoit pour lors la Primatie de la Province, à cause que son Evêque se trouvoit le plus ancien d'ordination: Il assista à la conférence de Carthage en 411. où il avoit pour adversaire Felix, Evêque Donatiste de la même ville.

^a
* On a vu qui étoit Aurele par une note sur la lettre 22.

Evêques Catholiques à leur tres-cher & tres-honoré fils, le tres-illustre Tribun & Secrétaire Imperial MARCELLIN^b, salut.

I. **C**ETTE Lettre est pour déclarer à vôtre Excellence, que nous soufcrivons à tous les points de l'Ordonnance qu'elle a faite pour regler le temps & le lieu de la Conference, & le nombre de ceux qui doivent y assister; & pour faire en sorte que les choses s'y passent avec paix & tranquillité, & d'une maniere qui nous donne moyen d'éclaircir & d'établir la verité. Nous consentons encore que ceux que nous nommerons pour conferer signent toutes

a. Le latin porte *Tribuno & notario*. C'étoient proprement des charges de secrétaires des commandemens de l'Empereur. Les commissions pour de grandes affaires se donnoient ordinairement à ces sortes d'Officiers, qui étoient des plus considerables.

b. MARCELLIN étoit un homme de grande consideration par sa dignité de Tribun & Secrétaire Imperial, qui répond à peu près à nos Secrétares d'Etat, & encore plus par son honnêteté, & par la sainteté de ses mœurs, dont saint Augustin fait une peinture admirable lettre 151. nombre 8. Ses rares qualitez luy avoient donné moyen de lier une amitié tres-étroite avec nôtre Saint, qui luy dedia les trois Livres de la remission des pechez, celuy de l'Esprit & de la Lettre, & son grand ouvrage de la Cité de Dieu. La justice que Marcellin rendit à l'Eglise Catholique dans la conference de Carthage luy conta la vie, comme on verra sur la même Lettre 151. Le Martyrologe Romain fait mention de sa mort au 6. d'Avril.

leurs demandes : que vous ayez par devers vous l'écrit portant leur pouvoir ; & par lequel nous nous obligerons de souscrire à tout ce qu'ils feront ; & que non seulement vous ayez cet écrit signé de nous , mais que vous nous le voyiez signer.

III.
CLASSE.
AN. 4II.

Nous promettons d'empêcher que nos peuples ne paroissent dans le lieu où se tiendra la Conference ; afin qu'elle soit d'autant plus paisible & plus calme ; & de faire que sans vouloir être présents à ce qui se passera , ils se contentent de l'apprendre par ce qui en sera écrit , & que vous avez promis de communiquer à tout le monde.

2. Nous declaronz encore , par la confiance que nous avons dans la force de la verité , que si ceux à qui nous avons affaire, nous peuvent prouver que dans le temps que les Chrétiens se multipliant de toutes parts, selon les promesses de Dieu, remplissoient déjà la plus grande partie de la terre , & s'étendoient de jour en jour dans ce qui en restoit à remplir , l'Eglise de Jesus-Christ est perie, & disparuë tout d'un coup par la contagion des pretendus crimes de quelques uns , en sorte qu'il n'est demeuré d'Eglise que dans le par-

*Definteref-
sement ad-
mirable des
Evêques
Catholi-
ques.*

au lieu que nous avons presentement la douleur de les voir separez de nous par un schisme sacrilege.

3. Comme il arrivera par là , qu'en plusieurs Eglises il se trouvera deux Evêques , chacun presidera à son tour, ayant son Collegue auprès de luy dans la place que l'on donneroit à un Evêque étranger. Ainsi les deux Evêques ayant alternativement le premier rang dans l'Eglise, se previendront l'un l'autre par l'honneur & la déference qu'ils se rendront. Car quand la charité aura dilaté les cœurs, & rétabli la paix, deux Evêques se trouveront assez au large dans une même Eglise. Que si l'un des deux vient à mourir, l'autre demeurera seul ; & l'on attendra qu'il meure à son tour, pour luy donner un successeur à la maniere ordinaire. Et en cela on ne fera rien de nouveau ; puisque c'est la pratique que la charité Catholique a observée dès le commencement de la separation, à l'égard de ceux que l'amour de l'unité y faisoit rentrer, en abandonnant le schisme, quelque tard qu'ils s'en avissassent.

Que si les peuples Chrétiens aiment mieux n'avoir qu'un Evêque dans chaque Eglise, & que cet établissement

de deux Evêques dans une même Eglise leur paroisse une nouveauté dont ils ne puissent s'accommoder, que les deux Evêques de tous les lieux où il y en a presentement un de chaque communion se retirent, & qu'après que le schisme sera aboli, & la paix & l'unité rétablies, les Evêques des lieux où il ne s'en trouvera qu'un, en choisissent un pour chaque Eglise où il y en avoit deux. Car pourquoy ne ferions-nous pas à notre Rédempteur et sacrifice d'humilité? Quey, il sera descendu du Ciel pour se former un corps, & nous en faire les membres, & nous ferons difficulté de descendre de nos chaires, pour faire cesser la cruelle division qui déchire son corps, & qui en divise les membres? Il nous suffit pour notre compte d'être des Chrétiens fidèles & obéissans. Ne cessons donc jamais de l'être, mais comme c'est pour le compte du peuple de Jesus-Christ que nous avons été ordonnez Evêques; nous sommes prests d'abandonner l'Episcopat, si cela peut servir à rétablir la paix parmi les Chrétiens.

Car si nous sommes de bons serviteurs^a, nous devons preferer le profit

a. S. AUGUSTIN fit lire cette lettre toute entiere

III.
CLASSE.
AN. 411.

Belle
instruction
pour les
Evêques.

du maître, & un profit qui demeure éternellement, à nos dignitez temporelles ; & nous tirerons plus de fruit de l'Episcopat en le quittant , si par là le troupeau de Jesus-Christ se réunit , que nous n'en tirerions en le conservant , si l'attache que nous y aurions empêchoit la réunion. DE QUEL front pourrions-nous nous attendre aux honneurs qui nous sont promis dans le siecle futur, si nous faisons de ceux que nous possédons dans celuy-cy, un obstacle à l'établissement de l'unité parmy les Chrétiens ?

4. Nous avons crû vous devoir dire tout cecy, afin de le faire sçavoir à tout le monde par vôtre moyen , après quoy nous n'avons qu'à demander à nôtre Seigneur & nôtre Dieu , par l'inspiration duquel nous nous engageons à ce que nous venons de promettre, & que nous esperons d'accomplir avec sa grace , que par un effet de cette même grace la charité & la pieté prennent

dans la conference qu'il eut avec Emeritus , & il rapporte dans le Livre qu'il en a fait, qu'il se souvenoit d'avoir dit en cet endroit les paroles suivantes. *Mes freres, si nous sommes placez plus haut que les autres , ce n'est pas pour satisfaire nôtre ambition & nôtre orgueil ; ce n'est que pour être en état de mieux prendre-garde à la vigne du Seigneur.*

le dessus dans les cœurs, qu'elles en guerissent la foiblesse, & qu'elles en amo-
lissent la dureté, dès avant la Confe-
rence, s'il est possible, afin qu'étant
dans des dispositions de paix, nous ne
résistions point aux lumieres de la veri-
té, & qu'un heureux accord previen-
ne, ou suive tout au moins notre dis-
pute.

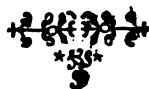
Car si nos adverfaires veulent bien
se souvenir de cette parole de Jesus-
Christ, *Heureux les pacifiques, parce qu'ils*
seront appelez enfans de Dieu, nous ne
devons pas defespérer qu'ils ne trou-
vent plus convenable, & plus facile, de
reconcilier le party de Donat avec tout
le monde Chrétien, que de faire re-
baptiser tout le monde Chrétien par
le party de Donat. C'est dequoy ils ne
sçauroient disconvenir, après la maniere
dont ils en ont usé envers ceux qui après
avoir suivi Maximien, sont revenus de
ce party, condamné par tout le reste des
Donatistes, & regardé par eux comme
un schisme sacrilege, & qu'ils avoient
poussé jusqu'à employer contre ceux
de ce party-là les puissances seculieres.
Car ils les ont depuis recherchez amia-
blement, & les ont reçûs parmy eux, sans
oser toucher au Baptême donné par

III.
CLASSE.
AN. 411.

Matth. 5. 9.

III.
CLASSE:
AN. 411.

ces Schismatiques hors de leur communion, conservant à ceux-mêmes qu'ils avoient condamnés, le rang de leurs dignitez, & declarant que les autres n'avoient contracté aucune souilleure pour avoir été engagez dans le schisme. Leur réünion ne nous fait point de peine; mais il faut au moins qu'ils reconnoissent combien l'Eglise Catholique, qui est comme le tronc & la racine, est louable de la pieté & du zele avec quoy elle cherche à se rejoindre une branche qu'elle s'est veüe arracher; puisque cette branche même a eu tant de soin de recueillir un petit rameau qui en avoit été coupé. *Et d'une autre main.* Nous vous souhaitons, nôtre cher fils, toute sorte de bonheur en Jesus-Christ. J'ay signé cette Lettre, moy Aurele, Evêque de l'Eglise Catholique de Carthage. *Et encore d'une autre main.* J'ay signé cette Lettre, moy Silvain, Evêque de l'Eglise de Summes, & Primat.



L E T T R E C X X I X. *

Les Evêques Donatistes persistant à vouloir assister tous à la Conférence, malgré ce qui avoit été réglé par l'Ordonnance de Marcellin, les Evêques Catholiques déclarèrent qu'ils y consentent; après quoy ils établissent fortement contre ces Schismatiques la cause de l'Eglise Catholique.

AURELE, SILVAIN, & tous les Evêques Catholiques, à leur tres-cher & tres-honoré fils, le tres-illustre Tribun & Secrétaire Imperial, MARCELLIN: Salut.

LA déclaration ou la lettre ^a de nos freres, que nous souhaitons te faire passer de la division à la paix & l'unité Catholique, nous donne de l'inquiétude; & le refus qu'ils font de convenir de ce que vôtre Excellence a réglé par son ordonnance, pour nous donner moyen de conferer en repos &

a. Dans la premiere séance de la conférence de Carthage, nombre 14. on voit cette lettre des Donatistes, par laquelle répondant au second Edit de Marcellin, ils déclarent qu'ils se sont rendus de divers lieux de l'Afrique à Carthage le 18. jour de May, & le prient d'ordonner à tous ceux qui étoient arrivez d'assister à la conférence.

III.
CLASSE,
A N. 411.

* Ecrite la même année que la précédente.

Cette lettre est tirée du 7. Tome des ouvrages de S. Augustin, & n'étoit point autrefois dans le Volume des lettres.

Celle qui étoit la 129. est présentement la 97.

III.
CLASSE.
AN. 4II.

* Il faut
lire icy, *ideo*
velint, au lieu
de *ideo si ve-*
lim.

L'Ecriture
nous fait re-
connoître
l'Eglise.

sans bruit, nous fait craindre qu'ils n'ayent dessein, sinon tous, au moins quelques-uns, de faire échoûter la Conférence; & qu'au lieu qu'elle devoit être calme & tranquille, ils ne songent à la troubler, par le bruit & le tumulte qui est inséparable de la multitude. Plaise à Dieu que cette pensée ne leur soit point entrée dans l'esprit, & que bien loin que nôtre soupçon soit fondé, il se trouve qu'ils ne veulent * être tous presens, qu'afin que le schisme qui nous divise étant éteint, nous nous rendions tous aussi au lieu de l'assemblée, quand ils le jugeront à propos, & que tous les gens de bien ayent la joye, & le seul demon avec ses semblables la douleur de nous voir d'accord, & réunis par le lien de la charité fraternelle, dans l'unité de Jesus-Christ, marcher au sortir de là vers l'Eglise, pour rendre grâces à Dieu, & luy offrir, par le mouvement d'une vive & ardente charité, le sacrifice de loüanges.

2. Car dès qu'on regardera les choses d'un œil de paix, & avec des sentimens Chrétiens, qu'y a-t'il de plus aisé que de voir qu'il n'est pas question des accusations vraies ou fausses, qui peuvent avoir été formées contre qui l'on voudra; mais que c'est dans cette même

Ecriture qui nous a fait connoître Jesus-Christ, qu'il faut chercher son Eglise; & que de la même maniere que nous ne recevons point contre Jesus-Christ le témoignage de ceux qui disent que son corps a été enlevé du sepulchre par ses Disciples; de même nous ne devons point recevoir contre son Eglise le témoignage de ceux qui prétendent qu'elle n'est que parmy quelques Affriquains, & ce qu'il y a de gens en très-petit nombre, qui leur sont unis hors de l'Affrique?

Tout vray Chrétien est membre de Jesus-Christ, selon l'Apôtre. Comme donc nous ne croyons pas que le corps mort de Jesus-Christ ait été tiré du sepulchre, par l'adresse & la malice de personne, aussi ne devons-nous pas croire que ses membres vivans aient disparu dans le monde par le péché de personne. Or comme Jesus-Christ est le Chef, & l'Eglise le corps, on trouve établi, dans un même endroit de l'Evangile, & ce que nous croyons du Chef contre les calomnies des Juifs, & ce que nous devons croire du corps contre celles des heretiques. Car comme ce qui est écrit qu'il falloit que le Christ souffrît, & qu'il resuscitât le troisième jour, confond

111.
CLASSE.
AN. 411.
Math. 1.34.

Mat. 28.13.

1. Cor. 12.
17.

Mat. 28.13.

Ephes. 4.15.
chap. 5.
23.

Luc. 24.46.

III.
CLASSE.

AN. 4II.

Ibid. v. 47.

ceux qui disent que son corps a été enlevé du sepulchre , ce qui est dit au même endroit *qu'il falloit aussi que la penitence & la remission des pechez fût prêchée en son nom, par toutes les Nations, à commencer par Jerusalem* , confond pareillement ceux qui disent que l'Eglise n'est pas répandue par toute la terre , en sorte qu'un seul verset tres-court renverse & les ennemis du Chef , & ceux du corps ; & suffit pour les faire revenir à eux , s'ils y veulent penser avec un peu d'attention & de foy.

3. Il nous est d'autant plus sensible de voir nos freres ainsi divisez d'avec nous , que nous sçavons qu'ils reçoivent comme nous ces mêmes Ecritures, où se trouvent ces passages qui les condamnent si clairement. Que les Juifs, qui ne croient pas l'Evangile , nient la resurrection de Jesus-Christ , on ne s'en étonne pas : ce qu'il y a d'étonnant c'est que nos freres , qui deferent à l'autorité de l'un & de l'autre Testament , & qui nous font un crime de ce que quelques-uns ont , à ce qu'ils pretendent , livré l'Evangile aux Payens , ne veuillent pas se rendre à ce que nous en produisons contre eux. Mais peut-être que bien loin que ce soit dans le dessein d'exci-

ter un nouveau tumulte , qu'ils veulent * se trouver tous à la conference , ils ne songent qu'à faire cesser une division si pernicieuse , si mal fondée , & si contraire au salut éternel ; & que cette résolution qu'ils ont prise est le fruit d'une étude plus particuliere que cette conference leur aura donné lieu de faire des saintes Ecritures. Car ils y auront trouvé un nombre innombrable de passages qui promettent à Jesus-Christ que son Eglise sera répandue par toutes les nations , & dans toutes les parties de la terre , & dont l'accomplissement commence à se voir dans l'Evangile même , dans les Actes , & les Epîtres des Apôtres , où l'on trouve les noms des lieux , des villes , & des provinces , où l'Eglise commençant à croître , après être née à Jerusalem , se répandit dès ce temps-là , & d'où elle a passé jusqu'en Affrique , non en cessant d'être où elle étoit , mais en s'étendant toujours de plus en plus. Et comme il n'est pas possible qu'ils n'ayent été frappez d'une si grande foule de passages , il n'est pas possible non plus que n'en ayant trouvé aucun où il soit dit que l'Eglise dût perir dans toutes les parties du monde , pour n'être plus qu'en Affrique , & dans le seul party de Donat , ils n'ayent vû combien il se-

III.
CLASSE.
AN. 411.

* Il faut lire icy *voluerunt* , au lieu de *voluerunt*.

III.
CLASSE.
AN. 411.

roit absurde qu'il se trouvât tant de témoignages en faveur de celle qui devoit perir, & pas un pour celle qui, selon eux, devoit seule être agreable à Dieu.

4. Pour ces loix que les Princes de la terre, rangez sous le joug de Jesus-Christ, comme il a été prédit il y a si longtems, ont faites contre les heretiques & les schismatiques, en faveur de la paix & de l'unité Catholique, & qui sont un des grands sujets de l'animosité des Donatistes contre nous, nous croyons qu'ils ont enfin compris qu'on n'y sçauroit trouver à redire, puisque de tout temps & les Rois des Hebreux, & quelques-uns même de ceux des nations étrangères, ont fait des loix tres-severes pour empêcher leurs sujets, non seulement de rien faire, mais de rien dire contre le Dieu d'Israël, c'est à dire contre le vray Dieu. Ils ont compris qu'ils n'ont rien à nous reprocher sur ce sujet, puisque leurs Autheurs ont fait les premiers ce qu'ils nous reprochent, ayant porté l'affaire de Cecilien, qui a donné lieu au schisme, devant l'Empereur Constantin, par le moyen du Proconsul Anulin; ce qu'ils ne firent sans doute, que dans l'esperance que l'Empereur prononceroit & feroit executer quelque chose par son
autorité

autorité contre ceux qui succomboient, & en faveur des autres. S'ils ont voulu consulter les registres publics, comme ils l'auront pû faire pour se préparer à la conférence, il n'a tenu qu'à eux de voir que c'est une affaire jugée il y a long-temps, non seulement par les Juges Ecclesiastiques, qui renvoyerent Cecilien absous, mais même par cet Empereur, devant qui ils avoient porté cette affaire dès le commencement, comme ils firent encore après le jugement des Evêques. Ils y auront aussi pû voir que Felix Evêque d'Aptunge, qui avoit ordonné Cecilien, & qu'ils traitent dans leur Concile * comme l'Autheur & la source de tout le mal, fut pleinement justifié par le Proconsul Ælien, devant qui son affaire avoit été renvoyée par l'Empereur.

III.
CLASSE.
AN. 411.

* De Carthage tenu l'an 311.

5. Mais s'ils ont remarqué, comme ils l'ont pû très-aisément, que dans l'Eglise que l'Ecriture nous a promise, il doit y avoir des méchans mêlez avec les bons, comme le bon grain l'est dans le champ avec l'ivroye, le froment dans l'aire avec la paille, & les mauvais poissons dans le filet avec les bons, jusqu'à ce que ce champ soit moissonné, que cette aire soit ventée, & que ce fi-

let soit tiré au bord ; il leur a été facile de voir que quand Cecilien & ses Collegues auroient été coupables , leur crime n'auroit pû faire aucun tort à l'Eglise de Jesus-Christ, répandue par toute la terre, selon les promesses que Dieu fit autrefois à un petit nombre de croyans , & qui ont été accomplies de nos jours à la vûe de tout le monde , à moins qu'on ne veuille dire que le peché d'un homme est quelque chose de plus fort contre l'Eglise , que le serment d'un Dieu pour elle , & que les œuvres de l'iniquité l'emportent sur les promesses de la vérité. Ils ont reconnu sans doute combien une telle pretention seroit impie & extravagante , & ils auront fait reflexion sur la maniere dont ils ont traité les Maximianistes , qui avoient condamné Primien , & qu'ils ont non seulement condamnez , mais fait chasser de leurs Eglises par les Puissances seculieres. Leur propre conduite dans une affaire toute fraîche leur aura fait comprendre, mieux que toutes les autres raisons , que ce n'est point un peché à l'Eglise Catholique que d'avoir demandé quelque chose de semblable à ces mêmes puissances contre ses enfans revoltez.

Ils se seront souvenus qu'après avoir

condamné ces schismatiques, ils en ont reçu quelques-uns qui sont revchus parmy eux; que dans le temps qu'ils les ont condamnés, ils ont donné à plusieurs de ceux qui étoient engagez dans le même schisme, un terme pour revenir; qu'ils les ont reçus * ensuite comme des gens dont ils ont déclaré que la pureté n'avoit reçu aucune atteinte pour avoir été dans la communion schismatique & sacrilège de Maximien; & enfin qu'ils ont reconnu pour bon le baptême donné par ceux qu'ils avoient condamnés, & par leurs adhérens, & qu'ils n'ont osé le réitérer, quoiqu'il eût été donné dans le schisme & hors de leur communion; & ils auront vu par conséquent que leurs actions & leurs exemples condamnent tout ce qu'ils ont dit contre nous, & que c'est une chose indigne & insupportable que pendant que l'on voit ceux qu'ils avoient condamnés, pour avoir condamné Primien, assis présentement avec luy & avec eux dans leurs chaires Episcopales, qu'ils leur ont conservées pour maintenir la paix dans le party de Donat, ils osent, sous prétexte des prétendus crimes de Cecilien, anathématiser le monde Chrétien, & diviser l'unité de Jesus-Christ.

III.
CLASSE:
AN. 411.

* Voyez la
note sur le
nombre 2. de
la lettre 51.

6. Peut-être qu'ayant fait réflexion à toutes ces choses, ils se sont trouvez touchés d'un mouvement de crainte de Dieu, & qu'ainsi c'est dans des sentimens de paix, plutôt que dans aucun dessein de faire du bruit, & de troubler la conference, qu'ils y veulent tous assister. Ils disent que ce qui les a obligés de venir tous, c'est afin que leur grand nombre démentît ce que leurs adversaires ont dit tant de fois, qu'ils n'étoient qu'une poignée de gens. Mais si cela s'est dit par quelques-uns des nôtres, c'est à l'égard des lieux, où ce que nous avons d'Évêques, de Clercs, & de Laïques est en bien plus grand nombre, ce qui se voit particulièrement dans la Province Proconsulaire,* quoique même dans les autres Provinces d'Afrique, hors la Numidie Consulaire, ils soient en beaucoup moindre nombre que nous. Mais c'est particulièrement en comparaison de toutes les nations qui composent la Communion Catholique, qu'il est vrai de dire qu'ils ne sont qu'une poignée de gens. Que s'ils n'ont eû dessein que de faire voir qu'ils sont en grand nombre, ils le pouvoient faire tout de même, & avec bien moins de confusion & de tumulte, par leurs signatures mises

* On appelloit Provinces, *Proconsulaires*, celles dont les gouverneurs avoient le titre de *Proconsuls*.

devant vous au bas de leur procuration, comme vous le demandez par vôtre ordonnance.

III.
CLASSE.
A N. 411.

Pourquoy donc vouloir assister tous à la Conference ? car à moins qu'ils n'y viennent déjà tout disposez à la paix, quel trouble n'y apporteront-ils point s'ils veulent parler, & qu'y feront-ils s'ils veulent garder le silence ? Quand ils n'en viendroient pas jusques aux clameurs, & qu'ils ne feroient que murmurer tout bas, ce seroit assez, au nombre qu'ils sont, pour la troubler; & ce seul murmure suffit pour qu'on ne puisse s'entendre, ny par consequent conferer.

7. Ils disent dans leur declaration qu'ils sont bien fondez à demander d'assister tous à la Conference, puisqu'on les a fait venir tous. Mais si on les a fait venir tous, ç'a été pour souscrire tous en vôtre presence le pouvoir de ceux qu'ils choisiroient pour conferer, & qui representeroient tous les autres, puisqu'ils auroient été choisis par eux tous.

Enfin, ou ils ont des pensées de paix, ou ils songent à faire du bruit : nous craignons l'un, & nous souhaitons l'autre ; & de peur qu'ils ne se preparent à ce que nous craignons, plutôt qu'à ce

que nous desirons, nous consentons qu'ils assistent tous à la conférence, pourvû que de nôtre côté nous ne soyons que le nombre que vôtre Excellence a jugé suffisant, afin que s'il excite quelque tumulte, on ne le puisse imputer qu'à ceux dont le party fera la foule, & qui auront voulu assister en si grand nombre à une chose qui ne se peut traiter qu'entre peu de gens, & à quoy la multitude ne sçauroit que nuire.

*Isaie 66. 5.
selon les 70.*

Que si au contraire ils ne veulent être en si grand nombre, que pour faire plus solennellement cette réunion qui est la fin de nos souhaits, & le sujet de nos plus ardentes prieres, nous nous trouverons aussi tous quand ils le voudront; nous courrons au devant d'un si grand bien, avec la grace de celuy qui en sera l'auteur, & nous leur dirons tout transportez de joye; *Vous êtes nos freres.* Car ce ne seront plus les mêmes qui nous detestent presentement; ils seront tout autres, quand la haine sera éteinte dans leur cœur, & nous les verrons venir à nous les bras ouverts, afin que le nom du Seigneur soit glorifié, & qu'ils reconnoissent avec nous, dans le transport d'une sainte joye, combien il est doux & avantageux que les freres

vivent ensemble dans l'union. *Et d'une autre main.* Nous souhaitons, nôtre cher fils, qu'il plaise à Dieu de vous conserver en santé. *Et d'une autre main.* J'ay signé cette lettre, moy Aurele Evêque de l'Eglise Catholique à Carthage. *Et ensuite:* J'ay signé, moy Silvain, Primat de la Province de Numidie.

III.
CLASSE.
AN. 411.

LETTRE CXXX.*

Saint Augustin donne à la sainte & illustre veuve Proba des instructions admirables, sur la maniere dont il faut prier Dieu, & sur la disposition où il faut être pour le bien faire.

* Ecrite sur la fin de l'année 411. ou sur le commencement de la suivante. C'étoit auparavant la 121. & celle qui étoit la 130. est presentement la 144.

AUGUSTIN Evêque, serviteur de JESUS-CHRIST & de ceux qui le servent, à la tres-sainte servante de Dieu PROBA : a Salut dans le Seigneur des Seigneurs,

a. PROBA surnommée FALTONIA s'étoit retirée en Affrique à la prise de Rome par les Gots. Elle étoit femme de Probe prefet du Pretoire & Consul en 371. & avoit pour bru Julienne, à qui est adressée la lettre 188. & qui étoit mere de Demetriade. C'est ce qu'on voit dans saint Augustin Livre de Bon. vid. chapitre 19. & dans saint Jérôme lettre 8. à Demetriade, où il fait connoître que Demetriade étoit née d'Olibrius fils de Proba, dont il fait l'éloge en ces termes: Le nom de cette Probe, dit-il, est illustre dans tout l'Empire Romain, tant par toutes les dignitez honorables que sa famille

III.
CLASSE.
AN. 4II.

1. J E n'ay pas oublié que vous m'avez prié, & que je vous ay même promis de vous écrire quelque chose sur la priere; & dès que je me suis vu en état de m'acquitter de ma promesse, avec le secours de celui à qui toutes nos prieres s'adressent, j'ay crû que je ne devois pas manquer de vous rendre ce service dans la charité de Jesus-Christ, & de satisfaire un aussi saint desir que le vôtre. Je ne sçauois vous exprimer la joye que j'ay eüe de voir, par ce que vous m'avez demandé sur ce sujet, combien vous êtes occupée d'un devoir si important. Aussi devez-vous dans votre viduité faire votre principale affaire de vacquer à la priere jour & nuit, selon cet avis de l'Apôtre; *Que celle qui est vraiment veuve, & abandonnée, mette toute son esperance en Dieu, & persevere jour & nuit dans la priere.*

1. Tim. 5. 5.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que n'étant point abandonnée, quoique veu-

„ a possédée, que par la noblesse de sa race : les Barbares
 „ mêmes l'ont respectée à cause de sa sainteté & de sa bon-
 „ té envers tout le monde Les Consulats de ses trois en-
 „ fans Probin, Olibrius, & Probe ne l'ont point detour-
 „ née de ses exercices de piété, &c. Saint Chrysostome
 „ honora d'une estime & d'une confiance particuliere
 „ cette sainte veuve femme & mere de Consuls, & écri-
 „ vant de son exil au Pape Innocent premier, il écrivit
 „ aussi à Proba & luy adressa le Prêtre Jean, & le Diacre
 „ Paul comme à un port, dit-il, tres assuré.

ve, puisque vous possédez les avantages de la naissance, & tout ce que le monde appelle des biens, & que vous êtes mere d'un si grand nombre d'enfans, la priere ne laisse pas d'être le principal de vos soins. C'est ce qui ne sçauroit être si vous n'aviez été assez éclairée pour comprendre à combien de perils nous sommes exposez icy bas, & que personne ne peut être en seureté durant le cours de cette misérable vie.

III.
CLASSE.
AN. 411.

*Ce qui
nous doit
porter à la
priere.*

2. Une si sainte pensée ne peut être qu'un effet de cette souveraine puissance à qui ce qui est impossible aux hommes est facile, & dont Jesus-Christ parloit autrefois à ses Disciples. Il venoit de leur dire qu'un chameau passeroit plus aisément par le trou d'une aiguille, qu'un riche ne seroit sauvé; & comme cette effroyable Sentence les jettoit dans la consternation, non pour eux-mêmes, mais pour le genre humain, & qu'elle leur ôtoit presque toute esperance que personne pût être sauvé, il les rassura par cette parole admirable, qui nous est comme un gage de sa misericorde, *ce qui est impossible à l'homme est facile à Dieu.*

*Math. 19.
23. &c.*

Ibid. v. 26.

C'est donc de celuy à qui il est aisé de faire que les riches mêmes entrent dans

298 *S. Aug. à la Veuve Proba,*

III.
CLASSE.
A N. 4II.

Luc. 19. 9.

*Qui sont
ceux qui
sont soig-
neux de va-
quer à la
prière.*

*1. Tim. 6.
17. 18. &
19.*

le Royaume du Ciel , que vous vient cette sainte sollicitude, qui vous a portée à me demander comment vous devez prier; comme c'est luy qui dans les jours de sa chair a mis Zachée , quoique riche , dans la voye qui mène au Ciel ; & qui depuis qu'il est entré dans la gloire par sa Resurrection & son Ascension , ayant répandu son saint Esprit dans le cœur de plusieurs riches, leur a fait mépriser le monde , & les a rendus d'autant plus riches qu'il a été en eux tout ce qu'ils avoient d'amour pour les richesses. Car comment sçeriez-vous si soigneuse de prier Dieu si vous n'aviez mis vôtre esperance en luy ; & comment l'y auriez-vous mise , si vous faisiez vôtre bonheur d'une chose aussi peu solide que les richesses de la terre, & que vous méprisassiez cet avis salutaire du grand Apôtre ; *Ordonnez aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux , de ne mettre point leur esperance dans une chose aussi peu solide que les richesses , mais dans le Dieu vivant qui nous fournit avec abondance ce qui est nécessaire à la vie , de travailler à se faire riches en bonnes œuvres , de donner volontiers & de bon cœur , de faire part de leurs biens à ceux qui en auront besoin , & de s'acquiescer au*

*thresor & un fondement solide pour l'avenir,
afin d'arriver à la veritable vie.*

II.
CLASSE.

AN 411.

CH. 11.

3. Il faut donc qu'à force d'aimer & de désirer cette veritable vie, vous vous regardiez comme abandonnée & sans consolation dans celle-cy, quelque heureuse que vous y foyez. Car comme il n'y a de veritable vie que celle en comparaison de qui celle-cy que nous aimons tant, ne merite pas seulement le nom de vie, quelque douce & quelque agreable qu'elle soit, de même il n'y a de veritable consolation que celle que Dieu promet par un Prophete, quand il dit, *Je luy donneray la vraye consolation, & la paix qui est au dessus de toute paix.* Sans celle-là, toutes les consolations de cette vie sont des afflictions & des peines, plutôt que des consolations.

Veritable
vie.

Ibid. s. s.

Car quelle consolation peut-on trouver dans les richesses & les dignitez par où ceux qui n'ont point éprouvé cette felicité veritable, se trouvent heureux, puisqu'il est sans comparaison plus beau d'être en état de s'en passer que d'en avoir; & que quand on en a, la crainte de les perdre tourmente encore davantage, que l'ardeur de les posseder quand on n'en a pas. Ce ne sont pas ces forces de biens qui rendent les hommes

If. 57 18. &

19. selon les

70.

Par où les
biens d'icy-

III.
CLASSE.

AN. 4II.

*bas se pen-
vent appeler
des
biens.*

*Par où
l'homme
peut être
heureux.*

bons ; mais quand les hommes sont bons d'ailleurs, le bon usage qu'ils en font, fait qu'on peut les appeller des biens. Le véritable bonheur n'est donc pas dans ces biens-là, mais dans la véritable vie ; Car IL N'Y A que ce qui rend l'homme bon qui le puisse rendre heureux.

*Rom. 12. 15.
Combien
il est doux
de vivre
parmy des
gens de bien,*

4. Les gens de bien nous font d'une grande consolation dès cette vie. Car que l'on soit ou dans la pauvreté, ou dans l'affliction, ou dans les douleurs du corps, ou dans l'exil, ou dans quelque sorte de calamité que ce puisse être, si l'on a auprès de soy de ces gens de bien qui sçavent & pleurer avec ceux qui pleurent, & se réjouir avec ceux qui sont dans la joye, & proportionner d'une manière sage & salutaire leurs paroles à nos besoins, l'amertume des maux s'adoucit, leur poids devient plus supportable, & l'on se trouve en état de les surmonter. Mais qui est-ce qui fait tous ces effets par ces gens de bien, sinon celui qui les a rendus tels par l'infusion de son Esprit ? Que l'on soit au contraire dans l'abondance, qu'on ne perde aucun de ses proches, qu'on ait de la santé, qu'on soit au milieu de sa patrie, & qu'on la voye prospérer, si l'on

n'a autour de soy que des méchans, en qui l'on ne se puisse fier, dont on ne puisse attendre autre chose que malice, tromperies, emportemens, querelles, embûches, & trahisons, tout ce qu'on trouveroit doux & agreable devient amer & fâcheux, tant il est vray qu'il n'y a rien dans le monde de bon pour l'homme sans un bon amy.

Mais où en trouver, des mœurs & de l'esprit de qui l'on se puisse parfaitement assurer dans cette vie ? Car nous ne connoissons le cœur de personne comme nous connoissons le nôtre, qui même ne nous est jamais connu jusqu'au point que nous puissions répondre de ce que nous ferons d'un jour à l'autre. Ainsi quoiqu'il soit vray que l'on connoisse les hommes par leurs fruits, comme dit l'Evangile, & que l'on en voye qui donnent de la joye à leur prochain par leur bonne vie, comme il y en a qui nous contristent par leurs dereglemens, il y a toujours quelque chose de si caché & de si peu seur dans le fonds des cœurs, que c'est avec grande raison que l'Apôtre saint Paul nous avertit de ne juger personne avant le temps, & d'attendre que le Seigneur vienne, qu'il tire au grand jour ce qui est caché dans les

III.
CLASSE.
AN. 411.

Et dur de
vivre parmi
des mé-
chans.

Rareté des
veritables
amis.

Math. 7. 16

Peu de fon-
dement à
faire sur les
bonnès, &
pourquoy.

1. Cor. 4. 5.

III.
CLASSE.
AN. 411.
Ibid. v. 6.

nebres, & qu'il develope les replis des cœurs, après quoy, ajoute cet Apôtre, *chacun recevra de Dieu la louange qui lui sera due.*

Quelle doit être icy-bas la situation d'une ame Chrétienne.

1. Cor. 5. 6.
6. 7.

5. Il faut donc que tant que nous serons dans les tenebres de cette vie mortelle, où nous sommes éloignez du Seigneur, & comme hors de nôtre patrie, & où nous marchons dans l'obscurité de la foy, & non pas dans la claire vision, une ame chrétienne se regarde comme dépourvuë de toute consolation, afin qu'elle ne cesse point de prier, & que jusqu'à ce que le jour se leve, & que l'étoile du matin commence à briller dans nos cœurs, elle s'accoutume à tenir l'œil de la foy arrêté sur les saintes Ecritures, comme sur un flambeau posé dans un lieu obscur pour l'éclairer. Car de ce divin flambeau, comme d'une source ineffable de lumière, sort celle qui luit dans les tenebres, quoique les tenebres ne la comprennent point, & qu'elle ne puisse être apperçûë que des cœurs que la foy a purifiez, selon cette parole de l'Ecriture, *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur; car ils verront Dieu, & cette autre encore, Nous sçavons que quand il viendra à paroître, nous serons semblables à luy, parceque nous le verrons tel qu'il est.*

2. Pet. 119.

Ibid.

Iean 1. 5.

A& 15. 9.

Math. 5. 8.

Ce sera alors que la véritable vie, & la véritable consolation succéderont à la mort & à la desolation où nous sommes présentement.

Cette heureuse vie affranchira nôtre ame de la mort, dit le Psalmiste, & cette consolation tarira les larmes de nos yeux; & comme il n'y aura plus-là de tentation, nos pieds ne seront plus sujets à broncher, comme l'Ecriture ajoute dans le même Pseaume. Comme il n'y aura donc plus de tentation, il n'y aura plus aussi de prières; car nous ne serons plus dans l'attente du bien qui nous est promis; mais nous le verrons & nous le posséderons. C'est pourquoy le Psalmiste continuë: *Je plairay au Seigneur dans la region des vivans*, qui est celle où nous serons alors, au lieu que nous sommes présentement dans celle des morts, comme nous l'apprend le grand Apôtre, quand il dit, *Vous êtes des morts, & tout ce que vous avez de vie est caché en Dieu avec Iesus-Christ: mais lorsque Iesus-Christ, qui est vôtre vie, viendra à paroître, alors vous paroîtrez aussi avec luy dans la gloire.*

Voilà donc quelle est cette véritable vie à quoy le même Apôtre veut que les riches tâchent d'arriver par leurs bonnes

III.
CLASSE.
AN. 411.

Portrait
de la vie
future.

Pf. 114. 8.

Ibidem.

Plus de
prière dans
l'autre vie
& pour-
quoy.

Ibid. v. 2.

Col. 3. 3. &
4.

1. Tim. 6.
17. & 18.
&c.

III.
CLASSE.
AN. 4II.

*Par où
les verita-
bles Chê-
tiens, quel-
que heureux
qu'ils soient
en ce monde,
s'y trouvent
sans conso-
lation.
Ps. 62. 2.
& 3.*

*Ce que
c'est que la
vie présente.*

œuvres : c'est-là que se trouve cette consolation véritable, dont la privation fait qu'une veuve Chrétienne, quoiqu'elle ait une famille nombreuse, se trouve depourvuë de consolation, qu'elle gouverne sa maison avec piété, qu'elle porte tous ceux qui dépendent d'elle à ne mettre leur esperance qu'en Dieu, & qu'elle luy dit dans l'ardeur de sa priere, *Mon ame a une soif ardente de vous posséder : ma chair même est pressée de ce desir ; elle ne soupire autre chose dans cette terre deserte, sans route, & sans eau ; c'est à dire dans cette vie mourante, qui n'est véritablement qu'une terre deserte sans route, & sans eau, quelques consolations passageres qu'on s'y donne, quelque grande que soit la foule des voyageurs avec qui l'on marche, & l'abondance des faux biens dont on y jouit. Car combien tout cela est-il fragile & incertain ? & quelque certain qu'il pût être que seroit-ce en comparaison de la felicité qui nous est promise ?*

6. Voilà ce que j'ay crû devoir vous dire sur ce que vous avez eû recours à moy, pour vous instruire comment il faut prier, vous qui êtes une veuve riche, & de grande naissance, & mere d'un si grand nombre d'enfans ; & par où j'ay eû

eû dessein de vous faire comprendre ,
 qu'au milieu même de vos proches , &
 avec tous les soins & les services qu'ils
 vous rendent , vous devez vous regarder
 comme abandonnée , & dépourvûe
 de consolation , jusqu'à ce que vous
 arriviez à cette vie où se trouve la consolation
 solide & véritable , & où sera accomplie
 cette parole du Prophete ,
Nous avons été comblez au point du jour Ps. 89. 14.
des effets de vôtre miséricorde : nous avons & 15.
vû nos jours remplis d'allegresse & de joye ,
au lieu de ceux où nous avons été dans
l'humiliation & dans les maux.

7. AFIN donc que vous puissiez
 perseverer jour & nuit dans la priere ,
 selon le precepte de l'Apôtre , souvenez-
 vous que dans quelque abondance de
 biens temporels que vous soyez , vous
 êtes dépourvûe de consolation , tant que
 cette véritable consolation , dont nous
 parlons , ne sera point arrivée. Car l'Apôtre
 n'attend pas cette perseverance dans la
 priere de toutes sortes de veuves ; mais
 seulement de celle qui est véritablement
 veuve & dépourvûe de consolation. C'est
 celle-là qui met toute son esperance en
 Dieu , & qui persevere jour & nuit dans
 la priere. Ensuite de quoy il ajoûte : *Quant à celle dont les* *Qui sont*
ceux qui
s'appliquent
à la priere.
 1. Tim. 5. 5. *Ibid. v. 6.*

306 *S. Aug. à la Veuve Proba,*

III.
CLASSE.
A N. 411.

*Dequoy il
est vray de
dire que
hacun fait
sa vie.*

Psal. 61. 11.

*delices font la vie , elle est morte , quoi-
qu'elle paroisse vivante. C'est surquoy vous
ne sçauriez trop être sur vos gardes :
car ON FAIT SA VIE de ce qu'on ai-
me , de ce qu'on desire , qu'on regarde
comme quelque chose de grand , & par
où l'on se croit heureux. Je vous dis
donc sur le sujet des delices , ce que
l'Ecriture nous dit sur le sujet des richesses ,
que plus nous en avons , plus nous
devons prendre-garde que nôtre cœur
ne s'y attache.*

*Santé, me-
sure de ce ;
qu'on se doit
accorder de
soulage-
mens.*

*1. Cor. 15.
53.*

Ne vous en estimez pas davantage pour avoir ce qui fait les delices de la vie , & pour le pouvoir trouver largement dans le sein de l'abondance, comme dans la source commune de tout ce qui peut rendre cette vie heureuse. Ne regardez toutes ces choses en vous qu'avec mépris , & n'en prenez que ce qui est nécessaire pour conserver vôtre santé. Car les besoins de la vie vous obligent d'en avoir soin , en attendant que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité , c'est à dire d'une santé véritable, parfaite & perpetuelle , bien differente de celle dont nous pouvons jouir icy bas , qui par la condition de nôtre nature mortelle , est toujours prête à défail-
lir si on ne la soutenoit par les alimens ;

au lieu que l'autre subsistera dans une solidité inalterable, qui sera l'effet de l'état d'immortalité où nous serons dans le Ciel. Aussi voyons-nous que l'Apôtre ne nous deffend absolument que ce qui iroit à contenter la sensualité : *que la cupidité*, dit-il, *n'ait point de part au soin que vous prenez de votre chair*. Ainsi nous avons soin de nôtre chair, mais ce n'est qu'autant qu'il est nécessaire pour la conservation de la santé : car *personne n'a jamais hai sa propre chair*, comme dit le même Apôtre. Et de là vient qu'il conseille même à Timothée, qui traitoit son corps trop durement, à ce qu'il paroît, d'user d'un peu de vin à cause de la foiblesse de son estomach, & de ses frequentes indispositions.

8. Il y a eû un grand nombre de personnes saintes, de l'un & de l'autre sexe, qui pour se mieux deffendre de ces delices, où vivent & habitent, pour ainsi dire, par le plaisir & l'attachement du cœur, ces veuves, dont parle l'Apôtre, & qui par cela seul sont mortes, quoiqu'elles paroissent vivantes, & sçachant que ce sont les richesses qui produisent les delices, & qui nous y portent, ont abandonné tous leurs biens, & les ont distribuez aux pauvres ; & par-là ils les

III.
CLASSE.
A N. 411.

Rom. 13. 14.

*Jusques
où va le
soin que des
Chrétiens
peuvent
avoir de
leur corps.*

Eph. 5. 29.

1. Tim. 5. 23.

*Ce que
les saints
ont eu qd
veut, quand
ils se sont
défaits de
leurs richesses.*
Ibid. v. 6.

III.
CLASSE.
AN. 411.

- ont mis en feureté dans les thresors du Ciel. Quant à vous, si la tendresse que vous avez pour vôtre famille vous empêche d'en faire autant, c'est à vous à regler vos comptes avec Dieu sur ce
1. Cor. 2. 11. *sujet ; Car qui sçait ce qui se passe dans l'homme , sinon l'esprit de l'homme qui est en luy ?* Ainsi nous ne devons juger personne avant le temps, & jusqu'à ce que le Seigneur vienne tirer au grand jour ce qui est caché dans les tenebres, &
1. Cor. 4. 5. *développer les plus secrets replis des cœurs : ce sera alors que chacun recevra de Dieu la loüange qu'il aura meritée.* Mais toujours est-il du devoir d'une veuve Chrétienne qui se trouve, comme vous, dans l'abondance des biens &
- Delices de la vie, d'augereuses.*
- Pf. 61. 11. *des delices, de prendre-garde que son cœur ne s'y attache, & qu'en s'engageant dans la corruption il n'y trouve la mort, au lieu qu'il doit se tenir élevé vers le Ciel, pour y trouver la véritable vie.* C'est à quoy vous devez bien prendre-garde, vous regardant toujours comme étant du nombre de ceux dont
- Pf. 21. 27. *il est dit, Leur cœur vivra éternellement.*
- CHAP. IV. 9. *Vous venez de voir comment il faut être pour bien prier, vous allez voir presentement ce qu'il faut demander à Dieu dans la priere; car c'est prin-*

cipalement sur cela que vous me demandez avis dans l'inquietude où vous met ce que dit l'Apôtre , que nous ne sçavons ce qu'il faut demander , ny comment il le faut demander , & qui vous fait craindre qu'il ne vous soit plus dangereux de ne pas prier comme il faut , que de ne point prier du tout. La réponse que j'ay à vous faire sur cela , est bien courte ; car je n'ay qu'à vous dire en deux mots , que LA VIE HEUREUSE est ce que vous devez demander dans vos prières. Il n'y a personne qui ne la souhaite ; ceux-mêmes qui vivent dans le dereglement & dans le crime , ne s'y abandonneroient pas , comme ils font , s'ils ne croyoient pouvoir être heureux par ce chemin-là. Vous n'avez donc à demander que ce que les bons & les méchans souhaitent également , mais à quoy il n'y a que les bons qui parviennent.

10. Vous demanderez , peut-être , ce que c'est que cette vie heureuse. C'est une question surquoy plusieurs Philosophes ont exercé leur esprit & consumé leur loisir : mais ils ont d'autant moins rencontré ce que c'est que la vie heureuse , qu'ils ont été plus éloignés de rendre à celui qui en est la source les

III.
CLASSE
A N. 411.
Rom. 8. 26.

Vie heureuse, objet des prières des Saints ,

désirée des méchans comme des bons ,

CHAP. V
inconnue aux Philosophes ,

En pourquoy.

III.
CLASSE.
A N. 4II.

*Mauvaise
definition de
la vie heu-
reuse ;*

*refusée par
Cicer. in
Horens. "*

hommages & les actions de graces qui luy sont dûës. Prenez donc garde en premier lieu, s'il faut souscrire au sentiment de ceux qui disent qu'on est heureux quand on vit selon sa volonté ; mais Dieu nous garde de le prendre pour vray. Car QUAND la volonté se porte au mal, n'est-on pas d'autant plus miserable qu'on la contente plus aisément, & sans que rien s'y oppose ? Aussi ce sentiment a-t'il été rejeté de quelques-uns des Philosophes mêmes qui n'ont point connu le vray Dieu, ny le culte qu'on luy doit. Voicy les paroles d'un de ceux-là, que son éloquence a rendu si celebre. Il y en a d'autres qui ne sont pas Philosophes, mais qui ne disputent pas pour cela moins volontiers, & qui soutiennent que tous ceux qui vivent comme ils veulent sont heureux. Mais il n'y a rien de plus faux ; car DÈS-LA qu'on veut quelque chose qui n'est pas dans l'ordre, on est malheureux ; & on l'est beaucoup moins de ne pouvoir arriver à ce qu'on veut, que de vouloir ce qui ne se doit pas. Que vous semble de ces paroles ? n'est-ce pas la verité même qui les a dictées à qui que ce soit qui les ait dites ; & n'en pouvons-nous pas dire comme l'Apôtre dit d'un

vers de Pimenides qui luy avoit plû ,
Ce témoignage est véritable ?

II. ON N'EST heureux donc d'avoir tout ce que l'on veut , que lors qu'on ne veut rien qui ne soit dans l'ordre : & cela posé, voyons entre les choses que les hommes veulent, quelles sont celles qui sont dans l'ordre. L'un veut entrer dans le mariage : l'autre se trouvant dégagé par la mort de sa femme, se détermine à passer le reste de ses jours dans la continence ; un autre prend ce party-là sans avoir jamais été marié. Or quoiqu'entre ceux-là il y ait quelque chose de plus excellent dans l'un que dans l'autre, on ne peut pas dire qu'il y ait rien de blâmable dans ce que veulent les uns & les autres ; & qu'il soit contre l'ordre de souhaiter d'avoir des enfans dans le mariage, puisque ç'en est la benediction & le fruit, ny de souhaiter quand on en a qu'ils vivent, & qu'ils vivent en santé, comme le souhaitent ceux-mêmes qui après leur viduité prennent le party de la continence ; car quoiqu'ils ne veulent plus avoir d'enfans, ils souhaitent toujours de pouvoir conserver ceux qu'ils ont ; & il n'y a que ceux qui ont gardé une continence perpetuelle qui soient exempts de ce

III.
 CLASSE.
 A N. 411.
 Tit. I. 11.
*Par où l'on
 est heureux.*

312 *S. Aug. à la Veuve Proba,*

III.
CLASSE.
A. N. 411.

soin-là. Ceux même qui n'ont point d'enfans ont au moins leurs amis & leurs amies, & on ne souhaite rien qui ne soit dans l'ordre, quand on souhaite leur santé & leur conservation.

Mais quoiqu'un homme ait en cela ce qu'il souhaite, & pour luy-même, & pour ses amis, dirons-nous que dès-là il est heureux? Il a quelque chose qu'il n'est point contre l'ordre de désirer: mais s'il n'a encore d'autres choses bien plus grandes, bien plus excellentes, bien plus utiles, & bien plus dans l'ordre, il est encore bien éloigné de cette vie heureuse dont nous parlons.

CH. VI.
*Dignitez,
honneurs, si
on en peut
désirer.*

12. QUE faut-il donc qu'il souhaite par dessus cette santé qu'il a déjà? des honneurs & des dignitez? s'il les souhaite comme des moyens de faire du bien à ceux qui seront sous sa charge, & non pas pour les dignitez mêmes, à la bonne heure, il ne fait rien contre l'ordre. Si au contraire il ne cherche en cela qu'un faste inutile, ou peut-être même pernicieux, il va contre l'ordre. On peut souhaiter pour soy & pour ses amis ce nécessaire, dont l'Apôtre parle quand il dit, *C'est une grande richesse que la moderation d'un esprit qui sçait se contenter du nécessaire. Car comme nous n'a-*

1. Tim. 6. 6.
7. 8. &c.

vous rien apporté au monde, il est certain que nous n'en emporterons rien : ayant donc dequoy nous nourrir & dequoy nous vêtir nous devons être contens ; car ceux qui veulent être riches tombent dans la tentation & dans les pieges du Diable, & s'engagent dans une infinité de desirs insensés & pernicieux, qui precipitent les hommes dans l'abîme de la perdition & de la mort. Car l'amour du bien est la racine de tous les maux, & ceux qui en ont été possédez se sont écartez de la foy, & se sont embarassez en une infinité de tribulations & de peines.

Il n'est donc pas contre l'ordre de vouloir avoir ce nécessaire, pourvû qu'on ne veuille rien davantage ; car si l'on veut quelque chose de plus, ce n'est plus le nécessaire que l'on veut, & par conséquent on n'est plus dans l'ordre. C'est ce nécessaire que desiroit & que demandoit à Dieu celuy qui disoit ; ne me faites ny riche ny pauvre, donnez-moy le nécessaire & rien au-delà, de peur que si j'étois dans l'abondance je ne m'abandonnasse à ce qui n'est que mensonge & vanité, & que je n'en vinsse jusqu'à dire qui est-ce qui peut avoir l'œil sur moy ? ou que si j'étois pauvre je n'en vinsse jusqu'à voler & à prendre en vain le nom de mon Dieu. Vous voyez donc que ce nécessaire, non plus qu'aucune autre

*On ne peut
desirer que
le nécessaire.*

*Prov. 30. 8.
& 9.*

*Ce qui
rend legiti-*

III.
CLASSE.
AN. 4II.
*me le desir
même d'un ne-
cessaire.*

chose, ne se doit pas souhaiter pour luy-même, mais pour le soutien de la vie & de la santé, & pour avoir dequoy s'entretenir dans une certaine décence, sans quoy on feroit en danger de choquer ceux avec qui l'on doit vivre, & par consequent hors d'état de les servir.

13. De toutes ces choses que l'on peut desirer, il n'y a que l'amitié & la santé que l'on desire pour elles-mêmes; & ce n'est que par rapport à ces deux choses-là que l'on desire la subsistance, quand c'est dans l'ordre qu'on la desire. Par le mot de *santé*, j'entens icy non seulement la conservation de la vie, & la bonne disposition du corps, mais encore celle de l'esprit; comme par celui d'*amitié* j'entens ce qui nous lie à tous ceux que nous devons aimer, & qui les embrasse tous, quoique le cœur se porte plus volontiers vers les uns que vers les autres; cela va même jusqu'à nos ennemis, puisqu'il nous est ordonné de prier pour eux; Car dans tout le genre humain il n'y a personne que nous ne devions aimer, sinon par le devoir d'une amitié reciproque, au moins par celui de la nature qui nous est commune. * Mais entre tous ceux-là il est plus doux & même plus juste d'aimer ceux

Math. 5. 44.

*On doit la
charité à
tout le mon-
de, sans ex-
ception.*

* CHAP. VII.

qui nous rendent la pareille par une amitié toute pure & toute sainte. Voilà donc des choses qu'il faut demander à Dieu dans nos prières, quand nous ne les avons pas, & dont nous devons luy demander la conservation quand nous les avons.

14. Mais est-ce là tout ce qui fait la vie heureuse, & la vérité ne nous montre-t-elle pas quelque autre chose qu'il faille preferer à tout cela? Car & ce nécessaire, & nôtre propre santé, & celle de nos amis, sont choses passageres, & à quoy nous devons par consequent être prests de renoncer pour acquerir la vie éternelle; & cette disposition même est ce qui fait la santé, sinon du corps au moins de l'ame; car l'AME ne sauroit être saine à moins qu'elle ne preferre ce qui est éternel à ce qui ne fait que passer, puisqu'IL NE nous est utile de vivre dans le temps que pour meriter de vivre dans l'éternité. C'est donc à cette seule vie qui nous fera vivre de Dieu & avec luy, que se doit rapporter tout ce qu'il nous est permis de desirer dans celle-cy, & que les égards que nous avons pour les autres aussi bien que nos propres besoins nous obligent de rechercher. Car NOUS AIMER nous-même, c'est

*Santé de
l'ame, ce qui
la fait.*

*On ne
doit rien
desirer en
cette vie, que
par rapport
à l'autre.*

III.
CLASSE.
AN. 4II

*Dieu seul
dout être
aimé pour
luy-même.*

*Saincteté
bonheur de
cette vie,
mais impar-
fait.*

CHAP.
VIII.

*Vne seule
chose à de-
mander à
Dieu.*

Pf. 26. 4.

aimer Dieu ; & ce que demande de nous le second precepte qui nous oblige d'aimer nôtre prochain comme nous-mêmes, c'est de le porter, autant qu'il est en nous, à ce même amour de Dieu. IL N'Y A donc que Dieu que nous devons aimer pour luy-même ; & nous ne devons aimer ny nôtre prochain, ny nous-mêmes que pour luy.

Mais lors même que nous vivons de la sorte , devons-nous croire que nous n'ayons plus rien à demander ? Non sans doute. Car comment nous pourrions-nous croire heureux, tant que nous n'aurons pas atteint la seule chose à quoy nous tâchons d'arriver par la bonne vie ?

15. C'EST donc en vain que la crainte de ne pas prier comme il faut , nous fait parcourir tant de choses pour chercher ce que nous devons demander dans nos prières, & nous n'avons qu'à dire avec David, *Je n'ay demandé qu'une seule chose à mon Dieu, & je la luy demanderay sans cesse ; c'est que je puisse habiter tous les jours de ma vie dans la maison du Seigneur, afin d'y goûter ses delices, & de l'adorer dans son Temple.* Les jours de cette vie, dont parle le Prophete, ne sont pas comme ceux de celle-cy, dont

le nombre ne s'accomplit qu'à mesure qu'ils viennent, & qu'ils passent l'un après l'autre, en sorte que le second ne commence, que lors que le premier est fini. Tous les jours de cette ineffable vie sont tous ensemble, & ne finissent jamais, non plus que la vie qui en est composée.

C'est donc cette heureuse vie que nous devons demander; & c'est afin que nous la scussions demander, que celui qui est la vie par essence nous a enseigné à prier, & à prier en peu de paroles. Car ce n'est pas à force de parler que nous sommes exaucez, puisque, comme dit Jesus-Christ même, celui à qui nos prières s'adressent sait ce qu'il nous faut, dès avant que nous luy demandions rien. Et sur cela il y a lieu de s'étonner que ce même Dieu qui sait tout ce qu'il nous faut, sans que nous ayons ouvert la bouche pour luy rien demander, & qui nous défend de nous étendre dans nos prières, nous ait dit *qu'il faut toujours prier, & ne s'en laisser jamais*, & qu'il nous y porte par l'exemple de cette veuve qui vouloit avoir raison du tort que sa partie luy avoit fait, & qui à force de presser un méchant juge, sur qui ny la justice, ny la compas-

Math. 6. 7.

Ibid. v. 8.

Luc. 18. 1.

Ibid. 2. 3.
&c.

III.
CLASSE.

A N. 411.

*Paraboles
de l'Evan-
gile, pour
nous exciter
à prier.*

sion ne pouvoient rien, en obtint enfin par importunité ce qu'elle demandoit. Mais il a voulu nous faire entendre par là, combien nous devons nous tenir plus asseurez d'être exaucez par un Dieu plein de justice & de miséricorde, si nous ne cessons point de le prier, puisque ce juge, quelque dur & quelque injuste qu'il fût, ne put résister à la persévérance de cette veuve; & combien nous devons espérer de trouver Dieu propice & disposé à nous accorder nos saints desirs, quand nous remettons pour l'amour de luy les injures qu'on nous a faites, puisque cette veuve ne laissa pas d'obtenir ce qu'elle demandoit, quoiqu'elle voulût avoir raison du tort qui luy avoit été fait.

*Luc. II. 5. 6.
&c.*

C'est à quoy tend encore l'exemple de celui qui ayant reçu chez luy un de ses amis, & n'ayant rien à luy présenter, alla chez son voisin, déjà retiré & endormy avec toute sa famille, pour luy emprunter trois pains, par où Jesus-Christ a peut-être eu dessein de nous designer la Trinité des Personnes dans l'unité d'une même substance, & le pressa tant, que par importunité, plutôt que par amitié, il en eut tout ce qu'il vouloit; ce qui nous doit faire

entendre, que si un homme endormi, & à qui on faisoit le déplaisir de l'éveiller, ne put s'empêcher de donner ce qu'on luy demandoit, Dieu est encore bien plus prest de nous donner, & avec plus de bonté, puisque bien loin que nos prieres le trouvent jamais endormi, c'est luy qui nous réveille pour nous porter à le prier.

16. C'est encore dans la même veuë que Jesus-Christ nous dit, *demandez & vous recevrez, cherchez & vous trouverez, frappez à la porte, & on vous ouvrira; car qui demande reçoit, qui cherche trouve, & l'on ouvre à celui qui frappe. Qui est-ce luy d'entre vous qui donne une pierre à son fils quand il luy demande du pain, ou un serpent quand il luy demande un poisson; ou un scorpion quand il luy demande un œuf? Si donc, tout méchans que vous êtes, vous savez discerner ce qui est bon, pour le donner à vos enfans, à combien plus forterai-son vobtre Pere Celeste donnera-t'il ce qui est véritablement bon à ceux qui le luy demandent? Il semble que ces trois choses répondent aux trois excellens dons que l'Apôtre relève entre tous les autres.*

LUC. 11. 9.
10. 11. &c.

1. Cor. 13. 13.

Car le poisson est un Symbole tres-naturel de la foy, soit à cause que les poissons vivent dans l'eau, & que l'eau du

III.
CLASSE.
AN. 411.

Gen. 3. 4.

Rom. 8. 24.

Phil. 3. 13.

1 Cor. 13. 13.

baptême est ce qui nous rend fidelles, ou parce que les tempêtes de ce siècle ne peuvent rien sur une foy véritable, non plus que celles de la mer sur les poissons. L'opposition du serpent au poisson est aussi tres-naturelle, puisque ce fut le serpent qui, par ses pernicious artifices, détourna nos premiers parens de croire à la parole de Dieu. L'œuf est tout de même un symbole tres-juste de l'esperance, puisque la vie du poussin qui doit se former de l'œuf n'est qu'une vie en esperance, & qui ne se voit pas encore ; *car quand on voit a qu'on avoit esperé il n'y a plus d'esperance* : & rien ne se pouvoit opposer plus naturellement à ce symbole de l'esperance qu'un scorpion ; puisqu'au lieu que le propre de l'esperance est d'oublier tout ce qu'on a laissé derriere, & de ne regarder que devant soy, c'est à la queue du scorpion qu'il faut regarder, parce que c'est-là qu'est l'aiguillon & le venin. Enfin la charité ne peut être mieux representée que par le pain, qui tient le premier rang entre les alimens, comme la charité entre les vertus ; & Jesus-Christ ne pouvoit rien opposer de plus juste à ce symbole de la charité qu'une pierre, puisque la dureté de la pierre est ce qui
marque

marque le mieux, celle des cœurs qui sont fermes à la charité.

III.
CLASSE,
AN. 411.

Peut-être qu'on pourroit donner à ces paroles quelque autre sens qui leur conviendrait mieux ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que celui qui sçait donner les vrais biens à ses enfans, veut nous obliger par là de demander, de chercher, & de frapper à la porte, c'est à dire de prier avec assiduité.

Luc. 11. 9.

17. Et pourquoy le veut-il, luy qui sçait ce qui nous est nécessaire sans que nous le luy demandions ? Ce n'est pas qu'il ait besoin de nos prieres pour connoître nos desirs, puisque nous ne sçaurions les luy cacher ; mais c'est afin que nos desirs se réveillent & s'enflamment par l'exercice de la priere, & nous rendent capables de recevoir ce qu'il nous prepare. Car ce qu'il nous prepare est quelque chose de grand, & nôtre capacité est tres-étroite ; & c'est pour cela que saint Paul nous dit, *dilatez-vous ; & prenez-garde que le joug de l'infidélité ne vous presse & ne vous reserre*. Nous serons donc d'autant plus capables de recevoir, & nous recevrons avec d'autant plus de plénitude, cette grande chose, que l'œil n'a point veu, parce que ce n'est rien de coloré ; que l'oreille n'a point en-

Math. 6. 8.

Pourquoy
Dieu veut
être prié.

2. Cor. 6. 13.
& 14.

1. Cor. 2. 9.
& 1. Cor. 13. 12.

III.
CLASSE.
AN. 411.

*Effet de nos
prieres, par
où il se me-
sure.*

tenduë, parce que ce n'est point un son ; & qui n'est point venuë dans l'esprit de l'homme , parce que l'esprit de l'homme n'en est point le terme , & qu'elle est au contraire le terme de nôtre cœur & de nôtre esprit ; nous la recevrons, dis-je, avec d'autant plus de plénitude, que nous l'aurons cruë plus fidèlement , esperée plus fermement, & plus ardemment desirée.

CH. IX.

*Utilité des
prieres voca-
les.*

18. UN DESIR continuel formé par la charité, & soutenu par la foy & par l'esperance, est donc une priere continue. Mais nous ne laissons pas outre cela de prier même vocalement, à de certaines heures réglées, afin que les paroles nous rappellent ce que nous devons desirer ; & que rentrant en nous-mêmes nous puissions connoître si nous profitons, si nos desirs vont en augmentant ; & qu'enfin nous travaillions sans cesse à les rendre plus vifs & plus ardens. Car c'EST par l'ardeur du desir que se mesure l'effet de la priere.

*Par où se
mesure l'ef-
fet de la
priere.*

1.Th. 5. 17.

*Desir con-
tinuel, prie-
re conti-
nuelle.*

Lors donc que l'Apôtre nous dit, priez sans cesse, c'est comme s'il disoit, desirez sans cesse la vie heureuse, qui n'est autre que la vie éternelle ; & demandez-la sans cesse à celui qui seul la peut donner. Il ne faut donc que la desirer, & la demander sans cesse à Dieu,

pour prier sans cesse. Mais comme les soins & les occupations de la vie attedioient ce saint desir, nous revenons de temps en temps à la priere pour le rallumer, en nous remettant devant les yeux ce qui en doit être l'objet, autrement, perdant sans cesse de son ardeur, il viendrait à s'éteindre tout à fait.

De ce que je viens de dire il s'ensuit encore, que cette parole de l'Apôtre, *que vos prieres se manifestent devant Dieu*, ne veut pas dire que nous ayons rien à faire pour faire connoître à Dieu ce que nous désirons, puisqu'il le sçait avant que nous luy ayons rien demandé; mais que nous devons apprendre à juger devant Dieu, par nôtre patience & nôtre persévérance, de la qualité de nos prieres, & non pas en faire parade devant les hommes. Peut-être même que l'Apôtre souhaite encore par là que nos prieres soient connues aux Anges qui sont devant le thrône de Dieu, afin qu'ils les luy présentent, qu'ils consultent sur cela sa sainte volonté, & qu'ils deviennent visiblement ou invisiblement les ministres de l'effet que Dieu voudra donner à nos prieres; & cela revient à cette parole de l'Ange Raphaël à Tobie, *j'offrois vos prieres à Dieu, & je les luy*

III.
CLASSE.
AN. 411.

*Besoin de
revenir sou-
vent à la
prière, sur
quoi fondé.*

Phil. 4. 6.

Math. 6. 8.

*Anges of-
frent nos
prieres à
Dieu.*

Tob. 12. 12.

*presentois devant le thrône de sa gloire.**Ce que
c'est que
prier long-
temps.**Math. 6. 7.**Luc. 6. 12.**Ibid. 22. 43.**Hebr. 5. 7.*

19. AINSI il est tres-bon & tres-utile de prier long-temps , quand les autres bonnes œuvres & les occupations nécessaires de la vie le permettent , quoique dans ces actions mêmes il faille toujours, comme j'ay dit, prier par le desir du cœur. Car de prier long-temps , ce n'est pas, comme quelques-uns se l'imaginent, ce que l'Evangile appelle *s'étendre en paroles dans la priere* ; & LA PRIERE que le mouvement du cœur soutient & fait durer, est bien differente de celle dont la seule multitude des paroles fait la longueur. Aussi voyons-nous dans l'Evangile que Jesus-Christ même passoit les nuits à prier ; & que dans son agonie du Jardin des Olives , il redoubla ses prieres ; par où ce divin Sauveur, qui pria si utilement pour nous dans les jours de sa chair , & qui dans les splendeurs éternelles de sa gloire , reçoit & exauce nos prieres avec son Pere Celeste , n'a fait que nous marquer l'exemple que nous avons à suivre.

*Prieres des
Solitaires
d'Egypte.*

20. On dit que les prieres des solitaires d'Egypte sont frequentes , mais courtes , & comme par élans , de peur que cette ferveur de l'esprit , qui est si nécessaire dans la priere , ne vint à se

relâcher si lon prioit trop long-temps : & par là ils nous font assez voir que comme il ne faut pas , si l'on sent qu'elle ne puisse durer , se mettre au hazard de l'affoiblir en alongeant la priere , aussi ne faut-il pas l'interrompre tant qu'elle se peut soutenir. Ainsi AUTANT qu'on doit avoir de soin de bannir de la priere la multitude des paroles , autant en doit-on avoir de faire durer la priere , quand on peut en conserver la ferveur. Car ce qu'on appelle *beaucoup parler en priant* , c'est de s'y étendre en paroles , dont la multitude est toujours superflue , quelque necessaire que soit ce que l'on traite avec Dieu. Mais CE QU'ON APPELLE beaucoup prier , c'est frapper long-temps , & par les élans d'une véritable pieté , à la porte de celui que nous prions , la priere étant une sorte d'affaire qui pour l'ordinaire se traite plutôt par des gémissemens & des larmes , que par des paroles & des discours ; & ces larmes & ces gémissemens vont jusqu'au thrône de celui qui a tout fait par sa parole , & qui n'a que faire des nôtres.

21. CE n'est donc qu'à nous-mêmes que les paroles sont necessaires dans la priere , pour nous remettre dans l'es-

III.
CLASSE.
AN. 411.

Math. 6. 7.

Ce que
c'est que
beaucoup
prier.
Ibid. 7. 7.

CH. XI.
A quoi ser-
vent les pa-
roles dans la
priere.

326 S. Aug: à la Veuve Proba,

III.
CLASSE.
A N. 411.

Matth. 6. 9.

Excellente
explication
du Pater.

Ibid. v. 10.

Ibid. v. 10.

Matth. 6. 11.

prit ce que nous avons à demander, & non pas pour fléchir Dieu, ny pour luy apprendre ce que nous désirons. Ainsi lorsque nous luy disons, *que vôtre Nom soit sanctifié*, c'est pour nous avertir nous mêmes que nous devons désirer que le nom de Dieu, qui ne sçauroit jamais cesser d'être saint, soit regardé comme saint parmy les hommes; c'est à dire qu'il y soit toujours respecté, ce qui ne tourne qu'à leur avantage, & non pas au sien; & quand nous disons, *que vôtre regne arrive*, ce regne qui viendra infailliblement, bon gré malgré que nous en ayons, c'est pour nous exciter à le désirer, afin qu'il vienne pour nous, & que nous y regnions avec Dieu. Quand nous luy disons, *que vôtre volonté soit faite dans la terre comme au Ciel*, nous luy demandons qu'il nous fasse obéir à la sainte volonté, afin qu'elle s'accomplisse par nous sur la terre, comme les saints Anges l'accomplissent dans le Ciel. Quand nous luy disons, *donnez-nous aujourd'huy nôtre pain de chaque jour*, nous luy demandons pendant le cours de cette vie, signifié par le mot d'*aujourd'huy*, ce qui est nécessaire pour nôtre subsistance, designée par le pain, qui est le principal aliment, & nous luy de-

mandons encore le Sacrement des fideles, qui nous est necessaire en cette vie pour acquerir, non une felicité temporelle, mais celle de l'Eternité. Quand nous luy disons, *pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, nous nous remettons devant les yeux à nous-mêmes ce que nous devons demander, & ce que nous avons à faire pour l'obtenir. Quand nous disons, *ne nous livre point à la tentation*, nous nous remettons devant les yeux le besoin que nous avons de luy demander que sa grace ne nous abandonne point, & qu'ainsi nous ne foyons jamais ny seduits par la surprise, ny emportez par la violence d'aucune tentation. Enfin quand nous luy disons, *delivrez-nous du mal*, c'est pour nous faire souvenir que nous ne sommes pas encore dans cet heureux état où nous n'aurons aucun mal à souffrir. Ces dernieres paroles de l'Oraison Dominicale sont d'une si grande étendue, qu'elles comprennent tout ce que peut demander un Chrétien, en quelque sorte d'affliction qu'il puisse être, & tout ce qui peut être le sujet de ses larmes & de ses prieres: c'est par-là qu'il faut qu'il les commence, qu'il les continuë, &

III.
CLASSE.
AN 411.

Ibid. v. 12.

Ibid. v. 13.

Ibid.

III.
CLASSE.
AN. 411.

qu'il les finisse. Nous avions donc besoin des paroles de cette priere, comme d'un memorial des choses que nous avons à demander.

CH. XII.

*On ne doit
demander
que ce qui
est compris
dans le
Pater.*

22. CAR de quelques autres paroles que nous puissions nous servir en priant, soit celles que le mouvement du cœur nous inspire, & par où il éclate au dehors ; soit celles à quoy nous faisons attention pour le rendre plus vif, & plus ardent, nous ne disons autre chose, si nous prions comme il faut, que ce qui est compris dans l'Oraison Dominicale. Et lorsque nous disons autre chose, & que nous faisons des demandes qui ne se peuvent rapporter à celles-là, nôtre priere, si elle n'est mauvaise & vicieuse, est au moins terrestre & charnelle ; & dès-là, je ne sçay même comment on peut s'empêcher de dire qu'elle est mauvaise, puisque ceux qui ont été regenez par l'esprit ne doivent prier que d'une manière toute spirituelle.

*Prieres des
Saints de
l'ancien
Testament
conformes
à celle que
Jesús-Christ
nous a dres-
sée.
Eccli. 36.4.*

Aussi voyons-nous que toutes les prieres des Saints dans l'ancien Testament se rapportent à l'Oraison Dominicale : car celuy qui dit dans un endroit, *Soyez glorifié dans toutes les Nations, comme vous l'êtes parmy nous, & ailleurs, que vos Prophetes soient reconnus fidelles & verita-*

que dit-il autre chose, sinon que
 e Nom soit sanctifié ? Celuy qui dit,
 des vertus, tournez-vous vers nous,
 es luire sur nous la lumiere de votre vi-
 , & nous serons sauvez, que dit-il
 chose sinon, que votre regne arrive?
 ay qui dit : dressez mes pas dans la
 de vos preceptes, afin que nulle ini-
 é ne me surmonte, que dit-il autre
 se sinon, que votre volonté soit faite
 la terre comme dans le Ciel ? Celuy qui
 , ne me donnez point de richesses : mais
 ne laissez point aussi tomber dans la
 ureté, que dit-il autre chose sinon,
 vez-nous aujourdhuy nôtre pain de cha-
 jour ? Celuy qui dit dans un endroit,
 neur, souvenez-vous de David & de son
 éme douceur, & ailleurs, Si j'ay rendu
 val pour le mal à ceux qui m'en ont fait,
 je succombe devant mes ennemis, que
 il autre chose sinon, pardonnez-nous
 offenses comme nous pardonnons à ceux
 nous ont offensés ? Celuy qui dit, dé-
 ez-moy de la concupiscence de la chair;
 aites qu'aucun mouvement d'impureté
 ie surprenne, que dit-il autre chose,
 n, ne nous laissez point succomber à la
 ation ? Enfin celuy qui dit, Tirez-
 mon Dieu, des mains de mes ennemis,
 ne délivrez de ceux qui s'élèvent con-

III.
CLASSE.
AN. 411.

Ibid. v. 18.
Ps. 79. 4.

Psal. 118.
133.

Mat. 6. 10.

Prov. 30. 8.

Math. 6. 11.

Pseau. 131. 1.

Pseau. 7. 5.

Math. 6. 12.

Eccli. 23. 6.

Math. 6. 13.

Ps. 58. 1.

III.
CLASSE.
AN. 411.
Matth. 6. 13.

tre moy, que dit-il autre chose sinon ,
délivrez-nous du mal ? Parcourez ainsi
toutes les prières qui se trouvent dans
l'Ecriture sainte , & vous n'y trouverez
rien qui ne soit compris dans l'Oraison
Dominicale. On peut donc demander les
mêmes choses en d'autres termes ; mais
on ne peut rien demander au delà de
ce qu'enferme cette divine priere.

23. C'est-là ce que nous devons deman-
der sans hesiter , & pour nous-mêmes ,
& pour nos proches & nos amis , & pour
les étrangers , & pour nos ennemis-mê-
mes, quoique selon les diverses liaisons &
les divers degrez de l'amitié , ou l'on soit
de longue main , ou l'on se sente tout
d'un coup plus porté à prier pour les uns
que pour les autres. Quant à ceux qui
disent à Dieu dans leurs prieres , Sei-
gneur, augmentez mes richesses, ou don-
nez-moy autant de bien que vous en
avez donné à celuy-cy ou à celuy-là ,
ou faites-moy croître en honneurs &
en dignitez , ou rendez-moy puissant, &
donnez-moy de la consideration dans
le monde , ou autres choses semblables,
& qui les demandent par un mouve-
ment de cupidité , & non en veüe
de s'en servir selon Dieu pour le bien
du prochain , je ne croy pas qu'ils puis-

*Prieres
charnelles ,*

*quel en est
le principe.*

sent rien trouver dans l'Oraison Dominicale, à quoy l'on puisse rapporter de telles demandes. S'ils n'ont donc point de honte de desirer de pareilles choses, qu'ils en ayent au moins de les demander; & si, quoiqu'ils en ayent même de les desirer, leur cupidité les emporte, & les leur fait demander, que ne demandent-ils plutôt à celuy à qui nous disons, *Délivrez-nous du mal*, qu'il les délivre de celuy de cette cupidité même?

III.
CLASSE.
AN. 411.

Math. 6.13.

24. Vous voyez presentement, si je ne me trompe, non seulement ce que vous devez être pour bien prier, mais ce que vous devez demander à Dieu dans vos prieres, & ce n'est pas moy qui vous l'apprends, c'est ce divin Maître qui a bien voulu nous enseigner à tous la doctrine du salut. Que devons nous donc rechercher & demander à Dieu? la vie heureuse. Et qu'est-ce que la vie heureuse? bien des gens ont fait de grands discours & de grands raisonnemens sur ce sujet; mais nous n'avons que faire de les consulter & d'examiner leurs raisonnemens, ny de chercher la vie heureuse dans cette multiplicité de choses qu'ils nous proposent, puisque l'Ecriture a tranché la question par un seul mot, quand elle a

CHAP.
XIII.

*Vie heureuse unique
objet de nos
prieres.*

*En quoy
consiste la*

332 S. Aug. à la Veuve Proba,

III.
CLASSE.
A. N. 411.
*bonheur de
l'homme.*

*Pseau. 143.
15.*

*Par où on
appartient à
Dieu.*

1. Tim. 1. 5.

dit, *Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu.* Et qu'est-ce qui fera que nous serons de ce peuple, & que nous pourrions arriver à voir Dieu, & à vivre éternellement avec luy ? c'est la charité qui est la fin de la loy, & qui part d'un cœur pur, d'une bonne conscience, & d'une foy non feinte, c'est à dire qui est accompagnée d'esperance & de foy : car icy *la bonne conscience* se doit prendre pour l'esperance.

C'est donc la foy, l'esperance, & la charité qui conduisent à Dieu ceux qui prient ; c'est à dire ceux qui croient, qui esperent, & qui desirent, & à qui l'Oraison Dominicale est comme un memorial, qui leur remet sans cesse devant les yeux ce qu'ils ont à demander à Dieu. Du reste nous fortifierons merveilleusement nos prieres, si nous y ajoûtons les jeûnes & les autres mortifications, qui vont à sevrer la cupidité, non seulement du plaisir de la bouche, mais de tous les autres, & qu'il ne faut pas néanmoins pousser jusqu'à ruiner la santé. Par là nous serons en état de nous appliquer ces paroles de David, *J'ay cherché Dieu dans le temps de mon affliction : mes mains l'ont cherché comme à tâtons dans l'obscurité de la nuit, & je n'ay*

*Le jeûne &
la separation
des plaisirs
fortifient la
prière.*

Pf. 76. 3.

point été trompé dans mon attente, où les *main*s signifient les bonnes œuvres; car Dieu n'ayant point de corps, c'est par les bonnes œuvres qu'on le cherche, & non pas avec les mains.

25. Vous ferez peut-être encore en peine après tout cela de sçavoir pourquoy l'Apôtre a dit, que nous ne sçavons si ce que nous demandons dans nos prières est ce qu'il faut demander: car on ne peut pas dire que l'Apôtre, ny ceux à qui il parloit ignorassent l'Oraison Dominicale. Qu'est-ce donc qui a fait parler de la sorte ce grand Apôtre, qui ne pouvoit ny parler temerairement, ny rien dire que de vray? C'est sans doute l'ignorance où nous sommes, de ce qu'il y a de bon & de salutaire pour nous dans les peines & les afflictions temporelles, & qui fait que nous demandons d'en être délivrez, quoi- qu'elles nous soient tres-utiles, soit pour nous guerir de l'enflure de l'orgueil, ou pour exercer nôtre patience par des épreuves qui augmentent nôtre recompense & nôtre gloire, ou pour nous châtier, ou nous purifier de nos pechez. L'Apôtre nous fait voir qu'il n'étoit pas luy-même exempt de cette ignorance. Car comment pourroit-on dire qu'il

III.
CLASSE.
AN. 4II.

CHAP.
XIV.

Rom. 8.26.

*Pourquoy
saint Paul
dit que nous
ne sçavons
ce qu'il faut
demander à
Dieu.*

*Utilité des
afflictions.*

*S. Paul
même ne
sçavoit pas
toujours ce*

III.
CLASSE.

A N. 411.

*qu'il luy
convenoit
de deman-
der.*

2. Cor. 7.

8. &c.

ſçavoit demander à Dieu ce qu'il luy falloit demander, lorsqu'il le pria par trois fois de le délivrer de cet aiguillon de la chair, & de cet Ange de Sathan, qui luyavoit été envoyé pour luy donner *des soufflets*, comme il dit luy-même; & pour empêcher par là que la grandeur de ſes revelations ne l'enorgu  illit? Surquoy Dieu voulut bien rendre raiſon à ce grand Homme, pourquoy ſa prieren'avoit pas été exaucée; & pourquoy il ne luy convenoit pas qu'elle le f  t; & c'est ce que Dieu luy apprit quand il luy dit, *c'est affez que vous ayez ma grace, car les foibleſſes même ſervent à perfectionner la vertu.*

ibid. v. 9.

26. C'est donc à l'égard de ces ſortes de tribulations, qui peuvent nous être & utiles, & pernicieuſes, que nous ne ſçavons ce qu'il faut demander à Dieu. Car dès là qu'elles ſont dures & f  cheuſes    nôtre foibleſſe, la pente generale de la volonté nous porte à demander à Dieu qu'il nous en délivre: mais ce ne doit être qu'avec un entier abandon, & une ſoumiſſion parfaite aux ordres de ſa Providence & de ſa Sagesſſe: en ſorte que ſ'il ne nous   te pas ce qui nous fait de la peine, nous ne croyions pas pour cela qu'il néglige ce

*Comment
on peut de-
mander d'  -
tre délivré
des affli-
ctions.*

qui nous regarde, & qu'au contraire nous ayons une ferme confiance que nous en recevrons des biens d'autant plus grands, que nous aurons souffert avec plus de patience & d'humilité les maux qu'il luy plaît de nous envoyer.

Car l'impatience de quelques-uns a fait que Dieu par un effet de sa colere leur a accordé ce qu'ils demandoient ; comme au contraire, ç'a été par un effet de sa miséricorde, qu'il a refusé à S. Paul ce qu'il luy demandoit. C'est ainsi qu'il accorda aux Israélites dans le desert ce qu'ils luy avoient demandé : mais leur cupidité ne fut pas plutôt rassasiée que leur impatience fut tres-severement punie. C'est ainsi qu'il leur accorda un Roy *selon leur cœur*, comme dit l'Ecriture, & non pas selon le sien : c'est ainsi qu'il accorda au demon même ce qu'il desiroit, & qu'il luy permit de tenter le saint homme Job, dont Dieu vouloit faire éclater la patience & la vertu : c'est ainsi enfin que Jesus-Christ permit à une legion de demons de se jeter dans un troupeau de pourceaux.

Si donc l'Ecriture a eu soin de nous conserver ces exemples, c'est pour nous apprendre à ne nous en pas faire accroire pour avoir été exaucez, lorsque c'est

III.
CLASSE.
AN. 411.

*Dieu accorde quel-
que fois par
colere, & re-
fuse par
misericorde.*

Num. 11. 33.

*1. Reg. 8. 7.
selon les 70.*

*Job. 1. 12.
& chap. 2.
6.*

Luc. 8. 32.

III.
CLASSE.
A N. 4II.

*Se rappor-
ter à Dieu
de l'effet de
nos prières.*

*Par quel
mouvement
Iesus-Christ
demandoit
de ne point
boire le ca-
lice de sa
Passion.
Mat. 26. 39.*

nôtre impatience qui nous a fait deman-
der à Dieu des choses qu'il nous auroit
été plus avantageux de ne pas obtenir;
& à ne nous pas abbattre, comme si la
misericorde de Dieu étoit fermée pour
nous, lorsqu'il ne nous exauce pas sur
des choses qui n'iroient qu'à nous cau-
ser de nouvelles douleurs, bien plus
cuisantes que celles dont nous vou-
drions être délivrez, ou à nous mettre
dans une prospérité capable de nous
corrompre & de nous perdre. Conve-
nons donc que dans ces sortes de cho-
ses nous ne sçavons, si ce que nous de-
mandons, est ce qu'il faut demander;
& quand le contraire de ce que nous
demandons arrive, portons-le avec pa-
tience, & rendons grâces à Dieu de tout,
ne doutant point que ce que Dieu a
voulu ne soit ce qui nous convient, plû-
tôt que ce que nous voulions. C'est
sur quoy nôtre divin Mediateur nous
a montré l'exemple, lorsqu'après avoir
dit à son Pere, par un mouvement em-
prunté de la volonté de ceux dont il
avoit bien voulu prendre la nature,
*Mon Pere, s'il est possible, faites que je ne
boive point ce Calice,* ajouta tout aussi-tôt,
*mais néanmoins que vôtre volonté s'accom-
plisse & non pas la mienne; & c'est par
là qu'il*

là qu'il est vray de dire que l'obeïſſance d'un ſeul a été la cauſe & la ſource de la juſtification de pluſieurs.

27. Mais quand nous ne demandons à Dieu que cette *unique choſe*, ſans quoy tout ce qu'on peut obtenir d'ailleurs, même en priant comme il faut, ne nous ſerviroit de rien, nous la demandons en toute ſeureté; & nous n'avons point ſujet de craindre qu'elle tourne à nôtre deſavantage, ſi nous l'obtenons. Car qu'eſt-ce que cette unique choſe, ſinon cette vie, qui eſt la ſeule heureuſe & véritable vie, & où devenus immortels, auſſi bien ſelon le corps que ſelon l'eſprit, nous contemplerons à jamais les délices du Seigneur?

C'EST pour cette unique choſe que nous demandons toutes les autres, & nos demandes ne ſont dans l'ordre qu'autant qu'elles ſ'y rapportent. Quiconque l'aura, aura tout ce qu'il peut ſouhaiter, & ne pourra plus rien ſouhaiter de tout ce qui n'eſt pas dans l'ordre; car c'eſt là que ſe trouve cette ſource de vie, après quoy nous devons ſoupirer dans nos prières pendant que nous ne vivons encore qu'en eſperance, & ſans voir ce que nous eſperons, nous tenant cependant ſous les aîles de celui qui voit que

III.
CLASSE.

AN. 411.

Rom. 5. 19.

Pſ. 26. 4.

Vne ſeule
choſe à de-
mander
ſans condi-
tion.

Pſ. 35. 10.

III.
CLASSE.

A N. 411.

Ps. 35. 91
& 10.*Felicité
de l'autre
vie.*

Ps. 102. 5.

*Difference
de l'état de
cette vie, &
de celui de
la vie fu-
ture.**Par où il
est encore
vray de dire
que nous ne
sçavons ce
que nous de-
mandons.*Rom. 8. 25.
26. & 27.

tous nos desirs ne tendent qu'à être rassasiés de l'abondance des biens de sa maison, & abrevez du torrent de ses delices, parce que c'est en luy qu'est la source de la vie, & que ce sera dans ses lumieres que nous verrons la lumiere, quand tous nos desirs seront remplis par l'abondance de ses biens; & qu'au lieu que nous en sommes toujourn icy bas à chercher en gemissant quelque chose qui nous manque, nous n'aurons qu'à posséder, dans les transports d'une joye parfaite, tout ce qui nous peut rendre heureux.

Mais comme le bonheur & la paix de cette heureuse vie passe tout ce que nous pouvons comprendre, il est encore vray de dire qu'en la demandant à Dieu dans nos prieres, nous ne sçavons ce que nous demandons, puisque c'est ne pas sçavoir une chose que de ne pouvoir nous la représenter telle qu'elle est. Or nous pouvons si peu nous représenter cette paix ineffable, que quoi que ce soit qui se presente à nous, quand nous voulons nous en former une idée, nous le rejettons, sçachant bien que ce que nous nous efforçons de concevoir est toute autre chose, quoique nous ne sçachions pas encore ce que c'est.

28. AINSI la connoissance que nous en avons est une ignorance plutôt qu'une connoissance ; mais une ignorance sçavante & éclairée par l'esprit de Dieu, qui soutient nôtre foiblesse, comme l'Apôtre nous l'apprend, lorsqu'après avoir dit, *Si nous ne voyons pas encore ce que nous espérons, nous l'attendons avec impatience*, il ajoute immédiatement, *l'Esprit de Dieu même soutient nôtre foiblesse ; car nous ne sçavons ce que nous devons demander à Dieu dans nos prières, pour le prier comme il faut : mais le saint Esprit prie luy-même pour nous par des gémissemens ineffables ; & celuy qui penetre le fond des cœurs, entend bien quel est le desir de l'esprit qui prie pour les Saints, & ne demande que ce qui est conforme à la volonté de Dieu.* Or quand saint Paul dit que *le Saint Esprit prie pour nous*, il ne faut pas s'imaginer que ce divin Esprit, qui étant une des personnes de la sainte Trinité, n'est qu'un même Dieu éternel & immuable avec le Pere & le Fils, prie pour les Saints, comme pourroit faire quelque autre intelligence, qui ne seroit pas une même chose avec Dieu.

Lors donc que saint Paul a dit que *le saint Esprit prie pour les Saints*, c'est

III.
CLASSE.
AN. 411.
CH. XV.

Rom. 8. 25.
26. & 27.

Comment
il faut en-
tendre que
le saint
Esprit prie
pour nous.

III.
CLASSE.
A N. 411.

Dent. 13. 3.

comme s'il avoit dit qu'il fait prier les Saints; & c'est par une façon de parler toute semblable à celle dont l'Ecriture se sert dans un autre endroit, quand elle dit, *le Seigneur votre Dieu vous éprouve pour sçavoir si vous l'aimez*, c'est à dire pour vous le faire sçavoir à vous-mêmes. Le Saint Esprit fait donc prier les Saints par des gemissemens ineffables, puisqu'il leur met dans le cœur le desir de cette grande chose que nous attendons par la patience, quoiqu'elle nous soit encore inconnue: car le desir de ce qu'on ne connoît point est un desir ineffable & inexplicable. Cependant si ce que nous desirons nous étoit totalement inconnu, nous ne le desirerions pas; & si nous le voyions aussi, nous n'en serions plus aux desirs, & l'ardeur de le posséder ne nous feroit plus gemit.

CH. XVI.

29. REMETTEZ-VOUS donc sans cesse dans l'esprit, ce que je viens de vous dire, & tout ce que Dieu vous peut avoir fait penser sur ce sujet, & qui ne me vient pas presentement, ou qu'il seroit trop long d'ajouter icy; & combattez par l'ardeur de vos prières contre les engagemens du monde. Priez avec une ferme esperance d'obtenir ce que vous demandez: priez avec une foy vive, &

une ardente charité : priez sans relâche & avec une patience perseverante : enfin priez comme une veuve chrétienne. Car quoique le devoir de la priere soit un devoir commun à tous les membres de Jesus-Christ ; c'est à dire à tous ceux qui croient en luy, & qui tiennent à son corps, & qu'ils soient tous en obligation de prier de la maniere qu'il nous a prescrite, la priere est particulièrement recommandée aux veuves dans l'Ecriture.

III.
CLASSE.
AN. 4II.
I.Th.5.17.

Priere
convient
particuliere-
ment aux
veuves.

Nous y en voyons deux du même nom dont elle parle avec éloge ; l'une mariée, & c'est Anne mere du saint Prophete Samuël, l'autre veuve, & c'est celle qui reconnut le Saint des Saints encore enfant, lorsqu'on l'apporta dans le Temple. Celle qui étoit mariée pria aussi bien que l'autre, & pria dans la douleur de son esprit, & l'amertume de son cœur, qui venoit de ce qu'elle n'avoit point d'enfans. Dieu ayant égard à sa priere la rendit mere de Samuël ; & comme elle l'avoit reçu de Dieu, elle le luy rendit, & le luy consacra, suivant le vœu qu'elle en avoit fait en le demandant. On ne voit pas bien néanmoins comment sa demande avoit rapport à l'Oraison Dominicale.

I. Rois I. II.
66.
Luc. 2. 36
6 17.

342 S. Aug. à la Veuve Proba,

III.
CLASSE.

A N. 411.

Ce qui
rend le ma-
riage excu-
sable &
honnête.

si ce n'est peut-être à ces dernières pa-
roles, *Delivrez-nous du mal* ; car en ce
temps-là c'étoit un grand mal pour les
personnes mariées que d'être privées de
ces fruits du mariage, dont l'esperance
est la seule chose qui puisse l'excuser &
le rendre honnête.

Quant à la veuve du même nom, voyez
ce qu'en dit l'Evangile, qu'elle se tenoit
sans cesse dans le Temple, appliquée au
jeûne & à la priere, à quoy elle passoit les
jours & les nuits ; ce qui se rapporte
& à ce que j'ay déjà cité de saint Paul,
qu'il faut *que celle qui est vraiment veuve
& dépourvue de consolation mette toute
son esperance en Dieu, & persevere nuit &
jour dans la priere*, & au dessein que
Jesús-Christ même a eu, lorsque pour
nous exhorter à prier sans nous relâcher
jamais, il a choisi l'exemple d'une veu-
ve, dont l'assiduité auprès d'un juge
qui ne se soucioit ny de Dieu ny
des hommes, le força enfin, tout in-
juste & impie qu'il étoit, à l'écou-
ter, & à luy rendre justice ; d'où il est
aisé de juger combien les veuves sont
plus étroitement obligées que les autres
à s'appliquer à la priere, puisque ce sont
les veuves que l'Ecriture propose en
exemple pour exhorter tout le monde

Luc. 2. 36.
& 37.

1. Tim. 5. 5.

Luc. 1. 2.
3. &c.

à s'acquiter avec soin d'un si saint devoir.

III.
CLASSE.
A N. 4II.

30. Or par où est-ce que l'Ecriture trouve les veuves plus en état de s'en bien acquiter, sinon par l'abandon & la privation où elles sont ordinairement de tout secours & de toute consolation humaine? Ainsi toute ame qui se trouvera abandonnée & sans consolation icy-bas, où nous sommes éloignez du Seigneur, & comme hors de nôtre patrie, se trouvera aussi sans doute dans une espece de viduité, dans laquelle elle prendra Dieu pour son défenseur & son appuy, & ne cessera point d'implorer sa protection & son secours par des ferventes prieres.

6. pour-
quoy.

2. Cor. 5. 6.

Priez donc, comme doit faire une veuve Chrétienne qui n'a d'autre appuy que Jesus-Christ, puisque vous ne jouïssiez pas encore de la veuë de celui dont vous implorez le secours. Quelque riche que vous soyez, priez comme étant dans la pauvreté; puisque vous ne possédez pas encore les vraies richesses du siecle futur, où nous ne craindrons plus de perdre ce que nous posséderons. Enfin priez comme vous trouvant dépourveuë de tout appuy & de toute consolation, quoique vôtre

Peu de
fondement
à faire sur

344 S. Aug. à la Veuve Proba,

III.
CLASSE.

A N. 411.

les choses de
ce monde.

Col. 3. 7.

Caractère
des vrais
Chrêtiens.

Jusques où
on peut s'oc-
cuper des
choses du
monde.

famille soit puissante, & que vous ayez autour de vous un grand nombre d'enfans, & même d'enfans de vos enfans, puisqu'il n'y a nul fondement à faire sur toutes les choses temporelles, quand nous serions asseurez que Dieu nous les laisseroit pour nôtre consolation jusques à la fin de cette vie. Si vous êtes donc de ceux qui goûtent & qui recherchent les choses d'enhaut, dès-là tous vos desirs se portent vers les biens solides & éternels; & tant que vous ne les possederez pas vous devez vous regarder comme dépourveuë de consolation, quoique Dieu vous conserve vos enfans, & qu'ils demeurent tous dans le respect & l'obeïssance qu'ils vous doivent. Si vous êtes dans ces dispositions, vous les inspirerez aussi sans doute à vôtre belle-fille, qui a déjà tant de pieté, & aux autres veuves & vierges toutes saintes qui vivent sous la conduite de l'une & de l'autre, & dont le salut est bien plus en seureté, que si elles se conduisoient elles-mêmes. Car plus vous tâchez de gouverner saintement vôtre maison, plus vous devez avoir soin de vous appliquer à la priere, sans vous occuper de ce qui regarde la vie presente qu'autant que la pieté même vous y oblige.

31. Souvenez-vous aussi de beaucoup prier pour moy ; car je serois fâché que sous prétexte de respecter ma dignité, qui m'expose à une infinité de perils, vous me refusassiez un secours dont je sens que j'ay tant de besoin. La famille de Jesus-Christ, qui n'est autre chose que l'Eglise, a prié pour saint Pierre & pour saint Paul. Or vous êtes, à notre tres-grande joye, de cette sainte famille ; & j'ay incomparablement plus de besoin que ces grands Apôtres, du secours des prières de tous ceux qui la composent. Priez donc & combattez toutes à l'envy les unes des autres par une émulation toute sainte, mais qui bien loin de vous diviser, vous doit toutes réunir dans un même esprit. Car ce n'est pas les unes contre les autres que vous combattez, mais contre l'ennemy commun de tous les Saints.

Souvenez-vous que LES JEÛNES & les veilles, & toutes les autres macérations du corps fortifient merveilleusement la priere : qu'en cela chacune de vous fasse ce que ses forces luy permettent. Quoique l'une ne puisse pas faire tant que l'autre, elle fait dans cette autre ce qu'elle n'est pas capable de faire, si elle est bien-aïse de le luy voir faire & que

III.
CLASSE.

AN. 411.

Saint
Augustin
demandoit
des prières.

Act. 12. 5.

à l'exem-
ple des Apô-
tres.

Tob. 12. 8.

Charité
forme entre
les saints
une commu-
nauté de
bonnes œu-
res.

346 S. Aug. à la Veuve Proba,

III.
CLASSE.
AN. 411.

Rom. 13. 8.

Eph. 3. 20.

rien ne l'en empêche elle-même que son impuissance, Que celle qui ne peut pas tant faire que l'autre ne l'empêche donc pas de faire plus, & que celle-cy ne presse pas la première de faire plus qu'elle ne peut : car chacune ne doit rendre compte de sa conscience qu'à Dieu; & tout ce que vous vous devez les uns aux autres se réduit à vous aimer réciproquement, Je prie celui qui peut faire au-delà de tout ce que nous sommes capables de demander & même de comprendre, qu'il daigne exaucer vos prières,

* Ecrite
l'an 413.
C'étoit auparavant la
156. & celle
qui étoit la
131. est
présentement la
101.

LETTRE CXXXI. *

Saint Augustin fait réponse à une lettre de Proba, & lui dit quelque chose de la manière dont il faut se conduire pour se garantir de l'appesantissement de cœur. Ensuite il la remercie du soin qu'elle avoit de s'informer de sa santé.

AUGUSTIN salué en JESUS - CHRIST
sa tres-excellente fille, la tres-illustre
Dame PROBA.

CE que vous dites est tres-vray,
que tant que l'ame est attachée à
ce corps mortel, le commerce des choses

corporelles luy est comme un lien qui la serre , & un poids qui la courbe & l'affaïsse , en sorte que ses pensées & ses desirs se portent bien plutôt en bas vers cette multiplicité d'objets qui la partagent , que non pas en haut vers cet unique objet de son bonheur : & c'est ce que l'Ecriture même nous apprend quand elle dit ; que le corps corruptible appesantit l'ame , & que cette maison de terre abbat l'esprit par la multiplicité des soins qui l'agitent.

Aussi nôtre divin Sauveur , qui par la vertu salutaire de sa parole redressa cette femme courbée depuis dix-huit ans , dont le corps étoit une figure de cet apesantissement de l'ame , n'est-il venu que pour mettre un Chrétien au point de n'entendre pas en vain cette parole qui se dit dans la celebration des saints Mysteres , *que nos cœurs s'élèvent en haut*, & de dire vray quand il répond , *qu'il tient le sien élevé vers Dieu*. C'est donc avec grande raison que le souvenir de cette impression que font sur l'ame les miseres de cette vie, vous tient en garde pour vous en deffendre ; & que pour tenir bon au milieu de tant de maux , vous vous armez de l'esperance de la vie futuré , qui seule les peut faire trou-

III.
CLASSE.
A N. 412.

Sap. 9. 15.

Luc. 13. 12.

Preface du
Canon de
la Messe.

III.
CLASSE.

AN. 412.

*Maux de
cette vie, par
où supporta-
bles.**Rom. 8. 28.**Comment
toutes choses
tourment en
bien à ceux
qui aiment
Dieu.**Pf. 33. 1.**Prosperi-
tez com-
bien dange-
reuses.*

ver supportables. C'est ainsi que LES MAUX deviennent des biens lorsqu'on en fait un bon usage : par-là au lieu d'irriter & d'enflammer la cupidité, ils ne font qu'exercer la patience ; & c'est ce qui a fait dire à l'Apôtre, que toutes choses tournent en bien à ceux qui aiment Dieu. Il dit *toutes choses*, c'est à dire aussi bien les choses fâcheuses, & que nous voudrions éviter, que celles qui sont agréables & à quoy nous nous portons naturellement. Car elles nous tournent toutes en bien, lors qu'usant des unes sans que nôtre cœur s'y prenne, & portant les autres sans nous laisser abattre, nous rendons également grâces à Dieu dans les unes & dans les autres, comme il nous l'a ordonné, & que nous luy disons avec David, *Je béniray le Seigneur en tout temps : ses loüanges seront toujours dans ma bouche ; & encore, C'est un bien pour moy que vous m'ayez humilié pour me rendre plus capable de vos preceptes.*

Car il n'est que trop vray que si nous étions toujours dans le calme que produisent les prosperitez trompeuses de ce siecle, nôtre cœur ne soupireroit point après ce port de salut, & nous serons pour jamais dans une vraye & parfaite securité.

Après vous avoir donc saluée comme je dois, ma tres-excellente fille, & tres-illustre Dame, & vous avoir rendu grâces du soin que vous avez de ma santé, je prie le Seigneur qu'il luy plaise de vous préparer les recompenses de la vie future, & de vous donner les consolations de celle-cy. Je saluë tous ceux qui composent vôtre famille, & dans les cœurs de qui Jesus-Christ habite par la foy, & leur demande toujours un peu de part dans leur amitié & dans leurs prieres. *Et d'une autre main*: Que le Dieu veritable source de toute verité, remplisse vôtre cœur de la veritable consolation, & qu'il prenne en main le soin de vôtre salut, ma tres-excellente fille, & tres-illustre Dame.

III.
CLASSE.
AN. 412.

Ephes. 3-17.

LETTRE CXXXII. *

Saint Augustin exhorte Volusien à lire l'Ecriture Sainte, & à luy proposer les difficultez qu'il y trouvera.

AUGUSTIN Evêque à son tres-excellent fils, le tres-illustre Seigneur VOLUSIEN.^a

* Ecrite
au commen-
cement de
l'année 412.
C'étoit au-
paravant la
1. & celle
qui étoit la
123. est pre-
sentement la
266.

a

a. VOLUSIEN étoit oncle de la jeune Melanie, c'est à dire frere de sa mere Albine; & non pas son Oncle du côté du Pere, comme quelques-uns ont crû. Il paroît

III.
CLASSE.
AN. 412.

*Caractère
de l'Ecriture
sainte.*

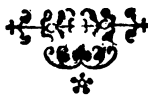
COMME je ne desiré peut-être pas moins ardemment que vôtre sainte mere vôtre salut éternel, & vôtre prospérité même temporelle, je ne puis m'empêcher, après vous avoir salué comme je dois, de vous exhorter de toutes mes forces, à vous appliquer tout de bon à l'étude de l'Ecriture sainte. Vous n'y trouverez rien que de solide & de vray : ce n'est point par des discours fardez, & des façons de parler étudiées qu'elle s'insinue dans l'esprit, & ses paroles ne sont point de celles qui ne font que du bruit & qui sont vuides de sens. Elle touche beaucoup ceux qui cherchent des choses, & non pas des mots; elle les frappe & les étonne; mais c'est pour les mettre ensuite dans une parfaite sécurité.

Lisez particulièrement les écrits des Apôtres; & par-là vous viendrez à vouloir aussi voir les Prophetes que les Apôtres citent fort souvent. S'il vous vient quelques difficultez en lisant, ou en meditant ce que vous aurez lû, & que vous

par de certains vers de Rufinus que ce Volusien a été Proconsul en Affrique. Photius & Metaphraste disent qu'étant prêt de mourir il se fit Chrétien à la persuasion de Melanie sa niece, & de Proclus Evêque de Constantinople. On a vu sur la lettre 124. qui étoient Albine & Melanie.

rez besoin de moy pour les resoudre, privez-les moy, & je vous y réponderay. Car je croy qu'il me sera plus aisé, avec la grace de Jesus-Christ, de satisfaire par écrit à vos difficultez, que de trouver le temps de le faire de vive voix quand nous serions ensemble, tant par la raison de vos occupations & des mœurs, qui feroient que quand j'aurois le temps vous ne l'auriez peut-être pas, ne par le grand nombre de gens dont nous serions accablez, & devant qui ces sortes de choses ne se peuvent traiter, parce que la plupart ne veulent que disputer, & n'ont point pour but de trouver la verité; au lieu que quand on les choses par écrit, elles sont toujours prêtes à se laisser lire quand on en a le temps; & quoiqu'on les ait devant soy, elles ne sont point à charge, puisqu'on les prend & qu'on les laisse quand on veut.

III.
CLASSE.
AN. 412.



III.
CLASSE.

AN 412.

* Ecrite
l'an 412.
C'étoit au-
paravant la
159. & celle
qui étoit la
133. est pre-
sentement
la 99.

L E T T R E C X X X I I I . *

*Saint Augustin prie le Tribun Marcellin de
ne point punir de mort quelques Dona-
tistes , coupables de crimes horribles qu'ils
avoient avouez à la question ; & d'avoir
égard , dans le choix des peines dont il
les puniroit , à ce qui convient à la dou-
ceur que l'Eglise fait profession de garder
envers tout le monde.*

AUGUSTIN salué en JÉSUS-CHRIST
son tres-cher fils , le tres-illustre Sei-
gneur MARCELLIN.

I. J'AY scû que ces Circoncellions,
& ces Clercs Donatistes , quel'in-
térêt de la police & de la discipline a
obligé ceux d'Hippone de mettre en
justice pour leurs crimes , ont été ouïs
devant vous ; & que par la propre con-
fession de la plupart , ils se sont trouvez
coupables du meurtre de Restitut un de
nos Prêtres , & d'avoir arraché un œil ,
& coupé un doigt à Innocent un de
ses Collegues. Cela me met en inquie-
tude , & me fait craindre que vous ne
veuilliez les punir selon la severité des
loix , qui va à leur faire souffrir ce qu'ils
ont fait souffrir aux autres ; & c'est ce
que

que je vous conjure par votre foy en Jesus-Christ, & par la miséricorde de ce divin Sauveur, de ne pas faire, & de ne pas permettre. Car quoique nous pussions dire que nous n'aurions nulle part à leur mort, puisque ce n'est pas à notre poursuite, mais sur la denoncia-tion de ceux qui sont chargez de veiller à la sûreté publique, qu'ils ont été mis à la question, nous serions fâchez que la loy du Talion fût suivie; & que ce que ces serviteurs de Dieu ont souffert attirât le même traitement à ceux qui le leur ont fait souffrir.

Ce n'est pas que nous veuillions qu'on laisse aux méchans la liberté de mal-faire: mais nous ne voudrions que ce qui suf-fit pour la leur ôter; c'est à dire que sans toucher à leur vie, ny à leur corps, on se contentât de les faire passer de leur in-quietude emportée & mal-faisante, à une inaction salutaire, en les tenant en prison, ou qu'en les envoyant travailler à quelque ouvrage public, on les mît en état de ne pouvoir plus faire de mal, & même dans la nécessité de faire quelque chose de bon & d'utile. Cela s'appelle-ra toujours une condamnation: mais qui ne voit que de les mettre hors d'é-tat d'exercer leurs cruautéz, & en état

III.
CLASSE.
AN. 412.

*Douceur
& charité
de saint
Augustin.*

354 *S. Augustin à Marcellin.*

de faire penitence, c'est un bien pour eux, plutôt qu'un supplice ?

2. Souvenez-vous que vous êtes un Juge Chrétien, & qu'en faisant le devoir de Juge vous devez faire l'office de pere. Que le zele qui vous anime à la punition des crimes ne vous fasse pas oublier ce que l'humanité vous prescrit, & quelque atroces que puissent être les crimes, ne les regardez pas tant comme un objet de colere & de vengeance, que comme une playe que vous devez songer à guerir. Conservez ces sentimens de pere plutôt que de juge, qui ont fait que pour tirer de la bouche des coupables la confession de leurs crimes, vous n'avez voulu employer ny les chevauxets, ny les ongles de fer, ny le feu, mais les verges seulement, qui sont une sorte de châtiment dont les peres mêmes se servent envers leurs enfans, les maîtres envers leurs écoliers, & souvent même les Evêques dans les affaires qui se traittent devant eux. Gardez donc dans le supplice la même douceur que vous avez gardée dans la question, puisqu'il est même de bien plus grande conséquence de découvrir les crimes que de les punir. C'est ce qui fait que ceux-mêmes qui ont le plus de douceur, & qui

Verges employées par les Evêques mêmes.

n'ont d'autre dessein que de pardonner aux coupables quand ils les auront découverts, n'épargnent rien pour vérifier les crimes dont on ne connoît point les Autheurs; & que l'on se trouve souvent dans la nécessité d'être plus severe dans la découverte du crime, afin d'avoir sur qui exercer & faire paroître la douceur.

III.
CLASSE.
AN. 412.

Car TOUTES les bonnes œuvres aiment le grand jour, quoique ceux qui les font ne le cherchent pas pour la gloire qui leur en peut revenir devant les hommes, mais pour la fin que Jesus-Christ a marquée quand il a dit, *Que votre lumiere luisse devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres ils glorifient votre Pere qui est dans le Ciel.* Aussi l'Apôtre ne se contente-t'il pas de nous recommander de garder la douceur, il veut même que nous la fassions éclater aux yeux de tout le monde: *Que votre douceur, dit-il dans un endroit, soit connue de tous les hommes, & ailleurs, faites voir votre douceur à tous les hommes.* En effet la douceur que David exerça envers Saül, lorsque se trouvant en état de luy ôter la vie, il ne voulut pas luy faire le moindre mal, nous seroit-elle connue s'il n'avoit eu soin de faire voir qu'il n'avoit tenu qu'à luy de se venger? Ne vous portez donc

Le m. 3. 21.

Mat. 5. 16.

Phil. 4. 5.

Tit. 3. 2.
1. Ro. 12. 4. 7.

point à un excez de severité dans le châ-
timent du crime , après avoir conservé
tant de douceur dans ce qu'il a falu faire
pour le découvrir ; & que la main des
bourreaux n'ait pas plus de part à la pu-
nition, qu'elle en a eu à la question.

3. Souvenez - vous enfin que c'est
pour le bien de l'Eglise que l'Empereur
vous a envoyé. Or je vous assure , & je
vous prie de m'en croire , que ce que je
demande est du bien de l'Eglise Catho-
lique , ou, si vous voulez que je me ren-
ferme dans mon détroit , qu'il est du
bien de l'Eglise d'Hippone. Si ce que
je vous dis ne vous touche pas quand
vous le regardez comme la priere d'un
amy , regardez-le comme le conseil d'un
Evêque. Je pourrois même l'appeller
un commandement , & je ne croirois pas
trop dire , mon tres - cher fils , & tres-
honoré Seigneur , en parlant à un Chré-
tien , & sur un sujet comme celui-cy.

Je sçay que vous êtes particulièrement
chargé des affaires qui regardent l'Egli-
se : mais comme je croy que cecy est de
la connoissance du Proconsul aussi bien
que de la vôtre , je luy en écris aussi. Je
vous prie de vouloir bien luy donner ma
lettre , & de la luy lire même s'il est be-
soin , vous conjurant l'un & l'autre de

Lettre CXXXIV. 357

ne vous point trouver importunez des prieres, des instances, & des sollicitations, que l'inquietude où je suis m'oblige de vous faire.

III.
GLASSE.
AN. 412.

Ce que deux serviteurs de Dieu ont souffert pour les interêts de l'Eglise Catholique est un exemple & un sujet d'édification pour les foibles : ne luy faites donc rien perdre de son prix, en punissant de mort ceux qui en sont les Auteurs. Relâchez quelque chose de la severité de juges, & comme vous êtes enfans de l'Eglise, signalez tout à la fois & vôtre foy, & la douceur de cette sainte Mere. Je prie Dieu, mon tres-cher fils, & tres-honoré Seigneur, qu'il vous comble de toutes sortes de biens.

L E T T R E CXXXIV. *

Saint Augustin écrit au Proconsul Apringius sur le même sujet, & le prie de se souvenir de la douceur dont l'Eglise fait profession, & de punir moins severement par cette consideration, le crime de ces Circoncillions, dont il est parlé dans la lettre precedente.

* Ecrite
immédiatement
après
la precedente.
C'étoit auparavant la
160. & celle
qui étoit la
134. est
presentement
la 58.

AUGUSTIN à son tres-cher fils, le
tres-illustre Seigneur APRINGIUS^a.

a

a. APRINGIUS étoit frere du Tribun Marcellin, &

1. **J**E ne doute point que dans l'exercice de ce pouvoir que Dieu vous a donné sur les hommes quoique vous soyez homme comme les autres, vous n'ayez sans cesse devant les yeux le jugement de Dieu, où les juges doivent paroître aussi bien que les autres hommes, & rendre raison de leurs jugemens. Car je sçay que vous avez la foy Catholique dans le cœur; & c'est ce qui fait que je m'adresse à votre Excellence avec d'autant plus de confiance, & que j'ose non seulement luy faire une priere, mais luy donner même des avis pour l'intérêt de celuy que nous invoquons pour vous dans la celebration des saints Mysteres, quoique d'ailleurs nous soyons tous également à luy, comme à un maître que nous servons en commun, & de qui nous attendons également vous & moy le salut éternel.

Je vous conjure donc avant toutes choses, mon tres-cher fils, & tres-illustre Seigneur, de ne vous point trouver importuné si je viens vous interrompre dans vos occupations; puisque j'y suis forcé par le soin que je dois avoir de ce qui regarde l'Eglise qui m'a été

perdit la vie avec luy par la mechanceté du Comte Marin, comme on voit par la lettre 151.

confiée , au service de laquelle je suis consacré , & à laquelle je desirerois bien plus d'être utile, que je ne desire de conserver le rang que j'y tiens. Je vous conjure en second lieu de recevoir favorablement mes prieres ou mes avis, & de ne point faire de difficulté de vous y rendre.

2. Ceux qui veillent icy à la sûreté publique ayant denoncé aux juges quelques Circoncellions & quelques Clercs Donatistes, les leur ont mis entre les mains. Ces accusez ont été interrogez par mon tres-cher fils , le Tribun & Secrétaire Marcellin vôtre frere ; & sans autre question que celle des verges, ils ont avoué des crimes horribles par eux commis en la personne de deux de mes Collegues dans le Sacerdoce. Ils ont assommé l'un, qui donna dans une embuscade qu'ils luy avoient dressée ; pour l'autre, après l'avoir enlevé de sa maison, ils luy ont arraché un œil & coupé un doigt. Ayant donc sçû qu'ils avoient avoué ces crimes, & les regardant comme étant déjà sous le tranchant de vos haches *, je me suis hâté de vous écrire pour vous conjurer par la misericorde de J. C. & par l'affection avec laquelle je vous souhaite une felicité bien plus

* On portoit des haches & des faisceaux devant les Proconsuls.

grande & plus durable que celle dont vous jouissez, qu'on ne les punisse point de la peine du Talion. Je sçay qu'il s'en faut bien que la severité des loix n'aille jusqu'où leur cruauté est allée, je veux dire jusqu'à faire arracher les yeux & couper les doigts avec une pierre tranchante: & à cet égard je suis seur qu'ils ne seront pas traitez comme ils ont traité un de ces Prêtres. Mais ce que je crains, c'est que vôtre sentence n'aille à punir de mort. ceux qui ont fait cette cruauté, ou ceux qui sont convaincus d'homicide; & c'est pour empêcher que cela n'arrive que j'employe auprès de vous & mes prieres, en vous regardant comme juge, & mes remontrances, en vous regardant comme un Chrétien disposé à écouter la voix d'un Evêque.

3. Je sçay bien que saint Paul a dit de ceux qui ont l'autorité comme vous, que ce n'est pas en vain qu'ils portent l'épée, & qu'ils sont les Ministres de Dieu pour la punition de ceux qui font le mal: mais autres sont les intérêts de la société civile, & autres ceux de l'Eglise; l'une demande une grande severité, l'autre ne cherche qu'à signaler sa douceur. Si j'avois affaire à un juge qui ne fût pas Chrétien, je ne luy parlerois

pas ainsi , mais je n'abandonnerois pas pour cela la cause de l'Eglise ; & s'il vouloit bien m'écouter je luy représenterois que les souffrances de ceux qui servent Dieu dans l'Eglise Catholique doivent être à tout le monde des leçons & des exemples de patience , dont il faut se bien garder de ternir le lustre par le sang de leurs meurtriers ; & s'il ne vouloit pas se rendre aux instances que je luy ferois sur ce sujet , je croirois qu'il n'y résisteroit qu'à mauvais dessein , & pour rendre l'Eglise odieuse. Mais comme c'est à vous que j'ay affaire , j'ay d'autres mesures à prendre , & il faut traiter les choses autrement. Je sçay que vous êtes en charge , & que vous avez l'autorité ; mais je sçay aussi que vous êtes enfant de l'Eglise , & que vous avez la piété chrétienne dans le cœur. Que votre foy fasse donc plier votre dignité sous les intérêts de l'Eglise. L'affaire que je traite avec vous nous est commune à tous deux : mais vous y pouvez ce que je ne puis pas. Voyons donc ensemble ce qu'il y a à faire , & donnez-nous la main pour l'exécution.

4. On a si bien fait que quelques-uns de ces ennemis de l'Eglise , qui tâchent de séduire les simples par leurs vains

* Il faut
icy un point
interrogant
dans le latin
après *nimic-
mus*.

362 *S. Augustin à Apringius,*

discours, & qui tirent vanité de la per-
secution qu'ils prétendent qu'on leur
fait souffrir, ont été convaincus de cri-
mes horribles par eux commis contre
des Clercs Catholiques, & qu'on en a
tiré l'aveu de leur propre bouche. Il
nous convient de faire lire publique-
ment les actes qu'on en a dressés, puis-
qu'il n'y a rien de plus propre à guérir
ceux qui se sont laissez persuader par
leurs discours empoisonnez. Mais vou-
lez-vous * nous reduire à n'oser faire li-
re ces actes jusqu'au bout ? car comment
l'oser s'ils portent que ces malheureux
ayent été punis du dernier supplice ?
Quelle peine même, & quel trouble de
conscience sera-ce pour nous qu'on puis-
se croire que le ressentiment que nous
avons eû de ce qu'on a fait à nos freres,
nous ait fait rendre le mal pour le mal ?
Si le dernier supplice étoit la seule peine
établie par les loix pour reprimer l'au-
dace des méchans, peut-être seroit-on
forcé d'en venir-là ; quoique de nôtre
part, s'il n'y avoit point pour eux de
punition plus douce, nous aimerions
mieux qu'on les laissât aller, que de voir
répandre leur sang pour venger la mort
de nos freres.

Mais puisqu'il y a des moyens pour

accorder l'un & l'autre, c'est à dire pour signaler la douceur de l'Eglise, & reprendre en même temps la cruauté de ses ennemis, pourquoy ne prendriez-vous pas le party de la douceur, puisque par là on pourroit à tout, & que les juges ont ce pouvoir-là dans les causes mêmes qui ne regardent point l'Eglise ? Craignez donc avec nous le jugement de nôtre Pere Celeste, & prononcez d'une maniere qui fasse honneur à la douceur de celle qu'il nous a donnée pour mere sur la terre. Car ce que vous ferez, ce sera l'Eglise qui le fera, puisque vous êtes de ses enfans, & que vous le ferez pour l'amour d'elle. Attachez-vous à vaincre le mal par le bien, & au lieu qu'ils ont été assez méchans pour démembrer un corps tout vivant, soyez assez bon pour laisser leur corps en leur entier, & contentez-vous de les reduire à employer à quelque ouvrage utile, ces mêmes membres dont ils faisoient des instrumens de violence & d'iniquité. Au lieu qu'ils n'ont eu nulle misericorde pour des serviteurs de Dieu, dont tout le crime étoit de prêcher sa parole; ayez de la misericorde pour eux, tout convaincus qu'ils sont d'un crime horrible, & non seulement convaincus, mais pris,

III.
CLASSE.
A N. 412.

Rom. 12. 21

*Douceur
& charité
de saint
Augustin.*

& entre vos mains pour en faire ce qu'il vous plaira. Au lieu qu'ils ont été assez barbares pour teindre dans le sang de ces deux serviteurs de Jésus-Christ, des épées que la seule fureur leur met en main, que celle que les loix vous y mettent les épargne pour l'amour de J. C. Au lieu qu'en ôtant la vie à un Ministre de l'Eglise ils luy ont ôté le moyen de la servir, laissez-les vivre, afin de leur donner moyen de faire penitence. Voila quelles doivent être les dispositions d'un juge Chrétien dans une affaire qui regarde l'Eglise, & sur tout après les prières, les instances, & les remontrances d'un Evêque.

Un homme qui a mis son ennemy en justice, & qui après l'avoir fait declarer coupable le voit condamné à une peine moindre que celle qu'il meriteroit, appelle de la sentence, & se plaint qu'elle est trop douce; mais pour nous, nous aimons nos ennemis jusqu'au point que si mes prières n'ont l'effet que j'attens de vôtre obeïssance, & que vôtre sentence soit trop severe, nous nous en plaindrons, & nous en appellerons. Je prie Dieu, mon tres-excellent fils, & tres-illustre Seigneur qu'il vous conserve par sa toute-puissance; qu'il vous comble toujours de plus en plus de tou-

tes sortes de graces ; & qu'il vous rende souverainement heureux.

III.
CLASSE.
AN. 412.

LETTRE CXXXV. *

Volusien que saint Augustin avoit sollicité par la lettre 132. de lire l'Ecriture, & d'avoir recours à luy sur les difficultez qu'il y trouveroit, luy en propose plusieurs sur l'Incarnation.

* Ecrite l'an 412. C'étoit auparavant la 2. & celle qui étoit la 135. est presentement la 110.

VOLUSIEN au tres-saint Pere , & tres-honoré Seigneur l'Evêque AUGUSTIN : Salut.

I. **V**OUS voulez , ô Homme admirable , dont toute la vie est une leçon de justice & de sainteté , que je vous consulte sur les doutes qui me viendront en lisant l'Ecriture. J'accepte donc ce que vous me faites la grace de m'offrir , & je me range avec plaisir sous votre discipline , me souvenant de cet avis d'un Ancien , qu'il n'y a point d'âge trop avancé pour apprendre. Et c'est avec grande raison que cet homme si sage n'a point mis de fin ny de bornes à l'étude de la sagesse ; car * les premieres sources de la verité sont trop loin de nous , pour pouvoir nous flatter , que dès les premieres demarches que nous

* On a là icy veritas, selon le manuscrit du Vatican , & non pas verus , qui n'a point de sens.

366 *Volusien à S. Augustin,*

faisons pour la chercher , elle se montre à nous dans toute son étendue. Il faut donc , mon tres-saint Pere & tres-honoré Seigneur , vous rendre compte d'une conference que nous eûmes entre nous ces jours passez quelques-uns de mes amis & moy , & où il se dit force choses , chacun parlant selon ce qu'il pouvoit avoir d'esprit & d'étude.

Le principal sujet de la conversation étoit néanmoins des diverses parties de la Rethorique , & c'est une matiere qui ne vous est pas inconnue , puisqu'il n'y a pas bien longtemps que vous en faifiez des leçons. On disoit donc combien l'invention demande de penetration & de lumiere , & la disposition de soin & de travail ; combien il y a de grace dans les figures , de beauté dans les peintures & les descriptions , & dans la proportion des expressions à la nature & à la qualité des choses.

D'autres plus touchez de la poésie la faisoient valoir : & c'est une autre partie de l'éloquence que vous n'avez pas méprisée , & que vous avez traitée aussi bien que la première , en sorte qu'on vous peut appliquer ce mot de Virgile :

*Aux lauriers de v^{otre} Couronne
Le lierre * va se meslant.*

On disoit donc combien l'œconomie d'un Poème contribué à sa beauté ; combien les metaphores l'embellissent ; combien il est enrichi par les comparaisons , quand elles sont nobles & bien choisies , & combien il y a de douceur & d'harmonie dans des vers coulans & agreablement variez. Ensuite le discours tomba sur quelque chose de plus élevé , mais qui ne vous est pas moins familier , je veux dire sur la Philosophie , que vous traitez avec toute la subtilité d'Aristote , * mais en même temps avec toutes les graces & toute l'éloquence d'Isocrate. Nous demandions donc ce qu'avoit découvert celui qui faisoit ses leçons dans le Lycée , à quoy aboutit cette incertitude des Academiciens qui paroissent en doute sur tout : ce qu'à trouvé cette autre secte qui s'assembloit au Portique : à quoy va la science des Physiciens , & ce que c'est que cette volupté des Epicuriens ; enfin quel est le fruit des discours sans fin de tous ces Philosophes , qui n'ont jamais été plus éloignez de la verité , que lorsqu'ils ont presumé d'y pouvoir atteindre.

III.
CLASS L
A M. 412.
Virg.
Bucol.
Eclog. 8.
* On don-
noit aux
Poëtes des
couronnes de
lierre.

* Il y a dans
le texte latin
aristotelico
more tanquam
isocraticam ,
mais il faut
lire *aristoteli-*
cum ore tan-
quam isocra-
tico , &c. au-
trement il n'y
a pas de sens ,
& cette con-
jecture d'un
v^{er}itable homme se
trouve favo-
risée par quel-
ques ma-
nuscris.

III.
CLASSE.
AN. 412.

2. Nous en étions sur ces matières lorsque tout d'un coup un de la compagnie prenant la parole nous dit : N'y a-t'il point icy quelqu'un qui soit instruit à fond de la doctrine du Christianisme, & qui puisse résoudre les difficultez qui m'arrêtent, fixer les doutes qui me tiennent en balance, & me déterminer à croire par des raisons ou certaines ou vraisemblables ? A ces mots tout le monde se tait & se prepare à entendre quelque chose de grand, & celuy qui avoit commencé à parler continua de cette sorte ; Peut-on croire que le Maître du monde, qui l'a fait & qui le gouverne, se soit renfermé dans le sein d'une Vierge; qu'elle l'y ait porté neuf mois; qu'elle l'ait enfanté au terme ordinaire de la grossesse des femmes; & que tout cela se soit passé en elle sans interesser sa virginité ? Quoy, celuy que l'Univers ne peut contenir a été caché & renfermé dans le corps d'un enfant sujet à toutes les infirmités des autres enfans; son enfance a duré autant que celle des autres, & il n'est parvenu à l'état d'un homme fait, qu'en passant, comme les autres hommes, par tous les divers degrez de l'enfance & de l'adolescence ? Quoy, ce Maître de toutes choses a été si longtemps

temps absent du Thrône d'où il préside
 à l'univers ; le soin & le gouvernement
 du monde s'est trouvé transporté dans
 le corps d'un enfant ; on a vu cet hom-
 me Dieu se laisser aller au sommeil, com-
 me les autres hommes ; ne soutenir sa
 vie que par les alimens ; & éprouver en-
 fin tout ce qui fait impression sur une
 nature mortelle , sans qu'il se soit fait
 connoître pour ce qu'il étoit , par aucun
 signe proportionné à une si grande Ma-
 jesté. Car & les demons chassez , & les
 malades guéris , & les morts résuscitez
 font peu de chose pour un Dieu ; puis-
 que d'autres en ont fait autant.

Il vouloit aller plus avant ; mais nous
 l'arrêtâmes , & la compagnie se separa ,
 se réservant de consulter sur cela quel-
 que personne plus éclairée ; & craignant
 que les erreurs où nous aurions pû tom-
 ber , quoiqu'innocemment & sans des-
 sein , ne degenerassent en crime par la
 temerité qu'il y auroit eû à vouloir en-
 trer inconsidérément dans le secret des
 Mysteres. Après cet aveu de nôtre in-
 suffisance , que nous ne faisons point de
 difficulté de vous faire , persuadez que
 nous sommes qu'on ne sçauroit vous ren-
 dre trop d'honneur , vous voyez bien ce
 que nous attendons de vous. Il y va de

III.
 CLASSE.
 AN 412.

Quel
 respect on
 avoit pour
 saint Au-
 gustin ,

III.
CLASSE.
AN. 412.

& quelle
opinion de
sa suffisance.

370 *Marcellin à S. Augustin,*

vôtre reputation de resoudre ces ques-
tions : l'ignorance se tolere en quelque
sorte dans les autres Evêques sans que
la Religion en souffre ; mais quand on
vient à l'Evêque Augustin, on compte
que tout ce qu'il se trouvera qu'il ignore
n'est point de la Loy. Que le Dieu tout-
puissant vous conserve en santé, mon
tres-saint Pere & tres-honoré Sei-
gneur.

LETTRE CXXXVI. *

* Ecrite
l'an 412.
C'étoit au-
paravant la
58. & celle
qui étoit la
136. est pre-
senterment la
771

*Marcellin prie saint Augustin de resoudre
les difficultez que Volusien luy avoit pro-
posées ; & l'avertit que quelques ennemis
de la Religion Chrétienne osoient dire que
c'étoit par ennuy, par inconstance, &
par legereté que Dieu avoit aboli l'an-
cienne Loy ; que la doctrine de l'Evan-
gile est contraire au bien des Etats ; &
que les Empereurs Chrétiens avoient fait
beaucoup de tort aux affaires de la Re-
publique.*

MARCELLIN à son tres-honoré Pe-
re & Seigneur AUGUSTIN : Salut.

I. **L'**ILLUSTRE Seigneur Volu-
sien m'a lû la lettre de vôtre
Sainteté : je l'ay même obligé de la lire à

Lettre CXXXVI. 371

III.
CLASSE.
A N. 412.

plusieurs, & comme il ne vient rien de vous que d'admirable & d'exquis, je l'ay admirée dans toutes ses parties. Elle ne pouvoit manquer de plaire, étant aussi pleine qu'elle est des beautez de l'Ecriture, qui la relevent d'autant plus, que le stile en est d'ailleurs sans affectation & sans faste. Ce qu'on y aime encore beaucoup, c'est le soin que vous y prenez d'affermir dans le bien par la force de vos exhortations, un homme qui chancelle encore. Je puis d'autant mieux vous en rendre témoignage que je dispute tous les jours avec luy, selon le peu que j'ay de talent & de lumiere. Car j'ay soin de le visiter fort souvent, comme sa sainte mere m'en a prié, & il a l'honnêteté de me venir voir aussi quelquefois.

Mais quoique les discours de certains gens, qui sont en grand nombre dans cette Ville, l'ayent empêché jusques icy de s'établir solidement dans la foy, & dans le culte du vray Dieu, ce que vous luy avez écrit l'a tellement touché, que s'il n'avoit point appréhendé de vous importuner par une trop longue lettre, il proteste qu'il se feroit expliqué avec vôtre Sainteté de tout ce qui le tient encore en suspens. Il vous en écrit

A a ij

une neanmoins, où vous trouverez, je m'assure, de la pureté, de la clarté, & de l'éloquence, & par laquelle il vous prie de luy résoudre quelques difficultez. Elles ont été plusieurs fois rebattuës; & il y a longtems que l'on connoît toutes les ruses & tous les détours de ceux qui attaquent le Mystere de l'Incarnation de Jesus-Christ, & qui voudroient en ruiner la creance. Mais comme je sçay que ce que vous luy répondrez sur ce sujet sera utile à plusieurs, j'ose joindre mes prieres aux siennes, & vous conjurer de vous attacher particulièrement à bien repondre à ce qu'ils disent, que Jesus-Christ n'a rien fait que d'autres hommes n'ayent été capables de faire aussi bien que luy. Car ils nous citent toujours leur Apollonius & leur Apulée, & autres semblables Magiciens, à qui ils soutiennent qu'on a vû faire de plus grands miracles que ceux de J. C.

2. Il y a encore d'autres choses, que le même Volusien a dites en presence de quelques-uns, & qu'il auroit pû joindre aux difficultez qu'il vous propose, si la crainte de faire une trop longue lettre ne l'en avoit empêché. Mais s'il ne les a pas écrites, il s'en est expliqué avec nous. Il disoit donc que quand on le satisfait

roit aujourd'huy sur l'Incarnation de Je-
sus-Christ, on auroit bien de la peine à
luy rendre raison, pourquoy le Dieu que
nous adorons, & que nous assurons être
le même que celuy qu'on adoroit sous
l'ancien Testament; a rejezté les An-
ciens Sacrifices, & veut presentement
qu'on luy en offre de nouveaux? Car on
ne peut changer que ce qui n'a pas dû
être éably; & ce qui a dû l'être, n'a pas
dû être changé, une chose bien établie
ne pouvant, disoit-il, être changée sans
déréglement & sans injustice. Ainsi cer-
te diversité va à faire accuser Dieu de le-
gereté & d'inconstance.

Il ajoûtoit que ce qui se prêche de ce
Dieu & de sa doctrine ne convient nul-
lement à ce qui se pratique dans les Re-
publiques, puisque l'on dit qu'un de
ses preceptes est, qu'il ne faut rendre à
personne le mal pour le mal; qu'après
avoir été frappé sur une joue il faut ten-
dre l'autre; que quand on nous veut ôter
notre robe, il faut encore donner le man-
teau; que si quelqu'un nous veut forcer
de faire mille pas de chemin avec luy il
en faut faire deux mille. Or tout cela est
contraire aux mœurs & aux usages de la
Republique: car qui est-ce qui se laisse
enlever son bien par son ennemy? Qui est-

“ III.
CLASSE.
“ N. 4. 2.
“ Difficultez
“ tropuées
“ par Voins-
“ ten.

“ Rom. 12.
“ 17.
“ Math. 5.
“ 39. 40.
“ 41. &c.

III.
CLASSE.

AN. 412

» ce qui ne cherche pas à rendre le mal pour
 » le mal aux barbares qui viennent rava-
 » ger les Provinces de l'Empire? & ainsi du
 » reste : car vôtre Sainteté voit bien qu'on
 » en peut dire autant sur chacun des au-
 » tres articles. Ce sont donc autant de
 » nouvelles difficultez qu'il croit que l'on
 » pourroit ajouter à celles qu'il vous propo-
 » se, & qui d'elles-mêmes sautent aux yeux,
 » quand on n'en diroit rien, puisqu'on a
 » vû, à ce qu'ils prétendent, combien
 » les Empereurs Chrétiens ont fait de
 » tort à la Republique, pour avoir voulu
 » se conduire selon les maximes de la Re-
 » ligion Chrétienne.

3. Vôtre Sainteté voit donc, aussi bien
 que moy, que ces difficultez meritent
 qu'elle s'attache à les resoudre d'une
 maniere exacte & précise. Car la répon-
 se qu'on attend d'elle sur cela fera vûe
 de bien des gens; & il est d'autant plus
 à desirer qu'elle y satisfasse entierement,
 que tout cecy s'est passé en presence d'un
 des principaux d'autour d'Hippone, qui
 a beaucoup de bien en ce pais-là, & qui
 donnoit de grandes loüanges à vôtre
 Sainteté; mais d'un ton moqueur,
 assurant qu'il luy avoit proposé ces mê-
 mes difficultez, & qu'elle ne l'avoit nul-
 lement satisfait. Je vous conjure donc

Lettre CXXXVII. 375

de les traiter à fond dans un juste volume : je suis en droit d'exiger cela de vous , puisq[ue] vous nous l'avez promis , & que vous ne sçauriez rien faire de plus utile à l'Eglise , sur tout dans ce temps icy.

III.
CLASSE.
A N. 412.

LETTRE CXXXVII.*

Saint Augustin repond à toutes les questions que Volusien luy avoit proposées par la Lettre 135. qui luy donnent lieu d'établir d'une maniere admirable la verité de la Religion Chrétienne.

* Ecrite la même année que la précédente.
C'étoit auparavant la 3. & celle qui étoit la 137. est présentement la 78.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST
son tres-excellent fils , le tres-illustre
Seigneur VOLUSIEN.

I. J'AY lû vôtre lettre , où j'ay vû un
racourcy tres-bien fait d'une longue conversation. J'ay crû que je devois vous faire reponse sans differer , & d'autant plus qu'il se trouve , le plus heureusement du monde , que je suis presentemens assez libre des affaires du dehors. J'avois resolu d'employer ce que j'ay de loisir à dicter de certaines choses ; mais je remettray ce travail là pour quelque temps. Car après vous avoir excité moy-même à me proposer vos questions , il ne seroit

CHAP. I.

III.
CLASSE.
A N. 412.

1ac. 4. 15.

pas raisonnable de différer à y répondre. Or de tout ce que nous sommes de Ministres de Jesus-Christ, & de dispensateurs de sa grace, il n'y en a pas un qui après avoir vû ce que vous m'écrivez, se contentât de ne vous instruire dans la doctrine de Jesus-Christ qu'autant qu'il seroit nécessaire pour votre salut, je dis pour ce salut éternel où nous tendons, & pour lequel nous sommes Chrétiens, & qui est le seul bien surquoy nous devons compter, puisque cette vie n'est, comme dit l'Ecriture, qu'une vapeur qui n'a pas si-tôt paru qu'elle disparoît & s'évanouit.

Ce n'est donc pas assez de ne vous donner précisément que les instructions qui vous seroient nécessaires pour vous mettre en état de vous sauver : il faut qu'un homme d'un aussi bon esprit, & aussi éloquent que vous êtes, puisse encore aider les autres ; & qu'il ait dequoy faire triompher de la stupidité ou de la malignité de quelques gens, le mystère par lequel il a plu à Dieu de nous faire part de sa grace ; & qui, tout adorable qu'il est, n'est regardé qu'avec mépris par de certains petits esprits pleins d'une fausse opinion de leurs forces, quoique bien loin d'être capables de

III.
CLASSE.
AN. 4120

“ * Lettre
“ 136, nom-
bre 2.

378 *S. Augustin à Volusien,*

111. „ né à une si grande Majesté. Car, dites-
CLASSE. „ vous, & les demons chassez, & les ma-
AN. 412. „ lades gueris, & les morts resuscitez sont
„ peu de chose pour un Dieu, puisque
„ d'autres en ont fait autant. Voilà ce
„ qui fut proposé entre plusieurs de vos
„ amis par un de l'assemblée. Vous dites
„ même qu'il vouloit aller plus avant;
„ mais que vous l'en empêchâtes en rom-
„ pant la conference, & que vous vous
„ reservâtes à consulter sur cela quelque
„ personne plus éclairée, de peur que les
„ erreurs où vous auriez pû tomber, quoi-
„ qu'innocemment & sans dessein, ne
„ degenerassent en crime, par la temerité
„ qu'il y auroit eu à vouloir entrer incon-
„ siderement dans le secret des myste-
„ res.

3. Après cet aveu de vôtre insuffi-
„ sance, vous me dites que c'est moy que
„ cette question regarde; & que c'est de
„ moy qu'on en attend l'éclaircissement.
„ Vous ajoutez même qu'il y va de ma
„ reputation de vous le donner; que l'i-
„ gnorance se tolere en quelque sorte dans
„ les autres Evêques, sans que la Religion
„ en souffre; au lieu que quand on vient
„ à l'Evêque Augustin, on compte que
„ tout ce qu'il ignore n'est point de la
„ Loy. Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut

Lettre CXXXVII. 379

compter : vous avez trop bonne opinion de moy , & vous l'avez conçuë trop legerement. Ainsi quoiqu'elle vienne d'un grand fonds d'amitié, je vous prie avant toutes choses de vous en défaire , & de me croire sur mon sujet plutôt que tout autre , si vous m'aimez , & si vous êtes pour moy comme je suis pour vous. Car la profondeur des saintes lettres est si grande , que quand je n'aurois fait autre chose depuis mon enfance jusqu'à la dernière vieillesse, que de les étudier ; quand j'aurois apporté à cette étude beaucoup plus d'esprit que je n'en ay ; quand je m'y serois appliqué de toutes mes forces , & que j'aurois eu tout le loisir nécessaire pour cela , j'y ferois encore tous les jours de nouvelles découvertes.

Ce n'est pas qu'il soit si difficile d'arriver à ce qu'il est nécessaire d'en sçavoir pour se sauver ; mais après même u'on y a pénétré par la foy jusques aux choses sans quoy il n'y a ny piété , ny bonne vie , il en reste encore tant à découvrir , & l'on trouve , à mesure qu'on avance , que les voiles & les figures mystérieuses qui les cachent sont en si grand nombre , & qu'il y a une si grande profondeur de sagesse , non seule-

III.
CLASSE.
AN. 412.

*Modestie
de saint
Augustin.*

*Profondeur
des saintes
Ecritures.*

III.
CLASSE.
AN. 412.

ment dans les choses, mais dans les paroles qui les expriment, que les meilleurs esprits & les plus desirieux d'apprendre, & qui ont donné le plus de temps à cette étude, éprouvent tous les jours la vérité de cette parole de la même Ecriture : *Quand l'homme croira avoir achevé, il n'en sera qu'au commencement.*

CH. II.

*Fausse
idées sur
l'Incarna-
tion de Je-
sus-Christ.*

4. MAIS sans nous étendre davantage sur ce sujet, venons à ce que vous demandez. Sur cela vous devez sçavoir avant toutes choses que la Doctrine Chrétienne ne dit pas que Dieu se soit enfermé de telle sorte dans la chair dont il s'est revêtu, & sous laquelle il est né d'une Vierge, qu'il ait perdu ou abandonné le gouvernement de l'Univers, & qu'il en ait transporté le soin dans ce corps, comme une matière qu'il auroit ramassée pour l'y renfermer. Toutes ces idées ne viennent que de ce que les hommes ne sont capables de concevoir que des corps, ou plus grossiers comme la terre & l'eau, ou plus subtils comme l'air & la lumière, qui de quelque subtilité qu'ils soient sont toujours des corps, incapables d'être tout entiers par tout, & qui ont autant de parties différentes, qu'il y a de différentes parties

dans l'espace qu'ils remplissent, en sorte que les plus petits corps, non plus que les plus grands, ne sont pas tout entiers dans chaque partie de l'espace qu'ils occupent, mais répondent aux diverses parties de cet espace par autant de parties de leur substance. Ainsi il n'appartient qu'aux corps d'être referrez ou étendus, condensez ou rarefiez, & de recevoir diminution ou augmentation de parties.

Ce sont-là des conditions de la nature des corps; mais celle de l'ame est bien différente, & à plus forte raison celle de Dieu, qui est le Createur de l'ame aussi bien que du corps. Quand on dit donc que Dieu est par tout, & qu'il remplit tout le monde, ce n'est pas comme l'eau, l'air, ou la lumière même le pourroient remplir, en sorte qu'une plus petite partie de la substance de Dieu remplisse une plus petite partie du monde, & une plus grande une plus grande.

Dieu est par tout sans qu'aucun lieu le contienne, il vient sans sortir d'où il étoit, il s'en va sans sortir d'où il vient.

5. Cela étonne l'esprit de l'homme, & parce qu'il ne le comprend pas, peut-être qu'il ne le croit pas; mais s'il méconnoît son Dieu, qu'il se considère lui-même; que son ame s'élève un peu, s'il

III.
CLASSE:
AN. 412.

Fausse
idée sur
l'immensité
de Dieu.

les plus grands esprits que de
au dessus de leurs sens, & de
leurs pensées des impressions
commerce perpetuel des corps a
nous. Examinons donc au moi
sens corporels un peu plus att
ment que l'on ne fait d'ordinair
sens sont au nombre de cinq; &
qu'on les appelle *corporels*, ils n
roient subsister sans ame non pl
sans corps; car il faut être vivan
sentir, & l'on n'est vivant que p
me. Il faut aussi à l'ame un corps
organes corporels pour sentir, c'est
pour voir, pour entendre, en un m
exercer les fonctions de tous le

Que l'ame raisonnable fasse de
tention à ce que je viens de d
qu'elle considere les sens de son

ties qui le composent, il n'est vivant
 le dans son corps. Comment est-ce
 me que l'ame, qui ne vit que dans son
 rps, sent ce qui est hors de son corps ?
 ur ne voyons-nous pas dans le Ciel,
 Soleil & les autres astres, qui non
 alement sont hors de nos corps, mais
 si en sont tres-éloignez ? Or voir
 est-ce pas sentir, & la veüe n'est-
 le pas le premier & le plus excellent
 tous les sens ? Dira-t'on que l'a-
 e est dans le Ciel aussi bien que dans
 n corps, puisque la vie & le senti-
 ent sont inseparables, & qu'il faut qu'il
 ait de la vie par tout où le sentiment
 trouve ? Ou dira-t'on que l'ame sent
 ême au de là du lieu où elle vit, puis-
 l'encore qu'elle ne vive que dans son
 rps, son sentiment porte jusques où
 nt les objets à quoy la veüe peut at-
 indre ? Vous voyez donc combien on
 uive d'obscurité dans ce qui appar-
 ent à ce sens même, le plus lumineux
 tous, que nous appellons la veüe ; &
 e trouvons-nous pas la même chose
 ns l'ouïe ? Car ce sens là s'étend en
 quelque maniere hors du corps aussi
 que l'autre, puisque nous ne dirions
 comme nous faisons tous les jours,
se fait du bruit là dehors, si nous ne

sentions où le bruit se fait. Nous vivons donc aussi là où nous entendons, & par conséquent hors de nôtre corps; car comment sentir où l'on ne vit pas, puisqu'il n'y a point de sentiment sans vie?

6. L'action des trois autres sens est renfermée en eux-mêmes, & quand on en pourroit douter à l'égard de l'odorat, il est hors de doute, à l'égard du goût & du toucher que nous ne sentons que dans nôtre propre chair ce que nous appercevons par ces deux sens. Mais laissant à part ces trois derniers, ce qui se passe à l'égard de la vue & de l'ouïe, donne toujours merveilleusement à penser, comment il est possible que l'ame sente où elle ne vit pas, ou qu'elle vive où elle n'est pas? Car est-elle ailleurs que dans son corps? cependant elle sent hors de son corps; puisque voir & entendre, c'est sentir. Or si elle voit & entend hors de son corps, elle sent donc hors de son corps; & ainsi il faut ou qu'elle vive où elle sent, & par conséquent qu'elle y soit aussi bien que dans son corps, ou qu'elle sente dans les lieux même où elle ne vit pas; ou qu'elle vive dans ceux-mêmes où elle n'est pas.

De ces trois partis, il n'y en a aucun qui m'étonne, & à quoy l'on se puisse ranger

ranger sans quelque sorte d'absurdité. Cependant ce n'est que d'un sens mortel & corruptible que nous parlons : que doit-ce donc être que l'ame même, considérée hors des sens, & dans cette intelligence pure où elle raisonne de tout cecy ? car ce n'est pas par les sens qu'elle juge des sens. Et après cela nous traiterons d'incroyable, & nous trouverons au dessus de la toute-puissance de Dieu ce qu'on nous dit que le Verbe de Dieu, par lequel toutes choses ont été faites, a scû prendre un corps dans le sein d'une Vierge, & se rendre semblable aux hommes sans rien perdre de son immortalité, sans qu'il soit arrivé aucun changement à son éternité ; sans déchoir de sa puissance, sans abandonner le soin & le gouvernement de l'Univers, sans sortir du sein de son Pere, c'est à dire de cette lumiere inaccessible où il habite en luy & avec luy ?

7. Or quand je vous parle du Verbe, ou de la parole ineffable de Dieu, gardez-vous bien de la concevoir comme une parole qui passe, en sorte que dans cette parole, il y ait eu quelque chose qui après avoir été ne soit plus presentement. Le Verbe de Dieu demeure toujours ce qu'il est ; & il est tout entier

Tome III.

B b

III.
CLASSE.
AN. 412.

*Qu'après
ce que nous
voyons de
merveilleux
en nous mê-
mes, ce que la
foy nous pro-
pose de mer-
veilleux ne
se doit pas
rejeter com-
me incroia-
ble.
Jean 1. 3.*

1, Tim. 6. 16.

*Verbe de
Dieu quelle
idée il en
faut avoir.*

par tout. Quand on dit donc qu'il vient, ou qu'il s'en va, cela ne veut dire autre chose sinon qu'il se montre ou qu'il se cache. Car qu'il soit visible ou caché, il est toujours présent par tout, comme la lumière est présente aux yeux d'un aveugle, aussi bien qu'à ceux d'un homme qui voit clair, quoy qu'il soit vray de dire, en un autre sens, qu'elle n'est présente qu'à l'un, & non pas à l'autre; & comme la même voix est présente aux oreilles d'un sourd aussi bien qu'à celles d'un homme qui entend, quoiqu'elle ne soit sensible qu'à l'un, & non pas à l'autre. Qu'y a-t-il de plus admirable que ce qui arrive à l'égard de nos paroles & des sons de notre voix, quoique ce soient des choses qui n'ont point d'être subsistant, & qui ne font que passer, en sorte qu'il faut que la première syllabe ne soit plus pour que la seconde commence d'être & de se faire entendre? Cependant comme lors qu'il n'y a qu'un homme qui nous écoute, il entend tout ce que nous disons; lorsqu'il y en a deux chacun entend tout, & entend autant que l'autre; & si c'est une multitude qui nous écoute, quelque grande qu'elle puisse être, les sons de notre voix ne se para-

gent pas entre tous, comme on partageroit de l'argent, ou quelque chose à manger, mais ce que nous disons est tout entier pour tous, & tout entier pour chacun. Sera-t'il donc encore incroyable après cela que ce que nous voyons que la parole de l'homme, qui ne fait que passer, est à l'égard des oreilles, le Verbe de Dieu, qui subsiste éternellement, le soit à l'égard de toutes choses; en sorte que comme l'une est entendue toute entière, & tout à la fois, de toute une multitude, l'autre soit aussi tout entière par tout, & tout à la fois?

8. Il ne faut donc pas que le peu d'étendue du corps de Jesus-Christ enfant, nous fasse craindre qu'une aussi grande* Majesté que celle de Dieu y ait été bien resserrée. Car la grandeur de Dieu n'est pas une grandeur d'étendue, mais de vertu & de puissance: aussi s'est-il plu à faire paroître ses merveilles dans les plus petites choses. C'est pour cela que sa Providence a donné un sentiment plus exquis aux fourmis & aux abeilles, qu'aux ânes & aux chameaux; que d'une aussi petite semence que les grains qui se trouvent dans les figues, il fait naître d'aussi grands arbres que les figuiers, au lieu que d'autres semences

III.
CLASSE.
AN. 412.

* Au lieu de *ramas*, qu'on porte le texte en cet endroit, on a *lû ramus*, qui revient bien mieux au sens, & qui est autorisé par 19. manuscrits.

Grandeur de Dieu, de quel genre.

Merveilles de la toute-puissance de Dieu, dans la nature.

III.
CLASSE.
AN. 4:2.

beaucoup plus grosses ne produisent que des plantes beaucoup plus petites, qu'il a donné à un aussi petit organe que la prunelle, la vertu de parcourir dans un instant la moitié du Ciel ; que d'un point, qui est comme le centre du cerveau, il fait sortir les cinq branches des nerfs, qui servent aux cinq différentes sensations, & se partagent dans les organes à quoy ils sont destinez ; & que par le mouvement d'une aussi petite partie que le cœur, il porte la vie dans toute la masse du corps, par où, aussi bien que par une infinité d'autres merveilles semblables, ce Dieu qui est également grand en tout, nous découvre ses grandeurs dans les plus petites choses.

C'est par la grandeur de cette même Puissance, qui sçait se renfermer dans ce qu'il y a de plus resserré, sans y être ny contrainte ny resserrée, qu'il a rendu une Vierge féconde, sans que rien d'extérieur ny d'étranger ait contribué à la faire devenir mère. C'est par cette même Puissance qu'ayant uny une ame raisonnable au corps qu'il a formé dans le sein de cette Vierge, il s'est uni luy-même à cette ame & à ce corps ; que sans aucun changement qui le dégrade, il a opéré dans cet homme un changement qui

*Ce qui s'est
passé dans
l'incarna-
tion du
Verbe.*

l'annoblit ; & qu'il a bien voulu, par un effet de sa bonté , entrer en communauté avec luy du nom & de la qualité d'homme , & luy faire part en même temps du nom & de la dignité de Dieu. C'est cette même Puissance qui au bout des neuf mois a fait sortir le corps de cet Enfant du sein vierge de Marie, sans aucune lésion de sa virginité , par une merveille semblable à celle , par laquelle ce même corps, devenu grand, est entré dans le Cenacle les portes fermées. Or dans tout cela il n'y auroit plus rien d'admirable, si on en pouvoit rendre raison , ny rien de singulier, s'il y en avoit des exemples. CONCEVONS que Dieu peut faire des choses qui nous sont incompréhensibles ; & qu'il n'y a point d'autre raison à rendre de ces merveilles que la puissance de celui qui les a opérées.

9. QUE si cet Homme - Dieu s'est laissé aller au sommeil ; s'il a soutenu sa vie par les alimens, & s'il a éprouvé tout ce qui fait impression sur une nature mortelle , ç'a été pour convaincre les hommes qu'il étoit véritablement homme , & que pour avoir été uni à la nature de Dieu , il n'avoit pas perdu la nature d'homme. Avec tout cela il s'est trouvé

III.
CLASSE.
AN. 412.

*De quelle
maniere la
sainte Vierge
a enfanté
Jésus-Christ.*

Iean 21.26.

CH. III.

*Pourquoy
Jésus-Christ
s'est assujetti
à tous les
besoins des
autres hom-
mes.*

III.
CLASSE.
AN. 412.

Col. 2. 3.

I. Tim 2. 5.

des heretiques qui se faisant de fausses idées de la grandeur & de la puissance de Jesus-Christ, n'ont point voulu reconnoître en luy de nature humaine, quoique ce soit par son union à cette nature que Dieu a signalé la grace, par laquelle celuy en qui resident tous les thresors de la science & de la sagesse, sauve ceux qui croient en luy, & communique la foy à ceux qu'il luy plaît d'élever jusqu'à la contemplation éternelle de la verité. Que seroit-ce donc si le Tout-puissant, au lieu de faire naître d'une mere cet homme auquel son Verbe s'est uni, l'avoit créé quelque autre part, & l'avoit exposé tout d'un coup aux yeux des hommes ? Que seroit-ce si on ne l'avoit point vû passer par tous les degrez de l'âge, & qu'il n'eût ny mangé ny dormi ; n'auroit-ce pas été donner lieu à l'erreur de ces heretiques ? Qui auroit pû croire après cela que cet Homme, uni au Verbe, eût été un Homme veritable, & de même nature que les autres ; & cette conduite toute miraculeuse n'auroit-elle pas rendu inutiles les conseils de sa miséricorde ? Il falloit donc que ce Mediateur d'entre Dieu & les hommes, en réunissant les deux natures dans l'unité d'une même personne,

relevât par des choses extraordinaires, ce qui paroïssoit en luy d'ordinaire & de commun, & qu'il temperât aussi par ces choses communes & ordinaires, ce qui paroïssoit en luy de miraculeux.

10. Mais pour revenir aux merveilles de la Toute-puissance de Dieu, y a-t-il rien que de merveilleux dans ce que Dieu produit tous les jours par les divers mouvemens des choses créées, quoiqu'à force de le voir nous ayons cessé de l'admirer ? Il y a une infinité de choses qui d'un côté sont si communes que nous les foulons aux pieds sans daigner y faire attention, mais qui d'ailleurs sont si admirables qu'elles nous jettent dans l'étonnement dès que nous nous arrêtons à les considérer. Quand il n'y auroit que la vertu des semences, combien enforment-elles de propriétés différentes ? Quelle force, quel principe de vie, quelle activité cachée, quels grands effets prêts à sortir d'une si petite cause ? Ce même Dieu qui dans la nature a produit les premières semences des plantes sans les avoir tirées d'autres semences, a donc bien pû se former un homme sans le secours de ce qui, dans le cours ordinaire, est le principe de la génération. Il a voulu que son corps s'accrût

III.
CLASSE.
AN. 412.

Jean I. I.

par le progres du temps, & la succession des divers âges, comme il a composé le cours des siècles des divers changemens des temps, mais sans qu'il luy en soit arrivé aucun; car de ce qui compose Jesus-Christ, pour parler ainsi, il n'y a que ce qui a commencé dans le temps qui se soit accru avec le temps, mais pour le Verbe qui a fait les temps, & qui étoit dès le commencement, il a choisi & marqué un temps pour s'unir à une chair mortelle, mais sans se changer en chair, ny devenir sujet au temps. Dieu a élevé l'homme jusqu'à luy, mais sans sortir de luy-même, & sans cesser d'être ce qu'il étoit.

*Union de
l'ame & du
corps, aussi
peu connue
que celle du
Verbe & de
l'homme.*

II. Il y en a qui demandent raison de cette union ineffable qui ne s'est faite qu'une seule fois, & qui voudroient qu'on leur fit entendre comment Dieu & l'homme ont pu s'unir assez étroitement pour ne faire qu'une même personne. Mais comprennent-ils comment un ame & un corps peuvent être unis assez étroitement pour n'en faire qu'une, & sont-ils en état de rendre raison de cette union qui se fait tous les jours? Comme donc ce qui fait un homme est un corps & une ame unis en unité de personne, ainsi ce qui fait le Christ, c'est

Dieu & l'homme unis tout de même en unité de personne. Dans l'un il y a un mélange & un tout composé d'une ame & d'un corps ; & dans l'autre, un mélange & un tout composé d'un homme & d'un Dieu. Mais quand nous parlons icy de mélange , qu'on écarte les idées qui nous restent des impressions des sens, & qu'on ne se figure pas un mélange comme celui de deux liqueurs, qui se confondent ensemble en se mêlant, en sorte qu'aucune des deux ne demeure en son entier, ny même comme celui de l'air & de la lumière qui ne s'altère point en se mêlant avec l'air.

Comme donc la personne d'un homme est un mélange d'une ame & d'un corps, la personne du Christ est un mélange d'un Dieu & d'un Homme. Car le Verbe en s'unissant à une ame qui avoit un corps, s'est uni au corps aussi bien qu'à l'ame. L'un se fait tous les jours pour multiplier les hommes ; l'autre s'est fait une seule fois pour sauver les hommes ; & de ces deux unions, ou mélanges, celle de deux choses incorporelles doit faire moins de peine à croire, que celle de deux choses, l'une corporelle & l'autre incorporelle. Or comme l'ame, quand elle n'a point de fausses idées de

III.
CLASSE.
AN. 412.

Continuation de l'explication de l'incarnation du Verbe.

III.
CLASSE.
AN. 412.

*Union du
corps & de
l'ame, plus
inconceva-
ble que celle
de deux cho-
ses incorpo-
relles.*

sa propre nature, conçoit qu'elle est corporelle, à plus forte raison doit concevoir le Verbe de Dieu comme quelque chose d'incorporel. Ainsi mélange du Verbe de Dieu avec une ame doit être plus aisé à croire, que celui d'une ame avec un corps. Cependant nous voyons celui-cy dans nous mêmes : nous ne devons donc pas voir de peine à croire l'autre en Jeshu Christ, comme la foy nous l'ordonne. Car si les deux nous étoient également inconnus, & qu'on nous ordonnât les croire, ne demeurerions-nous d'accord que le mélange de deux choses incorporelles est plus aisé, que celui d'une chose corporelle & d'une incorporelle, si toutefois ce qui s'est appelé au terme de *mélange*, par l'usage du commerce des choses corporelles, la nature est toute différente de celles dont nous parlons, & qui nous sont connues sous d'autres idées, nous ne pourrions pas nous servir de ce terme sur ce sujet ?

12. Ce Verbe de Dieu donc, I Pere, Eternel comme luy, & qui a la puissance & la sagesse de Dieu : avec force d'une extrémité à l'autre, c'est à dire depuis la creature rai-

1. Cor. I. 24.

Sap. 8. 1.

de ; jusqu'à la creature inanimée , & dispose tout avec douceur , cette sagesse , dis-je , qui est presente par tout sans se laisser voir nulle part , sans qu'aucun lieu la renferme , ny que la difference des lieux la partage , & qui n'étant ny massive ny étendue , est toute entiere en chaque chose , s'est unie à un homme d'une maniere infiniment élevée au dessus de celle dont elle est dans les autres creatures , & a fait d'elle-même & de cet homme , un seul Jesus-Christ Mediateur entre Dieu & les hommes , égal au Pere selon sa divinité , & moindre que luy selon sa chair , c'est à dire selon son humanité ; immortel & immuable selon cette divinité par laquelle il est égal au Pere , & en même temps mortel & capable de changement , selon l'infirmité de la nature qui luy est commune avec nous.

Ce Verbe de Dieu dans le temps qui luy étoit connu , & où il avoit arrêté avant tous les siècles de paroître revêtu de cette humanité avec laquelle il ne fait qu'un même Christ , est donc venu enseigner les hommes , & leur fournir les secours nécessaires pour arriver au salut éternel. Il est venu les enseigner en confirmant & scellant , pour ainsi dire , par sa pre-

III.
CLASSE.
A N. 412.

I. Tim. 2. 5.

III.
CLASSE.
AN. 412.

sence & par son autorité, non seulement ce qui avoit été dit par les Prophetes, qui n'ont dit que des veritez, mais même tout ce qui a été dit de vray par les Philosophes & le reste de vos Auteurs jusques aux Poëtes-mêmes, car qui peut nier qu'il ne se trouve des veritez dans leurs ouvrages parmy un grand nombre de faussetez ? Une telle autorité étoit principalement necessaire à ceux qui n'auroient scû découvrir & discerner les veritez particulieres dans cette verité primitive où elles resident, & qui avant même que de s'être unie à une nature humaine, éclairoit & assistoit * tous ceux qui étoient capables de ses lumieres. Or entre les autres leçons que le Fils de Dieu a faites aux hommes, voycy une des plus importantes & des plus salutaires. Ils étoient pour la plupart touchez d'un extrême desir d'atteindre la divinité : mais comme d'un côté ils s'imaginoient que c'étoit par l'entremise des puissances aériennes, qu'ils regardoient comme des Dieux, & par le culte de ces mêmes Puissances, qui étoit un culte sacrilege plutôt que religieux, qu'on pouvoit trouver auprès de Dieu l'accez qu'ils y cherchoient, & que d'ailleurs, il y avoit bien moins

* Il faut lire icy dans le latin *ipsa aderat*, au lieu de *ipse*.

le pieté que d'orgueil dans cette recherche, elle n'avoit servi qu'à faire entre eux, & les demons une espece d'affinité, & à donner lieu à ces esprits orgueilleux de les tromper, en se faisant passer pour anges de lumiere. Voilà surquoy Jesus-Christ les a desabusez ; & son Incarnation leur a fait voir que ce Dieu, qui leur paroissoit si éloigné d'eux, qu'ils croyoient ne pouvoir aller à luy que par les puissances qui tinssent le milieu entre luy & eux, étoit si près de nous, & si accessible à la pieté des hommes, qu'il voioit même daigné s'unir à un homme, & faire un tout avec l'ame & le corps de cet homme, par une union aussi étroite que celle de l'ame & du corps, sans toutefois participer à la mutabilité à quoy nous voyons que l'ame est sujette aussi bien que le corps, Dieu n'en pouvant jamais contracter aucune.

Voilà par où Jesus-Christ est notre science & notre sagesse, comme il est notre secours & notre force par la grace de la foy qui vient de luy, sans quoy les hommes ne sçauroient surmonter leurs cupiditez, & dont le merite efface les fautes legeres où ce qui reste en nous de cupidité nous fait tomber. C'est donc par la vertu des leçons tou-

III.
CLASSE.
AN. 412.
I. Cor. I. 24.

*Par où
Dieu est
accessible
aux hom-
mes.*

I. Cor. I. 24.

*Par où
Jesus-Christ
est notre
force.*

III.
CLASSE.
AN. 412.

*Effet de la
manifestation de la
Doctrine de
Jesus -
Christ*

tes divines de Jesus - Christ que nous voyons que les plus grossiers & les plus ignorans, & jusques aux femmes les plus simples, sont presentement persuadez que l'ame est immortelle, & qu'il y a une autre vie après celle-cy ; ce qui n'avoit commencé d'être porté chez les Grecs que par Pherecides Assirien, qui par cette doctrine toute nouvelle fit une si grande impression sur l'esprit de Pythagore Samien, que d'Athlete, qu'il étoit, il devint en un instant Philosophe. Ainsi la doctrine de Jesus - Christ fait que nous pouvons dire avec Virgile,

Virgile.
Eclog. 4.

*Les parfums du Levant naissent dans un
campagnes,*

comme la force de la grace, dont il est la source, fait que nous pouvons luy appliquer ces autres vers du même Poète :

Virgile.
Eclog. 4.

*Sous vos auspices les pechez,
Dont nous pouvons encore être entachez
Ne nous laissent plus rien à craindre ;*

car cela ne se peut dire que de luy.

CH. IV.

13. MAIS, dit-on, il n'a paru en luy
rien de proportionné à une si grande
Majesté, puisque & les demons chassés,
& les malades guéris, & les morts resuscitez, sont peu de chose pour un Dieu,

sur tout quand on considère que d'autres en ont fait autant. Nous demeurons d'accord que les Prophetes ont fait de semblables miracles, puisque les plus grands de tous ceux-là, c'est d'avoir rendu la vie à des morts, & que nous trouvons qu'Elie & Elisée l'ont fait. Quant aux pretendus miracles des Magiciens, c'est à ceux qui malgré tout ce que dit Apulée pour se défendre de magie, s'efforcent de l'en convaincre, & prétendent même le louer par là plutôt que le décrier, c'est à ceux-là, dis-je à voir si les Magiciens ont resuscité des morts. Ce que nous trouvons dans l'Ecriture c'est que les Magiciens d'Egypte, quelque habiles qu'ils fussent dans cet art diabolique, furent vaincus par le serviteur de Dieu Moïse, qui pendant que ces malheureux, par le secours de leur art sacrilege, operoient quelques merveilles apparentes, rendoit tous leurs efforts inutiles par la seule invocation du nom de Dieu.

Mais enfin tous ces faiseurs de miracles, c'est à dire & Moïse & les Prophetes, ont tous prophetisé Jesus Christ, & luy ont rendu leurs hommages, l'annonçant, non comme un homme qui les dût égaler ou surpasser en fait de mi-

« 118.
CLASSE.
« A. N. 412.

*Réponse
à ceux qui
trouvent les
miracles de
Jesus-Christ
peu propor-
tionnez à ce
qu'il est.*

3. Rois 17.
22. 4. Rois.
4. 35.

*Exod. 7. &c.
Magiciens
d'Egypte
confondus
par Moïse.*

*Jesus-
Christ re-
connu &
annoncé par
tous les fai-
seurs de mi-
racles.*

III.
CLASSE.
AN. 412.

*Miracles
particuliers
à Iesus -
Christ.*

racles , mais comme le Seigneur & le Dieu de tous , fait Homme pour l'amour des hommes. S'il a donc fait des miracles de même genre que ceux des Prophetes , c'est parce qu'il étoit à propos qu'il fit par luy-même ce qu'il avoit fait par eux. Mais il en a dû faire aussi qui luy fussent particuliers , comme de naître d'une Vierge , de resusciter , & de monter au Ciel. Si on trouve encore que ceux-là soient peu de chose pour un Dieu , je ne sçay ce qu'on peut desirer de plus.

*Joan. 1. 2.
§ 3.*

14. Voudroit-on qu'il eût fait ce qu'il n'a pas dû faire étant revêtu de chair ? C'est luy qui a créé le monde ; car c'est par ce Verbe qui étoit au commencement , qui étoit en Dieu , & qui étoit Dieu luy-même , que toutes choses ont été faites. Falloit-il donc , après s'être uni à nôtre nature , qu'il créât un autre monde , pour nous convaincre que c'étoit par luy que le monde avoit été fait ? Ne voit-on pas qu'un monde ny plus grand , ny aussi grand que celui-cy , ne se pouvoit faire dans celui-cy , & s'il en avoit fait un moindre , ne diroit-on pas encore que ce seroit peu de chose pour un Dieu ? Mais au lieu d'un nouveau monde qu'il n'étoit pas à propos de faire , il a fait
dans

dans le monde des choses toutes nouvelles. Car de faire naître d'une Vierge, l'homme auquel il s'est uni, de passer de la mort à la vie qui ne finit point, & de s'élever au dessus des Cieux, c'est peut-être quelque chose de plus grand que d'avoir fait le monde.

III.
CLASSE.
AN. 412.

On dira peut-être qu'on ne croit pas que ces merveilles soient arrivées : mais que faire à des gens qui méprisent les miracles ordinaires, & qui ne veulent pas croire les plus grands ? On veut bien croire que Jesus-Christ a rendu la vie à des morts, & on le croit parce que d'autres l'ont fait, & qu'on trouve que c'est peu de chose pour un Dieu : mais que le Fils de Dieu se soit formé un corps d'une Vierge, qu'il ait rendu la vie à ce corps après sa mort, & qu'il l'ait enlevé dans le Ciel, c'est ce qu'on ne veut point croire, parce que personne n'en a fait autant, & que cela n'appartient qu'à un Dieu. Ainsi chacun croira ce qui luy paroîtra aisé à comprendre, quoiqu'il ne le soit pas à faire, & ce qui passe son intelligence, il le rejettera comme fabuleux. A Dieu ne plaise que vous soyez de ceux-là.

*Injustice des
ennemis de
la foy Chrétienne.*

15. On pourroit traiter tout cecy plus au long, & développer tous les replis

111.
CLASSE.
AN. 412.

*Foy neces-
saire pour
l'intelligence
des mysteres.*

*Oeconomie
de la con-
duite de
Dieu sur
ceux à qui
il avoit con-
fié ses pro-
messes.*

Gen. 12. 2.

Gen. 12. 3.

Gen. 21. 2.

*Exod. 1. 7.
Origine
du peuple de
Dieu, ses
druerfes
avantures.*

des mysteres necessaires à sçavoir ; mais il faut pour cela que la foy ouvre l'intelligence, que l'infidelité tient fermée. Or qui pourra refuser de croire, quand il considerera toute la suite des choses, depuis le commencement jusques à present ; & cette succession des temps dont les evenemens se tiennent & se rapportent si bien, que les derniers rendent témoignage de la verité des premiers, & en deviennent des preuves incontestables.

Dieu tire d'entre les Chaldeens un homme qu'il avoit doüé d'une foy & d'une pieté singuliere, & le choisit pour luy reveler & luy confier ses promesses, qui ne devoient être accomplies qu'après plusieurs siecles, & dans les derniers temps du monde, & luy predict que toutes les Nations seroient benies dans sa race. Cet homme qui ne connoissoit & n'adoroit point d'autre Dieu que le Dieu veritable, Createur de l'Univers, engendre un fils dans sa vieillesse, d'une femme à qui l'âge aussi bien que la sterilité avoient ôté toute esperance d'avoir des enfans.

De ce fils sort un grand peuple, qui s'accroît prodigieusement en Egypte, où les dispositions de la Providence, qui

se marquoit de jour en jour par de nouvelles promesses, & par les effets dont elles étoient suivies, avoit fait passer cette race des contrées d'Orient. Dieu tire d'Egypte cette Nation devenue puissante, & l'en tire par les plus étonnans de tous les miracles, la conduit & l'établit dans la terre promise, d'où elle chasse les Nations impies qui l'habitoient; & enfin il l'élève jusqu'à en faire un Royaume florissant. Ensuite ce peuple se laissant aller au péché, & par une insolence sacrilège venant à offenser diverses fois celui qui l'avoit comblé de tant de bienfaits, Dieu le châtie de diverses calamitez, entremêlées néanmoins de prosperitez & de douceurs, à mesure qu'il revenoit à reconnoître son Dieu, qui le conduit ainsi jusques au temps de l'Incarnation & de la manifestation de Jesus-Christ, c'est à dire de ce Fils & de ce Verbe de Dieu fait Homme, prédit ou figuré perpétuellement par toutes les promesses faites à ce peuple, & par tout ce qu'il y avoit eu parmi eux, Propheties, Sacerdoce, Sacrifices, Temple, Sacremens; toutes ces choses n'ayant servi qu'à predire, chacune en sa maniere, que le Christ viendrait dans une chair visible & mor-

III.
CLASSE.
A N. 412.
Exod. 12.
41.
Exod. 7. &c.
Ios. 13. 7.
Nom. 21.
24. 33. & 35.

Jesus-
Christ man-
qué & figu-
ré en mille
manieres
dans l'an-
cien Testa-
ment.

III.
CLASSE.

AN 412

A. 2. 26. 23.

*Presses de
tous les
Prophetes.**Arche-
vants de Je-
sus-Christ.**En luy
s'accomplis-
sent les Pro-
phetes.**Act. 2. 1.
¶ 4.**Peinture
de la nai-
ssance & de
l'establis-
sement de
l'Eglise.
Ibid. v. 38.*

telle, qu'il mourroit, qu'il resuscite-
roit, qu'il monteroit au Ciel, que la
puissance de son nom luy donneroit par
toute la terre des peuples qui luy se-
roient consacrez, & que ceux qui croi-
roient en luy y trouveroient la remission
de leurs pechez, & leur salut éternel.

16. Jesus-Christ vient donc enfin,
& dans sa naissance, dans sa vie, dans
ses discours, dans ses actions, dans ses
souffrances, dans sa Mort, dans sa Re-
surrection, & dans son Ascension, s'ac-
complissent tous les Oracles des Pro-
phetes. Il envoie le Saint Esprit, il en
remplit les Fideles assemblez dans une
même maison, attendans & demandans
par leurs prieres ce don du Ciel qui leur
avoit été promis. Tout pleins de ce divin
Esprit, ils parlent toutes sortes de lan-
gues; ils attaquent courageusement les
erreurs; ils prêchent les veritez qui nous
sauvent; ils exhortent les hommes à faire
penitence de leurs pechez, & leur pro-
mettent qu'ils en obtiendront le pardon
de la misericorde de Dieu. Non seule-
ment ils prêchent la veritable Religion,
& la veritable pieté, mais afin qu'on ne
puisse douter de ce qu'ils prêchent, ils
le confirment par les miracles les plus
capables d'en établir la verité.

Cependant la rage des Infidelles s'allume contre eux ; mais comme ils ne souffrent rien qui ne leur ait été prédit, leurs souffrances mêmes les fortifient dans l'esperance de ce qui leur a été promis, & les rendent encore plus fidelles à dispenser aux hommes les veritez dont ils sont chargez. Quoyqu'en petit nombre ils parcourent toute la terre ; ils convertissent toutes les nations avec une facilité admirable ; ils croissent au milieu de leurs ennemis, & se multiplient à force de persecutions ; & tous les maux qu'on leur fait souffrir ne servent qu'à les répandre jusques aux extremitez du monde. D'une poignée de gens qu'ils étoient, grossiers, ignorans & méprisez, ils se trouvent tout d'un coup élevez, & celebres par tout le monde, & multiplient avec une vitesse incroyable, faisant plier * sous le joug de Jesus-Christ les plus grands esprits, les plus éloquens, les plus subtils, & les plus sçavans hommes du monde, dont ils font non seulement des Sectateurs, mais des Predicateurs de la doctrine du salut & de la véritable pieté. Dans les divers retours des adversitez & des prosperitez qui leur arrivent, ils ne songent qu'à soutenir courageusement les unes, & à user so-

III.
CLASSE.
A N. 412.

*Apôtres
triomphent
de la perse-
cution.*

*Succes
prodigieux
de la predi-
cation des
Apôtres.*

* Le texte latin est mal ponctué en cet endroit : il faut une virgule après *paucissimi* ; & un point ou tout au moins deux points après *multiplicatur*. Car c'est un autre sens qui recommence ; & *preclarissima ingentia*, est un accusa-

III.
CLASSE:

AN 412.

rif pluriel &
non pas un
nominatif.

brement des autres, & lorsqu'ils voyent que le monde tend à sa fin, & que le débris de toutes choses l'annonce, leur esperance se ranime; & se souvenant que même ces marques du declin du monde ont été prédites, ils attendent avec plus de confiance que jamais la felicité de la celeste patrie.

*L'Eglise
victorieuse
des perfec-
tions par sa
patience.*

Pendant que l'Eglise de Jesus-Christ combat de cette sorte, les nations impies & infidelles fremissent contre elle, & en font l'objet de leur rage & de leur fureur: mais elle demeure victorieuse par sa patience, & par un attachement fidelle & inviolable à sa foy, malgré les cruantez de ses perseuteurs. Dès que la verité, si long-temps cachée sous les figures mysterieuses qui en exprimoient la promesse, vient à paroître, & que le sacrifice qui luy convient commence à s'établir, ceux de l'ancienne Loy, qui n'étoient que des figures de celui-cy, s'abolissent; & le Temple même, qui étoit le seul lieu où l'on les pût offrir, est détruit. Le peuple Juif reprouvé pour son incredulité, est chassé de son propre pays, & dispersé çà & là par le monde, afin qu'il porte de toutes parts les Livres saints, & qu'on ne puisse pas dire que les Propheties qui prédisent Jesus-Christ

*Verité
chasse les
ombres.*

*Sacrifices
abolis.*

*Temple
détruit,*

*Juifs disper-
sez, mais
subsistans
sempres,
& pourquoy*

& son Eglise sont des pieces fabriquées après coup par les Chrétiens, puisqu'elles sont produites par nos adversaires dont l'incrédulité est prédite dans ces mêmes Livres.

Les Idoles & les temples des Demons se détruisent peu à peu, & tout le culte sacrilège qu'on leur rendoit, s'abolit comme il avoit été prédit. Enfin il s'élève des heresies contre le nom de Jesus-Christ, qui se couvrent néanmoins du nom du même J. C. & cela arrive, comme il a été prédit pour donner lieu à l'Eglise de manifester de plus en plus les thresors de la sainte Doctrine dont elle est dépositaire. Tout cela est arrivé de point en point comme il avoit été prédit dans les Livres saints, & l'accomplissement si juste de tant de propheties * nous fait attendre avec confiance ce qui reste à accomplir des promesses de Dieu. OÙ EST L'ÂME touchée du desir de l'éternité, & que le peu de durée de la vie presente ait fait rentrer en elle-même, qui puisse ne pas rendre à des preuves si lumineuses & qui portent si visiblement le caractère de Dieu ?

17. MAINTENANT que trouvez-on dans les livres des Philosophes, &

III.
CLASSE.
AN. 412.

*Idolatrie
ancienne.*

* Il y a encore icy dans le texte latin une mauvaise ponctuation qui brouille le sens : il faut une virgule après tantis, & ôter celle qui est après restant.

CHAP. V
Doctrine

III.
CLASSE.
AN. 412.
de Jesus -
Christ,

Math. 22.
37. &c.

*salutaire
aux Etats
autant
qu'aux par-
ticuliers.*

dans les loix des plus sages Republiques, de comparable à ces deux preceptes où Jesus - Christ nous assure que la Loy & les Prophetes sont compris ; *Vous aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, & de tout votre esprit, & votre prochain comme vous-même ?* Dans ces deux mots se trouve & la Physique, puisque les causes de toutes les choses naturelles sont dans le Dieu qui les a créées, & la Morale, puisque ce qui fait la bonne vie c'est uniquement d'aimer ce qu'il faut aimer ; c'est à dire Dieu & le prochain, & de l'aimer comme il faut ; & la Logique, puisqu'il n'y a point d'autre verité qui éclaire l'ame raisonnable que Dieu seul. On trouve encore dans ces deux regles le bien & la perfection des Societez civiles & des Republiques, qui ne s'établissent & ne subsistent que sur le fondement de la foy reciproque, & de l'union des cœurs ; & cette union ne subsiste que lorsqu'on aime le bien commun, c'est à dire Dieu, qui est le bien veritable & souverain, & lors que les hommes s'aiment les uns les autres, en celuy, & pour l'amour de celuy qui voit, sans que nous puissions l'en empêcher, quel est le principe & le motif de l'amour dont nous nous aimons reciproquement.

18. Quant au stile de l'Ecriture, comment la rend-il accessible, pour ainsi dire, à tout le monde, quoiqu'il s'y trouve des profondeurs que peu d'esprits peuvent penetrer? Dans ce qu'elle dit clairement il semble qu'elle parle au cœur des plus simples aussi bien que des plus éclairez, comme un amy qui ne cherche qu'à se faire entendre à son amy, sans couvrir d'aucun nuage le sens de ses paroles. Et même dans ce qu'elle cache sous des figures mystérieuses, elle n'emprunte point ses expressions de ce qu'il y a de plus sçavant & de moins connu, ce qui en pourroit éloigner les esprits qui ont moins de lumière & d'érudition, comme l'éclat & la magnificence des richesses fait que les pauvres n'osent les approcher. Dans ces endroits-là même, elle conserve une simplicité de stile par où elle appelle tout le monde à soy, pour nous nourrir de la verité qu'elle nous montre quelquefois à découvert, mais qu'elle nous cache aussi quelquefois pour nous exercer.

Car ce qu'elle nous cache dans les passages obscurs n'est que ce qu'elle nous exprime clairement dans les autres ; mais de peur que le peu que nous voyons des veritez qu'elle nous apprend

III.
CLASSE:
A N. 412.

*Caractère
admirable
du stile de
l'Ecriture.*

*Obscuritez
de l'Ecriture
à quoy ten-
dent.*

dans ceux-cy, ne nous en fasse perdre le goût, elle le réveillè en couvrant ailleurs ces mêmes veritez d'une obscurité que nous ne sçaurions nous empêcher de vouloir percer ; & quand nous l'avons percée, ce qu'elle nous cacheoit nous devient comme nouveau, quoique nous le sçussions déjà, & cette sorte de nouveauté nous l'imprime davantage, & nous le fait mieux goûter. Ainsi l'ÉCRITURE, par ses enseignemens salutaires, redresse les esprits qui s'égarent, nourrit & éclaire ceux qui manquent de lumière, & fait les delices de ceux qui en ont le plus. IL N'Y A donc d'ennemis de cette celeste nourriture que ceux qui sont ou assez aveugles pour ne pas voir combien elle est salutaire, ou assez malades pour en avoir de l'éloignement & du degout.

19. Vous voyez combien jé me suis étendu dans cette lettre : ainsi si vous avez de la peine sur quelque chose qui vous paroisse meriter que nous le traitions entre nous, vous ne devez pas craindre de passer les bornes des lettres ordinaires, comme s'il y avoit quelque loy qui vous obligéât à vous y tenir. Car vous sçavez combien les Anciens en ont fait de grandes, quand ils ont eu

quelque matiere à traiter qui ne se pour-
 roit expliquer en peu de mots. Et quand
 les Auteurs dont les ouvrages compo-
 sent ce qu'on appelle *les lettres humaines*
 ne se seroient pas donnez cette liberté,
 nous avons sur cela l'exemple des Au-
 teurs sacrez, qui nous doit être d'une
 bien plus grande autorité que celui des
 autres. Voyez donc de quelle longueur
 sont les lettres des Apôtres, & de ceux
 qui ont travaillé sur l'Ecriture; & ne
 craignez point de proposer un grand
 nombre de questions, s'il y a bien des
 choses à quoy vous trouviez de la diffi-
 culté, ou de vous étendre davantage
 sur ce qui vous en fait, & de le tourner
 de tous les sens, afin que nous ayons
 moyen de dissiper tous vos nuages, au-
 tant que nous en sommes capables, &
 qu'il ne reste rien qui puisse faire obsta-
 cle à la lumiere de la verité.

20. Je sçay que vous avez bien des
 contradicteurs, & de fort opiniâtres; &
 ce sont ceux qui croient, ou qui vou-
 droient faire croire que la doctrine Chré-
 tienne est prejudiciable au bien de la
 Republique, & qui ne sont dans cette
 fausse opinion, que parce qu'ils vou-
 droient que la Republique subsistât par
 l'impunité du vice, plutôt que par la

III.
 CLASSE.
 AN. 412.

Pourquoy
 on accusoit
 la doctrine
 de Iesus-
 Christ d'être
 contraire
 au bien de
 la Repu-
 blique.

III.
CLASSE.
AN. 412.
*la Republi-
que.*

pratique solide de la vertu. Mais IL N'EN est pas de Dieu comme des Rois de la terre ou des Magistrats, à l'égard de qui tous pechez sont impunis dès qu'ils sont communs. La justice de Dieu ne laisse rien d'impuni ; mais sa miséricorde & sa grace, prêchée aux hommes par Jesus-Christ homme, & répandue sur eux par le même Jesus-Christ Dieu & homme, aussi bien que par son Pere éternel, n'abandonne point ceux qui vivent de la foy, & qui le servent avec piété, soit dans les maux de cette vie, lorsqu'ils les supportent patiemment & courageusement, soit dans la jouissance des biens de la terre, lorsqu'ils en usent sobrement, & qu'ils les dispensent libéralement. Car ils recevront pour l'un & pour l'autre une recompense éternelle dans la Celeste patrie, où il n'y aura plus de misère à supporter, ny de cupidité à reprimer ; & où affranchis de toute peine & de toute servitude, nous n'aurons qu'à aimer Dieu à jamais, & à nous aimer les uns les autres.

*Felicité de
l'autre vie.*

Que Dieu, par sa miséricorde & par sa toute-puissance, vous conserve & vous rende toujours heureux de plus en plus, mon tres-cher fils & tres-illustre Seigneur. Je saluë en Jesus-Christ, comme

je dois, votre tres-sainte & tres-digne
meſe, & prie Dieu qu'il exauce les prie-
res qu'elle luy fait pour vous. Mon tres-
saint frere & Collegue dans l'Episcopat
Possidius vous saluë tous avec beaucoup
d'affection.

III.
CLASSE.
AN. 412.

LETTRE CXXXVIII. *

*Saint Augustin fait réponse à la lettre par
laquelle Marcellin l'avoit prié de satisfai-
re aux difficultez de Volusien, auxquelles
Marcellin en avoit ajouté quelques au-
tres, qui avoient été proposées en même
temps, & qui sont : Pourquoi Dieu avoit
aboli l'ancienne Loy ? Que la doctrine
de l'Evangile étoit contraire au bien des
Etats ; & que les pretendus miracles d'Ap-
pollonius & d'Apulée étoient au dessus de
ceux de Jesus-Christ.*

* Ecrite
l'an 412.
C'étoit au-
paravant la
5. & celle
qui étoit la
138. est pre-
sentement la
125.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST
son tres-cher fils, le tres-illustre Sei-
gneur MARCELLIN.

I. J'AY crû qu'en répondant à la
lettre si éloquente de mon très-
cher fils, le très-illustre Seigneur Volu-
sien, je ne devois toucher qu'aux diffi-
cultez surquoy il a jugé à propos de me
consulter ; & que pour celles que vous

CHAP. I.

y ajoutez, comme ayant été proposées ou insinuées par d'autres, ou par luy-même, c'étoit avec vous que je devois les résoudre, autant que j'en suis capable; non comme on pourroit faire dans un juste volume, mais autant que l'étendue d'une lettre le peut permettre; afin que, si vous le jugez à propos, vous communiquiez ce que je vous auray dit à ceux à qui vous vous appercevrez, dans les entretiens que vous avez tous les jours les uns avec les autres, que ces difficultés font de la peine. Que si ce que je vous diray icy ne suffit pas pour des esprits qui n'ont peut-être pas encore assez de foy & de piété pour le goûter, nous traiterons entre vous & moy ce que vous croirez qui pourra leur suffire, & nous le leur montrerons quand nous l'aurons mis en état. Car il y a bien des choses qui les choquent peut-être présentement, & contre quoy leur esprit se revolte, dont on pourra quelque jour les rendre capables, en traitant les choses plus au long, ou d'une manière plus fine & plus exacte, ou en leur opposant une autorité à quoy leur raison même ne leur permettra pas de résister.

* Let. 136.
nombre 2. »

2. Vous dites donc, * qu'il y en a qui

ne choquez de ce que le Dieu que nous adorons, & qui est constamment le même qu'on adoroit sous l'ancien Testament, a rejeté les Sacrifices de ce temps, & veut presentement qu'on luy en fere de nouveaux : car on ne peut chanter, disent-ils, que ce qui n'a pas dû être établi, & ce qui a dû l'être n'a pas dû être changé ; une chose bien établie ne pouvant être changée sans d'abordement & sans injustice. Ce sont les propres termes de votre lettre que je rapporte.

Si je voulois répondre à cette objection avec toute l'étendue qu'elle demanderoit, le temps me manqueroit plutôt que les exemples, pris & de la nature, & de la conduite des hommes. Car & l'un & l'autre ont leurs changemens, reglez & assortis aux diverses conjonctures des temps, sans qu'on puisse dire qu'il en arrive aucun à la raison qui preside aux uns & aux autres. Je ne toucheray que quelques-uns de ces exemples, qui offriront à ceux qui ont quelque ouverture d'esprit, pour leur en faire trouver une infinité d'autres. L'été ne succède-t'il pas à l'hiver, & le chaud au froid par un progrès insensible : ne voyons-nous pas une vicissitude continuelle de

“ III.
“ CLASS.
“ AN. 412.
“
“ Objection
“ sur le
“ change-
“ ment des
“ sacrifices.

Tout est
plein de
changemens
qui ont leur
raison.

jours & de nuits qui se succèdent ? de combien de divers âges nôtre vie est-elle composée ? nous passons sans retour de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à un âge plus meur, d'où nous passons tout de même à la vieillesse, & de la vieillesse à la mort qui la fait finir, comme elle avoit fait finir l'âge qui la precede. Or tous ces changemens se font, sans que l'ordre de la Providence qui les fait puisse être accusé de changement, comme l'ordre de l'agriculture ne change pas non plus, quoiqu'il ne fasse pas faire en été ce qu'il faisoit faire en hiver ; & comme celui qui se leve le matin, au lieu qu'il s'étoit couché le soir, ne change pas pour cela le plan de sa vie. Un Maître ne fait-il pas faire aux enfans avancez autre chose que ce qu'il leur demandoit dans la premiere enfance ? l'ordre & la maniere d'enseigner ne change donc pas, quoiqu'il change ses leçons & ses preceptes.

a

3. Vindicien ^a ce grand Medecin de

a. VINDICIEN est le même dont nôtre Saint fait l'éloge en deux endroits de ses Confessions, & dont Dieu se servit pour le desabuser de la vaine confiance qu'il avoit à l'Astrologie judiciaire. Il en parle comme d'un homme fort sage, d'un grand esprit, tres-sçavant, & tres-célebre dans la medecine. Il étoit Proconsul d'Afrique lorsque saint Augustin remporta le prix des ven,

nôtre

notre temps, ayant été appelé par un malade, fit mettre sur son mal le remede qu'il y crut propre selon l'âge du malade, & le malade fut guery. Quelques années après le mal étant revenu, on crut qu'il n'y avoit qu'à y appliquer le même remede; mais il ne fit qu'augmenter le mal. Le malade bien étonné appelle le Medecin, & luy conte ce qui luy étoit arrivé, surquoy le Medecin, qui étoit habile & d'un esprit penetrant, luy dit : *ce qui fait que vous vous êtes mal trouvé de ce remede, c'est que je ne vous l'avois pas ordonné.* Cette réponse fit croire à quelques-uns des assistans, qui ne connoissoient pas assez Vindicien, qu'il y avoit plus de magie que de medecine dans sa maniere de traiter; & comme ils le prierent de s'expliquer, il leur fit comprendre ce qu'ils n'avoient pas entendu d'abord; & leur dit que le malade n'étant plus dans le même âge, il ne luy auroit pas ordonné le même remede : tant il est vray qu'encore que les raisons & les regles de l'art demeurent les mêmes, elles obligent de changer les remedes selon la diversité des temps.

4. Il n'est donc pas vray que ce qui a

& il luy avoit mis sur la tête la couronne qu'on donnoit à celui qui avoit le mieux fait.

418 *S. Augustin à Marcellin,*

été une fois bien établi ne se doive jamais changer, puisque souvent, lorsque le temps a changé l'état des choses, la droite raison veut que l'on change ce qui avoit été auparavant tres-bien établi. Ainsi bien loin qu'il soit vray de dire qu'on ne fait pas bien de le changer, il est vray au contraire, qu'on ne feroit pas bien de ne le pas changer; parce que l'un & l'autre n'est bien qu'autant que la diversité des temps demande l'un ou l'autre. Car comme il peut arriver que dans un même temps une même chose doive être faite par l'un, & non pas par l'autre, selon la diversité des personnes; ainsi il peut arriver que la même personne doive faire tantôt une chose, tantôt une autre, selon la diversité des temps.

*Difference
entre ce qui
est bien en
soy, & ce qui
n'est bien
que parce
qu'il con-
vient.*

5. Pour voir combien cela va loin, il ne faut qu'être capable d'appercevoir en toutes choses la difference qu'il y a entre ce qui est bien en soy, & ce qui n'est bien qu'autant qu'il convient à quelque autre chose, & vouloir bien y faire attention. Car pour juger de ce qui est bien en soy, on n'a égard qu'à la chose même: mais pour juger de ce qui convient ou ne convient pas, il faut encore avoir égard à quelque chose d'étranger;

puisque ce qu'on appelle convenance ou disconvenance, décence ou indécence dépend, non de ce qu'une chose est en elle-même, mais de son rapport avec quelque autre. Appliquons cecy au sujet dont il s'agit. Les Sacrifices que Dieu avoit ordonnez dans l'ancienne Loy convenoient à ces premiers temps, mais ils ne conviennent plus à celui où nous sommes, puisque Dieu qui connoît sans comparaison mieux que l'homme, ce qu'il y a de propre pour chaque temps, en a ordonné d'autres pour celui-cy; & qu'étant, tout immuable qu'il est, le modérateur aussi bien que le Créateur de tout ce qui est sujet à changer, il sçait parfaitement ce que chaque temps & chaque état des choses demande qu'il fasse, qu'il ajoute, qu'il ôte, qu'il abolisse, qu'il augmente, ou qu'il diminue; jusques à ce que le cours des siècles, qui enferme les divers états des choses, assortis & proportionnez aux divers temps, & qui coule avec un ordre admirable, à peu près comme un grand Poème d'une cadence & d'une modulation exquise, s'acheve & se termine, & fasse passer à la claire vision & à la contemplation éternelle de Dieu, ceux qui le servent comme il faut dans cette vie

III
CLASSE.
AN. 412.

*Pourquoy
Dieu a
changé ce
qu'il avoit
ordonné
dans l'an-
cien Testa-
ment.*

*Beauté de
l'ordre que
compose la
succession
des choses
qui passent.*

1. Cor. 5. 7.

III.
CLASSE.

A. N. 412.

* Il faut
lire icy dans
le latin, &
jam au lieu
d'*etiam*.

*Dieu ne
nous deman-
de rien pour
luy.*

* qui est le temps de la foy.

6. C'est se tromper que de croire que Dieu ordonne ces choses-là pour aucun plaisir ny aucun profit qui luy en revienne : si cela étoit on auroit sujet de s'étonner qu'il les eût changées, comme si son plaisir pouvoit changer, & que ce fût ce qui l'eût obligé de demander une sorte de sacrifices dans un temps, & un autre dans un autre. Il s'en faut bien que cela ne soit ainsi. Dieu ne demande rien pour son profit, mais pour le bien de ceux à qui il demande; & c'est ce qui fait qu'il est véritablement le Seigneur, puisqu'il n'a nul besoin de ceux qui le servent, & que ce sont eux au contraire, qui ont besoin de luy. C'est ce que nous apprend le vieux Testament même : car dès le temps qu'on luy offroit de ces sortes de sacrifices qu'on ne luy offre plus aujourd'huy, il a été dit, *Vous* *êtes mon Dieu, parce que vous n'avez que* *faire de mes biens.* Dieu n'avoit donc que faire de ces sacrifices, luy qui ne peut avoir besoin de rien; mais il les avoit instituez pour être des signes de ce qui nous vient d'enhaut, & qui va ou à nous enrichir du don des vertus, ou à nous faire acquérir le salut éternel, & pour être aux hommes un exercice de

Psal. 15. 2.

*Raison de
l'institution
des sacrifices
de l'ancien-
ne Loy.*

piété tres-utile & tres-salutaire.

7. Il faudroit beaucoup de discours pour traiter à fonds de la diversité des signes, entre lesquels on donne le nom de *Sacremens* à ceux qui regardent les choses de Dieu. Or de la même manière qu'un homme ne doit pas être accusé de legereté, ny d'inconstance, pour faire autre chose le matin, & autre chose le soir, autre chose ce mois ou cette année, & autre chose cet autre mois ou cette autre année, Dieu n'en sçauroit être accusé non plus pour avoir voulu qu'on luy offrît une sorte de sacrifice dans les premiers temps, & une autre dans les derniers, par où il n'a fait que placer & arranger dans la suite des temps, qui coulent & qui changent, mais sans que pour cela il luy arrive aucun changement, certaines significations mystérieuses qui convenoient au temps où elles ont été instituées, & qui alloient à instruire les hommes des vérités salutaires de la Religion. Car afin que ceux qui sont choquez de ces changemens sçachent qu'ils étoient dès le commencement dans les desseins de Dieu, & que ce n'a pas été dans le temps de l'établissement des nouveaux sacrifices que les Anciens ont commen-

III.
CLASSE.
AN. 412.

*Ce que
signifie le
mot de Sa-
crement.*

*Change-
ment des
sacrifices de
l'ancien*

422 *S. Augustin à Marcellin,*

III.
CLASSE.
A N. 412.

*Testament
marqué
dans les
Prophetes
mêmes.*

*Pf. 101. 27.
Q. 28.*

Psal. 15. 2.

Ibid. v. 4.

cé de luy déplaire, comme par un mouvement soudain d'une volonté sujete à changer, mais que ce changement étoit déjà resolu & arrêté dans les conseils de la sagesse de ce Dieu, à qui l'Ecriture a dit, sur le sujet d'autres changemens bien plus considerables, *pour les Cieux, vous les changerez, & on les verra tous differens de ce qu'ils sont; mais pour vous vous êtes toujours le même*, il faut leur faire entendre que ce changement, par où les Sacremens du nouveau Testament ont été substituez à ceux de l'ancien, se trouve prédit par les Prophetes. Par-là ils comprendront, s'ils en sont capables, que ce qui arrive de nouveau dans le temps, n'est point nouveau à l'égard de celui qui a fait les temps; qu'en luy toutes choses subsistent ensemble sans aucune succession de temps; & qu'il les distribuë & les place chacune dans le temps qui luy convient. Car dans ce même Pseaume où il est dit, *Vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez que faire de mes biens*, (ce que j'ay déjà rapporté plus haut pour montrer que Dieu n'a pas besoin de nos sacrifices) le Prophete faisant parler Jesus - Christ, ajoûte un peu plus bas, *Ce ne sera point pour répandre du sang que je les assembleray*, c'est à

dire, pour immoler des animaux, comme faisoient les Juifs dans leurs assemblées; & dans un autre Pseaume : *Je n'ay que faire des veaux de vos étables, ny des boucs de vos troupeaux*; & dans un autre Prophete, *Le temps viendra, dit le Seigneur, que je feray avec la maison de Jacob une nouvelle alliance, toute différente de celle que je fis avec leurs pères, lorsque je les tiray de l'Egypte*; sans compter plusieurs autres passages qu'il seroit trop long de rapporter, & par où il a été prédit que Dieu feroit sur ce sujet ce que nous voyons qu'il a fait.

III.
CLASSE.
A N. 412.
Psal. 49. 9.

Jerem. 31. 31.
& 32.

8. Après avoir donc vû que ce qui a été tres-bien établi dans un temps, peut être changé dans un autre, sans que celui qui fait ce changement change pour cela les dispositions de sa sagesse, dans les thresors de laquelle toutes choses subsistent ensemble, & sans aucune succession de temps, quoiqu'elles ne puissent pas s'exécuter toutes à la fois, parceque les temps où elles conviennent, ne peuvent venir que les uns après les autres, peut-être qu'on attend que nous apportions la raison de ce changement; mais vous voyez bien que c'est une chose qui demanderoit beaucoup de discours. Ce qu'on en peut dire icy en peu de mots,

III.
CLASSE.
AN. 411.

*Raison du
changement
des sacrifices
& des sacre-
mens de l'an-
cienne Loy.*

& qui peut suffire à un homme de bon esprit, c'est qu'il étoit à propos que les Sacremens qui serviroient de commémoration de Jesus-Christ venu, fussent differens de ceux qui n'étoient que des predinctions de sa venue ; comme il a été à propos icy, en traitant cette matiere, de changer les paroles selon la diversité des choses. Car autre chose est de predire Jesus-Christ à venir, & autre chose de celebrer la memoire de Jesus-Christ déjà venu.

CHAP. II.

9. PASSONS maintenant à ce qui suit dans vôtre lettre. Ils ajoutent, dites-vous, * que ce que l'on prêche de Jesus-Christ & de sa doctrine, ne convient nullement à ce qui se pratique dans les Republiques ; puisque l'on dit qu'un de ses preceptes est qu'il ne faut rendre à personne le mal pour le mal ; qu'après avoir été frappé sur une joue il faut tendre l'autre ; que quand on nous veut ôter nôtre robbe, il faut encore donner le manteau ; que si quel-qu'un nous veut forcer de faire mille pas de chemin avec luy, il en faut faire deux mille, qui sont toutes choses contraires aux mœurs & aux usages de la Republique. Car qui est-ce, disent-ils, qui se laisse enlever son bien par son en-

* Let. 136. 2.

Objection,

sur ce

qu'on pre-

tend que

la doctri-

ne de Je-

sus-Christ

est con-

traire au

bien des

Etats,

Rom. 12.

17.

Mat. 5. 39.

Ibid. v.

40.

Ibid. v. 41.

Lettre CXXXVIII. 425

nemy ? qui est-ce qui ne cherche pas à rendre le mal pour le mal aux Barbares qui viennent ravager les Provinces de l'Empire ? Si nous avions affaire à des gens qui eussent moins de lettres & d'étude, il faudroit peut-être employer plus de raisons & de discours à refuter ces objections des calomnieurs de l'Eglise, ou de ceux-mêmes qui les proposent pour s'éclaircir, plutôt que par aucun dessein de nous calomnier. Mais sans nous mettre en peine de chercher d'autres raisons, nous n'avons qu'à leur demander, comment ces Romains, qui aimoient mieux pardonner les injures que de s'en venger, ont pu gouverner & augmenter, comme ils ont fait, cette République si petite & si pauvre dans ses commencemens, & qu'ils ont porté à un si haut point de grandeur & d'opulence ? Comment l'entendoit Cicéron, lorsque voulant louer les mœurs de César, qui étoit alors le modérateur de la République, il disoit que *César n'oublioit rien que les injures* ? C'étoit une grande louange, ou une grande flatterie dans la bouche de Cicéron ; mais toujours pretendoit-il par-là plaire à César, soit en le représentant tel qu'il étoit, si c'étoit une véritable louange, ou en feignant de le

“ III.
CLASSE.
“ AN 412.
“

Sallust.
Catil.
refutée par
l'exemple
même des
Romains.

Pour Q.
Ligar.

426 *S. Augustin à Marcellin,*

III.
CLASSE.
A. N. 4II.

croire tel que doit être celuy qui gouverne une Republique , si c'étoit une flatterie. Or de *ne point rendre le mal pour le mal* n'est-ce pas la même chose que d'avoir la vengeance en horreur, d'aimer mieux pardonner les injures que de s'en venger , & de *ne rien oublier que les injures* ?

*Injustice
des ennemis
de la Reli-
gion Chrétienne.*

Rom. 12. 17.

10. Quand on lit ces choses-là dans les Auteurs prophanes, on se récrie ; on les admire ; on trouve qu'une Republique, dont les mœurs étoient *d'aimer mieux pardonner les injures que de s'en venger*, meritoit de monter au point de grandeur & de puissance , où l'on a vu celle-là , & de commander à tant de nations ; & quand on lit dans les livres où Dieu parle , qu'il ne faut point rendre le mal pour le mal , quand on entend du haut du Ciel cette leçon adressée à toute creature raisonnable de tout sexe , de tout âge , de toutes conditions , on s'élève contre la Religion, & l'on dit qu'elle est ennemie du bien de la Republique. Si cette divine leçon étoit écoutée comme elle le devrait être, on verroit qu'avec cela seul on établiroit, on conserveroit, on affermiroit , on augmenteroit la Republique, bien mieux que n'ont sçu faire ny Romulus, ny Numa, ny Brutus, ny tout

ce qu'il y a eû de grands hommes parmy les Romains. Car qu'EST-CE que le bien de la Republique, sinon le bien du peuple ? c'est donc le bien commun qui est le bien de la Republique. Et qu'est-ce qu'une Republique, sinon une multitude bien d'accord, & dans une grande union de cœurs & de sentimens ? C'est ce que les Romains-mêmes nous apprennent quand ils disent, que *ce qui n'étoit qu'une multitude errante & dispersée, pris en tres-peu de temps, par l'union des cœurs, la forme de Republique.* Or comment se feroient-ils avisez de faire lire dans leurs Temples des preceptes tendans à unir les cœurs, eux qui adorant des Dieux tous opposez, étoient sans cesse dans la crainte de déplaire à l'un par le culte qu'ils rendoient à l'autre. Car tous ces Dieux étoient en guerre les uns contre les autres, & si leurs adorateurs s'étoient voulu brouiller comme eux, la Republique s'en seroit allée en pieces, comme il est arrivé par les guerres civiles, lors que leurs mœurs s'alterant peu à peu furent venues à ce point de corruption où on les a vûes dans les derniers temps de la Republique.

II. Qui peut ignorer au contraire, je dis même parmy ceux qui ne font point

III.
CLASSE.
AN. 412.

Ce que c'est que le bien de la Republique.

Ce que c'est que Republique.

Nulla autre Religion que la Chrétienne ne s'est appliquée à instruire les peuples de leurs devoirs.

III.
CLASSE.
A N. 412.

Mat. 5. 39.
40. & 41

*A quoy
tend la pa-
tience avec
laquelle Je-
sus-Christ
vient que
nous souf-
frions les
injuries.*

Rom. 12. 21

profession de la Religion de Jesus-Christ, combien on lit tous les jours dans nos Eglises de preceptes qui tendent à unir les cœurs, & qui n'ont point été puisés dans les raisonnemens des hommes, mais qui sont tirez de la parole de Dieu même? C'est à quoy tendent particulièrement ceux qu'on aime mieux décrier que de s'en instruire, que quand on a été frappé sur une joue il faut tendre l'autre; que quand on veut nous ôter nôtre robe il faut encore donner le manteau; & que si quelqu'un nous veut forcer de faire mille pas avec luy il en faut faire deux mille. Car cela ne va qu'à faire que les méchans soient vaincus par les bons, ou plutôt que ce qu'il y a de mauvais dans les méchans soit vaincu & détruit par le bien, & que l'injuste & le méchant soit délivré non du mal qu'on luy pourroit faire exterieurement, & qui seroit plutôt un mal pour celuy qui le luy feroit que pour luy-même, mais de celuy qui regne dans son cœur, & qui luy feroit plus de tort que tous ceux que ses plus cruels ennemis luy pourroient faire.

C'est pour cela que QUAND ON veut vaincre le mal par le bien on souffre avec patience la perte de ses biens tem-

porels , afin de montrer combien la foy
 & la justice Chrétienne doivent donner
 le mépris pour ces faux biens, dont l'a-
 mour fait la malice de celuy qui les ôte
 à son frere , & qu'ainsi l'auteur de l'in-
 jure apprenant de celuy qui la reçoit ,
 combien peu de cas on doit faire de ce
 qui le porte à faire une injustice , revien-
 ne par la penitence à des sentimens de
 paix , & se trouve forcé , non par la vio-
 lence , mais par la patience & la charité
 de celuy qui a reçu l'injure , de rentrer
 dans cette union de cœurs , qui est le
 plus grand bien de la Republique. Car
 pour pratiquer comme il faut ces divi-
 nes leçons , il faut avoir lieu de croire
 que ce qu'on fait , puisse servir à celuy
 pour qui l'on le fait , & qu'on pourra par-
 là le faire revenir à luy-même , & luy
 inspirer des sentimens de paix. C'est tou-
 jours dans cet esprit qu'on doit agir ,
 quoique l'effet ne s'en ensuive pas ; &
 que celuy qu'on tâche de ramener &
 d'appaiser , ne veuille pas profiter du re-
 mede qu'on luy presente.

III.
 CLASSE.
 AN. 412.

*Dans quel
 esprit il faut
 souffrir les
 injures.*

12. Car , à s'attacher aux termes , ce
 seroit la joue gauche qu'il faudroit pre-
 senter après avoir été frappé sur la droi-
 te , puisque c'est précisément ce que
 portent les paroles de Jesus-Christ : mais

Mat. 5. 39.

III.
CLASSE.
AN. 412.

*Que veut
dire le pre-
cepte de pre-
senter la
jouë gauche,
après avoir
été frappé
sur la droite.*

*Quel est
le temps de
la vengeance.*

d'ailleurs , comme c'est la gauche que l'on frappe d'ordinaire , parce que c'est celle qui est exposée à la main droite de celui qui frappe , ce seroit la droite qu'il auroit fallu nous ordonner de présenter après avoir été frappé sur la gauche , si J. C. avoit prétendu que l'on prit ce precepte à la lettre. Il se doit donc entendre comme s'il y avoit , si quelqu'un vous attaque par ce qui vous doit être le plus cher & le plus précieux de tout ce qui est en vous , abandonnez luy ce qui l'est le moins. Car d'AVOIR plus de soin de nous venger que de conserver la patience , ce seroit mépriser les biens éternels , pour sauver les temporels , au lieu qu'il faut mépriser les temporels pour sauver les éternels , c'est à dire *tendre la gauche pour sauver la droite* , c'est ce que les saints Martyrs ont toujours eû en vûë , sçachant que la vengeance ne se peut justement demander que lors qu'il n'y aura plus de lieu à l'amendement , c'est à dire qu'il faut la réserver pour le jugement dernier. Mais tant que nous sommes dans cette vie , il faut bien prendre-garde que l'envie de nous venger ne nous fasse perdre la patience , pour ne rien dire de plus. Car cela seul nous doit être plus précieux que

Tout ce que nos ennemis nous peuvent
 ter. C'est à quoy saint Luc a parti-
 culierement pris-garde, lors qu'en rap-
 portant cette même parole de Jesus-
 Christ, il s'est contenté de parler des
 deux jouës, sans distinction de droite ny
 de gauche, ce qui va seulement à nous
 recommander la patience, au lieu que
 saint Mathieu, en faisant cette distinc-
 tion, nous insinuë ce que je viens d'ex-
 pliquer. Il faut donc que l'homme juste,
 & qui fait profession de pieté, soit prêt
 de souffrir avec patience la malice des
 méchans, par l'envie qu'il a qu'ils de-
 viennent bons, & de voir augmenter par
 là le nombre des gens de bien, au lieu
 que s'il imitoit leur malice, il augmen-
 teroit luy-même celuy des méchans.

13. Mais enfin ces preceptes de Jesus-
 Christ regardent plutôt la preparation
 du cœur, que ce qui se passe au dehors, &
 ne vont qu'à nous faire conserver au de-
 dans la patience & la charité, nous lais-
 sant au surplus dans la liberté de faire
 au dehors ce qui paroîtra le plus utile
 pour ceux dont nous désirons le bien.
 C'est ce que Jesus-Christ même, ce par-
 fait modele de patience & de douceur,
 nous a fait voir clairement par son exem-
 ple, lorsqu'ayant été frappé sur la jouë,

III.
 CLASS. B.
 A. N. 412.
 Luc. 6. 29.

Math. 5. 39.

Precepte de
 tendre l'au-
 tre jouë
 comment se
 doit obser-
 ver.

Exemple
 de Jesus-
 Christ mê-
 me sur cela.

III.
CLASSE.
AN. 412.

Iean. 18. 23.

Luc. 23. 34.

Autre
exemple de
saint Paul.

Act. 23. 3.

Ibid. v. 4.

Act. 23. 5.

S. Paul
ne recon-
noissoit plus

il ne fit autre chose que répondre ; Si j'*ay* mal parlé faites le voir : mais si j'*ay* bien parlé pourquoi me frappez-vous ? A prendre donc son precepte à la lettre , il ne l'a point accompli , puisqu'il n'a point tendu l'autre joue , & qu'au contraire il parla d'une maniere à empêcher que celui qui l'avoit outragé ne redoublât. Cependant il étoit venu dans la disposition, non seulement de souffrir des outrages tels que celui qu'on luy venoit de faire, mais de mourir sur une Croix pour ceux même qui le traitoient de la sorte , pour lesquels il disoit à son Pere du haut de la fienne ; *Mon Pere , pardonnez-leur , car ils ne savent pas ce qu'ils font.*

On trouveroit tout de même que saint Paul n'a pas non plus observé le precepte de son Maître & de son Seigneur, lorsqu'ayant été frappé au visage comme luy, par l'ordre du Prince des Prêtres, il luy dit , *Dieu vous frappera , mairaille blanchie ; quoy , vous êtes icy pour me juger selon la Loy , & contre la Loy vous commandez qu'on me frappe ?* Et lorsque ceux qui étoient là presens luy dirent , *ôsez-vous bien traiter ainsi le Prince des Prêtres ?* il leur répondit d'une maniere moqueuse ; *Je ne sçavois pas , mes freres , que ce fût le Prince des Prêtres , car il est écrit*

dit vous ne manderez point le Prince du peuple : ce qui alloit à faire comprendre à ceux qui auroient de l'intelligence, qu'en traitant Ananias de *muraille blanche*, il avoit voulu marquer que le Sacerdoce des Juifs n'étoit plus que grimace & hypocrisie ; ayant été ancanti par l'avènement de Jesus-Christ. Car d'ailleurs, il n'étoit pas possible que saint Paul, qui avoit été nourri au milieu de ce peuple, où il avoit étudié la Loy, ne connût point le Prince des Prêtres, & il étoit trop connu lui-même de ceux qui étoient-là presens, pour les pouvoir tromper en faisant semblant de ne le pas connoître.

14. C'est donc dans la disposition du cœur qu'il faut toujours accomplir ces préceptes de patience, en sorte que la volonté ne se départe jamais de ces sentimens de charité qui font qu'on ne veut point rendre le mal pour le mal. Mais cela n'empêche pas qu'on ne fasse souffrir aux méchans bien des choses qui leur déplaisent, & qu'on ne les punisse par une severité charitable, qui regarde ce qui leur est utile, plutôt que ce qui leur plairoit. C'est ce que les Auteurs mêmes prophanes ont si fort loué dans un des Chefs de la Republique Romaine.

III.
CLASSN
A N. 412
*de Sacerdote
parmy les
Juifs depuis
Jesus-Christ.*

no *. Car avec quelque severité qu'un pere puisse châtier son fils , il ne se dépouille jamais des sentimens de l'affection paternelle , mais ils ne l'empêchent pas aussi de traiter son fils d'une maniere fort contraire à ce qu'il voudroit , & même fort dure & fort douloureuse , pour le guerir malgré luy par le mal même que l'on luy fait.

Si ces preceptes de Jesus-Christ s'observoient donc dans la Republique , on garderoit la charité jusques dans la guerre , & l'on ne voudroit vaincre que pour le bien même des vaincus , & pour les ramener à la pieté & à la justice , qui sont ce qui maintient la paix dans la société civile. Car ON EST HEUREUX d'être vaincu , quand par-là on perd le moyen de mal faire ; & il n'y a rien au contraire de plus miserable , que de prosperer dans le mal ; puisque cette fausse prosperité nourrit & entretient l'impunité & la licence , qui sont les plus terribles punitions des méchans , & fait que leur mauvaise volonté , qui comme un ennemi invisible les ravage intérieurement , se fortifie tous les jours de plus en plus. Cependant IL Y A dans les hommes tant de corruption & d'opposition au bien , que la Republique leur

paroît florissante, lorsqu'on bâtit des maisons magnifiques, & qu'on laisse aller en ruine tout ce qui fait la beauté des ames; lorsqu'on élève des theatres & qu'on s'appé les fondemens de tout bien & de toute vertu; lorsqu'on cherche de la gloire devant les hommes par de folles dépenses, & qu'on néglige les œuvres de misericorde; lorsque les Comédiens & les bouffons sont dans l'abondance & dans les delices par les profusions des riches, & que les pauvres manquent du nécessaire; enfin lorsque le Dieu dont la doctrine condamne à haute voix ces excez, est blasphémé par des peuples impies, & que l'on se fait des Dieux en l'honneur de qui l'on puisse faire paroître sur les theatres des infamies qui deshonnorent également l'ame & le corps.

QUAND Dieu permet qu'on soit dans une abondance qui entretient ces desordres, c'est alors qu'il est le plus en colère, & quand il les laisse impunis, c'est alors qu'il les punit le plus severement. Comme au contraire quand il renverse ce qui sert de soutien au vice & qu'il appauvrit un peuple, dont les richesses entretiennent la licence, c'est par une faveur de sa misericorde, quoi-

III.
CLASSE.
A N. 412.

Combien les hommes sont aveugles sur ce qu'ils appellent l'état florissant d'un Royaume ou d'une Republique.

L'abondance est quelque fois un effet de la colere de Dieu.

III.
CLASSE.
A N. 412.

qu'on la prenne pour un effet de sa colère. Car ce seroit même une œuvre de miséricorde aux gens de bien, que de prendre les armes, s'il étoit possible, pour abolir ces vices, & dompter la licence d'une cupidité que l'autorité legitime des Magistrats devroit extirper ou reprimer.

*Profession
des armes
non défen-
due.*

15. Si la doctrine de l'Evangile condamnoit absolument toutes sortes de guerres, saint Jean n'auroit point eû d'autre conseil à donner aux Soldats qui le consultoient sur ce qu'ils avoient à faire pour se sauver, que de renoncer à la profession des armes. Cependant il ne leur dit autre chose, sinon, *ne faites ny violence, ny fraude à personne, & contentez-vous de votre paye.* Or dès-là qu'il leur ordonne de se contenter de leur paye, il est clair qu'il ne leur deffend pas de porter les armes. QUE ceux donc qui disent que la doctrine de Jesus-Christ est contraire au bien de la Republique, nous donnent des armées composées de soldats tels que cette doctrine veut qu'on soit dans la profession des armes; qu'ils fassent que les peuples des Provinces, les maris & les femmes, les parens, les enfans, les maîtres, les esclaves, les Rois, les Juges, les peagers &

Lut. 3. 14.

*Ce que l'on
seroit qu'un
Etat où tout
le monde
vivroit se-
lon les regles
de l'Evan-
gile.*

les contribuables, soient chacun dans leur état tels que la doctrine de Jesus-Christ les demande, & nous verrons s'ils oseront dire encore après cela, que cette doctrine est contraire au bien de la Republique, & s'ils ne seront pas forcés au contraire, d'avouër que rien ne luy scauroit être plus salutaire si on vouloit la pratiquer.

16. Quant à ce qu'ils disent que quelques-uns des Empereurs Chrétiens ont fait beaucoup de tort aux affaires de l'Empire Romain, est-ce une chose qui vaille la peine d'y répondre, & ces reproches generaux ne sentent-ils pas la calomnie? Quand ils marqueront quelque faute particuliere des derniers Empereurs on leur en marquera tout autant, & peut-être même de plus grandes de ceux qui n'étoient pas encore Chrétiens; & cela leur fera comprendre, que c'est aux personnes, & non pas à la doctrine qu'il faut imputer ces choses-là; ou que ce n'est pas tant aux Empereurs mêmes qu'il s'en faut prendre, qu'à ceux qui agissent sous leurs ordres, & dont ils ne scauroient se passer.

Ne sçait-on pas dans quel temps la Republique Romaine a commencé d'aller en decadence? leurs propres Au-

III.
CLASSE.
A N. 412.

*Autre
objection,
que les Em-
pereurs
Chrétiens
avoient fait
tort à la
Republique,*

*refutée par
l'exemple
des Em-
pereurs
Payens,*

*Et par les de-
sordres du
temps où la
Republique
Romaine
avoit com-
mencé à dé-
choir.*

III.
CLASSE.
AN. 412.

*Sallust.
Ingurth.*

*Avarice
des soldats
Romains,
premiere
cause de la
decadence
de la Re-
publique.*

theurs en font foy , & que longtemps devant que le nom de Jesus-Christ fut connu sur la terre , on avoit dit de cette Republique , qu'il n'y avoit rien qui n'y fût à vendre , & qu'elle ne dureroit gueres s'il se trouvoit un acheteur. Le même Historien qui a rapporté cette parole , & qui écrivoit avant la venue de Jesus-Christ , ne marque-t'il pas encore , dans l'histoire de la conjuration de Catilina , en quel temps les Soldats Romains commencerent d'aimer le vin , les statues , les tableaux , les vases cifelez ; de les enlever , & aux particuliers , & au public ; de piller les Temples , & de mettre la main sur les choses sacrées , aussi bien que sur les prophanes ? C'est donc dès le temps que la corruption s'est mise dans les mœurs des Romains , & que dominez par leur avarice ils commencerent de prendre à toutes mains , n'épargnant non plus leurs propres Dieux que les hommes , c'est alors , dis-je , que la Republique commença de perdre son lustre & sa force , de se defigurer & de s'affoiblir. De dire maintenant quelles ont été les suites de ces vices des Romains , de quelle maniere cette iniquité s'est engraislée , pour ainsi dire , aux dépens du genre humain , & ce qu'il en a

coûté à toute la terre, cela nous meneroit trop loin. Qu'ils écoutent ce qu'en dit leur Juvenal, dans ces vers où sa veine se joue, mais où il ne laisse pas de dire la vérité.

III.
C-LASSE
A N. 412.

*Tant que Rome fut pauvre, on vit la chasteté,
F regner à l'abry de cette pauvreté.
Sous ces modestes toits où vivoient les Fabrices,
La pureté des mœurs se déroboit aux vices;
Quand l'amour du travail avançant le réveil,
Et comptant pour perdus les momens du sommeil,
Faisoit que nuit & jour chaque femme Romaine
Se durcissoit les mains à travailler la laine;
Pendant que les maris postez sur les rem arts,
Du cruel Annibal comptoient les étendards.
Mais d'une longue paix le luxe inseparable,
Plus cruel que la guerre aujourd'hui nous accable;
Et ce peuple vainqueur de cent peuples divers
S'affervissant au vice a vengé l'Un'vers.
Il n'est point de forfait, il n'est point d'infamie,
Donn cette Nation d'elle-même ennemie
N'auroit puille de ses mœurs l'ancienne pureté;
Et Rome perdit tout perdant sa pauvreté.*

Juvenal
Satyre 6.

En vain m'étendrois-je donc à vous représenter quelle source de maux ç'a été que cette iniquité enflée par une longue prospérité, puisque ceux-mêmes d'entre les Romains qui y ont regardé de plus près, ont reconnu que leur République avoit plus de sujet de regretter la pauvreté de ses premiers temps,

E c iiii)

que l'opulence des derniers ; parce que l'une maintenoit la pureté des mœurs, au lieu que l'autre a ouvert la porte à toutes sortes de méchancetez, dont le débordement, plus funeste que les plus cruels ennemis, a ruiné, non les murs de la ville, mais les mœurs & l'intégrité des Citoyens.

*Foy en Je-
sus-Christ
unique pre-
servatif con-
tre l'abon-
dance de
l'iniquité.*

17. Pour nous, nous ne sçaurions jamais rendre assez de graces à nostre Seigneur & nôtre Dieu de ce qu'il nous a donné dequoy nous garentir de tous ces maux. Car où ne nous porteroit point ce torrent de malice qui inonde le genre humain, & comment éviter d'être englouti par les vagues de cette mer orageuse, si nous n'avions l'autorité de Jesus-Christ, comme un mole & un lieu de seureté, & sa croix comme un pieu inébranlable, où nous n'avons qu'à nous attacher pour éviter le naufrage, & pour tenir bon contre les seductions de ceux qui nous inspirent le mal, & contre les efforts & les violences de ceux qui nous y portent ? C'est dans le temps de cette horrible corruption qui a succédé à la pureté des mœurs anciennes, qu'il étoit à propos qu'une autorité divine vint au secours des hommes pour leur faire embrasser la pauvreté volontaire, la

continence, la charité fraternelle, la justice, la concorde, la véritable piété, & les autres vertus dont l'éclat donne du lustre à la vie des hommes, & dont la force les soutient, & qu'ils pratiquent non seulement pour remplir les devoirs de l'honnêteté, & pour entretenir l'union & la paix dans la société civile, mais pour acquérir le salut éternel, & pour être admis dans cette celeste & divine Republique qui subsistera éternellement, & dont nous devenons Citoyens par le moyen de la foy, de l'esperance, & de la charité.

Ces vertus, si nous en sommes munis dans le pelerinage de cette vie, nous mettront en état de ramener, ou au moins de porter avec patience ceux qui veulent que ce soit par l'impunité du vice que la Republique subsiste, au lieu que c'est par la pratique de la vertu que les premiers Romains l'ont établie, & l'ont portée à ce point de grandeur où l'on l'a veüe. Car encore qu'ils n'eussent point la piété véritable qu'on doit avoir pour le vrai Dieu, & qu'ils ne connussent pas même cette vraie & salutaire Religion par où ils auroient pu arriver à cette sainte Republique qui subsistera éternellement dans le Ciel, ils

III.
CLASSE.
AN. 412.

2. Cor. 5.6.

*Vertu des
Romains,
premiere
cause de
leur gran-
deur.*

ont néanmoins conservé tres-soigneusement une certaine sorte de probité, qui suffisoit pour établir, pour agrandir, & pour maintenir une republique sur la terre; & Dieu a voulu que la grandeur & la puissance où elle a porté l'Empire Romain servissent à faire voir ce que peuvent les vertus civiles, quoique destituées de la véritable Religion, afin que l'on comprît que lorsqu'elles en sont rehaussées, elles rendent les hommes citoyens de cette autre Republique qui n'a pour Roy que la vérité, pour loy que la charité, & pour bornes que l'éternité.

CHAP. IV. 18. DU RESTE c'est une chose digne de rîsée que de comparer, ou même de preferer à Jesus-Christ, Apollonius & Apulée, & ce qu'il y a eu d'autres habiles magiciens, quoique d'ailleurs il soit en quelque façon plus pardonnable de luy comparer ces gens-là, que de luy comparer les Dieux du Paganisme, puisqu'il faut avouer qu'Apollonius vaut encore mieux que cet infame qu'ils appellent *Jupiter*, dont il content eux-mêmes tant d'adulteres, d'incestes, & d'abominations, & qui n'en a pas moins fait faire qu'il en a fait. Ce sont des fables, disent-ils : mais qu'ils cessent

Dieux du
Paganisme
objets d'ab-
omination.

donc de faire valoir le bonheur, ou plutôt la licence, les excez, & les sacrileges d'une Republique qui a forgé ces infames fictions, qui les a attribuées à ses Dieux; & qui non seulement les a laissés debiter au peuple, mais qui les leur a exposés sur ses theatres, dans ces malheureux spectacles où ils étoient plus de crimes qu'ils n'y faisoient paroître de divinitez, & qui étoient si horribles que ces pretendus Dieux, bien loin de prendre plaisir qu'on les celebrât à leur honneur, auroient dû punir leurs adorateurs d'être seulement capables d'y assister.

Mais, disent-ils, on sçait bien que ce ne sont pas des Dieux, que ceux dont on represente dans ces spectacles les fabuleuses aventures. Qu'ils nous disent donc au moins qui sont les Dieux qu'on appaise & qu'on se rend propices par la representation de ces infamies? Quoy, parce que la Doctrine Chrétienne a découvert à tout le monde les tromperies & la malice de ces demons qui seduisent les hommes par la magie, parce qu'elle enseigne à distinguer les saints Anges d'avec ces esprits malfaisans, qu'elle dit qu'il faut s'en garder, & qu'elle en donne les moyens, on accu-

444 *S. Augustin à Marcellin,*

III.
CLASSE.
AN. 412.

*Felicité
temporelle du
peuple Juif,
ce qu'elle
nous ap-
prend.*

sera cette sainte doctrine d'être contraire au bien de la Republique, comme s'il ne valoit pas mieux s'exposer icy bas à toutes sortes de miseres, que d'y être heureux par le secours des demons, quand il seroit vray qu'on ne pourroit l'être autrement ? Mais c'est afin que nous ne fussions pas même en doute sur cela, que dans le temps de l'ancien Testament, dont les figures mystérieuses representoient le nouveau, le peuple Juif, qui n'adoroit que le seul Dieu veritable, & qui n'avoit que du mépris & de l'horreur pour les faux Dieux, a été comblé de tant de felicittez temporelles, qu'il n'y a personne qui ne voye que ce n'est pas des demons que dépendent les biens même temporels; mais uniquement de celuy que les Anges servent, & devant qui les demons tremblent.

Apulée,

19. En effet Apulée, pour nous arrêter particulierement à celuy dont nous sçavons le plus de nouvelles, parce qu'il étoit Affriquain comme nous, Apulée, dis je, avec toute sa magie n'a jamais pû, je ne dis pas se faire Roy, mais seulement arriver à aucune sorte de magistrature, & de charge dans la Republique, quoiqu'il fût d'une condition honnête,

ses talens,

qu'il eût été tres-bien élevé, & qu'il fût
douté d'une grande éloquence. Et il ne
faut pas dire qu'il a eu pour ces choses-
là un mépris de Philosophe, puisqu'é-
tant Pontife * de sa Province ^a il a
compté pour beaucoup de pouvoir don-
ner un spectacle au peuple, & d'équi-
per ceux qui devoient combattre contre
les bestes, & que pour parvenir à se
faire dresser une statue dans la ville
d'Oea ^b où il s'étoit marié, il en vint
jusqu'à plaider contre quelques-uns de
cette ville qui s'y oppoisoient, ce que

III.
CLÀSSE.
A N. 412.

^a
* Il faut
lire icy dans
le latin *qui*
Sacerdoti, au
lieu de *qui*
Sacerdos.

son ambi-
tion ;

^b

a. Ces Pontifes des Provinces étoient chargez de
tout ce qui regardoit la Religion : leur principale
fonction étoit de faire représenter les jeux & les specta-
cles ; parce que ce divertissement faisoit une grande
partie du culte des Payens. Comme ils le donnoient
à leurs depens, on éliroit d'ordinaire les plus riches
pour cet employ, qui tenoient par là le premier rang
dans leur Province, on les qualifioit même du nom de
Princes ; d'où viennent les noms d'*Asiarques*, *Siriarques*
& autres, pour signifier les Pontifes d'Asie, de Sirie, &c.
L'élection de cette dignité se faisoit tous les ans : mais
ceux qui l'avoient possédée une fois en gardoient tou-
jours le titre quoiqu'ils n'en eussent plus la fonction.
Au dessous de ces Pontifes de Province, il y avoit des
Prêtres ou sacrificateurs particuliers pour chaque Ville.
On peut voir là-dessus Monsieur Saumaïse dans ses ex-
plications de Solin, les notes d'Usserius sur les actes de
saint Policarpe ; & celles de Monsieur Vallois sur
Ammian Marcellin ; & sur Eusebe.

b. Il faut lire icy dans le latin *Oenses*, au lieu de
Coenses. Oea étoit une Ville de la Lybie Tripolitaine.
Samson étoit même que c'est ce qu'on appelle presen-
tement Tripoly.

446 *S. Augustin à Marcellin,*

III.
CLASSE.
A N. 412.

luy-même a pris soin de faire sçavoir à la posterité, en publiant le plaidoyer qu'il fit sur ce sujet.

Il s'est défendu contre ceux qui l'accusoient de magie.

Ce prétendu magicien a donc fait ce qu'il a pû pour s'élever dans le monde; & s'il n'a pas monté plus haut, c'est que le pouvoir luy a manqué, & non pas la volonté. Mais d'ailleurs, comme il s'est défendu luy-même, & avec beaucoup de force & d'éloquence, contre ceux qui l'accusoient de magie, j'admire que pour faire valoir certaines merveilles qu'on prétend qu'il a faites par la force de cet art infame, on le veuille faire magicien malgré luy. C'est à ceux qui prennent ce party-là à voir qui en doit être crû, ou d'eux quand ils soutiennent qu'il étoit magicien, ou de luy quand il s'en défend.

Mais enfin que ceux qui vont jusqu'à rechercher les secrets de la magie, soit par une curiosité damnable, soit par l'esperance d'arriver par ce moyen à ce qui fait la félicité de cette vie, & ceux-mêmes qui ne vont pas si avant, mais qui ne laissent pas de demeurer pleins d'une opinion tres-dangereuse de cet art diabolique, qui le leur fait admirer dans ceux-mêmes qui en sont innocens, que tous ceux-là, dis-je, prennent - gar-

de, s'ils sont sages, à quoy on doit rapporter l'élevation prodigieuse de nôtre saint Prophete David, qui de berger est devenu Roy. Car ce n'est pas à la magie; & il n'en scauroit être suspect, après la sincerité avec laquelle l'Ecriture, qui ne perd point d'occasion de nous exposer, & comment il faut vivre pour ne point offenser Dieu, & comment on l'appaise quand on l'a offensé, rapporte aussi bien les pechez que les vertus de ce grand homme.

20. Quant aux prodiges qui frappent les yeux des hommes, & qui leur donnent de l'admiration, c'est se tromper beaucoup, que de comparer en cela les magiciens à ce qu'il y a eu de saints Prophetes celebres par la grandeur de leurs miracles; & c'est se tromper encore davantage que de les comparer à Jesus-Christ, dont ces mêmes Prophetes, à qui nul magicien n'est comparable, ont prédit la venue; & qu'ils nous ont annoncé comme devant être & véritablement homme, par l'humanité qu'il prendroit dans le sein d'une Vierge, & véritablement Dieu, par la divinité qui luy est commune avec son Pere, & qui l'en rend inseparable.

Quelque longue que soit cette lettre,

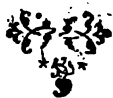
III.
CLASSE.
AN. 412.
Ps. 77. 70.
*Elevation
de David,
ce qu'elle
apprend.*

*Miracles
des Prophe-
tes bien au
dessus des
pretendus
miracles des
Magiciens.*

448 *S. Augustin à Marcellin,*

III.
CLASSE.
AN. 412.

je voy bien que ce que j'ay dit sur le
sujet de Jesus-Christ, n'est pas à beau-
coup près ce qu'il faudroit, & pour ceux
qui n'ont pas assez d'ouverture d'esprit
pour comprendre les choses de Dieu,
& pour ceux-mêmes qui en auroient as-
sez, mais que leur opiniâtreté & leurs
preventions mettent à cet égard dans
le même état que les autres. Mais ri-
chez de sçavoir ce qu'ils ont à objecter
contre ce que je viens de dire, & me
l'écrivez, afin que nous travaillions à les
satisfaire sur toutes leurs difficultez, ou
par des lettres, ou par des livres même
si les lettres ne suffisent pas. Je prie
Dieu, mon tres-cher fils & tres-illustre
Seigneur, de vous faire arriver par sa
grace & par sa miséricorde au véritable
bonheur qui ne se trouve qu'en luy.



LETTRE

LETTRE CXXXIX. *

Saint Augustin prie le même Marcellin de rendre publics les actes du procez qu'il faisoit à quelques Donatistes convaincus de crimes atroces, & le conjure en même temps de ne les point punir de mort.

III.
CLASSE.
AN. 412.

* Ecrite
l'an 412.
vers le mois
de May.
C'étoit au-
paravant la
158. & celle
qui étoit la
139. est pré-
sentement la
259.

AUGUSTIN saluë en JESUS-CHRIST
son tres-cher fils, le tres-illustre
Seigneur MARCELLIN.

J'ATTENS avec beaucoup d'impac-
tience les actes que vous m'avez
promis, ayant dessein de les faire lire
dans l'Eglise d'Hippone, & même, s'il est
possible, dans toutes celles de mon Dio-
cese. Car quoique ce ne soit pas un
nouveau de penitence & de crainte
le Dieu, mais le soin & l'application
des Juges qui ait arraché de ces cœurs
barbares la confession de leur crime,

S. AUGUSTIN nous apprend dans les Actes de la
conférence qu'il eut à Césarée de Mauritanie avec
Deuterius, Evêque Donatiste dans cette Ville, qu'on
loit tous les ans aux peuples; durant le Carême, les
Actes de la conférence de Carthage contre les Dona-
tistes, dans les Eglises de Carthage, de Thagaste, de
Constantine, ou Cyrthe, d'Hippone, & dans toutes
les autres Eglises zelées pour l'unité, & il exhorta
publiquement Deuterius, Evêque Catholique de Césa-
rée, de faire la même chose.

elle ne laissera pas de faire voir clairement à tout le monde, la malice non seulement de ceux qui sont convaincus, par leur propre aveu, d'avoir tué un de nos Prêtres, d'avoir arraché un œil & coupé un doigt à un autre, mais encore de ceux qui n'ont osé nier qu'ils ne sceussent ce complot, quoiqu'ils protestent qu'ils ne l'approuvoient pas, & qui en même temps qu'ils ne veulent point de paix avec l'Eglise Catholique, sous prétexte qu'ils craignent d'être souillés par des crimes étrangers, ne craignent point de demeurer dans cette communion sacrilège & schismatique parmy de tels scelerats; & de ceux enfin qui disent qu'on ne la leur fera jamais quitter, quand on leur feroit voir plus clair que le jour, la vérité Catholique, & l'iniquité des Donatistes.

Ce n'est pas peu que ce que Dieu vient de faire par votre ministère; & ce seroit un grand bien que vous pûssiez instruire souvent des procez contre ces sortes de gens, & qu'après avoir découvert leur obstination, leur folie, & leurs crimes, aussi clairement que vous avez fait celui de ceux-cy, on en répandît les actes de toutes parts.

Vous êtes en doute, dites-vous, si

vous ferez publier ceux - cy dans la Theoprepie^a : mais il le faut faire, si c'est un lieu où l'on puisse esperer qu'il se trouve assez de monde ; sinon il faut en choisir un autre, où l'affluence soit plus grande : car il faut les publier à quelque prix que ce soit.

2. Du reste quelque grand que soit le crime de ces gens-cy, & quoiqu'ils en soient convaincus par leur propre aveu, je vous prie, & pour le repos de nôtre conscience, & par l'interest que l'Eglise Catholique a de signaler sa douceur, qu'ils ne soient point punis de mort. Car le principal avantage que nous pouvons tirer de leur aveu, c'est qu'il donne lieu à l'Eglise Catholique de marquer la moderation qu'elle garde, même envers ses plus cruels ennemis ; & pourveu qu'on leur épargne le dernier supplice, il paroîtra qu'on les traite avec beaucoup de douceur, de quelque autre peine que l'on châtie une si horrible cruauté.

*Douceur
de saint Au-
gustin en-
vers les plus
cruels enne-
mis de l'E-
glise.*

Il y en a qui sont si frappez de la barbarie de cette action, qu'ils trouvent que c'est manquer de vigueur & de zele que de ne la pas punir selon toute la

a. Il paroît par la conference de Carthage, que la Theoprepie, étoit une Eglise de cette même Ville, dont les Donatistes étoient alors en possession.

III.
CLASSE.
A N. 412.

452 *S. Augustin à Marcellin,*

rigueur des loix. C'est l'effet de l'émotion que ces sortes d'actions donnent, & qui n'est jamais si forte, que lorsqu'elles sont encore toutes fraîches. Mais lorsqu'elle sera apaisée ils verront, mon tres-cher fils & tres-honorable Seigneur, combien la douceur avec laquelle nous en aurons usé sera bien receüe, & combien elle augmentera le plaisir que nous aurons de faire voir ces actes, & de les répandre de toutes parts.

Vous avez mon saint frere & Colleague Boniface, & j'ay chargé le Diacre Peregrin, qui est parti avec luy, d'un grand memoire sur cette affaire: ainsi c'est comme si j'étois moy-même avec vous. Ce que vous jugerez entre vous le plus utile pour l'Eglise, faites-le, avec le secours de celui, dont la misericorde nous peut assister dans de si grands maux. Macrobe * Evêque des Donatistes d'Hippone, est presentement en campagne, avec des troupes de gens de sac & de corde, hommes & femmes, allant de côté & d'autre se faire ouvrir les Eglises que quelque sorte de crainte avoit obligé les Seigneurs des lieux de leur faire fermer. Tant que Spondée, Agent de Ce-

* C'est ce-
lay à qui
sont adressées
les Lettres
106. & 108.

Lettre CXXXIX. 453

lere, que je vous ay déjà recommandé, & que je vous recommande encore autant que je le puis, a été sur les lieux, il repri-
moit un peu leur audace ; mais depuis qu'il est parti pour Carthage, Macrobe a fait ouvrir les Eglises qui sont dans les terres-mêmes de Celere, & il y fait des assemblées. Il a avec luy ce Diacre rebaptisé nommé Donat, qui étoit chargé parmy nous de faire valoir des terres de l'Eglise, & qui a été le principal auteur de ce meurtre. Comment donc pourroit-il dire qu'il ne souffre point auprès de luy de ces sortes de gens, puisqu'on voit à sa suite celuy-là même, qui est le pire de tous ?

Si le Proconsul * dans la Sentence qu'il doit prononcer contre eux, ou de son chef, ou conjointement avec vous, persiste à vouloir les punir de mort, quoiqu'il soit Chrétien, & qu'autant que nous l'avons pû connoître, il n'aime pas le sang, vous luy pouvez dire qu'il peut insérer dans le procez les Lettres que je vous ay écrites sur ce sujet à l'un & à l'autre. J'apprens même qu'en matière de crime, il est au pouvoir des Juges de condamner à moins que ce qui est prescrit par les loix. Que s'il ne veut pas même avoir égard à mes lettres,

III.
CLASSE.
AN. 412.

* Apringius
à qui la let-
tre 134. est
adressée.

Docceur
& huma-

qu'au moins il laisse les coupables en prison, jusqu'à ce que nous puissions obtenir des Empereurs la grace que nous demandons pour eux, afin que les souffrances des serviteurs de Dieu, dont l'Eglise tire sa gloire, demeurent dans tout leur lustre, & qu'il ne soit point terni par le sang de ses ennemis. Car je me souviens que dans l'affaire des Clercs du Val d'Anaune ^a qui furent mis à mort par les Payens, & que nous reverons presentement comme des Martyrs, l'Empereur se laissa aller à la priere qu'on luy fit en faveur des meurtriers qu'ontenoit en prison, & consentit qu'ils ne fussent pas punis du dernier supplice.

3. Je ne me souviens plus pourquoy vous m'avez renvoyé les Livres *du Baptême des enfans*, que je vous avois envoyez, si ce n'est peut-être afin que je les corrigearse. C'est ce que je voulois faire, les ayant trouvez pleins de fautes; mais j'ay été si accablé d'affaires, que je ne l'ay point encore fait. Je n'ay scû même achever la lettre que j'avois com-

a. S. AUGUSTIN parle icy des Saints Martyrs Sifinnius, Martyrius, & Alexandre, qui furent tués par des païsans du Val d'Anaune, assez proche de la ville de Trente, sur la fin du mois de May de l'an 397. c'est à dire, après la mort de saint Ambroise, comme saint Paulin l'écrit dans sa vie.

mencé de dicter pour joindre à ces livres, dès le temps que j'étois de delà, & qui vous devoit être adressée, & elle est demeurée comme elle étoit, à quelque chose près que j'y ay ajouté depuis. Si je pouvois vous rendre compte de mon temps, & vous faire connoître à combien d'ouvrages j'ay été obligé de travailler, vous seriez surpris & contristé de la quantité d'affaires qui m'accablent sans que je les puisse remettre, & qui ne me permettent pas de mettre la main à ce que vous demandez avec tant d'instance, & que j'aurois même tant d'envie de faire, que je ne sçau-rois vous dire combien je souffre de ne le pouvoir. Car dans le temps même que j'ay quelque relâche de la part de ceux qui ont tous les jours recours à moy, & qu'il m'est aussi peu possible que permis de ne pas écouter; il y a d'autres choses à quoy je suis obligé de travailler préférentiellement à ce que vous desiriez, parce qu'elles se rencontrent dans des conjonctures qui ne me permettent pas de les remettre.

Je puis mettre dans ce nombre-là l'abregé de nôtre Conférence, * qui n'a pas été d'un petit travail, & que je me suis trouvé obligé de faire, voyant que

III.
CLASSE.
AN. 412.

* C'est la
Conférence
de Carthage.

III.
CLASSE.

A N. 412.

*Cet abrégé
de la Con-
férence de
Carthage
se trouve
dans le 7.
Tome des
œuvres de
saint Au-
gustin.*

* C'est la
lettre 141.

* Ce sont
les 2. lettres
precedentes.

* C'est la
lettre sui-
vante.

1. Theſ. 2.
7.

*Grandeur
du beſoin
raiſon de
preferance
au gré de la
charité.*

personne ne vouloit se charger de lire un si prodigieux amas de pieces & d'écritures ; la lettre que j'ay écrite sur le sujet de la même Conference aux Laïques de la communion des Donatistes *, & que je viens d'achever ; les deux longues lettres *, l'une à vous, & l'autre à Volusien que je croy que vous aurez receuës presentement ; & le livre à quoy je travaille actuellement * pour refoudre cinq questions que nôtre cher Honoré m'a proposées par une de ses lettres, & à quoy vous voyez bien qu'il ne faut pas tarder de répondre. Car LA CHARITÉ est comme une mere tendre, qui ne songe qu'à conſerver & à ſecourir ſes enfans ; & elle regle ſes démarches non par le degré d'amitié, mais par la grandeur du beſoin. Ainſi elle prefere les plus foibles aux plus forts ; & c'est parce qu'elle voudroit que ceux-là fuſſent ce que ceux-cy ſont déjà, qu'elle les quitte pour un temps ; ce qui ne veut pas dire qu'elle les neglige, mais qu'elle ſ'en tient aſſeurée, & qu'elle ſe reſoſe ſur la connoiſſance qu'elle a de leur vertu. J'ay donc toujours quelque choſe de cette ſorte à dicter, qui me conſume tout le temps que je pourrois employer à en dicter d'autres, qui ſeroient plus ſelon mon cœur, & ce temps n'est

autre chose que quelques momens que ne laisse la foule d'affaires dont je me trouve chargé, par les besoins ou les cupiditez de ceux qui viennent fondre sur moy de toutes parts, en sorte que je ne sçay de quel côté me tourner.

4. Voilà l'état-où je me trouve, & qui vous fait voir le besoin que j'ay de vos prières. Je ne veux pas néanmoins que vous cessiez pour cela de me presser avec autant d'instance, & aussi souvent que vous le faites, & vous n'y perdrez pas vôtre temps.

Je vous recommande une Eglise de Numidie, pour les besoins de laquelle mon saint frere & Collegue Dauphin a été député vers vous par ses confreres, qui sont dans la même peine où il est, & exposez aux mêmes perils. Comme vous apprendrez de luy l'état des choses, je ne m'étendray pas davantage sur ce sujet. Vous trouverez dans le memoire que j'envoye au Prêtre de l'Eglise où vous êtes, & dans celui que j'ay déjà envoyé par le Diacre Peregrin, le reste de ce que j'aurois à vous dire, & il seroit inutile de le repeter icy. Que la vertu de la grace de Jesus-Christ remplisse & fortifie toujours vôtre cœur de plus en plus, mon tres-cher fils & tres-honoré

III.
CLASSE.
A N. 412.

Accable-
ment de S.
Augustin.

Bonté de
saint Au-
gustin.

Seigneur. Je recommande à votre excellence mon cher fils Ruffin, premier Magistrat de la ville de Circe.

A V E R T I S S E M E N T

Sur la Lettre suivante.

Comme c'est dans cette Lettre que le Lecteur commencera d'entendre parler de l'Herésie Pelagienne, & que dans la suite il en trouvera plusieurs sur cette matiere, il est à propos de luy dire icy en peu de mots, ce que c'étoit que cette Herésie, & ce qui se fit de plus considerable en Affrique, à Rome, & ailleurs pour l'éteuffer dès sa naissance.

C'étoit proprement un rejetton de la Philosophie des Stoïciens, qui sont de tous les Philosophes, ceux qui ont porté le plus haut les forces de la nature humaine ; jusques-là que Seneque a bien eu l'insolence de dire que la vertu de l'homme est au dessus de celle de Dieu même, puisque celle de Dieu est un ap-

panage de sa nature , au lieu que celle de l'homme est le fruit de son travail & de son industrie. Quelques Ecrivains Grecs avoient apporté avec eux dans l'Eglise des restes de ces sentimens impies , dont on vit sortir avec le temps cette pernicieuse heresie. Origenes de son côté en avoit jetté les fondemens dans son ouvrage des Principes, & ailleurs; Theodore Evêque de Mopsueste, Ruffin de Sirie, & si l'on en croit saint Jérôme, Evagre de Pont , commencerent à les faire sortir de terre. Pelage & Celestius les eleverent ; & le celebre Julien, dont on a entendu parler sur la lettre 101. mit le comble à ce malheureux edifice.

Ces Heretiques nioient le peché originel , & par conséquent la corruption de l'homme; pretendant que l'ignorance, & la difficulté de faire le bien étoient des suites de la nature , & non pas des effets du peché ; que l'homme avoit en luy-même toute la force necessaire pour accomplir la Loy de Dieu ; qu'il

n'avoit besoin que de connoître ses de-
voirs ; que ce qu'on appelle la grace
n'étoit autre chose que la faculté natu-
relle du libre arbitre, & la connoissance
que Dieu donnoit à l'homme de ses
Commandemens , par les Oracles de
l'Ecriture , & par la voix des Predi-
cateurs de l'Evangile ; que le Baptême
n'étoit point nécessaire aux enfans, par-
ce qu'ils n'avoient non plus péché en
Adam , que par eux-mêmes ; & plu-
sieurs autres erreurs semblables , sur-
quoy ces Herétiques varierent en plu-
sieurs manieres, à mesure qu'on les pres-
soit par la force de la verité.

Pelage, Anglois de nation , &
Moine de profession , ayant été le pre-
mier dont *Ruffin* se servit pour semer
sourdement ces impietez dans Rome
vers l'an 404. son nom est demeuré à
toute la Secte. Il se cachoit dans les com-
mencemens ; mais s'étant rencontré avec
un Evêque amy de saint *Augustin*,
qui rapporta avec éloge cette belle parole

de ce Saint dans ses confessions , Com-
mandez-nous ce que vous voudrez ,
Seigneur, mais donnez-nous ce que
vous nous commandez , il ne put
s'empêcher d'éclater , & de se récrier
comme s'il eût entendu un blasphème.
C'est ce que saint Augustin même nous
apprend au Livre du Don de Perseve-
rance , chap. 20. Celestius Disciple de
Pelage , fut plus hardy que son maistre ,
dont il commença à semer les erreurs
plus ouvertement. Ils sortirent tous deux
de Rome vers l'an 410. qui fut celuy de
la prise de cette ville par les Goths.
Pelage passa dans la Palestine , &
Celestius vint à Carthage , & chacun
de son côté commença à dogmatiser.
Celuy-cy ayant tenté de se faire élever
à la dignité de la Prestrie , le Diacre
Paulin, qui avoit été Lecteur de l'Egli-
se de Milan , le découvrit , & l'accusa
devant Aurele Evêque de Carthage
& Primat d'Afrique. Ce Prelat as-
sembla en 411. ou 412. contre cet Here-

III.
CLASSE.

A N. 412.

Conf. I. 10.
chap. 19.

III.
CLASSE.
A N. 412.

tique un Concile , qui fut le premier de tous ceux qui condamnerent les Pelagiens. Ce Concile excommunia Celestius , & le chassa de Carthage. Il y laissa de ses Disciples ; & pour lui il passa en Sicile , où il recommença de semer ses erreurs proscrites par les Evêques d'Affrique.

Saint Augustin dans l'Occident , & saint Jérôme dans l'Orient , commencerent à écrire contre Pelage. Il fut dénoncé vers la fin de l'année 415. par deux Evêques de nos Gaules , Heros d'Arles , & Lazare d'Aix* , à ceux de la Palestine , qui s'étant assemblez à Diospolis ou Liade au nombre de quatorze , examinerent la cause de cet hérétique : l'absence de ses accusateurs lui donna moyen de déguiser ses sentimens , & d'éviter d'être condamné personnellement. Euloge Evêque de Cesarée présida à ce Synode , postérieur de quelques mois à une dispute qu'Orose , Prêtre Espagnol , que saint Augustin avoit

* On verra
qui étoient
ces 2. Evê-
ques sur le
nombre 1.
de la lettre
75.

envoyé en Palestine , avoit eue contre III.
CLASSE.
A M. 411.
Pelage en presence de Jean Evêque de Jerusalem.

Orose étant repassé de la Palestine en Afrique , un Concile de soixante-huit Evêques s'assembla à Carthage sous l'Evêque Aurele. Orose presenta à ces Evêques des lettres d'Heros & de Lazare, par lesquelles ils furent amplement informez des erreurs de Pelage & de son disciple , & reconnurent que cette Secte faisoit déjà bien du mal dans l'Eglise. Ils declarerent qu'il falloit prononcer anatheme contre ces heretiques, s'ils n'abjuroient leurs erreurs ; & en- voyerent au Pape Innocent , en forme de Lettre Synodique, une ample relation de ce qu'ils avoient fait , c'est la Lettre 175. Les Evêques de Numidie firent la même chose dans le Concile de Mileve où saint Augustin assista. Outre ces deux Lettres nôtre Saint en écrivit à ce Pape une particuliere en son nom , & des Evêques Aurele , Alipe , Evode ,

III.
CLASSE.
AN. 412.

¶ Possidius , ses Collegues ¶ ses intimes amis , c'est la Lettre 177. Le Pape Innocent fit réponse à ces trois Lettres au commencement de l'année 417. approuva ¶ confirma tout ce qui s'étoit fait contre Pelage ¶ Celestius , & ses réponses sont icy les Lettres 181. 182. ¶ 183.

La condamnation de ces Heretiques , bien loin de les corriger , ne fit que les irriter de plus en plus. Le premier écrivit au Pape Innocent une lettre qui fut rendue à son successeur Zosime , avec une profession de foy captieuse ; & Celestius vint en personne à Rome , pour y défendre sa cause. Il s'y plaignoit de ses Juges , & feignit de se vouloir soumettre au jugement du Pape ; il défia son accusateur de comparoître , & il surprit tellement ce bon Pape , qu'il passa dans son esprit pour orthodoxe , aussi bien que Pelage. Zosime en écrivit avec chaleur aux Affriquains : ceux cy luy répondirent avec respect , mais avec fermeté,

meré ; assemblerent un Concile de deux cens quatorze Evêques durant l'Automne de l'an 417. d'où ils députerent à l'Empereur qui étoit à Ravenne , pour l'informer de ce qui se passoit ; à Rome au Pape Zosime , pour le détromper par l'inspection de tous les actes, & de toutes les pieces qui avoient servi au procez des Heretiques. Ces Evêques s'assemblerent de nouveau à Carthage , le premier May de l'an 418. au nombre de deux cens dix-sept , & y firent les neuf celebres Canons sur la Grace , que quelques-uns attribuent contre la verité à un Concile de Mileve.

L'Empereur suivant l'avis des Affriquains , donna le 30. Avril une Loy qui ordonnoit de chasser de Rome Pelage & Celestius , & de bannir leurs Sectateurs ; & Zosime ayant enfin ouvert les yeux , excommunia vers le même temps Pelage & Celestius , & publia contre eux un Decret celebre , qui confirmoit tout ce qui s'étoit fait sur ce sujet par son Pre-

deceſſeur, & par les Evêques d'Affrique : On en voit un fragment dans la lettre 90. à Optat, nombre 23. Ce Decret fut envoyé par Zofime aux Evêques d'Affrique, qui l'en remercierent dans un Concile, & generalement à toute l'Eglife. Tous les Evêques y ſouſcrivirent, à l'exception de Julien, & de dix-huit autres Evêques qui furent depoſez pour ce ſujet. Les Pelagiens furent condamnez ou rejettez environ ce même temps à Conſtantinople, à Ephèſe, en Sicile, & par un Concile d'Orient, où preſidoit Theodoſe d'Antioche, comme nous apprenons de Marius Mercator; enſuite dequoy Prayle Evêque de Jeruſalem, qui avoit écrit pour Pelage en 417. le chaffa des ſaints lieux de la Paleſtine. Ils furent encore condamnez par le Concile de la Cilicie, où Theodore de Mopſueſte, leur amy & leur deffenſeur, fut obligé de leur dire anathême.

L'Empereur Honorius, qui dès l'an 418. & avant même le Decret du Pape

Zosime , avoit employé son autorité contre les Heretiques , à la sollicitation des Evêques d'Affrique , par sa Loy du 30. Avril de la même année, en fit l'année suivante une nouvelle contre les Aushéurs & les Sectateurs du Pelagianisme ; & écrivit une lettre à l'Evêque Aurele , pour l'exhorter à faire sçavoir à tout le monde , qu'en vertu de la Sentence des Evêques, tous ceux qui ne souffriroient point à la condamnation de Pelage & de Celestius seroient déposez , excommuniez , & chassiez des Villes. Cette lettre se trouve parmy celles-cy : c'est la 201. On l'a mise avec les Lettres de S. Augustin , parce que la grande réputation de ce saint Homme & la grande part qu'il avoit eue à tout ce qui s'étoit fait contre les Pelagiens , dont il avoit été comme le premier mobile , obligèrent les Empereurs de luy en écrire une toute semblable , & dans les mêmes termes que celle qu'ils écrivirent au Primat de toute l'Affrique.

Celestius, qui avoit été obligé par le premier Edit de l'Empereur de sortir de Rome, y étant revenu quelque temps après, en fut chassé de nouveau vers l'an 421. par l'Edit de Constance, déclaré Auguste par l'Empereur Honorius. Il fit encore une tentative sous le Pape Célestin, pour faire revoir le proces; mais il ne put l'obtenir. Il fut même chassé d'Italie; & s'étant réfugié à Constantinople, il en fut encore chassé vers l'an 429. malgré la protection que luy donnoit Nestorius. C'est la dernière chose que l'on sçache de luy; on ne trouve point non plus ce que devint Pelage, depuis qu'il eut été chassé de Jerusalem par Prayle vers l'an 420.

Les Pelagiens avoient toujours demandé un Concile general, tout prêts, disoient-ils, de se soumettre à sa décision, & celuy d'Ephèse leur ferma la bouche, & ruina leurs dernières esperances, en confirmant leur condamnation, & rom ce qui s'étoit fait contre eux en Occident.

Saint Augustin fut convié de se trouver
à ce Concile par des lettres de l'Empe-
reur Theodose ; mais ceux qui les luy
porterent le trouverent mort. Cependant
on peut dire qu'il y fut present par sa
doctrine , & par les lumieres qu'il avoit
répandues dans toute l'Eglise , sur la
matiere de la Grace, & que nous voyons
dans ces ouvrages si ~~nombreux~~ qu'il avoit
composez vingt ans durant contre les
Pelagiens , & où il a traité cette ma-
tiere si profonde d'une maniere qui l'a
fait reconnoître par toute l'Eglise pour
le Docteur de la Grace , & qui fait
bien voir la verité de ce qu'il dit luy-
même vers la fin de la lettre à Sixte ,
que Dieu , qui sçait tirer le bien du mal ,
ne permet qu'il s'éleve des Heresies ,
qu'afin que ceux qu'il suscite pour les
combattre , enrichissent son Eglise de plus
en plus , par les nouvelles découvertes
qu'ils font dans les Ecritures , pour la
deffense de la verité.

Comme ce Concile de 418. est de tout

ce qui se fit en ce temps - là contre les Pelagiens , la piece la plus celebre & la plus entiere qui soit venue jusqu'à nous , & que ses Canons renferment toutes les veritez de la Grace que les Saints Peres d'Affrique , & après eux le Siege Apostolique dans le Synode des Evêques d'Italie , crurent devoir opposer alors aux erreurs des Pelagiens , il est à propos de les mettre icy traduits en nôtre langue , & d'autant plus qu'on ne scauroit douter qu'ils n'ayent été dressez par saint Augustin , dont on y reconnoît aisément l'esprit & le stile , & qui assista à ce Concile , comme on voit par la Lettre 215. nombre 2.

*Concile Plenier tenu à Carthage , contre
Pelage & Celestius , en 418.*

* C'est à
dire le pre-
mier jour
de May.

LE jour des Calendes de May*
l'an que l'Auguste Empereur
Honorius étoit Consul pour la

douzième fois, Aurele Evêque de Carthage, & Donatien Evêque de Talept, & Primat de la Province Bizacene, avec deux cens trois autres de leurs Collegues, tant de la Province Bizacene, que de la Mauritanie de Steffe, des Provinces de Tripoly, & de Numidie, de la Mauritanie Cæsarienne, & de l'Espagne; s'étant assemblez en Concile, & ayant pris Seance dans la Basilique de Fausste, les Diacres étant debout autour d'eux.

Tous ceux qui se sont trouvez à ce saint Concile de l'Eglise de Carthage ont arrêté & prononcé ce qui s'ensuit.

I. Quiconque dira qu'en même temps qu'Adam a été fait homme, il a été fait sujet à la mort, en sorte que quand il n'auroit pas peché, il n'auroit pas laissé de subir cette sorte de mort qui separe l'ame du corps, comme si la necessité de

III.
CLASSE.
A N. 412.

mourir étoit une suite de la nature, & non pas une punition du péché; qu'il soit anathème.

II. Quiconque dira que les enfans nouvellement nez n'ont point besoin qu'on les baptise; & qu'encore qu'on les baptise en remission du péché, il n'y a point en eux de péché d'origine qu'ils ayent tiré d'Adam, & qui ait besoin d'être expié par les eaux de la regeneration, d'où il s'enfuivroit que ce seroit une illusion que de les baptiser, comme on fait, en remission du péché, & que cette pratique ne seroit point fondée sur la vérité; qu'il soit anathème. Car ces paroles de l'Apôtre, *Le péché est entré dans le monde par un seul homme, & la mort par le péché; & c'est ainsi que celui en qui tous ont péché, a fait passer la mort dans tous les hommes*, ne se peut entendre que comme l'Eglise Catholique, répandue par toute la terre, l'a toujours entendu; &

Rom. 5. 12.

cette sainte regle de la foy est ce qui fait qu'encore que les enfans nouvellement nez n'ayent encore pu commettre par eux-mêmes aucun peché, c'est tres-certainement en remission du peché qu'on les baptise, & afin que ce qu'ils ont contracté par leur generation, soit effacé par la regeneration.

III.
CLASSE.
AN. 412.

III. Quiconque dira que lors que le Seigneur a dit, *il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Pere*, il a voulu faire entendre que dans le Royaume du Ciel, ou quelque autre part, il y a un certain lieu miroyen où vivent heureux les enfans morts sans le Sacrement, sans lequel on ne sçauroit entrer dans le Royaume du Ciel, qui n'est autre que la vie éternelle; qu'il soit anathème. Car puisque le Seigneur a dit que *quiconque ne sera point regénéré par l'eau & le saint Esprit, n'entrera point dans le Royaume du Ciel*; qui est

Jean 14. 2.

Jean 3. 3.

le Catholique qui puisse croire, que celui qui ne sera pas assez heureux pour être Coheritier de Jesus-Christ puisse avoir d'autre partage que celui du Diable ; & que ceux qui ne feront point à la droite , puissent être ailleurs qu'à la gauche.

IV. Quiconque dira que la grace de Dieu, qui nous justifie par Jesus-Christ nôtre Seigneur, n'est que la remission des pechez commis par le passé, & que ce n'est pas un secours pour nous empêcher d'en commettre à l'avenir ; qu'il soit anathème.

V. Quiconque dira que ce qui fait qu'il est vray de dire que cette grace de Dieu par Jesus-Christ nôtre Seigneur est un secours pour nous empêcher de pecher, c'est seulement qu'elle nous donne l'intelligence des Commandemens, & nous montre ce que nous avons à faire & à éviter ; mais qu'elle ne nous fait point aimer à pratiquer

ce que nous connoissons que nous devons faire, & ne nous en donne point la force ; qu'il soit anathème.

III.
CLASSE
AN. 412.

Car comme l'Apôtre nous apprend *que la science enfle, & que c'est la Charité qui édifie*, ce seroit une grande impiété de croire que l'effet de la grace de Jesus-Christ en nous se termine à ce qui enfle, & ne va pas jusques à ce qui édifie : au lieu que la verité nous apprend que c'est un don de Dieu, non seulement de connoître nos devoirs, mais encore de les aimer, en sorte que nous les accomplissions, & que c'est luy qui par la Charité qu'il nous inspire, nous preserve de l'enflure que la science produit. Car comme il est écrit *que c'est de Dieu que la science vient à l'homme*, il est écrit aussi *que la Charité vient de Dieu.*

I. Cor. 8. 1.

Psal. 93. 10.

Ioan. 4. 3.

VI. Quiconque dira que si la grace de la justification nous est donnée, c'est afin que nous puis-

III.
CLASSE.

A N. 412.

sions faire avec plus de facilité par son moyen ce que nous pourrions toujours faire par les forces de nôtre Libre Arbitre, comme s'il étoit vray que quand Dieu ne nous donneroit point de grace, nous pourrions toujourns accomplir ses divins Commandemens, quoique nous ne le fissions qu'avec peine; qu'il soit anathême. Car c'est de l'accomplissement des Commandemens de Dieu que le Seigneur parloit, quand il a dit, non que sans luy nous ne pouvons faire les choses qu'avec peine, mais que *nous ne pouvons rien faire sans luy.*

Jean 15. 5.

1. Jean 1. 8.

VII. Si quelqu'un dit que ce que l'Apôtre saint Jean nous a voulu faire entendre par ces paroles, *Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous seduisons nous-mêmes, & la vérité n'est point en nous,* c'est que l'humilité nous deffend de dire que nous soyons sans péché,

mais qu'on le pourroit dire sans
blesser la verité ; qu'il soit ana-
thème. Car quand l'Apôtre ajoûte,
Si au contraire nous confessons nos pe-
chez, nous avons affaire à un Dieu fi-
delle & juste, qui nous les remettra, &
qui nous purifiera de toute souillure, il
nous fait assez voir que dans ce
qu'il venoit de dire, il parle selon
la verité aussi bien que selon l'hu-
mité. Il n'auroit tenu qu'à luy de
dire, Si nous disons que nous sommes
sans peché, nous nous élevons nous-mê-
mes, & l'humilité n'est point en nous ;
mais il dit au lieu de cela, que si
nous parlons de la sorte nous nous
seduisons nous-mêmes, & que la verité
n'est point en nous ; & par là il fait
assez voir que celuy qui dit qu'il est
sans peché dit un mensonge, &
non pas une verité.

III.
CLASSE.
AN. 412.

Ibid. v. 9.

VIII. Quiconque dira que lors-
que les Saints adressent à Dieu ces
paroles de l'Oraison Dominicale,

III.
CLASSE.

A N. 412.

Mat. 6. 12.

pardonnez-nous nos offenses, ce n'est pas pour eux-mêmes qu'ils prient, parce qu'ils n'ont point besoin de demander cela à Dieu, mais pour ce qu'il y a de pecheurs parmy ceux avec qui ils vivent, & que c'est ce qui fait que chaque juste ne dit pas, *pardonnez-moy mes offenses*, mais *pardonnez-nous nos offenses*; en sorte que ce soit pour les autres, & non pas pour eux-mêmes, que les justes fassent cette priere à Dieu; qu'il soit anathème. Car l'Apôtre saint Jacques, quoiqu'il fût juste & saint, n'a pas laissé de dire, *nous pechons tous en bien des choses*. Et pourquoy s'est-il servi du mot de tous, sinon afin que ce qu'il dit en cet endroit s'accordât, & avec cette parole d'un Pseaume, *N'entrez point en jugement avec vôtre serviteur, parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste devant vos yeux*; & avec celle-cy de la priere du Sage Salomon, *il n'y a*

Luc. 3. 2.

Ps. 142. 2.

Point d'homme qui n'ait peché ; & avec
celle-cy de Job, Dieu imprime son sceau
sur la main de tous les hommes, afin que
chacun connoisse son infirmité ? C'est ce
qui fait que Daniel, qui étoit sans
doute juste & saint, ne se contente
pas de dire, nous avons peché ; nous
nous sommes laissez aller à l'iniquité, &
les autres choses qu'il reconnoît de-
vant Dieu, avec autant de verité que
d'humilité, mais pour aller au de-
vant de l'imagination de ceux qui
pourroient croire, comme ceux-cy,
qu'il n'avoit voulu parler que des
pechez de son peuple, & non pas
des siens, il ajoûte, lorsque je priois de
la sorte, & que je confessois devant mon
Seigneur & mon Dieu mes pechez, &
les pechez de mon peuple, &c. Il auroit
pû dire nos pechez ; mais comme il
étoit Prophete, & qu'il sçavoit qu'il
viendrait des gens comme ceux-
cy, qui pervertiroient le sens des
Ecritures, il a marqué expressement

III.
CLASSE,

AN. 412.

Job. 37. 7.

Dan. 9. 5.

Ibid. 20.

III.
CLASSE.
A N. 412.

ses pechez, aussi bien que ceux de son peuple.

Mat. 6. 12.

IX. Quiconque dira que ce n'est que l'humilité, & non pas la verité, qui fait dire aux Saints ces paroles de l'Oraison Dominicale, *pardonnez-nous nos offenses*, qu'il soit anathème. Car qui pourroit souffrir celui qui oseroit mentir jusques dans la priere, & dans ce qu'il adresse, non aux hommes, mais à Dieu même; & qui pendant que sa bouche demanderoit pardon, seroit persuadé dans le fond de son cœur, qu'il n'y a rien à pardonner en luy?

Quelques-uns de ceux qui ont fait la collection des Conciles, ne mettent point le troisième de ces neuf Canons. Neanmoins Binius & quelques autres le mettent; mais hors de rang, & d'un autre caractère, quoiqu'ils assurent qu'ils l'ont trouvé dans de tres-anciens manuscrits. Mais le scavant Pere Quesnel, dans le deuxième volume de son Edition de S. Leon, dissertation treizième, en a démontré la verité, par des preuves incontestables. Car outre les manuscrits de Binius, il se trouve encore dans celui de la Biblioteque de Monsieur de Thou, & dans un autre ancien
manuscrit

manuscrit d'Oxford, d'où le Pere Quésnel a tiré le plus ancien Code des Canons de l'Eglise de Rome, qu'il a fait imprimer dans l'appendix de cette Edition. De plus, Photius Evêque de Constantinople, qui vivoit dans le neuvième Siecle, met ce Canon entre ceux du Concile de Carthage, au Code 53. de sa Biblioteque : ce qui fait voir qu'il étoit dans les Exemplaires de ce Concile, qui avoient passé d'Afrique ou d'Italie en Orient. Enfin la verité de ce Canon est justifiée par plusieurs endroits de saint Augustin même, & particulièrement par celui-cy, du livre de l'ame & de son origine, chapitre 12. *L'autorité des Conciles Catholiques, & celle du saint Siege Apostolique, ont tres justement condamné les nouveaux heretiques Pelagiens, pour avoir osé donner aux enfans morts sans baptême, un lieu de repos & de salut, hors du Royaume du Ciel.* Ces paroles ont un rapport visible à ce Canon, & font voir, que la même decision a été prononcée par plus d'un Concile, & que le Pape Zosime l'avoit inserée dans la constitution, par laquelle il condamna les Pelagiens, ensuite des Conciles d'Afrique, & de l'Edit de l'Empereur, & qui fut envoyée par tout le monde Chrétien, mais dont il ne reste aujourd'huy que quelques fragmens, comme on verra sur la lettre 90. nombre 23. Une autre preuve de la verité de ce Canon, c'est ce que les Reverends Peres Benedictins ont tres-bien remarqué dans une note sur le nombre 2. de la lettre 215. qu'au lieu qu'avant ce Concile de 418. Saint Augustin ne parloit de l'opinion proscrite par ce Canon, que comme d'une opinion fausse, il l'a toujours traitée d'heresie d'un Concile. Ceux qui en voudront davantage

sur ce sujet , peuvent voir le 2. tome de la nouvelle Edition de saint Leon page 699. & suivantes.

Saint Augustin parle de la lettre suivante dans la revue qu'il a faite de ses ouvrages , & voicy ce qu'il en dit Livre II. chapitre 26.

DAns le temps que nous étions au plus fort de nos disputes contre les Donatistes , & que nous avions déjà commencé de combattre les Pelagiens^a, un de mes amis m'envoya de Carthage cinq questions à quoy il me pria de répondre par écrit. Il demandoit en premier lieu ce que veulent dire ces paroles de Jesus-Christ , *Mon Dieu , mon Dieu pourquoi m'avez-vous abandonné* , & cette autre de l'Apôtre, *Je prie Dieu qu'étant enracinez & fondez dans la charité vous puissiez comprendre , avec tous les Saints,*

a. Les Evêques d'Afrique commencerent à combattre les Pelagiens l'an 411. ou 412. auquel temps Celestius, Disciple de Pelage , avoit déjà été condamné dans un Concile de Carthage , comme on voit par la lettre des Peres d'un autre Concile du même lieu , de l'an 416. au Pape Innocent. Cette lettre est icy la 175. Saint Augustin n'assista point à ce premier Concile , comme il paroît par le 2. livre de la revue de ses Ouvrages chapitre 33. Et par celui où il rapporte ce qui s'est passé , sur le sujet de Pelage.

■ quelle est la largeur, la longueur, la hauteur,
 ■ & la profondeur : ce que c'est que ces
 dix Vierges de l'Evangile dont les unes
 sont folles, & les autres sages : ce que
 c'est que les *tenebres exterieures* : & enfin
 ■ comment il faut entendre ce que dit
 ■ saint Jean que *le Verbe a été fait chair*. Or
 comme j'avois en veüe cette nouvelle
 hereſie ennemie de la grace de Jesus-
 Christ, je me reſolus d'ajouter une ſi-
 xième question à ces cinq, & de traiter
 de la grace de la nouvelle alliance.
 Dans ce traité je fais entrer l'explica-
 tion du Pſeume 21. à la tête duquel
 ſe trouvent ces paroles que Jesus-Christ
 adreſſa à ſon Pere du haut de la Croix, &
 qui faiſoient le ſujet de la premiere des
 questions qu'on m'avoit prié de reſou-
 dre. Je les ay donc reſoluës toutes cinq,
 non dans le même rang dans lequel
 elles m'avoient été propoſées, mais
 ſelon qu'elles ſe ſont preſentées, ou
 qu'elles ſont venuës à propos de ce que
 je diſois en traitant de la grace de la
 nouvelle alliance. Ce Livre commence
 par ces paroles, *vous m'avez propoſé cinq
 questions.*

III.
 CLASSE.
 AN. 412.
 Mat. 25. 1.
 2. & c.
 Mat. 8. 12.
 Jean. 1. 14.



III.
CLASSE.

AN. 412.

LE LIVRE DE S. AUGUSTIN,

De la grace de la nouvelle Alliance.

O U

LETTRE CXL. *

* Ecrite
l'an 412. un
peu après la
precedente.

C'étoit au-
paravant la
120. & celle
qui étoit la
140. est pre-
sentement la
260.

*Saint Augustin, à l'occasion des cinq questions
qui luy avoient été proposées par Hono-
ré, traite de la Grace de la nouvelle Al-
liance; & fait voir quel est proprement le
but de l'Incarnation du Fils de Dieu. Il
n'y a rien dans tous les ouvrages de ce
Saint, où l'on puisse mieux s'instruire
du fond de la Religion que dans cette
Lettre.*

a

AUGUSTIN à HONORÉ^a.

I. **V**OUS m'avez proposé cinq
questions, Honoré mon cher
frere, prises çà & là dans l'Ecriture se-
lon que les choses vous ont fait de la
peine en lisant, ou qui vous sont ve-
nues dans l'esprit en meditant ce que
vous aviez lû, & vous me priez de les
traiter & de les resoudre. C'est ce que
j'ay dessein de faire icy; non en les re-

a. HONORÉ étoit un Citoyen de Carthage, ami
de nôtre Saint, & qui n'étoit point encore baptisé, com-
me il paroît par le nombre 48. de cette lettre. Il fut
fait Prêtre depuis, à ce que dit Cassiodore.

prenant une à une , comme vous me les avez proposées , mais dans un certain ordre qui les rassemble & qui les lie ; & quoique cela paroisse difficile , j'espere que nous les resoudrons mieux en gardant cet ordre-là ; car elles s'éclairciront mutuellement en les faisant dépendre l'une de l'autre , en sorte qu'elles viennent toutes dans la suite du même discours , non separement , & comme si nous n'avions d'autre but sur chacune que de l'éclaircir seule , mais en les rapportant toutes à une fin principale , & en les y faisant toutes servir comme de concert , & comme dépendant toutes d'une même verité.

2. Vous voulez donc & vous me priez par vôtre lettre que je vous explique ce que veut dire cette parole de J. C. *Mon Dieu , mon Dieu , pourquoy m'avez-vous abandonné* , & cette autre de saint Paul , *Je prie Dieu qu'étant solidement établis , enracinez & fondez dans la charité , vous puissiez comprendre , avec tous les Saints , quelle est la largeur , la longueur , la hauteur , & la profondeur* , & ce que signifient les cinq vierges folles , & les cinq vierges sages ; & ce que c'est que les tenebres exterieures ; & enfin comment il faut entendre ces paroles , *Le Verbe a*

III.
CLASSE.
AN 412.

CHAP. I.

Questions
proposées par
Honoré.

Pf. 21. 2. &
Math. 27.
46.

Eph. 3. 17.
& 18.

Math. 25.
2. &c.

Iean. 1. 14.

III.
CLASSE.
A N. 412.

été fait chair. Voilà vos cinq questions rapportées en aussi peu de mots que vous les avez proposées. Mais trouvez bon que nous y en ajoutions une sixième; & que nous examinions principalement ce que c'est que la grace de la nouvelle alliance. Rapportons toutes les autres questions à celle-là, & faisons en sorte que chacune nous aide à l'éclaircir; & sans nous arrêter à les traiter dans le même ordre que vous les avez proposées, & que je viens de les rapporter, que chacune ne se presente que lorsque nous l'appellerons, & qu'elle nous sera nécessaire pour notre dessein principal. Commençons donc & entrons en matiere.

CH. II.

*Deux ser-
tes de vie
& de felici-
té,*

3. IL Y A une sorte de vie toute dans les sens, & dans les plaisirs des sens, qui ne tend qu'à chercher ce qui flatte le corps, & à éviter ce qui le blesse, & dont la felicité n'est qu'une felicité de peu de durée. C'est une necessité de commencer par cette sorte de vie, mais ce n'est que par un effet de la volonté que l'on s'y tient. Quand une mere met un enfant au monde, c'est dans celle-là qu'elle le jette; aussi ne manqueroit-il pas dès qu'il est né d'en fuir les incommoditez, & d'en rechercher les

plaisirs autant qu'il peut ; & il n'est pas capable d'autre chose. Mais quand il viendra dans l'âge, où la raison, qui est comme endormie durant l'enfance, commence à se réveiller, sa volonté, venant à être aidée de la grace, pourra choisir & rechercher une autre sorte de vie, dont les plaisirs ne touchent que l'esprit, & dont la félicité est éternelle.

Car tous les hommes ont une âme douée de raison ; mais l'usage qu'ils font de cette raison est bien différent ; les uns ne s'en servant que pour se porter aux biens qui touchent les sens, & qui sont d'une nature au dessous de celle de l'âme ; & les autres au contraire se portant aux biens qui ne touchent que l'âme, & qui sont d'une nature au dessus de la sienne ; c'est à dire les uns prenant pour leur partage de jouir des choses corporelles & sujettes au temps ; & les autres pour le leur de jouir des choses divines & éternelles. Car l'âme de l'homme est comme dans un certain milieu, ayant au dessous d'elle les natures corporelles, & au dessus le Créateur commun des corps & des âmes.

4. L'âme raisonnable peut donc faire un bon usage de la félicité même temporelle, que les choses corporelles sont

III.
CLASSE.
AN. 412.

*partagent
les hommes.*

III.
CLASSE.
A N. 412.

*Bon usage
de la félicité
temporelle.*

1. Gen.

*Par où
l'ame se
corrompt
elle même.*

capables de produire ; & c'est ce qu'elle fait, lorsque bien loin de se donner toute entière aux créatures, & jusqu'à négliger le Createur, elle n'use que pour le service du Createur de cette félicité-même, qui est comme tout le reste un effet de sa bonté & de sa libéralité.

Car comme il n'y a rien que de bon dans tout ce que Dieu a créé, depuis l'ame raisonnable jusqu'aux plus bas étages des corps, de même l'ame ne fait rien que de bien quand elle use de toutes ces choses, pourvû qu'elle garde l'ordre naturel, & que faisant la différence des unes & des autres, & sachant peser la juste valeur de chacune, & s'attacher à celles qui valent le mieux, elle tienne tout ce qu'il y a de moins excellent & de moins noble, de corporel & de sujet au temps, au dessous de ce qu'il y a de plus excellent & de plus noble, de spirituel & d'éternel. Autrement en négligeant les choses d'en haut pour se porter à celles d'embas, elle se corrompait elle-même, & rendrait par conséquent sa condition plus mauvaise, & même celle de son corps ; au lieu qu'en réglant son amour selon l'ordre des choses, elle fait le bien de son corps aussi bien que le sien propre. Car toutes les

substances étant des choses bonnes de leur nature, c'est un bien que d'en user dans l'ordre; & tout ce que Dieu condamne comme mal, c'est d'en user contre l'ordre.

Cependant, LORS-MESME que l'ame use des creatures contre l'ordre, elle ne se soustrait pas pour cela à l'ordre du Createur; & le mauvais usage qu'elle fait même des bonnes choses, n'empêche pas le bon usage qu'il sçait faire même des mauvaises. Ainsi pendant qu'elle devient mauvaise en usant des bonnes choses contre l'ordre, il demeure bon, & fait voir sa bonté, en usant des mauvaises-mêmes selon l'ordre. Car sa JUSTICE remet dans l'ordre par les peines, ceux dont l'injustice se tire de l'ordre par le peché.

5. Dieu donc pour faire voir que la felicité même temporelle, dont nous pouvons jouir icy bas, est un bien fait de sa liberalité, & que ce n'est que de luy qu'on la peut attendre, a bien voulu que le temps & l'état de l'ancienne alliance, qui regardoit le vieil homme, c'est à dire cette premiere sorte de vie par où il faut nécessairement commencer, passât devant dans l'ordre des siècles. Mais l'Ecriture a toujours eu soin

III.
CLASSE.
AN. 412.

*Rien qui
ne soit bon
de sa na-
ture.*

*Rien ne se
peut souf-
straire à l'or-
dre de la
justice de
Dieu.*

*Ancienne
alliance
partage du
vieil hom-
me.*

III.
CLASSE.
AN. 412.

*Figure de
la nouvelle.*

*Saints de
l'ancienne
alliance ap-
partenoit à
la nouvelle.*

de nous marquer, que cette felicité même des Patriarches, quoiqu'elle ne regardât que la vie presente, étoit un bienfait de Dieu. Car sous le voile de ces avantages temporels qu'il promettoit & donnoit sensiblement, il annonçoit la nouvelle alliance, qui n'étoit néanmoins apperceüe sous ces figures que d'un tres-petit nombre de Saints, que la même grace éclairoit des lumieres de l'esprit prophetique. Ces Saints, quoique Ministres de l'ancienne alliance qui convenoit à ce temps-là, appartenoient donc à la nouvelle; & cette felicité temporelle, dont ils jouïssent, leur representoit un autre felicité bien au dessus de celle-là, c'est à dire la veritable felicité qui ne finira jamais, & ils n'usoient de tout ce qu'il y avoit de figuratif & de mystereux dans l'une, que pour arriver aux recompenses de l'autre. Que si Dieu permettoit qu'ils éprouvassent par fois quelques adversitez, c'étoit afin qu'en étant délivrez par un effet visible de son secours & de sa protection, ils le glorifiassent comme l'Auteur, & la source de tous les biens, c'est à dire, & des biens temporels qui leur étoient une figure prophetique des biens avenir, & de ces biens éternels qui étoient l'ob-

et de leur esperance, & le soutien de leur pieté.

6. *MAIS dans la plenitude des temps; où la grace qui étoit demeurée cachée sous les voiles de l'ancienne alliance, devoit être manifestée dans la nouvelle, Dieu a envoyé son Fils formé d'une femme, & dans la langue hebraïque le mot de femme signifie aussi bien les vierges que les femmes mariées. Que si vous voulez savoir quel est ce Fils que Dieu a envoyé, & qu'il a formé d'une femme, & quelle est la Majesté du Dieu qui a bien voulu s'humilier jusqu'à ce point pour le salut des Fidelles, écoutez ces paroles de l'Evangile. Dès le commencement étoit le Verbe; & le Verbe étoit en Dieu & le Verbe étoit Dieu. Il étoit en Dieu dès le commencement; toutes choses ont été faites par luy, & rien n'a été fait sans luy. En luy étoit la vie, & la vie étoit la lumière des hommes, & la lumière luit dans les tenebres, & les tenebres ne l'ont point com-*

prise.
C'est donc ce Dieu, ce Verbe de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, qui est le Fils de Dieu, subsistant éternellement dans une parfaite immutabilité, présent par tout sans qu'aucun lieu le renferme, ny qu'il réponde par diffé-

III.
CLASSE.

AN. 422.

CH. III.

Manifestation de la nouvelle alliance.

Gal. 4. 4.

But des humiliations du Verbe fait chair.

Iéru. I. 1. 2.
3. &c.

Comment Dieu est par tout,

492 *S. Augustin à Honoré,*

III.
CLASSE.
AN. 412.

*Comment
la lumiere
luit dans les
tenebres.*

Eph. 5. 8.

Iean. 1. 5.

*Fin de
l'incarna-
tion.*

*Office de
saint Iean
Baptiste.*

*Ioan. 1. 6. 7.
& 8.*

rentes parties de la substance aux différentes parties de l'espace, en sorte qu'il y en ait une moindre dans un moindre lieu, & une plus grande dans un plus grand, mais étant tout entier par tout, & par consequent present aux ames mêmes des impies, qui ne le voyent point neanmoins, non plus que les aveugles la lumiere du soleil, quoiqu'elle frappe leurs yeux. Il luit donc jusques dans ces tenebres dont l'Apôtre parle quand il dit, *Vous n'étiez autrefois que tenebres, mais vous êtes presentement lumiere dans le Seigneur*, mais ces tenebres ne l'ont point compris.

7. Il s'est donc uni à un homme qui pût être vû des hommes, afin de les guérir de leur corruption & de leur aveuglement par le moyen de la foy, & pour les mettre en état de voir ce qu'ils n'étoient pas capables de voir auparavant. Mais de peur que de cela même que Jesus-Christ Homme étoit visible, on ne prit sujet de croire qu'il n'étoit qu'homme, & non pas Dieu, & qu'on ne le regardât que comme un homme doüé d'une grace & d'une sagesse extraordinaire, *Un homme appelé Iean fut envoyé de Dieu, & vint pour servir de témoin, & pour rendre témoignage à la lumiere, afin que tous*

reussent par luy. Car il n'étoit pas la lumière, mais un homme destiné à rendre témoignage à la lumière. Et il falloit que le témoin qui devoit rendre témoignage à celui qui étoit Dieu aussi bien qu'homme, fût tel qu'on pût dire de luy ce qui a été dit de Jean-Baptiste, qu'en tous ceux qui sont nez de femmes, il n'y en a point eu de plus grand, afin que le témoignage que Jean rendroit à Jésus-Christ, en déclarant qu'il étoit au dessus de luy, fit comprendre qu'il étoit non seulement homme, mais Dieu.

Jean étoit donc aussi une lumière, mais une lumière telle que Jésus-Christ même nous décrit, quand il dit que Jean étoit une lampe ardente & luisante. C'est ainsi qu'il a parlé de ses disciples même à qui il a dit : *Vous êtes la lumière du monde* ; Et pour faire voir quelle sorte de lumière ils étoient, il ajoute, *quand on allume une lampe, ce n'est pas pour la mettre sous un boisseau, mais sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. C'est ainsi qu'il faut que votre lumière lui se aux yeux des hommes.* Car l'Écriture n'emploie ces comparaisons qu'afin de nous faire comprendre, autant que nous en sommes capables, ou de nous faire au moins croire sans hésiter,

III.
CLASSE.
AN. 412.

Mat. II. II.

Grande
instruction
enfermée
dans le té-
moignage
que saint
Jean rendit
de Jésus-
Christ.

Iean. 5. 35.

Mat. 5. 14.

Ibid. v. 15.

III.
CLASSE.
AN. 412.

Ame raisonnable, de quoy elle est capable.

Jean 1. 8.

Verbe de Dieu lumière primitive.

Ibid. v. 9.

Ibid. v. 9.

si nous ne sommes pas encore capables d'aller jusques à la comprehension, que l'ame raisonnable, quoiqu'elle ne soit point une partie de la substance de Dieu, puisque Dieu est immuable, est néanmoins capable de participer à ses lumières. C'est ce que nous apprend ce symbole des *lampes*, dont l'Evangile se sert: car les lampes ont besoin qu'on les allume, & elles se peuvent éteindre. Ainsi, quand l'Ecriture dit de Jean, qu'il *n'étoit pas la lumière*, elle veut dire qu'il n'étoit pas cette lumière qui bien loin de tirer ses splendeurs d'une autre lumière, est la lumière primitive qui rend lumineux tout ce qui l'est, & qui ne l'est qu'autant qu'il participe aux splendeurs de cette source de toute lumière.

8. *Il y avoit une lumière véritable*, continuë l'Evangéliste, & comme on auroit pû luy demander par où on peut discerner cette lumière véritable & primitive, d'avec celle qui n'est lumière que par participation de celle-là, il ne se contente pas de dire, qu'il *y avoit une lumière véritable*, mais il ajoute, & *c'est celle qui éclaire tout homme qui vient dans le monde*. Or si elle éclaire tous les hommes, elle éclaire donc Jean aussi bien que

les autres hommes : mais pour marquer encore la divinité de Jesus-Christ par une difference bien plus excellente, & qui le releve infiniment au dessus de Jean, l'Evangile ajoute, *il étoit dans le monde, & le monde a été fait par luy, & le monde ne l'a pas connu.*

III.
CLASSE.
AN. 412.

Ibid. v. 10.

Ce monde qu'il a fait, & qui ne l'a point connu, n'est pas cette masse du Ciel & de la terre qu'on appelle *le monde* ; car il n'y a que la creature raisonnable qui soit capable de connoissance : ce monde à qui l'Evangile reproche de n'avoir point connu Jesus-Christ, n'est autre chose que ce qu'il y a d'infidelles dans le monde.

Quel est le monde qui n'a point connu Jesus-Christ.

9. *Il est venu chez soy*, continuë l'Evangile, *& les siens ne l'ont point connu* ; c'est à dire ou les infidelles-mêmes, qui entant qu'hommes sont à J. C. puisque c'est luy qu'ils a creëz, ou les Juifs dont il est né selon la chair. Quelques-uns d'eux neanmoins l'ont receu, & c'est pourquoy l'Evangile ajoute, que *pour* sans ceux qui l'ont receu, il leur a donné le pouvoir d'être faits enfans de Dieu, c'est à dire, à ceux qui ont cru en son nom, & qui ne sont point nez du sang ni par la volonté de la chair, ni par la volonté de l'homme, mais de Dieu. Voilà quelle est

Jean 1. II.

Ibid. v. 12.

Ibid. v. 13.

III.
CLASSE.

AN. 412.

*A quoy
tend la nou-
velle alliance.*

la grace de la nouvelle alliance qui étoit cachée dans l'ancienne, dont les figures mystérieuses l'ont incessamment prédite & annoncée, & qui tend à faire que l'ame connoisse son Dieu, & qu'elle renaisse pour luy par sa grace, d'une naissance toute spirituelle; & c'est pour celi que l'Evangile dit que cette naissance ne vient ny du sang, ny de la volonté de la chair, ny de celle de l'homme, mais de Dieu.

CH. IV.
Gal. 4. 5. &
Eph. 1. 5.
*Adoption
sainte,**ne comprend
point Jesus-
Christ,
& pourquoy.*

IO. CETTE naissance est encore appelée *adoption* dans l'Ecriture, parce que dès avant que nous fussions enfans de Dieu, nous étions quelque autre chose, & que c'est par le bien-fait de la grace que nous sommes devenus ce que nous n'étions pas. C'est ainsi que dans l'adoption même qui est en usage parmi les hommes, quoique celuy qui a été adopté ne soit fils de celuy qui l'adopte que depuis son adoption, il étoit néanmoins auparavant, & il falloit qu'il fût pour pouvoir être adopté. Mais cette generation de grace dont l'Evangéliste parle icy, ne comprend point ce fils de Dieu qui l'est par nature, & qui est venu pour se faire fils de l'homme, & pour faire que d'enfans des hommes que nous étions, nous devinssions enfans de
Dieu

Dieu. Car quand il s'est fait ce qu'il étoit pas, il étoit déjà quelque autre chose: & qu'étoit-il? le Verbe de Dieu par qui toutes choses ont été faites. Il étoit la lumière véritable & primitive qui éclaire tout homme qui vient au monde; il étoit Dieu subsistant en Dieu. Et nous même, lorsque sa grace nous a faits ce que nous n'étions pas, nous étions déjà quelque chose, mais quelque chose de fort au dessous de ce que nous sommes, puisque nous n'étions qu'enfants des hommes. Jesus-Christ est donc descendu pour nous faire monter, & sans rien perdre de sa nature, il a pris la nôtre, afin que sans rien perdre de la nôtre nous participassions à la sienne; mais avec cette différence, qu'au lieu que la participation à notre nature ne le dégrade point, la participation à la sienne nous relève & nous rend meilleurs.

II. Dieu a donc envoyé son fils formé d'une femme & assujetti à la Loi; (puisque'il en a reçu les Sacremens,) afin qu'il rachetât ceux qui étoient sous la Loi; c'est à dire ceux qui demeueroient pecheurs & coupables sous la lettre de la loi, qui ne faisoit que leur donner la mort, parce qu'avant d'être vivifiés par l'Esprit,

III.
CLASSE.

AN. 412.

Jean. I. 3.

Ibid. v. 9.

Ibid. v. 1.

Gal. 4. 4.
& 5.

Ce que
c'est qu'être
sous la Loi.

III.
CLASSE.
N. 412.

*Par où on
accomplit la
loy.*

Rom. 5. 5.

Gal. 4. 5.

*Difference
des Enfans
adoptez &
du Fils uni-
que de Dieu.*

ils n'accomplissoient point les preceptes de la loy. Car c'EST l'amour de Dieu qui nous fait accomplir la loy ; & cet amour n'est répandu dans nos cœurs que par le saint Esprit qui nous a été donné. Et de là vient que l'Apôtre, après avoir dit que Jesus-Christ est venu pour racheter ceux qui étoient sous la loy, ajoute incontinent, *afin que nous reçussions l'adoption des enfans*, par où il a voulu nous marquer ce qui fait la différence de ceux qui ne sont enfans de Dieu que par la grace de l'adoption, d'avec celui qui est Fils de Dieu, non par adoption mais par nature, & qui étant éternellement engendré par son Pere a été envoyé sur la terre, afin qu'entrant en participation de la nature des enfans des hommes, il les élevât, par la grace de l'adoption, jusqu'à la participation de la sienne.

Iean. 1. 12.

Ibid. v. 13.

C'est pour cela qu'après que l'Evangile a dit que Jesus-Christ a donné à ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfans de Dieu, & que même pour empêcher qu'on ne se figurât sur cela une naissance charnelle, il a ajouté que ce bien-fait est pour ceux qui croient en son nom, & qui renaissent spirituellement par sa grace, & non pas par la

chair & le sang, ny par la volonté de la chair, c'est à dire de l'homme, mais par celle de Dieu, il nous decouvre le mystere & le principe de cette alliance * ineffable. Car comme s'il avoit apprehendé que la grandeur d'un tel bien-fait ne nous étonnât, & que nous n'osassions nous le promettre, il ajoute incontinent : *Et le Verbe s'est fait chair & il a habité parmy nous*, ce qui fait le sujet d'une des cinq questions dont vous demandez l'explication.

C'est donc comme s'il disoit, ne desesperez point, enfans des hommes, de pouvoir devenir enfans de Dieu, puisque le Fils de Dieu même, qui est son Verbe, s'est fait chair, & qu'il a habité parmy nous. Rendez-luy donc la pareille : transformez-vous, & ne foyez qu'esprit, afin d'habiter en celuy qui s'est fait chair pour habiter parmy nous. Car pourquoy desesperer que les hommes en participant au Verbe de Dieu, puissent devenir enfans de Dieu, puisqu'il le Fils de Dieu en participant à notre chair est devenu fils de l'homme ?

12. Lors donc que nous sommes faits participans du Verbe de Dieu, il se fait en nous un changement qui nous releve, parce que nous sommes d'une nature

III.
CLASSE.
AN 412.

* On a là icy selon les Manuscrits *meceffu linis*, au lieu de *visitudinis* qui n'a point de sens.

Ioan. I. 14.

Quel sujet d'esperance c'est pour nous que l'incarnation du Verbe.

III.
CLASSE.
A N. 412.

*Comment
le Verbe est
uni à la
chair de Je-
sus-Christ.*

a

*Pourquoy
l'Ecriture
use du mot
de chair en
parlant de
l'incarna-
tion.*

capable de changement : mais comme le Verbe est immuable de sa nature, il ne luy est arrivé ny avilissement ny changement, lorsqu'il s'est fait participant de nôtre chair, en s'unissant à une chair comme la nôtre, non immédiatement, mais par le moyen de son union à une ame raisonnable qui étoit unie à cette chair. Car il ne faut pas croire, comme les Apollinaristes ^a, que Jesus-Christ homme n'ait point d'ame, ou qu'il n'en ait point de raisonnable ; & si l'Ecriture employe icy le mot de *chair* au lieu de celui d'*homme*, c'est pour mieux marquer l'humilité de Jesus-Christ, & de peur que si elle avoit évité de s'en servir, on ne crût que la chair étoit quelque chose d'indigne de luy. C'est d'ail-

a. Ces heretiques avoient pris leur nom d'Apollinaire Evêque de Laodicée, qui a vécu dans le 4. siecle. Il disoit que Jesus-Christ n'avoit point d'Ame, & que le Verbe luy en tenoit lieu. Il reconnut depuis que Jesus-Christ avoit une Ame ; mais il pretendoit que cette Ame n'avoit point d'autre intelligence que le Verbe, & que le Corps de Jesus-Christ, avoit été formé de la substance du Verbe, converti en chair. Ces trois différentes erreurs, firent trois sectes différentes parmy les Apollinaristes, comme on voit par Saint Augustin même, au Livre du *Don de perseverance*, chapitre 24. Ils adjoûterent à ces erreurs beaucoup d'autres resveries empruntées des Manichéens, de Tertullien, & des Sabelliens. Apollinaire fut condamné par S. Athanasé dans un Concile d'Alexandrie en 368. & par le Pape Damase dans un autre Concile tenu à Rome l'an 373.

leurs une chose ordinaire à l'Ecriture , de prendre le mot de *chair* pour celui d'*homme* , comme dans ce passage d'Isaïe , *toute chair verra le Sauveur* , où le mot de *chair* est bien éloigné d'emporter exclusion d'ame. Lors donc que l'Ecriture a dit que *le Verbe a été fait chair* , elle n'a voulu dire autre chose , sinon que le Fils de Dieu est devenu fils de l'homme. Et ce fils de l'homme , ayant la forme & la nature de Dieu , comme dit l'Apôtre , *n'a point crû que ce fût une usurpation à luy , que de se dire égal à Dieu* , puisque ce qui appartient à la nature ne se peut appeller usurpation. *Il s'est néanmoins aneanti luy-même* , non en perdant la forme de Dieu , mais en prenant celle de serviteur : *il s'est humilié & s'est abaissé luy-même , en se rendant obéissant jusques à la mort , & à la mort de la Croix.*

Vous voyez le soin qu'a eû l'Apôtre de marquer que c'est le même qui est Dieu & homme tout à la fois , afin qu'on ne multipliât pas les personnes dans la Trinité , & qu'on n'en admît pas quatre au lieu de trois. Car de la même manière que l'union de l'ame au corps ne fait qu'un seul homme & une seule personne , de même l'union du Verbe à l'hom-

III.
CLASSE.
AN. 412.

Isay. 40. 5.
& Luc. 3. 6.

Iean. I. 14.

Phil. 2. 6.

Ibid. v. 7.

Ibid. v. 8.

E'incarnation
n'augmente
point le nom
bre des per-
sonnes de la
Trinité.

III.
CLASSE.
A N. 412.

Ioan. I. 14.

*Ce qu'il
faut enten-
dre par le
Verbe fait
chair.*

CHAP. V.

*Pourquoy
les humilia-
tions, les
souffrances
& la mort
de Jéſus-
Chriſt.*

*Ce que
nous devons
attendre
pour fruit
de la grace
de la nou-
velle al-
liance.*

me ne fait qu'un même Christ, & n'augmente point le nombre des Personnes divines. Quand l'Ecriture dit donc que *le Verbe a été fait chair*; c'est pour nous marquer cette unité de personne, & non pas pour nous donner lieu de croire que la divinité ait été changée en chair.

13. JÉSUS-CHRIST homme n'étant donc venu que pour nous manifester la grace de la nouvelle alliance, qui ne regarde que la vie éternelle, & point du tout celle que nous menons icy bas, il n'a rien dû paroître en luy d'heureux, ny de desirable selon le monde; & de là viennent ses abbaïſſemens, sa passion, les frottiets, les crachats, les outrages, la Croix, les playes & la mort même, où il a paru aux yeux du monde, comme vaincu & succombant sous la force de ses ennemis; & tout cela afin que ses fideles appriſſent ce qu'ils doivent eſpérer & demander pour recompense de leur pieté, à celui dont ils ont été faits les enfans; & qu'ils ne regardaſſent pas la felicité de cette vie comme quelque chose de grand, ny qui méritât qu'ils se la propoſaſſent pour but du ſervice qu'ils rendroient à Dieu, puisque ce ſeroit deshonorer leur foy, que de croire qu'el-

le se dût borner à une si basse recom-
pense.

Aussi voyons-nous que DIEU, par
une disposition bien-faisante & salutaire
de sa Providence, fait part aux impies
mêmes, de la félicité de cette vie, de
peur que les bons ne la recherchent
comme quelque chose de grand prix.
C'est pour cela que le Pseaume 72. nous
représente un homme qui se repent de
ce qu'il avoit eû le cœur assez corrompu
pour ne servir Dieu qu'en vûe de ses
seules de biens. Le trouble où il avoit
été de voir que les impies mêmes en
étoient comblez, étoit allé jusqu'à le
faire entrer en doute si Dieu pres-
choit à ce qui arrive dans le monde.
Mais comme ce qui se passe à l'égard
des Saints, dont on ne sçauroit dire que
Dieu ne prenne point de soin, ne luy
permettoit pas de subsister dans ce dou-
te, il entreprit de pénétrer une chose si
cachée, mais inutilement, jusques à ce
qu'étant entré dans le sanctuaire de Dieu,
il eût compris quelle étoit la fin des
méchans, c'est à dire jusqu'à ce qu'ayant
reçu le don du saint Esprit, il eût appris
à élever ses desirs vers les véritables
biens, & qu'il eût connu quels suppli-
ces attendent les méchans, après qu'ils

III.
CLASSE.
A N. 412.

Pourquoy
Dieu per-
met que les
impies soyent
heureux icy
bas.

Pf. 72. 2.

Ibid. v. 11.

Ibid. v. 16.
G. 17.

III
CLASSE.
AN. 412.

ont joiüy pour un temps icy bas d'une felicité semblable à l'éclat des fleurs des prairies, qui sechent & disparoissent en un moment. Lisez & meditez attentivement l'explication que je fis de ce Pseaume la veille de la fête du bienheureux martyr Cyprien.

14. Ce Jesus-Christ Dieu & homme, qui par un aussi grand effet de sa miséricorde, que celui qui nous paroît dans son Incarnation, où il s'est revêtu de la forme de serviteur, nous apprend que nous devons mépriser tous les biens de cette vie, & ne faire cas que de ceux dont nous jouïrons dans l'autre, & qui sont l'objet de nôtre esperance, se voyant au temps de sa passion, où ses ennemis croyoient avoir le dessus, & se regardoient comme victorieux, a emprunté le langage de nôtre infirmité, qui le rendoit sujet à la mort qu'il alloit souffrir sur la Croix, & qui devoit en même temps faire mourir le vieil homme qui est en nous, & détruire le corps du peché. C'est donc d'une voix empruntée qu'il s'écrie: *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous abandonné.* C'est ce qui fait le sujet d'une autre de vos cinq questions, & par où commence le Pseaume 21. où la passion de Jesus-Christ & la manifest-

*Plainte de
Jesus-Christ
mourant à
son Pere,
langage em-
prunté.*

Psf. 21. 1.

tation de la grace qu'il a apportée pour communiquer la foy aux fideles , & pour operer leur délivrance , avoient été prophetisées tant de siècles auparavant.

III.
CLASSE.
A N. 412.

15. JE VAS donc parcourir & expliquer tout ce Pseaume, dont Jesus-Christ attaché à la Croix prononça le premier verset , pour marquer que ce Pseaume étoit une prophetie qui le regardoit ; & par là vous verrez qu'on parloit de la nouvelle alliance , dans le temps même qu'elle étoit encore cachée sous les voiles de l'ancienne. Dans ce Pseaume c'est Jesus-Christ qui parle sous la forme de serviteur , selon laquelle il étoit revêtu de nôtre infirmité , comme il est dit dans Isaïe , qu'il a porté nos infirmités , & qu'il a été pour nous dans les douleurs. C'est donc par un langage emprunté de nôtre infirmité , dont nôtre chef avoit bien voulu se charger , qu'il s'écrie dans ce Pseaume : *Mon Dieu , mon Dieu , regardez-moy , pourquoy m'avez-vous abandonné.* Car de prier , & de n'être pas exaucé dans ce qu'on demande , c'est être abandonné à cet égard là ; & c'est ainsi , & par un effet de cette infirmité dont nous parlons , que saint Paul se trouvant en quelque sorte abandonné , en ce qu'il n'avoit pas obtenu ce qu'il avoit deman-

CH. VI.

*Nouvelle
alliance
clairement
exprimée
dans le
Pseaume 21.*

Isay. 53. 4.

Pf. 21. 1.

III.
CLASSE.

A. N. 412.

2. Cor. 12.

9.

Ephes. 5.
23.

Ephes. 4.
22. &c.
Ps. 12. 1.

dé, Dieu luy dit *c'est assez que vous ayez ma grace, car la vertu se perfectionne dans la faiblesse.* Cette parole de Jesus-Christ, *Mon Dieu, mon Dieu, regardez moy, pourquoy m'avez-vous abandonné,* est donc une parole empruntée de son corps, c'est à dire de son Eglise, qu'il s'agissoit de transformer, & de dépouiller du vieil homme, pour la revêtir du nouveau. C'est le langage de l'infirmité humaine, à qui Dieu de là en avant devoit refuser les biens de l'ancienne alliance, pour luy apprendre à ne desirer & à n'esperer plus que ceux de la nouvelle.

Ce qui tient le premier rang entre les biens de l'ancienne alliance.

16. Or entre ces biens de l'ancienne alliance qui regardent le vieil homme, celui qu'on desire le plus c'est la durée de cette vie temporelle; car encore qu'elle doive finir tôt ou tard, on tâche de la faire au moins durer le plus qu'on peut; & quoiqu'on sçache que la mort est inévitable, & qu'elle s'avance de jour en jour, il n'y a personne, ou presque personne, qui ne fasse ce qu'il peut pour l'éloigner, je dis même de ceux qui esperent une vie heureuse après celle-cy; tant nous sommes dominez par la douceur que l'ame trouve dans son union avec son corps; car personne n'a jamais bu sa propre chair. Ainsi à quelques infirmités

Eph. 5. 29.

qu'elle soit sujette icy bas, l'ame craint de s'en separer même pour un temps, quoiqu'elle espere de s'y rejoindre pour jamais, dans une parfaite exemption de toute sorte d'infirmité.

C'est ce qui fait que les gens de bien-mêmes, qui en même temps qu'ils sont soumis à la Loy de Dieu selon l'esprit, portent encore dans leur chair de ces desirs de peché, auxquels l'Apôtre nous defend d'obeir, ceux-là même, dis-je, quoique selon les lumieres de leur esprit & de leur raison, ils desirerent de se voir dégagez des liens du corps, & d'être avec Jésus-Christ, ont toujours, de la part du corps, un sentiment qui y repugne, & ils voudroient, s'il étoit possible, n'en être point dépouillez, mais être comme revêtus par dessus, en sorte que ce qu'il y a de mortel en eux fût absorbé par la vie, c'est à dire que leur corps, d'infirme & de corruptible qu'il est, se trouvât tout d'un coup revêtu d'immortalité sans passer par la mort.

17. Mais les paroles qui expriment ce sentiment, & qui naissent de l'amour de cette vie, & de l'envie qu'on a de la prolonger, sont des paroles de peché, & sont bien éloignées d'operer ce salut que nous ne possedons pas encore, &

III.
CLASSE.
A N. 412.

Rom. 7. 25.
Ibid. 6. 12.

*Amour de
la vie dans
les Saints
mêmes,*
Philif. 1. 23.

2. Cor. 5. 4.

*Effet du
peché.*

III.
CLASSE.

A N. 412.

Ps. 21. 1.

Rom. 8. 24.

dont nous n'avons jusqu'icy que l'esperance : *Car*, comme dit l'Apôtre, *non ne sommes encore sauvez qu'en esperance : or quand on voit ce qu'on avoit esperé, l'esperance n'a plus de lieu.*

Ps. 21. 1.

C'est pour cela que Jesus-Christ, qui parle dans ce Pseaume, après avoir dit, *Mon Dieu, mon Dieu, regardez-moy, pourquoy m'avez-vous abandonné*, ajoute incontinent, *bien loin d'operer mon salut, ce langage est le langage de mes pechez*, c'est à dire ces paroles qui sont des paroles de peché, sont bien éloignées de m'obtenir ce salut que je ne pouvois attendre de l'ancienne alliance, mais que la grace de la nouvelle me promet. On pourroit encore distinguer ce même texte par une autre ponctuation, & lire tout de suite, *Mon Dieu, mon Dieu regardez-moy, pourquoy m'avez-vous abandonné bien loin d'operer mon salut*, comme s'il disoit, puisque vous m'abandonnez, & que vous ne m'exaucez pas vous êtes bien éloigné d'operer mon salut & ma délivrance, c'est à dire de m'conserver cette vie dont je vous demandois la prolongation ; & selon cette ponctuation, ce seroit un autre sens qui recommenceroit, quand le Prophete ajoute, *c'est là le langage de mes pechez* ;

Ibidem.

c'est à dire, quand je parle de la sorte
ce sont mes pechez qui parlent, puisque
ce sont les desirs de ma chair.

18. Or quoique ce soit Jesus-Christ
qui parle dans le Pseaume, c'est son
Corps, c'est son Eglise qu'il fait parler
par sa bouche : c'est l'infirmité de la
chair du peché dont il emprunte le lan-
gage, dans cette chair qu'il a prise d'une
Vierge, & qui n'a que la ressemblance
de la chair du peché. C'est l'Epouse qui
parle par la bouche de l'Epoux : car il
se l'est unie si étroitement, que les deux
parlent par la même bouche, comme
dans ce passage d'Isaïe, *Il m'a couronné
comme l'Epoux, & m'a paré comme l'Epou-
se.* Il semble que ce soit le même qui di-
se qu'on l'a couronné & qu'on l'a paré ;
cependant c'est l'Epoux qui parle dans
l'un, & l'Epouse dans l'autre, c'est à di-
re Jesus-Christ & l'Eglise. Car c'est un
mystere, dit l'Apôtre, que ce qui est
écrit, que les deux ne seront qu'une
même chair, & c'est un tres-grand myste-
re, qui regarde l'union de Jesus-Christ
& de son Eglise, en sorte qu'ils ne sont
qu'une même chair, comme le mary &
la femme n'en font qu'une, au lieu qu'ils
étoient deux auparavant.

Que l'infirmité humaine se garde d'ac

III.
CLASSB.

AN. 412.

Attache-
ment à la
vie effet du
peché.

Rom. 8. 3.

Isay. 61. 10.

Ephes. 5. 32.

Mat. 19. 6.

III.
CLASSE.
A N. 412.

Iean 1. 1.

Iean 1. 14.

Act. 15. 9.

*Voix des
membres
dans la bou-
che du chef.*

Pf. 21. 1.

bien de croire que ce soit ce Verbe de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, qui parle dans ce Pseaume. Qu'elle y reconnoisse au contraire le langage de cette chair qui est, comme tout le reste, l'ouvrage de ce même Verbe, & à quoy le Verbe s'est uni, *lorsqu'il s'est fait chair, & qu'il a habité parmy nous.* Qu'elle entende la voix d'une chair mortelle devenue, par son union avec le Verbe, le remede qui guerit nôtre aveuglement, & qui nous rend capables de voir le Dieu qu'elle cache. La vûe nous en est réservée à un autre temps, mais il nous a fait voir l'homme auquel il s'est uny; il l'a livré à la mort après nous avoir laissé ses exemples, & il l'a soustrait à nos yeux après sa résurrection, pour exercer cette même foy qui purifie les yeux de nos ames, & les prepare à la claire vision.

Ne soyons donc point choquez d'entendre nôtre Chef parler le langage de ses membres, puisque son Eglise souffroit en luy quand il souffroit pour son Eglise, comme il souffroit dans cette même Eglise lorsqu'elle souffroit pour luy. Car comme c'est l'Eglise souffrante en Jesus-Christ, qui dit icy par la bouche de ce divin Sauveur : *Mon Dieu,*

mon Dieu , regardez-moy , &c. de même c'est Jesus-Christ souffrant dans son Eglise qui dit ailleurs , Saul , Saul , pourquoi me persécutez-vous ?

III.
CLASSE.
A. N. 412.
Act. 9. 4.

19. DIEU nous abandonne donc , à l'égard des biens temporels , lorsqu'il n'exauce pas les prières que nous luy faisons pour obtenir de luy de ces sortes de biens si nous n'en avons pas encore, ou pour luy en demander la conservation si nous en avons déjà. Mais il ne nous abandonne pas pour cela , à l'égard des autres biens plus excellens & plus nobles , qu'il veut que nous connoissions , & que nous désirions préférentiellement à tout.

CHAP.
VII.

Deux sortes d'abandon.

C'est ce que le Psalmiste nous insinue quand il ajoute tout de suite , *Je vous adresse mes cris durant le jour , & vous ne m'exaucez point ; je continue durant la nuit & vous ne m'exaucez pas non plus.* Car il faut sous-entendre ces deux dernières paroles , quoiqu'elles ne soient pas exprimées , mais remarquez ce qui suit , *Et c'est,* continue le Psalmiste , *afin que je ne tombe point dans l'aveuglement , & que je ne me méprenne pas ;* comme s'il disoit , vous ne m'exaucez ny quand je crie durant le jour , c'est à dire lors que dans la prospérité je demande qu'elle

Psf. 11. 3.

Ibidem.

III.
CLASSE.
AN. 412.

*Dessein de
Dieu quand
il manque
de nous
exaucer sur
le sujet des
biens tem-
porels.*

continuë, n'y quand je crie *durant la nuit*, c'est à dire lorsqu'étant dans l'adversité, je demande que la prospérité revienne: mais c'est afin que je ne tombe pas dans l'aveuglement que vous me traitez ainsi; c'est afin de m'éclairer, & de me faire comprendre ce que la grace de la nouvelle alliance me doit faire désormais attendre & désirer de vous, & ce qu'elle veut que je vous demande.

Car ces cris que je pousse vers vous ne tendent qu'à me conserver les biens temporels; *mais c'est dans les lieux saints que vous habitez, ô mon Dieu, qui êtes la gloire d'Israël*; c'est à dire, je voudrois que vous ne rejetassiez point les desirs de ma cupidité, qui me fait rechercher une félicité temporelle: mais comme cette félicité tient de la corruption & de l'impureté du vieil homme, & que ce que vous cherchez c'est la pureté du nouveau & la charité, parce que vous n'établissez vôtre demeure que dans les cœurs qu'elle remplit, vous rejetez les demandes de la cupidité: or c'est par le saint Esprit qui nous est donné que la charité est repandue dans nos cœurs. *C'est donc dans les lieux saints que vous habitez, ô mon Dieu, qui êtes la gloire d'Israël*, c'est à dire la gloire de ceux

Ibid. v. 4.

Ephes. 3. 17.

Rom. 5. 5.

Psal. 21. 4.

de ceux qui vous connoissent , & qui sçachant qu'ils n'ont rien qui ne leur ait été donné, se glorifient, non en eux-mêmes, mais en vous. *Car quiconque se glorifie, ne se doit glorifier que dans le Seigneur.*

20. Voilà quelle est la grace de la nouvelle alliance. Dès le temps de l'ancienne, ô mon Dieu, comme vous aviez soin de marquer aux hommes que la félicité même temporelle ne se devoit attendre que de vous, & que c'étoit à vous seul qu'il falloit la demander, *nos peres ont mis leur esperance en vous, & vous les avez delivrez; ils ont crié vers vous, & vous les avez sauvez, & ayant esperé en vous ils n'ont point été trompez dans leur esperance.*

Car quoiqu'ils fussent de toutes parts environnez d'ennemis, vous les en avez delivrez : vous leur avez fait même remporter sur eux des victoires signalées: vous les avez comblez de biens & de richesses: vous les avez tirez d'une infinité de perils où ils sembloient devoir perdre la vie. L'un étant tout prêt d'être immolé, vous avez substitué un belier à sa place; un autre étant sur un fumier rongé de vers & dans la plus extrême pauvreté, vous luy avez rendu la santé & le bien au double de ce qu'il avoit perdu: un au-

III.
CLASSE.
AN. 412.

1. Cor. 4. 7.

2. Cor. 10.
17.

2. Cor. 5. 6.
& 7.

Gen. 22. 13.

Iob. 42. 10.

514 *S. Augustin à Honoré,*

III.
CLASSE.
A N. 412.

Dan. 14. 30.

Dan. 3. 50.
&c.

tre étant exposé à la rage des lions affa-
mez, vous l'en avez tiré sans qu'il ait
souffert le moindre mal : d'autres en-
fin ayant été jettez dans une fournaie
se ardente ont été respectez par les
flames, où on les a vû se promener,
chantant des Cantiques à la gloire de
vôtre nom.

Sap. 1. 18.
20. & 21.

Les Juifs attendoient si Dieu feroit
quelque chose de semblable en faveur
de Jesus-Christ, par où ils pûssent con-
noître s'il étoit véritablement son Fils.
C'est ce que nous voyons par la ma-
niere dont l'Ecriture parle dans la Sa-
gesse : *Condamnons-le*, disent-ils, *à une*
mort infame, car Dieu aura égard à sa
prière, & s'il est véritablement son fils, il
le protégera & le délivrera des mains de ses
ennemis. Voilà, continue l'Ecriture,
celles ont été leurs pensées, mais ils se sont
trompez, parce que leur malice les a aveu-

Par où la
Croix de Je-
sus-Christ
est un scan-
dale pour les
Juifs.

glez. Car ils ne regardoient que ce qui
convenoit au temps de l'ancienne al-
liance ; où Dieu combla nos peres de
tout ce qui fait le bonheur de cette vie,
pour montrer que ces sortes de biens
viennent de luy, aussi bien que les au-
tres, & ils ne comprenoient pas que le
temps étoit venu, auquel Dieu devoit
faire voir en Jesus-Christ que ses verité-

bles-dons sont les biens éternels qu'il ne donne qu'aux Justes ; au lieu qu'il fait part aux impies mêmes de ceux de la vie presente.

21. PRENEZ-GARDE maintenant à ce qui suit, lorsqu'après que le Psalmiste a fait dire à Jesus-Christ, *Nos peres ont mis leur esperance en vous, & vous les avez delivrez ; ils ont crié vers vous, & vous les avez sauvez, & ayant esperé en vous, ils n'ont point été trompez dans leur esperance*, Il ajoute, *Pour moy, je suis un ver, & non pas un homme*, ce qui semble n'avoir été dit que pour exprimer l'humilité de Jesus-Christ, & l'abîsme de mépris & d'abaissement où il s'est vû au milieu de ses ennemis. Mais comme tout ce Pseaume est une Prophetie de Jesus-Christ, & que ses moindres paroles enferment des mysteres très-profonds, il ne faut pas oublier de marquer celui qui se trouve dans celle-cy, selon le beau sens que quelques-uns de nos anciens y ont trouvé. Ils disent donc que ce qui fait que Jesus-Christ a voulu être designé par le nom de *ver*, c'est que la formation du ver, qui naît de la chair à la verité, mais sans l'alliance des sexes, a quelque rapport à la naissance de Jesus-Christ, dont le corps

111.
CLASSE.
AN. 412.

CHAP.
VIII.

ps. 21. 5.
& 6.

III.
CLASSE.
AN. 412.

a été formé de la chair Vierge de Marie sans que l'homme y ait rien contribué.

Il y a encore un autre sens qu'un passage de Job nous donne lieu de chercher dans ces paroles, sans rejeter néanmoins celui dont nous venons de parler. Car après que ce saint Homme a dit qu'à peine les Anges mêmes sont purs aux yeux de Dieu, il ajoute, *ambien moins donc se trouvera-t'il de pureté dans l'homme qui n'est que pourriture, & dans le Fils de l'Homme. qui n'est qu'un ver*

*Job. 4. 18.
& 25. 5.*

Job. 25. 6.

*Quel est le
principe de
notre mortalité.*

Pf. 21. 7.

Par le mot de *pourriture*, il entend la mortalité de notre condition : car nous portons en nous-mêmes comme un germe de mort que l'homme a contracté en pechant, & qui le soumet à la nécessité de mourir; & par celui de *ver*, il entend tous les hommes, qui ayant été formés d'un homme mortel ont contracté la mortalité, comme le ver qui naissant de la pourriture, n'est luy-même que pourriture. Cherchons donc sur cette idée de Job quel est le sens du Prophète, lorsqu'il dit, *pour moy je ne suis qu'un ver*, & qu'il ajoute, *& non pas un homme*. Il semble donc, à prendre ces termes par rapport à ce que j'ay cité de Job, que c'est comme s'il y avoit, pour

moy je ne suis que le fils de l'homme, &
 non pas un homme : par où il n'a pas
 voulu dire qu'il ne fût pas homme, puis-
 que l'Apôtre nous apprend que le Me-
 diateur entre Dieu & les hommes est
 Jesus-Christ Homme, & qu'il n'y a
 point de fils de l'homme qui ne soit
 homme ; mais seulement nous marquer
 la difference qu'il y a entre celui qui est
 non seulement homme, mais fils de
 l'homme, & celui qui n'est qu'homme
 sans être fils de l'homme, c'est à dire en-
 tre Jesus-Christ & Adam. Ainsi lorsque
 Jesus-Christ a dit, *pour moi, je ne suis*
qu'un ver, & non pas un homme, c'est
 peut-être comme s'il disoit, je suis le
 Christ, par qui tous reçoivent la vie, &
 non pas Adam, par qui la mort passe
 sans tous.

III.
 CLASSE.
 A N. 412.

1. Tim. 2. 5.

1. Cor. 15.

2. QUE LA GRACE de la nouvelle al-
 liance vous apprenne donc, ô hommes,
 à faire de la vie éternelle le seul objet
 de vos desirs. Ne regardez plus comme
 quelque chose de grand, & ne deman-
 dez plus à Dieu, d'être délivré de la
 mort temporelle, comme vos peres
 ont été en diverses rencontres dans le
 temps que Dieu vouloit marquer qu'il
 est seul Auteur de cette félicité mê-
 me temporelle, aussi bien que de tous

Où la gra-
 ce de la nou-
 velle alian-
 ce doit porter
 nos esperan-
 ces & nos
 desirs.

III.
CLASSE.
AN. 412.

les autres biens : cette sorte de félicité n'est que pour le vieil homme, dont le principe est en Adam. *Pour moy, dit Jesus-Christ, je suis un ver, & non un homme*, c'est à dire, je suis le Christ & non pas Adam.

Jusqu'icy il n'y a eu en vous que ce qui est du vieil homme, & c'est tout ce que vous pouviez tirer d'Adam ; mais il faut que le nouvel homme vous rende de nouvelles creatures, & que comme vous êtes hommes par Adam, vous soyez enfans des hommes par le Christ. Ce divin Sauveur se donne dans l'Evangile le nom de Fils de l'Homme, & ce n'est pas sans raison, comme ce n'est pas sans raison non plus que dans le Pseaume 35. David fait de la différence entre les hommes & les enfans des hommes, *Vous sauverez*, dit ce saint Prophete, *& les hommes & les bêtes mêmes selon l'étendue de votre miséricorde*, c'est à dire, ce sera vous qui les ferez subsister, & qui les garantirez de ce qui va à la destruction de leur être, car cette sorte de salut, qui est commun aux hommes & aux bêtes, vient de vous aussi bien que tous les autres biens. Mais pour marquer qu'il y a pour ceux qui sont renouvellez par Jesus-Christ, une

autre sorte de salut , à quoy les autres
 creatures animées n'ont point de part ,
 & qui est l'effet de la nouvelle alliance,
 David ajoute tout aussi-tôt , pour les en-
 fans des hommes, ils mettent toute leur espe-
 rance dans votre protection ; vous les tien-
 drez à couvert sous vos ailes ; vous les rem-
 plirez de l'abondance des biens de votre mai-
 son , & vous les abreuverez du torrent de
 vos delices ; parce que c'est en vous qu'est la
 source de la vie , & ce sera par votre lumie-
 re que nous verrons la lumiere. Il distin-
 gue donc les hommes d'avec les enfans
 des hommes ; ceux dont la felicité con-
 siste dans ce salut , si l'on peut parler ain-
 si , & cette conservation de leur être
 qui leur est commune avec les bestes , il
 les designe par le mot d'hommes , pour
 marquer qu'ils appartiennent à ce pre-
 mier homme qui est l'Autheur de la
 mort , & de ce qui s'appelle le *vieil hom-
 me* , & qui fut homme sans être Fils de
 l'homme. Ceux au contraire qui espe-
 rent une autre sorte de felicité , où ils
 goûteront les delices ineffables qui se
 trouvent dans la source de la vie , & où
 ils verront la lumiere dans la lumiere
 éternelle , il les designe par le nom que
 s'est donné le plus ordinairement le Sei-
 gneur de ceux pour qui cette grace a été

III.
 CLASSE.
 AN. 412.

Ibid. v. 8.
 9. & 10.

Difference
 entre les
 hommes &
 les enfans
 des hommes.

manifestée, & il les appelle *enfants des hommes* plutôt qu'*hommes*.

23. Il ne faut pas néanmoins établir comme une règle certaine que cette distinction ait lieu toutes les fois qu'il est parlé dans l'Écriture ou d'*hommes*, ou d'*enfants des hommes*; & il ne s'en faut servir que dans les endroits où l'on voit que le sens le demande clairement, ou qu'elle peut aider à le découvrir s'il est caché. Car par exemple, dans cet endroit du Pseaume que nous expliquons il y a quelque chose de trop marqué pour n'y pas prendre-garde, lorsqu'après que le Prophète a dit, *Nos pères ont mis toute leur espérance en vous & vous les avez délivrés de leurs ennemis: ils ont crié vers vous & vous les avez sauvés, & ayant mis leur espérance en vous, ils n'ont point été trompés*, il ajoute, *pour moi je suis un ver & non pas un homme*, ce qui fait une distinction bien plus grande que s'il y avoit, & moi je suis un ver & non pas un homme. Que veut donc dire celui qui se tire ainsi à part, & qui se distingue de ceux que Dieu a exaucés & délivrés de leurs ennemis, sinon que dans ce que Dieu a fait pour eux, il a eu dessein de marquer que cette sorte de félicité, qui convenoit à l'ancienne alliance, étoit le

Ps. 21. 5.
& 6.

Ibid. v. 7.

partage du vieil homme, dont Adam est le principe ; mais que pour luy il est *un ver & non pas un homme*, c'est à dire qu'étant le Fils de l'homme, il est un homme tout different de celui qui étoit homme sans être Fils de l'homme :

III.
CLASSE.
AN. 412.

24. *JE suis l'opprobre des hommes & le mépris du peuple*, continuë le Prophete, *tous ceux qui me regardoient m'insultoient, & disoient en hochant la tête, il a mis son esperance en Dieu ; que Dieu le sauve donc & le délivre, s'il est vray qu'il en soit le bien-aimé.*

CHAP. IX.
Psal. 21. 7.
8. 9.

Voilà ce que les Juifs disoient ; non seulement dans leur cœur, mais à haute voix, insultant à Jesus-Christ sur ce que Dieu ne le délivroit pas visiblement de la mort, & ne sçachant pas qu'il le dût faire. Il l'a fait néanmoins ; mais de la maniere qu'il étoit à propos que cela se fit dans le *Fils de l'Homme*, dans lequel l'esperance de la vie éternelle, qui est l'appanage de la nouvelle alliance, devoit être manifestée, & non pas comme les Juifs s'imaginoient. De sorte que voyant que Dieu ne délivroit point Jesus-Christ, ils luy insultoient & le regardoient comme vaincu ; parce qu'ils n'appartenoient qu'à l'ancienne alian-

III.
CLASSE.

A N. 412.

1. Cor. 15.
22.

Pf. 21. 7.

*Ce que Je
sus-Christ -
nous apprend
par sa
mort.*

2. Cor. 5. 6.
& 7.

*Pourquoy
Jesus-Christ*

ce, & à cet homme en qui tous sont morts & non pas au Fils de l'Homme en qui tous seront vivifiés. Car le premier homme s'est donné la mort à luy-même & au Fils de l'Homme, au lieu que le Fils de l'Homme, cet opprobre des hommes, & ce mépris du peuple, a redonné la vie à l'homme par sa mort & par sa Resurrection,

S'IL A DONC voulu souffrir jusqu'à expirer devant les yeux de ses ennemis, en sorte qu'ils le creussent abandonné de Dieu, c'a été pour marquer quel est le but & l'objet de la grace de la nouvelle alliance, & qu'elle nous doit apprendre à nous élever au dessus de tout ce qu'on peut goûter d'heureux dans cette vie, & à chercher une autre sorte de félicité que nous ne connoissons encore que par la foy, mais que nous posséderons un jour. Car *tant que nous sommes dans ce corps mortel*, dit l'Apôtre, *nous sommes loin du Seigneur, & comme hors de nôtre patrie; parce que nous marchons dans l'obscurité de la foy, & non pas dans la claire vision*, & ainsi nous n'avons encore qu'en espérance, ce que nous aurons un jour en effet.

25. C'est par la même raison que Jesus-Christ a voulu que sa Resurrection

ne fût connuë que des siens, & non pas des estrangers. Et par où est-on étranger à l'égard de Jesus-Christ? ce n'est pas par la nature; mais par ce qui l'a corrompue, & qui étant un vice ne scauroit être que contraire à la nature. Il ne s'est donc montré qu'aux siens après sa Resurrection, qu'il ne leur a pas fait attendre long-temps; car au lieu que nous ne resusciterons qu'à la fin des siècles, Jesus-Christ est resuscité incontinent après sa mort, parce qu'il vouloit que nous eussions dans sa chair un gage & une assurance de ce que nous devons espérer pour la nôtre.

Il est donc mort devant les hommes, mais il n'est resuscité que devant les enfans des hommes; parce que la mort est le partage de l'homme, & la resurrection celui du Fils de l'homme, & de ceux qui luy appartiennent; car *comme tous meurent en Adam, tous revivront par Jesus-Christ.* Afin donc d'encourager ses fidelles par ses souffrances à mépriser la félicité de cette vie, pour acquérir celle du Ciel, il s'est mis en butte à la persecution & à la cruauté de ses ennemis, & a voulu qu'elle allât jusqu'à luy ôter la vie, & que le voyant comme vaincu & succombant sous leurs

III.
CLASSE.
A N. 412.
*est resuscité
sitôt après
sa mort.*

1. Cor. 15.
22.

524 S. Augustin à Honoré,

III.
CLASSE.
A N. 412.

LUC. 24. 39.

ACT. 1. 10.

efforts , ils luy insultassent avec infolence. Mais aussi en rendant la vie à ce même corps dans lequel il avoit souffert ; en le faisant voir & toucher à ses disciples ; & en l'élevant devant leurs yeux jusques dans le Ciel , il a édifié leur foy ; & leur a montré , & comme fait toucher au doigt , ce qu'ils devoient attendre & prêcher par toute la terre.

Pour ceux qui l'avoient persécuté jusqu'à luy ôter la vie , & dont l'orgueil se flattoit de l'avoir vaincu , il les a laissés dans cette opinion , afin que ceux d'entr'eux qui voudroient avoir part au salut éternel , commençassent par croire le témoignage que rendoient de sa Résurrection ceux qui en avoient été témoins oculaires ; & qui ne craignoient point , en prêchant cette vérité , de s'exposer à tout ce que les Juifs luy avoient fait souffrir.

CHAP. X.

Belle explication
d'un passage
de saint
Jacques.

JAC. 5. II.

26. C'est sur le principe que je viens d'expliquer que saint Jacques , un des Apôtres de ce divin Sauveur , exhortant & encourageant les fidèles dans son Epître , marque la différence de ce qui convenoit à l'un & à l'autre Testament. Vous avez , leur dit-il , entendu parler de la patience de Job , & vous avez vu

quelle a été la fin du Sauveur, pour leur faire comprendre que ce qui nous doit faire souffrir patiemment les maux de cette vie, ce n'est pas l'esperance d'être recompensez de notre patience, comme l'Ecriture nous apprend que Job le fut de la sienne, car non seulement il fut parfaitement guéri de ces ulcères qui faisoient de son corps une masse de pourriture; mais tout ce qu'il avoit perdu luy fut rendu au double à la reserve de ses enfans, Dieu ne luy en ayant rendu qu'autant qu'il en avoit perdu; par où il fortifia ce saint Homme dans la foy de la Resurrection, en luy faisant voir ses enfans morts resuscitez, en quelque sorte, dans ceux qui luy nquirent. Cependant en joignant les premiers aux derniers, il se trouvera qu'il a receu le double à l'égard même de ses enfans, aussi bien que de tout le reste.

C'est donc afin que nous ne nous proposons pas une recompense de la nature de celle de Job, lorsque nous souffrons les maux de cette vie, que ce saint Apôtre a parlé comme il a fait, & qu'au lieu de dire vous avez ouï parler de la patience de Job dans ses maux, & vous sçavez quelle en fut la fin, il a dit, *Vous avez ouï parler de la patience de Job*

III.
CLASSE.
AN. 412.

Iob. 42. 10.
G 12. Gc.

Iac. 5. 11.

III.
CLASSE.
AN. 412.

Et vous avez vu par où le Sauveur a fini comme s'il disoit, soyez patients comme Job dans les maux de cette vie : mais au lieu de vous proposer , pour récompense de cette patience, des biens de la nature de ceux qui luy furent rendus au double de ce qu'il avoit perdu , n'attendez que les biens éternels , dont le Seigneur a déjà recueilly les premices.

Ps. 21. 6.

Ibid. v. 7.

Car Job étoit du nombre de ces peres, qui ayant crié vers Dieu ont été exau-
tez & délivrez ; mais Jesus-Christ se met dans un ordre à part quand il dit, *pour moy je suis un ver, & non pas un homme* ; & par là il fait assez voir, que c'est à l'égard des biens temporels , & de la conservation de la vie presente , que Dieu les exaucez , au lieu qu'il en a été abandonné à cet égard. Ce n'est pas que ces Peres de l'ancien Testament aient été exclus du salut éternel ; mais ce bien-là, qui est le bien veritable , étoit alors caché sous les figures qui convenoient à ce temps-là , & ne devoit être manifesté qu'en Jesus-Christ. Car l'ancien Testament est un voile ; & ce voile n'est ôté que lorsque l'on passe de l'ancienne alliance à la nouvelle. C'est pour cela que le voile du Temple se fendit à la mort de ce divin Sauveur , & pour marquer

*Voile du
Temple ,
pourquoy se
fendit à la
mort de Je-
sus-Christ.
Mat. 27. 51.*

re que dit l'Apôtre, que le voile de l'ancienne alliance n'est ôté que par Jesus-Christ.

III.
CLASSÉ.
AN. 412.

2. Cor. 3. 14.

27. Aussi voyons-nous d'un côté que parmi ces Peres de l'ancien Testament, il se trouve quelques exemples, quoique rares, d'une patience qui n'a point d'autre fin que la mort, témoin tous ces Saints qui ont été mis à mort depuis Abel jusqu'à Zacharie, & du sang desquels Jesus-Christ nous assure qu'il sera demandé compte aux enfans de ceux qui l'ont répandu, s'ils persistent dans l'iniquité de leurs peres; & de l'autre que dans la nouvelle alliance, il y a eu, comme il y a encore, un grand nombre de Fidéles qui ont en abondance tout ce qui peut faire la félicité de cette vie, & à qui Dieu fait ressentir en cela même des effets de sa miséricorde & de sa bonté. Mais au moins ils pratiquent fidèlement l'avis que donne aux riches de ce siècle un grand Apôtre, & un fidèle dispensateur de la grace de la nouvelle alliance, de ne se point enorgueillir; de ne point mettre leur esperance dans une chose aussi peu solide que les richesses, mais en Dieu qui nous donne abondamment toutes les choses dont nous avons besoin; de faire du bien à tout le monde; de travailler à devenir riches

Luc. 11. 51.

1. Tim. 6:
17. 18. &c.

III.
CLASSE.
AN. 412.

en bonnes œuvres ; de donner volontiers ; de faire part de leurs biens à ceux qui en manquent ; & de s'établir un thresor & un fondement solide pour l'avenir ; afin d'acquiescer la véritable vie, c'est à dire une vie semblable à celle qui a paru en Jesus-Christ après sa Resurrection, & à quoy son corps a eu part aussi bien que son esprit, & non pas une vie comme celle que les Juifs luy ôterent, lorsque Dieu le livrant à leur fureur sembla l'avoir abandonné, en sorte qu'il eut lieu de s'écrier, Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous abandonné ; par où il a exprimé le sentiment de ses Martyrs, qui selon la nature auroient voulu ne point mourir, comme Jesus-Christ même le témoigne, lorsque prédissant à saint Pierre de quel genre de mort il devoit glorifier Dieu, il luy dit, quand vous serez vieux un autre vous ceindra, & vous menera où vous voudriez ne pas aller.

Pf. 21. 1.

Joan. 21. 18.

Les Martyrs ont donc paru abandonnez de Dieu pour un temps, en ce qu'il n'a pas fait pour eux ce qu'ils auroient désiré selon la nature. Mais si l'on reconnoît la voix des Martyrs dans cette plainte de Jesus-Christ à son Pere, on ne la reconnoît pas moins dans ces autres qu'il luy adresse aux approches de sa passion

la passion, *Que votre volonté se fasse & non pas la mienne*; puisqu'on ne sçauroit douter qu'ils n'eussent & dans la bouche & dans le cœur le sentiment de piété qu'elles expriment.

III.
CLASSE.
AN. 412.
Mat. 26. 39.

28. CAR n'étoit-ce pas par nôtre chef qu'il falloit que Dieu commençât à nous faire voir quelle doit être nôtre attente, & quelle est la vie pour laquelle nous sommes Chrétiens ? Aussi ne dit-il pas; mon Dieu, mon Dieu, vous m'avez abandonné, mais pour nous donner lieu de chercher la cause de cet abandon, il affecte de dire, *POURQUOY m'avez-vous abandonné*? c'est à dire quelle est la raison, quel est le motif de cet abandon où je me trouve? Car il y a sans doute une raison, & une granderaison qui fait qu'au lieu que ^a Noë a été délivré du deluge, ^b Loth de l'embrasement de Sodome, ^c Isaac du glaive prest à tomber sur sa teste, ^d Joseph de la calomnie de la femme de Putifar ^e & des horreurs de la prison, ^f Moïse de la fureur des Egyptiens, ^g Rahab du sac de Jericho, ^h Susanne de la malice des faux témoins, Daniel de la fosse aux lions, ⁱ les trois enfans de la fournaise, & que beaucoup d'autres des Peres de l'ancien Testament ayant crié vers Dieu, il les a sau-

CH. XI.

Pf. 21. 1.

a. Gen. 6.
12.
b. Gen. 19.
16.
c. Gen. 22.
12.
d. Gen. 39.
12.
e. Gen. 41.
14.
f. Exod. 3.
10.
g. Ios. 6.
25.
h. Dan. 13.
59.
i. Dan. 14.
40.
k. Dan. 3.
93.

III.
CLASSE.

AN. 412.

*Pourquoy
Dieu n'a
pas fait
pour Jesus-
Christ ce
qu'il avoit
fait pour les
Saints de
l'ancien
Testament.
Ps. 21. 3.*

*Mat. 27.
45.*

Ibidem.

vez de la mort, il n'ait pas voulu délivrer Jesus-Christ des mains de ses ennemis, qu'il l'ait abandonné à leur fureur, & qu'il ait permis qu'elle ait été jusqu'à luy ôter la vie. *Pourquoy* cela? quel est le motif de cette conduite de Dieu sur J. C. sinon, comme il l'insinue luy-même un peu plus bas, de peur que cette sorte de protection ne luy fût une occasion de se méprendre, c'est à dire à son corps, à son Eglise, à ces humbles, & ces petits qui la composent? Car il parle d'eux comme si c'étoit luy-même, conformément à ce qu'il dit dans l'Evangile, que ce qu'on aura fait à un de ces petits qui luy appartiennent, ce sera comme si on le luy avoit fait à luy-même.

S'il parle donc icy de cette *méprise* comme si c'étoit la sienne propre, & qu'il fût capable de se méprendre, c'est de la même manière que dans l'Evangile, il parle de ce qu'on aura fait pour les pauvres, comme s'il avoit été fait à sa propre personne; & s'il parle plus haut de l'abandon où il s'est trouvé, quoiqu'il n'ait voulu exprimer que celui où ses Saints se trouvent selon la nature, lorsque Dieu les laisse dans l'accablement des miseres temporelles, c'est de la mé-

me maniere qu'il dit dans l'Evangile que c'est luy qu'on reçoit ou qu'on méprise, lors qu'on reçoit ou qu'on méprise les siens. Pourquoi Dieu a-t'il donc traité Jesus-Christ de cette sorte? c'est afin que nous ne nous méprenions pas, & que nous comprenions au contraire que la fin pour laquelle nous devons être Chrétiens, n'est pas la vie que nous menons icy bas, où Dieu nous livre quelquefois à la fureur de nos persecuteurs, & permet qu'elle aille jusqu'à nous faire mourir, mais cette vie sans fin qui nous est réservée dans le Ciel; & c'est surquoy il ne seroit pas pardonnable à des Chrétiens de se méprendre; après ce qu'ils ont vû en celuy dont ils tirent le nom qu'ils font gloire de porter.

29 Cependant après tout ce que Dieu a fait pour nous marquer une chose si importante, il y en a encore qui ne veulent être Chrétiens, que pour être heureux en cette vie, & qui perdent courage dès qu'ils tombent dans l'adversité. Que seroit-ce donc si Dieu ne nous avoit pas mis devant les yeux, dans la personne même de nôtre chef, un exemple si propre à nous faire aspirer aux choses du Ciel par le mépris de celles de la terre,

III.
CLASSE.

A N. 412.

Luc. 10. 16.

Pf. 21. 2.

Pour quelle
fin nous
sommes
Chrétiens.

Combien
la leçon que
Dieu nous
a faite en
abandon-
nant son fils
à la fureur
de ses enne-
mis nous
étoit neces-
saire.

III.
CLASSE.
AN. 412.

2. Cor. 4.
18.

en sorte que nous ne regardions plus les choses qui se voyent, & que nous ne nous arrêtions qu'à celles qui ne se voyent point, parce que ce qui se voit est temporel, & que ce qui ne se voit point est éternel ?

Mais pour reprendre la suite de notre discours, c'est de notre infirmité qu'il exprime les sentimens & le langage par ces paroles que nous expliquons. Car pour luy comment auroit-il pû souhaiter d'être délivré de la mort, puisqu'il étoit venu que pour mourir ; & comment auroit-il pû parler en son nom d'une manière à faire croire qu'il souffroit contre sa volonté, puisque, comme il dit luy-même dans l'Evangile, il étoit en son pouvoir de quitter la vie & de la reprendre, que personne ne la luy ravissoit, & que c'étoit volontairement qu'il alloit mourir & pour ressusciter bien-tôt après ?

Joan. 10. 18.

Reconnoissons-nous donc nous-mêmes dans ces paroles, où le chef parle pour son corps ; l'union qui lie l'un à l'autre ne souffrant point de différence entre le langage de l'un & de l'autre.

CH. XII.

Pf. 21. 10.
C. N.

30. OR voyez ce que Jesus-Christ ajoute en continuant cette divine prière : *C'est vous qui m'avez tiré du ventre de ma mere*, poursuit-il, *vous avez été mon*

esperance dès que j'ay commencé à sucer ses mammelles : au sortir de son sein je me suis jetté entre vos bras ; & dès ce moment vous avez été mon Dieu , comme s'il disoit , de l'état où j'étois vous m'avez fait passer dans un autre , dans lequel c'est vous qui êtes mon bien , & non plus les biens de cette vie mortelle que j'ay prise dans le sein de celle qui m'a mis au monde , & dont j'ay succé les mammelles. Cet état d'où vous m'avez tiré , est l'état du vieil homme , & ces biens , dont vous m'avez dépris , sont ceux qui regardent l'homme tel qu'il est par sa naissance charnelle. J'ay donc abandonné ces fortes de biens pour me tourner vers vous ; & c'est parce que j'y ay renoncé , que vous êtes devenu mon esperance au sortir du sein de ma mere : comme s'il disoit , c'est en abandonnant les biens qui regardent cette sorte de vie , dont j'ay commencé de vivre dans le sein de ma mere , que je me suis jetté entre vos bras , que je vous ay pris pour mon partage , & que je me suis donné tout à vous ; & ainsi du moment que je suis fortý du sein de ma mere , c'est à dire du moment que j'ay renoncé aux biens de cette chair que j'ay prise dans le sein de ma mere , vous avez été mon Dieu , en sorte que c'est par l'aban-

que la grâce de la nouvelle alliance
passer de la vie du vieil homme
du nouveau; & c'est ce qu'il a mis
le mystere de sa Mort & de sa Resur-
rection, par lequel sa chair, de
qu'elle étoit, a passé à un état d'im-
mortalité. Mais pour sa vie, elle a
besoin, comme la nôtre, de pas-
sage du vieil homme à celui du
nouveau; puisque ce passage est celui de l'homme
à la pieté, & que ce seroit un blasphème
dire qu'il eût jamais été dans l'homme.

* C'est S.
Ambroise au
Livre 1. de
la Foy, cha-
pitre 6.

31. Il y en a qui croient * que
les paroles, *Vous êtes mon Dieu dès le
sein de ma mere*, se doivent entendre
de Christ même; & ils se fondent
sur ce que le Pere est le Dieu de Jé-
sus-Christ enfant qu'homme, & revêtu
d'un corps de serviteur, & non pas

*ère de ma mere vous êtes mon Dieu ,
ce seroit comme s'il disoit depuis que
je me suis fait homme vous êtes mon
Dieu.*

III.
CLASSE
A N. 412.
Pf. 21. II.

Mais que signifient ces paroles qui
suivent, *C'est vous qui m'avez tiré du
ventre de ma mere*, si on les entend de
Jesus même, & de sa naissance d'une
Vierge? Car n'est-ce pas Dieu qui tire
de même tous les autres enfans du
ventre de leurs meres, par les ordres
& les dispositions admirables de sa pro-
vidence? Auroit-il voulu marquer par là
ce qu'il y a de singulier dans cette nais-
sance miraculeuse, où une Vierge est de-
venue mere, sans lésion de sa virginité;
& seroit-ce pour cela qu'il dit, *C'est vous
qui m'avez tiré du ventre de ma mere*, afin
qu'en declarant que Dieu est auteur
de cette merveille, personne ne pût re-
fuser de la croire? Mais que voudra dire
ce qui suit, *Vous êtes mon esperance dès que
j'ay commencé de sucer les mammelles de ma
mere*? comment le peut-on entendre du
Chef même de l'Eglise, comme s'il n'a-
voit commencé de mettre son esperance
en Dieu que lors qu'il commença de suc-
cer les mammelles de sa mere, & qu'il
ne l'y eût pas mise dès auparavant, &
dans le temps même qu'il étoit encore

Ibid. v. 10.

Ibid. v. 10.

Ibid. v. 10.

III.
CLASSE.
AN. 412.

dans le sein de Marie ? Car cette *espérance* n'est autre que celle de la Résurrection, par laquelle Dieu le devoit faire triompher de la mort ; & il ne dit tout ceci que par rapport à la nature mortelle dont il s'est revêtu.

Pf. 21. 10.

On pourroit peut-être dire encore, en s'attachant plus précisément à la lettre, & entraduisant mot à mot, *Vous êtes mon espérance des les mammelles de ma mere*, qu'il auroit voulu dire, vous êtes mon espérance dès le moment que je me suis revêtu de chair, en sorte que les *mammelles* signifiaient en cet endroit, le moment de sa conception : car on dit que dès ce moment-là les mammelles des femmes commencent à s'enfler. Ainsi le sens seroit, vous êtes mon espérance dès que j'ay eû pris une chair pour laquelle j'avois l'immortalité à espérer.

Phil. 2. 6.

Car pendant que le Verbe est demeuré dans la forme de Dieu, où il n'avoit rien qui dût changer en mieux, le pere n'étoit pas son espérance ; & il n'a commencé de l'être qu'au moment de l'union du verbe à ce corps, qui a été formé dans le sein de Marie, & qui dès le premier instant de sa conception a eû droit de se promettre qu'il passeroit un jour de la mort à l'immortalité.

32. Mais pour ces autres paroles, *J'ay été reçu entre vos bras au sortir du ventre de ma mere*, je ne voy pas comment on pourroit les faire convenir à nôtre Chef. Car dès le temps même qu'il étoit encore dans le sein de sa mere, n'étoit-il pas entre les bras de Dieu? n'étoit-il pas dans ce Dieu en qui nous sommes tous, & en qui nous avons tout ce que nous avons d'être, de mouvement, & de vie? & voudroit-on dire que l'ame de cet Enfant n'a commencé d'esperer en Dieu qu'au moment que son corps est sorti du ventre de sa mere? ou faut-il croire que l'ame raisonnable ne luy a été donnée que depuis qu'il en est sorti, & qu'ainsi ces paroles, *j'ay été reçu entre vos bras au sortir du ventre de ma mere*, ne conviennent à Jesus-Christ qu'en ce que son corps au sortir du ventre de sa mere, a reçu une ame qui étoit unie à Dieu?

Mais qui seroit assez temeraire pour embrasser ce sentiment, puisque de dire d'où vient l'ame, comment, & en quel temps elle est infuse dans le corps, c'est un secret de nature caché dans une profondeur si impenetrable, qu'il vaut mieux chercher sur cela toute sa vie, que de presumer d'avoir rien trouvé? Si l'on ne peut donc pas appliquer ces paroles à

III.
CLASSE
A N. 412

Pf. 21. 11.

A Cor 17.
28.

Pf. 21. 12.

Origine
de l'ame,
secret in-
connu.

III.
CLASSE.
AN. 412.

Jesus-Christ même, on verra au moins par ce que nous avons dit, comment elles conviennent au même Jesus-Christ transformé en nous, & parlant pour nous. Que si l'on trouve sur cela quelque chose de meilleur à dire, l'habileté des autres ne nous donnera point de jalousie, & tout ce que nous disons est sans prejudice de ce que toutes les personnes d'esprit pourroient découvrir de meilleur.

CH. XIII.

Ibid. v. 12.

Ibid. v. 2.

33. QUANT à ce que le Psalmiste ajoute, *Ne vous éloignez pas de moy, car l'affliction est proche*, voyez combien cela nous sert pour voir en quel sens il faut prendre ces premieres paroles, *pourquoy m'avez-vous abandonné*? Car puisque Jesus-Christ prie son Pere de ne se pas éloigner de luy, après s'être plaint plus haut qu'il l'avoit abandonné, sans doute que cet abandon ne regarde que la félicité passagere de la vie du vieil homme. Ce n'est donc que par rapport à la vie éternelle qu'il le prie icy de ne se point éloigner de luy; c'est à dire, de ne point permettre qu'il perde l'esperance de cette bienheureuse vie. Mais que veut dire ce qu'il ajoute que *l'affliction est proche*? car il semble qu'il ne soit encore que proche de sa passion, au lieu que

L'esperance
de cette bien-
heureuse
vie.

c'est au milieu même de ses souffrances que ce Pseaume prophetique le fait parler, comme il paroît par ce qu'il va dire tout-à-l'heure, qu'ils ont partagé ses vêtemens, & qu'ils ont tiré sa robe au sort, ce qui arriva lorsque Jesus-Christ étoit déjà attaché à la Croix, comme l'Evangile le rapporte ?

Pourquoy dire donc que l'affliction étoit proche, puisque dans le temps qu'il parloit il étoit au milieu des douleurs ? C'est qu'il nous veut faire comprendre que LORS que la chair est dans les douleurs, c'est alors que la patience de l'ame est à la plus grande épreuve, & qu'il faut employer le plus de soin, de travail, & de prieres, pour empêcher qu'elle ne se laisse surmonter. Car l'ame n'a rien qui la touche de si près que sa chair ; Ainsi quoy que puisse souffrir un homme qui est arrivé à un veritable & parfait mépris de toutes les choses du monde, il ne souffre rien, à proprement parler, lorsque sa chair n'est point attaquée ; puisque dans la perte de tout ce qui n'est qu'exterieur, & par conséquent hors de l'ame, le sage, qui ne tient point à ces choses-là par une attache de cupidité, n'a qu'à ouvrir les yeux de sa raison pour

III.
CLASSE.
A N. 412.

*Ibid. v. 19.
Et Mat. 37.
35.*

*Douleur,
souveraine
épreuve de
patience.*

540 *S. Augustin à Honoré,*

ne se pas mettre en peine de ce qu'il souffre, puisqu'encore une fois il ne souffre rien. Mais quand il perd les principaux biens du corps ; qui sont la santé & la vie, c'est alors que l'affliction est proche, & qu'elle menace ces biens même de l'ame dont il jouit au dedans, & par où il regne sur son corps ; il a beau appeler la raison à son secours, elle ne sauroit faire qu'il ne sente de la douleur, lors qu'on déchire son corps, ou qu'on le brûle ; & l'ame est trop étroitement unie à ce corps pour ne pas souffrir quand il souffre.

Iob. I. 21.

34. C'est pour cela que le Diable ayant vû que ce grand homme qu'il avoit demandé pouvoir à Dieu de tenter, demeurait ferme malgré la perte de tous ses biens purement extérieurs, & qu'il ne faisoit que dire, *le Seigneur me les avoit donnez, le Seigneur me les a ôtez ; il n'est arrivé que ce qu'il lui a plu, que son nom soit beni éternellement*, demanda le pouvoir de le frapper dans sa chair, & de l'attaquer par ce qu'il y avoit de plus près de son ame, c'est à dire par les biens du corps, par où il attaquoit de plus près ceux même de l'ame que ce saint Homme auroit perdus si la perte de ceux de son corps avoit arraché

de son cœur quelque mouvement d'impieré. Aussi cette dernière tentation où l'affliction s'approchoit, & menaçoit de près les biens de l'ame, luy fit-elle bien changer de langage ; & quoique dans les paroles qu'elle luy arracha, il y ait beaucoup de choses inspirées par l'esprit prophetique, elles sont bien différentes des discours qu'il tenoit lorsqu'il n'avoit encore perdu que ses biens extérieurs, & ses enfans mêmes, qu'il avoit en effet plutôt vû passer devant vers le terme commun de tous les hommes, qu'il ne les avoit perdus.

35. Ce sont donc les martyrs qui parlent en cet endroit par la bouche de Jesus-Christ, & qui se voyant abandonnez de Dieu en ce qui regarde la felicité de cette vie, lorsqu'ils ont commencé d'être affligés dans leur chair, mais en étant soutenus & consolez, par l'esperance de la vie éternelle, luy crient d'une commune voix, *ne vous éloignez pas de moy, car l'affliction est proche*, c'est à dire, ce ne sont pas mes heritages qui sont attrapez, ce n'est pas mon argent, ny mes bestiaux, ny mes maisons, ny mes proches mêmes & mes enfans, c'est mon propre corps ; c'est cette chair à quoy mon ame est unie, & dont elle

III.
CLASSE.

A N. 412.

*Iob plus
près de l'im-
patience
dans ses
douleurs
que dans
toutes ses
autres af-
flictions.*

Pf. 21. 12.

542 S. Augustin à Honoré,

III.
CLASSE.
A N. 412.

Excellente
prière pour
ceux qui
souffrent.

ne sçauroit s'empêcher de sentir les maux. Ainsi l'ennemy m'attaque de près pour me faire perdre la patience, ne vous éloignez donc pas de moy; car d'où pourrois je tirer du secours? ce ne sera ny de mes amis, ny de mes proches, ny des louanges des hommes, ny du souvenir des plaisirs passez, ny d'aucune de ces choses à quoy les hommes se prennent pour tâcher d'assurer cette félicité chancelante qu'ils cherchent icy bas; ny de ce que je puis avoir au dedans de moy-même de vigueur & de force. Car qu'est-ce que la force de l'homme si vous l'abandonnez, & qu'est-ce que l'homme qu'autant qu'il vous plaist de le regarder & de vous souvenir de luy?

Psal. 8. 5.

CH. XIX.

Psal. 21. 13.

Pf. 21. 14.

Luc. 23. 21.

Ibid. v. 1.

36. JE me trouve environné, poursuit le Psalmiste, d'une multitude de jeunes taureaux, ce qui signifie la populace; des taureaux gras & forts m'ont attaqué de toutes parts, c'est à dire les orgueilleux & les riches qui sont à la tête du peuple; ils ont ouvert leur bouche contre moy, lors qu'ils ont crié, crucifiez-le, crucifiez-le, comme un lion ravissant & rugissant, ce qui représente la fureur des Juifs trainant Jesus-Christ devant Pilate, & les cris forcenez avec lesquels ils demanderent

sa mort. *J'ay été épanché comme de l'eau*, c'est à dire, j'ay été devant mes persecuteurs comme un eau épanchée, qui a servi à les faire glisser & tomber, & tous mes os ont été dispersés. Car les os sont le soutien & la force du corps : le corps de Jesus-Christ c'est l'Eglise, & le soutien de ce corps ce sont les Apôtres, qui en sont appelez les colonnes en d'autres endroits, & ces Apôtres furent dispersés à la Passion de Jesus-Christ.

Mon cœur s'est fondu comme de la cire au milieu de mes entrailles, poursuit le Prophete, & c'est ce qu'on a de la peine à faire convenir à celuy qui est tout à la fois & le Chef, & le Sauveur du corps de l'Eglise. Car c'est l'effet d'une crainte bien extraordinaire que de faire que le cœur se fonde comme de la cire ; & comment cela auroit-il pû se faire dans celuy qui ne quittoit son ame que parce qu'il le vouloit bien, & au pouvoir de qui il étoit de la reprendre quand il luy plairoit ? Il faut donc qu'il ait voulu représenter en luy-même l'infirmité des siens, soit de ceux que la crainte de la mort met en desordre, comme il arriva à saint Pierre, qui au sortir du Cenacle, où sa presomption luy avoit fait

III.
CLASSE.

AN. 412.

Pf. 21. 15.

Cor. 1. 24.

Gal. 2. 9.

Mat. 26.

56.

Pf. 21. 15.

Ephes. 5. 23.

Iean. 10. 18.

544 *S. Augustin à Honoré ,*

111.
CLASSE

AN. 412.

Jean. 13.37.

Ibid. 18.25.

Luc. 22 62.

promettre qu'il donneroit sa vie pour
Jesús-Christ, le renia trois fois coup
sur coup ; soit de ceux dont une tri-
stesse salutaire fait fondre le cœur ,
comme il arriva au même saint Pierre
lorsqu'il pleura sa faute si amèrement.
Car la tristesse fait fondre le cœur, &
l'on dit que c'est de là que vient le
nom qu'on luy a donné parmi les
Grecs. *

* *ἀντ*, peut-
être, de *νέω*,
soûler.

Peut-être aussi qu'il y a un mystère
profond caché dans ces paroles, & que
par ce *cœur* Jésus-Christ nous veut fai-
re entendre ses Ecritures, où son conseil
éternel étoit caché; & qu'ainsi la fonte
de ce *cœur* signifie la manifestation de ce
conseil, qui a commencé de paroître
lors que ce qui avoit été prédit de Je-
sus-Christ a été accompli dans sa pas-
sion; tout ce qui s'est passé dans son ave-
nement, sa naissance, sa mort, sa resur-
rection, la glorification de son corps,
étant comme autant de dénouemens de
l'Ecriture. Car qui est-ce qui ne voit
pas présentement tous ces mystères
dans les Prophetes, puisqu'ils sont en-
tendus aujourd'huy par la multitude
même des charnels, qu'il a voulu peut-
être designer icy par le mot d'*entrailles*,
en sorte que la multitude des charnels
soit

soit dans l'Eglise ce que les entrailles sont dans le corps ? Que si l'on trouve que le mot d'*entrailles* represente plus naturellement les personnes spirituelles & interieures , alors il faudra dire que ce passage nous apprend que l'intelligence des Ecritures est pour les parfaits, & que c'est au milieu de ces *entrailles*, c'est à dire dans les pensées profondes qui occupent ces grandes ames , que ce cœur de Jesus-Christ, qui n'est autre que les Ecritures où ses conseils éternels sont enfermez , se fond comme de la cire au feu de leur charité , & de la ferveur de leur esprit, qui leur fait penetrer & developper les merveilles qu'elles enferment.

III.
CLASSE.
AN. 412.

37. *Ma vigueur*, continuë le Prophece , *a été affermie comme un vase d'argile* : car bien loin que la vigueur du corps de Jesus-Christ soit comme une paille que le feu consume , elle est au contraire affermie par le feu des souffrances, comme l'argile l'est par le feu materiel. Et c'est ce que l'Ecriture nous apprend dans un autre endroit , où elle dit que *le feu des tribulations éprouve & fortifie les justes , comme celui de la fournaise les ouvrages du Potier*. *Ma langue s'est attachée à mon palais* , ajoute le Psalmiste ,

CH. XV.
Ps. 21. 16.

Eccli. 27. 6.

Ps. 21. 16.

546 S. Augustin à Honoré,

III.
CLASSE.

A N. 412.

Isf. 53. 7.

ce qui semble marquer ce silence de Jesus-Christ, dont un autre Prophete parle, quand il dit qu'il est demeuré muet comme un agneau devant celui qui le tond. Mais cette langue represente plus naturellement ceux de son corps par qui il fait entendre son Evangile; & ceux-là s'attachent à son palais, lorsqu'ils ne s'cartent point de la voye qu'il leur a tracée par ses preceptes.

38. Quant à ces paroles qui suivent,
- Psal. 21. 16.* Vous m'avez réduit à la poussiere de la mort, comment pourroient-elles convenir à nôtre Chef, puisque son corps n'a point été reduit en poussiere, qu'il est resuscité le troisiéme jour, & que les Apôtres expliquant ces paroles d'un autre Pseaume, Vous ne permettrez point que vôtre Saint éprouve la corruption, nous apprennent qu'elles regardent ce qui s'est passé à l'égard du Corps de Jesus-Christ, qui étant resuscité si-tôt après sa mort, n'a point éprouvé la corruption. Aussi est-ce ce que Jesus-Christ même demandoit dans un autre Pseaume, où il dit à son Pere, Que servira-t'il que je répande mon sang, si je tombe dans la corruption? La poussiere chantera-t'elle vos loüanges, & annoncera-t'elle vôtre verité par où il ne veut dire autre chose sinon
- Psal. 15. 10.*
- Act. 2. 25.*
Et 27.
- Psal. 29. 10.*

que s'il avoit été réduit en poussière, comme les autres morts, & que sa Resurrection eût été différée au dernier jour, il n'auroit *servi de rien* qu'il eût répandu son sang, puisque la vérité de Dieu, qui avoit prédit qu'il resusciteroit incontinent après sa mort, n'auroit point été *annoncée*. A quoy pouvons-nous donc appliquer ce qu'il dit icy, *Vous m'avez réduit à la poussière de la mort*, sinon à son corps qui est l'Eglise, où nous voyons que ceux qui souffrent, ou qui ont souffert pour luy ne resuscitent pas incontinent comme luy, mais sont réduits à la *poussière de la mort*, pour ne resusciter qu'au temps où s'accomplira cette parole de l'Evangile, *l'heure viendra que ceux qui sont dans le tombeau, entendront la voix du Fils de l'Homme, & en sortiront*.

III.
CLASSE.
AN. 412.

Jeau. 5. 28.

Peut-être que cette *poussière de la mort* est une façon de parler figurée, sous laquelle il nous veut faire entendre les Juifs, dont il s'est vû réduit à souffrir les insultes & la fureur : car il est dit ailleurs, *que les impies sont comme la poussière que le vent emporte*.

Psal. I. 4.

39. J'AY été environné, continué le Prophète, *d'une troupe de chiens ; je me suis vû assiéger par une multitude de méchans*.

CH. XVI.

Ps. 21. 17.

III.
CLASSE.
AN. 412.

Ces méchans sont les mêmes qu'il venoit de designer par cette *poussiere de la mort*, & qu'il designe icy par le mot de *chiens*. Le propre de ces animaux étant d'aboyer contre tous ceux qu'ils ne connoissent point, quoiqu'on ne leur fasse point de mal. *Ils ont percé mes mains & mes pieds*, ajoute le Psalmiste, & *ils ont compté tous mes os, ils m'ont regardé & considéré*. Il semble icy que ce soit l'Evangile qui parle, plutôt qu'un Prophete; car c'est précisément ce qui est arrivé à Jesus-Christ dans sa Passion, où ses pieds & ses mains furent percées de cloux, & où son Corps étendu sur la Croix donna en quelque façon moyen de compter ses os; & dans cet état ils l'ont regardé & considéré, voulant voir, comme dit l'Evangile, ce qui luy arriveroit, & si Elie viendrait le délivrer.

Mat. 27.
49.

Pf. 21. 19.
& Jean 19.
24.

I. Tim 2, 5.

Pf. 21. 21.
Psalm 21 20.

40. Quant aux paroles suivantes, *ils ont partagé entr'eux mes vêtemens, & ils ont tiré ma robe au sort*, elles n'ont pas besoin d'explication. De là en avant, c'est le même Jesus-Christ Homme, & Médiateur entre Dieu & les hommes, qui prie ou de son chef, ou au nom de l'Eglise, qu'il appelle son *unique bien aimée*. Mais vous Seigneur, ajoute-t'il, *n'éloignez point vôtre secours de moy*, par où il prie pour

son propre corps, dont la Resurrection n'a pas été différée comme celle des autres. *Appliquez-vous à me secourir*, poursuit-il, par où il demande que ses ennemis, qui s'en font accroire sur ce qu'ils savent ôter la vie à une chair mortelle, & qui regardent leur pouvoir comme quelque chose de grand, ne nuisent point à ses Martyrs, comme en effet nulle persécution ne leur nuit, lorsque la force de la grace les empêche de succomber & de consentir au mal. Car du reste *la terre*, comme il est dit ailleurs, c'est à dire cette maison de terre que nous habitons, *a été livrée entre les mains de l'impie.* III.
CLASSE.
AN. 412.

41. *Délivrez mon ame de l'épée*, ajoute le Prophete. Or ce n'est point par l'épée que Jesus-Christ a perdu la vie, mais par la Croix ; & après sa mort-même, ce ne fut point par le fer d'une épée, mais par celui d'une lance que son côté fut ouvert. Le mot d'*épée* est donc employé icy metaphoriquement, Iob. 9. 21.
pour signifier la langue des persecuteurs de Jesus-Christ ; aussi est-il dit dans un autre Pseaume, que *leur langue est une épée tranchante.* Il demande donc que si la langue des méchans a été cause de la mort de son corps, elle ne nuise point. Ps. 21. 21.
Ican. 19. 34.
Ps. 56. 5.

III.
CLASSE.
AN. 412.
Ps. 21. 21.

à son ame. Voilà ce qu'il demande quand il dit, *Délivrez mon ame de l'épée*. De forte qu'à rapporter à Jesus-Christ même cette priere prophetique, c'est plutôt une prédiction de ce qui devoit arriver, qu'une priere sur une chose qu'il ait eu besoin de demander. Si au contraire on la rapporte au corps de Jesus-Christ qui est l'Eglise, & qui devoit souffrir de cruelles persecutions, le mot d'*épée* se peut prendre à la lettre, parce que ç'a été le principal instrument de la mort des Martyrs. Il demande donc que leur ame soit délivrée de l'*épée*, c'est à dire que la crainte de ceux qui ôtent la vie par l'*épée*, & qui ne peuvent que tuer le corps & non pas l'ame, ne les fit consentir à rien de mauvais. On peut encore, à l'égard même des Martyrs, prendre le mot d'*épée* pour la langue de leurs persecuteurs, dont Jesus-Christ demande que Dieu délivre son ame, c'est à dire l'ame de ses Saints, dont il parle comme si c'étoit la sienne propre.

Ps. 21. 21.

Mat. 10. 28.

Ps. 21. 21.

Ibidem.

42. Ce qu'il ajoute, & *délivrez mon unique bien-aimée de la fureur du chien*, ne se peut mieux entendre que de son Eglise qui est *unique*. Par ces *chiens* il designe le monde, qui sans autre raison que de n'être pas accoutumé à la verité, ne cé-

Monde,
pourquoy
figuré par
des chiens.

se point d'aboyer contre elle. Car le propre des chiens est, comme nous avons déjà dit, qu'au lieu qu'ils n'aboyent point contre ceux à qui ils sont accoutumés, quels qu'ils puissent être, ils aboyent contre tous ceux qu'ils ne connoissent point, quoiqu'on ne leur fasse point de mal. Par la *fureur* de ce *chien*, il designe les puissances du monde, aussi bien que par ces paroles qui suivent, *Sauvez-moy de la gueule du lion*; car selon l'interpretation que l'Ecriture même nous insinüe dans un autre endroit, où elle dit que *les menaces des Rois sont comme la colere du lion*, ces lions representent les puissances temporelles qui devoient persecuter le corps de Jesus-Christ, c'est à dire l'Eglise.

On pourroit néanmoins entendre le Diable par ce *lion*, puisque l'Apôtre S. Pierre le compare à un lion rugissant qui cherche de tous côtes ce qu'il pourra dévorer. Et pour montrer que les orgueilleux du siècle seroient les persecuteurs des Chrétiens, dont l'humilité est le partage & le caractère, il ajoute; *delivrez ma basseesse de la corne des licornes*; ces animaux qui n'ont qu'une seule corne au milieu du front, étant un symbole tres-naturel des orgueilleux. Car

III.
CLASSE.
A N. 412.

Pf. 21. 22.

Prov. 19. 12

Col. 1. 24.

1. Pet. 5. 8.

Pf. 21. 22.

Orgueil-
leux pour-
quoy de-
signez par
les licornes.

III.
CLASSE.
A N. 412.

PROPRE de l'orgueil est de se tirer à part, & tout orgueilleux voudroit être seul dans les choses où il croit exceller, & qu'elles ne luy fussent communes avec personne.

43. VOYEZ maintenant ce que Jesus-Christ a reçu, en recompense de ce abandon où Dieu l'a laissé, lorsqu'il a refusé de l'exaucer sur ce qui fait la félicité de cette vie, afin que nous ne nous méprissons pas, & que nous comprissions au contraire quels sont les biens que la grace de la nouvelle alliance nous doit faire desirer, & à l'égard desquels le même qui venoit de dire, *Pourquoy m'avez-vous abandonné?* a été exaucé quand il a dit, *ne vous éloignez point de moy.* Car, comme nous avons déjà vu, cette contrariété ne se peut accorder qu'en rapportant ces deux passages à deux différentes sortes de biens. Ouvrez donc les yeux de vôtre esprit, & dilatez toute la capacité de vôtre cœur, pour comprendre une si grande chose, autant que je pourray vous l'expliquer, avec le secours de celui qui nous exauce, & par Jesus-Christ, entant que ce divin Sauveur est Homme, & Mediateur entre
- Pf. 21. 3. nous méprissons pas, & que nous comprissions au contraire quels sont les biens que la grace de la nouvelle alliance nous doit faire desirer, & à l'égard desquels le même qui venoit de dire, *Pourquoy m'avez-vous abandonné?* a été exaucé quand il a dit, *ne vous éloignez point de moy.* Car, comme nous avons déjà vu, cette contrariété ne se peut accorder qu'en rapportant ces deux passages à deux différentes sortes de biens. Ouvrez donc les yeux de vôtre esprit, & dilatez toute la capacité de vôtre cœur, pour comprendre une si grande chose, autant que je pourray vous l'expliquer, avec le secours de celui qui nous exauce, & par Jesus-Christ, entant que ce divin Sauveur est Homme, & Mediateur entre
- Ibid. v. 2. quand il a dit, *ne vous éloignez point de moy.* Car, comme nous avons déjà vu, cette contrariété ne se peut accorder qu'en rapportant ces deux passages à deux différentes sortes de biens. Ouvrez donc les yeux de vôtre esprit, & dilatez toute la capacité de vôtre cœur, pour comprendre une si grande chose, autant que je pourray vous l'expliquer, avec le secours de celui qui nous exauce, & par Jesus-Christ, entant que ce divin Sauveur est Homme, & Mediateur entre
- Ibid. v. 12. quand il a dit, *ne vous éloignez point de moy.* Car, comme nous avons déjà vu, cette contrariété ne se peut accorder qu'en rapportant ces deux passages à deux différentes sortes de biens. Ouvrez donc les yeux de vôtre esprit, & dilatez toute la capacité de vôtre cœur, pour comprendre une si grande chose, autant que je pourray vous l'expliquer, avec le secours de celui qui nous exauce, & par Jesus-Christ, entant que ce divin Sauveur est Homme, & Mediateur entre
1. Tim. 2. 5. Dieu & nous, & avec Jesus-Christ, entant qu'il est Dieu comme son Pere, &

Lettre CXL

59

qui, comme dit l'Apôtre, peut faire au de là de tout ce que nous sommes capables de luy demander & de comprendre.

III.
CLASSE:
AN. 412.
Ephes. 3 20.

Voyez, dis-je, dans ce Pseaume la grace de la nouvelle alliance; voyez à quoy tend cet abandon, ces souffrances, cette priere; ce que tout cela nous insinuë, nous découvre, & nous met en veuë. Voyez de quelle manière les paroles des Prophetes s'accordent avec ce que nous voyons presentement accompli,

*J'annonceray vôtre nom à mes freres, pour-
fuit Jesus-Christ, je vous chanteray au
milieu de l'Eglise. Qui sont ses freres, sinon*

Ps. 21. 23.
Iean. 20. 17.

ceux qu'il appelle luy-même de ce nom dans l'Evangile? & quelle est cette Eglise, sinon celle qu'il vient d'appeller son

unique bien-aimée, c'est à dire la seule véritable Eglise, l'Eglise Catholique répandue par toute la terre, & qui s'étend de jour en jour jusques dans les nations les plus éloignées, suivant cette parole du

Ps. 21. 21.

Sauveur, *cet Evangile sera prêché par toute la terre pour servir de témoignage à toutes les nations, & après cela viendra la fin?*

Mat. 24. 14

44. Et qu'est-ce que ce chant, dont il parle, sinon celui dont il est dit dans un autre Pseaume, *chantez au Seigneur*

Psal. 95. 1.

un Cantique nouveau, que toute la terre le luy chante? Vous voyez donc icy tout

III.
CLASSE.
AN. 412.

* Saint
Augustin en
cet endroit a
eu les Do-
natistes en
vue.

2. Cor. 13, 3.

Eph. 5. 19.

4. S. Augustin à Honoré,

à la fois, & ce qu'il dit qu'il chantera ; & quelle est l'Eglise au milieu de laquelle il le chantera, Ce qu'il chantera c'est le Cantique nouveau ; & l'Eglise où il le chantera, c'est celle qui est répandue par toute la terre, * Car c'est luy qui chante ce Cantique en nous, puisque c'est la grace qui nous le fait chanter ; & s'il dit que c'est luy qui le chante, c'est par une expression toute semblable à celle dont use l'Apôtre, quand il dit que c'est Jesus-Christ qui parle en luy, Ce milieu de l'Eglise signifie ou l'éclat avec lequel ce qu'il dit icy se doit accomplir, car quand les choses se font publiquement & avec éclat, on dit qu'elles se passent au milieu de tout le monde, ou les personnes intérieures & spirituelles ; l'*interieur* & le *milieu* étant deux termes à peu près synonymes. Car tous ceux dont la bouche chante les grandeurs de Dieu, ne chantent pas pour cela le *Cantique nouveau* ; mais ceux-là seulement qui, comme dit l'Apôtre, chantent & psalmodient du fond de leurs cœurs à la gloire du Seigneur. Or c'est dans le chant de ce Cantique nouveau que consiste proprement ce qu'on appelle chanter les louanges de Dieu. Et c'est au dedans que reside cette joye ineffable, d'où s'élève & se fait

entendre ce son des loüanges de celui
que nous devons aimer pour luy-même
de tout nôtre cœur, de tout nôtre esprit,
& de toute nôtre ame; c'est au dedans
que la grace du S. Esprit produit le feu
de cet amour.

III.
CLASSE.
A N. 412.

45. C'EST ce que la suite du Pseaume
nous fait voir encore plus clairement;
car après que Jesus-Christ a dit par la
bouche du Prophete, *J'annonceray vstre
nom à mes freres*, parce que personne n'a
jamais vû Dieu, & que c'est le Fils uni-
que, residant dans le sein du Pere, qui nous
l'annonce, & après avoir ajouté, *Je vous
chanteray au milieu de l'Eglise*, il s'ex-
plique par les paroles qui viennent en-
suite, & qui nous font voir en quel sens
il est vray de dire que c'est luy qui chan-
te* en nous les loüanges de Dieu, & que
cela se fait à mesure que nous profitons
dans l'amour & la connoissance de ce
nom ineffable qu'il annonce à ses freres.

CHAP.
VIII.

Pf. 21. 23.

Joan. 1. 18.

Pf. 21. 23.

* Il faut
icy un poin.
interrogant
dans le latin
après quomod
cavari.

Vous, dit-il, *qui craignez le Seigneur, com-
mencez à le louer*. Or qui est-ce qui louë
veritablement le Seigneur que celui qui
l'aime sincerement? c'est donc comme
s'il disoit; vous qui craignez le Seigneur
aimez-le. Car, comme dit l'Ecriture, *il
n'y a point d'autre sagesse que la pieté*. Or
LA PIETE' n'est autre chose que le culte

Pf. 21. 24.

Iob. 28. 18.
selon ces 70.

III.
CLASSE.
A N. 412.

*En quoy
consiste le
culte de
Dieu.*

Mat. 22. 37.

*Ce que
c'est que la
sagesse.*

Rom. 5. 5.

de Dieu, & ce culte ne consiste que dans l'amour. Ainsi par gradation de l'un à l'autre on trouve que LA VRAIE & souveraine sagesse est comprise dans ce premier commandement, *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur & de toute votre ame*; d'où il s'ensuit que la sagesse n'est autre chose que la charité. Or la charité n'est répandue dans nos cœurs que par le Saint Esprit qui nous est donné.

Pf. 110. 10.

I. Jean 4.
18.

*Quelle est
l'utilité de
la crainte.*

Pf. 21. 24.

*Qu'il faut
passer de la
crainte à
l'amour.*

*Caractère
de l'ancien-
ne alliance.*

Il faut donc commencer par la crainte, puisqu'elle est le commencement de la sagesse; mais *on ne craint plus quand on aime; & la charité, quand elle est parfaite, chasse la crainte*. Si Dieu commence donc par nous mettre la crainte dans le cœur, c'est pour arrêter & détruire l'habitude de pecher, & garder la place à la charité. Mais dès que la charité se presente, la crainte se retire, & luy quitte la place, comme une servante à sa maîtresse.

46. *Vous qui craignez le Seigneur, aimez-le donc*, en sorte que ce ne soit plus par le mouvement d'une crainte servile, mais par celui d'une charité toute libre que vous le serviez: apprenez à aimer celui que vous craignez, & ce sera en l'aimant que vous le louerez. Ceux qui appartennoient à l'ancienne alliance,

pleins d'une crainte de Dieu que leur imprimoit la lettre qui épouvante & qui tue , mais n'ayant point encore l'esprit qui vivifie , ne sçavoient faire autre chose pour honorer Dieu que courir au Temple avec des victimes , dont le sang étoit une figure de celui par lequel nous avons été rachetés , mais une figure dont la signification étoit cachée à ceux-mêmes qui offroient ces sacrifices sanglans. Mais sous la grace de la nouvelle alliance , il faut que ceux qui craignent le Seigneur , le *louent* ; & c'est le changement prédit par le même Prophète dans un autre Pseaume , où il marque qu'il y auroit quelque autre chose de substitué à la place de ces anciens sacrifices , qui étoient offerts en figure des choses avenir. *Je ne recevray plus* , dit-il , *de taureaux de vos étables , ny de bœufs de vos troupeaux* ; & un peu plus bas , pour designer le sacrifice de la nouvelle alliance , qui devoit faire cesser ceux de l'ancienne , il ajoute , *Immolez à Dieu le sacrifice de louanges* , & rendez vos vœux au Très-haut , & conclut ce même Pseaume en disant , *ce sera le sacrifice de louanges qui m'honorera véritablement* , & c'est par là que je feray connoître à ceux qui me l'offrent , l'instrument du salut que j'envoie aux

Ps. 21. 24.

Caractère
de la nou-
velle alian-
ce.

Ps. 49. 9.

Ps. 49. 14.

Ibid. v. 23.

III.
CLASSE.
AN. 412.

LUC. 2. 29.
30. & 31.

CH. XIX.
Ps. 21. 24.

Gal. 3. 29.

Rom. 9. 7.

Gen. 21. 12.

hommes. Et quel est cet instrument du salut que Dieu nous envoie, sinon celui que Simeon reconnut encore enfant par une revelation du Saint Esprit, & qu'il prit entre ses bras en disant, Rien n'empêche plus, ô mon Dieu, que votre serviteur ne parte, & qu'il ne s'en aille en paix, puisque mes yeux ont vu celui qui est l'INSTRUMENT par lequel vous avez résolu de sauver le monde?

47. Vous donc qui craignez le Seigneur, aimez-le; que toute la race de Jacob le glorifie. Ce n'est pas pour rien que cecy se dit non seulement de la race de Jacob, mais de toute la race; & c'est afin qu'on ne restraignît pas le sens de cette parole à ceux qui croiroient d'entre les Israélites, car la race de Jacob est la même que celle d'Abraham. Or quand l'Apôtre dit, vous êtes la race d'Abraham, & héritiers selon la promesse, il parle non seulement aux Fidèles d'entre les Israélites, mais généralement à tous ceux qui croient en Jesus-Christ. Aussi nous fait-il remarquer que la nouvelle alliance est prédire & désignée dans cette parole de Dieu à Abraham, *ce seront ceux qui descendront de vous par Isaac qui seront appelés votre race*, & non pas ceux qui en descendront par Ismaël fils de l'escla-

ve. Car le même Apôtre nous apprend , dans l'Épître aux Galates , que les deux femmes d'Abraham , dont l'une étoit libre , & l'autre esclave , & les deux enfans qu'il en avoit eus , & dont la condition suivoit celle de leurs meres , étoient des figures allegoriques des deux alliances ; & qu'ainsi , comme il dit encore ailleurs , *Ceux qui descendent d'Abraham selon la chair ne sont pas pour cela enfans de Dieu ; mais ce sont les enfans de la promesse qui sont repûtez enfans d'Abraham ; c'est à dire de la promesse comprise dans cette parole : je viendray en ce même temps , & il vous sera né un fils de Sara.*

48. Ce seroit un grand discours que de faire voir par le détail , pourquoy on regarde comme enfans de la promesse , & appartenans à Abraham par Isaac , les enfans de la nouvelle alliance ; j'en touchezray néanmoins quelque chose , dont vous tirerez d'autant plus de fruit que vous le meditez avec de plus grands sentimens de piété. Toutes les predinctions de Dieu ne sont pas des promesses ; car comme rien n'échappe à sa prescience , il prédit les choses mêmes dont il ne doit pas être l'Autheur. C'est ainsi qu'il prédit les pechez même des hommes , qu'il prévoit comme tout le reste , sans

III.
CLASSE.
AN. 412.
Gal. 4. 22.
23. &c.

Rom. 9. 8.

Gen. 18. 10.

III.
CLASSE.

AN. 412.

*Ce qu'em-
porte le mot
de promesse
de Dieu.*

*Voyez le Li-
vre de la
predestina-
tion des
saints cha-
pitre 2. &
chap. 10. &
la fin du
nombre 36.
de la lettre
194.*

* Il faut
lire icy dans
le latin *omnia
ignitur pra-
scit*, au lieu de
omnia largitur
& *præscit*. Et
cela est clair
par toute la
suite de cet
endroit-là.

Rom. 9. 8.

*Sacrifice
de la Messe
clairement
exprimé,
tenu secret
aux Cate-
chumenes.*

pouvoir néanmoins y avoir de part. Ce qu'il promet donc, c'est proprement ce qu'il doit faire luy-même; encore cela ne se doit-il entendre qu'en matière de biens & non pas de maux. Car ce qui n'annonce que du mal ne se peut appeller *promesse*; & ce que Dieu dit du mal qu'il rendra aux méchans, & qui est un mal d'une espèce toute différente du péché, s'appelle *menace*, & non pas *promesse*. Sa prescience s'étend donc à tout; * mais ce qu'il nous en découvre s'appelle *prédiction* à l'égard des péchez, *menace* à l'égard des supplices dont il les punit, & *promesse* à l'égard des bien-faits de sa miséricorde: ainsi qui dit *les enfans de la promesse*, dit les enfans de cette miséricorde.

Cette grace qui se donne gratuitement par la bonté de celui qui en est l'Auteur, & non pas en considération d'aucun mérite ny d'aucunes œuvres, n'est donc autre chose que le bien-fait par lequel on est enfant de la promesse. Voilà le sujet des actions de grâces que nous rendons au Seigneur nôtre Dieu, ce qui est un grand mystère dans le sacrifice de la nouvelle alliance. Vous sçavez, après que vous serez baptisé,

baptisé, ^a en quel temps, & de quelle maniere on l'offre.

49. QUE toute la race d'Israël le craigne, continuë le Psalmiste; surquoy il faut remarquer que *Iacob & Israël* ne sont que deux differens noms d'un même homme, à qui ils n'ont pas été donnez sans mystere; mais on ne peut pas tout dire dans un même livre; celuy-cy est même déjà bien avancé, quoique nous n'ayons encore rien dit de vos trois autres questions, c'est à dire des tenebres exterieu-

III.
CLASSE.
AN. 412.
^a
CH. XX.
Ps. 21. 25.

a. Le Sacrifice de la Messe ne sçauroit être mieux marqué qu'il l'est dans cet endroit, à quiconque ne veut pas s'aveugler; & la seule circonstance du soin qu'on avoit de tenir le Mystere de l'Eucharistie caché aux Catechumenes, est une preuve bien claire de la Foy de l'Eglise sur ce Sacrement. Car si on eût crû dans les premiers siècles, que ce n'étoit qu'une figure du Corps & du Sang de Jesus-Christ, il n'y auroit rien eu de plus ridicule que d'en faire un secret aux Catechumenes, & il est contre le bon sens, que pendant qu'on ne craignoit point de les scandaliser en leur proposant des Mysteres autant au dessus de la portée des hommes que sont l'Incarnation & la Mort du Fils de Dieu, on eût crû tout gaster en leur apprenant que ce même Fils de Dieu avoit institué une Commemoration de sa mort, & avoit donné à ses Apôtres du pain & du vin, comme des Symboles de son Corps & de son Sang.

Ce soin de cacher aux Catechumenes le Mystere de l'Eucharistie est la source de l'obscurité qui se trouve dans plusieurs passages des Peres sur ce sujet; mais on voit par leurs Catecheses, c'est à dire par les instructions, qu'ils donnoient aux nouveaux baptisez, que quand ils étoient assurez de n'avoir point de Catechumenes pour auditeurs, ils parloient sur l'Eucharistie, comme on fait presentement dans l'Eglise Catholique.

III.
CLASSE.

A N. 412.

Mat. 25. 30.

Ephes. 3. 18.

Mat. 25. 1.

Ec.

Pf. 21. 24.

Ch. 25.

1. Ioan. 4.

18.

Pf. 21. 25.

Rom. 8. 15.

Rom. II. 20.

Rom. II. 17.

Rom. II. 20.

res; de la largeur, la longueur, la hauteur & la profondeur, dont parle saint Paul, & des dix Vierges de la parabole. Cette *race d'Israël*, dont le Prophète parle icy, est donc cette même *race de Jacob* dont il venoit de parler. Mais pourquoy est-ce qu'après avoir dit que toute cette race glorifie le Seigneur, il dit icy qu'elle le craigne? Glorifier Dieu, c'est luy chanter ces loüanges à quoy il vient d'inviter ceux qui craignent Dieu, comme j'ay fait voir fort au long; & ces loüanges consistent dans la charité, qui chasse la crainte, lorsqu'elle est parfaite, & qui n'est autre chose que l'amour de Dieu. Pourquoi donc revient-il à dire, *que toute la race d'Israël craigne le Seigneur*: car, comme dit l'Apôtre, l'esprit que nous avons reçu n'est point un esprit de servitude, qui nous doive rejeter de nouveau dans la crainte. Cependant le même Apôtre la recommande aux branches de l'olivier sauvage entées sur le tronc de l'olivier franc, c'est à dire aux nations entées sur la racine d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob par où elles ont été incorporées à Israël, & sont devenues la race d'Abraham.

50. Cette enture des branches de l'olivier sauvage à la place des branches

naturelles, retranchées à cause de leur orgueil & de leur incredulité, avoit déjà été prédite dans l'Evangile par Jesus-Christ même, à l'occasion de ce Centenier qui, tout gentil qu'il étoit, crut en ce divin Sauveur, & d'une foy si vive & si pure, que Jesus-Christ protesta qu'il n'avoit pas trouvé tant de foy en Israël même, après quoy il ajoûte, *il en viendra beaucoup d'Orient & d'Occident, qui seront placez dans le Royaume du Ciel avec Abraham, Isaac, & Jacob; au lieu que les enfans du Royaume seront jettez dans les tenebres exterieures: là il y aura des pleurs & des grincemens de dents.* Par là le Fils de Dieu nous insinuë que ce qui fera que les branches de l'olivier sauvage seront entées sur le tronc, ce sera une humilité comme celle que ce Centenier avoit fait paroître, lorsqu'il dit à Jesus-Christ, *Seigneur je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; vous n'avez qu'à dire un mot & mon serviteur sera guery,* & qu'au contraire, ce qui est cause que les branches naturelles sont retranchées, c'est cet orgueil qui fait que ne connoissant point la justice qui vient de Dieu, & voulant établir la leur propre, ils ne se soumettent point à Dieu pour en recevoir celle qui vient de luy.

III.
CLASSE.
AN. 412.

Mat. 8. 10.

Ibid. v. 11.
& 12.

Mat. 8. 8.

Rom. 10. 3.

III.
CLASSE.
AN. 412.

Qui sont donc ceux dont il est dit qu'ils seront jettés dans les ténèbres extérieures, sinon ces gens pleins d'eux-mêmes, & enflés d'un vain orgueil, qui tout fiers d'être de la race d'Abraham, n'ont pas voulu devenir enfans d'Abraham en devenant enfans de la promesse?

Rom. 10. 3.

Et par où ont-ils refusé de devenir enfans de la promesse? C'est en persistant à vouloir établir leur propre justice, au lieu d'embrasser la foy de la nouvelle alliance où Dieu fait éclater la justice qui vient de lui: c'est en presumant de leurs merites & de leurs œuvres, & en y mettant leur confiance. Voilà ce qui fait qu'ils ne se sont pas mis en peine d'être enfans de la promesse, ou, ce qui n'est que la même chose, enfans de la grace, enfans de la miséricorde, pour ne se plus glorifier qu'en Dieu seul, & croire en celui qui justifie l'impie, c'est à dire qui fait passer les hommes de l'impieété à la piété, en sorte que ce fût désormais leur foy qui leur fût imputée à justice, & que Dieu accomplît en eux, non ce qui seroit dû à leurs merites, mais les promesses de sa miséricorde.

*Enfans de
la promesse,
leur caracte-
re.*

1. Cor. I. 31.

Rom. 4. 5.

Ibidem.

51. De là vient que l'Apôtre, après avoir dit à ceux qui avoient été entez par le bienfait de la grace sur la racine de l'olivier franc, qu'ils ont raison de

Rom. II. 19.

Lettre CXL. §65

dire que les branches naturelles ont été coupées afin qu'ils fussent entez en leur place, ajoute, *il est vray ; mais c'est à cause de leur incredulité que ceux-là ont été retranchez ; & si vous subsistez , c'est par la foy. Ne vous elevez donc point , & tenez-vous dans la crainte* , comme s'il disoit, si vous avez été entez en leur place, c'est par un bien-fait de la misericorde de Dieu , & non pas en consideration d'aucun merite. C'est ce que le même Apôtre nous apprend encore ailleurs quand il dit, *Si vous êtes sauvez par foy, sçachez que c'est un bien-fait de la grace. Cela ne vient point de nous ; c'est un don de Dieu , & non pas le fruit de nos œuvres, afin que personne ne s'enorgueillisse : car nous sommes son ouvrage , & nous avons été créez en Iesus-Christ dans les bonnes œuvres, afin que nous y marchassions.*

Cette connoissance de l'œconomie de la grace est donc ce qui produit cette forte de crainte , dont parle saint Paul , quand il dit, *Ne vous elevez point , mais tenez-vous dans la crainte.* Or cette crainte est bien differente de cette autre crainte servile que la charité chasse. Car par celle-cy on ne craint que de tomber dans les flammes vangeresses de la justice de Dieu ; & par l'autre on ne craint que d'é-

III.
CLASSE.
A N. 412.

ibid.v.20.

Eph.2.8.9.
& 10.

Rom.11.20.

Jean. 1. 18.

Deux sortes de crainte.

III.
CLASSE.

AN. 412.

CH. XXI.

• Rom. 8. 15.

Gal. 5. 6.

*Ce que c'est
proprement
que la cha-
rité.**Crainte
des justes.*

Rom. 4. 5.

I. Cor. 4. 7.

Rom. II. 20.

Rom. I. 17.

tre exclus de la grace & de ses bienfaits.

52. AINSI il est vray d'une part, selon les paroles de l'Apôtre que j'ay déjà rapportées, que *l'esprit que nous avons reçu n'est plus un esprit de crainte, qui nous doit encore faire vivre dans la crainte, mais l'esprit de l'adoption des enfans, qui nous fait crier, Mon pere, mon pere, c'est* à dire qu'il faut que nous ayons en nous une foy qui opere par la charité; ou ce qui n'est que la même chose, par l'amour de la justice, & non pas par la crainte de la peine. Mais d'ailleurs, comme l'ame ne devient juste que par la participation de quelque chose de meilleur qu'elle, c'est à dire de l'esprit de celui qui justifie l'impie, car qu'avons-nous qui ne nous ait été donné, il ne faut pas qu'elle s'attribuë ce qui vient de Dieu, ny qu'elle s'en glorifie comme s'il ne luy avoit pas été donné. Et c'est pour cela que l'Apôtre dit, *Ne vous devez pas, & tenez-vous dans la crainte;* par où il recommande cette sorte de crainte à ceux-mêmes qui vivant de la foy sont heritiers de la nouvelle alliance, & établis par leur vocation dans la liberté des enfans de Dieu. Car cet élevation que défend l'Apôtre, n'est autre chose que l'orgueil, comme il le fait

voir clairement par ce qu'il oppose ailleurs à ce qu'il défend icy. C'est un peu plus bas, dans la même Epître aux Romains, où après avoir dit, *Ne vous élevez point*, il ajoute, *mais embrassez volontiers tout ce qu'il y a de plus humble*, ce dernier membre faisant voir clairement que par le premier, à quoy il l'oppose, il ne défend autre chose que l'orgueil.

53. Il est donc vray qu'on ne craint plus dès qu'on aime, parce que la parfaite charité chasse la crainte ; mais cela se doit entendre de cette crainte servile qui ne s'abstient de faire le mal que pour éviter le châtiment, & qui n'est point touchée de la beauté de la justice. La charité qui n'auroit pas moins d'éloignement du peché quand il demeureroit impuni, chasse cette sorte de crainte, mais non pas celle par où le fidelle ne craint que de perdre cette grace même, qui fait qu'il ne trouve plus de plaisir dans le peché, & d'être abandonné de son Dieu, ce qui seroit toujours pour luy le plus grand des maux, quand cet abandon de Dieu ne seroit point suivi des effets de sa colere & de sa vengeance.

C'est-là ce qui s'appelle une crainte chaste ; & la charité, bien loin de la

III.
CLASSE.
A N. 412.

Rom. 12. 16.

1. Jean. 4.
18.
Charité,
quelle sorte
de crainte
elle chasse.

Caractere
de la charité.

Effet de la
grace.

Crainte
chaste.

III.
CLASSE.

AN. 412.

Pf. 18. 10.

Pf. 72. 27.

Ch. 28.

Caractère
des deux
craintes.

chasser, la produit. Car il est écrit que cette crainte chaste demeure éternellement; ce que le Prophete n'auroit pas dit de cette sorte de crainte, s'il n'avoit sçû qu'il y en a une autre qui ne fait que passer: & c'est avec grande raison qu'il appelle celle-cy *chaste*, puisqu'elle est une suite de cet amour qui unit l'ame à Dieu, & qui fait qu'elle luy dit avec le même Prophete, *Vous perdrez toutes ces ames adultères qui se separent de vous; pour moy mon bien est de vous être uni.*

Car la premiere de ces deux craintes est comme celle d'une femme impudique dans le cœur, qui ne s'empêche de faire le mal que parce qu'elle craint son mary, & dont la volonté est criminelle, quoique les actions ne le soient pas. L'autre au contraire est comme celle d'une honnête femme qui n'a pour son mary qu'une crainte chaste, c'est à dire, une crainte qui luy fait regarder comme le plus grand des malheurs de luy déplaire, & de l'obliger de se retirer d'elle, au lieu que l'autre sentant que ce qu'elle a dans le cœur pour le sien, n'est capable que d'exciter sa colere, voudroit ne le voir jamais. Car la présence du mary est une peine quand on ne l'aime point, comme son absence en est une quand on l'aime.

Que toute la race d'Israël craigne donc le Seigneur, mais de cette crainte chaste qui demeure éternellement; qu'ils craignent celui qu'ils aiment; qu'ils ayent soin de deffendre leur cœur de l'orgueil, & de le tenir dans l'humilité; & qu'ainsi ils travaillent à leur salut avec crainte & tremblement, parce que c'est Dieu qui opere en eux le vouloir & le faire, selon qu'il luy plaît.

54. VOILA en quoy consiste la justice qui vient de Dieu: voila ce que Dieu donne à l'homme, quand il le rend juste d'impie qu'il étoit. C'est pour n'avoir pas connu cette justice qui vient de Dieu que les Juifs orgueilleux ne se sont point soumis à luy pour la recevoir, & ont voulu établir leur propre justice. Or cet orgueil les a fait retrancher du tronc, pour y enter en leur place les branches de l'olivier sauvage, c'est à dire les humbles; d'où il arrivera que pendant que le grand nombre de ceux-cy, venus d'Orient & d'Occident, auront place dans le Royaume du Ciel avec Abraham, Isaac, & Jacob, les autres seront jettés dans ces tenebres extérieures, ou selon la force du mot de l'Evangile, *plus extérieures*, qui font le sujet d'une de vos questions. Ils sont dès-à-présent

III.
CLASSE.
A N. 412.
Pf. 21. 25.
Pf. 18. 10.

Rom. 12.
16.
Fondement
de la crainte
des Saints.
Phil. 2. 12.
& 13.
CH. XXII.

*Juifs, pour-
quoy rejet-
tez.*
Rom. 10. 3.

Rom. 11. 17.
& 20.

Mat. 8. 11.
& 12.

III.
CLASSE.
AN. 412.

1. Ioan. 1. 8.

*Charité
lumiere.*

Ibidem.

1. Ioan. 4. 8.

Rom. 5. 5.

dans des tenebres exterieures, mais neanmoins encore en état de se convertir ; & s'ils negligent de le faire , ils seront jettez dans des tenebres *plus exterieures*, où la conversion n'a plus de lieu. Car *Dieu est lumiere, & il n'y a point de tenebres en luy* ; mais il est la lumiere du cœur, & non pas des yeux du corps, & il n'est rien de semblable à cette lumiere corporelle, & à l'idée que nous en avons. Il se voit neanmoins aussi bien que cette autre lumiere, mais d'une maniere bien differente, puisqu'il n'y a personne qui soit capable de faire entendre quelle sorte de lumiere c'est que la charité, les choses qui touchent nos sens ne nous fournissant point d'exemple qui puisse servir à l'expliquer. Cependant que la charité soit une lumiere, nous ne sçaurions en douter, après ce que dit l'Apôtre S. Jean, & que je viens de rapporter, que *Dieu est lumiere, & qu'il n'y a point de tenebres en luy*, puisque le même Apôtre nous apprend, que *Dieu est charité*. Si donc Dieu est lumiere, & en même temps charité, il faut que la charité soit lumiere, & c'est cette lumiere qui est répandue dans nos cœurs par le saint Esprit qui nous est donné.

Or comme la charité est lumiere, le

contraire de la charité n'est que tenebres ; & c'est ce que le même Apôtre nous apprend , quand il dit que *celuy qui hait son frere, est encore dans les tenebres* , & ce sont-là les tenebres dans lesquelles le Diable & ses anges ont été précipitez par leur orgueil. *La Charité* , au contraire , *est sans orgueil & sans envie* ; & ce qui fait qu'elle est sans envie , c'est qu'elle est sans orgueil ; car L'ENVIE est une suite necessaire de l'orgueil , & l'orgueil est le pere de l'envie.

55. Le Diable & ses Anges s'étant donc détourné de la lumiere & du feu de la charité , & s'étant abandonné à l'orgueil & à l'envie , sont tombez , pour ainsi dire , dans un engourdissement & une dureté de glace , & c'est pour cela que l'Ecriture les figure par le vent du Nort , comme on voit dans ce souhait que l'Epouse des Cantiques faisoit pour le genre humain dans le temps qu'il étoit encore sous la domination du Diable , & où la grace du Sauveur qui devoit l'en délivrer est si clairement exprimée, *Retirez-vous, Aquilon, & que les douces haleines du vent de Midy soufflent sur mon jardin, & l'en en verra couler les parfums*. C'est à dire retirez-vous, puissances infernales, qui vous étiez emparées du genre humain , sur qui vous

III.
CLASSE.
A N. 412.
1. Ioan. 2. 9.
& II.

1. Cor. 13. 4.

Cant. 4. 16.

572 S. Augustin à Honoré,

III.
CLASSE.
A N. 412.

2. Cor. 2. 15.

Psal. 125. 4.

Math. 2. 4.
12.

Effet de
la grace.

Pf. 147. 7.

Eccli. 3. 17.

exerciez une domination tyrannique ; retirez-vous , afin que ceux que vous accablerez de vôtre poids se relevent & se redressent ; & venez au contraire , douces haleines du vent de Midy , c'est à dire venez Esprit de grace , qui sortez d'une source de feu & de lumière , afin qu'on voye couler les parfums du jardin de l'Epouse qui est l'Eglise ; car , comme dit l'Apôtre , *nous sommes la bonne odeur de Jesus-Christ*. C'est sur le même principe que David disoit à Dieu , *Faites cesser nôtre captivité par un retour comme celui que l'on voit au Printemps ; où le vent de Midy fondant les glaces des rivières , les remet en état de couler ; c'est à dire , tirez-nous de cette captivité qui tenoit les hommes sous la puissance de l'Aquilon infernal , lorsqu'ils étoient refroidis , & comme congelez , par le débordement de l'iniquité*. Car l'Evangile nous apprend que l'abondance de l'iniquité est ce qui refroidit la charité. Mais quand le vent de Midy , c'est à dire l'Esprit de grace vient à souffler , alors *la glace se fond , & les torrens coulent* , c'est à dire alors les peuples délivrez de leurs pechez courent à Jesus-Christ par le mouvement de la charité , ce qui a fait dire à l'Ecclesiastique , *le peché disparaîtra comme la*

lance qui se fond au Printemps.

56. REMARQUEZ donc que LES CREATURES raisonnables, c'est à dire les anges & les hommes, sont d'une nature à ne pouvoir être heureuses par elles-mêmes; & que comme ces natures capables de changement deviennent heureuses en se tournant vers le bien immuable, elles deviennent malheureuses n'en détournant. TOUT leur vice est donc de se détourner de Dieu, & toute leur vertu de se tourner vers luy. De là il s'ensuit que ces natures ne sont point mauvaises par elles-mêmes, puisque toute creature spirituelle est vivante d'une vie de raison, & que lors même qu'elle est vitieuse, c'est à dire détournée du bien ineffable dont la participation fait son bonheur, elle vaut encore mieux que ce qu'il y a de plus excellent parmi les corps, sans en excepter même cette lumière visible, qui n'est que corporelle non plus que les masses les plus grossières; parce qu'enfin tout ce qui est incorporel est au dessus des natures corporelles, non par aucune endue, car l'étendue n'appartient point au corps, mais par une force & une activité qui les élève au dessus de tout ce que nous sommes capables de

III.
CLASSE.
AN. 412.
CHAP.
XXIII.

*Bon-heur
ou mal-heur
des Creatu-
res raison-
nables,
ce qui le
fait.*

574 *S. Augustin à Honoré,*

III.
GLASSE.
AN. 412.

nous représenter par ces images que notre ame tire des sens.

Par où
nous partici-
pons à la
nature du
Createur.

Mais de la même manière que les natures corporelles du bas étage, comme la terre, l'eau, & l'air même, deviennent meilleures en participant à celles d'un ordre supérieur, comme sont la chaleur & la lumière, de même les créatures incorporelles & capables de raison deviennent meilleures, quand elles participent en quelque manière à la nature du Createur; & c'est ce qui se fait lorsqu'elles luy sont unies par une charité toute pure & toute sainte. Comme au contraire la privation de cette charité les plonge dans les ténèbres, & produit en elles comme un froid de glace qui les endurecit.

57. De ce que nous venons de dire il est aisé de conclure que les Infidèles ne sont que *ténèbres*, & que ce n'est qu'en se convertissant à Dieu par la foy qu'ils commencent à devenir *lumière*; cette foy étant comme un premier rayon qui les éclaire. C'est pour cela que saint Paul dit de quelques-uns de ceux qui étoient passés de l'infidélité à la foy,
Ephes. 5. 8. *vous n'étiez autrefois que ténèbres, mais vous êtes présentement lumière en Jesus-Christ.* Que si en croissant en lumière ils

parviennent de la foy à la claire vision, enforte qu'ils meritent de voir ce qu'ils croient, c'est à dire de le voir selon qu'une chose de cette nature peut être vûë, ils recevront la plenitude de cette lumiere ineffable qui les en rendra de parfaites images.

III.
CLASSE.
AN. 412.

Or quoique les Infidelles soient *tenebres*, le Diable & ses anges le sont encore davantage, & sont des tenebres plus exterieures, pour parler ainsi, parce que ces malheureux esprits sont plus éloignez de celuy qui est la charité par essence, plus enfoncez dans l'orgueil, & plus obtinez dans le mal; desorte que si Jesus-Christ dit icy que les méchans seront jettez dans les tenebres *les plus exterieures*, c'est parce qu'ils seront envoyez avec le Diable & ses anges pour être compagnons de leurs supplices, & c'est ce qui arrivera au dernier jugement, où Jesus-Christ dira à ces *bons* qui seront à sa gauche, *allez maudits au feu éternel préparé pour le Diable & pour ses anges*. Ce qui est opposé à ces supplices des méchans, c'est cette joye du Seigneur où le bon serviteur sera admis; & autant que ces tenebres sont *exterieures*, & tiennent hors de Dieu ceux dont elles sont le partage, autant

Esprits
impurs, tene-
bres plus ex-
terieures.

Mat. 25. 41.
& 30.

Mat. 25. 23.

cette joye est-elle *interieure*, c'est à dire autant tient-elle unis à Dieu, & en Dieu même, ceux qui en feront jugez dignes.

Mais gardez - vous bien de concevoir tout cecy sous des idées d'espaces & de lieu : car il n'y a que les corps qui soient dans l'espace ; or on ne sçauroit mettre au rang des choses corporelles ny le principe de vie qui est en nous, ny l'ame raisonnable, & beaucoup moins encore le Dieu tout bon & tout-puissant qui a fait toutes choses ; qui les range & les ordonne toutes selon sa volonté, & qui ne sçauroit rien vouloir que de juste. Ce n'est donc que par rapport aux affections & à la disposition de la volonté qu'on dit de ces sortes de choses qu'elles s'approchent ou s'éloignent, & qu'elles sont dedans ou dehors.

58. Mais comme la justice de Dieu prepare des supplices & des tourmens à ceux qui se plaisent dans les œuvres de tenebres, Jesus-Christ ne se contente pas de dire qu'ils seront jettez dans les tenebres les plus exterieures, & il ajoûte, que *là il y aura des pleurs & des grincemens de dents*, afin que ceux qui deviennent tenebres par l'infidelité & l'injustice ne s'imaginent pas que dans ces tenebres plus exterieures, dont Jesus-Christ

Mat. 8. 12.
& chap. 25.
30.

les

les menace, ils puissent encore jouir des plaisirs qu'ils trouvent icy bas dans le péché. Car IL EST JUSTE qu'en punition de ce que leur volonté abuse injustement des biens de cette vie, la justice de Dieu leur fasse souffrir contre leur volonté les maux de l'autre.

On pourroit encore entendre par ces *tenebres plus exterieures*, les maux du corps que souffriront les damnez, puis que comme l'ame est ce qu'il y a de plus interieur en nous, le corps est ce qu'il y a de plus exterieur. Ainsi les maux de l'ame qui la détournant de la lumiere de la charité, luy font chercher son plaisir dans le péché, se pourroient appeller *les tenebres exterieures*, & ceux que le corps souffrira durant toute l'éternité seroient *les tenebres plus exterieures*, qui sont les seules que craignent ceux qui ne s'abstiennent encore de pecher que par la crainte servile. Car s'ils pouvoient se plonger & s'abîmer impunément dans ces premieres tenebres que produit le péché, jamais ils ne songeroient à se tourner vers Dieu pour être éclairés de sa lumiere, & s'unir à luy par la charité, dont la compagne inseparable est cette autre crainte chaste qui demeure éternellement, & qui sans être une peine à l'ame,

III.
CLASSE.
AN. 412.

Justice
de la puni-
tion des ra-
prouve.

III:
CLASSE.
AN. 412.

CHAP.
XXIV.
Ps. 21. 25.

ne fait que la tenir plus fortement attachée à ce bien ineffable qu'elle ne seroit abandonner sans se perdre.

59. REPRENONS les paroles de nôtre Pseaume. *Que toute la race d'Israël craigne le Seigneur*, dit le Prophete. Et pourquoy ? c'est, continuë-t'il, *parcequ'il n'a point méprisé ny dédaigné la priere du pauvre*, c'est à dire de l'humble, de celui qui bien loin de s'enorgueillir a soin de se tenir dans la crainte. Ces paroles se peuvent entendre de nôtre Chef, qui de riche qu'il étoit, s'est fait pauvre, pour nous enrichir par sa pauvreté. Car comme c'est en prenant la forme de serviteur qu'il s'est aneanti, & rendu obéissant jusques à la mort, c'est selon cette même forme de serviteur qu'il s'est fait pauvre, & qu'il a adressé à Dieu cette priere dont nous parlons. Or après avoir dit *que toute la race d'Israël craigne le Seigneur*, parce qu'il n'a point méprisé ny dédaigné la priere du pauvre, il ajoute, & *parce qu'il n'a point détourné son visage de moy*. Mais comment est-ce que cela s'accorde avec ces paroles du commencement du même Pseaume : *Pourquoy m'avez-vous abandonné ?* C'est qu'il s'en faut bien que Dieu nous abandonne, lors même qu'il nous abandonne en refusant de

Rom. II. 20.

2. Cor. 8. 9.

Phil. 2. 7.
& 8.

Ps. 21. 25.

Ps. 21. 2.

ous exaucer sur le sujet des biens temporels, ce qu'il ne fait qu'afin que nous ne nous méprenions pas, & que nous n'imprenions au contraire, combien ce qu'il nous presente est au dessus de ce qu'il nous ôte.

III.
CLASSE.
A N. 412.
Deux
sortes d'abandon de
Dieu.
Ibid. v. 3.

Dieu n'a donc point méprisé ny désigné la prière du pauvre, dit-il, *il n'a point détourné son visage de moy, & lors que j'y crié vers luy il m'a exaucé*; c'est à dire, ne s'est point éloigné de moy; car c'est : que Jesus-Christ luy demandoit plus aut. S'il a donc été exaucé, Dieu ne est point éloigné de luy, & par conséquent il ne l'a point abandonné à cet regard, quoiqu'il l'ait abandonné d'une autre maniere, pour nous faire comprendre de quelle sorte d'abandon nous devons le plus souhaiter de n'être pas abandonnez.

Pf. 21. 25.

Ibidem.

Pf. 21. 14.

60. Vous serez l'objet de mes Cantiques loüanges, continuë Jesus-Christ; en voy me peuvent donc nuire ceux qui voyant dans l'abandon où je suis à l'égard des biens temporels, m'insultent comme s'ils m'avoient vaincu, puisque cela ne m'empêchera pas de chanter vos Cantiques au milieu d'une grande assemblée, c'est à dire de l'Eglise étendue par toutes les nations, & bien plus nom-

Pf. 21. 26.

Ibidem.

Pf. 21. 21.

fait de ma résurrection l'objet
& de son esperance. C'est ell
cette *unique bien-aimée* qu'il a
son Pere de délivrer de la rage
& au milieu de laquelle il dit q
tera les louanges de Dieu; car c'
parle dans ceux qui les chanter

Or quoique le mot dont le Pr
fert, signifie *confession* aussi bien c
ge, c'est dans ce dernier sens qu
prendre icy, aussi bien que d
de l'onzième chapitre de saint I
où il ne faut pas lire; Je v
fesse, mon Pere, Seigneur de
de la terre; mais, je vous loui
rends gloire, ô mon Pere, Sei
Ciel & de la terre, de ce que v
caché ces choses aux sages &
dens du siecle, & que vous les
velées aux petits. *Je vous ren*

Mat 11. 25.

cherchent le Seigneur, le loueront.

Ces *pauvres* sont la même chose que ces *petits* à qui Dieu a revelé ce qu'il a caché aux Sages du siècle : ils sont *pauvres*, c'est à dire humbles, & appliquez à se deffendre de l'orgueil ; & ils craignent, mais de cette crainte chaste qui ne songe qu'à ne pas perdre la grace, & non pas de cette autre crainte qui n'a en vûe que d'éviter les châtimens.

61. Par ces *vœux* il entend le Sacrifice de son Corps, qui est le Sacrement des fidelles, & de là vient qu'après avoir dit, *je vous rendray mes vœux en presence de ceux qui vous craignent*, il ajoute incontinent, *les pauvres mangeront & seront rassasiez*. Car ce seront les pauvres, c'est à dire ceux qui sont unis à luy, qui se tiennent dans sa paix & dans son amour, & qui imitent son humilité, ce seront ceux-là, dis-je, qui seront rassasiez du Pain descendu du Ciel. C'est ainsi que les Apôtres, entre tous les autres, ont été & pauvres, & rassasiez. Et qui sont ceux qui loueront le Seigneur parce qu'ils le cherchent ? Ce sont ceux qui comprennent que s'ils ont été rassasiez, c'est par un pur bienfait de sa grace, & non pas en consideration de leurs merites. Il est dit qu'ils chercheront Dieu, parce qu'ils

III.
CLASSE
A N. 412.

Mat. II. 25.

Pf. 21. 26.

& 27.

Jean. 6. 33.

Pf. 21. 27.

Caractere
de ceux qui
louent le
Seigneur,
& qui le
cherchent.

*vie au
cœur ce que
c'est.*

1. Tim. 1. 5.

1. Cor. 13. 4.

Rom 12. 16.

Pf. 18. 10.

Eccli. 10. 16.

*Orgueil,
principe du
paché.*

vie du cœur : c'est une vie
point dans les sens : elle est
dans le secret de la lumière int
dans ce qui est la fin de la Lo
trouve point dans les tene
rieures & dans le principe du
qu'est-ce que cette fin de la L
Charité, dit saint Paul, *qui pa*
pur, d'une bonne conscience, e
non feinte, qui n'est point et
orgueilleuse, & qui bien lojn
ver se tient dans l'humilité, c
dans cette crainte chaste qu
éternellement, & dans l'ui
Dieu. Et quel est *le principe*
c'est l'orgueil ; aussi est-ce pa
Diable s'est jetté sans retou
tenebres exterieures, & cet
la source de l'envie qu'il a co
tre l'homme, & par laquelle i
en luy en inspirant un sem

garde quand elle dit, *Comment est-ce que l'homme qui n'est qu'un peu de cendre & de poussiere peut s'enorgueillir ? Il a jeté son ame au dehors en voulant vivre*, non de ce qui est la veritable vie de toute creature intelligente, mais de ce qui est renfermé en luy, le propre de l'orgueil étant de se renfermer en soy, au lieu que la charité ne veut que le bien commun, & c'est pour cela qu'il est dit qu'elle ne cherche point ses propres intérêts.

62. C'EST de cette charité que les cœurs de ceux qui cherchent Dieu vivront dans les siècles des siècles, nourris & rassasiez du Pain celeste, qui seul peut donner la vie. Car c'est Jesus-Christ même qui dit, *Si vous ne mangez ma chair, & si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous*. Il est donc tres-naturel que les cœurs de ceux qui se feront nourris & rassasiez de cette viande celeste, vivent éternellement, puisque Jesus-Christ est la vie, & qu'il habite en eux, icy bas par la foy, & dans le ciel par la claire vision. Car jusques à present nous ne voyons les choses qu'en enigme, & comme dans un miroir obscur, au lieu que dans le Ciel nous les verrons à découvert.

Voila ce qui anime & qui soutient

O o iiii

III.
CLASSE.
AN. 412.
Eccli. 10. 9.
& 10.
Mat. 8. 12.

Principe
de tout mal.
Caractere
de l'orgueil,
& de la
charité.

1. Cor. 13. 5.

CHAP.
X X V.
Pl. 21. 27.

Jean. 6. 54.

1. Cor. 13.
12.

III
CLASSE.

AN. 412.

Ephes. 3. 18.

Quatre
dimensions
de la Croix
Symbole de
la charité.

Par où
ces dimen-
sions luy
convien-
nent.

icy bas la Charité, à qui conviennent ces quatre dimensions, dont parle saint Paul, & qui font le sujet d'une de vos questions. Car tantôt elle s'exerce dans les bonnes œuvres, cherchant de toutes parts à faire du bien, & s'étendant à tous les besoins à quoy elle peut subvenir, & c'est là sa *largeur*: tantôt elle porte les adversitez de cette vie avec une patience qui ne se lasse point, perseverant courageusement dans ce que la verité luy a fait embrasser, & c'est là sa *longueur*. Or dans l'un & dans l'autre elle a pour objet la vie éternelle qui luy est promise dans le Ciel, & c'est là sa *hauteur*.

Ephes. 3.
17.

Titr. 3. 5.

Iacq. 1. 18.

Enfin elle vient d'un principe caché, qui est ce qui fait que nous nous y trouvons fondez & enracinez, & où résident les causes impenetrables de la volonté de Dieu, dont la grace nous sauve, non en considération d'aucunes bonnes œuvres que nous eussions faites, mais par sa pure misericorde Car *s'il nous a engendrez par la parole de sa verité, c'est par un pur mouvement de sa volonté*; & cette volonté est un secret caché dans une profondeur que nous ne sçaurions sonder, & à la vûe de laquelle l'Apôtre s'écrie comme dans le transport d'un étonnement soudain, o

profondeur des richesses de la sagesse & de la science de Dieu ! que ses jugemens sont impenetrables , & ses voyes incomprehensibles ! Car qui a connu les desseins de Dieu. Voilà la profondeur de la charité.

III.
CLASSE.
AN. 412.

Rom. II. 33.
& 34.

Le mot par où saint Paul l'exprime signifie *hauteur* aussi bien que *profondeur*. Dans le premier sens il marque l'éminence & la sublimité des mysteres , & dans le second il en marque l'incomprehensibilité & l'impenetrabilité. C'est ainsi que David l'employe , quand il dit à Dieu *que vos œuvres sont grandes & magnifiques , ô mon Dieu , que vos pensées sont profondes* : ce qui revient à ce qu'il dit ailleurs , *vos jugemens sont un abîme profond* ; & l'un & l'autre se rapporte à cette parole du passage de saint Paul , qui fait le sujet d'une de vos questions , le voicy tout entier : *C'est ce qui m'oblige de fléchir les genoux devant le Pere de notre Seigneur Jesus-Christ , & le Pere commun de toute cette grande famille qui est dans le Ciel & sur la terre , afin que selon les richesses de sa gloire il vous fortifie dans l'homme interieur par son Esprit ; qu'il fasse que Jesus-Christ habite par la foy dans vos cœurs ; & qu'étant enracinez & fondez dans la charité , vous puissiez comprendre avec tous les Saints , quelle est la largeur , la longueur ,*

Psal. 91. 6.

Psal. 35 7.

Eph. 3 14.
15. 16. &c.

III.
CLASSE.
A N. 412.

la hauteur, & la profondeur, & connoître l'amour de Iesus-Christ, qui est au-dessus de toute pensée, afin que vous soyez comblez de toute la plénitude des dons de Dieu.

CHAP.
XXVI.
Eph. 3. 14.
& 15.

63. P E S E Z-B I E N toutes ces paroles, C'est ce qui m'oblige, dit saint Paul, de fléchir les genoux devant celui qui est le Pere de notre Seigneur Iesus-Christ, & le Pere commun de toute cette grande famille qui est dans le Ciel & sur la terre. Qu'est-ce donc qui oblige saint Paul à fléchir les genoux devant Dieu ? c'est ce qu'il vient de marquer qu'il demande à Dieu pour ceux à qui il écrit, c'est à dire qu'ils ne se laissent point affoiblir par la vûe de ce qu'il souffroit pour eux. Voila ce qu'il leur souhaite, & qui l'oblige de fléchir les genoux devant le Pere ; & pour faire voir d'où leur peut venir cette force qu'il leur souhaite, il ajoute ; *afin que selon les richesses de sa gloire, il vous fortifie par son Esprit dans l'homme interieur.* Voila ces richesses sur lesquelles il s'écrie, *ô profondeur des richesses de la sagesse de Dieu !* & qui renferment les causes secrètes pour lesquelles, sans que nous eussions rien mérité, Dieu nous a donné ce que nous avons. *Car qu'avons-nous qui ne nous ait été donné ?* il leur souhaite donc que Dieu les fortifie par son Es-

Ibid. v. 13.

Ibid. v. 14.

Ibid. v. 16.

Rom. II. 33.

ort dans l'homme interieur, & que Jesus-Christ habite par la foy dans leurs cœurs. Voila quelle est cette vie du cœur dont nous vivons icy bas depuis que nous avons commencé de croire, & dont nous vivrons à jamais dans la claire vision, qui est la fin de toutes choses.

Afin, poursuit le grand Apôtre; *qu'Étant enracinez & fondez dans la Charité, vous puissiez comprendre avec tous les saints, &c.* par cette dernière parole il marque la société & la communion qui lie tous les Citoyens de la République celeste, c'est à dire tous ces pauvres qui sont rassasiez, parce qu'ils ne cherchent point leurs propres intérêts, mais ceux de Jesus-Christ; car ce ne sont point leurs avantages particuliers qu'ils ont en vûë, mais le bien commun & le salut de tout le monde; c'est là le pain dont ils sont rassasiez, qui fait même qu'ils ne sont tous qu'un même corps & une même pain, comme dit ailleurs le saint Apôtre. Et que veut-il qu'ils comprennent? C'est comme j'ay déjà dit, *quelle est la largeur* de la Charité dans ses bonnes œuvres, où elle se dilate jusqu'à aimer ses ennemis; & *quelle est la longueur*, c'est à dire la patience insupportable avec laquelle elle souffre tout ce

III.
CLASSE.
AN. 412.
1. Cor. 4. 7.
Eph. 3. 16.
G. 17.

Pf. 21. 27.
Philip. 2. 21.

1. Cor. 10.
17.

Portrait
de la Cha-
rité.

Ephes. 3. 18.

II.
CLASSE.
A N. 412.

qui luy arrive de maux dans la pratique des bonnes œuvres ; & sa *hauteur*, c'est à dire la sublimité de son esperance, qui ne se propose rien de bas ny de bas jet au temps dans le bien qu'elle fait, & qui n'a en vûe que les recompenses éternelles ; & sa *profondeur* enfin, c'est à dire le secret impenetrable où se regle la dispensation toute gratuite de la grace, qui ne se donne que selon les dispositions de la volonté éternelle de Dieu, inconnuës aux hommes.

Voila quelle est la charité où l'Apôtre
Ephes. 3. 17. veut que nous soyons & *enracinez*, ce qui a rapport à ce qu'il dit ailleurs, que
1. Cor. 3. 9. nous sommes des plantes que Dieu cultive ; & *fondez*, ce qui se rapporte à ce
Idem. qu'il dit au même endroit, que nous sommes un édifice que Dieu bâtit. Voila ce qui s'accomplit en nous, lorsque dans le cours de nôtre pelerinage la foy
Gal. 5. 6. opere en nous par la charité : mais dans le siecle futur nous aurons la perfection & la plenitude de la charité sans avoir plus de maux à souffrir. Nous n'aurons plus besoin de foy, puisqu'on ne croit
Etat de la vie future. que ce que l'on ne voit pas encore ; ny d'esperance, puisqu'on n'espere que ce qu'on ne possède pas ; mais nous contemplerons à jamais la beauté immuable

de la vérité , & NÔTRE OCCUPATION éternelle, mais qui ne nous lassera point, & qui nous laissera goûter les délices d'un repos parfait , fera de louer sans fin ce que nous aimons , & d'aimer ce que nous louerons.

III
CLASSE.
AN. 412.

C'est ce que l'Apôtre nous insinue quand il conclut en souhaitant que nous soyons remplis de la connoissance de la charité de Jesus-Christ qui passe toutes nos pensées , & comblez de toute la plénitude des dons de Dieu.

Ephes. 3. 19.

64. Nous voyons une expression de ce mystere dans la figure de la Croix : car celui qui n'est mort que parce qu'il l'a voulu , n'est aussi mort que de la maniere qu'il l'a voulu , & s'il a choisi la mort de la Croix plutôt qu'une autre , c'est afin que l'instrument même de son supplice nous remît devant les yeux cette largeur , cette longueur , cette hauteur , & cette profondeur dont nous parlons. La largeur paroît dans la traverse de la Croix , & designe les bonnes œuvres , puisque c'est à cette partie de la Croix que les mains sont attachées. La longueur consiste dans la partie de la Croix qui va depuis la traverse jusqu'à terre , & où le corps est étendu tout droit , & à peu près dans la posture d'un homme

Signification mystérieuse de la figure de la Croix.

III.
CLASSE.
A M. 412.

debout, ce qui marque la longanimité & la persévérance de la charité. La hauteur est la partie qui surmonte la traversée, & qui répond à la tête, & elle marque que c'est en haut que se porte l'espérance de ceux qui ne servent Dieu que pour lui-même. Enfin la partie de la Croix qui est en terre, & qui est comme le tronc d'où tout le reste sort, marque la profondeur du mystère de la grâce, dont la dispensation est toute gratuite, & que plusieurs s'efforcent de sonder sans autre succès que d'être obligés, après beaucoup de contention & de peine, d'en revenir à cette parole de l'Apôtre, *O homme, qui êtes-vous pour contester avec Dieu ?*

Rom. 9. 20.

Pf. 21. 27.

Philip. 2. 11.

65. *Les cœurs des pauvres*, c'est à dire des humbles, brûlans du feu de la charité, qui ne cherchent point leurs propres intérêts, & qui ne mettent leur plaisir & leur joye que dans ce qui lie la société des Saints, *seront donc rassasiés, & vivront éternellement.* C'est ce qui a paru d'abord dans les Apôtres; & si vous voulez sçavoir combien de peuples ils ont acquis à Jesus-Christ en *louant Dieu*, c'est à dire en prêchant sa grace, (car comme nous venons de dire, *ce sont ceux qui cherchent Dieu qui le*

Pf. 21. 27.

t,) vous l'allez voir dans la fuite de
: Pſeume.

TOUTES les extremittez de la terre,
inuë le Prophete, se reſſouviendront
igneur, & ſe convertiront à luy, &
les nations du monde l'adoreront; car
u Seigneur qu'il appartient de regner,
dominera les Nations. Ce Jeſus in-
, crucifié, abandonné, a donc con-
tout ce grand Royaume, qu'il re-
ra à la fin des ſiecles à Dieu ſon Pe-
comme dit ſaint Paul, ce qui no
pas dire, qu'il ceſſera de le poſſe-
mais que ce qu'il a ſemé & élevé
as, en répandant la foy dans les
s, lorsqu'il a paru dans un état ſe-
quel il eſt moins que ſon Pere, il
a arriver à la claire viſion qui nous
voir ce divin Sauveur dans la natu-
lon laquelle il eſt égal au Pere,
toujours demeuré avec luy dans le

III.
CLASSÉ.
AN. 412.
CHAP.
XXVII.
Pſal. 21. 28.
29.

Fruit des
ſouffrances
& de la
mort de Je-
ſus-Chriſt.

1. Cor. 13.
12.

us les riches de la terre, pourſuit le
iſte, ont mangé & ont adoré. Qui
ces riches de la terre, ſinon les or-
leux? il le faut neceſſairement en-
e ainſi, puis que par ces pauvres
il eſt parlé plus haut nous enten-
les humbles, c'eſt à dire ceux dont
dit dans l'Evangile, *Bien heureux*

Pſ. 21. 36.

III.
CLASSE.
A N. 412.
Mat. 5. 3.
Mat. 5. 4. 5.
6. &c.

sont les pauvres d'esprit, parce que le Royaume du Ciel est pour eux, & dont parle toute la suite de cet endroit de l'Evangile. Car & ceux qui sont doux, & ceux qui pleurent, & ceux qui ont faim & soif de la justice, & ceux qui sont pleins de miséricorde, & ceux qui ont le cœur pur, & les pacifiques, & ceux qui souffrent persécution pour la justice, tous ceux-là, dis-je, à chacun desquels il y a une beatitude particuliere attachée, ne sont que ces mêmes *pauvres* dont nous parlons.

Il faut donc entendre les orgueilleux par ces *riches de la terre* dont le Prophete parle icy, & qu'il distingue de ces *pauvres* d'une manière qui merite d'être remarquée. Car au lieu qu'il a dit des *pauvres*, qu'ils *mangeront* & qu'ils *seront rassasiés*, il dit seulement des riches, qu'ils *mangeront* & qu'ils *adoreront*; parce que ces orgueilleux mêmes approchent aussi bien que les autres de la table de Jesus-Christ, reçoivent son corps & son sang, & l'adorent; mais ils ne sont point *rassasiés*, parce qu'ils ne l'imitent point, & qu'encore qu'ils le mangent, ils refusent de se faire *pauvres* comme luy, quoiqu'il n'ait souffert pour nous, qu'afin de nous montrer l'exemple, & que nous marchassions sur ses pas. Mais les riches regardent

Foy de l'E-
glise sur
l'Eucharistie
chairement
exprimée.

1. Pet. 2. 21.

gardent avec dédain l'humilité où il s'est réduit, en se rendant obeïssant jusques à la mort, & à la mort de la Croix, & sont bien éloignez de l'imiter dans ses souffrances. Et ce qui les en éloigne c'est leur orgueil, qui fait qu'ils sont grands à leurs propres yeux, mais d'une fausse grandeur, qui n'est qu'enflure & maladie, & non pas santé, ny embonpoint.

Cependant parce que Dieu l'a refusité d'entre les morts, & qu'il luy a donné un nom qui est au dessus de tous les noms, en sorte qu'au nom de Jesus tout genouïl fléchît au Ciel, sur la terre, & dans les enfers, ces riches mêmes frappent du bruit de sa grandeur, & de la gloire de son nom qui éclate dans son Eglise répandue de toutes parts, viennent avec les autres à sa table, *le mangent & l'adorent*, mais sans en être nourris & rassasiés; parce qu'ils n'ont point la faim ny la soif de la justice, & qu'il n'y a que ceux qui ont cette faim & cette soif qui puissent être rassasiés. Ceux-cy ne le seront même pleinement que dans la vie éternelle, lorsque de cette terre étrangère que nous habitons, & où nous marchons par la foy nous serons arrivés à la Celeste patrie, où nous jouir-

III.
CLASSE:
AN. 412.
Phil. 2. 8.

Philip. 2. 9.
& 10.

Faux Chrétiens.

Mat. 5. 6.

1. Cor. 5. 6.

112.
CLASSE.
A. N. 422.

1. Cor. 13.
12.

Au lieu de
paupertate
qui fait un
mauvais sens
en cet en-
droit on a lu
pauper qui
convient
mieux à toute
la suite & que
les Manuscrits
authoient.

Caractere
des justes.

1. Cor. 1. 27.

Ps. 21. 27.

Ibidem.

Philip. 2.
21.

rons de la claire vision, & où nous ver-
rons la verité à decouvert, & non plus
sous les ombres & les enigmes qui nous
la cachent. On peut dire neanmoins,
& avec grande raison, que les pauvres
de Jesus-Christ sont rassasiez dès icy-bas
lorsque pour la justice, c'est à dire pour
participer à la sainteté du Verbe de
Dieu, dont il nous a donné les premices
par la foy, ils se passent, ou usent sobre-
ment des biens de cette vie, & en por-
tent courageusement les maux.

67. Voila dequoy ont été capables
des pescheurs & des publicains; car
Dieu pour confondre ce que le monde
avoit de plus fort, a choisi ce qu'il y
avoit de plus bas & de plus foible, & ce
sont-là ces pauvres dont il est dit qu'ils
mangeront & qu'ils seront rassasiez. Com-
me ils étoient pleins jusqu'à regorger,
pour ainsi dire, & qu'ils ne pouvoient
contenir ce qu'ils portoient en eux-mé-
mes, ils l'ont répandu de toutes parts;
ils ont *laissé* le Seigneur, c'est à dire ils
l'ont prêché & l'ont fait connoître, ne
cherchant que luy & non pas leurs pro-
pres interêts, parce que leur cœur étoit
embrasé d'amour pour luy. Au bruit de
leur predication toute la terre s'est
émûe, & c'est par là qu'il est arrivé que

*Extremitez du monde se sont ressourve-
du Seigneur, & se sont converties à
& que toutes les nations l'ont ado-
rance que c'est à luy qu'il appartient de
r, & qu'il doit dominer les nations.*

III.
CLASS B.
AN. 412.
Pf. 21. 28.
C. 29.

Eglise croissant donc de cette sorte,
pris envie aux riches de la terre même,
à dire aux orgueilleux de manger
me les autres : ils mangent en effet ,
lorent ; mais ils ne sont point rassas-

Ibid. v. 30.

C'est ce que nous voyons accompli
maniere & dans le même ordre que
l'almiste l'a prédit. *Tous ceux qui des-
ent vers la terre, ajoute-t'il, tombe-
devant luy, c'est à dire ceux qui ai-
ont les biens de la terre, ne monte-
point au Ciel, parce qu'ils ne prati-
ent point cet avis de l'Apôtre, Si vous
résusitez avec Iesus-Christ, cherchez
est dans le Ciel, où Iesus-Christ est assis
droite de Dieu : goûtez les choses du Ciel
pas celles de la terre.*

v. 30.

Col. 3. 2.
C. 2.

Ensi PLUS ils se trouvent heureux
à jouissance des biens de cette vie ,
leur cœur s'appesantit & se courbe
la terre ; & par là ils tombent aux
de Dieu, c'est à dire selon les vûes
lieu, & non pas selon celles des
nes qui les croient fort élevez.

E T mon ame vivra pour luy, con-

CHAP.
XXVIII.

III.
CLASSE.

AN. 412.

Ps. 21. 31.

*Caractère
de l'orgueil.*

tinué le Psalmiste ; ce sera donc pour Dieu qu'elle vivra , & non plus pour elle-même , comme ces orgueilleux qui trouvent leur bonheur & leur joye dans ce qui n'est un bien que pour eux , & qui par cet orgueil se détournent du bien commun de toutes les natures intelligentes , qui n'est autre chose que Dieu. Gardons-nous donc bien de les imiter, & CHERCHONS nôtre bonheur & nôtre joye dans ce bien commun , & non pas dans ce qui ne seroit un bien que pour nous , afin que par là nous accomplissions ce précepte de l'Apôtre, *que ceux qui vivent , ne vivent plus pour eux-mêmes , mais pour celui qui est mort & resuscité pour eux.* Car Jesus-Christ ne s'est fait nôtre Mediateur que pour nous reconcilier par l'humilité avec Dieu, dont un orgueil impie nous avoit éloignez. C'est l'Ecriture qui nous l'apprend ; & elle ne se contente pas de dire que *l'orgueil est le principe de tout péché* ; mais elle déclare encore au même endroit , que *le premier effet de l'orgueil de l'homme est de le revolter contre Dieu.*

*Vivre
pour Jesus-
Christ ce
que c'est.*

1. Pier. 4. 2.

Que personne ne vive donc plus pour luy-même , mais pour Jesus-Christ, ce qui consiste à faire , non plus nôtre volonté propre , mais la sienne ; & par là

nous demeurerons dans l'amour de Jesus-Christ, comme c'est en faisant la volonté de son Pere qu'il est demeuré dans son amour. C'est luy-même qui parle ainsi dans l'Evangile, & qui nous exhorte par son exemple à ne vivre que pour faire la volonté de Dieu. Si donc Jesus-Christ même, tout égal au Pere qu'il est par la forme de Dieu, comme parle l'Ecriture, a eû tant de soin, selon la forme de serviteur, dont il s'est revêtu pour l'amour de nous, de faire la volonté de son Pere & non pas la sienne propre, comme il nous en assure luy-même, combien plus en devons-nous avoir de mettre sous les pieds nôtre volonté propre, qui non seulement nous a jettez dans les tenebres, mais qui nous a rendus *tenebres* nous-mêmes, & de nous approcher de cette lumiere commune, dont les rayons éclairent tous les hommes qui viennent au monde, afin qu'en étant éclairez nous ne soyons point confondus, & que nôtre ame vive de luy & pour luy? Aussi est-ce ce que Jesus-Christ promet pour nous, lorsqu'il ajoute, & *ma posterité le servira*; car les enfans du Royaume sont la posterité de Jesus-Christ & c'est luy qui a semé tout ce qu'il y a de bon grain dans le champ du monde.

III.
CLASSE.
A N. 412.
Iean. 15. 10.

Philip. 2. 6.
Ibid. v. 7.

Iean. 6. 38.

Pf. 33. 6.
Joan. 1. 9.

Pf. 21. 31.

Ibid. v. 31.

Mat. 13. 38.

III.
CLASSE.
AN. 412
CHAP.
XXIX.

Pf. 21. 32.

Tob. 12. 12.

69. OR comme tout ce que le Prophete a dit dans ce Pseaume, ne regardoit pas le temps auquel il le disoit, & que c'est une Prophetie de ce qui devoit être au temps avenir, comme l'évenement l'a fait voir, il conclud d'une maniere qui montre que dans ce qu'il vient de dire il ne parle pas de choses qui fussent presentes, mais qu'il en prédit de futures. *Le peuple qui viendra*, dit ce saint Prophete, *sera annoncé au Seigneur* (ou pour le Seigneur), & *les Cieux annonceront sa justice au peuple qui naîtra & que le Seigneur a fait*. Il ne dit pas; le Seigneur sera annoncé au peuple qui viendra, mais *le peuple qui viendra sera annoncé au Seigneur*, ce qui ne se doit pas prendre comme si on annonçoit & qu'on apprît à Dieu quelque chose qu'il ne sçût pas, mais dans le sens selon lequel on dit que les Anges luy portent ou luy annoncent les prieres, comme ils nous annoncent ses bienfaits. C'est ainsi que l'Ange Raphaël annonçoit & offroit à Dieu les prieres de Tobie, ce qui n'a pas été dit pour nous donner lieu de croire que Dieu ne connoisse ce que nous faisons ou que nous desirons que lorsqu'on le luy annonce, puisque Jesus-Christ nous declare que nôtre Pere ce-

leste ſçait ce qu'il nous faut avant que nous luy ayons rien demandé ; mais pour nous marquer au contraire le beſoin que la creature raifonnable a de recourir à Dieu dans ſes affaires même temporelles , ſoit pour luy demander ce qu'il nous faut, ſoit pour le conſulter ſur ce que nous avons à faire. C'eſt ce que la pieté nous fait faire , & qui ſans rien ajouter aux lumiéres ny aux connoiſſances de Dieu, ne va qu'à nous faire croître en force & en lumière , & à nous avertir que LE BIEN qui nous peut rendre heureux n'eſt point en nous , & que nous ne le pouvons être qu'en poſſédant ce bien immuable d'où nous vient tout ce que nous pouvons avoir de lumière & de ſageſſe.

70. Peut-être qu'il faut entendre cette parole du Prophete , *Le peuple qui viendra ſera annoncé au Seigneur ou pour le Seigneur* , comme ſ'il y avoit , entre ceux qui annonceront le Seigneur aux races futures , ceux-là luy plairont qui l'annonceront pour luy , & non pas pour eux-mêmes ; enſorte qu'annoncer au Seigneur ou pour le Seigneur, ſoit dit icy dans le même ſens que l'on dit *vivre pour le Seigneur*. C'eſt par une façon de parler toute ſemblable que l'Apôtre dit , *Celui qui mange*

III.
CLASSE.
AN. 412.
Mat. 6. 28.

Bon-heur
de l'homme,
où il eſt.

Pſ. 21. 32.

Pſ. 21. 31.

Rom. 14. 6.

600 *S. Augustin à Honoré,*

III.
CLASSE.
A N. 412.

de tout, mange pour le Seigneur ; & celui qui s'abstient de certaines viandes, s'en abstient pour le Seigneur : ou ces mots ; pour le Seigneur, ne signifient autre chose qu'à la gloire du Seigneur, comme S. Paul le fait voir clairement quand il ajoute, que l'un & l'autre rendent graces à Dieu. Car IL N'Y A de droiture, de justice, & de pieté dans le bien que nous faisons qu'autant que nous le faisons pour la gloire de celui dont la grace nous le fait faire.

Ibidem.

*Par où
nos œuvres
sont bonnes.*

On peut encore entendre ces mêmes paroles comme s'il y avoit, *ce sera le peuple qui viendra au Seigneur, ou pour le Seigneur, qui sera annoncé par toute la terre.* Car IL N'Y A que les bons & les saints qui *viennent* au monde pour le Seigneur, & la race des méchans & des impies n'y vient que pour elle-même ; & cette explication n'a rien qui ne s'accorde avec celle qui nous fait trouver dans ces paroles l'union, & le rapport que la creature raisonnable doit avoir avec l'Etre souverain, & qui la fait entrer en participation de l'excellence de sa nature, c'est à dire qui nous apprend que TOUTE intelligence créée étant d'elle-même sujette au changement, ne sçauroit être heureuse, à moins

*Par où
nous pou-
vons être
heureux.*

ue se détachant d'elle-même, & de
 out ce qu'elle peut trouver dans son
 propre fonds, & qui n'est un bien que
 our elle-même, elle ne se tourne par
 ne humble pitié vers le bien commun
 e immuable dont l'orgueil & l'impie-
 e la déprennent & l'éloignent, & qu'el-
 ne luy soit inseparablement unie. Or
 uand elle est pleine de ce sentiment, &
 u'elle s'y fortifie, tout ce qu'elle fait de
 ien, elle le fait pour le Seigneur, c'est
 dire à la gloire de celui, dont il faut
 u'elle ait receu la grace pour le faire.
 t c'est le sujet des actions de grâces
 u'on luy rend dans la célébration des
 ystères dont la connoissance est refer-
 ée aux Fidelles.

71. QUANT à ce qui suit dans le
 même verset, que *les Cieux annonceront*
justice de Dieu au peuple qui naîtra, & que
Seigneur a fait, ce n'est qu'une con-
 firmation de ce qui précède immédia-
 ment, & que nous venons d'expliquer,
 e qui est appelé dans l'un *le peuple qui*
viendra, est appelé dans l'autre *la justi-*
de Dieu; parce que ces justes & ces
 ints dont la venue est prédite en
 t endroit sont *la justice de Dieu*,
 est à dire qu'ils sont justes de la justice
 i vient de Dieu, & non pas de la leur

III.
 CLASSE.
 A N. 412.

En quelle
 disposition
 il faut être
 pour faire
 pour Dieu
 tout ce que
 l'on fait.

Saints
 mystères, ca-
 chez aux
 Catechume-
 nes.

CH. XXX.
 Ps. 21. 32.

Vrais fi-
 dèles, appel-
 lez la justice
 de Dieu, &
 pourquoi.

III.
CLASSE.
A N. 412.
Rom. 10. 3.

*Vraie &
fausse ju-
stice.*

2. Cor. 5. 21.

Rom. 4. 5.

Psal. 35. 7.

Psal. 17. 3.

propre, comme ceux qui ne connaissent point cette justice dont Dieu est Auteur, ne se sont point soumis à luy pour le savoir, & ont voulu établir leur propre justice. C'est à cette fausse justice que l'apôtre oppose la justice qui vient de Dieu, c'est à dire celle dont nous sommes justes par sa grace, & qui fait que nous sommes sa justice, lorsque nous vivons saintement, & que nous croyons en celuy qui justifie l'impie. Mais il ne faut pas confondre cette justice que Dieu nous communique avec la justice éternelle & immuable par laquelle Dieu est juste, & qui n'est autre chose que luy-même. C'est cette même justice, dont nous sommes justes par le bien-fait de la grace & de la miséricorde de Dieu, que David nous désigne quand il dit au Pseaume 35. *Votre justice est comme les montagnes de Dieu*, ce qui signifie les Saints, comme dans cet autre passage du même David, *que les montagnes reçoivent la paix pour le peuple*, & dans beaucoup d'autres endroits, où l'Ecriture parle des saints sous cette expression metaphorique, & qu'il seroit trop long de rapporter presentement.

Or après que David a parlé de cette justice qui vient de Dieu, il ajoute,

vos jugemens sont un abîme profond; parce qu'en effet IL N'Y A RIEN de si caché que les jugemens de Dieu dans la dispensation de cette justice qu'il communique aux hommes. Car c'est par une grace toute gratuite qu'il la leur communique : or si c'est par grace, ce n'est donc point en considération d'aucunes œuvres, puisqu'autrement la grace ne seroit plus grace, & que bien loin que nos bonnes œuvres precedent cette justice que Dieu nous communique, elles n'en sont qu'une suite & un effet. De là le Psalmiste passe aux biens qui sont communs aux hommes & aux bêtes, & qui ne sont pas moins que les autres biens, des effets de la miséricorde de Dieu, Vous sauverez, ô mon Dieu, dit le Prophete, & les hommes & les bêtes mêmes selon la grandeur & l'étendue de votre miséricorde: par où il a voulu nous faire entendre que si la santé même & la vigueur du corps, qui sont un bien commun aux hommes & aux bêtes, sont des bienfaits purement gratuits de la miséricorde de Dieu, c'est gratuitement aussi qu'il nous donne ce salut éternel, dont nous n'avons encore que l'espérance, mais qui nous fera vivre à jamais dans une santé parfaite & inalterable, &

III.
CLASSE.
AN. 412.
Ps. 35. 7.
*Profondeur
du mystere
de la grace.*

Rom. 11. 6.

Ps. 35. 7.
& 8.

III.
CLASSE.
A N. 412.

qu'ainsi nous n'avons aucun sujet de nous en glorifier comme si nous l'avions mérité par nos bonnes œuvres, puisqu'elles ne sont que l'effet de la justice que Dieu nous communique, comme saint Paul nous l'apprend quand il dit, *Ephes. 2. 9.* que nous sommes l'ouvrage de Dieu, ayant été créés en Jésus-Christ dans les bonnes œuvres qu'il a préparées pour nous y faire marcher.

Ce salut dont il est dit au Pseaume 3. *que c'est du Seigneur que vient le salut, & que c'est sur son peuple que sa benediction se répand*, n'est donc pas moins gratuit que celui dont David parle dans ce Pseaume 35. & qui est commun aux hommes & aux bêtes.

72. Or de la même manière qu'encore que ce salut, dont parle David dans ce 3. Pseaume, soit appelé *le salut du Seigneur*, il ne faut pas entendre par là cette félicité inalterable, dont Dieu jouit, mais celle dont il fait part à ceux qu'il sauve; de même quoique cette justice, dont parle saint Paul, au 10. chap. de l'Épître aux Romains soit appelée *la justice de Dieu*, il ne faut pas entendre par là celle dont Dieu même est juste, mais celle dont il fait part à ceux qu'il justifie par sa grace. Car l'un est la

Rom. 10. 3.

regle de l'autre, & LES HOMMES doivent leur salut à celui à qui ils doivent leur justice. Aussi Jesus-Christ nous dit-il, que ce ne sont pas des justes qu'il est venu appeller, mais des pecheurs, ce qui n'est que l'explication de ce qu'il venoit de dire, que ce ne sont pas les sains qui ont besoin de Medecin, mais les malades.

III.
CLASSE.
A N. 412.

Mat. 9. 13.

Mat. 9. 12.

Ce n'est donc pas en consideration d'aucunes œuvres de justice que nous eussions faites, mais par sa grace & sa misericorde qu'il nous a sauvez par l'eau de la regeneration, & ce n'est encore qu'en esperance que sa grace nous a sauvez. C'est ce qui fait que David, après ce que nous venons d'expliquer du Pseaume 35. ajoute, pour les enfans des hommes, ils espereront sous l'ombre de vos ailes, ils seront enyvez de l'abondance des biens de votre maison, & vous les abreuverez du torrent de vos delices. Parce qu'en vous est la source de la vie, & que c'est par votre lumiere que nous verrons la lumiere. Estendez votre misericorde sur ceux qui ont le cœur droit. Or il n'y a rien de si opposé à cette justice de Dieu que l'orgueil, qui nous fait mettre nôtre confiance dans nos bonnes œuvres, comme si elles venoient de nous : c'est ce qui fait que le Prophete

Grace gratuite.

Tite 3. 5.

Rom. 8. 24.

Psal. 35. 8.
&c.

III.
CLASSE.

AN. 412.

Ibid. v. 12.*Ce que
c'est propre-
ment que la
grace de la
nouvelle al-
liance.*

2. Cor. 5. 7.

2. Cor. 5. 20.
¶ 21.

Col. 1. 18.

Rom. 10. 3.

ajoute, *Gardez-moy du piege de l'apit*

73. Voulez-vous donc sçavoir ce que c'est proprement que la grace de la nouvelle alliance ? c'est cette justice qui vient de Dieu, & qui est celle de les Saints & de ses Fidelles, qui vivent en bas de la foy, en attendant que la consommation de cette même justice eleve leurs ames jusqu'à la claire vision, & que l'affranchissement de toute corruption, promis à leur corps, les mette en possession de l'immortalité. C'est ce que l'Apôtre nous apprend, lorsqu'après avoir dit, *nous faisons la charge d'Ambassadeurs pour Jesus-Christ, & c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche, quand nous vous conjurons au nom de Jesus-Christ de vous reconcilier avec Dieu, puisque pour l'amour de nous il a voulu que celui qui ne connoissoit point le peché devint peché,* (c'est à dire victime pour le peché ; car l'Ecriture donne le nom de peché à ce que l'on offre pour l'expiation du peché,) il ajoute, *afin que nous fussions justes de la justice de Dieu en luy, c'est à dire afin que dans son corps, qui est l'Eglise, dont il est le chef, nous fussions justes de cette justice de Dieu que les Juifs n'ont point connue, ce qui a fait qu'ils ne se sont point soumis à luy pour la recevoir,*

& n'ont songé qu'à établir leur propre justice, c'est à dire qu'ils ont mis leur gloire & leur confiance dans leurs propres œuvres.

III.
CLASSER.
A N. 412.

C'est ce que nous marquent les dernières paroles du Pseaume que nous venons d'expliquer, où le Prophete dit, *que se fera au peuple qui naîtra, & que le Seigneur a fait, que sa justice sera annoncée.* Car il n'y a point de peuples que le Seigneur n'ait fait quant à la nature, puisqu'il a tout fait, aussi bien ce qui n'a que l'être simple, que ce qui est doué de vie & de sentiment, en sorte que de tout ce qui existe, il n'y a rien qui ne tienne l'être de luy. Il a donc fait quelque chose de particulier dans ceux dont le Prophete parle icy, c'est à dire que non seulement il les a fait hommes, comme tous les autres, mais il les a fait justes; & c'est en ce sens que l'Apôtre dit ce que j'ay déjà cité plusieurs fois: *que nous sommes son ouvrage, ayant été créés en Jesus-Christ dans les bonnes œuvres, que Dieu a préparées pour nous y faire marcher.*

Pf. 21. 32.

*Les Saints
sont l'ouvrage
de Dieu
d'une ma-
niere toute
particuliere.*

Eph. 2. 10.

74. QUE LA CREATURE raisonnable comprenne donc qu'étant sujette à chan-
ger, comme elle est, elle ne peut espé-
rer de justice, de salut, de sagesse, & de

CHAP.
XXXI.

*Principe
fondamen-
tal de la*

III.
CLASSE.
AN. 411.
piété Chrétienne.

*Pourquoi
il faut re-
monter à
notre vo-
lonté propre.*

bonheur qu'autant qu'elle participera au bien souverain & immuable ; & que si elle vit selon sa volonté propre, bien loin de trouver son bonheur en elle-même, elle n'y trouvera que sa perte & sa ruine. Car sa propre volonté la détourne de ce bien immuable, & elle ne peut s'en détourner sans se perdre, & se faire une playe, dont elle ne sauroit attendre la guerison d'elle-même, mais d'une miséricorde purement gratuite de son Createur, qui la faisant vivre icy bas de la foy, l'établit dans l'esperance du salut éternel.

Rom. 11.
20.

*Explica-
tion admi-
rable de la
parabole des
dix Vierges.
Mat. 25. 3.*

Qu'elle se garde donc bien de s'enorgueillir, & qu'elle se tienne dans la crainte, c'est à dire dans cette crainte chaste qui fait craindre de perdre Dieu : qu'elle se tienne unie par cette crainte à ce Dieu qui par sa bonté l'attiree de l'impureté qu'elle avoit contractée par un amour desordonné pour les biens inferieurs, qui est comme un adultère spirituel. Qu'elle ne se laisse point flatter aux louanges des hommes, de peur de ressembler aux vierges folles, qui sont le sujet de la dernière de vos questions, & qui touchées des vaines louanges qu'on leur donne, ne songent qu'à s'en acquérir dans le bien qu'elles

qu'elles font, au lieu de se renfermer au seul témoignage de leur conscience, où il n'y a d'approbation à esperer que de Dieu seul; & pour ressembler au contraire aux Vierges sages, qui peuvent dire avec l'Apôtre, que toute leur gloire est dans le témoignage de leur conscience. C'est ce que signifie cette huile que les Vierges sages portent avec elles, au lieu que les folles sont reduites à en acheter de ceux qui font profession d'en vendre, c'est à dire des flatteurs; car leurs louanges sont comme une huile, dont ils trafiquent, & qu'ils vendent aux insensés. C'est de cette huile que parle le Prophete, quand il dit, *que le juste me reprenne avec charité, mais que l'huile des pecheurs ne se repande jamais sur ma teste*, aimant mieux être charitablement repris, & pour ainsi dire, souffleté par le juste, que d'être flaté & loué par les pecheurs, dont les louanges sont une huile qui fait grossir la teste, c'est à dire qui produit l'enflure & l'orgueil.

75. Lors donc que les Vierges sages répondent aux folles qui leur demandoient de leur huile, *Allez plutôt en acheter de ceux qui en vendent*, il me paroît que c'est en se moquant qu'elles par-

III.
CLASSE.

AN. 412.

Vierges
folles.

Vierges
sages.

2. Cor. 1. 12.

Mat. 25. 4.

Psalm. 140. 5.

Mat. 25. 8.

Mat. 25. 9.

III.
CLASSE.
A N. 412.

Prov. I. 29.

Mat. 25. 9.

Jac. 2. 13.

*Lampes
ardentes
bonnes œu-
vres.*

Mat. 5. 16.

lent de la sorte, & il ne faut pas s'étonner que les justes parlent quelquefois d'un ton moqueur, puisque Dieu même dit à ceux qui méprisent ses saintes loix, qu'il se *moquera* d'eux au jour de leur mort. Or quand ces mêmes Vierges sages disent aux folles qu'elles craignent que ce qu'elles ont d'huile ne fût pas suffisant pour les unes & pour les autres, ce n'est pas le défaut d'espérance, mais l'humilité qui les fait parler ainsi. Car *QUI* PEUT s'appuyer sur le témoignage de sa conscience jusqu'au point d'être assuré qu'elle luy suffira au jugement de Dieu, s'il jugeoit à la rigueur, & qu'il ne tempérât point sa justice par sa miséricorde en faveur de ceux qui auront exercé miséricorde ? Car pour les autres l'Ecriture nous apprend qu'ils seront jugés sans miséricorde.

Les lampes ardentes dans les mains de ces Vierges sont les bonnes œuvres, qui, comme dit Jesus-Christ, doivent luire aux yeux des hommes, afin qu'ils glorifient nôtre Pere celeste. C'est tout ce que les Vierges sages cherchent dans leurs bonnes œuvres ; & si elles souhaitent que les hommes les voyent, c'est uniquement afin qu'ils en glorifient

celuy qui les leur fait faire, & non pas pour en être louées. Car ce qui fait toute leur joye, c'est le témoignage de leur conscience qui n'est connu que de Dieu, & où elles tiennent leurs bonnes œuvres cachées, afin que le Pere qui les voit dans le secret du cœur leur en rende la recompense. C'est ce qui fait que leurs lampes ne s'éteignent point, parce qu'elles ont au dedans une huile qui en nourrit la flamme, & qui n'est autre chose que l'intention pure d'une bonne conscience, où Dieu voit que sa gloire est l'unique motif de toutes les bonnes œuvres qu'elles font, & qui lui sent aux yeux des hommes.

Au contraire les lampes des Vierges folles, qui ne portent point de cette huile avec elles, s'éteignent à chaque moment, c'est à dire que leurs bonnes œuvres cessent de luire, dès que les louanges des hommes leur manquent, parce que c'est ce qui les leur fait faire, & qu'elles n'ont pour but que d'être regardées des hommes, au lieu d'avoir en vue la gloire du Pere Celeste. Car c'est-là ce qui produit une gloire immortelle à ceux qui agissant par cette intention si pure, parce qu'ils savent qu'ils sont redevables à Dieu de cette

III.
CLASSE.
AN. 412.
2. Cor. I. 12.

Mat. 5. 4.
*Sontien
des justes
dans leurs
bonnes œu-
ures.*

*Sontien
des œuvres
des faux
justes.*

*D'on vient
que les S^{ans}
ne veulent
point qu'on
les loue du
bien qu'ils
font.*

III.
CLASSE.
A. N. 412.

Pf. 33. 2.

I. Cor. 2. 31.

justice qui leur fait faire le bien, ne cherchent à être loués qu'en luy, & non pas en eux-mêmes, selon cette parole de David, *Ce sera dans le Seigneur que mon ame sera louée*, & cette autre du grand Apôtre, *que celui qui se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur.*

Math. 23. 5.

Mat. 24. 12.

Ibid. v. 13.

76. MAIS que signifie ce que l'Evangile dit de ces Vierges, que *comme l'Époux tarδοit, elles s'endormirent toutes*? Si nous entendons par ce sommeil le refroidissement de la charité que doit causer, comme Jésus-Christ même nous en assure, l'abondance de l'iniquité à quoy le retardement du jugement dernier donnera lieu, comment est-ce qu'il peut convenir aux Vierges sages, puisqu'elles sont du nombre de ceux qui seront sauvés pour avoir perseveré jusques à la fin? Ce sommeil signifie donc la mort temporelle, par où passeront non seulement les insensés, qui ne font le bien que pour être loués des hommes, mais les sages-mêmes, qui ne le font qu'afin que Dieu soit glorifié. Car l'Ecriture parle souvent de cette mort comme d'un sommeil, & cela par rapport à la Resurrection dernière, qui sera proprement comme un réveil. C'est ce qui se voit dans la première Epître aux Thessalo-

ciens, & dans la première aux Corinthiens, & dans une infinité d'autres passages de l'Ecriture. Les Prophanes mêmes ont comparé la mort au sommeil, comme on peut voir dans Virgile, & dans plusieurs autres Auteurs.

Et quand est-ce que ces Vierges sont prises de ce sommeil? Dans le temps qu'elles alloient au devant de l'Epoux, & de Jesus-Christ; par où il nous veut faire entendre le temps de son avènement qu'il faut attendre & espérer au milieu des peines & des tentations de cette vie, comme étant prest d'arriver de moment en moment, & à tout loy se doivent préparer ceux qui paieront être de sa famille. Voilà ce qu'il nous veut apprendre, quand il dit que ces Vierges allerent au devant de l'Epoux & de l'Epouse, où le mot d'*Epoux* signifie J. C. Celui d'*Epouse* peut aussi y convenir à raison de son humanité, & le Verbe de Dieu a épousée, lorsqu'il a pris dans le sein d'une Vierge ce même corps dans lequel il viendra, mais nous pouvons aussi par ce mot-là entendre l'Eglise, qui paroîtra alors dans son plus grand éclat; & par ces Vierges qui vont au devant de l'Epoux l'assemblage de tous les membres de l'E-

III.
CLASSE.
A N. 412.
I. Th. 4. 13.
I. Cor. 15. 6.

Virg. 6.
Æneid.

Math. 25. 1.

Math. 25.

614 *S. Augustin à Honoré,*

III.
CLASSE.

A N. 412.

CHAP. III.

*Pourquoy
cinq Vierges
de par &
d'autre.*

Mat. 25. 4.

*Difference
des faux
justes & des
veritables.*

Mat. 25. 3.

Psal. 4. 6.

glise, qui accourant de toutes parts en
feront voir la grandeur & la majesté.

77. Comme cette parabole ne regar-
de que ceux qui s'abstiennent des plai-
sirs défendus, elle les designe par des
Vierges; & s'il y en a cinq de chaque cô-
té, c'est par rapport au nombre des sens
corporels, sur lesquels doit veiller la
vertu de temperance. Les lampes que
portent ces Vierges signifient les bon-
nes œuvres, comme nous avons déjà
dit, & sur tout les œuvres de miséri-
corde, & même tout l'éclat que jette
aux yeux des hommes le reglement de
la vie. Mais comme l'intention qui le
produit peut être fort différente, l'Evan-
gile marque qu'entre ces Vierges, dont
la vie paroît réglée, il y en a de folles &
de sages; & ce qui fait cette difference
des unes aux autres, c'est que les fol-
les ne portent point avec elles de cette
huile, dont nous avons parlé, & que les
sages en portent dans leurs vases, c'est à
dire dans leurs cœurs; car C'EST DANS
LE COEUR que le bien souverain & in-
visible se communique à nous, & nous
fait sentir la joye de cette communica-
tion ineffable.

Aussi voyons-nous au Pseaume 4.
qu'après que le Psalmiste a dit, *offrez*

au Seigneur le sacrifice de justice, & mettez
votre esperance en luy, il ajoute, *car quel au-*
tre que luy nous peut donner les vrais biens ?

Après quoy pour nous montrer quel est
le bien en veuë duquel nous devons
faire de bonnes œuvres, ou, pour nous
servir de ses termes, *offrir le sacrifice de*
justice, vous avez, dit-il, *imprimé sur*
nous, Seigneur, la lumiere de votre visage,
& vous avez répandu la joye dans mon
cœur. Ceux donc qui participent déjà à

ce bien ineffable, & en qui le desir d'y
participer encore d'une maniere plus
pleine & plus parfaite est le principe de
tout ce qu'ils font d'œuvres de justice,
& de tout ce qui paroît aux yeux des
hommes de réglé dans la conduite de
leur vie, ceux-là, dis-je, portent dans
leurs vases cette *huile* qui entretient
leurs lampes, c'est à dire ce qui sert de
soutien à cette lumiere de leurs bonnes
œuvres qui luit aux yeux des hommes; &
ce n'est autre chose que la charité, qui ne
se refroidit point en eux par le débordement
de l'iniquité des hommes, mais
qui persevere jusques à la fin. Ceux au
contraire qui sont designez par les Vier-
ges folles ne portent point de cette *huile*
avec eux, parce qu'ils s'attribuent le
bien qu'ils font ; & que dés-là il faut

III.
CLASSE.
A N. 412.

Ibid. v. 7i

*Ce que
c'est que
porter de
l'huile dans
des vases...*

Mat. 5. 16.

*Mat. 24. 12.
& 13.*

*Ce que
c'est que ne
point porter
d'huile avec
soy.*

III.
CLASSE.
AN. 412.

nécessairement qu'ils aient de l'orgueil
& cet orgueil fait qu'ils aiment les lo-
ges des hommes, & qu'ils les aiment
qu'au point que le plaisir qu'ils y trou-
vent, est le seul principe de toutes le
bonnes œuvres dont ils tâchent de
faire honneur.

CHAP.
XXXIV.

Mat. 25. 5.

*L'ave-
nement de Je-
sus-Christ
surprendra.*

Mat. 25. 6.

1. Cor. 15.
52.

*Trompette
dernière ce
que c'est,*

1. Thef. 4.
16.

Ioan. 5. 28.

78. *COMME l'Eoux tarde à venir
toutes ces Vierges s'endorment:* car il vien-
dra, lorsqu'on l'attendra le moins; il
viendra au milieu de la nuit, c'est à dire
lorsqu'on sera dans l'obscurité, & qu'on
ne sçaura s'il est près de venir ou non.
Aussi est-il dit, que *sur le minuit on en-
tendit crier à haute voix. Voicy l'Eoux qui
vient, marchez au devant de lui.* Et
qu'est-ce que ce cry, sinon cette *trom-
pette*, dont parle l'Apôtre, quand il dit
que la trompette sonnera, & que les
morts résusciteront pour ne plus mou-
rir? où par le mot de *trompette*, il veut
faire entendre quelque marque écla-
tante & visible à toute la terre; com-
me quand il dit encore ailleurs, que les
morts résusciteront à la voix d'un Ar-
change, & au son de la *trompette* de
Dieu; ce qui n'est que la même ch-
se que cette voix de Jesus-Christ mé-
me, que les morts, comme dit l'Evan-
gile, entendront du creux de leurs tom-

beaux, & qu'elles en fera sortir. *Toutes les Vierges se levent* donc à cette voix, aussi bien les folles que les sages, & *accommodent leurs lampes*, c'est à dire se preparent à rendre compte de leurs œuvres.

79. Mais à ce cry si éclatant comme on ne pourra plus douter que le jugement ne soit proche, & qu'on le touchera du doigt, tout ce qu'on trouvoit autrefois de satisfaction & de douceur dans les loüanges des hommes s'évanouira. Car on aura bien autre chose à faire qu'à juger & à discourir les uns des autres, à se rendre des complaisances reciproques, à se declarer pour celui-cy ou pour celui-là; chacun se trouvant chargé de son fardeau, & ayant à rendre compte de ses actions. Cependant le cœur des Vierges folles, accoutumé à ne s'appuyer que sur les loüanges des hommes, se tournera encore de ce côté-là; mais comme elles ne trouveront plus personne qui les louë, elles tomberont dans la défaillance, parce qu'elles n'ont jamais dit à Dieu sincerement & du fonds du cœur, *Je ne veux de loüanges que de vous*, & encore, *mon ame ne sera loüée que dans le Seigneur*, & que ce n'est point en luy qu'elles ont mis leur gloi-

III.
CLASSE.

AN. 412.

Mat. 25. 7.
Accommoder
ses lampes ce
que c'est.

Etat des
hommes sur
le point de
l'avènement
de Jesus-
Christ.

Gal. 6. 5.

Surprise
& dénué-
ment des
faux justes.

Psal. 21. 26.

Psal. 33. 3.

*A point de
sagesse
sage.*

Prov. 19. 9.

12. 13.

70.

Jacq. 2. 13.

1. Cor. 4. 7.

non : mais celles-la n'en av
leur donner, leur répondre
sçavent pas elles-mêmes si
bon temoignage que leur cor
rend, eiles seront en seure
tribunal de ce Juge redouta
duquel personne ne sçauro
d'avoir le cœur pur, & d'être
peché, à moins que la mis
s'élève au dessus de la justi
elle fera en faveur de ceux
praticqué les œuvres de mis
veuë d'obtenir misericorde
dont ils sçavent qu'ils tienn
qu'il y a de bien en eux,
s'en glorifient pas comme s
voit pas été donné, & qu'i
sent redevables qu'à eux-mé

C'est ce que font ces inf
complaisent en eux-mêmes,
étoient les Autheurs de ce c

ent quelque chose. Or *quiconque croit quelque chose se trompe luy-même*, dit grand Apôtre, *parce qu'il n'est rien. ainsi chacun songe à bien examiner la lité de ses œuvres; & alors il trouvera c'est au dedans de luy-même, qu'il doit cher sa gloire, & non pas dans la he des autres.* Porter son huile avec, c'est donc ne pas dépendre des anges d'autrui. Mais QUEL SUJET GLOIRE peut-on trouver en soy-ne, qu'autant qu'on est fidelle à dire ieu, *C'est vous qui êtes ma gloire, & me faites marcher la tête haute*, en e que *quiconque se glorifie ne se glorifie dans le Seigneur*; car c'est à quoy il touûjours revenir, & je ne sçauois le repeter.

Comme donc les Vierges sages pleines de la sagesse de Dieu-même, qui, comme nous avons déjà vû, tit ceux qui refusent d'embrasser enseignemens de la saine doctrine, se mocquera d'eux au jour de leur t, c'est cette même sagesse qui dit Vierges folles par la bouche des es, *Si l'huile vous manque que n'en venez-vous chercher chez ceux qui en ven-* ? Comme si elle disoit que sont nuës ces loüanges mensongeres qui

III.
CLASSE.
AN. 412.

Gal. 6. 3.
& 4.

Pf. 3. 4.

I. Cor. I. 31.

Prov. I. 26.

Mat. 25. 9.

620 S. Augustin à Honoré,

III.
CLASSE.
AN. 412.

I. Cor. I. 31.

Mat. 25. 10.

*Aller
acheter de
l'huile ce
que c'est.*

Ibid. v. 10.

*Caractère
des Saints.*

Mat. 25. 21.

*Ce que
c'est que la
véritable
vie.*

aidoient à vous séduire, & qui nourrissoient l'orgueil par lequel vous vous séduisiez vous-mêmes, en vous glorifiant en vous-mêmes, au lieu de vous glorifier dans le Seigneur ? Quant à ce que l'Evangile ajoute que les Vierges folles allaient pour acheter de l'huile, il me semble qu'il a voulu nous faire entendre par là le mouvement corrompu de leur cœur, qui étant accoutumé à se nourrir de cette fausse gloire, ne peut s'empêcher de la désirer encore,

Or pendant qu'elles vont acheter de l'huile, l'Eponx arrive, & fait entrer aux noces avec lui celles qui étoient prêtes, c'est à dire, celles qui par la foy sincere & la piété véritable qu'elles portoient dans le cœur étoient dignes d'être admises dans la société des Saints, c'est à dire de ceux qui trouvent leur gloire en Dieu, & non pas en eux-mêmes, & d'être introduites avec eux dans ce que l'Evangile appelle la joye du Seigneur, où nous posséderons parfaitement ce bien immuable, dont nous avons dès à présent par la foy, comme les premices & les arrhes, afin que cette grace nous fasse vivre de la véritable vie, qui est celle dont nous vivons, non plus pour nous-mêmes, mais pour Dieu.

1. L'Evangile ajoute, qu'enfin les
es Vierges arriverent disant, Seigneur,
neur, ouvrez-nous. Mais il faut re-
 quer qu'il n'est pas dit qu'elles ache-
 nt de l'huile, & qu'ensuite elles
 ent ; car elles ne trouvoient plus où
 acheter. L'Evangile nous veut donc
 ement apprendre par là qu'elles de-
 derent misericorde, mais trop tard ;
 e que c'étoit le temps de juger, &
 faire la separation des Eleus & des
 ouvez. Et c'est avec grande raison
 Jesus-Christ leur répond, *Je vous*
en verité que je ne vous connois point.
 n'est pas que Jesus-Christ puisse
 ignorer ; mais c'est comme s'il di-
 , vous ne m'avez point connu, puis-
 vous avez mieux aimé établir votre
 fiance en vous même qu'en moy.
 ar QUAND l'Ecriture dit que Dieu
 s connoît, elle ne veut dire autre
 se par là, sinon qu'il nous donne la
 noissance de luy-même ; & elle ne
 prime de la sorte que pour nous faire
 prendre que si nous avons quelque
 noissance de Dieu, c'est à sa mise-
 rde, & non pas à nous même, qu'il
 aut attribuer. C'est ce que l'Apô-
 nous fait voir, lorsqu'après avoir dit
 Galates, *Comment reuez-vous aux*

III.
 CLASSE.
 AN. 412.
 CHAP.
 XXXV.

Mat. 25. 11.

Mat 25. 12.

Estre con-
 nu de Dieu,
 ce que c'est.

Gal. 4. 9.

622 *S. Augustin à Honoré,*

III.
CLASSE.
AN. 412.

observations legales après que vous mez connu Dieu ? il ajoûte, comme en se reprenant, *ou plutôt après que Dieu vous a connus*, pour nous apprendre, sans doute, que c'est Dieu qui nous donne la connoissance de luy-même, & que c'est ce que nous devons entendre quand l'Ecriture dit qu'il nous connoît.

*Ce que
c'est que con-
noître Dieu.*

OR NOUS NE CONNOISSONS POINT DIEU, si nous ne comprenons qu'il est le bien souverain & immuable, dont la participation est ce qui nous rend bons. C'est ce que le Psalmiste veut dire dans ces dernières paroles du Pseaume que nous avons expliqué, *sa justice sera annoncée au peuple qui maîtrise, & que le Seigneur a fait.* Et c'est ce qui luy a fait dire encore ailleurs, *c'est Dieu qui nous a faits, & nous ne sommes point faits nous-mêmes*; ce qui ne s'entend pas de la creation de nôtre nature, dont Dieu n'est le Createur que comme il l'est du Ciel & de la terre, des astres & de tous les animaux; mais de cette autre sorte de creation dont parle l'Apôtre quand il dit, *nous sommes son ouvrage, ayant été créés en Iesus-Christ dans les bonnes œuvres que Dieu a préparées pour nous y faire marcher.*

CHAP.
XXXVI.

82. JE CROY QUE VOUS TROUVEREZ VOS

q questions suffisamment résolues ,
 is toute la suite de ce que j'ay eû lieu
 vous dire en traitant DE LA GRACE DE
 NOUVELLE ALLIANCE, dont j'ay fait le
 et d'une fixième question , & qui est la
 de l'Incarnation du Verbe , c'est à
 de ce mystere où le Fils de Dieu s'est
 homme , non en perdant sa premiere
 ure , mais en s'unissant à la nôtre , afin
 donner aux hommes qui le rece-
 ient , le pouvoir d'être faits enfans
 Dieu, en participant au bien immua-
 qui les change en mieux , non en les
 dant plus heureux dans cette vie ,
 s en leur communiquant la grace de
 option, pour les faire arriver par ce
 en à la vie éternelle, qui est la seule
 se trouve la veritable felicité.
 est ce qui m'a obligé de parcourir
 'seume 21. qui est une Prophetie de
 is-Christ; & dont il prononça le pre-
 r Verset étant attaché à la Croix ,
 r nous faire entendre que lors même
 Dieu nous abandonne en un certain
 , il est vray dans un autre sens qu'il
 nous abandonne point ; puisque cette
 e d'abandon ne va qu'à retirer nos
 stions des biens de la terre, pour les
 ner toutes vers les biens du Ciel , &
 comme c'est pour nôtre bien qu'il

III.
 C L A S S E.
 A N. 412.

Fin de
 l'incarna-
 tion du
 Verbe.

Jean. I. 12.

Mat. 27.
 46.

Utilité
 d'une sorte
 d'abandon
 de Dieu.

III.
CLASSE.
A N. 412.

Ps. 21. 1.

Par où
cette vie est
une tenta-
tion perpe-
tuelle.

Mat. 25. 30.

Peinture
d'un vray
Chrétien.

Eph. 3. 18.

nous donne ceux de cette vie, quand il nous les donne, il nous les ôte aussi quelquefois pour nôtre bien ; afin de nous apprendre à ne nous y pas attacher, de peur que venant à mépriser la lumière intérieure, qui éclaire & conduit les mouvemens de la vie nouvelle, & que l'Ecriture nous designe dans l'inscription de ce même Pseaume, intitulé *pour l'étoile du matin*, c'est à dire pour la lumière de la vie nouvelle, nous ne nous trouvions bien, & ne demeurions volontiers dans les tenebres extérieures de cette vie, où tout nous tire hors de nous-mêmes & hors de Dieu, & d'où sont précipitez dans les tenebres *plus extérieures* ceux qui négligent de se retirer de ces choses qui nous tirent au dehors, & de se tourner vers les choses intérieures & invisibles, pour éviter par ce moyen d'être les compagnons du Diable & de ses Anges dans la damnation éternelle.

Souvenons-nous donc que nous ne sommes icy bas que comme dans une terre étrangère ; soyons morts & crucifiez au monde ; ayons les mains étendues selon cette première dimension de la Croix dont nous avons parlé, c'est à dire étant pleins d'une charité qui s'étende à toutes sortes de bonnes œuvres.

ayons

ayons une patience qui ne se lasse point, & qui persevere jusques à la fin, ce qui répond à la seconde dimension de la Croix, c'est à dire à sa longueur; tenons nôtre cœur toujours élevé vers le Ciel, où J. C. est assis à la droite de Dieu son Pere, ce qui répond à la hauteur de la Croix; & bien loin de nous rien attribuer de tout ce que je viens de dire, reconnoissons que c'est un pur effet de la misericorde de Dieu, dont les dispositions sont cachées dans une profondeur où l'esprit se perd & se lasse inutilement quand il veut la penetrer, & que nous represente la partie de la Croix qui est enfoncée dans la terre.

III.
CLASSE.
AN. 412.

Col. 3. 1. 2.

Ce n'est donc pas un discours en l'air que nous fait saint Paul, mais une instruction solide & salutaire qu'il nous donne, quand il veut que nous comprenions quelle est *la largeur, la longueur, la hauteur, & la profondeur*, afin que par là nous arrivions à la connoissance suréminente de la charité de Jesus-Christ, & que nous soyons comblez de toute la plénitude des dons de Dieu.

Eph. 3. 18.
C. 19.

83. AU RESTE ce n'est pas sans raison qu'à l'occasion des questions que vous m'avez proposées, j'ay traité de la grace de la nouvelle alliance, & que

CHAP.
XXXVII;

III.
CLASSE.
AN. 412.

*Ennemis
de la grace,*

je me suis étendu à vous l'expliquer. Car elle a ses ennemis, qui au lieu de reverer la profondeur de ce mystere, & d'attribuer à Dieu ce qu'il y a de bien en eux, se l'attribuent à eux-mêmes; & ce ne sont pas des gens à mépriser, mais des gens qui vivent dans la continence, & qui se rendent recommandables par la pratique des bonnes œuvres.

Ce ne sont pas non plus des gens qui ne croient qu'un faux Christ, comme les Manichéens, & plusieurs autres heretiques: ils croient comme nous que nôtre Seigneur Jesus-Christ est égal & coéternel à son Pere, & qu'il s'est véritablement fait homme; qu'il est déjà venu une fois dans le monde, & qu'il y doit encore venir pour le juger. Mais avec tout cela ils ne connoissent point la justice qui vient de Dieu, & veulent établir leur propre justice, & nous ne devons point nous étonner que cela puisse compatir avec le reglement de leur vie, puisque dans la parabole que nous venons d'expliquer, celles à qui Jesus-Christ ferme la porte, en disant qu'il ne les connoît point, & celles qu'il fait entrer aux nôces avec lui, sont également *Vierges*, c'est à dire également appliquées à garder la continence, qu'elles

Rom. 10. 3.

*Quelle est
la source de
leurs er-
reurs.*

Mat. 25. 12.

Ibid. v. 10.

sont *cinq* de part & d'autre ; c'est à dire qu'elles ont toutes assujetti la cupidité qui reside dans les cinq sens ; qu'elles ont *des lampes ardentes* à la main ; c'est à dire qu'elles brillent toutes de l'éclat des bonnes œuvres, & du reglement de leur vie ; qu'elles vont toutes *au devant de l'Epoux*, c'est à dire qu'elles sont toutes dans l'attente de l'avenement de Jesus - Christ. Cependant les unes sont *sages*, parce qu'elles portent de *l'huile* dans leurs vases, & les autres *folles*, parce qu'elles n'en portent point : cela seul fait entr'elles une si grande difference, & leur fait donner des noms si contrairés, quoiqu'elles soient pareilles en tout le reste.

84. Car qu'y a-t'il de si pareil que des vierges & des vierges ; cinq d'une part, & cinq de l'autre ; ayant toutes des lampes ardentes, & marchant toutes au devant de l'Epoux ? & qu'y a-t'il au contraire de si opposé que des sages & des folles ? Et qu'est-ce qui fait la sagesse des unes ? C'est qu'elles ont de *l'huile* dans leurs vases, c'est à dire qu'elles portent dans leur cœur l'intelligence de la grace, qui leur apprend que *personne ne peut être continent s'il n'en a reçu le don de Dieu*, & que *c'est à la sagesse éternelle qu'on est ro-*

III.
CLASSE.
A N. 412.

Mat. 25. 1.
&c.

Un seul
point fait la
difference
des Vierges
sages & des
folles.

Quel est
le caractère
essentiel des
vrais justes.

Sap. 8. 21.

III.
CLASSE.

A N. 411.

Rom. I. 21.

devable de sçavoir même d'où vient ce don-là.

Et en quoy consiste la folie des autres ? c'est qu'au lieu de rendre graces à l'Auteur de tout bien, elles se sont égarées dans la vanité de leurs pensées, & leur cœur insensé est tombé dans l'aveuglement, ainsi en se croyant sages elles sont devenuës folles. Il ne faut pas desesperer neanmoins de ces vierges folles, jusqu'à ce qu'elles viennent à s'endormir du sommeil de la mort. Mais si ce sommeil les surprend en cet état, la porte leur sera fermée, lorsqu'elles se réveilleront à ce cry qui annoncera la venue de l'Epoux, c'est à dire lorsqu'elles resusciteront : non qu'elles ne soient *vierges* ; mais parce que faute de reconnoître d'où leur vient ce qu'elles sont, elles sont *des vierges folles* ; & qu'ainsi n'ayant point en elles le sentiment & la reconnoissance interieure de la grace, elles meritent qu'on les laisse dehors.

De quelle importance il est de reconnoître ce que la grace fait en nous.

85. Lors donc que vous rencontrerez quelques-uns de ceux qui ressemblent à ces vierges folles, bien loin de vous laisser inspirer les sentimens que representent les vases sans huile de celles-cy, inspirez-leur ceux dont l'huile qui remplit les vases des vierges sages est le
1. Cor. 8. 2. *symbole. Car, comme dit l'Apôtre, celui*

qui se flatte dans ce qu'il croit sçavoir, ne sçait encore rien de la maniere dont il faut sçavoir; ce qu'il explique incontinent, quand il ajoute, mais c'est celui qui aime Dieu qui est connu de luy. Il semble que la suite du discours l'engageoit à dire que c'est celui qui aime Dieu qui le connoît; cependant il a dit au contraire que c'est celui qui aime Dieu qui est connu de luy, pour nous marquer d'autant mieux, que ce que nous avons d'amour pour Dieu nous vient de luy. Car l'amour de Dieu, dit saint Paul, est répandu dans nos cœurs, non par nous-mêmes, mais par le Saint Esprit qui nous a été donné.

Or quand on croit tenir de soy-même & non pas de Dieu ce qu'on a de bon en soy, il n'est pas possible qu'on ait un grand amour pour luy. Et comment se pourroit-il faire, que ceux qui sont dans cette creance ne se glorifiasent qu'en Dieu, & non pas en eux-mêmes, puisque celui qui se glorifie d'être homme de bien ne sçauroit s'en glorifier qu'en celui qui l'a fait tel? de sorte que s'il croit que c'est luy-même, il faut nécessairement qu'il se glorifie en luy-même, & non pas dans le Seigneur? Or LA GRACE de la nouvelle alliance qui tient nô-

III
CLASSE.
AN. 412.

Ibid. v. 3.

Belle remarque sur un mot de S. Paul.

Rom. 5. 5.

Suite nécessaire de l'ignorance du mystère de la grace.

A quoy tend la grace de la nouvelle alliance.

III.
CLASSE.

AN. 412.

Jaq. I. 17.

I. Cor. I. 31.

tre cœur élevé en haut, parce que nous
ce qu'il y a de parfait & d'excellent vient
d'en haut, ne tend qu'à faire que nous
 soyons point ingrats envers Dieu; & la
 unique fin des graces mêmes que nous lui
 rendons; c'est *que celui qui se glorifie ne se*
glorifie que dans le Seigneur.

Voilà un livre où je me suis beaucoup
 étendu; j'espère néanmoins que vous n'y
 trouverez rien d'inutile: mais ne vous
 en tenez pas là; accoutumez-vous à lire
 les saintes Ecritures, & il vous restera
 peu de chose surquoy vous ayez besoin
 de me consulter. Car si à mesure que
 vous lirez, & que vous méditez ce
 que vous aurez lu, vous avez soin de re-
 courir, par de ferventes prières, à l'Au-
 theur de tout bien & de toute science,
 le secours intérieur de sa lumière, bien
 mieux que toutes les instructions que
 les hommes vous pourroient donner,
 vous fera pénétrer tout ce que nous
 avons besoin de sçavoir, ou au moins
 la plus grande partie. On peut dire
 néanmoins, que de recourir à ceux dont
 on peut recevoir de bonnes leçons,
 & de les sçavoir discerner, c'est une
 marque qu'on est déjà éclairé intérieu-
 rement, & conduit par la lumière de la
 vérité.



T A B L E D E S M A T I E R E S.

*A, Signifie les dix premieres lignes de la page ; B,
les dix d'après ; & C, les dix dernieres.*

A

- A**bandon de Dieu , c'est pour un pecheur le plus grand des maux , 567. c , deux sortes d'abandon de Dieu , 511 a , 579. a , 623 c ,
ABELLES , leur sentiment est plus exquis que celui des grands animaux , 387. c ,
Abondance , source commune de tout ce qui peut faire le bonheur de cette vie , 306. b , elle est quelquefois un effet de la colere de Dieu , 435. c ,
Abside , enceinte de l'Autel ; 212. c ,
ACADEMICIENS , même chose que les Platoniciens , 85. a , ce qui les obligeoit à cacher leurs sentimens , 87. b ,
Actions , le prix des bonnes actions vient d'elles-mêmes , & non pas de ce qu'en peuvent dire les hommes , 37. c , en quelle disposition il faut être pour faire pour Dieu ce que l'on fait , 601. a ,
Actions de grace , sujet de celles qu'on rend à Dieu à la Messe , 560. c. 601. b ,
Adoption , condition de l'adoption qui est en usage parmi les hommes , 496. b ,
Adoption sainte des hommes , 496. b , quel en est le principe , 499. a , elle ne comprend point Jesus-Christ , & pourquoi , 496. c ,
ALIAN , Proconsul , 289. b ,
Affliction , ce qu'à voulu dire David au Pseaume xxx. quand il dit que l'affliction est proche , 519. b , les afflictions doivent réveiller en nous le souvenir du bonheur éternel , 199. c , ce sont des punitions justes

T A B L E

- dont Dieu châtie même les plus saints , 20. c. , 12,
leur utilité , 333. c. , quatre avantages des affligés ,
ibid. elles nous font soupirer après le port du salut ,
348. c. , comment on peut demander d'en être digne ,
334. c. ,
- Agitations , source de toutes les agitations des hommes ,
63. b. ,
- Aimer , nous aimer nous mêmes , c'est aimer Dieu , 315.
c. , Dieu seul doit être aimé pour luy-même , 316. 2,
toutes choses tournent en bien à ceux qui l'aiment ,
348. b. , il est plus doux & plus juste d'aimer ceux
qui nous rendent la pareille par une amitié toute
sainte , 314. c. ,
- ALBINE , fille de Melanie l'ancienne , & mere de la jeune
Melanie , 206. b. ,
- S. ALISE , sa disposition sur l'administration du tem-
porel de l'Eglise , 237. a. , le peuple d'Hyppone em-
porta à des paroles injurieuses contre luy , 222. b. ,
224. a. ,
- ALLIANCE , ancienne alliance partage du vieil homme ,
489. c. , 517. c. , figure de la nouvelle , 490. a. , son
caractere , 556. c. , ce qui tenoit le premier rang en-
tre les biens , 506. b. , pourquoy Dieu combletoit de
biens temporels dans l'ancienne alliance , 524. c. dans
quelle vûe il permettoit que les Saints de l'ancienne
alliance éprouvassent des adversitez , 490. c. , il y en
a eu dont la patience n'a pas été recompensée en cette
vie , 527. a. , les figures prédisoient la grace de la nou-
velle 496. a. , & en cachoit les biens , 526. c. ,
- Nouvelle alliance , son caractere ; 557. b. , le sacrifice
de loüanges luy appartient , *ibid.* clairement expri-
mée dans le Pleume 21. 505. b. , manifestation de la
nouvelle alliance , but des humiliations du Verbe fait
chair , 491. a. , à quoy tend la nouvelle alliance , 496. a. , ce
que c'est que la grace de la nouvelle alliance , 606.
a. , pourquoy les enfans sont regardez comme enfans
de la promesse , & appartenans à Abraham par Isaac ,
559. c. , ce que nous devons attendre pour fruit de la
grace de la nouvelle alliance , 502. c. , où la grace
doit porter nos esperances & nos desirs , 517. c. , 522.
b. , il y a des justes dans la nouvelle alliance que Dieu
comble d'une felicité temporelle , 527. b. ,
- AME , son origine , secret inconnu , 537. c. , en quoy

DES MATIERES.

consiste la beauté , 167 c, la santé , 115. b, c'est dans
 elle que reside la tendresse & la compassion , & que
 la douleur se fait sentir , 192 b, tant qu'elle est at-
 tachée au corps le commerce des choses corporelles
 luy est un poids qui l'affaiblit , 347. a, le corps luy
 sert d'instrument pour agir , 382. a, toute l'ame sent
 ce qu'elle sent par le corps , 100 a, elle ne peut
 sentir sans un corps & des organes corporels , 382. c,
 comment elle peut sentir hors de son corps , 383 b,
 384. c, son intelligence pure , 385. a, ce n'est pas
 par les sens qu'elle juge des sens , 385. a, l'union de
 l'ame & du corps aussi peu connue que celle du Ver-
 be & de l'homme , 392. c, plus inconcevable que
 celle de deux choses incorporelles , 394. a, quand
 elle n'a point de fausses idées de sa propre nature,
 elle conçoit qu'elle est incorporelle , 393. c, son
 immortalité enseignée par Pherecides Assirien , 398.
 a, elle est dans un certain milieu entre le Createur &
 les natures corporelles , 487. c, par où elle se cor-
 rompt , 488. c, en réglant son amour elle fait le
 bien de son corps aussi bien que le sien propre 488.
 c, se plaît dans son union avec son corps, & craint d'en
 être séparée , 506. c,
 Ame raisonnable , capable de participer aux lumieres
 de Dieu , 494. a,
 Ame Chrétienne , scituation où elle doit être icy bas,
 302. a,
 Ames , par où elles peuvent mourir , 164. a,
 Amy , les louanges d'un amy intime embarrassent , 12.
 a, 13. a, rien dans le monde de bon pour l'homme
 sans un bon amy , 4 301. a.
 Amis , rareté des veritables , 301. b,
 Amitié , c'est une des deux choses que l'on ne desire
 que pour elles-mêmes , 314. a,
 Amour de Dieu , il vient de Dieu-même , 629. a,
 la mesure de l'amour de Dieu est d'aimer sans me-
 sure , 5. c, c'est par l'amour qu'on loué Dieu & qu'on
 l'honore , 555. c, l'amour de Dieu & l'amour du
 prochain se tiennent , 5. b,
 Amour du prochain , degré par où on s'élève à l'amour
 de Dieu , 5. b, aimer le prochain comme soy-même,
 c'est le porter à l'amour de Dieu , 316. a, les deux pré-
 ceptes qui commandent d'aimer Dieu & le prochain
 S f ij

T A B L E

- renferment toute la philosophie , 408. 2.
ANAUNE village proche de Trente, 454. not. des persans
 de ce lieu tuerent trois clercs , *ibid.* ne furent point
 punis du dernier supplice , *ibid.*
ANAXAGORE , ne concevoit rien que de corporel, 99.
 a, son extravagance touchant la nature de Dieu
 levée par Ciceron , 99. b.
ANAXIMENE , son sentiment sur la nature de Dieu, 99.
 c, refuté , 99. 2.
ANIMAUX , les petits ont le sentiment plus exquis que
 les grands , 387. c.
ANNE Mere de Samuël , la force de sa priere 341. c.
 en quoy sa priere avoit du rapport avec l'Oraison Do-
 minicale , 342. 2.
APOLLINAIRE , Evêque de Laodicée, Hérétique,
 500. not. condamné par saint Athanasie & par le Pape
 Damase , *ibid.*
APOLLINARISTES , leurs erreurs sur l'Incarnation,
 500. b.
APOLLONIUS , fameux magicien parmi les Payens,
 372. b.
APÔTRES , ils triomphent de la persécution, 405. 2.
 succez prodigieux de leur predication , *ibid.* leur
 disposition dans les prosperitez & les adversitez,
 405 c, soutien du corps mystique de Jesus-Christ,
 543. 2.
APPRENDRE , il n'y a point d'âge trop avancé pour
 apprendre , 365. c.
Approbation des hommes, comment elle nous donne sujet
 de nous réjoûir , 37. c, belle regle pour bien juger
 de l'approbation ou improbation des hommes, 37.
 c, l'approbation ou l'improbation des hommes ne fait
 rien au merite des actions , 38. 2, refutation des
 pretextes dont on se sert pour rechercher l'approbation
 des hommes , 61. *Quint.* c'est une viande creuse,
 63 a, le desir de l'approbation aneantit ce que les
 actions ont de digne d'approbation , 54. 2.
Approche ou éloignement dans les choses spirituelles,
 ne signifie que la disposition de la volonté, 576 b.
APRINGIUS Proconsul, frere de Marcellin, 357. c,
 453. b.
APULEE il étoit Affriquain, 444. c, ses talens, et
 son ambition, 447. 2, 446 a, se fit dresser un

DES MATIERES.

78. b, que ce n'est pas dans le corps qu'il se trouve,
 79. b, ny dans l'esprit, pourquoy, 81. b, difference
 entre ce qui est bien en soy, & ce qui n'est bien que
 parce qu'il convient, 418. b, il n'y a de droiture de
 justice & de pieté dans le bien que nous faisons, qu'au-
 tant que nous le faisons pour la gloire Dieu, 600.
 b.,

BIENS, on ne doit compter au nombre des biens que
 les dons qu'on a reçus de Dieu, 13. a, par où les
 biens d'icy bas se peuvent appeller des biens, 300. a,
 la recompense est égale pour ceux qui en auront usé
 sobrement, & pour ceux qui auront été patients dans
 les maux, 412. b, on en souffre la perte avec patien-
 ce pour gagner son prochain, 428. c, l'exemple de
 Jesus-Christ nous apprend à les mépriser, 504. b,
 dessein de Dieu quand il n'exauce pas nos prieres sur
 ce sujet, 512. a, il faut abandonner les biens de cette
 vie si nous voulons que Dieu devienne nôtre bien,
 ceux qui les aimeront ne monteront point au Ciel,
 595. b, Dieu nous les donne & nous les ôte pour
 nôtre bien, 614. a,

Bonnes-œuvres, on doit les redoubler à mesure que
 les maux augmentent dans le monde, 201. a, la
 charité forme une communauté de bonnes œuvres en-
 tre les Saints, 345. c, elles aiment le grand jour,
 355. a,

Bons, combien il est doux de vivre parmy des gens
 de bien, 300. b,

Bonheur, où il est, 332. a, 599. b, ne le point faire
 dépendre des discours & des jugemens des hommes,
 56. c, le vray bonheur est dans la sagesse & la verité,
 & pourquoy, 82. a, la sainteté est le bonheur de la
 vie, mais imparfait, 316. b,

BONIFACE Prêtre, 452. b, 457. c,
BRUTUS, loué sur la manière dont il punissoit les mé-
 chans, 433. c,

C

Calamitez, de quels yeux les Chrétiens doivent re-
 garder les calamitez publiques, 18. c, ce sont
 les pechez qui en sont les causes, 20. c, & *suiv.* dif-
 ferens effets qu'elles produisent, 19. a, ne point mur-
 S*f* iij.

T A B L E

- murer contre Dieu dans ces tentations, 30. a, pour-
quoy elles ont été plus frequentes depuis la publi-
cation de l'Evangile, 196
- CANTIQUE nouveau, qui sont ceux qui le chantent, 554. c, c'est Jesus-Christ qui le chante en nous, 554. a,
- CATAPHRIGES, Heretiques, 76. not.
- CARTHAGE, Histoire de la conference de Carthage, 263. b,
- CECILIE, son affaire a donné lieu au schisme des Donatistes, 288. c, absous par Constantin & par les autres Juges, 289. a, justifié dans la Conference de Carthage, 270. c, 271. a, 276. a, 277. b,
- CELESTIN, Prêtre, 421. b,
- CELESTINUS, un des Chefs des Pelagiens, 459. b, vient à Carthage, 461. c, est découvert par le Diacre Paulin qui le defere à l'Eveque Aurele, 461. c,
- CERDON, nom d'homme, 50. c,
- Certitude, on est aussi assuré de certaines choses qu'on n'a jamais vûes que de celles qu'on voit, 147. c,
- CESAR, loüé de ce qu'il n'oublioit rien que les injures, 425. c,
- CHAIR, ce mot se prend dans l'Ecriture pour celuy d'homme 5. 1. a, l'ame n'a rien qui la touche de si près que la chair, 539. c,
- Charnels, ils sont dans l'Eglise ce que les entrailles sont dans le corps, 545. a,
- Changemens, tout est plein de changemens qui ont leur raison, 415. c, la droite raison veut qu'on en fasse quand le temps a changé l'état des choses, 418. a,
- CHANTER les loüanges de Dieu, ce que c'est, 554. c,
- CHARITE', vie du cœur, 582. a, ce que c'est proprement que la charité, 566. a, son caractere, 567. b, son portrait, 587. c, c'est une lumiere, 570. c, elle nous fait participer à la nature du Createur, 574. b, 600. c, elle nous fait appartenir à Dieu, 331. a, elle fait aimer & trouver doux ce qui est commandé, 255. b, elle ne veut que le bien commun, 581. a, 596. b, quelle crainte elle chasse, 567. b, représentée par le pain, 320. c, la privation jetée dans les tenebres, & produit du froid dans les ames, 574. b, elle forme une communauté de bonnes œuvres entre les Saints, 345. c, les quatre dimensions de la Croix en

DES MATIERES.

- sont un symbole , 384. a, 387. c, 389. b, on la doit à tout le monde sans exception , 314. c, elle est une sorte de dette dont on ne cesse jamais d'être redevable , 9. a, ne songe qu'à conserver & secourir ses enfans , 456. b, elle regle ses demarches , non par le degré d'amitié , mais par la grandeur du besoin , 456. b,
- Chasteté** , on ne sçauroit la perdre si on n'y consent, 34. c, elle ne souffre point d'atteinte des violences qu'on peut exercer sur le corps , si le cœur est pur , 34. c, l'embonpoint est son ennemy , 188. a,
- Chatiment** , la severité avec laquelle un Pere chatie son fils ne luy ote point les sentimens de l'affection paternelle , 434. a,
- Chercher** , caractere de ceux qui cherchent le Seigneur , 581. c,
- CHRÉTIENS** , leur caractere , 344. b, peinture d'un vray Chrétien , 624. c, l'humilité est leur caractere , 551. c, à quelle vie ils doivent aspirer , 529. a, 531. a, se doivent regarder comme depourvus de toute consolation , 299. a, 302. a, comment cela , 304. a, 305. b, belle instruction qu'ils doivent tirer de la vie humiliée de Jesus-Christ , 502. b, grande difference de Chrétien à Chrétien , 257. c, 258. a, *Et suiv* il y en a qui ne le veulent être que pour être heureux en cette vie , 531. c, les Payens se prenoient aux Chrétiens de tous les maux qu'on voyoit arriver , 19. b, ceux qui ne le sont que de nom comparez à des chins , 179. c, faux Chrétiens , 593. b,
- Cœur** , quelle en est la vie , 582. a, 583. b, 587. a, c'est dans le cœur que le bien souverain & invisible se communique à nous , 614. c,
- Compte** , se preparer à rendre compte de ses œuvres , 617. a,
- COMTE d'Afrique** , quelle étoit cette dignité , 44. not.
- CONCILE** de Carthage de l'an 418. contre les Pelagiens , 470. c, du nombre de ses Canons , 480. c, condition necessaire pour arriver à la jouissance de Dieu , 87. c,
- CONFERENCE** de Carthage , son Histoire , 263. b, les Catholiques acceptent toutes les conditions de l'Ordonnance de Marcellin , 274. a, ils consentent que les Donatistes soient maintenus dans leurs Evêchez quoi-

publiquement les Actes de cette Co
ques Eglises durant le Carême , 44
en fit l'abregé, .

CONFESSION, ce mot signifie l'olien
droits de l'Ecriture,

Connoître, ce que c'est qu'être connu
629. a, & le connoître,

Connoissance, choses connues sans l.
corporel, 106. c, c'est à la mise:
non pas à nous mêmes, qu'il faut ai
sance qu'on a de Dieu,

Conscience, prise pour l'esperance,
d'approbation à esperer au fond de l
Dieu seul, 609. a, nul ne peut fon
de la conscience l'esperance d'évite
gemens de Dieu,

CONSENTIUS, qui il étoit, 120. not.
la Trinité & des Personnes divines ;

Livres, 130. c, estime que saint
luy, 133. a, déference qu'il avoit
saint Augustin, 121. b, 127. l

Consolations, quelle est la consolation
misères de cette vie, 20. b, on n'er
cette vie quelque heureuse qu'elle
a, 305. a, celles de cette vie sont pl
que des consolations, 299. a, on n'
la felicité de l'autre vie, 343. c,
consolation, tant qu'on ne possède
nels,

DES MATIERES.

e vœu de continence devient, entre les personnes ma-
 iées, un lien d'affection, 362. b,
 ntrition, il n'y a qu'un cœur contrit & humilié qui ne
 oit point méprisable aux yeux de Dieu, 172. a,
 RNIELLES, c'est merveille d'entendre des Corneilles
 n Affrique, 70. a,
 rporel, pourquoy tout ce qui est incorporel est au des-
 us des natures corporelles, 573. c,
 rps, on ne sçauroit concevoir un corps vivant, que
 comme un animal, 101. c, soin du corps difficile à ac-
 corder avec la temperance & la chasteté, 188. a, jus-
 qu'où va le soin que des Chrétiens en peuvent avoir,
 106. b, 307. b, conditions de la nature des corps, 381.
 1, corps instrument de l'ame, 382. a,
 RPS de Jesus-Christ, voyez Eucharistie,
 rrections, on doit les trouver douces quand elles
 n'ont rien que de salutaire, 129. c,
 CERON, combien il est inutile d'en faire son étude, 67.
 b, il est indigne d'un Evêque de s'occuper à résoudre
 les difficultez qui se trouvent dans ses Ouvrages, 119.
 3,
 EL, c'est être dans le Ciel que de marcher selon l'esprit,
 173. c, la Republique du Ciel n'a pour Roy que la ve-
 rité, pour loy que la charité, pour bornes l'éternité,
 442. b,
 RCNCELLIONS, leur cruauté, 17. c, 18. a, met-
 toient dans les yeux des Catholiques, de la chaux vive
 & du vinaigre, *ibid.*
 RTE, Metropole de la Numidie, 44. not.
 ainte, utilité de la crainte, 556. b, elle est à l'égard
 de la charité, ce qu'est une Servante à l'égard de la
 Maitresse, 556. b, il faut passer de la crainte à l'amour,
 556. c, pourquoy saint Paul la recommande, puisqu'il
 invite à l'amour, 562. a, 565. c, deux sortes de crainte,
 565. c, celle des justes sur quoy fondée, 566. b, 567.
 c, 569. a, crainte chaste, 608. b, ce que c'est, 567.
 c, elle est produite par la charité, 568. a, en est la
 compagne inseparable, 577. c,
 ainte servile, opposée à la charité, 567. b, elle ne fait
 apprehender dans le peché que les peines du corps, 577.
 c, 581. a, caractère des deux crantes, 568. b,
 REATEUR, c'est par la charité qu'on participe à la na-
 ture du Createur, 574. b, 600. c,

TABLE

- CREATURES** chascunes, rien qui ne soit bon de sa nature, 488. a, 489. a, on peut bien user des Creatures, 412. b,
- CREATURE** raisonnable, quoique viciueuse, vaut tant que ce qu'elle a de plus excellent parmi les creatures, b. par où elle devient meilleure, 574. c, 600. c, 608. a, ne sauroit être heureuse par elle-même, 573. a, 600. c, 608. a, elle est heureuse ou malheureuse selon qu'elle se tourne vers le bien immuable ou qu'elle s'en détourne, 573. a, 600. c, 608. a, ce qui fait le vice ou la vertu de la creature raisonnable, ibid.
- CRESCONIUS**, Tribun commis à la garde des côtes, 40. not.
- CRIMES**, on est plus sévère dans la decouverte des crimes que dans la punition, 354. c, 355. a, à l'égard des Rois de la terre ou des Magistrats, tous crimes sont impunis dès qu'ils sont communs, 412. a,
- CRIMINELS**, de quelle maniere saint Augustin vouloit qu'on les punit, 353. b, 360. b, 362. c,
- CROIX**, par où celle de Jesus-Christ est un scandale pour les Juifs, 314. c, les quatre dimensions de la Croix symbole de la charité, 384. a, 387. c, 389. b, signification mystérieuse de sa figure, 389. b,
- CULTE** de Dieu, ne consiste que dans l'amour, 356. a,
- Curiosité**, cupidité vaine & trompeuse, 53. a, on doit travailler à la reprimer, ibid.

D

- DAMNÉZ**, justice de leur punition, 577. a,
- DANIEL**, figure des Saints qui vivent en continence, 23. not.
- DAVID**, ce qu'apprend son élévation, 447. a,
- DAUPHIN**, Prêtre, 457. b,
- Delices** de la vie, dangereuses, 308. b, plus on en a plus on doit prendre garde que le cœur ne s'y attache, 306. a, 306. b,
- Demandes** prieres, Dieu accorde quelquefois par celer, & refuse par misericorde, 335. b,
- Demander**, une seule chose à demander à Dieu, 316. c,
- Democrite**, son extravagance sur la nature des Dieux, 10. c,

DES MATIERES.

- DEMON**, les bonnes œuvres excitent son envie & irritent sa malignité, 246. a, il s'est servy pour tromper les hommes du desir qu'ils avoient d'atteindre à la divinité, 396. c,
- DEMONS**, figurez par les vents du Nort, 571. b, les biens même temporels ne dépendent point d'eux, 444. b, il vaut mieux s'exposer icy bas à toutes sortes de miseres, que d'y être heureux par leur secours, 444. a, la doctrine Chrétienne enseigne à les distinguer des saints Anges, 443. c,
- Desir**, on ne peut desirer que le nécessaire, 313. b, ce qui peut rendre legitime ce desir, 314. a, l'amitié & la santé se desirent pour elles-mêmes, & tout le reste par rapport à cela, 314. a, on ne doit rien desirer en cette vie que par rapport à l'autre, 315. c, le desir continuel est une priere continuelle, 322. b, c,
- Desolations**, arrivées presque dans toutes les parties du monde, 17. not.
- Desolations**, afflictions, effets differents qu'elles produisent dans les impies & dans les justes, 19. a,
- Destruction**, ce que c'est, 83. b,
- Devoirs**, on gagne en rendant à Dieu ce qu'on luy doit, 256. b, jusqu'où va ce que nous devons à Dieu, 256. c, la seule Religion Chrétienne s'est appliquée à instruire les peuples de leurs devoirs, 427. b,
- Dettes**, l'ordre & la justice veulent qu'on commence par s'acquitter avant que de donner, 14. a, délai de trente jours accordé par les loix à ceux que l'on emprisonnoit pour dettes, 41. b, 42. c, 45. c,
- Detromper**, il faut detromper ceux qui croient du mal de nous, quand nous sommes obligez de servir d'exemple, 212. a,
- Dieu**, quelle idée on en doit avoir, 103. c, combien il est dangereux d'avoir de fausses idées de la nature de Dieu, 131. b, fausses idées de la nature de Dieu, espece d'idolatrie, 143. a, le concevoir sans rien emprunter de l'imagination, 128. b, écarter les idées grossieres de Dieu, à quoy quelques expressions de l'Ecriture semblent donner lieu, 156. c, pour le concevoir, il faut au moins être capable de concevoir l'ame, 153. c, c'est commencer à le connoître que de sçavoir ce qu'il n'est pas, 155. a, Dieu étoit

T A B L E

une lumiere incomprehensible , d'une étendue in-
 visible aux yeux-même du corps selon Consensus,
 124. a, & un air répandu dans un espace infini, selon
 Anaximene, 95. c, refutation de cette imagination,
 96. b, l'idée qu'Anaxagoras avoit de Dieu, re-
 futée par Cicéron, 98. *Et suiv.* absurditez où l'on
 parle de rien concevoir que de corporel, 143.
 c, substance de Dieu de quelle nature, 160. c,
 par où elle est au dessus de la substance corporelle,
 152. a, dans ce qu'il se dit de Dieu, il ne faut pas
 prendre des idées d'espaces & de lieu, 176. a, la
 grandeur n'est pas une grandeur d'étendue, mais
 de vertu, 387. c, il est par tout, 156. a, com-
 ment il est par tout, 491. c, comment il est dans
 le Ciel, 156. a, il est la lumiere du cœur & non
 des yeux, 570. a, comment on voit cette lumie-
 re, *ibid.* quelle est sa beauté, 96. c, en quoy el-
 le consiste, 167. c, Dieu possède le souverain degré de
 l'être, 82. c, & c'est de luy que dérive tout l'être
 de l'homme, *ibid.* b, substance & qualité ne font
 point en luy des choses différentes, 159. c, il ne luy
 arrivé aucun changement par le changement des temps,
 421. b, & rien de ce qui arrive nouvellement & luy
 est nouveau, 421. b, ce qui fait qu'il est verita-
 blement le Seigneur; 420. b, merveille de sa toute-
 puissance dans la nature, 387. c, suite de preuves qui
 le font connoître, 407. c, il est pour nous la fin &
 l'assemblage de tous les biens, 87. c, condition ne-
 cessaire pour arriver à la jouissance de Dieu, *ibid.* par
 où il est accessible aux hommes, 397. b, par où on
 luy appartient, 332. a, c'est en abandonnant les biens
 de cette vie qu'il devient nôtre partage, 333. c, il
 habite dans ceux dont il anime & soutient la piété,
 156. a, il est la vie & la justice, 165. a, mais justice
 bien au dessus de la nôtre, 166. c, on le cherche par les
 bonnes œuvres, 333. a, il ne demande rien pour luy,
 mais pour le bien des autres, 420. a, b, il fait voir
 sa bonté en usant selon l'ordre des choses même mau-
 vaises, 489. b, Dieu seul doit être aimé pour luy-
 même, 316. a,

DEUX, extravagance de Democrite sur leur nature,
 105. c, formez d'atomes selon Epicure & Democri-
 te, 107. c, 110. c.

DES MATIERES.

- Dieux du Paganisme**, objets d'abomination, 442. c, les Romains sçavoient que tout ce qu'on disoit de leurs Dieux n'étoit que des fables, 443. b,
DIGNITEZ, si on en peut desirer, 312. b,
DIOSCORE, Grec de naissance, 48. not. frere de Zenobe, 30. c,
Divinité, la plus part des hommes desireux d'y atteindre, 396. c,
Doctrine, effet de la manifestation de celle de Jesus-Christ, 398. a,
DONAT, Proconsul, 35. c,
DONAT, Diacre, avoit passé du party Catholique à celuy des Donatistes, principal auteur du meurtre d'un Prêtre d'Hippone, 413. a,
DONATISTES, faisoient profession de suivre saint Cyprien, 270. a, leur Concile de Carthage tenu l'an 311. 282. b, ce ne sont pas les sacrements qu'on detestoit en eux, mais l'erreur, 177. c, leur aveuglement de ne pas reconnoître l'Eglise dans l'Ecriture, 286. c, leur procédé envers les Maximianistes les condamnoit à l'égard des Catholiques, 291. b, n'étoient qu'une poignée de gens en comparaison de la communion Catholique, 291. c, étoient même en plus petit nombre dans l'Afrique, *ibid.* Marcellin déclara par sentence que les Catholiques les avoient condamnés dans la Conférence de Carthage, 272. a, enaigré de leurs Clercs en general, 176. c, envers quelques Prêtres d'Hippone en particulier, 352. c, 359. e, 450. b, Donat Diacre en étoit le principal auteur, 453. b, Marcellin les obligea par la question à confesser leurs crimes, 450. a, S. Augustin ne vouloit pas qu'on les punit du dernier supplice, 451. b,
Douceur, recommandée par l'Apôtre, 355. c,
Douleur, celle du corps est la souveraine épreuve de la patience, 539. b,

E

ECRITURE SAINTE, elle nous fait reconnoître l'Eglise, 284. c, c'est un flambeau posé pour éclairer les ténèbres de cette vie, 301. b, elle est appelée le cœur de Jesus-Christ, 544. b, son caractère, 350. b, sa simplicité appelle tout le monde à soy, 409. b, à quoy tendent ses obscuritez, 409. c, com-



si on ne l'entend comme il faut
Eglises, difference essentielle de
gogue, 580. a, belle peinture de
blissement de l'Eglise, 404. c,
colonnes, 543. a, affermie par
comme l'argile par le feu mater
se des persecutions par sa patien
ration envers les plus cruels enn
Christ l'a mise à couvert sous l
rité, 116 c. il faut la chercher
qui nous fait connoître Jesus.
doit être répandue par toutes l
veritable, la Catholique, répan
553. b, les méchans y sont mêl
c, les crimes des particuliers
tort, 290. a, Jesus-Christ &
même bouche, 509 b, 510.
Charge dans l'Eglise sont oblig
reputation, 214. c, jusqu'à l
vie, & quelle doit être en cela
doivent sur tout se garantir du
c,
Eglises, seruoient d'azile,
Elemens, quelques Philosophes en
des choses,
Eloquence, Demosthene la metto
cation,
Enfer damnation, il n'y a rien q
s'en garantir.

DES MATIERES.

- Envie**, suite nécessaire de l'orgueil, 571. b,
Embroûiller, les choses les plus claires s'embroûillent par la maniere dont quelques-uns les traitent, 215. a,
EMPEREURS, Justice de leurs Loix contre les heretiques en faveur des Donatistes, 288. a, les infideles accusoient les Empeieurs Chrétiens d'avoir fait beaucoup de tort aux Republiques, 374. b, cette objection refusée, 437. b, par les exemples des Empereurs Payens, *ibid.* par les desordres du temps où la Republique Romaine a commencé à déchoir, *ibid.* c,
Epée, pour signifier la langue des persecuteurs, 549. b,
Epicuriens, leur égarement de mettre le souverain bien de l'homme dans le corps, 80. c, leur doctrine contraire au Christianisme, 91. a,
Esperance, l'œuf en est le symbole, 320. a,
Esprit, il voit clair à mesure que le cœur est pur. 197. b,
Saint Esprit, comment il faut entendre qu'il prie pour nous, 339. c,
Estime, elle ne doit pas être le but & la fin de nos actions, 62. c,
Etat, ce que ce seroit qu'un état où tout le monde vivroit selon les regles de l'Evangile, 436. c, fausses idées de ce qu'on appelle l'état florissant d'un Royaume ou d'une Republique, 437. a,
Eternité, Ciel, nôtre occupation éternelle sera de louer sans fin ce que nous aimerons, & d'aimer ce que nous louerons, 589. a,
Etudes, les louanges ne sont pas la fin qu'on doit s'y proposer, 58. a, 666. b, 61. b,
Eude de l'Ecriture sainte, on n'en est qu'au commencement quand on croit l'avoir achevée, 380. a,
EVAGRE de Pont, un des premiers auteurs du Pelagianisme, 459. b,
EVANGILE, les calamitez qui arrivent sont des punitions du mépris qu'on fait de l'Evangile, 20. a, c'est un mal de l'entendre sans le pratiquer, mais c'est encore pis de ne l'entendre point du tout, 259. a, sa doctrine étoit contraire au bien des Etats selon les Payens, 373. b,
EUCHARISTIE, Foy de l'Eglise sur ce mystere clairement exprimée, 592. c, soin qu'on prenoit de le cacher aux Catechumenes preuve de la Foy de l'Eglise, 561. not. les orgueilleux n'en font point raffasiez, 592. c,

T A B L E

- pourquoy , 593. c , il n'y a que les humbles qui le
soient , 18 b ,
- EVÊQUES** , belle regle pour les Evêques , 212. a ,
c , ils doivent preferer le profit du Seigneur à leurs
nitez temporelles , 279. c , & être toujours prêts à
quitter , si cela peut établir l'unité parmy les Ché-
tiens , 280. a , ils ne sont placez plus haut que les au-
tres que pour veiller sur la vigne du Seigneur , 110
not leur obligation d'interceder pour les miserables ,
43. b , il ne leur convient point d'expliquer les au-
teurs prophanes , 55. a , ils employoient quelque fois
le châtiment des verges , 354. c , grand déshonneur
des Evêques Catholiques dans la Conference de
Carthage , 275. b ,
- EUNOMIENS** heretiques , ce que c'étoit , 77. not
- Exemple** , belle Regle pour ceux qui sont obligez de les-
vir d'exemple , 212. 2 ,

F

- FARDEAU** , celui de Jesus - Christ soutient & soulage
ceux qui le portent volontiers , 255. b ,
- Faste** , renoncer à tout le faste du siecle pour suivre Jesus-
Christ , 38. c ,
- FABIANUS** , 40. c , fermier de la forêt de Panary , 44
a ,
- Felicité** , deux sortes de felicité , une des sens , une de l'es-
prit , 486. b , celle de l'ancienne alliance figure de
celle de la nouvelle , 490. a , celle des méchants sembla-
ble à l'éclat des fleurs qui sechent en un moment , 504.
a , celle de l'autre vie , 412. c ,
- Felicité temporelle** , on en peut faire un bon usage , com-
ment , 488. a , on ne peut l'attendre que de Dieu ,
489. c , 513. b , elle a été le partage de l'ancienne
alliance , 489. c , 518. a , il ne faut pas se la propo-
ser pour but des services qu'on rend à Dieu , 502. b ,
Jesus-Christ nous en a donné exemple sur cela , *ibid.* c ,
- FELIX** d'Aptunge , justifié dans la Conference de Car-
thage , 271. c , absous par le Proconsul *Elie* , 289. b ,
- Femme** , dans la Langue hebraïque , signifie aussi bien les
Vierges que les femmes mariées , 491. a ,
- FIDELLES** , les vrais sont appelez la justice de Dieu ,
pourquoy , 601. c ,

DES MATIERES.

FILS de Dieu , difference des enfans adoptez & du Fils unique de Dieu , 498. b ,
Fin , ce que c'est , 79 a , rien de ce qui est sujet à changer ne doit être nôtre fin , 63. b ,
Flatteries , c'est ce qu'il y a de plus contraire à l'activité , 10 b ,
Flatteurs , leurs loüanges sont une huile qui fait grossir la tête , 609. c , on n'est pas obligé de les payer en même monnoye , 10. b ,
FLORENTIN , Officier du Comte d'Afrique , 44. b ,
FORTUNAT , Evêque de Circe ou Constantine , 44. not.
FOURMIS , ont le sentiment plus exquis que les grands animaux , 387. c ,
Foy , c'est le remede que Jesus-Christ a apporté du Ciel pour nous guerir , 116 a , premier rayon qui éclaire , 574. c , c'est par elle que Dieu est proche ou éloigné de nous , 190. b , elle ne subsiste point sans esperance & sans charité , 146. b , c'est par elle , plutôt que par la raison , qu'on atteint la verité des choses de Dieu , 121. b , elle a ses yeux 14. c , ce qu'elle fait croire ne peut être compris par la raison , 135. a , fondée sur la raison & comment , 136. c , preferable à la raison , 145. c , elle precede la raison , & quelquefois elle en est precedée , 136. a , comment on rend raison des choses de la foy , 137. a , & *suiv.* on doit desirer de comprendre ce que l'on croit , 146. b , elle conduit les moins éclairez jusqu'au plus haut degré de l'intelligence , 138. b , la raison n'éclaire point sur les choses de la foy à moins qu'on ne croye , 145. a , il vaut mieux croire ce qui est vray , quoyqu'on ne le voye pas , que de prendre pour vrayes des faussetez , 145. c , quelles sont entre les choses que nous croyons celles que nous esperons de voir , 146. c , le poisson , symbole de la foy , 319. e , ce qu'elle nous propose de merueilleux ne doit pas être rejeté comme incroyable après ce que nous voyons de merueilleux en nous-mêmes , 315. a , le rapport qui se trouve entre ce qui a été prédit , & ce qui s'accomplit , grand motif de croire , 402. a 407. c , Foy de l'Eglise , fortifiée par tout ce que la raison peut fournir , 116 c , les foibles doivent se tenir à couvert sous le boulevard de la foy , pendant que l'on combat pour eux par la raison , 117. a ,

• T A B L E

G

- G**ÉNIES, ¹¹¹
 Génies, d'où vient que des génies font que
 nous ne voyons pas à l'intelligence des choses divines,
 138. b.
- G**LOIRE, ou d'où peut trouver de sujet en soy-même,
 en tant qu'on est lié à rapporter tout à Dieu,
 619. b, le cœur étant accoustumé à se nourrir de
 la sainte gloire ne peut s'empêcher de la désirer,
 620. a,
- G**LOIRE de Dieu, objet de l'intention ^{juste}, 611.
 a,
- G**RACE, fin de l'Incarnation, 623. a, figurée par le
 vent du malin, 571. c, se donne gratuitement, 560.
 c. 603. b, ³ par la connaissance de son econo-
 mie produit la crainte, 565. c, profondeur du mystère
 de la grace, 603. a, de quelle importance il est de
 reconnaître ce que la grace fait en nous, 625. c,
 fin nécessaire de l'ignorance du mystère de la grace,
 629. c, elle a ses ennemis, quels ils sont, 626. a,
 source de leur erreur, 626. c, ce que c'est que la gra-
 ce de la nouvelle alliance, 606. a, à quoy elle tend,
 629. c, elle fait qu'on ne trouve plus de plaisir dans
 le péché, 567. c,
- G**RÂCEUR de Dieu, de quel genre, 327. c,
- G**UERRE, comment on peut garder la charité jusqu'à
 dans la guerre, 434. b

H

- H**ÉRÉSIES, elles viennent faire de bien entendre l'E-
 criture sainte, 115. c,
- H**ÉRÉTIQUES, ils promettent de conduire les hommes à
 la vérité par la raison, 116. b, ne se tiennent point
 attachés à Jésus-Christ, 184. b,
- H**EUREUX, par où on est heureux, 79. a, par où l'homme
 le peut être, 300. a, 600. c, 311. a, ce n'est pas toujours
 être heureux que de vivre selon la volonté, 310. a.
- H**OMME, en quoy il a été fait à l'image de Dieu,
 167. b, il n'a d'être & de consistance qu'autant qu'il
 est uni à Dieu, & pourquoy, 32. c, le bien qu'il peut

DES MATIERES.

le rendre heureux n'est pas en luy-même, 599. b, peu de fondement à faire sur les hommes, & pourquoy, 301. c, difference à faire entre celuy qui n'est qu'homme, & celuy qui est Fils de l'Homme, 517. a, 519. b, il ne faut pas croire qu'elle ait lieu dans tous les endroits de l'Ecriture, 520. a, Honneurs, si on en peut desirer, 312. b, HONORÉ Citoyen de Carthage, amy de saint Augustin, 484. not. HONORIUS Empereur, ordonne que les Donatistes entreront en conference avec les Catholiques, 264. a, Huile, ce que c'est que porter de l'huile avec soy, & de n'en point porter, 615. b, c, 619. a, aller acheter de l'huile ce que c'est, 620. a, Humilité, caractere & partage des Chrétiens, 551. c, seule voye pour arriver à la verité, 93. a, c'est ce qu'il y a de plus important à observer dans la Religion Chrétienne, 94. b, ce qui la rend si necessaire, 93. c, elle fait que nos prieres sont exaucées, 172. b, les sciences humaines luy sont contraires, 95. a, elle fait arriver à l'intelligence, 142. b, elle est la cause de la vocation des Gentils, 563. c, 569. b, c'est par elle qu'on devient enfant de la promesse, 563. c,

Idolatrie, aneantie, 407. a, Idoles, fondement du culte des Idoles, 396. c, JESUS-CHRIST, figuré dans tous les livres de l'ancien Testament, 177. b, en mille manieres, 403. c, annoncé & reconnu par tous ceux qui ont fait des miracles, 399. c, en luy s'accomplissent toutes les Propheties, 404. b, son avenement, 404. a, temperamment qu'il a gardé dans l'union des deux natures, 391. a, n'est point compris dans l'adoption que Dieu fait des hommes, pourquoy, 496. c, preuve sensible de sa divinité, 92. b, pourquoy il s'est assujetty à tous les besoins des autres hommes, 389. c, son humilité, 515. b, pourquoy ses humiliations, les souffrances, & sa mort, 502. b, par quel mouvement il demandoit de ne point boire le Calice de sa Passion, 336. c, la plainte de J. C. mourant à son Pere est un langage em-

T A B L E

prunté, 504. c, il parloit en la personne des Martyrs, 528. b, il exprimoit les sentimens de nôtre infirmité, 532. a, 543. c, il parloit quelquefois au nom de l'Eglise, d'autrefois selon l'infirmité humaine, 506. a, Jésus-Christ & l'Eglise parlent par la même bouche, 509. b, c'est par rapport à la vie éternelle qu'il prie son Pere de ne se point éloigner de luy, 538. c, en quel sens son Pere l'a en même temps abandonné & non abandonné, 579. b, selon saint Ambroise, le Pere est le Dieu, & l'espérance de Jésus-Christ entant qu'homme, 534. c, pourquoy il a voulu être désigné par le nom de *ver*, 515. c, pourquoy Dieu ne l'a pas délivré comme il a fait les Saints de l'ancien Testament, 529. b, abandonné de Dieu à l'égard de la conservation de la vie présente, 526. b, & de la félicité passagere de cette vie, 538. c, à quoy tendent son abandon, ses souffrances, & sa priere, 553. a, l'abandon que Dieu a fait de son Fils à la fureur de ses ennemis étoit une leçon nécessaire aux Chrétiens, 531. c, les Juifs étoient choquez de ce que Dieu ne le délivroit pas visiblement de la mort, 521. c, comment Dieu l'en a délivré, *ibid.* dans quel esprit, étant prêt de mourir, il recommanda sa mere à saint Jean, 193. c, ce que nous apprend le soin qu'il en eut, 194. a, ce qu'il nous apprend par sa mort, 522. b, 523. c, pourquoy il est resuscité si-tôt après, 523. a, sa mort auroit été inutile sans la Resurrection, 547. a, ce n'est que selon la chair qu'il a passé de la vie du vieil homme à celle du nouveau, 534. b, pourquoy il ne voulut pas que la Magdeleine le touchât après la Resurrection, 158. b, 190. a, conquête des nations, fruit de ses souffrances & de sa mort, 591. comment se doit entendre qu'il est assis à la droite de Dieu, 157. c, son autorité est la seule voye pour amener les hommes à la verité, 114. b, belle marque de l'autorité qu'il s'est acquise parmy les hommes, 115. b, comment il les a enseignez, 396. a, il a confirmé non seulement tout ce que les Prophetes, mais même tout ce que les Auteurs profanes ont dit de vray, 396. a, par son Incarnation il a enseigné aux hommes qu'ils n'avoient pas besoin des puissances aériennes pour atteindre la divinité, 396. c, effet de la manifestation

DES MATIERES.

de la doctrine , 398. a , la doctrine salutaire aux états
 autant qu'aux particuliers , 408. a , pourquoy on ac-
 cusoit la doctrine d'être contraire au bien de la Repu-
 blique , 411. c , objection sur ce qu'on pretend que la
 doctrine est contraire au bien des États , 424. c , re-
 futée par l'exemple même des Romains , 425. b , par
 où il est nôtre science , nôtre sagesse , & nôtre force ,
 397. c , il appelle le sacrifice de son Corps, *ſes Vœux*,
 381. b , son humilité nous reconcilie avec Dieu, dont
 l'orgueil nous avoit éloignez, 396. b , ce que c'est que
 vivre pour luy , 396. c , par où on est étranger à l'é-
 gard de Jesus - Christ , 523. a , le nom d'Époux &
 d'Épouse luy convient , 613. c , les Payens avançoient
 qu'il n'avoit rien fait que d'autres hommes n'ayent été
 capables de faire , 372. b , 378. a , réponse à ceux
 qui trouvent les miracles peu proportionnez à ce qu'il
 est , 399. a ,

Ignorance, il n'y en a point d'autres que de ne pas con-
 noître la verité , 65. c , il n'est pas honteux d'avoir
 son ignorance sur des choses inutiles , 77. b ,

Image, nous avons été faits à l'image de Dieu , par la
 beauté interieure , 167. a ,

Imagination , quelles sont les choses où l'imagination ne
 peut atteindre , 148. a ,

Immensité , fausses idées sur l'immensité de Dieu , 381.
 b ,

Impies , ils ne viennent au monde que pour eux mêmes ,
 600. b , pourquoy Dieu permet qu'ils soient heu-
 reux , 503. a ,

Impunité des crimes, auprès des Souverains de la terre ,
 mais non pas auprès de Dieu , 412. a , c'est une des plus
 terribles punitions des méchans , 434. c ,

INCARNATION , Mystere adorable, source de toutes les
 graces , 376. c , 390. a , la fin , 492. b , 623. a , quel
 sujet d'esperance c'est pour nous , 499. b , explication
 de ce Mystere , 392. *ſuiv.* ce qui s'y est passé , 388.
 c , le Verbe a pu prendre un corps sans rien perdre de
 ses perfections , 385. b , 388. c , le Verbe s'est uni à
 une chair mortelle , sans se changer en chair ny deve-
 nir sujet au temps , 392. b , il y a mélange sans confu-
 sion , 393. a , l'homme est élevé par ce Mystere , &
 Dieu n'en est point avili , 497. b , 500. a , il n'a point
 augmenté le nombre des personnes de la Trinité , 501.

T A B L E

- c, l'homme participe à la nature divine d'une autre maniere que Dieu ne participe à la nature humaine, 497. b, comme l'union de l'ame au corps n'est qu'une même personne, de même l'union du Verbe à l'homme, 501. c, l'union de l'ame & du corps n'est pas connue que celle du Verbe & de l'homme, 592. c, l'union de l'ame & du corps est plus inconcevable que celle du Verbe & de l'ame de Jesus-Christ, 594. a, b, pourquoy l'Ecriture use du mot de *chair* en parlant de l'Incarnation, 500. b, il n'y auroit rien d'admirable dans ce Mystere si on en pouvoit rendre raison, ny rien de singulier s'il y en avoit des exemples, 389. b, difficultés proposées contre ce Mystere, 368. c, & sur 372. a, 377. a, fausses idées sur ce Mystere, 380. b,
- Infini, un infini corporel ne seroit capable ny de beauté ny de mouvement, 99. a,
- Iniquité, preservatif contre l'abondance de l'iniquité, la foy en Jesus-Christ, 440. b,
- Injures, les Romains aimoient mieus les pardonner que de s'en venger, 425. b, à quoy tend la patience avec laquelle Jesus-Christ veut que nous les souffrions, 428. b, dans quel esprit il faut les souffrir, 429. b,
- Injustice, disposition des Saints sur les injustices même qu'on leur fait, 211. b,
- INNOCENT, Prêtre d'Hippone, les Circconcillions luy arracherent un oeil, & luy couperent un doigt, 352. c, 359. c,
- Inquietudes, leur source generale, 254. b,
- Intelligence, pure intelligence, inconcevable au commun des hommes, 103. a, les Platoniciens seuls entre les Philosophes l'ont conçue, *ibid.* intelligence des mysteres, condition necessaire pour y arriver, 138. a, l'ame en devient capable par la foy, & la vraye raison y conduit, 140. b, l'humilité en est le principe, 142. b, preferable à la Foy, 146. a, il faut desirer d'entendre & de concevoir, & pourquoy, 155. b,
- Intention pure, soutien des justes dans leurs bonnes œuvres, 611. a, 615. b,
- Invisible, c'est voir les choses invisibles que de les comprendre, 147. b, comment se voyent les choses invisibles, 149. a,

DES MATIERES.

- J o ù** , figure des personnes mariées qui menent une vie juste, 23. not. la patience abondamment recompensée, 525. a, fortifié dans la foy de la Resurrection, *ibid.* plus près de l'impatience dans ses douleurs que dans toutes les autres afflictions, 542. a,
Joué , que veut dire le precepte de presenter la joue gauche quand on a été frappé sur la droite, 430. a, ce precepte regarde la preparation du cœur, 431. c, Jesus-Christ ayant été outragé ne tendit point l'autre joue, 432. a, ny saint Paul, 432. b,
Joug , celui de Jesus-Christ rend libres ceux qui le portent volontiers, 255. b,
Jouissance , c'est à la jouissance de Dieu que l'esprit de l'homme doit aspirer, 87. c,
Joye , d'où vient qu'elle ne dure pas toujours, 6. c,
ITALIE , ravagée par les Gots, 206. not.
J u g e s , belle instruction pour les Juges sur la punition des criminels, 354. a, 363. a, & *suiv.* ils peuvent condamner à moins que ce qui est prescrit par les Loix, 453. c,
Jugemens des hommes , les mépriser, 59. c,
J u i f s , ils contribuent à faire connoître Jesus-Christ, 115. c, dispersez, mais subsistans toujours, pourquoy, 406. c, saint Paul ne reconnoissoit plus de Sacerdoce parmy eux depuis Jesus-Christ, 432. c, par où ils ont refusé de devenir enfans de la promesse, 564. a, 569. b, jetez dans les tenebres exterieures, *ibid.*
J u l i e n , le plus fameux des chefs des Pelagiens, 459. b,
Jurer , pourquoy l'Ecriture défend absolument de jurer, 217. c,
J u s t e s , quels sont les veritables, 173. c, leur caractère essentiel, 627. c, difference des faux Justes & des veritables, 614. b, ce qui soutient les uns & les autres dans leurs œuvres, 611. a, c, 615. b, 618. c, surprise & denuement des faux Justes sur le point de l'avènement de Jesus-Christ, 617. c,
Juste , à peine le plus juste sera sauvé, 610. b, 618. a, nous le sommes plus ou moins, selon que nous sommes plus ou moins unis à Dieu, 165. b, 166. b,
J u s t i c e , comment c'est quelque chose de vivant, 164. a, elle est la vie de l'ame, *ibid.* b, Dieu devient nôtre justice, comment, 165. b, vraye & fausse justice,

T A B L E

602. a, c'est la posséder que de la vouloir, 354. b,
 justice commencée, justice consommée, ce que c'est,
 166. b, celle dont nous sommes justes diffèrent de
 celle par laquelle Dieu est juste en luy même, 601. b
 604. c,
 Justice, équité, elle veut qu'on préfere le bien de plu-
 sieurs au bien d'un particulier, 35. a,
 Justice de Dieu, elle consiste en ce que ce n'est pas sans
 sujet qu'il châtie même les Saints, 28. a, ne laisse
 rien d'impuni, 412. a, rien ne peut se soustraire à son
 ordre, 489. a, elle remet dans l'ordre par les peines,
 ceux dont l'injustice se tire de l'ordre par le péché,
 489. b,

L

L Angue, des persecuteurs signifiée par le mot d'épée,
 549. c,
 Lampes ardentes, bonnes œuvres, 610. c, ce que c'est
 qu'accommoder les lampes, 617. a,
 Licence, dans le mal une des plus terribles punitions
 des méchans, 434. c,
 Licorne, Symbole des orgueilleux, 571. c,
 Louanges, comment il faut regarder celles d'un intime
 amy, 12. a, qui sont celles qui ne font point suf-
 fices, 37. b, elles n'augmentent point le mérite des
 bonnes actions, 38. a, c'est une chose vaine & trom-
 peuse, 58. c, ne s'en point laisser flatter, 608. c,
 elles sont le but des faux justes, 611. c, 615. c, 618. c,
 c'est une huile que les flatteurs vendent aux insensés,
 609. b, d'où vient que les Saints ne veulent point
 qu'on les louë du bien qu'ils font, 611. c,
 Louanges de Dieu, ce que c'est que les chanter, 554.
 c, c'est Jesus-Christ qui les chante en nous, 164. b,
 sacrifice de louanges appartient à la nouvelle alliance,
 557. b, il n'y a que celui qui aime sincèrement le
 Seigneur qui le louë véritablement, 555. c, 556. c,
 caractère de ceux qui louent le Seigneur, & qui
 le cherchent, 581. c,
 Loy, c'est l'amour de Dieu qui nous la fait accomplir,
 498. a, pourquoy Dieu a institué les Sacrifices & les
 Sacremens de l'ancienne loy, 420. c, pourquoy il les
 a changez 424. a, les ennemis de la Religion Chrè-

DES MATIERES.

tienne disoient que c'étoit par ennuy & legereté que
 Dieu avoit aboli l'ancienne loy, 373. a, ce que c'est
 qu'être sous la loy, 497. c,
 dix, on ne sçauroit trouver à redire à celles que
 les Empereurs ont faites contre les heretiques, 288.
 a,
 umiere, comment elle luit dans les tenebres, 492. a,
 lumiere interieure, 147. b, ses effets, *ibid.* c, com-
 bien elle nous est clairement connuë, 150. a,
 umiere primitive, c'est le Verbe de Dieu, 494. b,

M

MACEDONIENS, quelle étoit leur erreur, 76. not.
 MACROBE, Evêque des Donatistes d'Hippone, 452.
 c, violence dont il usoit pour se faire ouvrir les E-
 glises, *ibid.*
 magiciens, on ne voit pas qu'ils ayent resuscité des
 morts, 399. b, ceux d'Egypte confondus par Moysè,
 399. b,
 magie, incapable de faire la fortune de ceux qui s'y ad-
 donnent, 44. c, 447. a, il est dangereux non seulement
 d'en rechercher les secrets, mais même de l'estimer,
 446. c,
 maison, plus chacun tâche de gouverner saintement sa
 maison, plus il doit s'appliquer à la priere, 344.
 c,
 mal, ne point rendre le mal pour le mal, 433. c, la
 prosperité dans le mal nourrit l'impunité & la licen-
 ce, 434. c,
 sammon, richesses, 232. a,
 MANICHÉENS, quels étoient leurs dogmes, 75. not.
 ils promettent vainement de conduire les hommes à
 la verité par la raison, 126. a,
 MARCELIN, Secrétaire Imperial, 274. a, ses rares
 qualitez, *ibid.* not. preside à la Conference de Car-
 thage de la part de l'Empereur, 264. b, la justice
 qu'il y rendit aux Catholiques luy coûta la vie,
 274. not. sa mort au Martyrologe Romain, *ibid.*
 son zele pour la conversion de Volusien à la foy,
 371. b,
 mariage, ce qui le rend excusable & honnête, 342.
 a,

T A B L E

- Mariage**, dans l'ancien Testament c'étoit un grand mal aux personnes mariées que de n'avoir point d'enfans, 342. a, la vie de ceux qui y vivent avec piété moins excellente que celle de ceux qui vivent en continence, 259. c, le vœu de continence devient entre les personnes mariées, un lien d'affection, 262. b, comment il se doit faire, 261. b.
- MARTYRS**, Jesus-Christ exprime leurs sentimens, 541. b, 549. b, c'est par rapport à la vie éternelle, qu'il prie Dieu de ne se pas éloigner d'eux, 541. c, Jesus-Christ a exprimé leurs sentimens quand il s'est plaint qu'il étoit abandonné, 528. b, selon la nature ils auroient voulu ne point mourir, 528. c, Jesus-Christ prie en leur nom, 549. b, & *suiv.* nulle persécution ne leur nuit, lorsque la grace les empêche de succomber, 549. a.
- Maux de cette vie**, par où supportables, 348. a, ils deviennent des biens lorsqu'on en fait un bon usage, 348. a.
- MAXIMIANISTES**, schismatiques parmy les Donatistes, 281. c, les Donatistes employoient contre eux les Puissances séculières, 290. c, ne les rebaptisoient point, quand ils se rangeoient parmy eux, *ibid.* 291. a.
- MACHANS**, combien il est dur de vivre parmy eux, 301. a, souffrir patiemment leur malice pour les changer, 431. b, moyen de les punir par une sévérité charitable, 433. c, leur félicité dans ce monde est bien courte, & leurs supplices seront éternels, 503. c, désignez par le mot de *poussière*, 547. c, par le mot de *chiens*, 548. a, justice de leur punition, 577. a.
- Memoire**, Maître de Memoire, Charge, 50. c.
- Menace**, différence entre prédiction, menace, & promesse, 560. b.
- Merveilles**, pourquoy Dieu a voulu que les raisons de quelques-unes de ses merveilles ne se vissent pas aisément, 139. b, celles que nous voyons en nous doivent nous rendre croyables celles que la foy nous propose, 385. a.
- Mérite**, divers degrez de mérites dans les Elus, 259. b.
- Messes**, Preface du Canon de la Messe, 156. b, sacri-

DES MATIERES.

fice de la Messe clairement exprimé, 560. c, on le tenoit caché aux Catechumenes, 561. c, sujet des actions de grace qu'on rend à Dieu à la Messe, 601. b,

curriers, leur punition ternit le lustre des exemples que donnent à l'Eglise ceux qui ont souffert la mort pour la verité, 361. a,

iracles, il n'y a point d'autre raison à en rendre que la puissance de celuy qui les a operes, 389. b, quel dessein Dieu a eu quand il en a fait en faveur de quelques-uns de ses Saints, 28. c, ce qu'ils contribuent à la foy, 140. a, ceux des Prophetes bien au dessus des pre-

tendus miracles des Magiciens, 447. b, les Payens soutenoient qu'on avoit vû faire de plus grands miracles à leurs Magiciens qu'à Jesus-Christ, 372. c, 378. a. le plus grand de tous est la resurrection des morts,

399. a, il y en a eu de particuliers à Jesus-Christ, 400. a, injustice de ceux qui ne veulent pas croire les miracles, 401. b,

isères, secours qu'on peut rendre à ceux qui sont dans la misere, 31. b, elles font impression sur l'ame, 347. c, pourquoy Dieu permet que ses Saints en soient accablez, 530. c, guerison de trois Barbares obtenuë par une Esclave Chrétienne, 32. a,

isericorde, elle s'élève au dessus de la justice en faveur de ceux qui auront pratiqué les œuvres de miséricorde, 610. b, 618. a,

ocqueries, les justes même parlent quelquefois d'un ton moqueur, 610. a,

INES d'Egypte, mis à mort par les Barbares, 171,

ONDE, Creatures, ouvrage de la Providence & non du concours fortuit des atômes, 112. b, les calamitez pu-

liques luy ôtent ses charmes trompeurs, 247. b, autant qu'il est glorieux d'y renoncer quand il est florissant, autant est-il honteux de s'y attacher quand il est sur son penchant, 247. b, peu de fondement à faire sur les choses de ce monde, 344. a, jusques où on peut s'occuper des choses du monde, 344. c, quel est celuy qui n'a point connu Jesus-Christ, 495. b,

ourquoy figuré par des chiens, 550. c, mastere, dans Hippone, 234. b,

rale, fausses subtilitez, en matiere de Morale, odieu-

T A B L E.

les aux Payens-mêmes ,	216. c,
Mort, signifiée par le sommeil , 612. c, c'est le passage de l'homme , & la Resurrection celui du Fils de l'homme , 523. c, ce que Dieu regarde dans la mort des justes , 30 c , une mort prompte est moins cheuse qu'une longue maladie , 30, c, il n'y a peine qui ne fasse ce qu'il peut pour éloigner la mort , 506. c , les peines qu'on se donne pour l'éviter ne vont qu'à nous tenir plus long - temps dans les peines , 248. c, ce qu'on attend des medecins n'est pas de ne point mourir , mais de mourir un peu plus tard , 249. b, on choisit de souffrir pour ne point mourir , au lieu de choisir de mourir pour ne point souffrir ,	249 c,
Mortalité , quel en est le principe ,	516. b,
Mortifications , discretion qu'il y faut apporter , 332. c,	
MYSTERES , la Foy est necessaire pour en avoir l'intelligence , 402. a , oeconomie de la conduite de Dieu sur ceux à qui il avoit confié ses promesses , 402. a , saints Mysteres , cachez aux Catechumenes , 601. b,	

N

NABUCHODONOSOR , saint Jérôme entendoit par ce nom un Evêque de Jerusalem heretique ,	
203. c,	
Naissance spirituelle par la grace ,	496. 2,
Nature , merveille de la Toutepuissance de Dieu dans la nature , 387. c, combien ce que Dieu produit tous les jours par les divers mouvemens des choses créées est merveilleux ,	391. b,
Necessaire , on ne peut desirer que le necessaire , 313. b , ce qui peut rendre ce desir legitime ,	314. 2,
NOË , figure des bons Pasteurs ,	23. NOË.

O

OEAE , ville de la Lybie Tripolitaine ,	445. NOË.
Oeuf , symbole de l'esperance ,	320. 2,
Oeuvres , par où nos oeuvres sont bonnes ,	600. 2,
Opulence , cause de la perte de la Republique Romaine ,	
440. 2,	

DES MATIERES.

- Oraison Dominicale , son explication , 326. a ,
 Orgueil , il ruine le bien que nous faisons , 94. a , le
 propre de l'orgueil est de se tirer à part , 552. a , 583. a ,
 596. a , il a causé la reprobation des Juifs , 563. c ,
 569. b , c'est ce qui empêche qu'on ne devienne enfant
 de la promesse , 563. c , pere de l'envie , 571. b , prin-
 cipe du péché , 582. c , & de tout mal , 583. a , il a
 éloigné l'homme de Dieu , 596. b , opposé à la grace ,
 605. c , est une suite nécessaire de l'ignorance du
 Mystere de la grace , 629. b ,
 Orgueilleux , designez par les Licornes , & pourquoy ,
 551. c , signifiez dans l'Ecriture par les riches de la
 terre , 591. c ,
 ORIGENE , jette les fondemens du Pelagianisme ,
 459. a ,

P

- PAPAS , nom d'homme , 52. a ,
 Pain celeste , les humbles seuls en sont rassasiés , 581.
 b , il peut seul donner la vie , 583. b ,
 PANATY , Forest , 44. a ,
 Parents , quel est le soin qu'on en doit avoir , 194. c ,
 Parjure , impiété du parjure , 216. a , ce que c'est que
 d'être parjure , 244. a , on l'est si l'on trompe l'at-
 tente de ceux à qui l'on a fait serment , 218. b , seve-
 rité des jugemens de Dieu dans la punition des par-
 jures , 219. b , severité des censeurs de Rome contre
 les parjures , 216. c ,
 Parole de Dieu , quelle idée il faut avoir de la parole
 ineffable de Dieu qui est son Verbe , 385. c , ce qu'il
 y a d'admirable dans la parole des hommes , sert à
 nous faire concevoir ce qu'il y a de merveilleux dans
 celle de Dieu , 386. b , & *suiv.*
Pater , excellente explication du *Pater* , 326. a , &
suiv.
 Patience , à quoy tend celle que Jesus-Christ veut que
 nous ayons dans les injures , 428. a , ellene doit a-
 voir en vûë que les biens éternels , 526. a ,
 S. PAULIN , son estime pour saint Augustin , 189. a ,
 197. c , son humilité , 169. c ,
 PAULINE , femme d'Armentaire , 245. c ,
 PAULINE , femme de Pammaque , 246. not.

T A B L E

Pauvreté, c'est quelquefois à l'égard des Establis- un effet de la misericorde de Dieu,	47. c,
Pauvre, ce mot dans l'Ecriture signifie humble,	pi. b,
581. a, b, 590 b,	
Pauvres, sainte coutume de ceux d'Hippone d'être les pauvres,	206. i,
Peché, la première source est de se plaire dans la pro- pre puissance,	83. c,
Pechez, Dieu n'en laisse point d'impunis,	411. a,
PELAGIUS Herefiarque, 459. b, qui il étoit 460. b, à quelle occasion il se declara, 461. b, passe dans la Palestine, <i>ibid.</i> il avoit habitude dans la maison d'Albine & de Melanie, 230. not. histoire de l'here- sie Pelagienne, 458. b, cette heresie étoit un rejeta- tion de la Philosophie des Stoïciens, 458. c, qui en ont été les auteurs,	419. b,
Pelagiens, leurs sentimens sur le peché originel, sur la corruption de l'homme, sur ses forces, sur la gra- ce, sur le baptême des enfans, 459. c, on com- mença à les combattre l'an 411.	482. not.
Pensée, quel en est le principe selon Democrite,	106. c,
Pensées, pourquoy les pensées se portent plutôt vers les choses de la terre que vers celles du Ciel, 347. a, difficiles à dégager des impressions que le commerce des corps y a faites,	382. a,
Penser, concevoir, les hommes ne sont capables de con- cevoir que des corps,	380. c,
Perception, sentiment de Democrite sur les perceptions, refuté,	109. c,
Pere, on devient le pere de son pere quand on le rai- ne à Jesus-Christ,	39. a,
PEREGRIN, Diacre,	452. b, 457. c,
Persecution, dessein de Dieu dans ce qu'il permet que les méchans fassent souffrir aux Saints, 29. a, de quelle maniere les Apôtres & l'Eglise en ont triomphé, 409. a, 406. b,	
Perte de biens, on la souffre avec patience pour vain- cre le mal par le bien, 427. c. il n'y a propre- ment que celle des biens du corps qui soit sensible,	339. c,
Petit, Dieu s'est plu à faire paroître ses merveilles dans les plus petites choses,	38. c,
	Peuple

DES MATIERES.

- Peuple de Dieu, son origine & ses diverses aventures, 402. c,
 Peuples, nulle autre Religion que la Chrétienne ne s'est appliquée à instruire les peuples de leurs devoirs, 427. b,
 PHARISIEN, son orgueil rendoit ses œuvres désagréables à Dieu, 171. b,
 P H E R C I D E S Assirien, enseignoit aux Grecs que l'ame est immortelle, & qu'il y a une autre vie, 398. a,
 PHILOSOPHES, quel avantage on peut tirer de la connoissance de leurs dogmes, 73. c, déplorer leur aveuglement plutôt que de s'instruire de leurs opinions, 105. a, leur égarement esset du peché, 114. a, ils n'avoient pas l'autorité nécessaire pour obliger les hommes à croire, 114. a, 117. b, il se trouve des veritez dans leurs ouvrages, 396. a,
 Philosophie, elle est toute renfermée dans les deux preceptes d'aimer Dieu & le prochain, 408. a, toute la philosophie payenne aneantie par l'Evangile, 74. b, 92. a,
 PHOTIN, Heresiarque, 158. not. odieux même aux Ariens, *ibid.*
 Pieté, n'est autre chose que le culte de Dieu, 555. c, fondement de la pieté Chrétienne, 608. a,
 PINEN, mary de Melanie la jeune, 206. a, sa haute vertu, 232. c, il a foulé aux pieds des biens, des grandeurs, & des richesses immenses, 232. c, 233. b, ceux d'Hippone vouloient qu'il fut de leur Clergé, 212. b, ce qui se passa dans cette occasion, 221. c, saint Augustin justifie ceux d'Hippone, 232. *3. suiv.*
 P I T H A G O R E Samien, d'Athlete devint Philosophe, à quelle occasion, 398. b,
 Plaire, être estimé, envie de plaire aux hommes, source d'aveuglement, 61. c,
 Plaisir, tout ce que nous avons de saints plaisirs est un don de Dieu, 2. a,
 Plaisir, bonheur, pourquoy il y a de l'orgueil à trouver son plaisir en soy-même, 81. b,
 PLATON, succession de son école, 85. a, sa doctrine approchante du Christianisme, 90. c, 92. c,
 PLATONICIENS, ils ne sont que la même chose avec les Academiciens, 85. a, ce qui leur manquoit pour établir la verité, 86. b, encouragez par la publica-

T A B L E

tion de la doctrine de Jesus-Christ ,	117. c.	quelques-uns se convertirent quand on commença à prêcher l'Evangile ,	118. a.
Plotin, Philosophe Platonicien, a vécu depuis Jesus-Christ ,	117. c.		
poètes, on leur donnoit des couronnes de lierre, &c.		a, il se trouve des veritez parmi leurs fautes ,	396. a.
Poisson, symbole de la foy ,	319. c.		
Pontife de Province, quelle charge c'étoit ,	445. not.		
Predicateurs, c'est par la pureté & la sainteté de leurs mœurs qu'ils doivent donner de l'attention ,	73. b.		
Prédications, toutes les prédications de Dieu ne sont pas des promesses ,	519. c.		
Préface du Canon de la Messe ,	347. c.		
Prier, priere, il est bon de prier long-temps ,	324. c.		
ce que c'est que prier long-temps ,	324. b.	ce qu'on appelle beaucoup prier ,	325. b.
on ne doit demander que ce qui est compris dans le <i>Pater</i> ,	328. a.	pourquoy Dieu veut être prié .	321. b.
la priere est une sorte d'affaire qui se traite plutôt par des gemissemens que par des discours ,	325. c.	ce qui nous y doit porter ,	297. a.
besoin de revenir à la priere sur quoy fondé ,	323. a.	quel en doit être l'objet ,	309. b.
une seule chose à demander à Dieu ,	316. c.	& sans condition ,	337. a.
la priere n'a pour objet que la vie heureuse	331. c.	nos demandes ne sont dans l'ordre qu'autant qu'elles s'y rapportent ,	337. b.
conditions de la priere ,	340. c.	comment il faut être pour bien prier ,	298. c.
<i>ſuiv.</i> qui sont ceux qui sont soigneux d'y vaquer ,	298. b.	305. c.	il faut être icy bas abandonné , & sans consolation pour s'y appliquer ,
343. a.	elle convient particulièrement aux veuves .	341. a.	342. c.
343.	pourquoy , <i>ibid.</i> ce qui fait que nous sommes exaucez ou rejetez ,	1. a.	b.
l'effet de la priere par où il se mesure ,	322. a.	c.	les Anges offrent nos prieres à Dieu ,
323. c.	598. c.	en quel sens il est dit que nos prieres sont annoncées à Dieu ,	598. a.
se rapporter à Dieu de l'effet de nos prieres ,	336. b.	Dieu n'abandonne pas , quoi-qu'il n'exauce pas sur le sujet des biens temporels, dessein de Dieu, quand il manque de nous exaucer sur le sujet des biens temporels ,	512. a.
	579. a.		

DES MATIERES.

623. c, ne s'en point faire accroire pour avoir été exaucé
 ny ne s'abbattre pour n'avoir rien obtenu, 336. a,
 re terrestre & charnelle, 328. b, 330. c, quel en est prin-
 cipe, *bid.* parabole de l'Evangile pour nous exciter à
 prier, 318. a, le jeûne & la separation des plaisirs
 fortifient la priere, 332. c, 345. c, un desir continuel
 formé par la charité, & soutenu par la foy & l'esperance,
 est une priere continuelle, 322. b, comment on peut
 prier continuellement, *ibid.* belle instruction sur la
 durée de la priere, 325. a, pourquoy saint Paul dit
 que nous ne sçavons ce qu'il faut demander à Dieu,
 333. a, saint Paul même ne sçavoit pas toujours ce
 qu'il luy convenoit de demander, 334. a, par où il est
 encore vray de dire que nous ne sçavons ce que nous
 demandons, 338. b, les prieres des Saints de l'ancien
 Testament, conformes à celles que Jesus-Christ nous
 a dressées, 328. c, prieres vocales leur utilité, 322.
 c, à quoy servent les paroles dans la priere, 325. c,
 celles des solitaires d'Egypte étoient frequentes, mais
 courtes, 324. c, demander les prieres des autres à
 l'exemple des Apôtres, 345. a, en quoy celle d'An-
 ne mere de Samuël avoit du rapport avec l'Oraison
 Dominicale, 341. c, il n'y en aura plus dans l'autre
 vie, 303. b,
PROBA Faltonie, qui elle étoit, 293. c,
 Prochain, on est obligé d'aider en ce que l'on peut
 celui qui demande de l'être pour arriver au vray
 bien, 14. b,
 Proconsuls, on portoit des haches & des faisceaux de-
 vant eux, 359. c,
 Promesse de Dieu, ce qu'emporte ce mot, 560. a, c'est
 par bonté & non par indigence que Dieu exige ce
 qu'on luy a promis, 256. b, ce que c'est qu'être en-
 fant de la promesse, 560. b, ce qui empêche qu'on
 ne devienne enfant de la promesse, 563. c. 564. a,
 caractère des enfans de la promesse, 564. b,
PROPHETES, quels sont ceux à qui saint Paul donne un
 grade dans l'Eglise, 180. b,
 Prophetes, pressis de toutes les Propheties, 404. a,
 elles ont été accomplies en Jesus-Christ, 404. b,
 Prosperité, pourquoy Dieu permet que les impies soient
 dans la prosperité, 503. a, combien dangereuse, 348.
 c, cause de la perte des Romains, 439. b,

T A B L E

Providence, la prosperité des impies en a fait douter,
 503. b,
 Province Proconsulaire, ce que c'est, 142. b,
 Pseume LXXII. saint Augustin l'expliqua la vie de
 saint Cyprien, 102. d,
 Toute-puissance, merveilles de la Toute-puissance
 Dieu dans la nature, 187. c,
 Puissances, les Donatistes ont eu recours les premiers
 aux Puissances seculieres, 281. c; 282. c,

Q

Question, par les verges, 354. b; 359. b,
 Question, on y apporte plus de severité que dans
 le supplice, 354. c; 355. c,
 QUODVULTDEUS, 2. c,

R

Raison, l'usage que les hommes en font est bien diffé-
 rent, 487. b, comment la foy est fondée sur la rai-
 son 136. c, il y a des choses dont on ne sçauroit rendre
 raison, quoiqu'elles ayent leur raison, 139. pour-
 quoy, *ibid.*
 REGULUS, combien religieux à garder son serment, 216. b,
 Religion, établissement de la veritable religion con-
 firmé par miracle, 404. c, injustice de ses ennemis,
 426. b,
 Remede, appliqué à la même personne en divers temps
 produit des effets contraires, 417. c,
 Repos, où il se trouve, 255. a, ce n'est que dans la
 recherche du bien solide & immuable, 63. b, c,
 Republique, ce que c'est, 427. a, ce que c'est que son
 bien, 427. a, sur quel fondement les Republiques
 peuvent s'établir & subsister, 408. c,
 Republique Romaine, il n'y avoit rien selon Salluste,
 qui n'y fût à vendre, 438. a, súa décadence, 427. c,
 premiere cause de sa décadence, l'avarice des soldats,
 438. b, 439. a, la prosperité & l'opulence, cause de la
 perte, 439. c, 440. a,
 Reputation, ceux qui sont en charge dans l'Eglise doi-
 vent avoir soin de leur reputation, 214. c, dans
 quelle vûe les Ministres de l'Eglise la doivent pre-
 férer à leur propre vie, 235. a,

DES MATIÈRES.

- Resurrection, pourquoy celle de Jesus-Christ s'est faite
 si tôt après la mort, 523. a, elle n'a été connue que
 des siens, 523. b, pourquoy, *ibid.* & 524. b, la mort
 est le partage de l'homme, & la Resurrection celuy
 du Fils de l'homme, 523. c,
 RESTITUT Prêtre d'Hyppone tué par des Clercs
 Donatistes, 352. c, 359. c.
 Riches, leur salut n'est pas impossible à la grace, 297.
 c, plus ils se trouvent heureux par la jouissance des
 biens de cette vie, plus leur cœur s'appesantit,
 595. c,
 Richesses, il est plus beau d'être en état de s'en passer
 que d'en avoir, 299. c, la crainte de les perdre tour-
 monte encore davantage que l'ardeur de les posse-
 der, *ibid.* plus on en a, plus on doit prendre-garde
 que le cœur ne s'y attache, 306. a, ce que les Saints
 ont eu en vûe quand ils se sont défaits de leurs ri-
 chesses, 307. c,
 Romains, leur vertu a été la premiere cause de leur
 grandeur, 441. c, ils n'avoient que des vertus ci-
 viles, 442. a, cette sorte de probité suffisoit pour
 établir, aggrandir & maintenir leur Republique,
ibid. ils pardonnoient volontiers les injures, 425.
 b, severité des Censeurs Romains contre les parjures,
 216. c,
 ROME, saccagée par les Gots, 252. a, l'an 410.
 461. b,
 Royaume, fausses idées de l'état florissant d'un Royau-
 me, 435. a,
 RUFFERIUS, allié d'Amentaire, 246. a,
 RUFFIN, passe en Affrique avec Albine & Melanie,
 206. not.
 RUFFIN premier Magistrat de la ville de Cirte, 258. a,
 RUFFIN de Sirie, un des premiers Autheurs du Pela-
 gianisme, 459. b.

S

- SABELLIANS ; Heretiques, 76. not.
 SACERDOCE, saint Paul n'en reconnoissoit plus parmi
 les Juifs depuis Jesus-Christ, 432. c.
 SACREMENT, ce que ce mot signifie, 421. a,
 Sacrifices, seul moyen d'honorer Dieu dans l'ancien
 V. u. iij

T A B L E

- ne alliance, 557. a, abolis, quand, 406. c, objection contre ce changement, 415. a, raison de la substitution, 420. c, raison du changement, 424. a, ce changement prédit par les prophètes, 425. a, Dieu a pû sans inconstance rejeter les anciens sacrifices & en ordonner de nouveaux, 373. a, 411. b,
- Sagesse éternelle, principe de toutes choses, 98. b, les perfections, 394. c, tout ce que nous avons de sagesse est une participation de celle de Dieu, 151. c, la sagesse est la seule chose qui soit véritablement, 89. c, c'est elle, selon les Platoniciens, qui a donné l'être à toutes les natures des choses, 88. b, Platon faisoit dépendre toute la Philosophie de la Sagesse divine, 90. c, la sagesse n'est autre chose que la charité, 556. a, fausse sagesse, 141. a,
- Salut, il y a une sorte de salut qui est commun aux hommes & aux bêtes, 518. c, 603. b, les hommes doivent leur salut à celui à qui ils doivent leur justice, 605. a, la foy en est la seule voye, 178. a, 182. c,
- Sainteté, modèles de sainteté pour les différentes conditions, Noé Job, & Daniel, 23. b, elle est le bonheur de la vie, mais imparfait, 516. b,
- Saints, quels sont les véritables, 173. c, 195. c, quel en est le caractère, 610. b, ils sont l'ouvrage de Dieu d'une manière toute particulière, 607. b, il n'y a que les Saints qui viennent au monde pour le Seigneur, 600. b, d'où vient qu'ils ne veulent point être loüez du bien qu'ils font, 611. c, ils sont tous de société & de communion, 587. b, ils souffrent doublement dans les miseres publiques, 20. b, ceux de l'ancienne alliance appartoient à la nouvelle, 490. b,
- Santé, mesure de ce qu'on doit s'accorder de soulagemens, 306. b, c'est une des deux choses que l'on ne desire que pour elles-mêmes, 314. a, la santé du corps ne sera parfaite que dans l'état d'immortalité, 80. b, 306. c,
- Sçavant, pour ignorer les diverses opinions des autres on n'en est pas moins sçavant, 66. a,
- Schisme, zèle des Evêques Catholiques pour faire cesser le schisme des Donatistes, 275. c, 312. a,
- Science, la vraie science n'est pas de sçavoir les sci-

DES MATIERES.

- timens des autres , 95. a, 104. c,
 Sciences humaines, contraires à l'humilité, 95. a,
 Semences, vertu des semences, combien elle est mer-
 veilleuse, 391. c,
 Senèque, il mettoit la vertu de l'homme au dessus de
 celle de Dieu, 458. c,
 Sens, l'ame peut exercer trois sens hors de son corps
 383. b, 384. a, la temperance doit veiller sur les
 cinq sens, 614. a, d'où vient que les choses sensi-
 bles nous font plaisir, 80. a, les Epicuriens souste-
 noient que les sens ne se trompoient jamais, 89. a,
 & les Stoïciens que ce n'est que par leur entremise
 qu'on arrive à la verité, *ibid.* c'est tout ce que peu-
 vent faire les plus grands esprits que de s'élever au
 dessus de leurs sens, 382. a,
 Sentiment, il est plus exquis dans les petits animaux
 que dans les grands, 387. c,
 Sentir, l'ame a besoin du corps & des organes corpo-
 rels pour sentir, 382. c, l'ame sent ce qui est hors de
 son corps, 383. a,
 Serment, on ne sçauroit y manquer, sans manquer à
 la bonne foy, 239. a, par où se regle l'obligation
 qu'il emporte, 217. a, maxime certaine sur les sermens,
 215. b, belle regle sur l'obligation des sermens,
 218. a, décision précise contre toutes les subtilitez
 par où l'on voudroit éluder la foy des sermens, 218.
 b, à quoy s'exposent ceux qui cherchent à éluder l'o-
 bligation des sermens, 219. b, on ne doit en vertu
 de son serment que ce que les autres en attendent,
 244. a, si on est obligé de garder un serment extor-
 qué par force, 240. b, combien Regulus a été re-
 ligieux à garder son serment, 216. a,
 SEVERE, étroite union entre luy & saint Augustin,
 12. a,
 Siecles, temps, beauté de l'ordre qui resulte de la succe-
 sion des choses qui passent, 429. c,
 SILVAIN, Evêque de Zuzume ou Summe ville de Numi-
 die & Primat, 273. not. 282. c, 295. a,
 Sincerité, on peut parler fidèlement & sincerement en
 ne disant pas vray, 11. b,
 SINIT, territoire, 39. a,
 SIRIARQUE, voyez Pontife.
 ZUMME ou Summe ville de Numidie, 273. not.
Vu i.ij



la rence
Souffrir, quoi
fre rien, à p
point attaquée
Sollicitudes, ren
a,
Solitaires d'Egypte
tes,
Soupçons, songer à l
dre,
Souverain bien, les
84. a, les Platon
plan de la dispute
verain bien,
Spectacles, infamie
a,
Choses Spirituelles
rituelles d'une man
cevoir ce qu'on e
lieu,
Spirituels, représente
SPONDE'S Agent de
dace des Donatiste
STOICIENS, leur de
91. 2, ,
Succession des choses
ré dans l'indes

DES MATIERES.

T.

- T**Alion, la loy du Talion établie, en Affrique, contre les Donatistes, 352. c, 353 b, 360. a,
 Témoignage, mourir plutôt que de rendre un faux témoignage, 240. c,
 Temperance, c'est à ses dépens que le corps s'engraisse, 188. a, elle doit veiller sur les cinq sens, 614. a,
 Temple de Jérusalem, détruit, 406. c,
 Temps, c'est un torrent qui emporte avec rapidité les choses de ce monde, 62. c, la succession des temps comparée à la cadence d'un Poëme, 419. c,
 Tenebres dans lesquelles le diable & ses anges ont été précipitez, 571. a,
 Tenebres exterieures, ce que c'est, 575. b, 577. a, 624. b,
 Testament, pourquoy Dieu a changé ce qu'il avoit ordonné dans l'ancien Testament, 419. a, l'ancien étoit un voile qui cachoit les mysteres du nouveau, 526. c,
THEMISTOCLE, de quoy il se vantoit, 77. b,
THEODORE de Mopluste, un des premiers auteurs du Pelagianisme, 459. b,
THEOPHILE Eglise de Carthage, qui appartenoit aux Donatistes, 451. a,
TIMASE Moine, avoit été infecté des erreurs de Pe-not,
TIMOTHE'E Diacre, 8. c,
TRINITE', ce qu'il en faut croire, 154. b, on n'en voit rien icy bas qu'en enigme, 162. b, elle n'est pas absolument au dessus de nôtre intelligence, 153. a, comment elle est visible, 151. a, rien de ce qui tient du corps ne doit entrer dans l'idée de la Trinité, 155. a, fausses idées sur la Trinité, réfutées, 159. b, nul ne sçauroit dire que dans le ciel on la verra des yeux du corps, 162. c, d'où vient que les trois Personnes ne sont pas trois Dieux, 160. b, 161. b, la divinité n'est pas une quatrième chose dans la Trinité, 154. b, 160. b. 162. a, ce n'est pas une qualité des personnes, 159. c, lorsque les Grecs en parlent, ils emploient plus volontiers le mot d'Essence que ce-

T A B L E

luy de substance ,	161. c,
Tristesse, fait fondre le cœur ,	544. a,
Trompette dernière, ce que c'est ,	616. c,

V

VAincire, dans quel esprit on peut souhaiter de vaincre ses ennemis, 434. b, on est heureux d'être vaincu quand par là on perd le moyen de mal faire, 434. b,

Vangance, elle est plutôt un mal pour celuy qui la prend que pour celuy qui la souffre, 428. c, il faut prendre garde que l'envie de se vanger ne fasse perdre la patience, 430. c, quel est le temps de la vangance, 430. c,

Verbe de Dieu, quelle idée il en faut avoir, 385. c, lumière primitive, 494. b, sa generation au dessus de toutes les autres generations, 97. a, comment il est uni à la chair de Jesus-Christ, 500. a, ce qu'il faut entendre par le Verbe fait chair, 502. a,

Verges, employées par les Evêques mêmes, 354. c,

Verité, elle chasse les ombres, 406. b, la chercher pour elle même, 61. c, caractère des amateurs de la vérité, 129. c, ceux qui la cherchent par vanité sont incapables de la voir, 61. c, elle est près de nous, & elle se donne gratuitement, 64. a, sa connoissance met en état de renverser toutes sortes de faussetez, 74. a, il n'y a que la pure intelligence qui puisse l'atteindre, 89. c, on n'arrive à la vérité que par l'humilité, 93. a, autorité de Jesus-Christ, seule voye pour amener les hommes à la vérité, 114. b, c'est par la foy plutôt que par la raison qu'on atteint la vérité des choses de Dieu, 121. b, elle doit être cherchée par elle-même, & non par ce qu'elle a été connue aux autres, 104. b, toutes les veritez particulieres, par qui que ce soit qu'elles soient avancées, sortent de la vérité primitive, 396. b, pour être capable de la vérité, il faut oublier ce qu'on a appris des Philosophes Payens, 73. b,

Vertu, selon l'étimologie latine du mot de vertu l'homme y devroit être plus porté que la femme, 262. b, Senèque mettoit celle de l'homme au dessus de celle de Dieu, 458. c, les Payens representent les vertus com-

DES MATIERES.

- me des femmes, 128. b, dans quelle vûë les Chrétiens les pratiquent, 441. a,
 Vûë, le plus excellent de tous les sens, 383. a,
 Veuves, la priere leur est particulièrement recommandée, 341. a, 342. c, pourquoy, *ibid.* elles en doivent faire leur principale affaire, 296. c,
 Victime, le sang des victimes, figure de celuy de Jesus-Christ, 557. a, cette signification étoit cachée à ceux même qui les offroient, *ibid.*
 Vie, on fait sa vie de ce qu'on aime, 306. a,
 Vie presente, ce que c'est, 304. b, elle tient le premier rang entre les biens de l'ancienne alliance, 506; b, sa brieveté & son incertitude, 250. a, par où elle est une tentation perpetuelle, 624. b, amour de la vie dans les Saints mêmes, 507. b, 509. a, c'est un effet du peché, *ibid.* c, à force de vouloir conserver sa vie, il arrive souvent qu'on la perd, 248. b, ce que l'amour de la vie fait essuyer, 248. c, 249. a, il va jusqu'à faire mépriser ce qui seroit nécessaire pour la soutenir, 253. a, l'amour de la vie va jusqu'à nous jeter dans le peché pour la prolonger, 250. b, insensibilité de ceux qui preferent cette vie à la vie éternelle, 251. a, elle n'est qu'un moyen pour arriver à l'autre, 253. b, il ne nous est utile de vivre dans le temps que pour meriter de vivre dans l'éternité, 315. b, c, on ne doit rien desirer en cette vie que par rapport à l'autre, 315. c, disposition où il faut être dans les biens & dans les maux de cette vie, 412. b, & *suiv.* plus la vie est debarassée, plus elle nous sert pour arriver à la vie éternelle, 253. b, deux sortes de vie partagent les hommes, la vie des sens, la vie de l'esprit, 486. c, quelle est la vie pour laquelle nous sommes Chrétiens, 529. a, véritable vie, 299. a, ce que c'est, 620. c, Dieu devient nôtre vie, comment, 165. b,
 Vie future, son portrait, 303. a, sa felicité, 248. a, 338. a, quel en sera l'état, 588. c, ses jours sont tous ensemble, & ne finissent jamais, 317. a, difference de l'état de cette vie & de celuy de la vie future, 338. b, on ne peut se représenter la paix de celle-là, telle qu'elle est, 338. c;
 Vie éternelle, appanage de la nouvelle alliance, 521. c, jusqu'à quel point on doit l'aimer, 253. a, seul ob-

T A B L E

- jet de nos desirs, 317. c, s'exposer à tout pour die,
247. c, son amour devroit être aussi vif dans les pi-
tes, que celui de celle-cy l'est dans les autres, 231.
c, 253. a,
- Vie heureuse, inconnue aux Philosophes, & pourquoi,
309. c, méchante definition de la vie heureuse, 320.
a, refutée par Ciceron, *ibid.* les méchans comme les
bons desirer la vie heureuse, 309. b, unique objet
de nos Prières, 309. b, 331. c,
- Vie après celle-cy, enseignée par Pherecides, 398.
a,
- Bonne vie, ce qui fait la bonne vie est uniquement d'ai-
mer ce qu'il faut aimer, 408. b,
- VINDICIAN, Medecin fameux, 416. c, Proconsul
d'Afrique, *ibid.* not. sage réponse qu'il fit sur ce
qu'un remede avoit produit des effets contraires dans
la même personne, 417. b,
- Sainte VIERGE, de quelle maniere elle a conçu &
enfanté Jesus-Christ, 388. c, 389. a, en quelle si-
tuation d'esprit elle étoit au pied de la Croix selon saint
Paulin, 193. c, elle perdit de vûë la foy de la Re-
surrection de son Fils selon le même Saint, 193. a,
dans quel esprit Jesus-Christ prêt de mourir la recom-
manda à saint Jean, 193. c, ce que nous apprend le
soin que Jesus-Christ en a eu, 194. a, preuve qu'elle
n'a eu qu'un seul Fils, 194. c,
- VIERGES, explication de la parabole des dix Vierges,
608. c, seul point fait la difference des Vierges Sages
& des folles, 627. b,
- Visible, trois genres de choses visibles, 150. b,
- Vision, comment Epicure s'imaginait qu'elle se fait, 103.
a, refutation de cette imagination, 110. a,
- Vivre pour Jesus-Christ, ce que c'est, 596. c,
- Vœu, son excellence, 246. c, rendre à Dieu ce qu'on
luy a volé, 256. a, 257. a, après avoir fait un vœu
il n'est plus permis de vivre autrement qu'on a volé,
259. c, 260. b, violement du vœu, péché enorme,
260. b, heureuse est la necessité qui nous porte à ce
qu'il y a de meilleur, 261. a,
- Voile du Temple, pourquoy il se fendit à la mort de
Jesus-Christ, 526. c,
- Volonté, quand est-ce qu'elle est pleine, & qu'elle est
saine,

DES MATIERES.

Volonté propre, y renoncer à l'exemple de Jesus-Christ,
597. b, pourquoy il y faut renoncer, 608. a,
VOLUSIEN; qui il étoit, 349. c, le Proconsul
Marcellin travailloit à le convertir à la foy, 371.
b,
Vray, on peut dire vray, en ne parlant pas fidelement ny
sincèrement, 11. b,

Fin de la Table des Matieres du troisieme Volume.

Fautes d'impression.

P Age 47. *Cronologie* 409. *lisez*, 410. page 54. ligne 6 *ne* m'obliger à vous répondre *l.* pour m'obliger à répondre, p. 117. d'en avoit *l.* d'en voir, p. 163. l. 25. quand même nous *qui* nous, p. 164. l. 3. les Maîtres *l.* ces Maîtres, p. 189. l. 11. qu'il *l.* qu'il me dira, p. 227. l. 22. peut *l.* pût, p. 269. l. 14. *si* qu'on & Augustin *l.* attaqueraient personnellement saint Augustin, p. 24. *notre* *marguette* l. 2. ire *l.* lire, p. 311. l. 2. on n'est heureux donc *l.* on n'est donc heureux, p. 462. *not* *marg.* l. 6. Lettre 75. l. Lettre 175. p. 472. l. 22. peut *l.* peuvent, p. 481. l. 27. Lettre 90. l. Lettre 190. p. 495. l. 18. ne l'ont point connu *l.* ne l'ont point reçu, p. 561. l. 12. *sautes* par foy *l.* *sautes* par la Foy, p. 587. à *la* *marg.* Philp. l. Ephes. page 198. l. 22. les prières *l.* nos prières, p. 605. l. 14. *sur* eux qui ont le cœur droit *l.* sur ceux qui vous connoissent, & communi-
ques votre justice à ceux qui ont le cœur droit, p. 617. *notre* *not* *marg.* *demûment* *l.* *demûment*, p. 622. l. 19. nous ne sommes *l.*
vous ne nous sommes,

